This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
GIFT OF
Université Catholique de Louvain
Received March, 1895.
Accession No. 59507. Class No.

Offert à Mr Felix Moc
Dr en philosophie
comme gage d'estime et
d'attachement

J. Moc

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DU MOYEN AGE,

DEPUIS

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT

JUSQU'A

LA NAISSANCE DU PROTESTANTISME

(476—1517);

PAR J. MOELLER,

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ.

1841.

D117
M6

Opus quod inscribitur : *Précis de l'Histoire du Moyen Age depuis la chûte de l'Empire romain d'Occident jusqu'à la naissance du Protestantisme* (476-1517) ; *par J. Moeller, Professeur d'Histoire à l'Université Catholique de Louvain*, ex auctoritate Eminentissimi et Reverendissimi Cardinalis Archiepiscopi Mechliniensis et legum academicarum præscripto recognitum, quum fidei aut bonis moribus contrarium nihil continere visum fuerit, imprimi potest.

Datum Lovanii die 1 mensis Julii 1841.

P. F. X. De Ram, *Rect. Univ.*

59507

PRÉFACE.

Lorsque je publiai en 1837 le premier volume d'un *Manuel de l'Histoire du Moyen Age*, j'avais l'intention de terminer cet Ouvrage dans un second volume, qui comprendrait l'Histoire du Moyen Age depuis Charlemagne jusqu'à la naissance du protestantisme. Mais je m'aperçus bientôt qu'en rétrécissant dans les bornes d'un seul volume cette période si vaste et si riche en événements et en idées, je me verrais forcé de passer sous silence trop de questions importantes, et dont la solution est même nécessaire dans ce sens qu'elle est de nature à jeter un nouveau jour sur toute une partie de cette Histoire.

Amené ainsi à la pensée de donner à ce travail plus d'étendue, je résolus de consacrer un volume entier à chacune des quatre périodes de l'Histoire du Moyen Age. Mais comme c'est là un ouvrage de longue haleine, qui, pour être achevé, exigera encore un espace de temps plus ou moins long, je me suis décidé, sur les instances de plusieurs de mes amis, à publier ce *Précis de l'Histoire du Moyen Age*, qui contient, dans un rapide Aperçu, toute cette période de l'Histoire du genre humain qui s'écoula depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'à la naissance du protestantisme au seizième siècle.

Le Manuel une fois achevé pourra servir, nous a-t-il

INTRODUCTION.

L'HOMME n'est pas créé pour vivre toujours sur la terre ; il a une destinée plus élevée et plus sublime. Sa vie d'ici-bas n'est qu'une préparation à celle qui vient après la mort. Il en est de même de l'humanité tout entière. Dieu lui a assigné un but en l'appelant du néant et en la plaçant sur la terre, ce but c'est qu'elle accomplisse la volonté éternelle de son Créateur. Mais il fallait à l'homme une épreuve, il fallait qu'il choisît librement ce but élevé.

L'homme viola la loi que lui avait imposée son Maître suprême ; dès-lors, égaré dans une voie mauvaise, il ne put, par lui-même, parvenir à l'accomplissement de sa destinée. Dieu cependant ne l'abandonna point ; il lui promit un Rédempteur qui réparerait sa faute et qui lui ouvrirait de nouveau le chemin du salut.

Deux faits dominent ainsi l'histoire de l'humanité et la divisent en deux époques bien distinctes : la chute de l'homme et la rédemption. La première période est la préparation à la seconde. L'humanité, qui était devenue incapable d'atteindre par ses seules forces le but de son passage sur la terre, fut réconciliée avec son Créateur par l'œuvre de la rédemption. Elle entra donc dans une nouvelle voie, mais sa régénération fut lente, et l'Eglise, destinée à recevoir dans son sein le genre humain tout entier, ne commença sa mission sociale qu'après la destruction de l'empire romain d'Occident. Dès-lors la société fut basée sur les principes

chrétiens et l'Occident forma une grande république catholique que gouvernèrent les chefs de l'Eglise.

L'unité religieuse de la société catholique dura jusqu'à la naissance du protestantisme qui la détruisit et avec lequel une nouvelle époque commença pour le genre humain.

L'histoire du moyen âge, qui commence à la chute de l'empire romain d'Occident et qui finit avec Luther, n'est donc autre chose que l'histoire de la société catholique. Mais une autre société fut fondée presqu'à la même époque en Orient; Mahomet donna sa nouvelle religion aux Arabes au commencement du septième siècle, et ses doctrines étaient en opposition directe avec celles de Jésus-Christ.

Dès-lors il y eut guerre ouverte entre les deux sociétés, et l'histoire de cette guerre entre nécessairement dans l'histoire du moyen âge. Le bas empire, qui ne se rallia pas à la république catholique de l'Occident et qui eut constamment à combattre contre l'empire musulman, fut sans vie et sans force et prouva clairement, par sa longue agonie même, combien était salutaire cette action sociale des papes qui se trouvaient à la tête de l'Occident chrétien.

La division de l'histoire du moyen âge en quatre périodes résulte tout naturellement de l'idée même que nous nous sommes faite de cette partie de l'histoire du genre humain. La vie tout entière de la société est en quelque sorte identifiée avec l'Eglise, et l'Eglise est basée sur le pontificat. C'est donc l'action sociale des papes, dans ses différentes phases, qui détermine la division en quatre périodes. Quelques mots suffiront pour la justifier.

Chaque nouvel ordre de choses qui va s'établir, est précédé par une *période d'organisation;* cette période, dans l'histoire de la société catholique, est celle qui commence à la chute de l'empire romain d'Occident, et qui dure jusqu'à la fondation du grand empire de Charlemagne. Les

barbares avaient fini par détruire la civilisation ancienne, concentrée, à cette époque, dans l'empire romain, mais ils n'avaient rien mis à sa place. Leurs institutions politiques n'étaient pas assez développées pour pouvoir former la base solide d'un nouvel ordre social. L'Eglise intervint alors et, en convertissant ces peuples au christianisme, elle influa puissamment sur leur état politique. De nouveaux royaumes chrétiens furent fondés dans les différents pays de l'Europe, mais ils manquèrent encore d'un lien commun. D'un autre côté, les papes eux-mêmes étaient encore gênés dans leur action par leur dépendance des empereurs de Constantinople. L'indépendance temporelle, donnée au Saint-Siége par le père de Charlemagne et la fondation d'un grand empire chrétien par ce fils de Pépin, terminent la première période de l'histoire du moyen âge.

La grande et merveilleuse idée d'une république catholique, qui contiendrait tous les peuples chrétiens, semblait être réalisée par le couronnement du prince franc par le pape. L'union la plus intime devait dès-lors régner entre les deux pouvoirs, et les deux chefs de la chrétienté devaient travailler ensemble au bien-être matériel, intellectuel et moral de toutes les nations qui appartenaient à la grande famille chrétienne. Mais cette idée ne put obtenir une réalisation complète; d'une part l'empire, fondé par Charlemagne, fut démembré après la mort de son fils, et les royaumes, qui se formèrent alors, aspirèrent tous à la même indépendance; d'autre part, l'influence sociale des papes fut paralysée par les factions qui naquirent au sein de la noblesse romaine, et dont les membres considérèrent la dignité papale, comme le but de leur ambition. La *seconde période* du moyen âge est le véritable *temps d'épreuve* pour la république chrétienne qui, plus d'une fois, fut menacée d'une entière dissolution. Dans les dixième et onzième siècles, une nouvelle barbarie envahit presque tous les pays de l'Europe. « Les empereurs, à qui leur charge imposait

le devoir de défendre l'Eglise, avaient juré sa perte, et de leur côté leurs sujets oubliaient la fidélité féodale et refusaient de leur obéir. C'était une époque, où toute puissance se trouvait en guerre et avec elle-même et avec les autres puissances, où toutes les forces sociales semblaient vouloir se heurter et s'entre-détruire (1). »

La société fut sauvée par le pape saint Grégoire VII, avec lequel commence la *troisième* période du moyen âge, *période de gloire et de prospérité*, qui dura depuis la fin du onzième jusqu'au commencement du quatorzième siècle. Les papes demeurèrent, pendant toute cette période, à la tête du mouvement social, moral et intellectuel de l'Europe. Ils firent respecter les lois de la morale et de la justice par les princes les plus puissants et les plus arbitraires, et prirent sous leur protection le faible et l'innocent. Ils maintinrent avec énergie les droits des peuples contre la tyrannie de quelques souverains et prêtèrent leur appui à ceux-ci, contre leurs sujets rebelles. Cette intervention si salutaire des souverains-pontifes, dans les affaires politiques de l'Europe, prévint ces crises violentes, qui compromettent jusqu'à l'existence même de la société. Mais les princes et les peuples méconnurent ce qu'il y avait de salutaire pour eux dans l'action du Saint-Siége, et pour leur malheur, ils secouèrent un joug si utile à leur prospérité. Le pape Boniface VIII, en s'opposant aux violences de Philippe-le-Bel, fit un dernier effort pour sauver la constitution de la république chrétienne. Il succomba dans la lutte, et l'absolutisme monarchique commença à s'établir dans la plupart des états de l'Europe.

La *quatrième* période, qui commence à la mort de Boniface VIII et qui embrasse les deux derniers siècles de l'histoire du moyen âge, est la *période de décadence* pour

---

(1) Wiseman, *Annales des sciences religieuses*. Juillet 1835.

la société catholique. L'unité politique de cette société fut dissoute et il ne lui resta de lien commun que l'unité des croyances. L'action des papes sur la société s'affaiblit sensiblement et alla toujours en déclinant. La translation du Saint-Siége de Rome à Avignon, où il resta pendant soixante-dix ans, plaça les souverains-pontifes dans la dépendance des rois de France et prépara le grand schisme d'Occident. Ce schisme, qui désola l'Eglise pendant vingt ans, favorisa la propagation des hérésies, qui prirent naissance en Angleterre et qui reparurent, sous une nouvelle forme, en Bohême. Wicleff et Jean Huss peuvent être considérés comme les véritables précurseurs de Luther et des autres hérésiarques du seizième siècle. C'est avec la naissance du protestantisme que finit la quatrième et dernière période de l'histoire du moyen âge. L'unité religieuse des peuples chrétiens fut dissoute et la *société* cessa d'être catholique. Une nouvelle époque commença dès-lors dans l'histoire de l'Europe, car la société fut basée sur des principes entièrement differents de ceux sur lesquels elle avait été fondée pendant tout le moyen âge.

L'histoire du moyen âge embrasse par conséquent la partie de l'histoire universelle qui s'étend *depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au pontificat de Leon X* 476-1517. Elle se divise en quatre périodes.

Première période 476-800.

Depuis la destruction de la civilisation ancienne par les peuples germains jusqu'à la fondation de l'empire germano-chrétien par Charlemagne.

Deuxième période 800-1073.

Depuis la fondation de l'empire chrétien jusqu'à la réorganisation de la société catholique par le pape saint Grégoire VII.

Troisième période 1073-1303.

La société catholique sous le gouvernement des souverains-pontifes jusqu'à la mort de Boniface VIII.

Quatrième période 1303-1517.

Décadence de la société catholique jusqu'à la division définitive du monde catholique par la naissance du protestantisme.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS LA DESTRUCTION DE LA CIVILISATION ANCIENNE PAR LES PEUPLES GERMAINS JUSQU'A LA FONDATION DE L'EMPIRE GERMANO-CHRÉTIEN PAR CHARLEMAGNE.

476 — 814.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ A L'ÉPOQUE DE LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

§ I. RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

L'HISTOIRE du moyen âge est, ainsi que nous l'avons démontré dans l'Introduction, l'histoire de la société catholique. Elle commence au moment où, par la chute de l'empire romain d'Occident, la civilisation ancienne, tout empreinte du paganisme, s'écroula pour faire place à la civilisation chrétienne qui se trouva, dès-lors, n'être plus entravée dans son libre développement. Pour pouvoir bien apprécier l'origine de ce nouvel ordre social, il faut connaître quel était, à l'époque où il s'établit, l'état du monde.

Or, on peut distinguer trois sociétés, se divisant pour ainsi dire d'elles-mêmes, qui étaient alors en présence l'une de l'autre et qui, toutes les trois, dans une mesure plus ou moins grande, concoururent à former les bases sur lesquelles s'éleva la société nouvelle. Ces trois sociétés furent la société romaine, la société religieuse et la société germaine. Il est à remarquer cependant que l'élément religieux ou catholique devint le véritable fondement du nouvel ordre social, que ce fut lui qui, à partir de l'époque dont nous nous occupons, régla toutes les relations et pénétra la vie publique et la vie privée jusque dans ses plus petits détails. D'un autre côté, ce fut lui encore qui forma le lien qui unit entr'eux les deux autres éléments sociaux.

§ II. ÉTAT POLITIQUE DE L'EMPIRE ROMAIN.

AUTEURS A CONSULTER. Savigny, *Hist. du droit romain au moyen âge*, traduite de l'allemand par Ch. Guénoux. Paris 1830. t. I. ch. 2. Guizot, *Essais sur l'histoire de France*. Paris 1838. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*. Paris 1836. t. I. ch. 10.

1. *Constitution*. Après avoir parcouru toutes les formes de gouvernement, la constitution romaine était devenue

une monarchie absolue, basée sur l'armée, sur une administration centrale bien organisée et un système financier réglé avec beaucoup d'habileté. La volonté de l'empereur, qui réunissait en sa personne les différents pouvoirs de l'état, était la loi suprême ; c'était lui qui créait et abrogeait, à son gré, toutes les lois. La succession au trône dépendait elle-même de la volonté de l'empereur qui devait uniquement se ménager l'assentiment de l'armée, seul corps, qui limitait, jusqu'à un certain point, l'exercice du pouvoir absolu du souverain. Le sénat avait perdu toute influence gouvernementale ; il était remplacé par le conseil (*consistorium principis*), qui cependant dépendait entièrement de l'empereur et n'avait qu'une voix consultative. Ce conseil se composait des grands dignitaires de la couronne, des consuls, des patrices et des notaires ; ces derniers fonctionnaient comme secrétaires. Les charges de sénateurs, de consuls et de patrices n'étaient plus que des titres honorifiques, qui ne conféraient aucun véritable droit.

2. *Administration civile.* Tout en laissant intacte la constitution telle que Dioclétien l'avait donnée à l'empire, Constantin-le-Grand régla l'administration dans laquelle il introduisit le système de centralisation. L'empereur et son conseil dirigeaient toutes les affaires ; quatre préfets du prétoire étaient à la tête de l'administration des provinces. Rome et Constantinople étaient gouvernées chacune par un préfet de ville. A la tête des diocèses, se trouvaient des proconsuls ou comtes ; à la tête des provinces, des proconsulaires, consulaires, recteurs ou présidents. Tous ces magistrats avaient sous leurs ordres un grand nombre d'employés qui formaient leurs bureaux (*officium*). Ils exerçaient la juridiction criminelle et civile, et leur nomination dépendait de l'empereur ; mais une loi portait qu'aucun d'eux ne pouvait être employé dans sa province natale. Le pouvoir civil était entièrement séparé du pouvoir militaire.

3. *État des personnes.* Tous les habitants de l'empire peuvent être divisés en cinq classes : 1° les *sénateurs*, 2° les *petits propriétaires*, 3° le *petit peuple*, 4° les *colons* et 5° les *esclaves*.

1° *Les sénateurs* formaient une espèce de noblesse : l'empereur seul conférait ce titre. Ils habitaient en partie Rome

et Constantinople, et dans ce cas, ils siégeaient dans les sénats; en partie, ils étaient dispersés dans les provinces. Presque tous les grands propriétaires recevaient successivement cette dignité. Leurs prérogatives consistaient dans l'exemption de la juridiction ordinaire et de la torture, ainsi que dans celle des fonctions municipales dans les villes des provinces. Mais en revanche, ils payaient des taxes plus élevées.

2° *Les petits propriétaires*, qui formaient la véritable classe moyenne, étaient tous les habitants des provinces qui possédaient une propriété foncière d'au moins vingt-cinq arpents (*jugera*). Cette classe fut complètement ruinée par le régime municipal de l'empire.

3° *Le petit peuple* se composait de tous les marchands et artisans ainsi que des propriétaires qui n'étaient pas assez riches pour appartenir à la seconde classe. A Rome et à Constantinople, les marchands et artisans étaient constitués en corps d'arts et de métiers, et l'empereur Alexandre Sévère les avait autorisés à se donner des magistrats qui portaient le titre de *défenseurs*. Les empereurs Valentinien et Constance confirmèrent leurs priviléges.

4° *Les colons*. L'origine des colons est incertaine. Ruinés par les impôts ou par des circonstances désastreuses, un grand nombre de petits propriétaires perdirent leurs possessions, et furent réduits à cultiver des terres que les propriétaires riches leur affermaient, moyennant le payement d'une taxe. Tout en conservant leur liberté personnelle, ils devinrent ainsi, des serfs attachés à la glèbe et dépendant entièrement de ceux dont ils étaient, en quelque sorte, les fermiers perpétuels.

5° *Les esclaves* qui ne possédaient aucun droit politique ni civil, ne formaient pas une partie intégrante de l'état.

4. *Régime municipal* (1). Depuis le quatrième siècle, toutes les villes de l'empire avaient à peu près la même constitution. La cité était gouvernée par des *duumvirs* ou *quatuovirs*, magistrats annuels, choisis parmi les décurions et élus par ceux-ci. En Gaule, le plus ancien des décurions, qui portait le titre de *principalis*, était à la tête de l'ad-

(1) Voyez Roth, *De re municipali Romanorum*. Stutgard 1801. 8. et Raynouard, *Histoire du droit municipal en France* (Paris 1829. 2 vol. 8.) t. I. chap. 8—18.

ministration municipale. Tous les habitants de la cité et de son territoire, qui avaient une propriété foncière d'au-moins vingt-cinq arpents, appartenaient à l'ordre des *décurions* ou *curiales*. La *curie*, l'assemblée des curiales portait quelquefois le titre de *sénat*. Les curiales étaient les receveurs des impôts publics et répondaient de leur recouvrement. Cette charge finit par ruiner toute la classe moyenne de la société, aussi, les curiales employaient-ils tous les moyens pour sortir de leur triste condition. L'introduction de la charge des *défenseurs* date du quatrième siècle. Elus par tous les habitants libres de la ville, ces magistrats étaient investis de la juridiction en première instance et chargés de défendre les habitants contre les abus de l'administration municipale et impériale.

5. *Armée*. Les légions romaines se composaient, partie de *provinciaux*, partie de *barbares*. Les premiers se recrutaient au moyen d'engagements volontaires ou forcés. Les derniers étaient des corps de mercenaires, qui, avec leurs chefs, étaient entrés au service des empereurs. L'administration bureaucratique avait été également introduite dans l'armée. D'abord deux, plus tard quatre chefs (*magistri militum*) se partagèrent le commandement; chacun d'eux avait sous sa direction des bureaux, remplis de scribes. Des ducs (*duces*), des préfets de légions (*præfecti legionum*) et des tribuns (*tribuni*) formaient les degrés de la hiérarchie militaire.

6. Toute cette organisation intérieure de l'empire romain manquait de vie et de force. Une tyrannie sans bornes pesant sur les provinces, leurs habitants reçurent avec empressement les peuples barbares qui y entrèrent; malgré les devastations exercées par ceux-ci, ils étaient pourtant des maîtres moins durs que les empereurs romains. « Le » nom de citoyen romain, » dit Salvien, prêtre de Marseille qui vivait dans le sixième siècle, « autrefois si estimé et » payé si cher, aujourd'hui on le fuit, on le répudie; » il n'a plus de prix, il est presque infâme. » Mais une autre société, destinée à rajeunir le genre humain, s'était organisée au sein de l'empire même.

§ II. CONSTITUTION DE L'ÉGLISE.

AUTEURS A CONSULTER. J. Devoti, *Juris canonici universi publici et privati libri* V. Romæ 1827. t. I. Doellinger, *Histoire de l'Eglise chrétienne*. Landshut 1833. t. I. sect. I. § 30-33. (en allemand).

1. L'Eglise, qui avait la haute mission de régénérer à la fois l'homme et la société, reçut de son divin Fondateur cette organisation merveilleuse qui résistera à toutes les vicissitudes humaines. Il lui fut donné un sacerdoce distinct qui se propage par la communication du Saint-Esprit dans l'ordination sacerdotale des apôtres et de leurs successeurs. L'unité de cette organisation fut assurée au moyen de la hiérarchie établie dans le sacerdoce, par lequel tous ses membres sont liés entre eux d'une manière intérieure et spirituelle. Le siége de Rome est le centre de cette hiérarchie et le Fils de Dieu imprima à St. Pierre et à ses successeurs ce caractère d'infaillibilité, qui les rendit aptes à gouverner son Eglise, ainsi qu'à conserver et à développer la doctrine qu'il leur avait confiée (1).

2. *Clergé et laïcs.* — Dès le principe, ceux qui se destinaient spécialement au service de Dieu et de son *Eglise* se séparèrent du reste des fidèles (du *peuple*) et entrèrent dans le sacerdoce (le *clergé*). L'imposition des mains des apôtres et de leurs successeurs, par laquelle ils reçurent leur dignité, leur imprima un caractère indélébile, en leur communiquant ces pouvoirs mystérieux que Jésus-Christ avait conférés lui-même à ses disciples.

3. *Hiérarchie.* — Cependant il y eut, à la fondation même de l'Église, une distinction de rangs parmi les membres du sacerdoce. Les uns furent constitués comme *prêtres*, les autres comme *évêques*. La dignité sacerdotale leur était commune, mais il n'y avait jamais qu'un seul évêque dans chaque diocèse, et il était le chef unique de tout le clergé d'un district déterminé. Il y avait en outre des ordres préparatoires au sacerdoce, ceux qui en étaient revêtus s'appelaient *diacres*, *sous-diacres*, *acolythes*, *exorcistes*, *lecteurs*, *ostiaires* : tous étaient destinés à pourvoir aux besoins soit matériels soit spirituels de la société religieuse.

4. *Métropolitains.* Cette organisation divine de l'Eglise

(1) Voyez sur l'infaillibilité du pape *Le Triomphe du St. Siége*, par le cardinal Maur Capellari (le souverain-pontife actuel) traduit en français par l'abbé Jammes. Louvain 1834. 2 vol. 8.

se développa plus tard par le système métropolitain, d'après lequel chaque diocèse se rattacha à une église-mère ou *métropole*, à laquelle il était en quelque sorte subordonné. En Orient il y avait trois églises métropolitaines, celle de *Jérusalem* et après la destruction de cette ville, de *Césarée*, celle d'*Antioche* et celle d'*Alexandrie :* en Occident la seule église métropolitaine fut l'Eglise de *Rome*. Le concile d'Antioche, assemblé en 341, décréta que la juridiction métropolitaine dépendrait de la division politique de l'empire, en sorte que le chef-lieu de chaque province serait la résidence du métropolitain.

5. *Evêques*. — Dans les premiers temps de l'Eglise tous les fidèles eurent une voix consultative dans tout ce qui regardait leur communauté. Plus tard le clergé concourut seul à l'administration du diocèse, et forma le conseil (*presbyterium*) de l'évêque, à qui seul appartenait le pouvoir exécutif. — D'abord aussi tous les fidèles participaient à l'élection de l'évêque, plus tard ce droit passa au clergé; cependant le peuple conserva encore longtemps le droit d'acclamation, par lequel il manifestait son consentement à l'élection faite. Mais l'élection ne faisait pas l'évêque, il fallait l'acte de consécration, qui consistait dans l'imposition des mains de trois autres évêques.

6. *Conciles*. — Les *synodes* d'évêques, sous la présidence du métropolitain, s'établirent avec le développement de la hiérarchie. Dans le synode chaque évêque représentait en quelque sorte les fidèles de son diocèse et était le témoin le plus sûr de la doctrine traditionnelle de son église. Le premier concile fut celui des apôtres, assemblé à Jérusalem sous la présidence de St. Pierre. Depuis le deuxième siècle des conciles, d'abord provinciaux, puis généraux, s'assemblèrent souvent.

7. *Primauté du siége de Rome*. — La primauté était le complément nécessaire de la hiérarchie, car il n'y a pas d'unité sans un centre commun. Aussi le Fils de Dieu confia-t-il, par des paroles très-claires, le gouvernement suprême de son Eglise à St. Pierre, et celui-ci, en établissant son siége à Rome, transmit sa prérogative aux évêques de cette ville. Les témoignages du reste surabondent pour prouver que les évêques de Rome ont été considérés de tout temps comme les chefs suprêmes de toute l'Eglise (1).

(1) Voyez le sermon sur la primauté du souverain-pontife, prononcé par Mgr. l'évêque de Liége. Liége 1838.

8. *L'Eglise jusqu'à la chute de l'empire d'Occident.* — Il faut distinguer deux périodes dans l'histoire primitive de l'Eglise. Dans la première, aussi longtemps que les souverains du monde romain professèrent le paganisme, l'Eglise n'eut pas d'existence légalement reconnue; persécutée sans cesse, elle fut fécondée par le sang de ses martyrs et pendant qu'elle faisait ainsi la conquête du monde, elle eut encore à lutter contre les attaques d'une fausse science et contre les hérésies qui naquirent dans son sein même; elle s'appuyait alors, comme elle s'appuie encore aujourd'hui, sur les deux bases de sa foi, l'Ecriture-Sainte et la Tradition, qui sont inséparables l'une de l'autre. — Cet état changea lorsque Constantin-le-Grand embrassa le christianisme. Les païens en masse, mais souvent sans conviction, entrèrent dans l'Eglise et y apportèrent la corruption de leurs mœurs. Les empereurs chrétiens, tombés souvent dans des hérésies, envahirent le domaine spirituel de l'Eglise et attentèrent à son indépendance en s'arrogeant le droit de nommer et de déposer les évêques, d'intervenir même dans les délibérations des conciles. Les peuples germains furent alors appelés par la Providence à mettre fin à une société dont toute l'organisation était encore imprégnée de paganisme, et à préparer ainsi un nouvel ordre social, basé entièrement sur le christianisme. Les institutions des peuples germains se prêtaient merveilleusement à cette transformation.

§ III. INSTITUTIONS DES PEUPLES GERMAINS.

AUTEURS A CONSULTER. Meyer, *Esprit, origine et progrès des institutions judiciaires des principaux pays de l'Europe.* La Haye 1818. t. I. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale.* t. I. ch. 11.

1. *Etat des personnes.* Les Romains, qui ne connurent les Germains que par la guerre, les représentèrent comme un peuple guerrier, et à demi-nomade, qui vivait de butin et de chasse. Tacite, qui partage cette opinion jusqu'à un certain point, nous apprend cependant que toutes leurs institutions avaient pour base l'agriculture, que leurs mœurs et leur manière de vivre étaient celles d'un peuple agricole. Toute la nation se composait d'un grand nombre de tribus indépendantes. La tribu se divisait en trois classes d'hommes : les *hommes libres*, les *nobles* et les *serfs*. A la première classe appartenaient ceux qui étaient libres de

naissance, ainsi que les affranchis : cette classe formait le véritable noyau de la société. Il paraît que des fonctions sacerdotales avaient valu ses prérogatives à la *noblesse*, parmi laquelle on choisissait les chefs. Les *serfs* se divisaient en trois fractions, les *esclaves proprement dits*, qui étaient la propriété de leurs maîtres, les *esclaves domestiques* (ministeriales) qui exerçaient différents métiers dans la maison de leurs maîtres et les *colons* (*liti*, *lati* ou *lazi*), espèce de fermiers perpétuels, attachés à la glèbe avec leurs familles et qui payaient des dîmes annuelles à leurs maîtres.

2. *Constitution*. Les Germains se divisaient anciennement en une multitude de tribus indépendantes. Le territoire habité par une tribu s'appelait canton (*pagus*, *Gau*) et était subdivisé en bourgades (*marcæ*, *vici*). Tous les propriétaires libres d'un canton, réunis en assemblée générale, (*Gauding*), gouvernaient la tribu; ils décidaient de la guerre et de la paix, nommaient les magistrats et jugeaient les crimes de haute trahison. C'est encore dans l'assemblée générale que le jeune homme, parvenu à un certain âge, était solennellement revêtu des armes. Des chefs (*reges*) étaient à la tête de quelques-unes de ces tribus.

3. *Organisation militaire*. — Le droit de porter les armes était une des plus nobles prérogatives de l'homme libre, et celle qui surtout le distinguait du serf. Cependant on trouve chez les Germains deux institutions militaires entièrement différentes, l'*armée nationale* et la *bande guerrière*. L'armée nationale (*Heerbann*) se composait de tous les hommes libres, en âge de porter les armes : elle n'était convoquée que dans les guerres qui intéressaient toute la peuplade et elle combattait sous les auspices du dieu national. La bande guerrière ne se constituait que par intervalles : elle se formait de jeunes gens libres, qui n'aimant pas à cultiver la terre au profit d'autrui, se ralliaient autour d'un chef distingué par sa bravoure et ses richesses, pour faire du butin ou pour conquérir des terres, où ils pussent s'établir. Les membres de la bande (*comites*, *compagnons*) s'obligeaient à l'obéissance et au devouement le plus absolu envers le chef qu'ils s'étaient choisi. Ce sont ces bandes guerrières qui se mirent d'abord à la solde des empereurs romains, et qui plus tard, commencèrent dans les provinces romaines cette longue série d'invasions qui finirent par renverser l'empire d'Occident.

4. *Religion et mœurs.* — La religion sanctionnait toutes les institutions, chez les Germains qui accordaient aux prêtres, comme à des personnes qui parlaient au nom de la Divinité, un pouvoir très-étendu. Leur religion était une déification de la nature; sans temples et sans idoles, ils adoraient dans leurs forêts sacrées le soleil, la lune, les étoiles, le feu et les arbres. Une grande pureté de mœurs distinguait toutes les pleuplades germaines; mais elles étaient adonnées à deux vices, à l'ivrognerie et à la passion du jeu, au point qu'on exposait souvent chez elles sa liberté à la chance d'un dernier coup de dés.

5. *Tribus germaines.* — Deux nations, les Celtes et les Germains, occupaient le nord et l'est de l'Europe. L'Espagne, la Gaule, la Belgique, les Iles Britanniques, ainsi que les pays qui s'étendent entre les Alpes et le Danube, avaient une population celtique. La *nation germaine* occupait les contrées situées entre le Rhin, le Danube, le Wolga et la mer du Nord, ainsi que les îles et les presqu'îles de la Baltique. La seule division que l'on puisse adopter pour les tribus germaines est purement géographique et, en ce sens, elles se partagent en *trois grandes fractions :* les peuples de l'ouest, les peuples du midi et les peuples de l'est.

1° *Les peuples de l'ouest*, placés entre le Rhin, le Mein, l'Elbe et la mer du Nord comprenaient les *Bataves* et les *Caninéfates* entre les deux bras du Rhin; les *Frisons* et les *Cauques* sur le littoral de la mer du Nord; les *Usipetes*, les *Tenchtres*, les *Sigambres* et les *Mattiaques* sur la rive droite du Rhin; les *Bructres* sur les deux rives de l'Ems; les *Langobards* sur les bords de l'Elbe, les *Cherusques* entre la Sale et le Weser; les *Cattes* à l'ouest des Cherusques; les *Tubantes* et les *Marses* sur les bords de la Lippe.

2° *Les peuples du midi* sont les *Hermundures* sur les deux rives du Mein; les *Boïens* et les *Narisques* au sud des Hermundures; les *Marcomans* dans la Bohême; les *Quades* dans la Moravie.

3° *Les peuples de l'est* comprenaient les *Saxons* dans le midi du Jutland; les *Semnones*, les *Silinges* et les *Marsinges* entre l'Elbe et l'Oder; les *Vandales* dans la *Silésie;* les *Rugiens* sur les côtes de la Baltique entre l'embouchure de l'Oder et de la Vistule; les *Burgondes* (Bourguignons) et *Lygiens* entre l'Oder et la Vistule; les *Gothones* (Goths) sur la rive gauche de ce dernier fleuve.

A l'est de ces peuples, jusqu'à l'Ural la mer Blanche et la mer Caspienne, habitait la nation *Sarmate* ou *Slave*, qui de là s'avança plus tard *vers* l'ouest et occupa les provinces dépeuplées par l'émigration des tribus germaines. Tel était l'état des peuples germains lorsque commencèrent leurs guerres contre l'empire romain.

CHAPITRE II.

GUERRES ET MIGRATIONS DES PEUPLES GERMAINS JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

113 AVANT—476 APRÈS J.-CH.

AUTEURS A CONSULTER. Le Nain de Tillemont, *Histoire des empereurs*. Paris, 1720. Cayx, *Histoire de l'empire romain depuis la bataille d'Actium jusqu'à la chute de l'empire d'Occident*. Paris 1837. t. I. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*. t. I. ch. 1-9.

§ I. GUERRES DES GERMAINS ET DES ROMAINS JUSQU'A L'INVASION DES HUNS EN EUROPE.

113 AVANT—376 APRÈS J.-CH.

1. Déjà un siècle avant notre ère des peuplades germaines (113 av. J.-Ch.) envahirent l'Italie. Le nom des *Cimbres* et des *Teutons* fit trembler la république puissante, dont les ordres étaient respectés jusqu'en Asie et en Afrique. Nous ne connaissons avec exactitude ni la patrie de ces peuples ni les motifs qui les engagèrent à la quitter. Après avoir vaincu les plus belles armées de Rome, ils dévastèrent une partie de l'Espagne et marchèrent une seconde fois vers les Alpes. Mais les victoires de Marius, qui battit les Teutons près d'*Aix* et les Cimbres près de *Vérone*, (50 av. J.-Ch.) sauvèrent Rome. *César* qui, cinquante ans après, fit la conquête de la Gaule, expulsa de ce pays, les Germains qui venaient de s'y établir sous la conduite d'*Ariovist*. Le Rhin, qui avait d'abord séparé la race celtique de la race germaine, devint la frontière de l'empire romain. Les efforts de César pour pénétrer dans la Germanie restèrent sans succès.

2. Auguste, qui plus heureux que César, était devenu

le maître de la république romaine, voulut soumettre les Germains à son empire. Les premiers essais (12 av. J.-Ch.) faits par *Drusus* et par son frère *Tibère* réussirent en partie, et le pays, entre le Rhin et le Weser, fut considéré comme province romaine. Mais le vaillant (10 av. J.-Ch.) *Arminius* (*Armin*, *Herrmann*), délivra sa patrie du joug étranger, par la victoire qu'il remporta sur *Varus*. Il défendit l'indépendance qu'il avait conquise (16 ap. J.-Ch.) contre *Germanicus*, fils de Drusus, qui porta les armes romaines jusqu'à l'Elbe. Le Rhin et le Danube, garnis de nombreuses forteresses par les Romains, furent les limites de leurs conquêtes. Il est vrai qu'ils prirent quelque influence sur les peuplades germaines, dont quelques-unes devinrent leurs tributaires, par des alliances attachées à leurs intérêts. Mais les conditions de ces alliances étaient souvent très-dures et les *Bataves* sous la conduite (69) de Civilis essayèrent de s'en affranchir.

3. La paix entre les Germains et l'empire romain dura près d'un siècle (70—166). De loin en loin, les bandes guerrières des peuplades des frontières firent des excursions dans la Gaule. L'empereur Trajan, qui porta l'empire à sa plus grande étendue par ses victoires sur les (106) Daces, n'attaqua cependant pas les Germains, qui habitaient au nord des Carpathes. Nous ignorons les causes qui rallumèrent les guerres germaines sous le règne de Marc-Aurèle. Les *Cauques* et les *Suèves* passèrent le Rhin (166) et la longue guerre des *Marcomans*, des *Quades* et d'autres peuplades alliées, dura jusqu'à la mort de cet em- (180) pereur. Son fils Commode acheta la paix des barbares.

4. Une nouvelle période de paix, qui dura trente ans, suivit cette guerre. De grands changements (180—211), avaient eu lieu dans l'intérieur de la Germanie, où les peuplades n'avaient pris aucune part aux dernières guerres. Un voile épais couvre l'histoire de ces peuples, depuis la fin du premier jusqu'au commencement du troisième siècle et lorsque, à cette dernière période, les guerres recommencent, des tribus dont les noms ne se rencontrent pas dans les temps antérieurs, sont devenues maîtresses du pays. Les *Alemannes*, tribu suève, occupent alors les contrées entre les Alpes, le Mein, le Danube et le Rhin; les *Francs* habitent au nord des Alemannes sur la rive droite du Rhin jusqu'à l'embouchure de ce fleuve : les

Saxons occupent tout le littoral de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Ems jusqu'à l'Eider; les *Frisons* les séparent des Francs; les *Langobards* habitent les bords de l'Elbe. Dans l'est de la Germanie, les *Goths* ont étendu leur domination depuis la Baltique jusqu'au Danube; les *Vandales*, les *Gépides*, les *Bourguignons* (Burgondes), leur obéissent. Les *Alains* peuplent les frontières de l'Europe et de l'Asie, au nord de la mer Caspienne (1).

5. Plusieurs de ces peuples envahirent les provinces
(211) romaines sous le règne de l'empereur Caracalla.
(213) Les Alemannes franchirent le Haut-Rhin et dévastèrent l'Alsace; les Francs devenus maîtres des îles Bataves
(242) commencèrent leurs incursions dans la Belgique;
(212) les Goths menacèrent les lignes romaines sur le
(280) Danube; les Saxons abordèrent avec des flottes nombreuses au midi de la Grande-Bretagne et aux côtes septentrionales de la Gaule. Les empereurs romains hors d'état de défendre leurs frontières, incorporèrent des bandes guerrières de Germains dans leurs légions et leur assignèrent en récompense de leurs services des terres dans les provinces dépeuplées.

6. Grâce aux désordres qui désolèrent l'empire romain, où près de trente usurpateurs se disputaient le trône, les peuples germains ne trouvèrent que peu de résistance dans leurs expéditions dévastatrices. Tandis qu'à l'ouest les Francs, les Alemannes et les Bourguignons qui, ayant abandonné les bords de l'Oder, étaient venus s'établir à l'est des Alemannes, parcouraient la Gaule et étaient
272) parvenus jusqu'au-delà des Pyrénées, les Goths
(258) entreprirent des expéditions maritimes et infestèrent les côtes de l'Asie-Mineure, de la Thrace, de la Macé-

---

(1) Pour expliquer ces changements il faut ou supposer que les anciennes tribus aient formé plusieurs confédérations, qui prirent des noms génériques, ou admettre une série de guerres à la suite desquelles des peuplades peu nombreuses soumirent leurs voisins à leur domination. Cette dernière hypothèse paraît être confirmée par les noms de plusieurs de ces peuples, qui sont dérivés de leurs armes : ainsi les *Francs* du mot *framée* ou *franke* (francisca) espèce de lance; les *Saxons* du mot *Sahs* ou *Sachs*, un glaive court; les *Langobards* des mots *lang*, longue et *barde*, lance (*hallebarde*). L'histoire primitive des Saxons avec d'autres faits analogues concourt à faire donner à la seconde hypothèse la préférence sur la première à l'appui de laquelle aucun fait ne peut être allégué.

doine, de la Grèce et de l'Illyrie. L'empereur *Claude* sauva l'empire et mérita par ses victoires le surnom de (270) *Gothique*. Son successeur *Aurélien* fit la paix avec (272) les Goths et leur abandonna la Dacie.

7. Des relations amicales s'établirent entre les Goths et l'empire romain et durèrent cinquante ans (272—322). La guerre recommença sous le règne de Constantin-le-Grand qui, par ses victoires sur les Francs et les Alemannes, rendit d'abord la paix à l'Occident, vainquit ensuite les Goths qui avaient passé le Danube et (322) les força à renouveler la paix. Les Goths se divisèrent à cette époque en deux grandes fractions : les *Visigoths*, (Goths de l'ouest) qui habitaient les contrées entre le Dniestre et la Theyss et qui obéissaient à la famille des *Baltes*, et les *Ostgoths*, (Goths de l'est) qui comprenaient les tribus gothiques entre la Baltique, le Don et la mer Noire; la famille des *Amales* régnait sur eux.

8. Les Germains profitèrent, pour reprendre le cours de leurs invasions, des guerres qui, après la mort de Constantin-le-Grand, éclatèrent entre les fils de ce prince. Les Alemannes dévastèrent l'Alsace, mais ils furent battus par Julien qui les poursuivit jusqu'au Neckar. Cependant celui-ci ne put expulser de la Belgique les Francs, qui s'y étaient fixés. Les derniers empereurs, qui combattirent avec succès contre les Germains, furent *Valentinien* I et *Gratien*, en Occident, *Valens* et *Théodose-le-Grand*, en Orient. Les premiers repoussèrent les Alemannes, les Bourguignons, les Francs et les Saxons, tandis que Valens, après une guerre heureuse contre les Visigoths, parvint à convertir (369) une partie de ce peuple à l'arianisme; le savant évêque *Ulphilas* traduisit l'Ecriture-Sainte en langue gothique. A la même époque la puissance des Ostgoths parvint à son plus haut point sous le roi *Hermanric*, qui régnait sur tous les peuples entre la mer Noire et la Baltique. — Tel était l'état de l'empire romain et des peuples germains, lorsque l'invasion des *Huns* en Europe vint imprimer à ces derniers une nouvelle impulsion.

§ II. GUERRES ENTRE LES GERMAINS ET LES ROMAINS JUSQU'A L'EXPÉDITION D'ATTILA.

376 — 451.

1. *Les Huns.* — Jusqu'à l'arrivée des Huns en Europe, l'intégrité du territoire de l'empire avait été conservée. Il est vrai que de nombreux colons germains étaient déjà établis dans plusieurs provinces, mais tous ils reconnaissaient l'autorité des empereurs et obéissaient aux lois romaines. L'arrivée des *Huns* changea cet état de choses. Ce peuple asiatique, qui appartenait à la race mongole, peut-être le même que les *Hiongnou*, voisins des Chinois (1), arriva sur le Wolga au milieu du quatrième siècle. Après avoir vaincu et entraîné avec lui les Alains, il détruisit le royaume des Ostgoths et s'avança vers le Dniestre. Les Visigoths ne firent pas de tentative de résistance; une partie du peuple, avec le roi *Athanaric*, se réfugia dans les Carpathes, l'autre partie conduite par *Alav* et *Fridigern*, chercha (377) un asyle dans l'empire romain. L'empereur Valens les reçut et les Huns s'établirent dans les pays situés entre le Wolga, l'Oder et le Danube, où ils restèrent pendant soixante ans.

2. *Les Visigoths et les Francs dans l'empire.* — Les vexations des gouverneurs romains de la Thrace, chargés de pourvoir à l'entretien des Goths, allumèrent une guerre entre ceux-ci et les Romains. L'empereur Valens périt dans (378) une bataille qu'il leur livra près d'Andrinople et les Goths étendirent leurs ravages jusque sous les murs de Constantinople. Théodose, investi de la pourpre par l'empereur d'Occident Gratien, rétablit la paix. Il vainquit les (380) Goths, leur donna des terres et en incorpora un certain nombre dans ses légions. Après cela, il réprima (394) l'influence des Francs, dont un des chefs Arbogast avait disposé du trône après la mort de Valentinien II. La dernière période de gloire de l'empire romain finit à la mort de Théodose-le-Grand.

3. *Alaric et Stilicon.* — La division définitive de l'em-

---

(1) Voyez Déguignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols.* Paris 1756. Ritter *Géographie* t. II. traduite en français par E. Burett et E. Desor. Paris 1836. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie.* Paris 1826.

pire romain en deux fractions affaiblit ses forces et rendit plus facile son démembrement par les barbares. Alaric appartenant à la famille des Baltes se mit à la tête des Visigoths et força par la dévastation de la Macé- (396) doine et de la Grèce la cour de Constantinople, à le nommer gouverneur de l'Illyrie sous la condition (400) de faire la guerre à l'empire d'Occident. Alors il envahit l'Italie, mais il se retira bientôt, vaincu dans deux (403) batailles par Stilicon. Cet habile ministre d'Honorius repoussa une autre armée, composée de plusieurs peuplades germaines et conduite par *Rhadagais*. Mais il ne (406) put empêcher l'invasion des Alains, Vandales et Suèves dans la Gaule, dont il avait dégarni les frontières de troupes. Pour sauver l'empire, ayant conclu un traité avec Alaric dont le secours pouvait lui être utile, Stilicon (408) fut tué par ordre de l'empereur, auprès duquel il avait été calomnié.

4. *Envahissement des provinces par les Germains.* — L'empire avait perdu son défenseur et Alaric, qui demanda en vain l'exécution du traité conclu avec Stilicon, envahit l'Italie, suivi de la plus grande partie des Visigoths. L'empereur Honorius s'enferma à Ravenne et repoussa toute négociation avec le chef des barbares qui devint sans coup férir maître de l'Italie. Il investit Attalus, préfet de Rome, du pouvoir impérial et l'en priva peu (410) après lorsqu'il ne voulut plus obéir à ses ordres. La mort le surprit au moment où il se préparait à faire la conquête de l'Afrique et les Goths choisirent son beau-frère *Athaulf*, pour leur chef. — Honorius avait perdu à la même époque la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Espagne, où l'usurpateur Constantin avait su faire reconnaître son autorité. Mais la révolte de Géronce qui avait été chargé par ce prince du gouvernement de l'Espagne, ouvrit ce pays (409) aux Vandales, aux Alains et aux Suèves. Ces peuples le partagèrent entre eux après l'avoir cruellement dévasté. Profitant de cette révolte, Honorius envoya dans la (411) Gaule son général Constance qui y rétablit son autorité et fit prisonnier l'usurpateur. Mais le comte Jovien prit la pourpre et négocia avec Athaulf qui venait de passer les Alpes avec les Visigoths. Les négociations ne réussirent pas et Athaulf, se déclarant pour Honorius, vainquit (413) les rebelles et épousa Placidie, sœur de l'empereur.

5. *Fondation du royaume des Visigoths en Gaule.* — Ce mariage mécontenta le général Constance qui avait sollicité la main de la princesse. Etant parvenu à faire rompre l'empereur avec Athaulf, il attaqua le chef des Visigoths, le défit et le força à passer les Pyrénées avec les siens (1). (415) Athaulf fut peu après assassiné, et *Wallia* qui lui succéda, conclut un traité avec l'empereur auquel il rendit la princesse Placidie, et dont il rétablit l'autorité dans une grande partie de l'Espagne par une guerre de trois ans contre les Alains, les Vandales et les Suèves. En récompense de ses services, l'empereur lui céda les contrées entre (419) les Pyrénées, la Garonne et la mer. *Toulouse* devint la capitale du nouveau royaume des Visigoths.

6. *Les Vandales en Afrique.* — Après la mort d'Honorius (424) la défense de l'empire fut confiée aux faibles mains de Placidie, qui gouverna au nom de son fils mineur Valentinien III. Elle partagea sa confiance entre Aétius gouverneur de la Gaule et Boniface gouverneur de l'Afrique. Ce dernier, calomnié auprès de l'impératrice et trompé en même temps par son rival Aétius, se révolta pour échapper à la destitution dont il se crut menacé et appela les Vandales à son secours. Ceux-ci, renforcés par les restes des Alains qui s'étaient unis à eux, passèrent le détroit de (429) Gibraltar sous la conduite de leur chef *Gaiseric* (Genseric). Boniface détrompé trop tard leur fit une vigoureuse (432) résistance, mais il périt dans une bataille que lui livra Aétius, et dès-lors toute la province d'Afrique tomba au pouvoir des Vandales. Carthage devint la résidence de Gaiseric qui rétablit les forces maritimes de l'ancienne rivale de Rome, et infesta tout le littoral de la Méditerranée avec ses flottes. La Sicile, la Sardaigne, la Corse et les Baléares, ne tardèrent pas à reconnaître l'autorité du nouveau maître de l'Afrique.

7. *Aétius.* — Aétius, que la découverte de ses intrigues avait forcé à chercher un asyle chez les Huns, retourna après la bataille dans laquelle Boniface avait péri, et soutenu par un corps de Huns, il s'empara de la charge de général en chef des armées de l'empire d'Occident. A force d'habilité, il maintint l'autorité impériale en Gaule au milieu

---

(1) Constance se servit du secours des *Bourguignons*, auxquels il céda le pays entre le Jura et le Rhône.

des peuples germains, arrêta les conquêtes des Visigoths, qui avaient étendu leur domination jusqu'à la Loire au nord et qui assiégeaient Arles, et mit fin à la révolte (439) des Bagaudes. Cependant il faillit succomber par l'alliance qui avait uni pour quelque temps les souverains des Vandales, des Suèves et des Visigoths. Mais la barbarie (449) de Gaiseric, qui fit couper le nez à sa belle-fille accusée d'une conspiration contre sa vie, et la renvoya ainsi mutilée à son père Théoderic roi des Visigoths, rompit cette ligue. Les Visigoths et les Suèves se réunirent à (450) Aétius qui forma le projet d'attaquer Gaiseric. Ce prince s'adressa alors au nouveau chef des Huns et l'appela à son secours au moment où d'autres motifs avaient déjà engagé celui-ci à porter ses armes vers l'Occident.

§ II. EXPÉDITION D'ATTILA DANS LES GAULES ET CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

451 — 476.

1. *Les Huns et Attila.* — Les Huns, après s'être établis entre le Wolga et l'Oder, au nord du Danube, avaient continué à vivre en nomades; divisés en plusieurs tribus indépendantes, ils avaient pris part aux invasions, que les peuplades germaines, soumises à leur domination, avaient faites en Thrace et dans la Mésie. Vers le milieu du cinquième siècle *Attila,* fils de Mundzuck, avait réuni les Huns sous (443) son sceptre après avoir tué son frère Bléda. Il augmenta le tribut que ses prédécesseurs avaient imposé à l'empire d'Orient et ses généraux firent respecter ses ordres jusqu'aux bords de la Baltique. Attiré déjà par l'offre de sa main que lui avait faite Honoria sœur de l'empereur Valentinien, qui se trouvait chassée de la cour impériale pour ses dérèglements, Attila préparait une grande expédition vers l'Occident lorsqu'il y fut appelé par Gaiseric.

2. *Attila en Gaule et en Italie.* — Attila appela aux armes tous les peuples germains qui reconnaissaient son autorité, et en passant par la Germanie, son armée se grossit encore par la réunion d'un grand nombre de bandes guerrières qui s'attachèrent à la fortune du grand conquérant. Mais de son côté Aétius avait aussi réuni sous ses ordres les Germains, établis en Gaule et en Espagne. Ce dernier des grands généraux romains remporta, dans les plai- (451)

nes de Châlons-sur-Marne, cette célèbre victoire qui sauva l'Europe du joug barbare d'un prince qui se plaisait à être appelé *le fléau de Dieu* (Godegisil). Cependant une politique trop craintive décida Aétius à laisser faire aux Huns leur retraite au-delà du Rhin. Attila répara ses pertes et se (452) jeta sur l'Italie, dégarnie de troupes. Le pape saint Léon-le-Grand se mit alors à la tête d'une ambassade qui alla au devant du formidable ennemi, et, secondé par une assistance surnaturelle, il parvint à le fléchir. Attila quitta (453) l'Italie et mourut l'année suivante. Son empire périt avec lui.

3. *Mort d'Aétius. Prise de Rome par les Vandales.* — La dernière phase de l'agonie de l'empire romain d'Occident commença à la mort d'Aétius tué de la main même (454) de Valentinien III, auprès de qui il avait été calomnié. L'empereur suivit de près son général dans la tombe. Les Vandales, appelés par l'impératrice Eudoxie veuve de Valentinien, et que *Maxime,* qui s'était emparé du trône avait (455) forcé de lui donner sa main, saccagèrent Rome pendant quinze jours. Maxime fut assassiné et Avitus, gouverneur de la Gaule, prit la pourpre avec l'aide de son ami Théoderic II roi des Visigoths. Mais il fut forcé d'abdiquer en faveur de (460) *Majorien.* Une expédition, préparée par cet empereur contre les Vandales, fut anéantie par l'activité de Gaiseric qui brûla la flotte impériale dans la baie de Carthagène.

4. *Chute de l'empire d'Occident.* — Après la mort de Majorien, l'autorité des empereurs d'Occident fut limitée à l'Italie et à l'Illyrie. Le trône impérial tomba sous l'influence des chefs des troupes germaines et les trois empereurs (460) *Sévère*, *Anthémius* et *Olibrius* durent le diadème à (472) *Ricimer*, Suève de naissance. Après la mort d'Olibrius et de Ricimer, Léon I, empereur d'Orient, donna le trône de l'Italie à *Julius Nepos.* Mais les légions de ce pays offrirent la couronne à leur général en chef Orestes qui (475) l'accepta pour son fils *Romulus Augustule.* Les troupes germaines demandèrent alors le tiers des terres de l'Italie, et sur le refus d'Orestes, elles se révoltèrent sous la conduite d'un de leurs généraux, *Odoacre*, Rugien de naissance. Orestes, assiégé dans Pavie, y périt, et Augustule abdiqua. Odoacre prit le gouvernement de l'Italie et le trône des Césars fut occupé par un chef germain qui cependant ne prit pas le titre d'empereur.

5. Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Cet événement ne changea rien à l'état des pays qui avaient formé les provinces de cet empire, mais il devint très-important dans ses suites, à cause que le lien, qui avait uni le monde civilisé pendant plus de six siècles, vint alors à se rompre, et la civilisation ancienne à périr dans sa forme extérieure.

§ IV. ÉTAT DU MONDE A L'ÉPOQUE DE LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (1).

1. *Italie.* — *Odoacre*, qui se considéra plutôt comme gouverneur que comme souverain de l'Italie, conserva le système d'administration impériale dans ce pays. Par une guerre heureuse, il soumit à sa domination les peuplades qui habitaient les contrées entre les Alpes et le Danube.

2. *Afrique.* — Toute la côte septentrionale de l'Afrique, depuis l'Atlantique jusqu'à la Cyrénaique, était soumise aux *Vandales* qui avaient conquis plusieurs îles de la Méditerranée. Les vainqueurs avaient privé les anciens habitants du pays de toutes leurs possessions et les avaient réduits à l'état de colons. L'arianisme qu'ils professaient les mit en opposition avec les vaincus qui étaient catholiques orthodoxes et qui avaient beaucoup à souffrir des persécutions religieuses de leurs nouveaux maîtres.

3. *Espagne.* — *Euric*, roi des Visigoths, avait mis fin à la domination romaine en Espagne en expulsant les gouverneurs impériaux et en réunissant la plus grande partie de ce pays à son royaume. Les *Suèves*, qui s'étaient établis en Galice et dans le nord du Portugal, y défendirent leur indépendance. Leur royaume dura jusque vers la fin du sixième siècle. Grâce au zèle du clergé catholique, la foi orthodoxe, ainsi que les restes de la civilisation, s'étaient maintenus dans le pays, au milieu des dévastations des peuples ariens qui s'y étaient établis.

4. *Gaule.* — L'ancienne Gaule était divisée en cinq parties indépendantes. Les *Visigoths*, qui dominaient sur les contrées s'étendant entre les Pyrénées, le Rhône et la Loire, étaient les plus puissants parmi les peuples germains établis dans ce pays. Après la conquête, ils s'étaient livrés à l'agriculture et avaient adopté en partie la civilisation

(1) Ce tableau doit être étudié, la carte à la main.

romaine. Les *Bourguignons*, séparés des Visigoths par le Rhône, occupaient les provinces situées entre ce fleuve, les Alpes, le Jura et les Vosges. Des relations amicales existèrent entre eux et les anciens habitants de ces pays. Les *Francs*, qui habitaient les deux rives du Rhin et les contrées entre les Ardennes, la mer du Nord et la Frise, se divisaient en deux grandes fractions : les Francs *Ripuaires* ou riverains, à l'est des Ardennes sur les rives du Rhin, et les Francs *Saliens* sur les bords de l'*Yssel* (Yssala), dans les îles des Bataves et en Belgique. Divisés en tribus indépendantes qui vivaient chacune sous un chef de son choix, ils n'avaient pas embrassé le christianisme et avaient repoussé toute civilisation. L'ancienne Armorique reçut, dans le cinquième siècle, une nouvelle population celtique. Les *Bretons*, expulsés d'une partie de leur patrie par les Saxons, vinrent chercher un asyle dans ce pays qui avait été habité par une tribu celtique, les Vénètes. L'Armorique, qui dès-lors prit le nom de *Petite-Bretagne*, devint indépendante lors de la chute de l'empire d'Occident. — Au milieu de ces peuples germains et celtiques, les provinces entre la Seine, l'Oise et la Loire étaient gouvernées par *Syagrius*, comte romain, qui s'y était rendu indépendant.

5. *Grande-Bretagne.* — L'empereur Honorius avait retiré de la Grande-Bretagne les légions qui y étaient stationnées, afin de s'en servir pour la défense de l'Italie et après leur départ les gouverneurs romains avaient été expulsés par les Bretons. Des chefs indigènes s'emparèrent du pouvoir, mais le pays fut dévasté à la fois par les *Peghtes* et les *Scots*, habitants de la Calédonie (l'Ecosse) et par des *pirates saxons* qui abordèrent sur les côtes. La division des Bretons, qui d'ailleurs n'avaient pas l'habitude des armes, les livra à leurs ennemis. Enfin *Vortigern*, prince breton habitant au sud de la
(445) Tamise, prit à sa solde une bande de pirates saxons, qui venaient de débarquer sous la conduite des deux frères *Hengist* et *Horsa* (1). Avec leur secours il vainquit les Calédoniens et donna aux Saxons, en récompense de leurs services, des terres dans son royaume. La fertilité du sol attira bientôt d'autres bandes de Saxons qui furent suivis

(1) Il paraît que cette bande appartenait aux *Jutes* qui eux-mêmes n'étaient qu'une tribu saxonne, car la population du royaume de *Kent*, fondé par Hengist, apparaît plus tard comme une population de Jutes.

par des corps d'*Angles* et de *Jutes*, leurs voisins sur les côtes germaniques. Des guerres, qui éclatèrent entre les nouveaux venus et les anciens habitants, finirent par amener l'établissement de neuf royaumes germains. Les Bretons se réfugièrent en partie dans l'Armorique, d'autres se retirèrent dans les contrées montagneuses de leur île, où ils défendirent leur indépendance.

6. *Germanie.* — L'invasion des Huns en Europe et l'expédition d'Attila vers l'Occident, ainsi que la dissolution de l'empire de ce prince après sa mort, avaient produits de grands changements dans l'état des peuples de la Germanie. La race germaine, qui s'était autrefois étendue à l'est jusqu'à la Vistule, était alors bornée par l'Elbe et les montagnes de la Bohême. Les *Frisons*, les *Saxons*, les *Angles* et les *Jutes*, qui occupaient le littoral de la mer du Nord, avaient conservé leur indépendance. Les Saxons étaient les plus puissants parmi eux. Les *Thuringiens* et les *Langobards*, établis au sud des Saxons et à l'est des Francs, n'avaient pas quitté non plus leur patrie. Mais l'est et le midi de la Germanie avaient entièrement changé de population. Toutes les tribus germaines avaient successivement émigré des contrées situées entre la Vistule et l'Elbe, et les *Slaves*, leurs voisins à l'est, étaient venus les y remplacer. Soumis d'abord aux Huns, les Slaves devinrent indépendants après la mort d'Attila. Ils occupèrent dès-lors les vastes contrées s'étendant entre l'Elbe, la Baltique, l'Ural et la mer Noire. Cet événement influa également sur le sort des peuples germains qui avaient obéi à ce prince. *Ellac* fils d'Attila fut vaincu dans une grande bataille que lui livrèrent sur le Nétad les Ostgoths et les Gépides. Les Huns furent refoulés au nord de la mer Noire. Les *Gépides* s'établirent dans l'ancienne Dacie entre le Danube et les Carpathes; les *Hérules* se fixèrent à l'est du Danube : les *Ostgoths* occupèrent la Pannonie, que l'empereur Marcien leur céda. Vers la fin du cinquième siècle, les Langobards, qui avaient émigré de la Germanie, vinrent s'établir au nord des Carpathes. — Les contrées entre le Danube et les Alpes avaient particulièrement souffert pendant cette période de bouleversements; c'était là la grande route des peuples germains dans leurs migrations du nord et de l'est vers le sud et l'ouest. Les *Boiens*, anciens habitants de ces contrées, se mêlèrent aux restes de plusieurs de ces peuples et

de ce mélange se forma la nation des Bavarois (Baioarii), vers la fin du cinquième siècle.

7. *Orient.* — L'*empire d'Orient* ou *Grec* s'étendait *en Europe*, sur la Thrace, la Macédoine, l'Epire et la Grèce, *en Asie*, sur l'Asie-Mineure et la Syrie jusqu'à l'Euphrate, *en Afrique*, sur l'Egypte et la côte septentrionale du pays jusqu'à la Cyrénaique. Les Slaves, les Bulgares et les Avares menacèrent les frontières septentrionales. Le royaume d'*Arménie* séparait le territoire grec de la monarchie *Néopersanne* qui, fondée dans le troisième siècle par le Persan *Ardschir Babékan*, était devenue puissante sous la dynastie des Sassanides. L'autorité de ces princes s'étendait depuis l'Arménie et l'Euphrate jusqu'à l'Indus. La caste des Mages, rétablie par le fondateur de la monarchie, exerça une grande influence sur le gouvernement. Les Persans combattirent pendant plusieurs siècles contre les *Huns* qui habitaient au nord de la mer Noire, du Caucase et de la mer Caspienne, et contre les *Turcs* qui, vers la fin du sixième siècle, régnaient sur tout le haut plateau de l'Asie entre la mer Caspienne, l'Atlas, le Himalaia et la Chine. Les *Arabes* n'avaient pas encore abandonné la vie nomade et patriarcale qu'ils menaient depuis les temps les plus reculés. Les habitants des *Indes orientales* et l'*empire chinois* n'avaient aucun rapport avec le reste du monde civilisé. Tel était l'état du monde à l'époque de la chute de l'empire romain d'Occident.

CHAPITRE III.

DE L'ÉTABLISSEMENT DES ROYAUMES GERMAINS ET DE LA FIN DES MIGRATIONS.

476 — 590.

§ I. ROYAUME DES FRANCS FONDÉ PAR CLOVIS.

481 — 511.

AUTEURS A CONSULTER. H. Valesius, Gesta Francorum, Paris 1646, t. I. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. I, chap. 5 et 8. t. II. ch. 12 et 13 (1).

1. *Les Francs.* — Depuis le quatrième siècle, les îles des Bataves, la Belgique et le nord de la Gaule étaient

(1) Nous ne citons pas l'ouvrage de M. de Sismondi, *Histoire des*

occupés par les Francs, qui se divisaient en plusieurs peuplades ou tribus indépendantes. *Tournai*, *Cambrai*, *Térouenne*, le *Mans*, *Dispargum* (1) et *Cologne* étaient les résidences des chefs les plus puissants. *Clovis* (Hludovich) et *Sigebert* (Siegbert) étaient les plus distingués parmi ces princes. La généalogie de Clovis que l'on a fait descendre de *Faramund* et de *Mérovée* (Mervich), ainsi que l'histoire de ses ancêtres, est tout-à-fait fabuleuse. Les Francs du temps de Clovis avaient des établissements fixes et ne menaient pas une vie nomade ou aventurière, ainsi que quelques auteurs l'ont voulu faire croire.

2. *Clovis*. 481. — Devenu chef de sa tribu qui était la plus nombreuse entre toutes celles des Francs Saliens, Clovis commença le cours de ses conquêtes par l'anéantissement de la puissance romaine en Gaule. Le comte Syagrius fut d'abord défait dans une bataille qui se (486) donna près de Soissons, et les Visigoths, chez qui s'était réfugié le vaincu, ayant livré celui-ci à Clovis, il fut mis à mort par ce prince. Clovis soumit ensuite à sa domination les provinces situées au nord de la Loire. (493) C'est à cette époque que ce chef franc épousa Clotilde, princesse catholique et nièce de Gondebaud (Gundebald), chef des Bourguignons. Ce mariage devint très-important pour les Francs, parce qu'il prépara la conversion de Clovis au christianisme. Cette conversion fut décidée par l'événement suivant. Les *Alemannes* avaient fait une invasion dans le territoire de Sigebert qui résidait à Cologne, et ce prince appela Clovis à son secours. Leurs forces réunies rencontrèrent l'ennemi près de Tolbiac. L'époux de Clotilde avait fait vœu de se convertir au christianisme s'il était vainqueur dans ce combat ; les (496) Francs d'abord repoussés furent ranimés par leur chef, et défirent les Alemannes qui se soumirent à Clovis.

3. *Sa conversion*. — Clovis ne manqua pas à son voeu,

Français, parce que l'esprit de parti a porté cet auteur à défigurer l'histoire et à pousser la mauvaise foi au point de s'appuyer sur des monuments du temps, qui souvent contiennent tout le contraire de ce qu'il avance lui-même dans le texte de l'ouvrage. Ce jugement sévère nous n le portons qu'après avoir soigneusement comparé une grande partie de ce vaste ouvrage avec l'original des passages cités au bas des pages.

(1) Cette résidence était située dans la forêt de Soignes ; le village de *Duysbourg*, près de Tervueren, en a conservé le nom.

il reçut le baptême avec 3000 de ses leudes, par les mains de St. Remy, évêque de Rheims (1). Cet événement est le véritable acte de fondation de la monarchie franque qui devint le centre de cet empire chrétien, qui réunit plus tard tous les peuples chrétiens de l'Occident sous un même sceptre. Clovis gagna ainsi l'affection de tous les Gallo-Romains, qui formaient la grande majorité des habitants de la Gaule et qui professaient la foi orthodoxe. — Une (500) guerre civile parmi les *Bourguignons* donna à Clovis l'occasion d'intervenir et de forcer leurs chefs à le reconnaître pour suzérain. Dès-lors, les Francs n'eurent plus pour rivaux en Gaule que les Visigoths, et la guerre ne tarda pas à éclater entre les deux peuples.

§ II. ROYAUME DES VISIGOTHS EN GAULE ET EN ESPAGNE. 476—511.

AUTEURS A CONSULTER. Aschbach, *Histoire des Visigoths*. Frankfort 1827. (en allemand). (Vic et Vaissette), *Histoire générale du Languedoc*. Paris 1730-1745. t. I. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*. T. I. ch. 9. t. II. ch. 12. 13. Rosseuw de St. Hilaire, *Histoire d'Espagne*. Paris 1838. t. I.

1. *Euric*. 466—484 (2). — C'est avec le règne d'Euric, frère et successeur de Théoderic II, que commence, pour le royaume des Visigoths, sa période de grandeur. Euric était parvenu à soumettre presque toute l'Espagne à sa domination, et, après la chute de l'empire d'Occident, Toulouse, sa résidence, formait en quelque sorte le centre, autour duquel se ralliaient les divers princes germains

(1) St. Eleuthère, évêque de Tournai, baptisa l'année suivante 11,000 Francs.

(2) Voici la série des rois des Visigoths : *Alaric* 396—410. *Athaulf*, son beau-frère, 410—415. (*Sigeric* usurpa le trône pendant sept jours). *Wallia* 415—418. *Théoderic* I 419—451.

Thorismund 451—453. — *Théoderic* II 453—466. — *Euric* 466—484.
Alaric II 484—507.
Gésalic 507—511. — *Amalric* 511—531.

qui étaient alors devenus indépendants. Mais Euric prépara par son fanatisme religieux la décadence de son royaume dans les Gaules. Arien zélé, il persécuta la foi orthodoxe, que professaient les Gallo-Romains, et rendit par là, plus grande encore la différence qui existait entre eux et les Visigoths. Par son énergie cependant, Euric, tant qu'il régna, sut comprimer toute manifestation de haine entre le peuple vaincu et les nouveaux maîtres; mais la mort l'ayant enlevé au moment même où Clovis commençait ses conquêtes, Alaric son fils qui lui succéda, ne fut pas à même de gouverner son peuple de manière à pouvoir au besoin l'opposer au terrible roi franc.

2. *Alaric II.* 484—507. — Le nouveau souverain, prince bon mais faible, fit cesser les persécutions contre les catholiques, rappela les évêques exilés et leur permit de s'assembler en synodes. Pour se concilier l'amour de ses sujets Gallo-Romains, il leur donna un code (*Bréviarium*), qui contenait toutes les lois romaines encore en vigueur en Gaule et d'après lequel ils devaient être dorénavant régis, en sorte qu'ils ne furent pas soumis à la législation germaine. Craignant la puissance de Clovis, Alaric avait épousé *Theodégothe*, fille de *Théodéric-le-Grand*, roi des Ostgoths en Italie. L'intervention de ce prince, qui était marié avec la sœur de Clovis, maintint pendant quelque temps la paix entre les Francs et les Visigoths.

3. *Bataille de Vouglé.* 507. — La guerre éclata à la suite d'une nouvelle persécution des catholiques par les Visigoths. Les évêques orthodoxes de ce royaume n'avaient pu cacher la joie que leur causait la conversion de Clovis; l'expression de cette joie, jointe à leur haine bien connue pour l'arianisme, les rendit suspects aux Goths qui en exilèrent plusieurs (1). Les catholiques se déclarèrent pour leurs pasteurs, et cette division parmi les Visigoths engagea Clovis à attaquer Alaric. Le roi franc vainquit celui-ci dans une bataille décisive près de Vouglé; le roi des Visigoths vaincu perdit aussi la vie. Dès-lors Clovis, presque sans coup férir, se rendit maître de la plus grande partie des

(1) Tout ce que plusieurs auteurs modernes ont dit des intrigues du clergé catholique dans le royaume d'Alaric en faveur de Clovis, n'a d'autre fondement que les soupçons sans preuves des Visigoths. Une lecture attentive et impartiale de l'ouvrage de Grégoire de Tours et des autres écrivains contemporains prouve pleinement la vérité de cette assertion.

provinces des Visigoths dans la Gaule. La population catholique le reçut partout à bras ouverts comme le libérateur qui venait la délivrer d'un joug odieux.

4. *Intervention de Théoderic-le-Grand.* — Les Visigoths donnèrent la couronne à *Gésalic* fils naturel d'Alaric, son fils légitime *Amalric* n'ayant que cinq ans. Mais Gésalic se retira au-delà des Pyrénées et les Goths se défendaient dans la ville d'Arles, où ils étaient assiégés par les forces réunies des Francs et de leurs alliés les Bourguignons, lorsqu'une armée d'Ostgoths, envoyée par Théodéric, (508) vint à leur secours. Les Francs perdirent une bataille, et le général goth *Ibbas* les expulsa des contrées situées entre le Rhône, la Garonne et les Pyrénées, contrées qui reçurent plus tard le nom de *Septimanie* ou *Gothie.* Ibbas défendit avec succès le trône du jeune *Amalric* petit-fils de Théodéric-le-Grand, contre les Francs et les Bourguignons ainsi que contre Gésalic qui, après beaucoup d'efforts pour se maintenir, trouva la mort au moment où il cherchait à se rendre chez les Francs.

5. *Fin de Clovis.* — Après ses victoires sur les Visigoths il ne manquait à Clovis, pour être maître de la Gaule, que la réunion des différentes tribus franques sous sa domination. Il fit successivement périr les chefs de ces tribus, bien que pour la plupart ils fussent ses parents. Ces crimes ternirent la gloire qu'il avait acquise par ses conquêtes, ainsi que par sa conversion qui lui avait valu le titre de Patrice, dont l'avait honoré Anastase empereur de Constantinople. Il paraît que Clovis expia ces actes odieux par (511) une mort pieuse; ses fautes furent pourtant punies dans ses successeurs, sous le règne desquels une nouvelle barbarie envahit la Gaule. — L'Italie semblait à cette époque destinée à occuper le premier rang parmi les royaumes germains.

§ III. ROYAUME DES OSTGOTHS EN ITALIE.

476—535.

AUTEURS A CONSULTER. — Sartorius, *Essai sur l'état civil et politique des peuples de l'Italie sous le gouvernement des Goths.* Paris 1811. 8. Naudet, *Hist. de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie.* Paris 1811. 8

1. *Odoacre, roi d'Italie.* 476—493. — Il est certain

qu'Odoacre, lorsqu'à la tête des troupes mercénaires, il força Augustule à déposer la couronne, n'avait pas l'intention de renverser l'empire romain. Il n'aspirait selon toute apparence qu'à la charge de commandant en chef des armées impériales en Occident, charge que déjà avant lui avaient remplie tant de chefs germains; mais il ne put l'obtenir de l'empereur d'Orient Zénon, qui le traita comme usurpateur. Il affermit alors son pouvoir par des alliances qu'il conclut avec Euric, roi des Visigoths, et avec Gaiseric, roi des Vandales. Ce dernier lui céda la Sicile et mit fin aux descentes dévastatrices de ses flottes en Italie. Odoacre étendit sa domination jusqu'au Danube par une guerre heureuse contre les Rugiens dans le Noricum, et invita les Romains établis dans ces contrées, à venir se fixer en Italie. Il ne toucha pas à l'administration romaine et repeupla les contrées désertes par les mercénaires germains, auxquels il assigna le tiers des terres. L'Italie commençait à respirer sous le règne de ce chef, lorsque sa tranquillité fut de nouveau troublée par l'invasion des Ostgoths.

2. *Les Ostgoths et Théoderic-le-Grand.* — Les Ostgoths, établis dans l'ancienne Pannonie et gouvernés par les trois frères Walamir, Widémir et Théodémir, de la race royale des Amales, reconnaissaient nominalement l'autorité des empereurs de Constantinople. Cependant la désunion se mit bientôt entre les empereurs et ces derniers princes, qui finirent par devenir leurs tributaires à la suite d'une guerre de trois ans. Le jeune Théoderic, fils de Théodémir, (460) âgé de sept ans, fut envoyé en gage de paix à Constantinople où, élevé à la cour impériale, il reçut une éducation soignée. Revenu en Pannonie il devint, après la mort (471) de son père et de ses deux oncles, le chef unique des (474) Ostgoths. L'empereur Zénon l'investit d'abord du commandement des armées de l'empire; mais ayant ensuite été privé de cette charge, Théoderic prit les armes et marcha sur Constantinople. L'empereur effrayé négocia, et (488) il fut conclu une paix par laquelle celui-ci céda au prince ostgoth ses prétendus droits sur l'Italie, sous la condition que Théoderic quitterait avec tout son peuple les provinces de l'empire d'Orient.

3. *Conquête de l'Italie.* 490—493. — La nation des Ostgoths se mit en marche vers l'Italie. Odoacre vaincu

dans trois batailles près de l'Isonzo, près de Vérône et sur l'Adda, se renferma dans Ravenne où il se maintint pendant trois ans, les ennemis n'ayant pas de flotte pour bloquer (493) la ville du côté de la mer. Mais enfin il se rendit et fut mis à mort par ordre de Théoderic, contrairement à la promesse qu'il avait faite de ne pas attenter à la vie du vaincu. Toute l'Italie, ainsi que la Sicile, reconnurent l'autorité de ce nouveau maître qui devait bientôt élever ces provinces à un haut degré de prospérité.

4. *Guerres et conquêtes de Théoderic.* — Théoderic étendit sa domination par des guerres heureuses et l'affermit par des alliances avec les princes les plus puissants de son temps. A la suite d'une guerre contre les Gépides, il soumit à son sceptre tous les pays s'étendant jusqu'à Sermium à l'est et jusqu'au Danube au nord. Les Bavarois, auxquels il laissa des ducs indigènes de la famille d'Agilolf, se soumirent à son autorité, et le prince des Hérules dans la Moravie et la Silésie se reconnut son fils adoptif. Il se lia par des mariages avec Trasamund, roi des Vandales, qui épousa sa sœur Amalafriede; avec Hermanfried, chef des Thuringiens, auquel il donna sa nièce Amalaberge, fille du premier lit d'Amalafriede; avec Sigismond, fils de Gundebaud et chef des Bourguignons et avec Alaric roi des Visigoths, qui épousèrent ses deux filles Ostrogothe et Théodégothe; enfin avec Clovis, dont lui-même épousa en secondes noces la sœur Audéflède. La guerre entre les (509) Francs et les Visigoths lui donna l'occasion de réunir à son royaume le midi de la Gaule et de l'Espagne qu'il fit gouverner tant qu'il vecut au nom de son petit-fils Amalric, fils d'Alaric. Il entretint en outre les relations les plus intimes avec les empereurs de Constantinople, auxquels il donnait dans ses lettres le titre de père et de souverain.

5. *Organisation du royaume de Théoderic.* — Théoderic a droit au surnom de *Grand*, dont la postérité l'a honoré, plus par les sages institutions qu'il donna à son royaume que par ses exploits militaires. Il donna aux Ostgoths le tiers des terres de l'Italie que les mercénaires d'Odoacre avaient possédé. Les anciens habitants conservèrent la possession de leurs biens et de leurs lois; l'administration resta entre leurs mains et aucun changement ne fut d'abord introduit dans la législation romaine. Les Goths, gouvernés par des comtes de leur nation, étaient jugés d'après leurs

propres lois. Les Goths, qui seuls avaient le droit de porter les armes, remplacèrent les troupes mercénaires et protégèrent les anciens habitants qui depuis bien longtemps avaient perdu l'habitude de combattre.

6. *Etat prospère de l'Italie.* — Grâce à ces institutions, l'agriculture se releva au point que le blé, produit dans le pays, suffisait à l'entretien de ses habitants. Des travaux destinés à dessécher les marais situés près de Spolète ainsi qu'une partie des marais Pontins furent couronnés d'un heureux succès. La communication à l'intérieur était facilitée par le rétablissement des routes romaines, et mille petits navires, appelés *dromônes* ou coureurs, protégèrent le commerce sur la Méditerranée. Les monuments de l'architecture à Rome étaient entretenus par le soin de Théoderic qui favorisait en outre les écoles de droit, de médecine et de philosophie, non-seulement dans cette même ville mais encore à Ravenne et à Pavie. Les hommes les plus distingués, tels que *Cassiodore* son premier ministre, historien et théologien, *Boèce*, célèbre comme philosophe, avec son beau-père *Symmaque*, jouissaient des faveurs de ce grand prince. Bien que lui-même, ainsi que les Ostgoths, professât l'Arianisme, il laissa d'abord une entière liberté à l'Eglise, qu'ornaient à cette époque les travaux chronologiques et canoniques de *Denys le Petit* et le zèle de *Benoît de Nursia*, le premier fondateur de la vie monastique en Occident.

7. *Fin de Théoderic.* 526. — Cependant des actes despotiques et cruels signalèrent la fin du règne de Théoderic; un édit de l'empereur Justin I, par lequel celui-ci ordonnait de restituer aux catholiques les églises, qui sous ses prédécesseurs avaient été occupées par des ariens et d'autres hérétiques, fournit à Théoderic le prétexte de persécuter les catholiques. Le pape Jean I, que le roi avait envoyé à Constantinople pour intercéder auprès de (524) l'empereur en faveur des hérétiques et qui s'était refusé à remplir cette mission, fut à son retour jeté dans une prison, où il mourut. Les sénateurs Boèce, Symmaque, Albinus et d'autres, accusés d'entretenir des relations coupables avec la cour de Constantinople furent mis à mort (525) sans procès et sans jugement. Enfin Théoderic préparait un édit par lequel les catholiques devaient être privés de toutes leurs églises, lorsque la mort le surprit. (526)

8. *Les successeurs de Théoderic.* 526—535.— Le royaume des Ostgoths fut démembré après la mort de Théoderic. Amalric, qui monta sur le trône de son père Alaric II, rendit aux Visigoths leur indépendance : les Bavarois sécouèrent le joug étranger et l'autorité des successeurs de Théoderic fut restreinte à l'Italie, la Sicile et l'Illyrie. Théoderic, qui n'avait pas eu de fils, laissa le trône à son petit-fils Athalaric, qu'il mit sous la tutelle de sa mère Amalasunthe, laquelle fut en même temps reconnue comme régente pendant la minorité du jeune prince (1). Les faveurs qu'elle accorda aux Romains mécontentèrent les
(434) Goths; et Athalaric étant mort à la fleur de son âge, ceux-ci conspirèrent contre elle. Mais la princesse se maintint au pouvoir, grâce à son alliance avec l'empereur Justin I. Après avoir réprimé la révolte, elle s'associa au pouvoir
(435) *Théodate*, son cousin, qui la fit assassiner pour régner seul. Ce meurtre, ainsi que le refus de ce prince de céder la Sicile aux Grecs qui étaient devenus maîtres de l'Afrique, amena une guerre qui finit par la destruction du royaume des Ostgoths en Italie.

§ IV. ROYAUME DES VANDALES EN AFRIQUE.

429 — 534.

AUTEUR A CONSULTER. Marcus, *Histoire des Vandales.* Paris 1837.

1. *Gaiseric.* 429—477.— Les Vandales se distinguèrent parmi tous les peuples germains par leurs mœurs barbares et guerrières. Lorsqu'ils s'établirent en Afrique sous la con-

---

(1) Voici la généalogie de la famille de Théoderic-le-Grand, ainsi que la série des rois électifs des Ostgoths :

I THÉODERIC-LE-GRAND 475-526 — Amalafriede, sa sœur

Amalasunthe. Ep. *Eutharic.* — Théodégothe. Ep. Alaric II. — Ostrogothe. Ep. Sigismund. — III. THEODATE 534—536. — Amalaberge. Ep. Hermanfried.

II ATHALARIC 526—534 — *Amalric roi* des Visigoths.

Rois électifs.
IV VITIGES 536—540. V ILDEBALD 540—541.
VI ERARIC 541. VII TOTILAS 541—552.
VIII TEJAS 552—553.—

duite de Gaiseric, ils s'emparèrent de toutes les terres et réduisirent tous les habitants de la campagne à l'état de colons. Les habitants des villes achetèrent leur liberté personnelle au moyen de taxes fort élevées. Les nouveaux maîtres du pays changèrent aussi l'administration et abolirent la législation romaine. Cette conduite ainsi que la différence de religion empêcha toute fusion des deux populations. La haine s'augmenta lorsque Gaiseric commença à persécuter les catholiques, à tuer et à exiler leurs évêques. Maître d'une partie de la Méditerranée, après la conquête de la plupart des îles, ce prince guerrier ne put entièrement soumettre les tribus Maures dans l'intérieur du pays. A ces deux causes, qui hâtèrent la décadence du royaume des Vandales, il faut encore ajouter l'amollissement des mœurs de ce peuple, par suite de l'influence du climat de l'Afrique et de la fertilité de son sol. Gaiseric mourut un an après la chute de l'empire d'Occident. (477)

2. *Successeurs de Gaiseric.* — Avant de mourir Gaiseric fit passer en loi que le prince le plus âgé de la famille hériterait toujours de la couronne; cette disposition troubla plus d'une fois la tranquillité du royaume. Après la mort de Gaiseric, auquel succéda son fils *Hunéric* (1), (477-486) les Vandales renoncèrent à leurs expéditions maritimes; aussi rencontrèrent-ils dès-lors une courageuse résistance de la part des peuples germains établis en Gaule, en Espagne et en Italie, et ces pays ne leur offrirent plus, comme auparavant, un riche et facile butin. Sous le règne de Huneric, les Maures firent des incursions dévastatrices dans les provinces de son royaume et plusieurs expéditions, entreprises dans le but de les soumettre, échouèrent. Le roi sévit contre sa propre famille et persécuta les catholiques; il mourut détesté par les siens.

---

(1) Voici la généalogie des descendants de Gaiseric :

I. Gaiseric. 429—477.

Genzo mourut avant son père — II. Huneric 477—486.

III. Gundamund 486—497. — IV. Trasamund 497—524. — *Geloris* — V. Hilderic 524—531.

VII. Gélimer 531—534.

3. Après la mort de Hunéric, *Hildéric* son fils se réfugia
(485-497) à Constantinople, et son cousin *Gundamund*
parvint au trône. Le nouveau roi fit cesser les persécutions
contre les catholiques, mais il ne put mettre fin aux in-
cursions des Maures. Son frère *Trasamund*, qui lui suc-
(497-524) céda, conclut une alliance avec Théoderic-le-
Grand dont il épousa la sœur Amalafriede. Les persécutions
contre les catholiques recommencèrent; Gundamund ayant
échoué dans les divers moyens de corruption employés
par lui pour les engager à abandonner leur foi. Pendant
qu'il reléguait les évêques catholiques en Sardaigne, ses
armées furent défaites par les Maures.

4. *Derniers rois des Vandales.* — *Hildéric*, qui avait
vécu trente-huit ans à Constantinople, revint à la mort de
(524-531) Trasamund et monta sur le trône. Ses liaisons
avec Justinien, neveu de l'empereur Justin, lui avaient
donné une prédilection pour les catholiques; la protection
qu'il leur accorda mécontenta les Vandales, qui profes-
saient l'arianisme. *Gélimer*, neveu du feu roi, se mit à la
tête d'un parti mécontent et détrôna Hildéric. L'empereur
Justinien demanda le rétablissement de son ami sur le
trône; mais l'usurpateur lui répondit avec dédain et l'em-
pereur chargea Bélisaire de venger cet outrage.

§ V. DE L'EMPIRE GREC ET DU ROYAUME PERSAN JUSQU'A JUSTINIEN I.

395—527.

AUTEURS A CONSULTER. Le Beau, *Histoire du bas-empire*, édit. de Saint-Martin et Brosset. Paris 1834. 8. D'Herbelot; *Bibliothèque orientale*. Silvestre de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides, suivis de l'histoire de cette dynastie, traduite du persan de Mirkond*. Paris 1793. 4. (1).

Empereurs grecs. Arcadius, 395—408. Théodose II, 408—450. Pulchérie et Marcien, 450—457. Léon I, 457—474. Léon II, 474. Zénon I, 474—491. (*Basiliscus usurpa le trône*, 474—477). Anastase I, 491—518. Justin I, 518—527. Justinien I.

Rois persans. Ardschir Babékhan, 226—240. Schabour, 240—271.

---

(1) Nous ne citons pas l'ouvrage de M. Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, parce que l'auteur, malgré ses vastes connaissances et l'exposition brillante de son ouvrage, est animé d'une véritable haine contre le christianisme, haine qui l'a porté à défigurer et à fausser l'histoire.

Hormouzd I (Hormisdas), 271—272. Baharam I, 272—275. Baharam II, 275—292. Narsi, 292—302. Hormouzd II, 302—309. Schabour II, 309—381. Ardschir II, 381—385. Schabour III, 385—389. Baharam IV, 389—399. Jezdegerd I, 399—421. Baharam V, 421—440. Jezdegerd II, 440—457. Hormouzd III, 457—464. Firouzd, 462—488. Balasch (Balasces), 488—491. Cobad (Cabades), 491—531. (*Dschamasp* ou *Zamaspes usurpa le trône*, 498—501). Cochrou I, Nouchirvan (Cosroës), 501—579.

1. *Etat intérieur de l'empire grec.* — La division de l'empire romain en deux grandes fractions, *l'empire d'Occident* et *l'empire d'Orient* ou *Grec*, préparée par Dioclétien, devint définitive par le partage de Théodose-le-Grand. L'organisation intérieure resta la même dans les deux (395) empires ; cependant celui d'Orient prit bientôt un caractère tout différent, grâce à l'esprit grec qui y prédominait et aux richesses que renfermait Constantinople. Le gouvernement de cette capitale, les intrigues de la cour, ainsi que les discussions théologiques auxquelles les empereurs prirent une part active, absorbèrent tout le temps de ces princes ; les jeux du cirque exercèrent souvent aussi une influence fâcheuse sur les affaires, et les partis qui se formèrent à cette occasion se changèrent souvent en factions politiques. Plus d'un empereur perdit le trône à la suite d'émeutes qui avaient commencé dans le cirque. Deux partis, celui de la cour et celui de l'armée, se disputèrent le pouvoir et gouvernèrent les faibles empereurs. Les gouverneurs des provinces profitèrent de ces circonstances pour se rendre de plus en plus indépendants.

2. *La monarchie persanne.* — La révolte du Persan (226) Ardschir contre la dynastie des Arsacides mit fin à l'empire des Parthes et donna naissance à la monarchie néo-persanne, gouvernée par la dynastie des *Sassanides*. Ardschir fixa sa résidence à Ctésiphon, et rendit à la caste des Mages une partie de son ancienne influence sur les affaires. Ses successeurs étendirent bientôt leur domination jusqu'au Jaxartes au nord et jusqu'à l'Indus à l'est, et combattirent avec un succès varié contre l'empire romain ; mais l'action des Mages, qui persécutèrent le christianisme, affaiblit les forces de la monarchie au-dedans, tandis que les Huns d'abord et les Turcs ensuite l'attaquèrent au dehors et la rendirent à diverses reprises leur tributaire.

3. L'indigne fils de Théodose-le-Grand abandonna le gouvernement à son ministre Ruffin qui, par des mesures

aussi arbitraires qu'imprudentes, poussa les Visigoths à une révolte. Les Visigoths dévastèrent sous la conduite d'Alaric la Macédoine et la Grèce et contribuèrent ainsi à la chute de Ruffin, qui fut remplacé par Eutrope. Alaric fut investi de la dignité de gouverneur d'Illyrie et émigra avec tout son peuple après la mort d'Eutrope, qui avait été tué par
(399) Gainas, Goth de naissance, lequel était parvenu ainsi à gouverner l'empire. Mais ce dernier ayant aspiré à la couronne, périt à son tour et l'empereur tomba sous l'influence de sa femme Eudoxie. Arcadius mourut enfin, laissant un fils de sept ans, *Théodose II*, sous la tutelle d'Anthémius, préfet du prétoire. *Pulcherie*, sœur de Théodose, s'empara du pouvoir et l'exerça pendant tout le règne de son frère. L'empire devint tributaire des Huns, tandis que le général grec Arda-
(421) burius forçait le roi persan Baharam V à faire cesser la persécution des chrétiens dans son royaume. L'Arménie déchirée par des guerres civiles devint la proie de ses deux
(441) puissants voisins. Un traité confirma le partage de ce pays entre les Grecs et les Persans.

4. La mort de Théodose II ne changea rien à l'état de l'empire. Pulchérie régna d'abord seule; bientôt elle donna sa main au sénateur Marcien. L'expédition d'Attila vers l'Occident, et la dissolution de l'empire des Huns après sa mort, délivrèrent l'empire d'Orient de ces formidables voisins. Marcien abandonna la Pannonie aux Ostgoths qui devinrent ainsi les alliés et parfois les maîtres de ses successeurs. A sa mort, Aspar fils d'Ardaburius et commandant des troupes, éleva au trône *Léon I*, né en Thrace, qui fit périr son bienfaiteur et partagea sa faveur entre son gendre Zénon et son beau-frère Basiliscus. Léon réprima ensuite les hérésies et rendit aux catholiques les églises dont ils avaient été privés. Une expédition, qu'il entreprit contre les Vandales en Afrique, échoua. Son petit-fils Léon II, fils de Zénon, qu'il avait désigné comme son successeur mourut onze mois après
(474) son grand-père, après avoir partagé le trône avec son
(474-477) père Zénon. Mais Basiliscus s'empara du pouvoir et força Zénon à se réfugier chez les Ostgoths. Théoderic-le-Grand, chef de ce peuple, renversa l'usurpateur et rétablit Zénon.

5. Pendant que ces deux princes se disputaient le trône d'Orient, celui d'Occident fut renversé par Odoacre; et lorsque Zénon eut vaincu son rival, des démêlés avec son allié

le chef des Ostgoths, l'empêchèrent de combattre le nouveau maître de l'Italie. Pour se débarrasser de Théoderic, il lui céda enfin ses droits sur ce pays, droits qu'il n'avait pas su faire valoir par les armes. L'empereur, s'ingérant toujours dans les affaires religieuses, voulut mettre fin aux discussions théologiques par un édit appelé *Hénoticon*; mais le pape Félix III refusa de reconnaître cette dé- (482) cision impériale qui fut néanmoins soutenue par les trois patriarches de l'Orient. Ces prélats se séparant ainsi de Rome, formèrent un schisme qui dura jusqu'au règne de Justin I. Sous le règne d'Anastase I, qui parvint (482-518) au trône en épousant Ariadne, veuve de Zénon des révoltes dans les provinces, et des émeutes à Constantinople troublèrent la tranquillité de l'empire qui fut en (501) même temps attaqué à la fois par les Huns, les Bulgares et les Persans.

6. *Les Persans.* La paix entre les Grecs et les Persans avait duré près d'un siècle, grâce aux désordres intérieurs qui avaient désolé la monarchie néo-persanne à la suite du gouvernement tyrannique de Baharam V. Les deux fils de Jezdegerd II, *Hormouzd III* et *Firouzd* se disputèrent (442) le trône après la mort de leur père. Firouzd appela à son secours les Huns qui, depuis la mort d'Attila, habitaient les contrées au nord du Caucase et de la mer Caspienne, et enleva le trône à son frère; mais il périt lui-même (461) dans une guerre qui éclata entre lui et ses alliés. (488) Les Huns imposèrent un tribut à son successeur *Balasch.* Sous le règne de *Cobad*, qui succéda à Balasch, un (491) sectaire, Mardac, jeta le trouble dans le royaume. Il gagna le roi à ses opinions, et alors les Mages, s'alliant avec la noblesse, se révoltèrent et donnèrent la courone à *Dschamasp*, frère de Cobad. Celui-ci chercha un asyle chez les Huns qu'il décida à le rétablir sur le trône en leur pro- (500) mettant un tribut plus élevé. Dschamasp abdiqua et Cobad chercha à affermir son pouvoir en déclarant la guerre aux Grecs. L'empereur Anastase dut acheter la paix avec Cobad au prix de 11,000 livres d'or. (505)

7. Le chef de la garde impériale Justin fut élevé au trône après la mort d'Anastase I. Il rendit la paix intérieure à l'empire, repoussa les Huns et les Bulgares et pourvut à la défense des frontières en érigeant des fortifications sur le Danube, en Arménie et sur l'Euphrate. La conversion des

Lazi, habitants de la Colchide, qui secouèrent le joug persan et se soumirent à l'empereur de Constantinople, étendit sa domination jusqu'au Caucase. L'empereur fit cesser le schisme en abandonnant les hérétiques, et en se réconciliant avec le Saint-Siége. Avant de mourir, il adopta son neveu Justinien et rendit par là un grand service à son empire.

§ VI. JUSTINIEN I.

527—565.

AUTEUR A CONSULTER. J. P. Ludevig, *Vita Justiniani magni*. Halae 1731. 4. —

1. Le règne de Justinien I fut une dernière période de splendeur pour l'empire d'Orient. Cependant il faut le dire, les exploits de ses généraux et les travaux de ses jurisconsultes contribuèrent, plus encore que son caractère personnel, à donner un grand éclat au règne de ce prince. Il eut le mérite de distinguer les hommes remarquables et de savoir profiter des immenses ressources que lui offrit son empire. Justinien possédait de vastes connaissances dans toutes les sciences cultivées alors à Constantinople, mais les connaissances étaient chez lui obscurcies par une vanité puérile et par un caractère versatile. — Son histoire se divise naturellement en deux parties, celle de ses *guerres* et celle de son *administration*.

2. *Guerres de Justinien*. — Justinien n'avait pas de talents militaires : il ne commanda jamais ses armées en personne. Ses armes furent cependant presque toujours heureuses grâce à l'habileté et à la bravoure de ses généraux, parmi lesquels Bélisaire et Narsés méritent avant tous d'être nommés. Voici le tableau des guerres faites sous son règne :

1° Première guerre contre les Perses, 529—531.
2° Révolte à Constantinople, appelée *Nika*, 532.
3° Guerre contre les Vandales, 533.
4° Première guerre en Italie, 535—539.
5° Invasion des Bulgares, 538—539.
6° Deuxième guerre contre les Perses, 540—545.
7° Deuxième guerre en Italie, 544—549.
8° Troisième guerre contre les Perses, 549—556.
9° Troisième guerre en Italie, 552—554.
10° Guerre en Espagne, 554.
11° Invasion des Huns, 559.

Pour faciliter l'étude de ces guerres nous les traiterons dans l'ordre suivant : guerres contre *les Persans*, contre *les Vandales*, contre *les Ostgoths*, contre *les Visigoths*, contre les *barbares du Nord*, les *Bulgares* et les *Huns*.

3. *Bélisaire. Nika.* — L'homme qui a donné le plus (532) d'illustration au règne de Justinien fut sans contredit Bélisaire ; d'une origine obscure, il était entré de bonne heure dans l'armée et avait gagné ses premiers lauriers dans une guerre contre les Persans. Mais une défaite, qu'il avait éprouvée, lui avait fait perdre le commandement de l'armée. L'occasion se présenta bientôt pour lui de mé- (530) riter toute la reconnaissance de l'empereur. Les exactions du chancelier Tribonien avaient irrité les habitants de Constantinople ; une émeute éclata à la suite d'une querelle survenue dans le cirque ; la révolte devint générale et l'empereur songeait déjà à s'embarquer pour quitter la ville, lorsque Bélisaire se mettant à la tête de trois mille vétérans chargea les mutins et rétablit l'ordre après un massacre effroyable ; les mutins avaient pris pour cri de ralliement le mot *Nika*, c'est-à-dire *victoire*. Bélisaire eut dès-lors la confiance entière de l'empereur, et à chaque revers qui survint dans la suite, c'est à lui qu'on eut recours pour rétablir la fortune des armes impériales.

4. *Guerres contre les Perses.* — La défection des Lazi avait mécontenté le roi persan Cobad qui déclara la guerre à Justinien, lorsque celui-ci eut fait fortifier la ville (529) de Mindone. Bélisaire, nommé général en chef, fut d'abord heureux ; mais entraîné dans une bataille par ses soldats, il fut battu et rappelé. La mort de Cobad mit fin à la (531) guerre : son fils Cochrou I (Cosroës), surnommé *Nouchirvan*, c'est-à-dire le Juste, avait besoin de la paix pour s'affermir sur le trône. Tous les historiens de l'Orient sont d'accord à donner les plus grands éloges à ce prince, qui fit respecter son autorité jusqu'au Gange, dans une partie de l'Arabie et chez les Turcs. Après avoir rétabli l'ordre dans l'intérieur de son royaume, auquel il donna un nouveau système de finances, il réorganisa l'armée et recommença la guerre contre les Grecs. Les progrès des armes de (540) Justinien en Afrique et en Italie et les sollicitations de Vitigés, roi des Ostgoths, l'y décidèrent. Antioche tomba en son pouvoir et il menaçait d'un côté la Palestine, et de l'autre l'Asie-Mineure, lorsque Bélisaire, par une (542)

expédition heureuse au-delà de l'Euphrate, le força d'abandonner ses conquêtes pour aller au secours de sa résidence Ctésiphon. Mais Bélisaire ayant été rappelé, les Persans s'avancèrent de nouveau, prirent Edesse et forcèrent
(545) Justinien à acheter un armistice de cinq ans. La guerre se ralluma à la suite d'une révolte des Lazi, que les vexations des magistrats grecs avaient décidé à se soumettre de nouveau aux Persans. Mais irrités par les persécutions des Mages, qui voulurent introduire chez eux le culte du
(549) feu, ils avaient pris les armes et avaient appelé les Grecs à leur secours. La guerre dura sept ans et finit par un traité qui stipulait que les Persans céderaient la pos-
(556) session de la Colchide aux Grecs, moyennant un tribut annuel.

5. *Guerre contre les Vandales.* — Justinien qui avait formé une liaison intime avec Hildéric, roi des Vandales, lors du séjour de ce prince à Constantinople, ne put voir avec indifférence la déposition de son allié par Géli-
(533) mer; il intercéda pour son ami détrôné auprès du vainqueur. La réponse hautaine de celui-ci amena la guerre. Bélisaire passa en Afrique à la tête de 15,000 hommes, défit Gélimer sous les murs de Carthage et s'empara de cette ville. Les anciens habitants de l'Afrique, qui étaient tous catholiques, reçurent les Grecs à bras ouverts. Après une seconde victoire sur les Vandales, remportée par Bélisaire dans la plaine de Tricamora, Gélimer se rendit au vainqueur et fut amené à Constantinople. L'Afrique fut déclarée province grecque et trois mois avaient suffi pour renverser le royaume des Vandales. Bélisaire, nommé gouverneur de cette province, eut à combattre contre les Maures qui continuèrent leurs expéditions dévastatrices et il ne put entièrement les soumettre parce qu'il reçut l'ordre d'attaquer le royaume des Ostgoths.

6. *Guerres contre les Ostgoths.* — Deux causes portèrent Justinien à faire la guerre aux Goths; le refus de ceux-ci de céder la partie de la Sicile, qui avait appartenu au royaume des Vandales, et ensuite le meurtre d'Amalasunthe,
(535) avec laquelle l'empereur avait conclu une alliance. Bélisaire aborda en Sicile et s'empara de cette île pendant que le faible roi Théodate négociait et se déclarait prêt à céder à Justinien l'Italie en échange d'une rente viagère. Le mécontentement des Goths rompit ces négociations et

Bélisaire s'était rendu maître de Naples et de Rome, (536) lorsque Théodate fut déposé et mis à mort. Les Goths donnèrent la couronne à Vitigés. Ce prince mit le siége devant Rome, mais la vaillante défense de la ville par Bélisaire, et la prise de Milan par les Grecs forcèrent les Goths à se retirer dans le nord de l'Italie. Bélisaire les poursuivit, (538) remporta sur eux plusieurs victoires et assiégea Ravenne, où Vitigés s'était retiré. Dans cette extrémité Vitigés envoya un ambassadeur au roi Cochrou pour implorer son secours; mais les Goths, admirant la bravoure de Bélisaire, lui offrirent la couronne et lui livrèrent Ravenne. Bélisaire, (539) calomnié auprès de l'empereur, fut rappelé à Constantinople et l'Italie fut considérée et traitée comme une province grecque.

7. *Chute du royaume des Ostgoths.* — Après le départ de Bélisaire, les Goths se rallièrent de nouveau d'abord autour d'*Ildibald* et celui-ci ayant été tué, ils se donnèrent pour chef *Eraric*, Rugien de naissance, qu'ils déposèrent bientôt à son tour pour le remplacer par *Totilas*. (542) Grâce aux vexations du gouverneur grec, Alexandre, et aux négligences des généraux de Justinien, Totilas se rendit de nouveau maître de toute l'Italie, à l'exception de Rome et de Ravenne. Bélisaire fut investi de nouveau du (544) commandement des troupes, mais, mal secouru par l'empereur, il ne put sauver Rome qui fut prise par les Goths. (546) Las d'une inactivité forcée, il sollicita son rappel et l'obtint par l'entremise de sa femme. Totilas étendit sa domination jusqu'au Danube et négocia avec la cour de Constantinople; mais Justinien rejeta toutes les propositions d'accommodement et envoya une nouvelle armée en Italie, (549) (551) sous la conduite de Narsés. Totilas périt dans une bataille sanglante qu'il livra aux Grecs près d'Arimininum et (552) Narsés parcourut l'Italie en vainqueur. Dans une bataille livrée au pied du Vésuve, le reste des Goths tenta, pour maintenir son existence nationale, un dernier effort sous la conduite de *Tejas;* mais ce vaillant prince ayant été (553) tué après un combat de deux jours, le royaume des Ostgoths finit avec lui, l'Italie devint uneprovince grecque et Narsés en fut nommé gouverneur.

8. *Guerre contre les Visigoths.* — La Sardaigne, (554) la Corse et les îles Baléares tombèrent sous la domination des Grecs auxquels une guerre civile dans le royaume des

Visigoths fournit l'occasion de faire des conquêtes en Espagne. Le patrice Liberius aborda avec une flotte sur les côtes de la Bétique et aida Athanagild à s'emparer du trône. Les Grecs occupèrent le littoral de la Bétique et de Valence (554—624) et s'y maintinrent pendant soixante-dix ans.

9. *Invasions des Slaves, des Bulgares et des Huns.* — Les frontières septentrionales de l'empire étaient toujours menacées par les peuples qui, ayant quitté leurs anciennes demeures, menaient plus ou moins une vie nomade. Il y avait parmi ces peuples des tribus *germaines*, telles que les Gépides, les Langobards et les Hérules, des tribus *tartares*, telles que les Bulgares et les Huns et enfin des tribus *slaves*; ce furent surtout ces deux dernières peuplades qui devinrent dangereuses à l'empire. Pendant que les Slaves envahissaient la Mésie, la Macédoine et la Grèce, les Bul-
(558) gares passèrent à diverses reprises le Danube et dé-
(559) vastèrent la Thrace. Sous la conduite de leur khan *Zamerkhan*, les Uturgures et Cuturgures, tribus de Bulgares ou de Huns s'avancèrent jusque sous les murs de Constantinople. Le vieux Bélisaire se mit une dernière fois à la tête de l'armée grecque et sauva la capitale par une brillante victoire.

10. *Fin de Bélisaire et de Justinien.* — Malgré tous les services que Bélisaire avait rendus à Justinien il fut accusé
(563) d'avoir pris part à une conjuration tramée contre la vie de l'empereur. Ses biens furent confisqués et il fut tenu pendant quelque temps comme prisonnier dans son propre palais; mais son innocence ayant été reconnue, on lui rendit ses biens et ses honneurs et il mourut huit mois
(565) après (1). Justinien le suivit de près dans la tombe, après un règne de trente-huit ans; il laissa à son successeur Justin II un empire épuisé par les longues guerres, et par les invasions des barbares.

11. *Travaux législatifs de Justinien.* — Les travaux législatifs entrepris par ordre de Justinien, ne purent ranimer les forces intérieures de l'empire, dont les grandes conquêtes n'avaient pas augmenté la puissance. L'absolutisme monarchique, sur lequel reposait la constitution de l'empire, fut confirmé par la législation réformée, et la vo-

(1) La fable de Bélisaire aveugle et mendiant son pain dans les rues de Constantinople, soutenu par sa fille, a été pleinement refutée par Pagi, *Critica ad Baronii annales* a. 561, n. VII.

lonté de l'empereur reçut force de loi. — Bientôt après la mort de Justinien, l'empire perdit une partie des conquêtes qui avaient été faites sous cet empereur et les *Langobards* fondèrent en Italie un nouveau royaume germain.

§ VII. ROYAUME DES LANGOBARDS EN ITALIE.

568—585.

AUTEURS A CONSULTER. Stritter, *Memoriæ populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Palum Maeotidem, Caucasum et mare Caspium incolentium, e scriptoribus historiæ Byzantinæ eruta et digesta.* (Petropoli. 4 vol. 4.) tom I. Gaillard, *Mémoire historique et critique sur les Longobards* (Mém. de l'Acad. des inscriptions tom. XXXII. XXXV. XLIII). Muratori, *Annales d'Italie;* VIme siècle.

1. Depuis la fin du cinquième siècle jusqu'à la fin du sixième, les contrées situées sur la rive gauche du Danube, à partir de l'embouchure de ce fleuve jusqu'à Ratisbonne, avaient été la grande route des peuplades germaines. Pendant cette période la population y avait plusieurs fois changé et l'expédition d'Attila vers les Gaules, avait en grande partie dépeuplé ces provinces. Après la mort de ce prince et la bataille sur le Nétad, qui mit fin à la puissance de ses fils, trois peuples, les *Gépides*, les *Hérules* et les *Langobards*, se fixèrent dans le pays et soumirent à leur domination les anciens habitants.

2. Les *Gépides*, tribu gothique, occupaient les contrées, bornées à l'ouest et au sud par le Danube, au nord par la Theiss, et à l'est par les Carpathes, ainsi que les montagnes de la Transylvanie (1). Des guerres contre les Bulgares, leurs voisins du côté du nord-est et contre les Ostgoths, qui habitaient sur l'autre rive du Danube, affaiblirent leurs forces et les firent tomber sous la domination des *Hérules*. Dès le troisième siècle, une partie de ce dernier peuple avait quitté la Scandinavie dont il était originaire, les Hérules avaient pris part aux expéditions des Ostgoths dans les provinces romaines et, entrés plus tard au service des empereurs, ils aidèrent Odoacre à renverser l'empire d'Occident. Il paraît qu'une nouvelle émigration des Hérules de la Scandinavie

(1) La Valachie, la Transilvanie et les provinces orientales de la Hongrie.

eut lieu vers la fin du cinquième siècle. Conduits par leur chef Rodolphe, ils vinrent se fixer à l'ouest des Gépides dans la Pannonie, pays que les Ostgoths avaient quitté pour pénétrer en Italie. Rodolphe fit avec succès la guerre à ses voisins les Gépides et les Langobards et leur imposa un tribut annuel; mais la puissance des Hérules ne fut pas de longue durée.

3. Les *Langobards*, qui du temps de Tacite habitaient sur les bords de l'Elbe au nord de la Bohême, et dont le nom disparaît de l'histoire depuis la fin du deuxième siècle jusque vers la fin du cinquième, pénétrèrent à cette époque dans le pays situé entre les Carpathes, les provinces septentrionales de la Hongrie, le Danube et la Theiss. Ils se fixèrent au nord des Gépides et des Hérules; mais vaincus par ces derniers ils devinrent leurs tributaires. Pour se délivrer de ce tribut les Langobards prirent les armes, et, sous la conduite de leur roi Tato, défirent à leur tour les Hérules dans une grande bataille, où périt Rodolphe. Dès-lors le royaume des Hérules fut détruit (vers l'an 510) : une partie du peuple se réfugia chez les Gépides, une autre chercha un asyle dans l'empire grec : le reste retourna dans la Scandinavie.

4. Les Langobards étendirent par des guerres heureuses leur domination sur la Pannonie, et firent des incursions dans l'Illyrie et la Dalmatie. Des hostilités ne tardèrent pas à éclater entre les Langobards et leurs voisins les Gépides; les deux peuples réclamèrent le secours de l'empereur Justinien I, qui conclut une alliance avec les Langobards. (552) Les Gépides, vaincus dans une bataille, demandèrent la paix, et Alboin fils d'Audoin, roi des Langobards, se rendit chez le prince des Gépides Thorisind qui l'investit de *ses premières armes*. La guerre éclata de nouveau après la mort des deux souverains. Alboin, qui avait succédé à son père, s'allia avec les Avares qui, émigrés de l'intérieur de l'Asie, étaient venus se fixer à l'est des Gépides. Ceux-ci, attaqués (566) par deux ennemis à la fois, furent vaincus et leur roi Cunimund, fils de Thorisind, ayant été tué, ils perdirent leur indépendance. Les Langobards et les Avares partagèrent entre eux les pays conquis, et Alboin força Rosamunde, fille de Cunimund, à l'épouser.

5. *Conquête de l'Italie par les Langobards*. (568—571). L'ambition d'Alboin et l'invitation de Narsés, gouverneur

de l'Italie, qui avait été destitué par l'empereur Justin II, furent les deux causes principales qui portèrent les Langobards à marcher sur l'Italie. Ils abandonnèrent aux Avares la Pannonie et passèrent les Alpes, accompagnés de 20,000 Saxons. La plus grande partie de l'Italie septentrionale tomba en leur pouvoir sans combat. Milan et Aquilée leur ouvrirent leurs portes. Pavie se défendit pendant trois ans, mais elle finit aussi par être prise et devint la (571) résidence des rois langobards. Alboin soumit encore la Toscane et une partie de l'Ombrie. Bénévent dans le midi de l'Italie devint le siége d'un duc langobard. Les Grecs conservèrent le duché de *Génes* ou la Ligurie, *Ravenne* et la *Pentapole* compris sous le nom *d'Exarchat*, le duché de *Rome*, et le duché de *Naples* qui s'étendit sur la plus grande partie de l'Italie méridionale.

6. Alboin, qui avait partagé son royaume entre les principaux chefs des Langobards fut assassiné à l'instigation (574) de sa femme Rosamunde, qui vengea ainsi la mort de son père. Rosamunde, après la mort d'Alboin, épousa Helmichis son meurtrier et se réfugia avec lui à Ravenne pour échapper à la vengeance des Langobards. *Cleph* fut élu pour successeur d'Alboin, mais le nouveau roi ayant aussi été tué l'année suivante les *trente-six* ducs gouvernèrent sans (575) roi pendant dix ans (575—585), Authari fils de Cleph étant mineur. Les guerres contre les Grecs continuèrent. Les Langobards changèrent entièrement l'état intérieur des provinces conquises; ils abolirent la législation et l'administration romaines, s'emparèrent de la propriété de tout le sol et ne laissèrent la liberté personnelle qu'aux habitants des villes, qu'ils frappèrent d'impôts très-élevés. Le régime municipal fut supprimé dans les villes et la religion catholique fut persécutée par les vainqueurs, qui professaient l'arianisme. Des évêques ariens occupèrent les siéges épiscopaux, et c'est avec beaucoup de peine que les catholiques purent conserver des pasteurs de leur religion.

7. Les migrations des peuples germains finirent dans le midi de l'Europe par celle des Langobards. Cependant d'autres peuples asiatiques pénétrèrent dans l'est de l'Europe et y changèrent entièrement l'état politique.

§ VIII. MIGRATIONS DES SLAVES, DES BULGARS ET DES AVARES.

365—626.

AUTEURS A CONSULTER. Stritter, *Memoriæ populorum* etc. t. I. et M. Assaman, *Calendaria ecclesiæ universæ*. Romæ 1755. t. I. Karamsin, *Histoire de Russie*, traduite en français. t. I.

1. *Origine des Slaves.* — On ne connaît pas encore bien l'affinité de la *race slave* avec les autres nations asiatiques. Ce qui est hors de doute c'est qu'elle diffère entièrement des races Germaine, Tartare ou Mongole et Finnoise. Il paraît que les peuples, désignés par les Grecs et les Romains, sous le nom de *Sarmates*, étaient des Slaves. Si l'on admet l'identité de ces deux peuples, les pays entre le Caucase, la mer Caspienne et l'Euxin au sud, ainsi que la Baltique au nord, avaient dès les temps les plus anciens une population slave, qui était en grande partie soumise à des peuplades germaines. Le nom de Slaves (1) apparaît pour la première fois vers la fin du quatrième siècle, et cette nation se divisait alors en trois grandes fractions : les *Vénètes* ou Vendes au nord (2), les *Antes* au sud et les *Slavines* au milieu. Ces trois tribus obéissaient en grande partie à Hermanric, puissant roi des Ostgoths, dont l'empire s'étendait depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique.

2. *Migrations des Slaves.* — La destruction de cet empire par les Huns qui soumirent tous les peuples, tant Germains que Slaves qui habitaient ces contrées, changea entièrement l'état de l'est de l'Europe. Les Suèves, les Vandales, les Bourguignons, les Alains et d'autres tribus germaines quittèrent les pays situés entre la Vistule et l'Elbe, et émigrèrent vers l'ouest et le midi. Les Slaves lorsqu'ils passèrent la Vistule, occupèrent les provinces dépeuplées. Sans que nous connaissions les détails de ce changement important, nous pouvons

---

(1) L'étymologie du nom de *Slaves* est très-douteuse : celle qui tire ce nom du mot *Slovo*, parole, parait être confirmée d'abord par le nom de *Slovénes*, nom que les Slaves se donnent à eux-mêmes, et ensuite parce qu'ils donnent aux étrangers, leurs voisins, le nom de *Niemzen*, muets.

(2) Tacite (Germ. ch. 45) compte les *Vénètes* au nombre des peuples *Sarmates* Ce fait appuie l'opinion de l'identité de cette race avec celle des Slaves.

admettre avec certitude qu'il eut lieu dans le cinquième siècle ; car immédiatement après la chute de l'empire des Huns à la mort d'Attila, on trouve une popula- (453) tion slave dans la *Pologne*, la *Prusse*, la *Poméranie*, le *Brandenbourg*, le *Meklenbourg*, la *Lusace*, la *Silésie*, la *Bohéme* et la *Moravie*, pays qui, avant cette époque, étaient habités par la race germaine.

3. *Civilisation des Slaves.* — On n'a que peu de données sur l'état social et religieux des Slaves à cette époque. Actifs et courageux, ils s'occupèrent principalement de l'agriculture et du commerce, ils aimaient la musique et la danse (1) et exerçaient une espèce de culte de la nature ; Ils croyaient cependant à une vie future. Leur caractère irritable et changeant les poussa à une multitude de guerres et maintint leur division en un grand nombre de peuplades indépendantes. Chacune d'elles était gouvernée par l'assemblée des *Starostes* ou anciens et ceux-ci, s'élevant peu à peu avec leurs familles à un rang plus élevé, formèrent la noblesse. Les *Knézes* ou princes sortirent des *Starostes* et parvinrent à s'emparer du pouvoir suprême qu'ils rendirent parfois héréditaire dans leurs familles. En cas de guerre, la tribu choisissait parmi les *Starostes* un commandant ou *Woïewody* qui, après la guerre, rentrait dans la vie privée.

4. *Migrations des Bulgares.* — L'histoire des peuples slaves est peu connue et l'on n'est pas encore parvenu à dépouiller la vérité des traditions fabuleuses qui l'enveloppent. L'arrivée des Bulgares en Europe amena de nouvelles migrations des tribus slaves établies sur la rive droite du Danube. Les *Bulgares*, qui appartenaient à la race Mongole, s'avancèrent vers l'ouest au commencement du sixième siècle. Après avoir franchi le Wolga, ils se (502) rendirent maîtres du littoral septentrional de la mer Noire à l'est des Gépides. Ils soumirent les habitants slaves de ces contrées et les entraînèrent avec eux dans des excursions en Thrace et en Illyrie. Les empereurs Anastase, Justin I et Justinien I les combattirent, mais ils ne purent

(1) Encore de nos jours les Slaves se distinguent par leurs talents pour la musique et par leurs tournures gracieuses.

empêcher les Slaves de se fixer dans la Carniole, la Carinthie et la Dalmatie et de porter de là leurs dévastations dans la Macédoine et la Grèce.

5. *Migrations des Avares et des Ogores.* — Une révolution dans la haute Asie réagit à cette époque sur l'est de l'Europe. Les Turcs, tribu tartare, se révoltèrent contre les Avares maîtres pendant longtemps de toutes les peuplades de cette nation qui habitaient les deux revers du
(550) mont Altaï. L'empire des Avares fut détruit et *Dschaboul* (Disaboul), chef des Turcs, devint le fondateur d'une nouvelle monarchie, qui s'étendit depuis l'Altaï jusqu'au Wolga. Les *Ogores*, anciens sujets des Avares, émigrèrent alors et, adoptant le nom célèbre de leurs maîtres, ils passèrent le Wolga. Ils soumirent les Slaves et les Bulgares, et alliés avec les Langobards, ils anéantirent le royaume des Gépides; après l'émigration des Langobards, ils dominèrent tout le pays jusqu'à l'Elbe et l'Ens.

6. *Grand empire des Avares.* — Ce fut sous le règne de leur khan *Baïan*, qui occupa le trône pendant plus de cinquante ans (568—627), que la puissance des Avares fut portée à son comble. A la suite de guerres heureuses l'autorité de ce monarque barbare fut reconnue depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique et depuis l'Elbe jusqu'au Wolga. Les rois des Francs et les empereurs de Constantinople étaient ses tributaires et tous les Slaves le reconnaissaient pour leur souverain. Les victoires, que Priscus, général de l'empereur Maurice, remporta sur Baïan, ne délivrèrent pas l'empire grec du tribut honteux qu'il payait à ce roi, et qui, sous l'empereur Héraclius, s'élevait à une somme énorme. Malgré ce tribut Baïan envahit à diverses reprises la Thrace et porta ses dévastations jusque sous les murs de Constantinople. Il périt cependant enfin dans une bataille que les habitants de cette ville lui livrèrent, et l'em-
(627) pire des Avares fut alors dissout. Les Slaves dans la
(623) Moravie, la Bohême et la Lusace avaient déjà secoué le joug de Baïan, ayant à leur tête *Samon*, marchand franc, auquel ils donnèrent la couronne. L'autorité des Avares fut restreinte à la Pannonie et la Dacie. Des tribus slaves, mécontentes de la domination de Samon, quittèrent
(640), la Lusace et la Bohême et s'établirent avec la permission de l'empereur Héraclius dans la *Servie*, la *Bosnie*, la *Croatie* et l'*Esclavonie*.

7. A la même époque où les migrations des peuples germains dans le midi de l'Europe finissaient par l'invasion des Langobards en Italie, la plus grande partie de la Grande-Bretagne devint la proie de trois peuples germains, qui y fondèrent plusieurs royaumes, connus sous le nom d'*Heptarchie*.

§ IX. INVASIONS DES SAXONS, DES ANGLES ET DES JUTES DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

445—591.

AUTEURS A CONSULTER. Turner, *Histoire des Anglo-Saxons*. Londres 1828. 3 vol. (en anglais). Palgrave, *Origine et progrès de la république anglaise*. Londres 1832 (en anglais). Lingard, *Histoire d'Angleterre*, traduite en français par Roujoux. Paris 1825. t. I.

1. *Royaumes germains au sud de la Tamise.* — La bande de Saxons ou de Jutes qui avait reçu des terres dans le royaume de Vortigern en récompense du secours qu'elle avait prêté à celui-ci contre les Calédoniens (1), ne reconnut pas longtemps l'autorité du prince breton. Renforcés par d'autres bandes de leur nation qui arrivèrent des côtes de la Germanie, les Saxons se révoltèrent et *Hengist* fonda avec son fils *Aeso* le premier royaume germain, (453) celui de *Kent*. Vingt-quatre ans après, un autre chef saxon *Aëlla* aborda aux mêmes côtes et se fixa à l'ouest de (477) Kent. Les Bretons qui l'attaquèrent furent défaits et le nouveau royaume reçut le nom de *Sussex* (Saxe du (491) sud). La fondation du royaume de *Wessex* (Saxe de l'ouest) à l'ouest de Sussex, n'eut lieu qu'après une longue et sanglante guerre contre les Bretons. Ceux-ci, refoulés de plus en plus dans le sud-ouest de leur île, opposèrent une vigoureuse résistance aux deux chefs saxons, *Cerdic* (494) et son fils *Cynric*, qui arrivèrent vers la fin du cinquième siècle. *Cerdic* s'allia avec les rois de Kent et de Sussex et vainquit les Bretons dans une grande bataille, dans (508) laquelle leur roi *Nazaléod* périt. Cerdic prit alors le titre (514) de roi de Wessex et son fils Cynric fixa sa résidence à *Winchester* (Venta Belgarum).

---

(1) Voir pag. 28.

2. *Royaumes germains au nord de la Tamise.* — La première descente des Saxons dans les contrées situées au nord de la Tamise, eut lieu dans le commencement du (527) sixième siècle. Ils y fondèrent deux royaumes, celui d'Essex (Saxe de l'est) et celui de *Middlesex* (Saxe du milieu). *Aescvin*, fils d'Offa, qui est nommé comme premier roi d'Essex, réunit le Middlesex à son royaume. Il règne beaucoup d'incertitude sur l'époque de l'invasion des *Angles*, dans la Grande-Bretagne. Ils conquirent le pays au nord de l'Essex et du Middlesex et y fondèrent quatre royaumes. Voici les dates généralement reçues : l'*Estanglie* (Anglie de l'est) fondée en 571 par *Uffa*, fils de Gueca; la *Mercie* à l'ouest et au nord de l'Estanglie, fondée vers l'an 585 par *Créoda* (Cridda). Les Angles envahirent les deux royaumes Bretons *Deïre* (Deïfyr), et *Bernicie* (Bryneich), l'un en 559, sous la conduite d'*Uffi*, l'autre en 547, sous la conduite d'*Ida*. Ces deux états, réunis plus tard sous un même sceptre, reçurent le nom de *Northumbrie*.

3. *Royaumes Bretons.* — Les Bretons quittèrent leur patrie et se refugièrent les uns dans l'Armorique, pays auquel ils donnèrent le nom de *Petite-Bretagne;* les autres se retirèrent dans les provinces occidentales et montagneuses, où ils défendirent leur indépendance avec autant de bravoure que de succès. Trois royaumes bretons se formèrent dans ces dernières contrées, la *Damnonie* ou le *Westwales* (plus tard Cornwales), dans le sud-ouest, la *Cambrie* ou le *Wales* (pays de Galles), dans l'ouest et la *Cumbrie* (Cumberland) dans le nord-ouest. L'histoire de ces royaumes est peu connue et celle du célèbre *Arthur*, roi de Damnonie, qui vainquit les Saxons dans (516) la grande bataille de *Baddonhill* (Bath), est enveloppée de fables et embellie de fictions poétiques.

4. *Etat de l'Angleterre après la conquête.* — La conquête de la Grande-Bretagne par les Germains eut un tout autre résultat que celle des autres provinces romaines. Les empereurs de Rome avaient déjà abandonné cette île avant l'arrivée des Germains et le combat ne s'engagea pas entre ceux-ci et les légions romaines, sans que les habitants du pays y prissent aucune part. Ce fut au contraire la population tout entière de la Grande-Bretagne qui combattit contre les envahisseurs et aucune transaction n'eut lieu entre les deux parties. Tous ceux qui restèrent dans les pro-

vinces conquises devinrent les serfs des vainqueurs : mais comme leur nombre n'était pas très-considérable, il n'y eut pas en Angleterre, une population mixte disséminée sur le même territoire. Le pays, depuis l'invasion des *Anglo-Saxons* (1), était divisé en deux parties bien distinctes, la partie germaine et la partie bretonne.

5. *Union des royaumes Anglo-Saxons. Les trois premiers Bretwalda* (480—591). — Les guerres contre les Bretons d'une part et les invasions des Peghtes et des Scots de l'autre amenèrent une espèce de fédération entre les princes anglo-saxons. A diverses reprises, ils s'unirent contre les ennemis communs, et leur armée était alors commandée par l'un d'entr'eux qui prenait le titre de Bretwalda (2). Il ne faut cependant chercher rien de régulier dans la nomination ni dans les fonctions de ces chefs suprêmes, dont la série fut plus d'une fois interrompue. *Aëlla*, fondateur du royaume de Sussex, fut le premier qui porta ce (480) titre. Puis, pendant près d'un siècle, on n'entend plus parler de cette dignité. Le second qui en a été investi fut *Céawlin*, fils et successeur de Cynric, roi de Wessex. Une ré- (560) volte de ses sujets l'ayant fait tomber du trône, le titre de Bredwalda passa à *Ethelbert*, roi de Kent. Ce prince (591) épousa *Berthe*, princesse chrétienne et fille de Charibert roi de Paris. Ce mariage prépara la voie à l'Evangile qui fut porté aux Anglo-Saxons par des missionnaires italiens envoyés par le pape saint Grégoire-le-Grand. Une nouvelle ère s'ouvre dès-lors pour l'Angleterre.

§ X. FIN DES MIGRATIONS DES PEUPLES GERMAINS.

C'est vers la fin du sixième siècle que s'achève la grande catastrophe destinée à changer entièrement l'état du monde civilisé. L'empire romain avait été détruit par les armes des barbares, et la civilisation ancienne avait disparu avec lui. La société était ébranlée jusque dans ses fondements, et les peuples Germains avaient accompli la mission qui

(1) Ce sont les auteurs modernes qui ont formé ce nom d'*Anglo-Saxons*, par lequel ils comprennent les trois tribus germaines établies dans la Grande-Bretagne.

(2) L'étymologie de ce mot est incertaine.

leur avait été donnée de détruire les formes païennes et vieillies qui avaient jusque là régi les nations. Mais une dissolution complète était venue à la place de l'unité romaine, et il fallait une force civilisatrice pour opérer une régénération sociale. C'est au christianisme, à l'Eglise seule que devait appartenir cette mission divine de reconstituer la nouvelle société. L'Eglise du Christ devait réunir dans son sein les barbares, opérer leur fusion avec les populations qu'ils avaient assujetties et mettre, à la place de l'unité matérielle de l'empire romain, une unité spirituelle qui fit de tous les peuples une seule famille chrétienne.

CHAPITRE IV.

NAISSANCE DE LA RÉPUBLIQUE CHRÉTIENNE EN EUROPE.

§ I. PONTIFICAT DE SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND.

590—604.

AUTEURS A CONSULTER. Bolland, *Acta Sanctorum* du 12 Mars. Mabillon, *Acta Sanctorum Ord. Sti. Benedicti.* t. I. Denys de Ste. Marthe, *Histoire de Grégoire-le-Grand.* Rouen. 1797. 4.

1. *Action sociale des papes.* — L'action des papes sur la société prend un caractère nouveau sous le pontificat de *saint Grégoire-le-Grand.* Depuis que, grâce à la conversion de Constantin-le-Grand, l'Eglise avait été légalement reconnue dans l'empire romain, *les Souverains-Pontifes* avaient défendu à la tête de l'épiscopat, d'une part la pureté du dogme chrétien contre les hérétiques et de l'autre les droits de l'Eglise contre les empereurs. Mais la constitution de l'empire les avait empêchés d'exercer une influence plus directe sur la société elle-même. Lorsque par l'invasion des peuples germains l'empire d'Occident eut été successivement démembré et enfin détruit, les papes se montrèrent les protecteurs de la population catholique vaincue et souvent persécutée par ses nouveaux maîtres qui étaient ou païens ou ariens. Un royaume catholique s'éleva il est vrai dans la Gaule, où Clovis embrassa avec les Francs la foi orthodoxe, mais la corruption profonde

des descendants de ce prince, arrêta la force civilisatrice de l'Eglise. Enfin les migrations des peuples germains finirent et les papes, fidèles à leur mission divine, commencèrent la grande œuvre de la régénération sociale. Grégoire-le-Grand en posa les premiers fondements.

2. Grégoire, fils de Gordien, appartenait à une famille patricienne; son esprit et ses talents le firent distinguer par l'empereur Justin II, qui lui confia la charge de préfet de Rome; cependant il l'abandonna bientôt pour se faire moine dans un couvent qu'il avait lui-même fondé. Le jeune (573) religieux ayant appris par quelques esclaves anglo-saxons que l'on vendait à Rome, que leurs compatriotes étaient encore païens, forma le dessein de porter l'Evangile en Angleterre; mais le peuple qui admirait ses vertus le retint lorsque déjà il se disposait à partir pour l'accomplissement de cette mission. Cependant le pape Pelage II l'envoya à Con- (580) stantinople à la cour des empereurs Tibère et Maurice, d'où étant de nouveau revenu à Rome, il rentra dans son couvent dont il fut élu abbé. A la mort du pape Pelage, les suffrages unanimes du clergé et du peuple de Rome portèrent Grégoire à la chaire de saint Pierre. Il (590) n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance; et en effet les circonstances étaient très-difficiles; les Langobards menaçaient Rome qui était ravagée en même temps par une peste : d'un autre coté les prétentions des empereurs de Constantinople continuaient d'attenter à l'indépendance de l'Eglise.

3. Dès qu'il eut accepté le pontificat, Grégoire-le-Grand s'occupa avec une infatigable activité des affaires de l'Eglise. Sa sollicitude embrassa tous les pays chrétiens depuis l'Ecosse jusqu'en Afrique et depuis l'Atlantique jusqu'à l'Indus (1). Il travailla d'abord à maintenir la pureté du dogme, en ramenant à l'Eglise plusieurs évêques schismatiques et en extirpant l'hérésie des *Donatistes*, en Afrique. Il s'efforça ensuite de rétablir la discipline parmi le clergé et de mettre fin aux abus de la *simonie* qui s'était introduite surtout chez les Francs et parmi le clergé d'Espagne. La hiérarchie

(1) Pour bien juger ce grand Pontife il faut parcourir les nombreuses lettres, qu'il adressa à des personnes de toutes les classes de la société, aux empereurs de Constantinople comme aux fermiers de l'Église.

elle-même était menacée par les prétentions de Jean-le-Jeuneur, patriarche de Constantinople, qui s'arrogeait le titre d'évêque *œcuménique* ou universel. Grégoire-le-Grand s'opposa avec énergie à cette usurpation et donnant l'exemple de l'humilité il prit pour lui-même le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*. Pendant qu'il soignait ainsi les intérêts de toute l'Eglise, il surveillait en même temps, jusque dans ses moindres détails, l'administration des terres que l'Eglise de Rome possédait en Italie et en Sicile.

4. Ce grand Pontife mérita encore davantage de ses contemporains par le zèle qu'il déploya pour la conversion des peuples païens ou ariens. Il envoya les premiers missionnaires aux *Anglo-Saxons*; il fit prêcher l'Evangile aux *Barbariciens* en Sardaigne et parvint à gagner à la foi orthodoxe le roi des Langobards *Agilulf* qui, avec sa femme la pieuse reine Théodélinde, commença l'œuvre de la conversion de ses sujets ariens. A la même époque, le roi *Reccared* et la plus grande partie des *Visigoths* abandonnèrent l'arianisme et retournèrent à l'orthodoxie, grâce aux efforts de *Leandre*, évêque de Séville et ami du pape. Ce fut surtout dans ses relations avec la cour de Constantinople que Grégoire montra toute la grandeur de son caractère. D'un côté il s'opposa à l'ambition des Langobards et conserva les provinces italiennes aux empereurs grecs, et de l'autre il défendit l'indépendance de l'Eglise et les intérêts des habitants des provinces contre les vexations de ces princes.

5. Malgré ses occupations nombreuses, Grégoire-le-Grand donna encore un soin spécial à l'éducation de la jeunesse, fit construire à Rome des hôpitaux et des écoles et augmenta la dignité des cérémonies de la religion en introduisant un nouveau chant. Il se distingua en outre comme auteur, et ses nombreux ouvrages théologiques sont un trésor précieux qu'il laissa à l'Eglise.

§ II. CONVERSION ET HISTOIRE DES ANGLO-SAXONS JUSQU'A LA RÉUNION DE L'HEPTARCHIE.

596—800.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez chap. III. § 9, et comparez encore : Lingard, *Antiquités de l'église anglo-saxonne*, traduites de l'anglais par Cumberworth fils. Paris 1828. Doellinger, *Histoire de l'Église*, t. I. sect. II. § 12-14 (en allemand).

1. *Premiers missionnaires chez les Anglo-Saxons.* — 596. Les guerres entre les Germains et les Bretons avaient duré plus d'un siècle et avaient replongé la Grande-Bretagne dans une entière barbarie. Les Anglo-Saxons se distinguaient parmi tous les peuples de la race germaine par la ferocité de leurs mœurs et les Bretons eux-mêmes avaient été abrutis par des combats sans fin. Leur clergé, au lieu d'essayer de convertir leurs ennemis païens, s'était lui-même corrompu. Ce fut saint Augustin, qui avec quarante autres prêtres fut envoyé dans la Grande-Bretagne par le pape Grégoire I, pour remplir la grande et difficile tâche de ramener ce peuple à la lumière de la foi. Les nouveaux missionnaires abordèrent sur les côtes du royaume (596) de Kent et, protégés par la pieuse reine Berthe, ils parvinrent à convertir le Bretwalda Ethelbert, qui se fit baptiser avec 10,000 des plus nobles Saxons. Au- (597) gustin fut nommé archevêque et fixa son siége à Cantorbéry. Le christianisme pénétra bientôt après dans l'Essex, où le roi *Saberct*, neveu d'Ethelbert, reçut le baptême. (604) Mellitus devint le premier évêque de Londres.

2. *Clergé breton.* — Augustin tâcha alors de réformer le clergé breton que le pape avait soumis à sa juridiction. Il le convoqua à un synode, l'invita à rétablir la discipline et à se joindre à lui pour prêcher l'Evangile aux Anglo-Saxons; mais les évêques bretons s'y refusèrent et déclinèrent la juridiction du nouveau métropolitain.

3. Le roi Ethelbert accorda sur l'avis des missionnaires les premières lois écrites à son peuple et donna une nouvelle organisation à la juridiction. A sa mort la lumière du christianisme faillit s'éteindre de nouveau en An- (616) gleterre. *Edbald*, fils d'Ethelbert, abjura la foi chrétienne pour pouvoir épouser sa belle-mère, et les fils de Saberct

expulsèrent les prêtres chrétiens du royaume d'Essex. Mais (619) Laurence, successeur d'Augustin sur le siége de Cantorbéry, parvint à convertir le roi Edbald, et le décida à rompre son mariage criminel. La conversion des Saxons de l'est n'eut lieu que cinquante ans plus tard.

4. *Quatrième et cinquième Bretwalda.* — *Redwald* 616—617. *Edwin* 617—633. — Le christianisme ne fit que des progrès lents chez les Anglo-Saxons. *Redwald*, roi d'Estanglie, s'était d'abord converti, mais il retomba dans le paganisme. Il fut reconnu comme Bretwalda après la mort d'Ethelbert. A cette époque les deux royaumes de Deïre et de Bernicie furent réunis sous un même sceptre par Edilfrith, qui devint ainsi le premier roi de Northumbrie, mais attaqué par Edwin, fils d'Aëlla roi de Deïre, qu'il avait privé du trône, Edilfrith périt dans une bataille et *Edwin* monta sur le trône de la Northumbrie en prenant le titre de Bretwalda. Cédant aux instances de sa femme *Edilberge*, fille du roi Ethelbert, qui était chrétienne, et aux instructions de *Paulin*, le nouveau roi embrassa le christianisme, qui devint dès-lors dominant dans le Deïre. Paulin fut nommé archevêque d'York et métropolitain dans le nord de l'Angleterre. Edwin parvint à (624) gagner à l'Evangile le roi d'Est-Anglie *Eorpwald*, fils et successeur de Redwald, mais il ne réussit pas à convertir les habitants de la Bernicie, province de la Northumbrie.

5. *Lutte entre le paganisme et le christianisme. Sixième Bretwalda.* — *Oswald.* 635—642. — Grâce aux efforts d'Edwin, dont l'autorité était reconnue par la plupart des princes anglo-saxons et bretons, la paix régnait en Angleterre au point, « que, selon l'expression de Bède, une femme portant un enfant sur son sein aurait pu traverser l'île entière sans être exposée à la plus légère insulte. » Mais cette tranquillité fut troublée par *Penda*, roi de Mercie et païen zélé. Ce roi guerrier et ambitieux s'allia avec le prince breton *Ceadwallah* et envahit la Northumbrie. Le (633) Bretwalda périt avec son fils *Osfried* dans la bataille de Heathfield et le pays fut cruellement dévasté par les vainqueurs qui persécutèrent les chrétiens. De là Penda tourna ses armes contre l'Est-Anglie : le roi *Egrike* fut tué avec son frère Sigebert dans une bataille et le christianisme fut persécuté par les Merciens. Cependant *Oswald*,

fils d'Ethelfried, sauva la religion chrétienne. Il assembla une petite armée sous l'étendard de la croix, en Ecosse où il s'était réfugié après la mort de son père, rentra dans la Northumbrie et anéantit près de Hexham les Bretons qui dévastaient le pays. Oswald prit le titre de Bret- (635) walda, soumit les Bretons, les Peghtes et les Scots et parvint à amener au christianisme les deux rois de Wessex *Cynegils* et *Cwichelm*.

6. *Anéantissement du paganisme en Angleterre.* — *Septième Bretwalda. Oswiu.* 643—670. L'infatigable Penda reprit les armes et renouvela la guerre contre le christianisme. Oswald fut vaincu et tué, et la Northumbrie (642) dévastée par les Merciens; Penda attaqua ensuite le royaume de Wessex et en expulsa le roi *Coinwalch*, fils de Cynegils. *Oswiu*, frère d'Oswald, élu roi par les Northumbriens, ne put se faire reconnaître que dans la Bernicie et, n'osant pas opposer ses forces à celle du roi de Mercie, il négocia avec ce dernier un traité de paix qui fut con- (652) firmé par un double mariage entre les enfants des deux princes. Cependant Penda, après avoir vaincu Anna, (654) roi d'Est-Anglie, se renforça par une alliance avec les Bretons et le roi de Deïre, Ethelwald, et attaqua de nouveau la Bernicie. Le dernier combat entre le christianisme et le paganisme s'engagea près de Leed; Penda, (654) vaincu par Oswiu, périt et le paganisme avec lui. Le vainqueur prit le titre de Bretwalda et rétablit le christianisme dans l'*Essex* dont le roi, *Sigebert*, se convertit. (655) *Wulfhère*, fils de Penda, acheva la conversion des *Merciens*. La réforme du clergé breton couronna les efforts (657) d'Oswiu. Dans le synode de Withby, que présida l'archevêque Wilfrid d'York, les évêques bretons se con- (664) formèrent aux usages romains par rapport à l'époque de la célébration de la Pâque. A la mort d'Oswiu la (670) dignité de Bretwalda cessa et avec elle toute unité entre les princes anglo-saxons.

7. *Influence sociale du christianisme en Angleterre.* — Le seul royaume, où le paganisme durait encore était celui de *Sussex*. L'archevêque *Wilfrid* d'York, expulsé de son diocèse par *Egfrid*, fils d'Oswiu, se retira dans le Sussex et opéra la conversion des princes et des habitants (680). de ce pays. Le christianisme changea entièrement le caractère des Anglo-Saxons qui, de païens les plus barbares, de-

vinrent les chrétiens les plus fervents. Plus de trente rois et reines anglo-saxons quittèrent le monde pour servir Dieu dans la solitude des couvents. Une foule de missionnaires sortirent de la Grande-Bretagne dans le courant des septième et huitième siècles et portèrent l'Evangile dans la Germanie et la Scandinavie. L'esclavage fut aboli et un commerce paisible s'établit entre les Anglo-Saxons et les Bretons. Un grand nombre de monastères furent fondés et devinrent non-seulement des asiles de piété, mais encore des refuges pour les sciences et les lettres que le bruit des armes chassait des autres pays de l'Europe. — Depuis la mort d'Oswiu les trois royaumes de *Northumbrie*, de *Mercie* et de *Wessex* se disputèrent la domination de la Grande-Bretagne qui fut enfin réunie sous un même sceptre par *Egbert*, roi de Wessex, au commencement du neuvième siècle.

8. *Royaume de Northumbrie* 670-827. — L'histoire de la Northumbrie offre peu d'intérêt. Les deux premiers successeurs d'Oswiu sur le trône de ce pays, *Egfrid* (670-685) et *Aldfried*, (685-705), bien qu'ils ne portassent plus le titre de Bretwalda, maintinrent pourtant leur autorité dans le nord de l'Angleterre par des guerres heureuses contre les Peghtes en Ecosse et contre les Bretons. Mais, en persécutant l'archevêque *Wilfrid* d'York qui défendit avec énergie les droits de l'Eglise contre leurs empiétements, ils jetèrent le trouble dans l'intérieur de leur royaume. Après la mort d'Aldfrid, une série de guerres civiles accompagnées de perfidies et de meurtres commença dans la Northumbrie. Ces désordres livrèrent le pays aux pillages des *Normands* ou *Danois*, qui y abordèrent vers la fin du huitième siècle,
(793) et forcèrent enfin les princes northumbriens à reconnaître la suprématie d'Egbert, roi de Wessex. Les scien-
(827) ces et les lettres fleurirent au milieu de ces troubles civils; elles furent cultivées dans les nombreuses écoles et monastères, par des savants tels que le vénérable *Bède*, l'archevêque *Egbert* d'York et son disciple *Alcuin*, qui jetèrent un grand éclat sur ce siècle de barbarie. Les saints *Ewalds*, saint *Willibrord*, saint *Lulle* et saint *Willehad* sortirent à la même époque des monastères de la Northumbrie et devinrent les apôtres de la Germanie septentrionale.

9. *Royaume de Mercie*. 654-825. — *Wulfhère*, fils de

Penda, aspira d'abord à la dignité de Bretwalda, mais il périt dans une bataille contre les Northumbriens. (675) L'autorité de ses successeurs fut restreinte à la Mercie. Cependant la puissance des Merciens fut rétablie par *Ethelwald*, neveu de Penda (718-757). Ce prince ambitieux et despotique régna sur tous les rois anglo-saxons, excepté sur ceux de Wessex et de Northumbrie. Les Bretons, dans le pays de Galles lui payèrent un tribut. Il périt dans une révolte et *Offa*, un de ses parents, lui succéda (757-796). Le nouveau monarque rétablit l'ordre intérieur dans son royaume et combattit ensuite pendant plus de dix ans contre tous ses voisins. Pour mettre son état à l'abri des incursions des Bretons dans le pays de Galles, il fit élever un rempart de terre depuis l'embouchure de la *Wye*, jusqu'à celle de la *Dye*. Offa eut des relations amicales avec Charlemagne et fit recueillir en un code les lois de son peuple. *Cenulf* (Ceonwulf), descendant de Penda, succéda à Offa et maintint son autorité sur les autres princes anglo-saxons pendant un règne de vingt-six ans (796-819). Après sa mort des dissensions intestines forcèrent bientôt les Merciens à se soumettre au roi de Wessex. (825)

10. *Royaume de Wessex*. 642—800. — Les combats continuels qu'ils livraient aux Bretons dans le Cornouailles, avaient avant tout contribué à augmenter la puissance des rois de Wessex. Après la mort d'Oswiu, le roi *Coinwalch* (Cenwealh) défendit avec succès son indépendance contre Wulfhère, roi de Mercie (642—672). Sous ses successeurs, *Ceadwalla* (685—688), et *Ina* (688—725), l'autorité des rois de Wessex, s'étendit sur tout le midi de l'Angleterre, depuis la Tamise jusqu'à la Manche. Les princes de Sussex et de Kent étaient leurs vassaux. Ina publia un code de lois, régla l'administration de la justice et protégea les sciences. Le savant évêque *Aldhelm*, et le célèbre *Winfrid* (saint Boniface), étaient ses contemporains. L'histoire des successeurs d'Ina est peu connue : les guerres contre les Bretons d'un côté et de l'autre, contre les rois anglo-saxons, voisins du Wessex, continuèrent. La constitution du royaume, qui donna aux seigneurs le doit d'élire le souverain, amena plusieurs guerres civiles. *Brithric*, qui s'était emparé du pouvoir (784—800) força *Egbert*, un de ses parents et son rival, à quitter le royaume, et celui-ci se réfugia à la cour de Charlemagne. Après le meurtre du roi

assassiné par sa femme *Eadburge*, fille du roi de Mercie Offa, il revint et monta sur le trône. Une nouvelle période commença pour l'Angleterre avec le règne de ce prince qui soumit les autres souverains anglo-saxons à son sceptre.

§ III. HISTOIRE ET CONVERSION DES SUÈVES ET DES VISIGOTHS EN ESPAGNE JUSQU'A RECCARED-LE-CATHOLIQUE.

526—601.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez les auteurs cités chap. III. § 2, et comparez encore : Baronius, *Annales ecclesiastici*. Pagi, *Critica ad Baronium*. Doellinger, *Histoire de l'Eglise*. t. I. sect. II. § 9. *Série des rois électifs des Visigoths :* Amalric, *dernier prince de la race des Amales* 526-531. Theudés 531-548. Theudisclus 548-549. Agila 549-554. Athanagid 554-567. Liuva 567-572. *Partage le trône avec son frère* Léovigild 569-586. Reccared-le-Catholique 586-601.

1. *Rétablissement du royaume des Visigoths.* — Théoderic-le-Grand avait sauvé le royaume des Visigoths, en intervenant pour son petit-fils Amalric, dans la guerre, que Clovis avait déclarée aux Visigoths. Clovis dut abandonner son projet de chasser les Visigoths du sol de la Gaule, et le puissant roi d'Italie confia l'administration du royaume des Visigoths à *Theudés* qu'il chargea en même temps de
(526) l'éducation du jeune prince (1). Après la mort de Théoderic-le-Grand, *Amalric* rétablit l'indépendance des Visigoths. Pour affermir son pouvoir il épousa Clotilde, fille de Clovis. Mais les mauvais traitements qu'il fit éprouver à cette princesse, parce qu'elle se réfusait à embrasser l'arianisme, amena sa perte. Attaqué par le roi Childebert de
(531) Paris, frère de Clotilde, il fut vaincu et périt en prenant la fuite. *Theudés*, l'ancien administrateur du royaume, s'empara du pouvoir. Il transféra la résidence royale de Narbonne à Barcelone et repoussa les Francs qui avaient passé les Pyrénées. La couronne devint élective et l'ambition des seigneurs, dont Theudés avait augmenté les priviléges, amena de fréquentes guerres civiles.

2. Theudés ayant été assassiné les seigneurs donnèrent la couronne à *Theudisclus* (Theudegisel), qu'ils

(1) Voyez pag. 36.

mirent à mort l'année suivante pour élever au trône (549)
Agila. Une révolte éclata peu de temps après contre le roi, à Cordoue, et *Athanagild*, un des seigneurs, se mettant à la tête des rebelles, appela les Grecs à son secours. Une flotte grecque, commandée par le patrice Libérius, aborda (554)
sur les côtes de l'Espagne (1). Agila fut assassiné par ses partisans qui se soumirent à Athanagild. Le nouveau roi ne fut pas en état d'expulser les Grecs de la Bétique où ils se maintinrent pendant soixante-dix ans.

3. *Royaume des Suèves*. — L'histoire des Suèves qui, établis dans la Galice et le nord du Portugal, avaient défendu leur indépendance contre les Visigoths, est peu connue. Au milieu du sixième siècle, le roi *Car-* (550)
raric rentra avec tout son peuple dans le sein de l'Eglise, en abjurant l'arianisme. Cette conversion était en grande partie l'œuvre de *saint Martin* qui, venu de la Pannonie, fonda le couvent de Duma en Galice. L'arianisme fut entièrement éteint chez les Suèves sous le règne de *Théodémir*, successeur de Carraric. Dans un concile assemblé à *Braga*, tout le clergé fit publiquement sa pro- (561)
fession de foi catholique.

4. *Athanagild* entretint des relations amicales avec les Francs, et maria ses deux filles *Brunehilde* et *Galsuinthe*, à Sigébert roi d'Austrasie et à Chilpéric roi de Neustrie. Il dompta l'ambition des grands et mourut après un règne paisible de quatorze ans. Les Goths de la Septimanie (567)
donnèrent la couronne à *Liuva* qui fut forcé de partager le trône avec son frère *Léovigild*, élu par les Goths (569)
de l'Espagne. Liuva mourut deux ans après dans la Septimanie. (572)

5. *Règne de Léovigild* 569—586. — Léovigild affermit le pouvoir royal en diminuant les prérogatives des seigneurs par des additions qu'il fit aux anciennes lois. Il étendit son autorité par des guerres heureuses contre les Grecs et les Cantabriens. Mais une persécution qu'il entreprit contre les catholiques à l'instigation de sa femme Gosuinthe, arienne zélée, provoqua une révolte. *Herménégild*, son fils aîné du premier lit, qui avait embrassé la foi orthodoxe, (579)
grâce à sa femme Ingunde, princesse franque et catholique, et par les soins de Léandre, évêque de Séville, (580)

(1) Voyez pag. 47.

prit les armes contre son père et s'allia avec les Grecs et
(584) les Suèves. Vaincu par Léovigild, il fut d'abord
gracié; mais ayant refusé d'abjurer la vraie foi, il fut déca-
(585) pité par ordre de son père à Tarragone (1). Après
avoir reprimé cette révolte Léovigild détruisit le royaume
des *Suèves* qu'une guerre civile déchirait, et soumit les
(586) *Basques* à son sceptre. Les Francs, venus pour
venger la mort d'Herménégild, furent repoussés.

6. *Reccared-le-Catholique*. 586—601.—Après la mort de Léovigild, Reccared son fils, qui avait partagé l'attachement de son frère Herménégild à la foi orthodoxe, convoqua à Tolède une assemblée générale de tous les
(587) évêques et seigneurs tant ariens qu'orthodoxes,
et fit publiquement sa profession de foi catholique; son exemple fut imité par la plus grande partie de l'assemblée. Après avoir anéanti plusieurs révoltes que le parti arien avait tramées, Reccared s'attacha à régler l'état intérieur de son royaume. Il y travailla de concert avec l'évêque *Léandre* de Séville et le pape saint Grégoire-le-Grand. La fusion des trois peuples des Visigoths, des Suèves et des Romano-Espagnols, s'opéra bientôt : la constitution germaine du royaume fut conservée, mais les formes administratives romaines et la langue latine prévalurent; la langue gothique s'éteignit tout-à-fait. L'Espagne parvint à un haut degré de prospérité, sous le gouvernement de Reccared dont le règne est considéré comme la période la plus brillante de
(601) l'histoire des Visigoths. Reccared mourut après avoir
assuré le trône à son fils Liuva II.

---

(1) Le pape Sixte V canonisa le royal martyr. Plusieurs auteurs modernes blâment cet acte; mais ils oublient que l'exécution d'Herménégild ne fut pas la punition de sa révolte, mais la suite de son adhésion à la vraie foi, ainsi que l'attestent tous les auteurs contemporains.

§ IV. CONVERSION ET HISTOIRE DES LANGOBARDS JUSQU'AU RÈGNE DE LUITPRAND.

575—713.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez les auteurs cités chap. III. § 7, et comparez encore : Baronius, *Annales ecclesiastici*. Pagi, *Critica ad Baronium*. Doellinger, *Histoire de l'Eglise*, t. I. sect. II. § 11.

1. Deux ennemis à la fois menacèrent le royaume langobard, qu'Alboin avait fondé dans le nord de l'Italie : les *Grecs* qui essayèrent de reprendre leurs provinces perdues, et les Francs qu'avaient irrités les invasions de plusieurs ducs langobards dans le midi de la Gaule. L'alliance conclue entre l'empereur Maurice et le roi Childébert d'Austrie, décida les ducs langobards à remplir de nouveau le trône resté vacant pendant dix ans, et à y élever *Authari*, fils de Kleph (1). Le nou- (585)

---

(1) Voici la série des rois langobards, successeurs d'Alboin.

Garibald, duc de Bavière — I ALBOIN 567—573. — II CLEPH. 573—575.

Gundobald — Théodélinde — épousa — 1° III AUTHARI 585—591, 2° IV AGILULF 591—616.

IX ARIPERT I 654—661.

X BERTHARI et XI GUNDEPERT 661—662, détrôné : remonte sur le trône 671—686.

XVI REGINPERT 701.

XVII ARIPERT II 701—712.

XIV CUNIPERT 679—700.

XV LIUDEPERT 701.

V ADELWALD 616—625.

* * *

XII GRIMOALD 662—671.

XIII GARIPALD 671.

* * *

XVIII ANSPRAND 712.

XIX LIUTPRAND 712—744.

Gundeberge épousa 1° VI ARIOWALD 625—636. 2° VII ROTHARI 636—652.

VIII RODOALD 652—653.

veau roi repoussa les Francs, et épousa ensuite *Théodélinde*, fille de Garipald duc de Bavière, et attachée à la foi catholique. La reine s'attira l'amour des Langobards au
(591) point qu'après la mort d'Authari, ils lui abandonnèrent le choix du successeur. Elle donna sa main à *Agilulf* duc de Turin, et en gagnant son époux à la foi orthodoxe, elle prépara la conversion des Langobards qui étaient moitié ariens moitié idolâtres. Le saint pape Grégoire-le-Grand aida de ses conseils cette pieuse reine qui avait ainsi commencé la civilisation de son peuple. Agilulf vécut en paix avec les Francs et les Avares et réprima les tentatives que firent les Grecs pour reprendre les provinces qu'ils avaient perdues.

(625) 2. Après la mort de Théodélinde qui avait administré le royaume pour son fils mineur *Adelwald*, ce prince fut déposé et les Langobards donnèrent la couronne à *Ariowald*, duc de Turin qui avait épousé Gundéberge, fille de Théodélinde. Le règne d'Ariowald est peu connu.
(636) A sa mort, Gundéberge donna sa main à *Rothari*, duc de Bresse et les Langobards reconnurent celui-ci pour leur souverain. Rothari fit la conquête de la Ligurie sur
(644) les Grecs et fit recueillir les lois langobardes, en y ajoutant de nouvelles dispositions par lesquelles il restreignit le pouvoir des ducs qui plus d'une fois avaient troublé la tranquillité du royaume. Mais ces mesures ne préservèrent
(652) pas *Rodoald*, qui avait succédé à son père Rothari, d'une mort violente.

3. Les Langobards élevèrent alors au trône un étranger, *Aripert* fils de Gundowald, frère de Théodélinde, qui était venu avec elle en Italie. Une division résulta de cette élec-
(662) tion et une révolte éclata contre *Bertari* et *Gundépert* qui, après la mort de leur père Aripert, s'étaient partagé le trône. Profitant de la discorde qui se manifesta entre les deux frères, le duc *Grimoald* de Bénévent se mit à la tête du parti langobard, et après avoir mis à mort Gundépert, il força Bertari à quitter l'Italie. Grimoald pour se maintenir au pouvoir augmenta les priviléges des ducs, et prépara ainsi les guerres civiles qui éclatèrent
(671) après sa mort. Il combattit avec succès contre les Francs et les Avares, et anéantit les derniers restes de l'arianisme en Italie.

4. *Guerres civiles* 671—718. — Bertari revint en Italie,

et parvint à remonter sur le trône; mais comme les quatre princes de sa race qui lui succédèrent, il eut sans cesse à combattre les seigneurs langobards. Enfin *Aripert II*, dernier souverain de la dynastie bavaroise fut détrôné, et Ansprand, un des seigneurs du pays (712) s'empara du pouvoir qu'il laissa à son fils *Luitprand.* (713) Cependant les guerres civiles avaient beaucoup contribué à augmenter le pouvoir des ducs; ceux de *Spolète* et de *Bénévent* étaient devenus presque indépendants et avaient rendu leur dignité héréditaire dans leur famille. Les tentatives de Liutprand pour rétablir le pouvoir royal et pour étendre sa domination sur toute l'Italie, amenèrent l'intervention des Francs dans ce pays et préparèrent ainsi la chute du royaume langobard.

§ V. LES FRANCS SOUS LE RÈGNE DES ROIS MÉROVINGIENS JUSQU'A CLOTAIRE II.

511—613.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez les auteurs cités chap. III. § 1. et comparez encore : Valesius, *Gesta Francorum*. t. II.

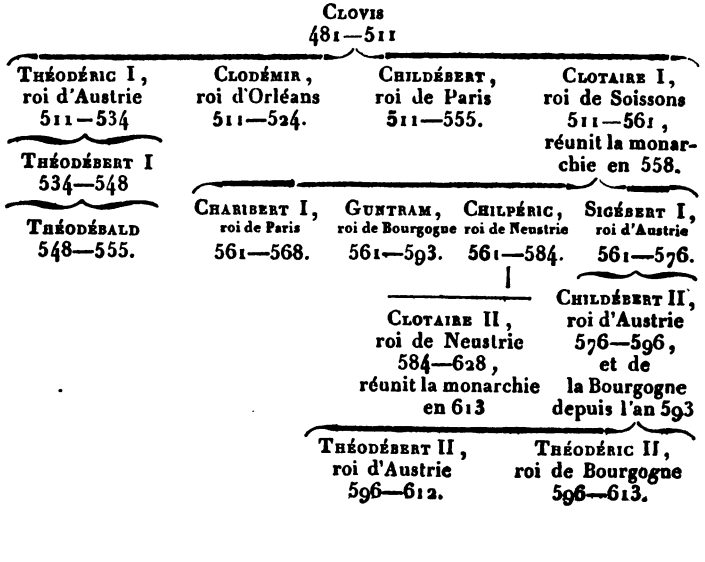
1. *Premier partage du royaume des Francs.* — Les provinces de la Gaule que Clovis avait soumises à sa domination se divisaient en trois fractions bien distinctes par rapport à la population : 1° les pays situés sur les deux rives du Rhin et bornés à l'ouest par les Ardennes, la Marne et les Vosges et habités exclusivement par des Germains, Francs et Alemannes : on les appela plus tard *Austrasie* (Austria, *pays de l'est*). 2° Les pays, situés à l'ouest de l'Austrie jusqu'à la Bretagne à l'ouest et la Loire au sud, et habités par une population mixte de Gallo-Romains et de Germains, de manière cependant que l'élément romain prédominait : on les désigna par le nom de *Neustrie* (Neuster, *pays de l'ouest*); 3° les contrées entre la Loire, la Septimanie et le royaume de Bourgogne, avec une population gallo-romaine, que Clovis avait délivrée de la domination des Visigoths et qui avait conservé l'ancien nom d'*Aquitaine* (Aquitania). Sans tenir compte de cette diversité de race, les quatre fils de Clovis partagèrent entre eux les biens-fonds appartenants à leur père, et devinrent ainsi les

chefs des Francs et des Gallo-Romains. Ils fixèrent leur résidence : *Théodéric I* (Thierry) l'aîné à Metz, *Childébert I* à Paris, *Clodomir* à Orléans et *Clotaire I* à Soissons (1).

2. *Guerres des fils de Clovis* 511—558. — Les possessions de ces princes étaient entourées de peuples indépendants et avoisinaient des royaumes plus puissants que les leurs. Les *Bretons* étaient maîtres de l'Armorique, la *Septimanie* appartenait aux Visigoths et les *Bourguignons* régnaient sur les deux rives du Rhône. Les *Frisons*, les *Saxons*, et les *Thuringiens*, avaient conservé leur indépendance dans le nord et le centre de la Germanie, et une partie des *Alemannes* ainsi que les *Bavarois* obéissaient à Théoderic-le-Grand, roi d'Italie. L'union assura les succès des armes des quatre prince francs. Après avoir renversé le royaume
(530) des Thuringiens, ils vainquirent les Visigoths, sans
(531) cependant pouvoir les expulser du sol de la Gaule. Ils tournèrent alors leurs armes contre les Bourguignons et les soumirent à leur domination, en leur laissant toute-
(533) fois leurs lois. Profitant de la mort de Théodéric-le-
(534) Grand, *Théodébert*, fils de Thierry, força les Bavarois

---

(1) Voici le tableau généalogique des decendants de Clovis jusqu'à Clotaire II :



à reconnaître son autorité. Le même prince, et son fils, *Théodébald* prirent une part active aux guerres que se firent les Grecs et les Ostgoths en Italie; ils entre- (539) prirent plusieurs expéditions dans ce pays, sans pourtant y faire des conquêtes. Clotaire, qui survécut à ses frères et à leurs descendants, parvint à réunir sous son (558) sceptre toutes les provinces que les Francs avaient conquises.

3. *Clotaire I.* 558—561. *Causes de désordres dans les royaumes francs.* — Clotaire I avait imposé un tribut aux Saxons, et son royaume s'étendit à l'est jusqu'au We- (560) ser et l'Ens, au sud jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Il le partagea à sa mort entre ses quatre fils, et une période de guerres civiles, d'assassinats et de forfaits commença alors dans les royaumes francs, et dura pendant un demi-siècle (561—613). Il faut chercher la cause de ces désordres dans une profonde corruption des mœurs, qui envahit successivement toutes les classes de la société, et qui, en infectant surtout le clergé, paralysa l'action civilisatrice de l'Eglise. Les peuples germains, à peine sortis des ténèbres du paganisme ou des erreurs de l'hérésie, retombèrent dans l'état de barbarie qui avait commencé à disparaître après leur conversion. Ce fut en donnant les dignités les plus élevées de l'Eglise à leurs favoris, que les princes francs dégradèrent le clergé, et les efforts de saint *Colomban* pour ramener celui-ci à sa sainteté primitive restèrent sans succès.

4. *Brunehilde et Frédégunde* (1). 561—575. — Les quatre fils de Clotaire I partagèrent entre eux les possessions de leur père. Ils prirent pour résidences : *Charibert* Paris, *Guntram* Orléans, *Sigébert* Metz et *Chilpéric* Soissons. Cependant après la mort de Charibert, qui ne laissa (567) pas de fils, trois royaumes plus ou moins distincts par la race de leurs habitants se formèrent, et *Sigébert* devint roi d'*Austrasie*, *Chilpéric* de *Neustrie* et *Guntram* de Bourgogne : l'*Aquitaine* fut partagée entre ces trois princes par parties égales. La guerre éclata bientôt entre les frères. Pendant que Sigébert soutenait une guerre malheu- (562) reuse contre *Baïan*, le puissant khan des Avares, et n'obtenait

(1) Voyez sur ces deux reines le mémoire de *Gaillard* dans les *Mémoires de l'Académ. des Inscriptions*, t. XXX. p. 633.

la paix qu'en promettant de payer un tribut annuel, il fut (565) attaqué par ses deux frères Chilpéric et Guntram. Cependant ils se réconcilièrent peu de temps après et le (566) mariage de Sigébert et de Chilpéric avec les deux sœurs *Brunehilde* et *Galsuinthe*, filles du roi des Visigoths, Athanagild, sembla les unir plus étroitement que jamais. Mais Chilpéric, homme dépravé, reprit son ancienne maîtresse Frédégunde, femme d'une basse naissance et Gal- (567) suinthe fut assassinée pour faire place à sa rivale. La haine qui s'alluma dès-lors entre les reines amena une (573) première guerre entre les deux frères. Sigébert, après avoir remporté plusieurs victoires, allait être reconnu à Vitry (575) comme souverain par les Neustriens, lorsqu'il tomba sous le fer de deux sicaires, que Frédégunde avait payés. Chilpéric reprit son royaume et s'empara de la personne de Brunehilde qu'il enferma à Rouen. Les Austrasiens reconnurent *Childébert II*, fils de Sigébert, comme successeur de son père et administrèrent le pays au nom du prince mineur.

5. *Révoltes des Aquitains* 575—584. — Brunehilde, qui s'était échappée de sa prison à l'aide de Mérovée, fils de (577) Chilpéric, se fixa auprès de son fils et s'empara du pouvoir. Les seigneurs austrasiens, mécontents de son gouvernement, se révoltèrent contre elle, la forcèrent à se (581) réfugier chez le roi Guntram de Bourgogne, et gouvernèrent au nom de Childébert II. Ils conclurent ensuite une alliance avec les mécontents d'Aquitaine, qui, sous la conduite de *Mummole*, ancien général de Guntram, s'étaient révoltés, afin de reprendre leur indépendance. Mais Chilpéric, roi de Neustrie, qui, à l'aide des Austrasiens auxquels il s'était allié, avait envahi la Bourgogne, fut vaincu, (583) et peut-être assassiné par sa femme Frédégunde, et les seigneurs de l'Austrasie perdirent leur influence sur leur roi Childébert II, qui renouvela son alliance avec Gun- (584) tram. Cependant les Aquitains proclamèrent roi *Gundowald*, fils naturel de Clotaire I, qu'ils avaient appelé de Constantinople. Guntram, que Frédégunde avait choisi pour tuteur de son fils Clotaire, enfant de quatre mois, réunit les forces de la Bourgogne et de la Neustrie, et parvint à vaincre les rebelles. Gundowald et Mummole furent mis à (584) mort; les Aquitains se soumirent.

6. *Traité d'Andelot*. 584-613. — La découverte d'un

complot des seigneurs austrasiens contre la reine Brunehilde et son fils Childébert amena une nouvelle alliance entre ce prince et son oncle Guntram. Le traité d'*Andelot* confirma à Childébert la succession au royaume de Bour- (587) gogne après la mort de Guntram. La paix dura neuf ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Childébert II, qui (596) suivit dans la tombe son oncle, mort trois ans avant lui. Childébert II laissa deux fils, *Theodébert II*, âgé (593) de dix ans et *Théodéric* II, âgé de neuf ans. Le premier lui succéda dans le royaume d'Austrasie, le second dans celui de Bourgogne. Les deux princes étaient sous l'influence de leur grand'mère Brunehilde, tandis que Frédégunde régnait en Neustrie au nom de son fils Clotaire. Une guerre à mort qui éclata bientôt entre les deux reines ennemies finit par la mort de Frédégunde et par la (597) défaite de Clotaire qui ne conserva que quelques districts entre la Seine, l'Oise et la mer. Mais les intrigues de Brunehilde allumèrent une guerre entre ses deux petits- (600) fils. Théodébert vaincu par son frère, fut mis à mort par ordre de sa grand'mère et *Théodéric II*, qui réunit (612) la Bourgogne et l'Austrasie sous son sceptre, mourut l'année suivante, ne laissant que des fils naturels. Les (613) Austrasiens, ayant à leur tête le maire du palais *Arnoul* (Arnulf) et son ami *Pépin*, offrirent la couronne à Clotaire II, fils de Frédégonde. Les Bourguignons suivirent leur exemple et ainsi s'opéra la réunion des trois royaumes francs. Brunehilde, tombée à l'âge de quatre-vingts ans au pouvoir du fils de son ennemie, expia ses crimes dans les supplices les plus cruels.

7. Les règnes de *Clotaire II* et de son fils *Dagobert I*, marquent le commencement d'une nouvelle période dans l'histoire des Francs, période pendant laquelle le pouvoir suprême passa entre les mains des maires du palais qui, du rang de premiers chefs des serfs domestiques du roi, s'étaient élevés à celui de premiers magistrats du royaume. Pour bien saisir les causes de ce fait important il sera nécessaire de constater les changements qu'avait éprouvés la constitution primitive des peuples germains depuis leur établissement dans les provinces de l'empire romain.

§ VI. CONSTITUTIONS DES NOUVEAUX ROYAUMES GERMAINS. NAISSANCE DE LA FÉODALITÉ.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez les auteurs cités chap. I. § 3, et consultez encore : Raynouard, *Histoire du droit municipal en France.* Paris 1829. 2 vol. 8. et Savigny, *Histoire du droit romain au moyen age.* t. I. chap. 4 et 5.

1. *Constitution* — Trois éléments se retrouvent dans les constitutions des nouveaux royaumes germains ; l'organisation de la *bande guerrière*, celle de la *tribu germaine* et celle de l'*empire romain*. Tous ces états étaient des monarchies électives, mais le choix du souverain était restreint ou à la famille du chef ou à une famille noble : on ne reconnaissait pas toujours le droit de primogéniture. La nouvelle royauté s'appuyait d'une part sur la *propriété territoriale* dont elle était en quelque sorte inséparable, et de l'autre sur la fidélité de la *noblesse féodale*. Les assemblées générales, qui se composaient de tous les hommes libres et qui étaient convoquées une ou deux fois par an (*champs de mars* ou de *mai*, *placita*), avaient conservé une partie de leurs anciennes attributions. Les souverains germains s'entourèrent bientôt d'une cour en conservant les dignités et les charges de l'empire romain.

2. *État des personnes.* — Le christianisme, qui avait une large part dans la réorganisation de la société, influa particulièrement sur l'état des personnes et contribua surtout à opérer la fusion successive des vainqueurs et des vaincus, Germains et Romains, établis sur le même territoire et formant d'abord deux populations plus ou moins distinctes. Dès-lors se formèrent trois classes de personnes qui correspondent aux trois classes de la tribu germaine, la *noblesse*, les *hommes libres* et les *serfs*. Tout propriétaire d'un *franc alleu* (allodium), c'est-à-dire d'une terre dégagée de toute servitude, appartenait à la classe des hommes libres : c'étaient d'abord les *libres Germains*, qui avaient formé le noyau de l'armée de conquête, ensuite les *propriétaires romains*, soit décurions, soit sénateurs, qui avaient dû céder une partie de leurs terres aux vainqueurs. La classe des serfs comprenait sans distinction de nation, les *esclaves* proprement dits, les *colons*, et les *ministériales* (esclaves domestiques). Le christianisme améliora le sort

des esclaves : et le système féodal changea l'état de ministériales : ceux du roi parvinrent peu à peu aux premières charges dans l'état, et des hommes libres entrèrent dès-lors au service du roi. La classe d'hommes la plus influente dans les nouveaux royaumes c'était la *noblesse*.

3. *Noblesse. Féodalité.* — La diversité de rangs, qui existait entre les membres de la *bande guerrière*, devint plus grande encore après la conquête. Ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure reçurent une part plus considérable dans la distribution des terres. Le chef de la bande, devenu souverain et qui avait naturellement été le mieux partagé, commença bientôt par céder la jouissance temporaire de quelques biens-fonds à ceux de ses fidèles Germains ou Romains, qui possédaient sa faveur ; et des relations nouvelles se formèrent de cette sorte entre lui et une partie de ses sujets. Le roi devint le *suzérain* ou *seigneur* de ceux-ci, qui prirent le nom de *vassaux* et le bien ainsi concédé fut appelé *bénéfice* ou *fief* (du mot *fides*, foi). Ces relations *féodales* imposèrent de nouveaux devoirs aux vassaux. Ils étaient tenus d'accompagner le suzérain dans toutes ses guerres avec un certain nombre de troupes, qui variait selon l'étendue du fief. A la mort du vassal le fief revenait au suzérain. Les seigneurs les plus riches imitèrent bientot l'exemple du roi et concédèrent des fiefs à des hommes libres, qui devenaient ainsi leurs vassaux. Telle fut l'origine de la *hiérarchie féodale*.

4. *Maire du palais* (major domus regiæ). — Le système féodal contribua puissamment à élever le chef des *ministériales* (serfs domestiques) du roi à la première charge de l'état. Ce fonctionnaire, qui portait le titre de *maire du palais*, avait d'abord la direction de la maison royale et était à la tête de l'administration des domaines. Lorsque le roi commença à donner des parties de ses domaines à titre de fiefs, aux seigneurs les plus puissants, le maire du palais entra en relation avec ceux-ci et c'était lui le plus souvent qui réglait les inféodations. Bientôt les seigneurs les plus influents aspirèrent à cette charge dont les attributions s'augmentèrent pendant les nombreuses minorités des rois mérovingiens. Les vassaux royaux concoururent dès-lors à la nomination du maire du palais, et par degrés cette dignité devint héréditaire dans une des familles les plus riches de la noblesse austrasienne.

5. *Administration.* — La division administrative des royaumes germains coïncidait en partie avec celle qui avait existé dans l'empire romain. Le pays était divisé en *districts* ou *comtés*. La réunion de plusieurs districts formait un duché. Les subdivisions des comtés étaient les *centuries* et les *marches*. Les charges de *comtes*, *centéniers* et *dizainiers* correspondaient à ces divisions. Ces magistrats étaient chargés de l'*administration civile* et *judiciaire* dans leurs districts respectifs. Plus tard les ducs seuls commandèrent les corps d'armée de chaque duché. Toutes ces charges étaient données à vie par le roi et des fiefs étaient attachés à chacune d'elles, en sorte que ceux qui s'en trouvaient investis, étaient en même temps vassaux du roi. Des exemptions de l'administration et de la juridiction ordinaire des comtes furent bientôt données aux biens ecclésiastiques qui jouirent dès-lors, ainsi que les domaines royaux du privilége de l'*immunité*. Ce privilége fut souvent étendu aux fiefs laïcs.

CHAPITRE V.

DE L'ORIENT ET DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ MUSULMANE PAR MAHOMET.

§ I. DE L'EMPIRE GREC ET DE LA MONARCHIE NÉOPERSANE JUSQU'AU COMMENCEMENT DES CONQUÊTES DES ARABES.

565—632.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez chap. III. § 5, et comparez : Baronius, *Annales ecclesiastici* an. 565—632, et Pagi, *Critica in Baronium*.

Empereurs grecs. Justin II 565—578. Tibère I 578—580. Maurice 580—602. Phocas 602—610. Heraclius 610—641.

Rois persans. Cochrou I, Nouchirvan, (Cosroës) 531—579. Hormouzd IV (Hormisdas) 579—590. (*Bahram usurpa le trône* 590—593). Cochrou III, Parviz, 590—628. Chiroujéh Cobad (Siroës) 628. *Guerre pour le trône* 628—632. Jezdegerd III 632—652. La monarchie néopersane est détruite par les Arabes.

1. Ni les travaux législatifs de l'empereur Justinien I, ni le succès de ses armes n'avaient pu ranimer les forces de l'empire grec; la vie sociale manquait aux habitants des vastes provinces dont il se composait, et qui n'étaient liées

entre elles par aucun intérêt commun. Abandonnés souvent à l'administration arbitraire des gouverneurs et frappés d'énormes impôts les habitants de ces provinces considéraient la domination grecque comme un joug odieux, dont ils étaient bien aises d'être délivrés. Aussi ne prirent-ils aucune part aux guerres des empereurs qui n'avaient d'autres moyens de défendre leurs frontières que l'emploi de troupes mercénaires, ou des sommes d'argent par lesquelles ils achetaient la paix. Qu'on ajoute à cela le grand nombre de sectes religieuses qui s'étaient formées dans tout l'Orient et qui étaient exposées aux persécutions ouvertes de la cour de Constantinople, et l'on comprendra facilement la dissolution rapide de l'empire grec. L'empereur *Justin II*, qui avait succédé à Justinien, ne put défendre l'Italie contre les Langobards qui s'établirent dans le nord de ce pays. L'empire fut en même temps attaqué par les Avares qui passèrent le Danube, et par les Persans qui renouvelèrent la guerre. Grâce à la révolte des Arméniens catholiques que les Mages persécutaient, et à l'habileté des généraux Tibère et Justinien, les Persans furent repoussés. La mort de Justin suivie de près de celle du grand Cochrou (578) suspendit cette guerre pour quelque temps. (579)

2. Le règne de *Cochrou Nouchirvan* ressemble sous beaucoup de rapports à celui de Justinien I. Malgré les succès brillants de ses armes, et les réformes qu'il apporta dans l'administration et les finances, le monarque persan ne parvint pas à rétablir l'ancienne puissance de sa monarchie. Aucun lien, ni social ni religieux, n'unissait les vastes provinces sur lesquelles il avait étendu sa domination et le fanatisme des Mages, qui persécutaient surtout les chrétiens, troubla à plusieurs reprises la tranquillité des provinces. Les Turcs qui, après la destruction de l'empire des Avares, étaient devenus maîtres d'une grande partie de la haute Asie, ne cessèrent de harceler la monarchie persane de leurs attaques et contractèrent bientôt l'alliance que les empereurs de Constantinople leur offrirent contre l'ennemi commun. Les armes grecques furent heureuses contre les Persans sous le règne de *Tibère*, avec lequel Justin II avait partagé le trône, et qui l'occupait seul depuis la mort de ce dernier. Tibère laissa le sceptre à son beau-fils *Maurice* qui continua la guerre contre les Persans, attaqués alors en même temps par les Turcs. Mais les talents

et la bravoure de *Bahram*, qui combattit pour Hormouzd IV, l'indigne fils de Nouchirvan, sauvèrent le royaume. Il battit les Turcs, mais vaincu à son tour par les Grecs, il fut desti-
(590) tué par *Hormouzd IV*. Une révolte éclata alors, et le roi, forcé d'abdiquer en faveur de son fils *Cochrou II*, surnommé *Parviz*, fut assassiné. Bahram refusa d'obéir au nouveau monarque et Cochrou chercha un asile chez son ennemi l'empereur Maurice. Secouru par ce prince il reprit son
(593) trône et conclut avec lui un traité de paix, par lequel il accorda aux chrétiens de son royaume le libre exercice de leur religion.

3. Pendant que Maurice rétablissait ainsi le trône persan, il fut menacé jusque dans sa capitale par les Avares, dont le khan *Baïan* avait étendu la domination depuis la mer Noire et l'Adriatique jusqu'à la Baltique et avait imposé un tribut annuel à l'empire grec (1). Accompagnés des peuplades slaves de la rive gauche du Danube, les Avares portèrent leurs dévastations dans la Thrace, la Macédoine et la Grèce. L'empereur confia enfin le commandement de l'armée au vaillant général *Priscus*, qui rejeta les ennemis au-delà du Danube et les poursuivit jusque sur les bords
(601) de la Theyss. Mais une révolte éclata dans l'armée, à la suite d'une réduction de la solde, et les soldats marchèrent contre Constantinople sous la conduite de l'intrigant Phocas. Maurice fut détrôné et tué avec toute sa fa-
(602) mille et *Phocas* s'empara du pouvoir. Pour affermir son trône l'usurpateur paya de nouveau un tribut aux Avares. Cochrou Parviz, pour venger la mort de son ami Maurice, envahit la Syrie et assiégea Antioche. La lache cruauté de Phocas amena bientôt sa perte. *Héraclius*, fils du gouverneur d'Afrique, arriva avec une flotte à Constan-
(610) tinople, où le sénat l'avait appelé et l'usurpateur, saisi par le peuple, fut mis a mort.

4. Les suffrages unanimes du sénat et du peuple élevèrent *Héraclius* au trône. Son long règne, qui présente une série de succès et de revers, fut l'image fidèle de son caractère, singulier mélange de courage et d'apathie. Les Persans
(611) avaient pris Antioche et Cochrou se rendit maître
(614) de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte pendant

(1) Voyez pag. 54.

que son général Saïn faisait la conquête de l'Asie mineure et campait à Calcédoine en face de Constantinople. (616) Cette ville fut en même temps attaquée par les Avares qui en brûlèrent les faubourgs et emmenèrent avec eux 270,000 captifs. Désespérant du salut de son trône Héraclius (620) voulut s'embarquer pour Carthage : mais il fut retenu par le patriarche Sergius qui sauva ainsi l'empire grec. Une petite flotte fut armée et l'empereur aborda en (622) Cilicie. Il remporta une victoire sur les Persans et traversa en vainqueur l'Asie mineure. L'année suivante il s'embarqua pour Trébisonde, et secouru par les chrétiens de l'Arménie, qui vinrent grossir les rangs de son armée, il pénétra dans la Mésie et força les Persans à abandonner leurs conquêtes pour aller au secours de leur capitale. Au bout de trois ans Héraclius avait reconquis presque toutes ses pro- (625) vinces. Ce fut en vain que Cochrou conclut une alliance avec les Avares et qu'il assembla trois nouvelles armées. Les habitants de Constantinople repoussèrent les Avares, et l'empereur renforcé par une armée de Turcs, remporta une brillante victoire sur Cochrou près de l'ancienne (627) Ninive. Il avait pénétré jusqu'à peu de lieues de Ctésiphon lorsque la rigueur de la saison le força à se retirer.

5. Cependant Cochrou refusa d'accepter la paix qu'Héraclius lui offrit et il armait de nouveau lorsqu'il fut détrôné et tué à la suite d'une conspiration que son fils, *Chiroujéh Cobad*, avait tramée contre lui. Le nouveau monarque conclut un traité de paix avec Héraclius et lui rendit le bois de la vraie croix, que le pieux empereur replaça avec une grande solennité dans l'église de la résurrection qu'il avait fait rebâtir à Jérusalem. Pendant que l'empereur de Constantinople et le roi persan se disputaient la domination de l'Orient, *Mahomet* donna un nouveau culte aux Arabes et les prépara ainsi à la conquête du monde. Quatre ans après les triomphes d'Héraclius les sectateurs du faux prophète franchirent les frontières de l'Arabie et inondèrent comme un torrent une grande partie de l'Orient.

§ II. LES ARABES AVANT MAHOMET.

AUTEURS A CONSULTER. Silvestre de Sacy, *Sur divers événements de l'Histoire des Arabes avant Mohamed*, Mem. de l'Acad. des Inscript. t. XLVIII. Hammer, *Quelle a été l'influence du Mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi pendant les trois premiers siècles de l'Hégire.* Mines de l'Orient, t. I. F. Fresnel, *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme.* Paris 1837. 8.

1. Grâce à la situation de la presqu'île qu'ils habitaient, les *Arabes* n'avaient été atteints par aucun des grands événements qui changèrent plus d'une fois l'état politique de l'intérieur de l'Asie. Ils avaient conservé en grande partie leurs mœurs et coutumes, qui remontaient au temps d'Abraham et d'Ismaël, et ils étaient les dépositaires des prophéties remarquables que l'Ecriture sainte contient par rapport au rôle qui était réservé aux descendants d'Ismaël. Ces prophéties s'accomplirent dans toute leur étendue à peu près vingt-cinq siècles après la vocation d'Abraham. — Les mœurs des Arabes étaient celles d'un peuple nomade, vivant de ses troupeaux et d'un commerce fait à l'aide de caravanes. Le courage était considéré par eux comme la vertu principale et ils y unissaient encore l'hospitalité et la franchise de caractère. Doués d'une imagination vive, ils aimaient avant tout la poésie et l'éloquence que favorisait spécialement la merveilleuse flexibilité de leur langue. Les différentes tribus dans lesquelles se divisait la nation étaient gouvernées par des chefs héréditaires, dont les familles appartenaient à la noblesse de la tribu. Cette division du peuple en tribus a servi à augmenter l'incertitude qui règne dans l'histoire primitive des Arabes. Ces tribus se faisaient entr'elles des guerres sans fin, souvent pour un propos injurieux ou une jument enlevée; leurs bardes transmirent à la postérité le souvenir de leurs querelles et de leurs victoires.

2. La population de l'Arabie se divisait en deux races principales, les *Jektanides*, descendants de Jektan, petit-fils de Sem, venus dans ce pays quelque temps après le déluge universel, et les *Ismaélites*, descendants d'Ismaël, fils d'Abraham. Ces derniers, qui seuls se considéraient comme les véritables Arabes, menaient encore une vie rigoureusement nomade, tandis que les Jektanides avaient

formé de bonne heure des états fédérés ou des royaumes plus ou moins étendus. Parmi ces états on distingue surtout les suivants : le royaume de *Saba* dans le Yémen fondé par les *Himyarites* ou Homérites, descendants d'Himyar, fils de Saba et petit-fils de Jektan ; *Mareb* en était la capitale : les royaumes de *Hiran* dans la Chaldée et de *Gassan* dans la Syrie, fondés par les descendants de *Cahlan*, frère d'Himyar ; et le royaume de *Hegjaz*, gouverné par les *Djorhamites*, descendants de Djorham, troisième fils de Jektan ; la *Mecque* était la capitale de ce dernier royaume. Les Ismaélites venus plus tard en Arabie se fixèrent à côté des anciens habitants et des guerres ne tardèrent pas à éclater entre les deux races. Les Djorhamites avaient l'intendance de la *Caba*, temple carré, situé à la Mecque, et sanctuaire commun des Arabes ; s'étant portés à des actes de violence contre les pelérins qui y arrivaient annuellement en grand nombre, les Djorhamites furent attaqués et ex- (210) pulsés de la Mecque par les *Khozaïtes* descendant de Cahlan qui étaient venus se fixer dans le Hegjaz. Les nouveaux maîtres de la Caba y introduisirent le culte des idoles. Deux cent cinquante ans après, une nouvelle révo- (464) lution, survenue à la Mecque, priva les Khozaïtes du pouvoir et livra l'intendance de la Caba aux *Koréïschites*, tribu d'Ismaélites d'où sortit plus tard le fondateur de l'Islamisme.

3. *Etat religieux de l'Arabie.* — Les Arabes avaient longtemps conservé le culte d'un seul Dieu et la circoncision comme symbole de leur origine. Mais partageant le sort des autres nations de l'antiquité, ils étaient tombés dans l'idolâtrie. Du temps de Mahomet quatre religions existaient en Arabie : le *christianisme*, le *judaïsme*, le *sabéïsme* et le *magisme*. Le *christianisme* y avait pénétré au commencement du quatrième siècle et avait été embrassé par les habitants des deux royaumes de Gassan et de Hira, ainsi que par plusieurs tribus nomades dans le nord du pays. Lors de la captivité de Babylone et surtout après la destruction de Jérusalem par Titus, un grand nombre de *Juifs* se réfugièrent en Arabie et plusieurs d'entre eux se fixèrent à Médine et surtout dans les villes maritimes et commerçantes situées dans le midi et l'ouest de la presqu'île. Le *sabéisme* ou le culte des idoles était celui de la majorité des habitants du pays. Le temple de la Caba était le centre

religieux des Sabéens qui se firent des idôles auxquels ils offrirent même des sacrifices humains. Le *magisme* ou le culte du feu fut importé en Arabie par la caste des mages persans et se méla au sabéisme.

§ III. MAHOMET AUTEUR DE L'ISLAMISME.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez le § précédent et consultez encore : Gagnier, *Vie de Mahomet*. Amsterdam 1732. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale* s. v. Mohammed. Doellinger, *Histoire ecclésiastique*. t. I. sect. 2. (en allemand).

1. *Mahomet* (1) appartenait à la famille des Hachémites (571) de la tribu des Koréischites. L'année de sa naissance est remarquable à cause de l'expédition entreprise par *Abrahah*, roi chrétien des Himyarites, dans le but de détruire la Caba, dont l'intendance était entre les mains de la famille de Mahomet depuis plusieurs générations. L'entreprise échoua à la suite de pluies qui détruisirent l'armée chrétienne. La mort lui ayant enlevé son père avant sa naissance, Mahomet fut élevé par son oncle *Abou Taleb*, intendant de la Caba, qui le destina à l'état du commerce et qui l'emmena avec lui dans ses voyages en Syrie. Par son mariage avec la riche veuve *Kadidscha*, Mahomet acquit une fortune considérable et s'occupa de négoce jusqu'à sa (611) quarantième année. Alors il se retira des affaires et commença sa prétendue mission de détruire l'idolâtrie, au nom de Dieu dont il se disait le prophète, et de donner aux Arabes une nouvelle religion appelée *Islam*, c'est-à-dire résignation à Dieu et qui, selon lui, n'était que l'ancienne religion des patriarches, le monothéisme.

2. Mahomet commença par prêcher contre le culte des idôles, placées autour de la Caba; mais le nombre de ses partisans était peu considérable, et les Koréischites, craignant de perdre les revenus qu'ils tiraient des pélerins qui arrivaient annuellement à la Mecque, se déclarèrent contre lui. (618) Après la mort d'Abou Taleb l'intendance de la Caba fut donnée à Abou Sofian, chef de la famille d'Ommaïa. Mahomet prêcha alors dans les environs de la Mecque et

(1) Son véritable nom est *Mohammed* ou *Mochammaddon*, c'est-à-dire *le glorieux*.

surtout à Yatreb. Les Koréïschites conspirèrent enfin contre sa vie, mais sauvé par la fidélité de son ami Ali il s'en- (622) fuit de la Mecque et se rendit à Yatreb, ville à laquelle il donna le nom de *Médine* ou *Medinat al Nabi*, c'est-à-dire ville du prophète (1).

3. La rivalité qui existait entre les habitants de Médine et ceux de la Mecque favorisa beaucoup les projets de Mahomet, qui dès-lors commença à propager ses doctrines par les armes et qui conçut le projet de se faire le souverain spirituel et temporel de l'Arabie. Il combattit pendant huit ans contre les Koréïschites, tandis qu'il forçait d'un autre coté les juifs dans le Hedjaz à reconnaître son autorité. Il finit par attaquer et prendre la Mecque; il renversa (630) alors les idoles et introduisit le nouveau culte dans la Caba. Devenu maître de la Mecque il parvint sans peine à étendre son autorité sur toute l'Arabie en persécutant les juifs et les chrétiens et en imposant l'islamisme à tous les habitants de la presqu'île. Enfin il venait de sommer le monarque persan Cochrou Parviz et l'empereur Héraclius de le reconnaître comme prophète de Dieu et d'embrasser le culte qu'il prêchait, lorsqu'il mourut empoisonné par une (632) esclave juive.

4. *Caractère de Mahomet.* — Pour porter un jugement vrai sur l'auteur de l'Islamisme il faut tenir compte d'une part de ses hautes qualités intellectuelles, et de l'autre des idées sous l'empire desquelles il avait été élevé. Dès sa jeunesse il avait considéré la religion comme l'affaire la plus importante et à laquelle sa famille devait sa puissance. Par ses voyages à l'étranger il avait acquis la certitude que l'idolâtrie n'était pas le véritable culte des patriarches, dont il était si fier de descendre, et il conçut ainsi de bonne heure le projet de devenir le réformateur de la religion de ses compatriotes. Son imagination ardente le séduisit bientôt et il se persuada facilement qu'il était investi d'une mission divine. Se retirant dans la solitude il fut probablement livré à des hallucinations qu'il prenait pour des réalités. Mahomet fut donc plutôt un fanatique qu'un imposteur et un

(1) Cet événement marque le commencement de l'ère chronologique des Musulmans, ère qui porte le nom *d'Hégire* ou *Hedschra*, c'est-à-dire *fuite* : le premier jour de l'hégire correspond au 15 juillet de l'an 622 de l'ère chrétienne.

fourbe. Aussi, dans la première partie de sa vie publique, il se montra le grand réformateur du culte des idoles, contre lesquelles il prêcha au milieu des persécutions. Mais après qu'il fut devenu souverain de Médine, son ambition ne connut plus de bornes et ses passions le poussèrent jusqu'à s'autoriser dans le dérèglement de ses mœurs du nom de la Divinité elle-même. Le culte qu'il prêchait devint la religion nationale des Arabes, dont les tribus indépendantes furent réunies pour la première fois en une seule nation, gouvernée par un souverain, qui unissait en sa personne l'exercice des deux pouvoirs spirituel et temporel.

§ IV. DES PRINCIPALES DOCTRINES DE L'ISLAMISME.

AUTEURS A CONSULTER. Garcin de Tassy, *Exposition de la foi musulmanne.* Paris 1818. Doellinger, *La religion de Mohamed, son développement intérieur et son influence sur la vie des peuples.* Ratisbonne 1838, 4. (en allemand).

1. Mahomet ne donna pas à ses sectateurs un symbole nettement formulé ni un système complet de doctrines. Il publia ses maximes successivement dans le cours de vingt-trois années et sous l'influence des événements les plus importants de sa vie. C'est ainsi qu'il fit sanctionner chacun de ses actes par la Divinité et qu'il modifia, chaque fois que cela lui convenait, ses doctrines. Il les écrivit sur des feuilles éparses, qui ne furent réunies en un seul volume que deux ans après sa mort. C'est ce qui explique les nombreuses contradictions qui se trouvent dans ce code religieux, que les Musulmans appelèrent *Koran*, le livre par excellence. Zéid, qui donna la dernière rédaction au Koran, le divisa en cent quatorze *soures* ou chapitres sans tenir compte de l'ordre chronologique, et augmenta ainsi l'obscurité de ce livre; toutefois faut-il reconnaître que le Koran est une des productions les plus remarquables de toute la littérature arabe.

2. Les doctrines du Koran sont empruntées aux trois religions qui existaient en Arabie, du temps de Mahomet, et il ne reste pas de doute sur la coopération de plusieurs personnes à sa rédaction. L'élément sabéen y prédomine et tout le culte extérieur du Sabéisme y est conservé, dégagé seulement des pratiques idolâtriques, et augmenté de quelques cérémonies nouvelles. Cependant la religion

de l'ancien testament tient une place assez large dans le Koran ; le Pentateuque et les psaumes y sont cités expressément : et la plupart des patriarches y sont nommés comme prédécesseurs de Mahomet. L'auteur du Koran n'avait qu'une connaissance très-imparfaite du christianisme, et les récits des saints évangiles, qui y sont insérés, sont totalement défigurés. — Le *monothéisme* est le dogme fondamental de l'islamisme et pour mieux l'affermir Mahomet rejeta celui de la Sainte-Trinité. Le Koran a emprunté à l'Ecriture sainte le récit de la création du monde et de l'homme, ainsi que de la chute des anges et de celle de l'homme : il enseigne l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps et il parle souvent des récompenses et des peines de la vie future. Mais ces peines et ces récompenses sont toutes matérielles et ces dernières consistent en des plaisirs purement sensuels. L'homme selon le Koran est sauvé par la foi seule.

3. *Devoirs des Musulmans. Fatalisme.* — Les principales prescriptions du Koran consistent dans des pratiques extérieures : cependant il interdit aussi plusieurs crimes, tels que le meurtre, le suicide, l'usure et l'idolâtrie. Les cinq principaux devoirs des Musulmans sont les *oblations*, la *prière*, le *jeûne*, l'*aumône* et le *pélerinage à la Mecque* une fois dans leur vie. Mahomet y ajouta encore comme sixième obligation, la *guerre sainte* contre les infidèles, qu'il représenta comme l'œuvre la plus méritoire. La circoncision et l'usage des sacrifices d'animaux dans certaines circonstances furent conservés : le vendredi fut consacré au culte public. L'islamisme ne connaît pas de sacerdoce proprement dit ; ce n'est que peu à peu que se forma la classe des *Imams* ou préposés, qui présidèrent au culte. — La doctrine du fatalisme, enseignée par le Koran, exerça une grande influence sur les Musulmans. Tous les événements ainsi que tous les actes de l'homme sont représentés par cette doctrine comme étant déterminés d'avance par les décrets absolus et immuables de Dieu. C'est ce fatalisme qui leur donna d'abord cette bravoure invincible, avec laquelle ils marchèrent de victoires en victoires et qui, plus tard, les plongea dans cette apathie qui forme une des qualités distinctives des Musulmans de nos jours. Le fatalisme fut en outre la source de leur soumission et de leur obéissance aveugle aux ordres du prophète et de ses successeurs les khalifs. L'absolutisme devint la base de leur

organisation politique et leur donna cette puissante unité qui leur facilita la conquête de l'Orient.

4. L'état de l'Orient à cette époque était tel qu'il n'était guère possible qu'il opposât une vigoureuse résistance aux sectaires fanatiques du faux prophète de l'Arabie. L'empereur Héraclius, il est vrai, avait reconquis les anciennes frontières de son empire; mais les provinces que de longues guerres avaient épuisées, se trouvaient encore exposées aux vexations des gouverneurs impériaux, et écrasées sous le poids d'excessives contributions; elles consentirent aisément à acheter des Arabes le libre exercice de leur culte et une sûreté plus grande moyennant un tribut annuel, presque toujours moins élevé que les anciens impôts. La monarchie persanne tout entière avait longtemps été déchirée par la guerre civile. Dans le court espace de quatre ans sept souverains tant légitimes qu'usurpateurs y avaient porté le diadême; et c'est quand Jezdégerd III fut monté sur le trône à l'âge de quinze ans que les Arabes, après la mort de Mahomet, vinrent attaquer le jeune roi manquant de toutes ressources pour défendre ses états.

§ V. LES PREMIERS KHALIFS JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA DYNASTIE DES OMMAIADES.

632—661.

AUTEURS A CONSULTER. Ockley, *Conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarrasins*, traduite de l'anglais. Paris 1748. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*. Paris 1765. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

Série des Khalifs : Abou Becr 632—634. Omar 634—644. Othman 644—655. Ali 655—661. Moawijah.

1. *Premières conquêtes des Arabes.* — Occupé presqu'exclusivement à propager ses doctrines religieuses et à augmenter le nombre des partisans de la nouvelle religion, d'abord par la persuasion et plus tard par la force des armes, Mahomet avait négligé d'organiser l'état politique de la société dont il était devenu le fondateur. Il n'avait rien déterminé quant à sa succession et ne laissa qu'une fille, Fatime, qu'il avait mariée avec Ali, fils de son oncle et bienfaiteur, Abou Taleb. Malgré ces titres à devenir le successeur de son beau-père Ali dut céder la place

à *Abou Becr*, père d'Ayecha, une des femmes de Mahomet et qui pendant la dernière maladie de celui-ci avait présidé pour lui au culte public. Abou Becr fut reconnu comme *khalif*, c'est-à-dire vicaire de l'envoyé de Dieu (khalif resoul allah). Cependant la mort de Mahomet faillit rompre le lien qui avait réuni les tribus indépendantes de l'Arabie en une grande nation. Presque toutes les tribus nomades qui avaient ajouté foi à sa prétendue mission divine se réfusèrent à reconnaître l'autorité temporelle de son successeur. Plusieurs chefs arabes se donnant pour prophètes s'opposèrent à Abou Becr. Mais celui-ci triompha de tous ses ennemis grâce à sa modération et aux talents de ses trois généraux *Kaled*, *Abou Obeidah* et *Amrou*. Après avoir soumis l'Arabie au khalif ils renversèrent les royaumes de Hira et de Gassan, pénétrèrent dans l'Irac et dans la Syrie et réunirent leurs forces sous les murs de Damas; cette ville fut prise malgré l'arrivée de la nouvelle que le khalif était mort après un règne de deux ans. (634)

2. *Conquêtes de la Syrie, de l'Egypte et de la Perse.* — Abou Becr en mourant, avait désigné Omar pour son successeur; cet acte régla le mode de succession à l'empire; ce fut au souverain qu'il appartint dès-lors de choisir à son gré celui à qui il voulait transmettre son autorité. Le nouveau khalif, qu'un auteur moderne appelle avec raison un moslim accompli, jeta les bases de la grandeur du khalifat en s'efforçant d'un côté à maintenir la simplicité des mœurs, et de l'autre à s'attacher par l'exercice de la plus stricte justice, les habitants des provinces conquises par le bonheur de ses armes. Les conquêtes des Arabes se succédèrent rapidement. L'empereur Héraclius vaincu dans deux batailles ne put sauver Jérusalem, qui se ren- (636)
dit au khalif lui-même et dont les habitants obtinrent (637)
la liberté du culte. Antioche et Césarée furent prises (638)
ensuite, et Héraclius s'embarqua pour Constantinople abandonnant aux vainqueurs toute l'Asie jusqu'au Taurus (639)
à l'ouest. Moawijah, fils d'Abou Sofian, devint le premier gouverneur arabe dans la Syrie. — La division, que les doctrines hérétiques avaient semée parmi les habitants de l'Egypte, facilita la conquête de ce pays. Les Cophtes, qui formaient la grande majorité de la population et qui professaient l'hérésie des Jacobites, abandonnèrent les (639)

Grecs, qui les avaient persécutés et se soumirent aux Arabes. Amrou prit Alexandrie après un siége de deux ans et pé-
(641) nétrant jusqu'à la Cyrénaique, il entra en relation avec les Berbers, les Bédouins de l'Afrique, et prépara ainsi la conquête de ce pays jusqu'à l'Ocean Atlantique. Cependant l'antique monarchie persanne soutint une lutte sanglante avec les fils du désert. Jezdégerd III combattit
(636) vaillamment dans la bataille de *Cadésia* qui dura
(637) trois jours ainsi que dans celle de *Dschalula*. Mais, vaincu malgré son courage, il se jeta dans Ctésiphon et défendit cette ville qui ne fut prise qu'au bout de deux ans; alors
(641) Jezdégerd se retira dans les contrées montagneuses de son royaume. Cependant les Persans se rallièrent encore sous les drapeaux de *Firzan*, général du roi et défendirent une dernière fois leur indépendance dans la bataille
(642) de *Nahawend*. Mais ils succombèrent et le dernier descendant de Sassan trouva la mort au lieu du
(651) trône qu'il voulait reconquérir avec le secours des Turcs. La monarchie neopersanne fut détruite, mais un esclave persan vengea les infortunes de sa patrie, en tuant
(644) le khalif Omar dans la mosquée de Médine.

3. Omar avait délégué, pour choisir son successeur, les six principaux disciples de Mahomet, et ce choix tomba sur *Othman*, qui était du nombre des électeurs. Ce prince permit aux Arabes la navigation, que son prédécesseur leur avait interdite, et ouvrit ainsi une nouvelle voie à leurs armes. Moawijah, gouverneur de Syrie, arma une flotte, conquit
(648) les îles de Chypre et de Rhodes et remporta une victoire brillante près des côtes de la Lycie, sur la flotte grecque que l'empereur Constantin II, successeur d'Héra-
(655) clius, commandait en personne. Moawijah voulant profiter de sa victoire, était sur le point de faire voile pour Constantinople, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par la nouvelle de l'assassinat d'Othman. Ce khalif était tombé sous les coups de soldats revenus de l'Egypte et de la Syrie. Il avait excité le mécontentement des Arabes en destituant Amrou gouverneur d'Egypte et en donnant ainsi aux Grecs
(656) le moyen de reprendre Alexandrie; dans la suite, quoiqu'il eût rétabli Amrou dans sa dignité, le mécontentement loin de s'apaiser, s'augmenta encore, à cause des faveurs que l'imprudent khalif prodiguait à sa famille. Telles sont les fautes qui provoquèrent l'assassinat d'Othman.

4. *Guerre civile pour le khalifat.*—*Ali* qui avait dû céder jusqu'alors à des rivaux plus heureux que lui, profita du meurtre d'Othman et se fit nommer khalif par ses partisans. *Ayecha*, à laquelle les Musulmans donnèrent le nom de *mère des fidèles* se déclara contre lui et assembla une armée à Coufa. Mais elle fut vaincue sous les murs de Bosra et tomba au pouvoir d'Ali, qui la traita avec beaucoup d'égards. Après cette victoire celui-ci se porta dans la Syrie, où Mohawijah, qu'il avait destitué, s'était réuni avec Amrou, gouverneur d'Egypte, et avait pris le titre de khalif. Pendant cent jours, les deux rivaux combattirent à diverses reprises près de Saffaïn en Syrie, et déjà soixante (658) mille hommes avaient péri des deux côtés, lorsqu'on convint de faire juger les prétentions respectives par des arbitres. Mais l'ambition de Moawijah, qui se refusa à renoncer à sa dignité, ralluma la guerre. Pour y mettre fin, trois fanatiques se réunirent et jurèrent d'assassiner Ali, Moawijah et Amrou. Ali tomba sous les coups des meur- (661) triers, mais les deux autres chefs échappèrent. *Moawijah*, après que *Hassan* fils d'Ali eut solennellement abdiqué, fut reconnu seul comme khalif, et parvint à rendre le khalifat héréditaire dans sa famille, celle des *Omaiades*.

5. Dès-lors les Musulmans se divisèrent en deux partis religieux, les *Sounnites* ou orthodoxes, qui modifièrent le Koran par la tradition, et les *Chiites*, partisans d'Ali, qui admirent le Koran comme seule règle de leur foi. Outre ces deux grandes divisions, une quantité de sectes surgirent bientôt dans l'Islamisme et ébranlèrent l'unité religieuse, pendant que l'unité politique était elle-même compromise par de fréquentes guerres civiles.

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT ET DE L'ORIENT JUSQU'AUX GUERRES ENTRE LES FRANCS ET LES ARABES.

600—700.

§ I. DES MAIRES DU PALAIS CHEZ LES FRANCS JUSQU'A LA MORT DU SECOND PÉPIN.

613—714.

AUTEURS A CONSULTER. Les *ouvrages* de Henri de Valois, de Fauriel, de Michelet et de Guizot. Gouge de Longuemare, *Dissertation sur la chronologie des rois mérovingiens depuis la mort de Dagobert I jusqu'au sacre de Pépin.* Paris 1756. Pertz, *Histoire des maires du palais sous les rois mérovingiens.* Hanovre 1829. (en allemand). J. W. Zinkeisen, *De Francorum majore domus.* Jenæ 1836. 4.

1. Les guerres civiles, qui avaient désolé le royaume des Francs pendant près d'un siècle, finirent par l'avénement au trône de Clotaire II, qui réunit toute la monarchie franque sous son sceptre (1). Une nouvelle période

(1) Voici le tableau généalogique des derniers rois mérovingiens :

CLOTAIRE II 613—628.

Charibert en Aquitaine 628-631.

DAGOBERT I 622—638.

CLOVIS II, roi de Neustrie et de Bourgogne 638—656, réunit les trois royaumes en 656.

SIGÉBERT III, roi d'Austrie 633—656

CLOTAIRE III, roi de Neustrie et de Bourgogne 656—670.

CHILDÉRIC II, roi d'Austrie 660—673.

THÉODÉRIC III, roi de Neustrie et de Bourgogne 673—691.

DAGOBERT II. 673—678.

Clovis 674.

CHILPERIC II, roi de Neustrie 715—720.

CLOVIS III 691—695.

CHILDÉBERT III 695—711.

CHILDÉRIC III, dernier souverain de la maison de Clovis 741—752.

DAGOBERT III. 711—715.

THÉODÉRIC IV. 720—737.

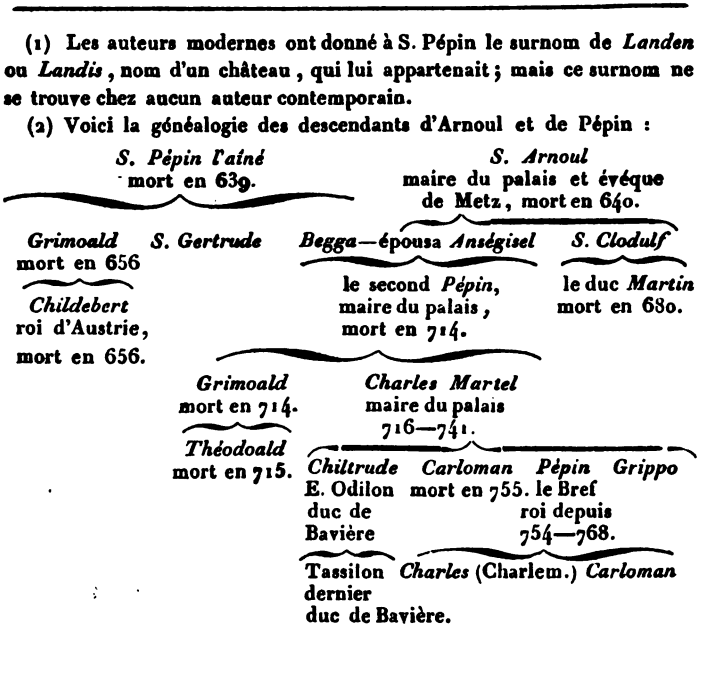
commença alors pour l'histoire des Francs. Le pouvoir royal passa des mains des faibles descendants de Clovis entre celles de leurs premiers ministres, c'est-à-dire des maires du palais, et cette dignité, qui devint bientôt héréditaire dans une famille puissante, prépara à celle-ci la voie au trône. Les tiges de cette famille furent S. *Arnoul* et S. *Pépin*. Le premier d'origine gallo-romaine appartenait à l'ancienne famille sénatoriale des Tonantii Féréoli à Metz. D'abord maire du palais dans l'Austrasie S. Arnoul entra plus tard dans l'état ecclésiastique et monta sur le siége épiscopal de sa ville natale. S. Pépin, issu d'une famille germaine qui se distinguait par ses richesses parmi la noblesse austrasienne, avait ses principales possessions sur les bords de la Meuse (1). La conformité de leurs vues unissait ces deux hommes aussi bien que les liens de parenté. *Begga*, fille de Pépin, avait épousé *Anségisel* fils d'Arnoul (2).

2. Grâce à l'influence heureuse que ces deux hommes exercèrent sur le roi Clotaire II, la paix fut rétablie dans les royaumes francs, l'industrie commença à se relever

---

(1) Les auteurs modernes ont donné à S. Pépin le surnom de *Landen* ou *Landis*, nom d'un château, qui lui appartenait; mais ce surnom ne se trouve chez aucun auteur contemporain.

(2) Voici la généalogie des descendants d'Arnoul et de Pépin :



et le commerce s'établit avec la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, la Syrie et l'Egypte. Clotaire donna pour roi aux
(622) Austrasiens, son fils Dagobert I, qu'il fit élever par Arnoul et Pépin, en nommant ce dernier maire du palais dans l'Austrasie. Des guerres heureuses contre les Saxons
(623) étendirent l'autorité des rois francs jusqu'au-delà
(628) du Wéser. A la mort de Clotaire, Pépin prévint une nouvelle division de la monarchie entre Dagobert et son frère Charibert. Ce dernier dut se contenter d'une par-
(631) tie de l'Aquitaine, qui, après sa mort, revint au royaume. Dagobert continua d'abord à se servir des conseils de Pépin, et ce fut sur l'avis de celui-ci qu'il fit recueillir les lois des différentes tribus germaines soumises à son sceptre. Mais une réaction se manifesta contre Pépin
(630) parmi la noblesse neustrienne, et Dagobert, transférant sa résidence dans la Neustrie, s'abandonna à des violences envers l'Eglise et les Austrasiens. Ceux-ci se refusèrent à secourir le roi dans une guerre contre les Slaves
(633) et le forcèrent à leur donner pour roi son fils Sigébert III, qui n'avait que trois ans. Les Slaves furent repoussés, et les Vascons dans le midi de la Gaule ainsi que les Bretons sous leur roi Judicaël furent forcés de se soumettre à Dagobert.

3. La mort de Dagobert amena de nouveaux changements dans les royaumes francs. Clovis II, son fils, lui succéda dans la Neustrie et la Bourgogne, tandis que Sigébert III gouvernait l'Austrasie, où Pépin avait repris la dignité de maire du palais. Mais ce dernier mourut un
(639) an après Dagobert et de nouvelles guerres civiles commencèrent, guerres qui eurent pour cause l'ambition de la noblesse, laquelle se disputait la mairie du palais, dont l'importance augmentait par les fréquentes minorités des princes mérovingiens. Grimoald succéda à son père
(642) Pépin dans la dignité de maire du palais et gouverna l'Austrasie de concert avec le roi S. Sigébert III. Après la mort de ce prince il donna la couronne à son
(656) propre fils Childébert, reléguant Dagobert, le fils du roi, dans un couvent en Irlande. Mais les Austrasiens se révoltèrent contre l'usurpateur et le livrèrent avec son père à Clovis II, roi de Neustrie, auquel ils offrirent la couronne. Grimoald et Childébert moururent en prison.

4. Les royaumes réunis de Neustrie et de Bourgogne

furent gouvernés par le maire du palais *Erchinoald*, au nom de l'imbécile Clovis II, fils de Dagobert I. A la mort de ce prince le puissant maire du palais fit recon- (656) naître *Clotaire III*, qui n'avait que quatre ans, comme successeur de son père Clovis II qui, par la soumission des Austrasiens, avait réuni les trois royaumes sous son sceptre. Lorsque Erchinoald mourut, les grands (660) de Neustrie et de Bourgogne donnèrent la mairie du palais au comte *Ebroin*, homme d'une origine obscure. Les Austrasiens se séparèrent alors de nouveau et élevèrent au trône *Childéric II*, frère de Clotaire III, et âgé de trois ans : *Wulfoald* fut élu maire du palais. Cette division et les violences d'Ebroin, qui ne respecta ni les droits de l'Eglise ni les priviléges des grands et qui, après la mort de Clotaire III, avait fait couronner le frère de celui-ci *Théodéric III*, sans consulter ces derniers, amenè- (670) rent une révolte des grands de Neustrie et de Bourgogne. Les révoltés appelèrent Wulfoald à leur secours, et, après avoir enfermé Ebroin et Théodéric III dans un couvent, ils reconnurent l'autorité de Childéric II et de Wulfoald. Cette réunion des trois royaumes ne fut pas de longue durée. Childéric II, qui s'était rendu odieux aux Neustriens par ses violences, fut assassiné et Wulfoald se retira dans (673) l'Austrasie où il plaça sur le trône Dagobert II, qu'il avait rappelé de l'Irlande. Théodéric III remonta sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, et Ebroin reprit bientot près de lui son ancienne dignité de maire du palais. Ebroin tira alors une terrible vengeance de ses ennemis, et plusieurs d'entre eux s'étant réfugiés en Austrasie il les poursuivit les armes à la main et défit les Austrasiens près de Langres, (678) dans une bataille où périrent Wulfoald, Dagobert II et son fils Sigébert. Les Austrasiens, qui s'étaient ralliés sous le commandement de deux chefs, *Pépin*, petit-fils de S. Arnoul et de S. Pépin, et *Martin*, cousin du premier, furent vaincus dans une seconde bataille près de Locofao, et Ebroin allait réunir la mairie des trois royaumes (680) lorsqu'il fut assassiné. Les Neustriens et les Bour- (681) guignons lui donnèrent pour successeurs *Waratto*, (684) et à la mort de celui-ci *Berchar*, son gendre.

5. Pépin, fils d'Anségisel et de Begga, qui par ses talents, sa piété et l'énergie de son caractère se rendit digne de ses deux grands aïeuls, sauva sa patrie de l'anarchie et

mit fin aux longues guerres civiles, qui l'avaient déchirée (1). Après la bataille de Locofao dans laquelle son cousin Martin avait péri, Pépin se trouva à la tête de la noblesse austrasienne sans être investi d'aucun titre. L'appui qu'il prêta aux seigneurs neustriens qui s'étaient réfugiés en Austrasie, pour échapper aux tyrannies de leurs maires du palais, amena la guerre entre lui et Berchar. (687) Dans la bataille de Testri, Pépin remporta la victoire; Berchar fut tué et le roi Théodéric III tomba entre les mains du vainqueur. Celui-ci laissa à ce prince le titre de roi en Neustrie et en Bourgogne, se contentant de celui de maire du palais. Les Austrasiens le reconnurent comme leur *duc et prince*, et leur trône resta vacant. — Les descendants de Clovis conservèrent encore le titre de rois pendant soixante ans, sans en exercer la moindre attribution. Ils vivaient sur leurs domaines, environnés d'une petite cour. Le pouvoir royal passa aux descendants de S. Arnoul et de S. Pépin sans que l'on puisse pourtant les considérer comme usurpateurs.

6. Les Austrasiens avaient placé Pépin à leur tête après la mort de leur roi Dagobert et de son fils Sigébert : ceux qui avaient été vassaux du roi l'avaient reconnu pour leur seigneur : il avait donc remplacé le roi dans la hiérarchie féodale. Par cela même, il avait reçu le droit de nommer les magistrats du royaume, ducs, comtes, centeniers et autres dignitaires, car toutes les charges publiques étaient données alors à titre de fief, et la jouissance d'un bénéfice était attachée à chacune d'elles. Après la bataille de Testri les mêmes relations féodales commencèrent à se former entre Pépin et les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne. Cependant dans ces deux royaumes le trône resta à la race de Clovis, et, après la mort de Théodéric III, ses deux fils Clovis III et Childébert III et ensuite Dagobert III, fils de ce dernier, y montèrent l'un après l'autre. Pépin nomma même des maires du palais dans ces deux royaumes, d'abord *Norbert* et après lui *Grimoald* son propre fils; mais tous les deux reconnaissaient son auto-

---

(1) Les auteurs modernes ont donné à ce second Pépin le surnom de *Héristall*, château situé dans le pays de Liége et qui appartenait à la famille de Pépin.

rité.—Tout en maintenant la paix dans l'intérieur, Pépin combattit contre les peuples de la Germanie qui s'étaient rendus indépendants des Francs. Il vainquit les Frisons et maria (690) son fils Grimoald avec la fille de leur duc Ratbod. St. Willibrord, venu de la Grande-Bretagne, prêcha l'Evangile à ce peuple. Les Bavarois, les Alemannes et les Saxons défendirent cependant avec succès leur indépendance. Pépin mourut, regretté de tous, après avoir gouverné les (714) Francs pendant vingt-sept ans. Son fils Grimoald ayant été assassiné, il avait désigné Théodoald, fils mineur de celui-ci, comme son successeur et l'avait placé sous la tutelle de sa mère Plectrude; mais son fils naturel Charles, qui avait hérité de ses talents, devait recueillir l'héritage de son père et sauver la société d'Europe d'une nouvelle barbarie par ses victoires sur les Arabes, qui venaient de détruire le royaume des Visigoths en Espagne.

§ II. ROYAUME DES VISIGOTHS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES.

601—711.

AUTEURS A CONSULTER. Les *ouvrages* de Rosseuw de St.-Hilaire, Aschbach, et Fauriel, ainsi que *l'Histoire générale du Languedoc.* — *Rois électifs des Visigoths :* Liuva II, fils de Reccared, 601—605. Witteric 603—610. Gundemar 610—612. Sisebut 612—620. Suinthila 620—631. Sisenand 631—636. Chintila 636—640. Tulga 640—641. Chindaswinth 641—652. Receswinth 649—672. Wamba 672—680. Ervig 680—687. Egiza 687—701. Witiza 701-710. Rodéric, *dernier roi des Visigoths*, 710—711.

1. La conversion de Reccared-le-Catholique et de la majorité des Visigoths au catholicisme, ainsi que les institutions sages et pacifiques de ce prince, ne purent préserver son royaume de troubles et de guerres civiles, suites inévitables d'une monarchie élective, dans laquelle le choix du souverain n'est pas restreint à une seule famille. (601) *Liuva II*, à qui son père Reccared avait assuré la succession, peut-être dans le but secret de rendre la couronne héréditaire dans sa famille, fut détrôné et mis à mort (603) après un règne de deux ans, par ceux des Visigoths qui appartenaient au parti arien; les Ariens donnèrent la couronne à l'un d'entre eux, *Witteric*. Mais les persécutions que le nouveau souverain exerçait contre les catholiques, ame-

(610) nèrent sa mort. Il fut assassiné pendant un festin, et *Gundemar*, un des seigneurs qui lui succéda, anéantit les derniers restes de l'arianisme. Le court règne de ce prince n'est remarquable que par le commencement des guerres contre les *Vascons* (1).

2. Les *Vascons* ou *Basques*, dont les *Gascons*, qui s'établirent dans le midi de la France, étaient une tribu, appartiennent à la race ibérienne, qui elle-même n'était qu'une branche de la grande nation Celtique. Lorsque les Romains firent la conquête de l'Espagne, les Vascons (*Vascones*) quittèrent les bords de l'Ebre, et s'établirent dans la partie occidentale des Pyrénées en donnant à ce pays le nom de Biscaïe. Grâce à ces montagnes presque inaccessibles, ils défendirent leur indépendance d'abord contre les Romains, et plus tard contre les Vandales, les Alains et les Suèves, qui pénétrèrent en Espagne au commencement du cinquième siècle. Leur langue ne fut que peu altérée par le mélange de la langue latine. Vers la fin du cinquième siècle, le roi des Visigoths, Euric, après avoir soumis toute l'Espagne à sa domination, attaqua les Vascons et prit leurs villes, Pampelune et Sarragosse. Mais il ne put étendre ses conquêtes sur les tribus vasconnes, qui habitaient les montagnes. Celles-ci restèrent indépendantes et commencèrent dans le septième siècle leurs courses dévastatrices, qu'elles dirigèrent tantôt vers le nord dans le royaume des Francs, tantôt vers le midi dans celui des Visigoths. Le christianisme commença seulement au huitième siècle à se répandre chez eux.

(612) 3. *Sisebut*, qui succéda à Gundemar par l'élection des Visigoths, continua les guerres contre les Vascons, et soumit une partie de la Cantabrie à son sceptre. Ses armes furent aussi heureuses contre les Grecs, dont il restreignit la domination à quelques ports dans l'Algarbie. Ce prince qui se distingua par son amour pour les sciences et par son caractère doux, donna un édit qui devint funeste pour le royaume. Il ordonna que tous les Juifs, qui refuseraient de se faire baptiser, seraient mis à mort et que leurs biens seraient confisqués. Un grand nombre d'entre eux émigra

---

(1) Voyez sur les Vascons l'ouvrage de Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. II. ch. 18.

et chercha un asile en Afrique. Reccared II, à (620)
qui son père Sisebut laissa le trône, mourut quelques mois après lui. — Les Grecs furent expulsés du sol de l'Espagne par *Suinthila*, élevé au trône après la mort de Reccared II. Ces victoires ainsi que celles qu'il remporta sur les Vascons, qui avaient renouvelé leurs invasions, rendirent Suinthila hautain et despotique. Il persécuta les seigneurs mécontents de ce qu'il s'était associé contre leur gré son fils (631)
Ricimer; une révolte éclata bientôt à ce sujet et *Sisenand*, qui s'était mis à la tête des rebelles, le détrôna et lui succéda.

4. Pour remédier à ces désordres, plusieurs conciles assemblés à Tolède, et auxquels assistèrent aussi les seigneurs laïcs, prirent des arrêts, qui réglèrent les élections au trône et qui frappèrent de peines sévères ceux qui conspireraient pour s'emparer du pouvoir. Le choix du souverain fut limité aux familles nobles, riches et d'origine gothe. Ces mesures n'obtinrent cependant pas un succès complet. Lorsque *Chintila*, qui avait succédé à Sisénand, mourut après (636)
avoir fait reconnaître son fils *Tulga* comme son (640)
successeur, les Goths, craignant que la couronne ne devînt héréditaire, déposèrent le roi et élurent *Chindas-* (641)
winth. Celui-ci régna avec sévérité et même avec cruauté. De nombreuses exécutions, suivies de confiscations de biens, punirent la moindre résistance des seigneurs aux ordres du roi. Un grand nombre d'entre eux chercha des asiles en France et en Afrique et le roi fit renouveler les lois données contre les rebelles. Chindaswinth essaya de nouveau d'abolir la constitution élective du royaume. Il partagea le trône avec son fils *Receswinth* pendant (649)
les trois dernières années de son règne. Cependant pour prévenir une révolte générale, qui faillit éclater à sa (652)
mort, son fils fut obligé de modifier les lois sévères contre les rebelles et de publier une amnistie générale. Receswinth mérita bien des Visigoths à cause de ses travaux législatifs, par lesquels il acheva le code, que son père avait commencé à publier. Ces lois firent disparaître tout ce qui restait encore de différence entre les Goths et les Romains. La paix dont jouit l'Espagne sous le long règne de ce prince ne fut troublée que par une invasion des Vascons, qui furent refoulés dans leurs montagnes.

5. Depuis la mort de Receswinth jusqu'à la (672)

conquête de l'Espagne par les Arabes, l'histoire des Visigoths ne présente qu'une série de troubles, de révoltes et de guerres civiles. La dissolution intérieure du royaume fut encore hâtée par cette corruption de mœurs, qui envahit successivement toutes les classes de la société. Le clergé lui-même perdit son influence civilisatrice depuis qu'une loi de *Wamba*, successeur de Receswinth l'eut obligé de prendre les armes et d'aller à la guerre. Wamba, il est vrai,
(672) triompha d'une révolte qui avait éclaté dans la Septimanie, où l'un de ses généraux, Paul, avait pris le dia-
(679) dême, et repoussa une flotte arabe, qui menaçait
(680) les côtes de l'Espagne; mais il fut privé du trône par *Ervig* un de ses parents, qui, pour se maintenir, fut obligé d'augmenter les priviléges des seigneurs. Se croyant
(687) menacé il céda le pouvoir à son gendre *Egiza* et se retira dans un couvent. De nombreuses révoltes occupèrent ce prince pendant tout son règne, et il ne fut pas en état de rétablir l'ordre intérieur. Les décrets des conciles de Tolède, dont les actes contiennent un effrayant tableau de la corruption du peuple et de la dissolution intérieure de l'état, ne purent remédier au mal toujours croissant.

6. Les Juifs, réfugiés en Afrique, voulurent profiter de cet état de l'Espagne pour y rentrer; ils encouragèrent les Arabes, qui avaient étendu leur domination jusqu'à la
(701) Mauritanie, province visigothe en Afrique. *Witiza*, qui avait succédé à son père Egiza, au lieu de veiller à la défense du royaume, ne respecta ni les droits de l'Eglise ni les priviléges des seigneurs. Il fut détrôné par *Rodéric*,
(710) qui vengea ainsi son père Théodébert, auquel le roi avait fait crêver les yeux. Les partisans du roi détrôné appelèrent alors à leur secours les Arabes, qui détruisirent le royaume des Visigoths. Rodéric périt avec l'élite des seigneurs visigoths dans la grande bataille de *Xérès de*
(711) *la Frontéra*, où il avait combattu pendant trois jours pour la défense de son trône. A l'époque même où l'Occident de l'Europe tombait ainsi au pouvoir des partisans de l'Islamisme, leurs flottes menaçaient l'empire grec jusque dans sa capitale.

§ III. DE L'EMPIRE GREC JUSQU'AU COMMENCEMENT DES TROUBLES DES ICONOCLASTES.

632—717.

AUTEURS A CONSULTER. Lebeau, *Histoire du bas-empire*, *édit. de St.-Martin et Brosset*. Pagi, *Critica ad annales Baronii*.

Empereurs : Heraclius mourut en 641. Constantin III 641. Héracléonas 641. Constant II 641—668. Constantin IV, Pogonate, 668—685. Justinien II. 685—695 (*détrôné*). Leonce 695—705. Justinien II (*rétabli*) 705—711. Philippicus 711—713. Anastase 713—716. Théodose III 716—717. Léon l'Isaurien 717, *premier empereur iconoclaste.*

1. *Héraclius*, qui n'avait pu défendre contre les Arabes ses provinces asiatiques à l'est du Taurus, se mêla vers la fin de son règne, des disputes théologiques, qui ne cessèrent pas de troubler la paix intérieure de l'empire grec. Il protégea l'hérésie des Monothélites, dont l'auteur, (635) le patriarche Sergius de Constantinople, soutenait que Jésus-Christ n'avait eu qu'une seule volonté. Les papes Sévérin et Jean IV condamnèrent l'hérésie, et l'empereur l'abandonna enfin. Héraclius mourut de douleur lorsqu'il (640) apprit la prise d'Alexandrie par les Arabes. Dans (641) son testament il avait déclaré vouloir que ses deux fils *Constantin III* et *Héracléonas*, lui succédassent ensemble sous la tutelle de Martine, mère de ce dernier prince. Mais Constantin, qui sur la demande du peuple avait seul pris les rênes du gouvernement, étant mort peu après, Martine s'empara du pouvoir et régna au nom de son fils. L'armée se révolta alors et donna le diadême à *Constant II*, fils aîné de Constantin. Le nouvel empereur, qui était d'un caractère cruel et violent se jeta dans les discussions théologiques, en favorisant l'hérésie des Monothélites et en persécutant le pape saint Martin I, qu'il arracha de Rome pour le réleguer à Cherson, où il mourut dans l'exil. Les Arabes ne trouvèrent qu'une faible résis- (649) tance de la part d'un pareil prince et se rendirent maîtres de la mer. Après une victoire navale, Moawijah se (655) préparait à attaquer Constantinople, lorsque le khalif Othman mourut. La guerre qui éclata pour le khalifat sauva l'empire de cette attaque. Constant II, après avoir empoisonné son frère Théodose dont il craignait la rivalité, quitta Constantinople, où il était détesté par le peuple, et se rendit à

Rome, pour y fixer sa résidence. Mais il passa de là à Syracuse en Sicile, où il fut assassiné par un de ses domestiques.

2. *Constantin IV*, surnommé Pogonate, fils aîné de Constant II, et qui était resté à Constantinople lors du départ de son père pour l'Italie, monta sur le trône après la mort de celui-ci, et s'y maintint malgré l'opposition de l'armée de Sicile, qui avait salué empereur un de ses généraux, *Miziz*. Ce dernier ayant été renversé, l'empereur prit les armes contre les Arabes, qui avaient conquis la plus grande partie des provinces grecques dans le nord de l'Afrique, (669) et qui assiégeaient Constantinople depuis sept années. La ville se défendit à l'aide du feu grégeois, et les Arabes (676) durent abandonner leur projet, après avoir éprouvé de grandes pertes. Les Mardaïtes, peuplade belliqueuse de l'Arménie, que l'empereur Constant II avait transplantée dans le Liban, firent la guerre aux Arabes avec tant de succès que le khalif Moawijah acheta la paix des Grecs par un tribut annuel. L'empereur eut encore le mérite de contribuer à l'extirpation de l'hérésie des Monothélites. Le sixième concile œcuménique, assemblé à Constantinople, la condamna, et Constantin IV fit exécuter les arrêtés de l'assemblée. *Justinien II*, qui succéda à son père, jeta l'empire dans des troubles intérieurs par ses cruautés, et lui fit perdre ses plus belles provinces par ses entreprises irréfléchies. Après avoir retiré les Mardaïtes du Liban à la suite de négociations avec le khalif Abdel Malec, il déclara la guerre à celui-ci, au moment même où ce prince venait (691) de triompher de ses ennemis. Il perdit l'Arménie (694) et toute l'Afrique, d'où il avait rappelé les troupes. Carthage fut prise par les Arabes. Le tyran fut détrôné par une révolte des habitants de Constantinople, qui donnèrent (695) le diadême au général *Léonce*. Justinien II fut relégué à Cherson.

3. Léonce, qui voulut sauver les dernières possessions (696) grecques en Afrique, en y envoyant une armée sous le patrice Jean, fut privé du pouvoir par cette armée, (697) qui, après avoir été vaincue par les Arabes près (698) d'Utique, avait nommé le général *Absimare*, empereur. Celui-ci prit le nom de *Tibère*, et combattit d'abord avec succès contre les Arabes en Syrie; mais il fut attaqué et vaincu par l'empereur détrôné Justinien II, qui, avec

le secours des Bulgares, remonta sur le trône. Après (705) avoir tiré une vengeance terrible de tous ses ennemis à Constantinople, Justinien prépara une expédition (708) contre Cherson, dont les habitants avaient voulu le livrer à Tibère. *Bardanes*, surnommé *Philippicus*, y avait pris le diadême et marcha sur Constantinople. Les troupes envoyées contre lui se rangèrent sous ses drapeaux, et il devint maître de la capitale sans coup férir. Justi- (710) nien II fut mis à mort avec son fils Tibère.

4. Les Bulgares et les Arabes profitèrent de ces guerres civiles et dévastèrent les uns la Thrace et la Macédoine, les autres l'Asie mineure. Philippicus, au lieu de marcher contre les ennemis, s'occupa de questions religieuses, et se constituant le défenseur des Monothélites, il persécuta les prélats orthodoxes et destitua le patriarche Cyrus. *Artémius*, son secrétaire se mit alors à la tête d'une conjuration, qui coûta le trône à l'empereur. Artemius s'empara du (717) pouvoir et pris le nom d'*Anastase II*. A peine se fut-il réconcilié avec l'Eglise et eut-il pris des mesures pour repousser les Arabes, qu'une révolte éclata parmi les soldats de la flotte, qui forcèrent *Théodose*, receveur des impôts, à prendre le diadême. Anastase abdiqua, et se retira (717) dans un couvent. Mais *Léon*, auquel il avait confié le commandement de l'armée en Asie mineure, se refusa à reconnaître Théodose III. Il fut proclamé empereur par ses soldats, et Théodose lui céda la couronne. Une nouvelle période commence pour l'empire grec avec l'avénement de Léon l'Isaurien, qui, après l'avoir sauvé de l'invasion des Arabes, le jeta dans une série de troubles et de désordres par ses décrets iconoclastes. Au moment même où il prit possession du trône, les Arabes attaquèrent sa résidence avec une formidable armée.

§ IV. DU KHALIFAT ET DES CONQUÊTES DES ARABES SOUS LES OMMAÏADES.

661 — 720.

AUTEURS A CONSULTER. Les *ouvrages* de Condé et Cardonne (chap. V. § 5), ainsi que Murphy, *Histoire de l'empire mahométan en Espagne.* Londres 1816. (en anglais). Aschbach, *Histoire des Ommaiades en Espagne.* Frankfurt 1829. 2 vol. 8. (en allemand).

Khalifs: Moawijh I 661—680. Yezid 680—683. (*Abdallah, khalif à la Mecque* 681—693). Moawijah II 683. Mervan I 684—685. Abdel Malec 685—705. Walid I 705—715. Soliman 715—717. Omar II 717—720.

1. L'avénement de *Moawijah* au khalifat est un événement très-important pour l'histoire des Arabes, d'abord parce que le pouvoir suprême dans la société musulmanne devint héréditaire dans la famille des Ommaïades; puis parce que le morcellement de l'empire arabe se prépara de loin par la division des partisans de l'Islamisme en deux fractions religieuses, les Sounnites et les Chiites; et enfin parce que la translation du siége du khalifat hors de l'Arabie amena de très-grands changements dans l'organisation politique de l'empire même. La dignité des khalifs perdit dès-lors son caractère patriarcal et ces princes, en abandonnant la simplicité des mœurs arabes, cherchèrent à baser leur pouvoir sur la force militaire. — Le grand nombre de partisans qu'Ali comptait en Arabie, (661) forcèrent *Moawijah* à fixer sa résidence à Damas en Syrie, où il avait séjourné comme gouverneur de cette province. Amrou maintint son autorité en Egypte, et Ziyad dans l'Arabie et la Perse où il punit avec la plus grande sévérité chaque tentative des Alites pour se soustraire à la domination du khalif. La conquête de l'Afrique fut commencée par Acba, qui avait conclu une alliance avec les Berbers, les (666) Bédouins africains. Il fonda *Caïrwan* dans l'ancien territoire de Carthage et la ville devint bientôt importante pour le commerce avec l'intérieur de l'Afrique.

2. Les guerres civiles recommencèrent sous le règne de *Yezid I*, que son père Moawijah avait fait reconnaître de son vivant comme khalif et qui se rendit odieux par son avarice. Les Alites se révoltèrent en Arabie ayant à leur tête *Hosséin*, fils d'Ali, et *Abdallah*, fils de Zobéir. Le premier ayant péri en voulant se rendre à Koufa, dont les

habitants s'étaient déclarés pour lui; *Abdallah* prit (684) le titre de khalif à la Mecque, prétendant que les descendants d'Ali lui avaient cédé leurs droits. Yezid mou- (688) rut pendant que son armée assiégeait la Mecque, et son fils, *Moawijah II*, abdiqua en faveur des descendants d'Ali, qu'il considéra comme ayant des droits plus légitimes au khalifat. Mais *Mervan I*, un de ses parents, se mit à la tête des Ommaïades de Damas, et se rendit maître de la Syrie et de l'Egypte. Les Alites dans la Perse se déclarèrent alors contre les deux khalifs et donnèrent ce titre à *Mahomet*, demi-frère de Hosséin, et qui était captif à la Mecque. Une terrible guerre civile, signalée par les plus grandes horreurs, dévasta alors, pendant dix ans, toutes les provinces de l'empire arabe. *Abd el Malec*, qui avait à Damas succédé à son père Mervan II, parvint à défaire tous ses ennemis, et rétablit l'unité du khalifat; mais il (693) ne put maintenir son autorité que par les plus terribles cruautés. *Hedjadj*, qu'il avait nommé gouverneur de l'Irac, inonda ce pays du sang des Alites, qui y étaient très-nombreux. Les Grecs furent expulsés de l'Afrique et (698) *Moussa* acheva la conquête des côtes jusqu'à l'Océan Atlantique. Les Berbers et les Maures embrassèrent l'Islamisme et s'unirent avec les Arabes. La ville de Ceuta, défendue par *Julien*, gouverneur goth, résista aux armes des Arabes.

3. Le règne de *Walid*, fils et successeur d'Abd el Malec, est la période la plus brillante de l'histoire de l'empire arabe. L'autorité des khalifs fut alors reconnue depuis les Pyrénées et l'Atlantique jusqu'aux frontières de la Chine. Pendant que *Hedjadj*, gouverneur de l'Irac, et *Cotaïba* auquel il avait confié le commandement d'une armée, soumettaient les Indes orientales au sceptre de Walid et portaient l'Islamisme chez les peuplades errantes dans les Steppes de la Haute-Asie, *Moussa*, le conquérant de l'Afrique, passa le détroit de Gibraltar et aborda en Espagne. Il y avait été appelé par les fils et les partisans de Witiza contre le roi Rodéric. *Tarec*, général de Moussa, avait déjà anéanti les forces des Visigoths dans la bataille (711) de Xérès de la Frontéra, et était devenu maître de Tolède. La dissolution intérieure de la monarchie facilita aux Arabes la conquête de l'Espagne, dans laquelle ils furent aidés par les nombreux Juifs, qui avaient été baptisés par force et qui leur livrèrent plus d'une ville. Les vainqueurs im-

posèrent aux Visigoths un tribut annuel tout en leur laissant leur législation, leur administration et le libre exercice de la religion chrétienne.

4. Moussa, jaloux des succès brillants des armes de son général Tarek, le destitua parce qu'il avait continué sa marche victorieuse contre ses ordres. Mais le mécontentement des Musulmans le força à lui rendre la liberté et le commandement d'une armée. Ce désaccord empêcha la conquête entière de l'Espagne. Les plus braves parmi les Visigoths se retirèrent dans les montagnes de l'*Asturie* et y défendirent leur indépendance, ainsi que les *Basques* dans la *Cantabrie*. Le khalif, instruit des différends qui s'étaient élevés entre Moussa et Tarek, les rappela tous les deux à Damas. Moussa, qui avait déjà passé les Pyrénées et détruit
(713) Narbonne, confia le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique à ses deux fils, Abd el Aziz et Abdallah, et entra en triomphe à Damas, au moment même où le
(715) khalif Walid y venait de mourir. *Soliman* son frère qui lui succéda, ayant été gagné par Tarek, arrivé un peu plus tôt à Damas, priva Moussa de sa dignité et de ses richesses, pour les donner à son rival. Le nouveau khalif voulut traiter avec une égale sévérité Cotaïba, le conquérant des Indes; mais celui-ci se révolta et périt dans une bataille, qu'il livra à l'armée de Soliman.

5. Walid désirait couronner les succès de ses armes par la destruction de l'empire grec, qu'une longue guerre pour le trône désolait. Pendant qu'il armait pour l'exécution de ce projet il mourut, et son successeur Soliman
(717) envoya contre Constantinople une flotte de dix-huit cents navires, qui portait cent vingt mille hommes et dont il avait confié le commandement à son frère *Moslem*. Mais un hiver rigoureux, la valeur de l'empereur Léon l'Isaurien qui fit de fréquentes sorties et le feu grégeois, par lequel toute la flotte fut détruite, sauvèrent la ville. Déjà plus de cent mille Musulmans avaient péri pendant le siége, qui durait depuis treize mois, lorsque *Omar II*, successeur de
(718) Soliman, accorda à Moslem la permission de se retirer avec les débris de l'armée, permission que celui-ci avait vainement sollicitée de son frère. La décadence de l'empire arabe commença avec la mort d'Omar II. Les guerres civiles éclatèrent bientôt de nouveau, guerres qui amenèrent la chute de la dynastie des Ommaiades.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT ET DE L'ORIENT JUSQU'A L'AVÉNÉMENT DE CHARLEMAGNE AU TRONE.

714—768.

§ I. DES FRANCS JUSQU'AU COURONNEMENT DU TROISIÈME PÉPIN.

714—752.

AUTEURS A CONSULTER. Les *ouvrages* de Fauriel et de Valois. Baronius, *Annales;* et Pagi, *Critica.* Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France.* Paris 1836 8.

1. *Charles Martel* 717-741. — Le bas-âge de la plupart des princes mérovingiens lors de leur avénement au trône, en outre l'incapacité et la faiblesse de plusieurs d'entre eux, menacèrent les royaumes francs d'une dissolution entière, et auraient fini par les livrer aux conquérants de l'Espagne, si le second Pépin ne les eût sauvés, en assurant à sa famille le pouvoir suprême, que les circonstances mêmes avaient mis entre ses mains. En désignant son petit-fils Théodoald, enfant de six ans, comme son successeur à la mairie du palais, il montra clairement que cette dignité était devenue entièrement indépendante et du roi et de la noblesse. Il avait eu soin de nommer sa femme Plectrude tutrice de son petit-fils et de lui confier le gouvernement. Mais bien qu'elle ne manquât ni de talents ni d'énergie, la veuve de Pépin ne fut pas en état de maintenir son autorité dans la Neustrie, où la noblesse ne supportait qu'avec peine la domination de la famille austrasienne. Une révolte éclata, les Neustriens chassèrent Théodoald, que sa mère avait envoyé chez eux, et donnèrent (715) la mairie du palais à *Raganfried* qui régna au nom de *Dagobert III*, roi titulaire de Neustrie. Théodoald étant mort peu de temps après, une armée neustrienne marcha contre Cologne, résidence de Plectrude, et se réunit sous les murs de cette ville avec les Frisons, dont le (716) duc *Ratbod* avait conclu une alliance avec Raganfried. Mais

grâce à la vaillante défense de la ville et au courage de *Charles*, fils naturel de Pépin, qui, s'étant évadé de la prison où sa belle-mère l'avait enfermé, avait été reconnu comme leur suzerain par la plupart des vassaux de son père, les alliés furent forcés de se retirer. Charles poursuivit les Neustriens, les vainquit dans la bataille de *Vincy* (717) et soumit le pays jusqu'à la Seine à son autorité. Après cela il se réconcilia avec Plectrude, prit le titre de (718) maire du palais et régna au nom de *Clotaire*, à qui il avait donné le diadême.

2. Cependant le pouvoir de Charles fut menacé par l'alliance, que Raganfried venait de conclure avec *Eudon*, qui avait profité, pour se rendre indépendant dans le midi de la Gaule, des guerres survenues dans les royaumes francs, avant la bataille de Testri, entre les maires du palais. Eudon s'était rendu maître de l'ancien royaume d'Aquitaine, de la Vasconie Gauloise et de la Provence, de sorte qu'il fut à même de venir au secours des Neustriens avec une nombreuse armée. Charles attaqua les alliés près de (719) Soissons et les défit complètement. Paris tomba entre ses mains et toute la Neustrie se soumit à lui. Clotaire étant mort, il laissa le titre de roi à Chilpéric II, qui avait succédé à Dagobert III. Après cette victoire, Charles affermit son pouvoir par des traités d'amitié, qu'il conclut avec Eudon, souverain d'Aquitaine, et avec le duc des Frisons (719) *Poppon*, successeur de Ratbod et qui avait embrassé le christianisme. Saint *Willibrord* prêcha l'Evangile aux Frisons. Par des guerres heureuses, Charles imposa aux (730) *Saxons* un tribut annuel et força les *Alemannes* et les *Bavarois* à reconnaître de nouveau l'autorité des Francs. Le vaillant maire du palais allait alors être appelé à soutenir une plus importante lutte avec les formidables ennemis du christianisme.

3. *Premières invasions des Arabes en Gaule*. 721—731. — Le rappel des conquérants de l'Espagne *Moussa* et *Tarek* par le khalif Walid I avait empêché les Arabes de porter leurs armes au-delà des Pyrénées. L'Espagne fut organisée comme province arabe : un *Emir* ou gouverneur, qui résidait à Cordoue, fut placé à la tête de l'administration civile, en même temps qu'il commandait les troupes : il avait sous ses ordres cinq *Walis*, qui gouvernaient les cinq provinces qui formaient la division de

la presqu'île. Des *Alcaïdes*, espèce de magistrats municipaux, présidaient à l'administration des villes. — Les pre
mières tentatives faites par les Arabes pour franchir (719)
les Pyrénées, échouèrent grâce à la bravoure des habitants guerriers de ces montagnes. *El Samah*, qui devint gouverneur de l'Espagne en 719 fut plus heureux que ses devanciers. Il passa les Pyrénées et fit la conquête de la Septimanie, dernière province du royaume des Visi- (721)
goths, et qui avait défendu son indépendance contre Eudon. Après avoir pillée Narbonne, les Arabes envahirent l'Aquitaine, mais ils furent anéantis dans une sanglante bataille qu'Eudon leur livra sous les murs de Toulouse, sa résidence. Pour venger cette défaite les Arabes reparurent peu de temps après et devastèrent la Provence. Eudon (725)
les battit une seconde fois et les refoula dans les Pyrénées. Les guerres civiles, qui éclatèrent à cette époque en Espagne, par suite de la rivalité qui existait entre les Arabes et les Berbers, préserva la Gaule d'une nouvelle invasion. Les Berbers, plus nombreux que les Arabes, étaient pourtant souvent traités par ceux-ci comme sujets; de là la haine entre les deux races, haine qui éclata souvent en hostilités ouvertes. Elle poussa aussi le chef berber, *Othman Munuza*, qui commandait les forces arabes entre l'Ebre et les Pyrénées, à négocier une alliance avec son voisin Eudon, alliance que celui-ci avait acceptée pour pouvoir de son côté tenir plus facilement tête au puissant maire du palais des Francs. Mais cette alliance devint funeste au souverain de l'Aquitaine.

4. Le khalif Hescham avait investi *Abd el Rahman* du gouvernement de l'Espagne, et celui-ci, après avoir rétabli l'ordre dans le pays et puni Othman Munuza de ses (731)
relations avec un prince chrétien, passa les Pyrénées (732)
avec l'intention de soumettre la Gaule à la loi de Mahomet. Eudon, vaincu sur les bords de la Garonne, se réfugia auprès de Charles, et l'innombrable armée arabe prit Bordeaux, Toulouse et Poitiers. De là elle s'avança vers Tours, célèbre par le tombeau de saint Martin. Charles accourut alors à la tête des peuplades germaines qui habitaient les vastes régions situées entre la Loire et le Weser, et sauva la société chrétienne de l'Europe par la brillante victoire de *Poitiers*, qui lui valut le surnom de *Martel*. Les débris de l'armée arabe se sauvèrent à Narbonne. La

bataille de Poitiers soumit le midi de la Gaule ainsi que le royaume de Bourgogne à l'autorité de Charles Martel, qui investit Eudon du gouvernement de l'Aquitaine et de la Vasconie gauloise à titre de fief. Il est vrai qu'à la mort de ce prince des révoltes éclatèrent dans ces deux pays, et les Arabes, appelés par les insurgés, parvinrent jus-
(737) qu'à Lyon. Mais Charles Martel triompha des révoltes en Aquitaine et en Bourgogne et rejeta les Arabes dans
(739) la Septimanie d'où ils ne sortirent plus. Une révolte des *Frisons*, dont le duc, Poppon, avait abandonné le christianisme, lui avait déjà fourni l'occasion de soumettre la
(734) Frise à sa domination. Sa puissance était tellement
(737) grande qu'à la mort de Théodéric IV, qui avait porté le titre de roi pendant dix-sept ans, il ne remplit plus le trône et régna lui-même quatre ans sur toute la monarchie franque comme véritable souverain. Les princes les plus puissants de l'Europe, tels que Liutprand, roi des Langobards et d'autres, conclurent des traités d'amitié avec lui, et le pape Grégoire III réclamant son secours contre le souverain des Langobards, lui conféra le titre de *patrice de l'Eglise romaine*. Il faut dire pourtant que la gloire militaire de Charles Martel fut ternie par de nombreux actes de violence dont il se rendit coupable, en confisquant des biens ecclésiastiques et en investissant ses compagnons d'armes des hautes dignités de l'Eglise. Cependant le besoin de ressources extraordinaires, pour couvrir les frais de guerres nombreuses, lui sert jusqu'à un certain point d'excuse, et l'appui qu'il prêta à St. Willibrord et à St. Boniface, qui prêchèrent l'Evangile aux Frisons et aux Thuringiens, est une preuve des sentiments religieux dont il était animé. Avant de mourir Charles Martel partagea, du
(741) consentement des Francs, les royaumes qui lui étaient soumis entre ses deux fils aînés *Carloman* et *Pépin*, donnant à son troisième fils *Grippon* la possession de quelques comtés.

5. Lors de la mort du puissant maire du palais le trône était vacant, aucun des descendants de Clovis, dont plusieurs vivaient dans des couvents, ne portait le titre de roi et aucune voix ne s'éleva en leur faveur. Mais des révoltes, qui éclatèrent en Aquitaine et dans la Germanie, et les tentatives de leur frère cadet, Grippon, pour s'emparer du pouvoir dans un des royaumes francs, décidèrent Carloman

et Pépin à donner le titre de roi à *Chilpéric III*, fils de Chilpéric II, enfant imbécile. Cet acte purement politique (741) ne fut ni sanctionné ni improuvé par les Francs et ne changea en rien l'état de la monarchie. Après avoir emprisonné Grippon, les deux frères étouffèrent la révolte de *Hunold*, duc d'Aquitaine, et celui-ci ayant abdiqué, son fils *Waïfre* mit bas les armes et reconnut l'autorité des vainqueurs. (745) Les mêmes succès accompagnèrent leurs armes contre les Bavarois et les Alemannes, dont les ducs furent forcés de recevoir leurs dignités, à titre de fiefs, des princes francs. (746) Pendant qu'ils combattaient ainsi contre les peuples révoltés, les fils de Charles Martel s'occupèrent avec zèle du rétablissement de la discipline ecclésiastique, et de la réparation des injustices commises par leur père, aux dépens de l'Eglise. Ils trouvèrent un digne auxiliaire dans un homme qui, depuis plus de vingt ans, travaillait à la conversion des peuplades païennes, qui habitaient le nord de la Germanie. St. *Boniface* (1), Anglais de naissance et qui avait porté le nom de *Winfried*, avait quitté sa patrie, pour porter l'Evangile aux Frisons et aux Thurin- (716) giens. Ayant été nommé légat et évêque par le pape Grégoire II, il était parvenu, après un travail non interrompu de treize ans, à anéantir le paganisme chez les Thuringiens et à convertir une multitude de Frisons. Le pape Grégoire III lui donna alors le pallium archiépiscopal et l'engagea à travailler au rétablissement de l'ordre parmi le clergé des royaumes francs. Mais ayant trouvé de la résistance de la part de Charles Martel, il se rendit (739) en Bavière et y procéda avec le secours du duc Odilon à une nouvelle division du pays en quatre diocèses, ceux de Saltzbourg, de Freisingue, de Ratisbonne et de Passau.

6. A peine l'obstacle qui s'était opposé à son but fut-il levé par la mort de Charles Martel, que Boniface se mit à l'œuvre et réforma le clergé dans les royaumes francs. Secouru par Carloman il convoqua de fréquents synodes qui donnèrent de salutaires arrêtés relatifs au rétablisse-

---

(1) Voyez les nombreuses et intéressantes lettres de saint Boniface, publiées par Wurdtwein, *Epistolæ S. Bonifacii*. Moguntiæ 1799, et sa Vie dans les *Acta Sanctorum* du premier juin.

ment de la discipline. Plusieurs évêques furent déposés et trois nouveaux évêchés furent fondés en Alemannie et en Thuringe. Carloman et Pépin rendirent à l'Eglise une partie des biens confisqués par leur père, et promirent la restitution successive du reste. Boniface lui-même, en récom-
(748) pense de ses mérites, fut nommé archevêque de Mayence et primat de la Germanie. Mais son zèle pour propager l'Evangile chez les païens le poussa à abandonner
(754) son siége et à se rendre de nouveau en Frise. Il venait de commencer sa mission apostolique dans ce pays lorsqu'il fut attaqué par une troupe de païens et tué avec toute sa suite près de Doccum. Telle fut la fin d'un homme avec lequel commence une nouvelle période dans l'histoire de la civilisation des peuples de l'Europe.

7. Carloman, qui avait travaillé de concert avec son frère au rétablissement de l'ordre intérieur dans les royaumes
(747) francs, se démit de sa dignité et rentra dans le couvent établi sur le mont Cassin près de Bénévent. Pépin devint ainsi seul maire du palais des Francs. De nouveaux désordres éclatèrent par la mise en liberté de son frère Grippon. Celui-ci poussa d'abord les Saxons à une invasion dans la Thuringe. Pépin les défit, et Grippon se réfugia en Bavière, où il sut s'emparer du pouvoir en en privant Thassi-
(749) lon, fils mineur d'Odilon. Mais Pépin vainquit l'armée réunie des Bavarois et des Alemannes, dont le duc Lantfred avait embrassé la cause de Grippon et fit de nouveau prisonnier ce dernier. Ayant recouvré une seconde fois sa
(753) liberté, Grippon périt pendant qu'il passait les Alpes dans le but de renouveler ses tentatives coupables. Pépin réunissait ainsi en sa personne la plénitude du pouvoir royal, pouvoir que la force des choses avait placé entre les mains de ses ancêtres et qui était devenu héréditaire dans sa famille. Toute la nation des Francs le considérait comme son souverain et lui donnait le titre de *duc et prince des Francs*. Mais il ne portait pas encore la couronne, qu'il avait donnée lui-même à un des descendants de Clovis. Les Francs, mécontents de cet état de choses, engagèrent unanimement Pépin à prendre le titre de roi, et le chef de l'Eglise, conformément au droit public alors en vigueur, ayant décidé en faveur de ce changement, Pépin accepta la couronne que le peuple lui offrait et fut sacré roi par St. Boniface. Childéric III rentra dans

le couvent dont il était sorti (1). — Les affaires de l'Italie demandèrent l'intervention de Pépin, qui rendit un immense service à la civilisation européenne, en constituant l'indépendance temporelle des souverains-pontifes.

§ II. DE L'ITALIE JUSQU'A LA PREMIÈRE EXPÉDITION DE PÉPIN DANS CE PAYS.

713—754.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez chap. V. § 4, et comparez encore Cenni, *Monumenta dominationis pontificiæ*. Romæ 1761, 2 vol. 8. Orsi, *De l'origine de la domination et de la souveraineté des pontifes romains*. Rome 1789 (en italien). Savigny, *Histoire du droit romain*. t. I. chap. 5.

Rois Langobards : Liutprand 713—744. (*Hildéprand* partage le trône avec lui depuis l'an 736—744.) Rachis 744—749. Aistulf 749—756. Désidère (Didier), dernier roi indigène, 756—774.

Papes : Grégoire II 714—731. Grégoire III 731—742. Zacharie 742—752. Etienne III 752—757.

1. De grands changements eurent lieu dans l'état politique de l'Italie, pendant la première moitié du huitième siècle. Jusqu'à cette époque ce pays avait été divisé entre les Langobards et les Grecs, et les relations entre ces peuples avaient été maintenues grâce surtout à la sollicitude des souverains-pontifes, qui s'étant souvent portés comme médiateurs entre les deux peuples, étaient parvenus à maintenir l'autorité des empereurs de Constantinople dans l'exarchat et dans les duchés de Rome et de Naples. Les guerres civiles, qui avaient déchiré le royaume des Langobards depuis le milieu du septième jusqu'au commencement du huitième siècle, avaient forcé les souverains de ce peuple à abandonner le projet qu'ils avaient conçu de conquérir toute l'Italie. Liutprand fils d'Ansprand avait enfin rétabli (713) l'ordre intérieur, mais le pouvoir royal avait été affaibli, et dans les duchés de Spolète et de Bénévent, la dignité ducale était devenue héréditaire et plus ou moins indépendante.

(1) L'avénement au trône de Pépin n'est pas une usurpation, ainsi que quelques auteurs modernes ont voulu le faire croire. Les Francs usèrent en cela du droit d'élire le souverain, droit qui était consacré dans leur constitution. Aucun écrivain du temps n'y a vu quoi que ce soit d'illégitime.

Les troubles, qui éclatèrent dans les provinces grecques, offrirent à Liutprand l'occasion de les attaquer avec succès. (726) L'empereur Léon l'Isaurien avait rendu ses fameux édits iconoclastes, par lesquels il ordonnait de briser les images des Saints dans toute l'étendue de son empire. Irrité par l'opposition du pape Grégoire II contre ces mesures sacrilèges, il ordonna à l'exarque Paul de Ravenne de marcher (727) sur Rome et de déposer le pape. Mais l'exarque fut tué dans une révolte des habitants de Ravenne qui prirent la défense des images, et qui ouvrirent les portes de leur ville à Liutprand. Des désordres pareils avaient eu lieu à Rome et à Naples, et les habitants de ces provinces, après avoir chassé les gouvernements grecs, prirent la résolution d'élire un empereur en Italie, qui irait renverser le trône de Léon l'Iconoclaste. L'exécution de ce projet fut empêchée par le pape Grégoire II, qui sut maintenir l'autorité de Léon à Rome et à Naples et qui la rétablit à Ravenne, que le nouvel exarque Eutychius, venu de Constantinople, reprit avec le (729) secours des Vénitiens.

2. Cependant l'empereur Léon renouvela ses édits contre les images, et le pape Grégoire III, successeur de Grégoire II, se vit forcé de prononcer l'anathème contre les briseurs d'images. Une flotte grecque, envoyée en Italie, fut détruite (733) par une tempête, et les troubles se renouvelèrent dans les provinces grecques. L'ambitieux Liutprand voulut en profiter et prépara une expédition contre Rome. Mais les ducs de Spolète et de Bénévent, alliés du pape, se refusèrent à l'accompagner. Liutprand marcha alors seul contre Rome et Grégoire implora l'intervention de Charles Martel, ami du (742) roi des Langobards. Le pape mourut pendant que l'on négociait, et Charles Martel étant mort dans la même année, Zacharie le nouveau pontife parvint à conclure un traité avec Liutprand. Celui-ci tourna alors ses armes contre les ducs de Spolète et de Bénévent et les déposa : puis il mar- (743) cha contre Ravenne qu'il aurait prise sans l'intervention du pape, qui sauva cette province pour la conserver à l'empereur Constantin Copronyme, bien que ce prince eût renouvelé les édits de son père contre les images.

3. *Rachis*, duc de Frioul, que les Langobards avaient élu (744) comme successeur de Liutprand, abdiqua après un règne de cinq ans et entra dans le couvent du mont Cas- (749) sin. *Aistulf* (Astolphe), son frère, lui succéda sur

le trône et reprit les plans de conquêtes de Liutprand. Il s'empara de l'Exarchat et transféra sa résidence de Pavie à Ravenne. Ensuite il exigea un tribut des Romains et déclara son intention de réunir le duché de Rome à son royaume. Le pape Etienne envoya des ambassadeurs à Ravenne, mais Aistulf ne les écouta pas. Il renvoya aussi les ambassadeurs grecs, arrivés de Constantinople et continua ses armements. Le pape, après avoir vainement sollicité des secours auprès de l'empereur Constantin, s'adressa enfin à Pépin, et le pria de le protéger contre l'attaque des Langobards. Après avoir fait une dernière tentative auprès du roi Aistulf, chez lequel il s'était rendu, accompagné d'un nouvel ambassadeur grec, qui était arrivé de Constantinople, afin de détourner ce prince de ses projets contre Rome, le pape continua son voyage et arriva auprès de Pépin, qui l'avait invité à se rendre à sa cour. — Ce récit abrégé des faits prouve à l'évidence que les souverains-pontifes, loin de contribuer à la chute de l'autorité des empereurs grecs en Italie, avaient plutôt fait tous leurs efforts afin de la maintenir. Ce n'est qu'en cédant à la nécessité qu'ils se sont adressés à Pépin, pour ne pas tomber sous la domination des Langobards, dont plus d'une fois déjà ils avaient eu occasion de reconnaître les sentiments hostiles. Tout ce que plusieurs auteurs modernes ont dit de cette politique perfide et rusée des papes, qui avaient entretenu la discorde et la division en Italie, afin de s'arroger le pouvoir suprême à Rome, tombe devant une connaissance tant soit peu profonde de l'histoire elle-même.

§ III. RÈGNE DE PÉPIN. FONDATION DE L'INDÉPENDANCE TEMPORELLE DU SAINT-SIÉGE.

752—768.

AUTEURS A CONSULTER : Voyez les deux §§ précédents, et comparez encore : Bœhmer, *Regesta chronologico-diplomatica Karolorum.* Frankfort. 1832. 4. (en allemand).

Papes : Etienne III 752—768. Paul 757—768.

1. Le règne de Pépin est une époque bien importante dans l'histoire de la civilisation de l'Europe. Par ses guerres heureuses, ce prince prépara la voie à son glorieux fils et affermit son autorité sur toute la Gaule et une grande partie

de la Germanie, achevant ainsi l'œuvre de Clovis qui tendait à fonder un puissant royaume germain. Par son intervention dans les affaires de l'Italie, il institua cette indépendance temporelle du Saint-Siége, qui contribua si puissamment au développement rapide de la société catholique. — L'arrivée du pape Etienne dans son royaume rappela Pépin d'une expédition contre les Saxons, qu'il avait vaincus et forcés à donner des ôtages. Après avoir été sacré avec ses deux fils, à Saint-Denys, par le pape, il l'accompagna (754) en Italie à la tête d'une armée. Les Langobards, qui avaient occupé les défilés des Alpes, furent vaincus, et Aistulf rendit l'exarchat et la Pentapole au vainqueur qui donna ces provinces, en propriété pleine et entière, à St. Pierre et à ses successeurs. La domination grecque ayant déjà cessé d'exister de fait à Rome, les papes devinrent les souverains temporels du duché de Rome, ainsi que d'une partie de l'Italie septentrionale. Les empereurs grecs ne conservèrent que le midi de la presqu'île. Voilà l'origine de la domination temporelle des souverains-pontifes sur une partie de l'Italie.

2. Cependant Pépin fut forcé de passer une seconde fois (756) les Alpes et d'attaquer le roi des Langobards dans sa résidence de Pavie, parce que celui-ci avait essayé de prendre Rome par un coup de main. Il acheta la paix du roi franc par une somme d'argent et promit de rendre ses conquêtes. La mort l'empêcha d'exécuter cette promesse. *Désidère* (Didier), duc de Frioul, lui succéda par l'élection des seigneurs, et suivit le même système d'hostilités contre le Saint-Siége. Il conclut une alliance avec le gouverneur grec de Naples et lui promit son secours pour le remettre en possession de Ravenne. Mais ces intrigues furent découvertes par le pape Paul, successeur d'Etienne, et Pépin en fut informé. Des ambassadeurs francs arrivèrent en Italie (759) et la paix fut rétablie entre le pape et Désidère. Celui-ci ne rendit pourtant pas les villes, situées dans la Pentapole, et dont il s'était emparé. — Les guerres de Pépin contre les Saxons, les Frisons et les Aquitains l'empêchèrent d'intervenir plus activement dans les affaires de l'Italie. Les Frisons, que son père Charles Martel avait déjà forcés à reconnaître son autorité, s'étaient révoltés et avaient abandonné le christianisme. Saint Boniface, qui était allé en (754) Frise pour prêcher l'Evangile, avait été massacré par les païens, et Pépin dévasta le pays pendant deux ans

pour venger ce meurtre. De là, il marcha contre les Saxons qui avaient fait cause commune avec les Frisons, (756) les vainquit et imposa aux peuplades qui habitaient la rive gauche du Weser un tribut annuel de trois cents chevaux. Saint Suibert, venu de l'Angleterre, travailla en même temps à la conversion des vaincus.

3. Il fut encore donné à Pépin de refouler les Arabes au-delà des Pyrénées. Les victoires de Charles Martel avaient mis fin à leurs invasions dans les royaumes francs; mais ils étaient restés maîtres de la Septimanie, ancienne province visigothe. Profitant des guerres civiles qui déchiraient l'Espagne, le comte Ansemund, Goth de naissance et gouverneur de plusieurs villes dans la Septimanie, se (752) révolta contre les Arabes et appela les Francs à son secours. Pépin prit possession de ces villes et s'empara enfin (759) de Narbonne, chef-lieu de la province. Les Pyrénées séparèrent dès-lors le royaume des Francs du khalifat de Cordoue. — Toutefois la révolte de Waïfre, fils de Hunold et duc d'Aquitaine, occupa Pépin pendant les huit dernières années de son règne. Cette révolte avait sa principale cause dans la diversité de race des Aquitains et des Francs; ces derniers étant considérés par la population celtique de l'Aquitaine comme des étrangers. Waïfre, profitant de la haine des Aquitains pour les Francs, voulut se rendre indépendant de Pépin, à qui son père Hunold avait rendu hommage comme vassal. La guerre finit par la mort de Waïfre, qui, ayant été vaincu plusieurs fois, fut tué par les siens, ainsi que par la soumission de toute l'Aquitaine et de la Vasconie à la domination franque. — Pépin avant de mourir partagea son royaume entre ses deux fils Charles et Carloman. Ce partage, dans lequel il ne fut plus question ni de Germains ni de Gallo-Romains, est une nouvelle preuve que la fusion des deux races s'était déjà en grande partie operée.

§ IV. DE L'EMPIRE GREC SOUS LES EMPEREURS ICONOCLASTES.

717—803.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez ch. III. § 5. et ch. IV. § 4, et comparez encore : Baronius, *Annales*, et Pagi, *Critica*. Le Beau, *Histoire du bas-empire*, édit. de S.-Martin et Brosset.

Empereurs : Léon III l'*Isaurien* 717—741. Constantin, *Copronyme*, 741—775. Léon IV 775—780. Constantin, *Porphyrogenitus*, 780—799. Irène 792—803. Nicéphore.

1. Léon l'Isaurien, dont la bravoure et les talents militaires avaient sauvé l'est de l'Europe d'une invasion des Arabes, plongea son empire dans une série de troubles en devenant l'auteur de l'hérésie iconoclaste. Depuis les premiers siècles du christianisme l'Eglise avait permis de représenter par des tableaux la personne et les actes de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des saints martyrs, afin de rappeler ainsi aux chrétiens les sublimes modèles qu'ils devaient imiter. Cette coutume il est vrai avait parfois donné lieu à de graves abus, et le peuple, qui avait à peine abandonné l'idolâtrie, rendit plus d'une fois à ces images une adoration coupable. L'Eglise, tout en conservant les images, s'était élevée avec force contre ces abus et avait engagé ses ministres à éclairer le peuple sur le genre de vénération dont ces représentations saintes pouvaient être l'objet. L'empereur Léon l'Isaurien persécuta les images par des raisons toutes différentes. Elevé dans le camp, il avait été longtemps en contact avec les Arabes et les nombreux Juifs de l'Asie mineure, et comme il manquait d'instruction, il avait adopté l'opinion qu'on lui avait inspirée de consi-
(726) dérer toute image comme une idole. Dans la dixième année de son règne il publia un édit, par lequel il ordonna de briser les images dans toute l'étendue de son empire. Mais l'exécution de cet édit ne put se faire presque nulle part à cause de l'opposition du clergé, soutenu par la grande masse du peuple. Deux partis se formèrent bientôt partout, partis qui se donnèrent mutuellement les noms d'*iconoclastes*, briseurs d'images et d'*iconolâtres*, adorateurs d'images. Le patriarche de Constantinople, Germain, fut destitué par l'empereur, et le pape Grégoire II, qui demanda la révocation de l'édit, n'échappa à la vengeance de Léon qu'à la suite d'une révolte des habitants des provinces

grecques en Italie contre leurs gouverneurs. L'empereur mourut au milieu des troubles qu'avait excités (741) son édit.

2. Après la mort de Léon une guerre pour le trône éclata entre son fils *Constantin* et le beau-frère de celui-ci, le comte *Artavasdus*. Ce dernier, qui avait été élu empereur par le parti opposé aux iconoclastes, succomba cependant dans la lutte, et Constantin s'empara du trône avec le secours de l'armée, dans laquelle la nouvelle hérésie comptait de nombreux partisans. Egal à son père par ses talents militaires et son caractère despotique, Constantin affermit son pouvoir par des guerres heureuses contre les Arabes, dont les forces étaient affaiblies par les guerres des Abbassides et des Ommaiades. Puis il renouvela les édits iconoclastes et, dans un conciliabule convoqué à Constantinople et composé de ses partisans, il fit déclarer hérétique l'ancienne doctrine de l'Eglise par rapport aux images. Les troubles se renouvelèrent dans les provinces de l'empire et l'empereur persécuta surtout les moines, qui bravaient avec le plus d'audace ses ordres impies. La plus grande partie de ses provinces en Italie furent conquises par les Langobards et enlevées à ceux-ci par les Francs, elles furent données aux souverains-pontifes. Les Bulgaires renouvelèrent en même temps leurs invasions dans la Thrace, et l'empereur, qui les avait repoussés, mourut pendant une expédition qu'il entreprit au-delà du Danube. (775)

3. *Léon IV*, qui succéda à son père Constantin, persista dans la persécution des images, malgré la protection que leur accorda sa femme Irène. Mais il mourut cinq ans après son avénement au trône, qu'il laissa à (780) son fils mineur *Constantin*, pour lequel sa mère *Irène* prit les rênes du gouvernement. L'impératrice, qui fut forcée par le khalif Haroun al Raschid de payer un tribut annuel, chercha avant tout à extirper l'hérésie des iconoclastes. Un concile, convoqué à Constantinople et transféré (786) de là à Nicée, condamna cette doctrine, et les édits contre les images furent révoqués. La vénération pour les saintes images fut de nouveau sanctionnée et se maintint à travers les siècles, malgré les attaques que les ennemis de l'Eglise n'ont cessé de diriger contre elles. — Irène souilla la gloire qu'elle venait d'acquérir; par son ambition et sa cruauté

envers son fils. Lorsque celui-ci voulut régner seul, elle lui fit crêver les yeux et s'empara du pouvoir. Cet (797) acte de barbarie provoqua une révolte de l'armée, composée en partie des anciens iconoclastes. *Nicéphore*, un haut fonctionnaire, se mit à la tête des révoltés, prit le titre d'empereur et relégua Irène dans l'île de Lesbos, où elle (803) mourut dans une grande misère.

§ V. DE L'EMPIRE ARABE JUSQU'AU RÈGNE DE HAROUN AL RASCHID.

720—809.

AUTEURS A CONSULTER. Voyez ch. VI. § 4, et comparez encore : Dombay, *Histoire des rois des Maures*. Agram 1794 (en allem.).

Khalifs : Omar II 717—720. Yezid II 720—724. Hescham 724—743. Walid II 743—744. Yezid III 744. Ibrahim 744. Mervan II 744—750. *Dynastie des Abbassides* : Aboul Abbas 750—754. Al Mansour 754—775. Mohamed I. Mahadi 775—785. Moussa al Hadi 785—786. Haroun al Raschid 786—809.

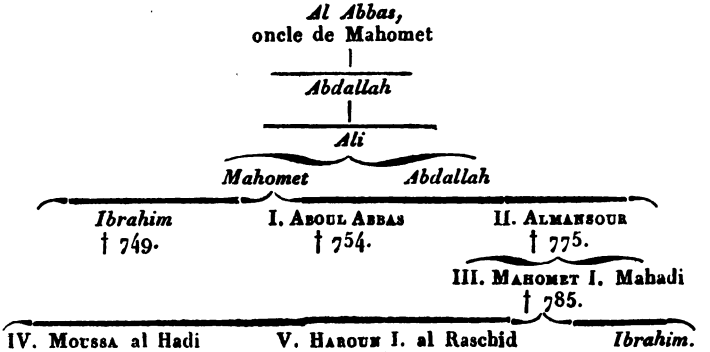
1. C'est dans la première moitié du huitième siècle, sous le règne du khalif Omar II et de ses deux successeurs, Yezid II et Hescham, que l'empire arabe parvint à sa plus grande étendue. L'autorité de ces princes était alors reconnue jusqu'aux frontières de la Chine à l'est, jusqu'à l'Atlantique et les Pyrénées à l'ouest, et ils étaient en même temps les souverains temporels et spirituels de la plupart des peuples soumis à leur sceptre. Mais le même fanatisme, qui avait assuré tant de victoires aux sectaires de Mahomet, devint funeste à l'empire qu'ils avaient fondé, lorsque la discorde vint à se mettre entre eux, discorde qui, ayant pour origine des questions religieuses, amena nécessairement la division politique de la société musulmanne. Les Chiites, qui appuyaient les prétentions au khalifat qu'élevaient les descendants d'Ali, et qui étaient très-nombreux dans le Corasan, tentèrent de s'emparer du trône des Ommaiades. Ce n'est que par la plus stricte justice à l'égard de tous les partis qu'Omar II sut maintenir son autorité. Aussi des révoltes éclatèrent-elles dans le Corasan, sous le règne de son successeur, le faible Yezid II, et l'habile Hescham ne put les étouffer complètement. Les armes arabes furent malheureuses en Gaule d'où Charles Martel les força à se

retirer dans les Pyrénées ; dans l'Asie mineure, elles n'eurent pas plus de succès. Léon l'Isaurien défendit contre eux avec avantage les provinces de son empire. L'avarice du khalif Hescham le rendit odieux, et les immenses trésors qu'il avait amassés, furent dissipés, avec une folle prodigalité, par son neveu *Walid II*, qui lui succéda sur le trône. Les guerres civiles, qui éclatèrent alors entre les membres de la dynastie régnante, hâtèrent la chute de cette famille. Walid ayant péri dans une révolte à Damas, son oncle *Yezid III* prit le titre de khalif. Le gouverneur de l'Arménie, *Mervan*, qui appartenait lui-même à la famille des Ommaiades, prit les armes pour le fils de Walid. Gagné par le khalif, il le reconnut, mais lorsque Yezid mourut il refusa de reconnaître comme khalif, *Ibrahim*, frère de celui-ci. Il s'empara de Damas, et déposant Ibrahim, qui avait fait tuer les fils de Walid, il prit lui-même le titre de khalif. (740)

2. Ces guerres pour le khalifat encouragèrent les Chiites, dont le nombre s'était continuellement augmenté dans le Corasan, à se révolter contre les khalifs de la dynastie des Ommaiades, qu'ils considéraient à la fois comme usurpateurs et comme hérétiques. Les descendants d'Al Abbas, oncle de Mahomet, se mirent à la tête de ce parti (1). L'assassinat d'*Ibrahim*, par ordre du khalif Mervan, (749)

---

(1) Les *Abbassides* prétendirent qu'Abou Hachem, petit-fils d'Ali, leur avait cédé les droits de sa famille. Voici leur généalogie jusqu'à *Haroun al Raschid :*



donna le signal de la révolte générale. Aboul Abbas, frère d'Ibrahim, remporta une victoire décisive sur Mervan, et prit (750) le titre de khalif, après la mort de celui-ci qui périt en Egypte, où il était allé chercher un asile. Toute la famille des Ommaiades fut exterminée à l'exception d'*Abd el Rahman*, qui parvint à se sauver en Afrique chez les Berbers. Aboul Abbas, auquel les cruautés qui avaient accompagné son avénement au trône, avaient valu le surnom d'*El Saffah*, ou le sanguinaire, mourut après un règne (754) de quatre ans. Son frère *Almansour*, qui lui succéda fonda la ville de *Bagdad* sur le Tigre, et y transféra sa résidence, ne se fiant pas aux habitants de Damas, où les Ommaiades avaient presque toujours résidé.

3. Le changement de dynastie dans l'empire arabe eut les suites les plus graves. L'Espagne, désolée pendant plus de dix ans par la rivalité et la haine des gouverneurs arabes et des chefs des tribus berbères, qui avaient pris une si large part à la conquête de ce pays, fut soustraite à l'autorité des khalifs de Bagdad. Un parti puissant invita *Abd el Rahman*, le seul qui avait survécu à la ruine de sa famille, à venir prendre le gouvernement de l'Espagne. Accompagné (755) par un corps de Berbers le dernier Ommaiade aborda sur les côtes de ce pays, et parvint à le soumettre à son sceptre, après une guerre de six ans. Ce fut en vain que le khalif *Almansour* envoya une armée contre lui. Abd el (763) Rahman affermit son trône par une victoire qu'il remporta sur son ennemi, et fixa sa résidence à Cordoue. Dès-lors toute communication entre l'Espagne et le khalifat de Bagdad fut rompue, bien que le nouveau souverain de Cordoue ne prît pas pour lui le titre de khalif.

4. Cependant le khalifat de Bagdad parvint à un haut degré de puissance et de prospérité matérielle et intellectuelle sous le règne de *Haroun al Raschid*, petit-fils d'Almansour. Après avoir imposé un tribut annuel aux empereurs de Constantinople, Haroun donna tous ses soins à l'état intérieur de son empire. Le commerce prospéra et devint une des principales occupations des Arabes. La poésie et les beaux-arts fleurirent, et le prince lui-même devint le héros, dont les poëtes arabes chantèrent les exploits. Les provinces africaines depuis les frontières de l'Egypte jusqu'à l'Océan Atlantique, se rendirent pourtant indépendantes à cette époque. *Edris*, descendant d'Ali

se mit à la tête de plusieurs tribus berbères, et (790) fonda le royaume de *Fezz*, qui devint puissant sous les princes de la dynastie des *Edrisites*. *Ibrahim ben Aglab*, nommé gouverneur de Caïrwan par Haroun al Raschid, (799) afin de s'opposer aux progrès des Edrisites, se révolta lui-même et laissa la souveraineté de cette partie de l'Afrique à ses successeurs, qui reçurent de lui le nom d'*Aglabites*. Ce démembrement du khalifat fut encore accéléré par Haroun lui-même, qui à sa mort divisa ses états entre (809) ses trois fils. L'Orient s'avançait ainsi vers de nouveaux bouleversements à l'époque où l'unité politique de la société chrétienne fut définitivement constituée par la fondation de l'empire de Charlemagne.

CHAPITRE VIII.

FONDATION DE L'EMPIRE GERMANO-CHRÉTIEN PAR CHARLEMAGNE.

768—814.

§ I. GUERRES DE CHARLEMAGNE JUSQU'A SON COURONNEMENT A ROME.

768—800.

AUTEURS A CONSULTER. Bœhmer, *Regesta*. Dippold, *Vie de Charlemagne*, Tubingue 1810. (en allemand). Gaillard, *Histoire de Charlemagne*. Paris 1816. 4 vol. 8. Normand, *Histoire abrégée de Charlemagne*. Bruxelles. 1838.

Papes : Etienne IV 768—772. Adrien 772—795. Léon III 795—816.

1. Le royaume des Francs, divisé entre les deux fils de Pépin, fut bientôt après réuni sous un seul sceptre. Carloman étant mort, les Francs, qui lui avaient été (771) soumis, élurent son frère Charles pour leur roi, en écartant les fils mineurs du prince défunt, selon une ancienne coutume du peuple. — La jeunesse de *Charles*, à qui la postérité a donné le nom de *Charlemagne*, est peu connue. Appartenant à la nation gallo-romaine par sa descendance de saint Arnoul, et germain par sa parenté avec la famille austrasienne du premier Pépin, il paraissait destiné à opérer la fusion définitive des deux populations

qui habitaient le sol de la Gaule. De bonne heure il avait pris part aux guerres de son père et au gouvernement du royaume, et il n'avait que vingt-six ans lorsque la mort de son frère le plaça seul sur le trône. Le long règne de Charlemagne n'est qu'une série de guerres, rarement interrompues par quelques années de paix. Cependant la plus grande tranquillité régnait à l'intérieur de son royaume et les révoltes, qui avaient si souvent troublé les provinces franques sous ses prédécesseurs, avaient cessé entièrement. Ce sont les peuples voisins contre lesquels Charlemagne tourna ses armes, les *Saxons*, les *Langobards*, les *Arabes*, les *Avares*, les *Slaves* et les *Danois*. Plusieurs d'entre eux, après avoir été vaincus, furent forcés de reconnaître l'autorité franque, tandis que d'autres cédant une partie de leur territoire conservaient leur indépendance.

2. L'*Italie* attira la première l'attention de Charlemagne. L'état de ce pays avait éprouvé de grands changements après les conquêtes de plusieurs provinces par Pépin, qui les avaient données en propriété pleine et entière au Saint-Siége. Aussitôt que par suite de cette donation un pouvoir temporel eut été réuni à la dignité pontificale, celle-ci devint le but de l'ambition des riches familles sénatoriales de Rome. Des troubles éclatèrent souvent à la mort d'un pape et donnèrent aux princes étrangers une occasion favorable de s'immiscer dans les affaires intérieures de Rome. Les premiers désordres de cette nature eurent lieu après (768) la mort du pape Paul. Un laïc, *Constantin*, qui appartenait à une famille patricienne, s'empara du pontificat et parvint à se faire reconnaître par le peuple de Rome. Mais une partie des dignitaires de l'Eglise invoquèrent le secours du duc langobard de Spolète contre l'usurpateur. Des troupes langobardes s'emparèrent de Rome et (768) détrônèrent Constantin. *Etienne IV* fut élu canoniquement, malgré les intrigues des Langobards, afin de faire donner la tiare à un homme de leur choix et de gagner ainsi de l'influence à Rome. Le roi Désidère ne se désista cependant pas de ses projets; après s'être fait un parti parmi les conseillers du nouveau pape, il vint à Rome avec une armée, s'empara de la personne de Christophe et de son fils Sergius, qui étaient à la tête du parti qui lui était hostile, et leur fit crêver les yeux. Il refusa en même temps de rendre au Saint-Siége plusieurs

territoires dont il s'était emparé sous le pontificat du pape Paul.

3. Dans ces démêlés avec le roi langobard le pape n'obtenait aucun secours des fils de Pépin à cause des relations amicales qui s'étaient établies entre eux et Désidère. Charlemagne avait épousé la fille de ce prince (770) après avoir répudié sa première femme légitime, malgré l'opposition du pape contre ce mariage illicite. Cependant le roi franc rompit peu de temps après le lien cou- (771) pable où il s'était engagé, et renvoya la princesse langobarde à son père. Cet affront irrita Désidère, qui, après la mort de Carloman, reçut à bras ouverts sa veuve et ses enfants et demanda au pape de couronner les jeunes princes, (772) rois des Francs. Sur le refus d'Adrien, qui avait succédé à Etienne IV, il marcha contre Rome. Charlemagne, à qui le pape s'adressa après avoir essayé infructueusement la voie des négociations, entra avec une armée en Italie. Pavie fut prise et Désidère, qui tomba entre les mains (774) du vainqueur, fut envoyé dans un couvent au-delà des Alpes. *Adelgis* son fils chercha un asile à Constantinople et Charlemagne prit le titre de roi des Langobards. Le duc langobard de Bénévent conserva son indépendance à cause de l'alliance, qu'il avait conclue avec le pape contre Désidère. La chute du royaume langobard n'amèna d'abord aucun changement dans l'état de l'Italie, car les provinces conquises conservèrent leur administration, et Charlemagne ne toucha pas à la constitution langobarde. Une conspiration des ducs langobards pour rétablir Adelgis sur le trône de son père, força cependant le monarque franc à introduire en Italie l'administration et la juridiction franques et à distribuer un grand nombre de fiefs à des seigneurs francs. En même temps il investit son fils Pépin, qui n'avait (780) que six ans, du titre de roi d'Italie et lui donna Pavie pour résidence. Le duché de Bénévent étant devenu l'asile de tous les mécontents du royaume langobard, Charlemagne entreprit une quatrième expédition au-delà des (786) Alpes. Le duc de Bénévent se soumit et se reconnut vassal des souverains francs.

4. Si les affaires de l'Italie avaient en quelque sorte forcé Charlemagne à y prendre part malgré lui, l'état du nord de la Germanie exigea impérieusement son intervention énergique. Les Saxons avaient conservé leurs anciennes

institutions sociales. Divisés en peuplades indépendantes ils avaient étendu successivement leur domination depuis l'Eider jusqu'à l'Ems. Leurs expéditions maritimes ayant cessé vers la fin du sixième siècle, époque à laquelle ils avaient consolidé leur pouvoir dans la Grande-Bretagne, ils avaient continuellement été en guerre avec les Francs. Leurs bandes guerrières ne cessèrent pas d'envahir le royaume d'Austrasie et depuis Clotaire II, les rois francs avaient rarement été sans porter leurs armes contre ces voisins guerriers. Païens, ils avaient repoussé toute tentative faite pour prêcher l'Evangile chez eux et c'eut été une négligence coupable de la part de Charlemagne, de ne pas employer tous les moyens en son pouvoir pour mettre un terme à cet état de choses et pour consolider d'ailleurs les frontières orientales de son royaume. A l'époque de son avénement au trône les Saxons se divisèrent en trois grandes fractions, les *Westphaliens* à l'ouest, les *Ostphaliens* à l'est et les *Angariens* au milieu. Une fois par an tous les chefs du peuple s'assemblaient à *Marclo* sur le Wéser pour délibérer sur les affaires du pays, et il paraît que ce fut là le seul lien social qui unissait les différentes tribus.

5. Les guerres de Charlemagne contre les Saxons durèrent pendant trente ans; elles étaient cependant interrompues par des intervalles de paix plus ou moins longs, et souvent ce n'étaient que quelques tribus, qui reprenaient les hostilités, tandis que les autres continuaient à vivre en paix sous leur nouveau souverain. Après trois expéditions entreprises par Charlemagne (772, 775, 776), les Saxons en deçà de l'Elbe, reconnurent son autorité et promirent de ne mettre aucune entrave à la propagation du christianisme. Plusieurs châteaux forts, contruits dans le pays conquis, contribuèrent à maintenir la tranquillité; des églises s'élevèrent dans différents endroits; et aux champs de Mai, que le prince franc convoqua en Saxe, les Saxons furent traités sur le pied d'une parfaite égalité avec les Francs. Ils avaient conservé leurs lois et leur administration distincte, et les nobles Saxons se mêlèrent aux vassaux francs. Charlemagne ne doutant pas de la sincérité de la soumission du peuple, suivit l'invitation des Emirs arabes, qui l'appelèrent à leur secours contre Abd el Rahman, souverain de Cordoue. Mais pendant qu'il combattait au-delà des Pyrénées, et qu'en-

gagée dans les gorges de ses montagnes, une partie de son armée succombait aux attaques des Vascons, une révolte générale éclata en Saxe. Wittéchind, chef saxon, (778) qui s'était réfugié chez les Danois, se mit à la tête du peuple et réunit les Frisons sous ses drapeaux. Les missionnaires furent tués ou chassés, les églises détruites, et les provinces au-delà du Rhin dévastées par les Saxons. Deux (779) expéditions au-delà du Rhin, que Charlemagne (780) entreprit après son retour de l'Espagne, lui soumirent le pays de nouveau. Wittéchind retourna chez les Danois et l'Evangile fut de nouveau prêché dans la Saxe, qui fut alors divisée en cinq diocèses.

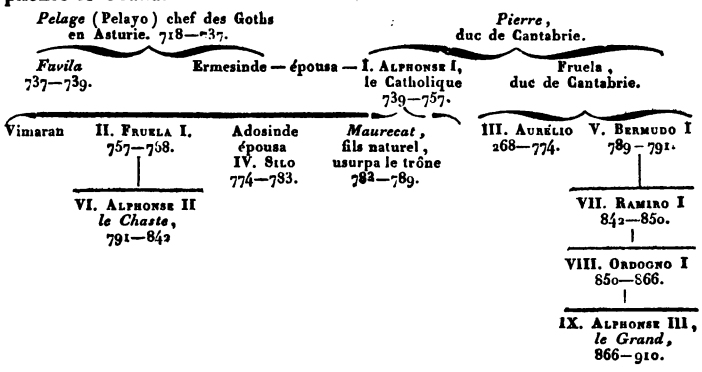
6. L'ordre paraissait entièrement rétabli, et la paix durait depuis deux ans. Des germes de mécontentement s'introduisirent cependant parmi les Saxons, à cause de la double obligation, qui leur avait été imposée, du service militaire, et du payement des dîmes pour l'entretien des églises et du clergé. Wittéchind, ainsi que les autres Saxons qui vivaient chez les Danois, fomentèrent ce mécontentement, et la révolte éclata enfin ouvertement. Des troupes saxonnes, destinées à renforcer un corps d'armée franc, qui marchait contre les Slaves, tombèrent sur celui-ci, et le taillèrent en pièces. La vengeance cruelle, que (783) Charlemagne tira de cette perfidie, en faisant mettre à mort quatre mille cinq cents Saxons, provoqua une révolte générale du peuple. Une première bataille qu'il livra aux insurgés, commandés par Wittéchind, resta indécise. Ce ne fut qu'après une victoire sanglante qu'il remporta, et après la dévastation cruelle de plusieurs provinces, qu'il parvint à soumettre les Saxons de nouveau. Deux ans après, (785) la conversion de Wittéchind et d'un autre chef, Albion, au christianisme, affermit la domination franque chez les Saxons. Dès-lors les Saxons furent admis aux champs de Mai des Francs. Mais il leur fut interdit de se réunir dans des assemblées particulières. Les anciens diocèses furent rétablis et l'exercice du culte païen fut interdit sous peine de mort.

7. La soumission des Saxons n'était pas encore complète : les tribus, qui habitaient la rive droite de l'Elbe, entre ce fleuve et l'Eider, avaient conservé leur indépendance. Offrant un asile à tous les mécontents, elles ne cessaient de menacer la tranquillité de la Saxe conquise. Charlemagne

(796) se décida à passer l'Elbe, et, après plusieurs expé-
ditions, il força ces peuplades à reconnaître son autorité.
(799) Afin de les affaiblir, il transplanta un grand nombre
de Saxons dans les provinces occidentales de son royaume
sur les bords du Rhin et du Mein, ainsi que dans la Flan-
(803) dre. Les guerres saxonnes finirent par la paix de
Seltz ou *Salz*, par laquelle les mêmes droits civils et poli-
tiques, dont jouissaient les Francs, furent accordés et ga-
rantis aux Saxons. Le service, que Charlemagne rendit
par ces conquêtes à la civilisation Européenne fut très-
grand. D'une part il réunit par-là tous les peuples de la race
germaine du continent de l'Europe, sous un même sceptre,
et de l'autre, en devenant voisin des nations slaves, il pré-
para la voie par laquelle le christianisme, et avec lui la
civilisation, pénétra plus tard dans l'est de l'Europe. Loin
d'être un sujet de reproches pour lui, les guerres saxonnes
sont plutôt un des plus beaux titres de sa gloire.

8. Au milieu de ces campagnes contre les peuples païens
de la Germanie, les événements survenus en Espagne
appelèrent Charlemagne au-delà des Pyrénées. La conquête
de ce pays par les Arabes n'avait pas été complète. Les plus
braves des Visigoths avaient cherché un asile dans les
montagnes de l'Asturie, de la Cantabrie et de la Biscaie.
Là ils avaient combattu avec succès pour leur religion, et
(718) leur indépendance sous les vaillants chefs, *Pélage*
et *Pierre*, et un royaume chrétien avait été fondé par *Al-
phonse-le-Catholique*, fils du duc Pierre (1), et qui avait épousé

(1) Voici la généalogie des *rois d'Asturie* ou de Léon jusqu'à Alphonse-le-Grand.



(739) la fille de Pélage. Profitant des dissensions, qui avaient éclaté entre les nouveaux maîtres de la presqu'île, Alphonse avait fait la conquête de la Galice et du nord du Portugal, et avait étendu sa domination au sud jusqu'au Douero. Son fils *Fruela I* soumit les Vascons de la Biscaie à son sceptre, et bâtit la ville d'*Oviedo*, qui devint la résidence de ses successeurs. Ces princes défendirent leur indépendance contre Abd el Rahman, qui venait de fonder un royaume à Cordoue, et qui avait fini ainsi les (772) longues guerres entre les Arabes et les Berbers. Cependant dans les provinces septentrionales du royaume arabe en Espagne, entre l'Ebre et les Pyrénées, l'autorité du nouveau souverain du pays était moins affermie tant à cause de la situation géographique de ces contrées, qu'à cause du nombre plus considérable de chrétiens, qui s'y étaient réfugiés lors de l'arrivée même des Arabes en Espagne. Les Emirs arabes de ces provinces étaient eux-mêmes mécontents du nouveau gouvernement, sous lequel ils avaient perdu une partie de l'indépendance conservée par eux, pendant les guerres civiles des gouverneurs précédents. L'Emir de Sarragosse se résolut enfin à appeler le puissant monarque franc à son secours et Charle- (777) magne, espérant de pouvoir améliorer en même temps le sort de la population chrétienne de ces contrées, n'hésita pas à entreprendre cette expédition lointaine et dangereuse. Après avoir passé les Pyrénées, il parvint jusqu'à (778) l'Ebre, recevant partout les hommages des Emirs arabes, qu'il confirma dans leurs dignités, dans un pays qu'il considérait déjà comme une province de son empire. La révolte des Saxons arrêta sa marche, et il se retira avant de s'être mesuré avec Abd el Rahman. Entré dans les gorges des Pyrénées avec son armée, son arrière-garde fut attaquée et taillée en pièces par les Vascons, qu'il avait offensés par la destruction des murs de Pampelune, ville dont la fidélité des habitants lui était devenue suspecte. Les montagnes dérobèrent les Vascons à la vengeance du monarque franc.

9. Après la retraite des Francs, Abd el Rahman prit (780) Sarragosse et rétablit son autorité au-delà de l'Ebre. Son fils *Hescham*, qui lui succéda sur le trône de (788) Cordoue, appela tous les Musulmans de l'Espagne sous les armes, pour la guerre sainte contre les chrétiens. Le royaume d'Asturie, déchiré par des troubles civils n'op-

(791) posa que peu de résistance aux Arabes, qui s'emparèrent de plusieurs provinces chrétiennes. Ensuite ceux-ci expulsèrent les Francs de la ville de Gérone, qu'ils dé-
(793) truisirent de fond en comble et passèrent les Pyrénées. Ils parvinrent jusqu'à Narbonne, dont ils brûlèrent les faubourgs; mais attaqués par le comte Guillaume de Toulouse, auquel Charlemagne avait confié la défense de ces frontières, ils retournèrent au-delà des Pyrénées. Les victoires du roi Alphonse II d'Asturie, qui avait rétabli l'ordre intérieur dans ce royaume, et les révoltes des Berbers empêchèrent Hescham de poursuivre la guerre contre les
(796) Francs. Après la mort de ce prince une guerre pour le trône éclata, et Charlemagne, invité par plusieurs Emirs
(798) arabes, ainsi que par Alphonse II, envoya son fils *Louis* en Espagne. Huesca et Pampelune furent prises, les Emirs de Lérida et de Barcelone reconnurent l'autorité du roi franc, et Alphonse porta ses armes victorieuses jusque sur le Tage, où il s'empara de Lisbonne. Mais *El Hhakem*,
(800) fils de Hescham (1), triompha des ennemis qui lui disputaient le pouvoir et combattit pendant plus de dix ans avec un succès varié contre les Francs. Ceux-ci se fixèrent pourtant définitivement dans les pays entre les Pyrénées et l'Ebre, et Barcelone devint la résidence d'un margrave, qui administrait la *marche d'Espagne*. Un traité de paix, conclu
(812) entre El Hhakem et Charlemagne, fixa enfin l'Ebre comme la frontière définitive des deux royaumes.

10. La révolte du duc Tassilon de Bavière entraîna Charlemagne dans une guerre contre les *Avares*, qui habitaient la Hongrie actuelle entre les Carpathes au nord, et les Alpes Juliennes au sud. La rivière *Ens* séparait les contrées des Avares de la Bavière, et des alliances avaient été conclues à diverses reprises entre les khans des Avares et les ducs des Bavarois, qui épiaient chaque occasion

---

(1) Voici la généalogie des premiers souverains de Cordoue de la dynastie des *Ommaiades*.

I. Abd el Rahman.
755—788.

Soliman — Abdallah — II. Hescham
788—79

III. el Hhakem
796—822.

favorable pour se délivrer de la domination franque. Profitant des guerres de Pépin en Aquitaine, Tassilon (763) s'était rendu indépendant. Charlemagne l'avait cependant forcé à reconnaître son autorité. Mais sa femme (781) Liutberge, fille de Désidère et sœur de la princesse langobarde, que le monarque franc avait répudiée, le poussa à une nouvelle révolte. Tassilon appela les Avares (788) à son secours, mais avant leur arrivée il fut livré à Charlemagne par les Bavarois eux-mêmes, et finit ses jours dans un couvent. La dignité ducale fut supprimée en Bavière. Les Avares, qui, d'après les engagements qu'ils avaient pris à l'égard de Tassilon, avaient envahi la Bavière, (788) furent repoussés. Charlemagne se résolut alors à attaquer ces voisins dangereux, et marcha avec une armée contre eux, en suivant le cours du Danube. Par cette (791) expédition il recula les frontières orientales de son empire jusqu'au Raab, et créa la *marche de l'est* (Austria, Autriche), entre ce dernier fleuve et l'Ens. Son fils Pépin, auquel il avait confié la continuation de cette guerre, porta ses armes victorieuses jusqu'aux bords de la Theyss. Plusieurs (796) places fortifiées des Avares tombèrent en son pouvoir, et il en rapporta un riche butin. Des missionnaires, envoyés par Charlemagne, prêchèrent l'Evangile aux Avares.

11. Par la réunion de la Saxe à la monarchie franque, les *Slaves* dans le Mecklenbourg, la Poméranie, le Brandenbourg, la Lusace, la Bohême et la Moravie, étaient devenus voisins des Francs. Mais aucun lien politique n'unissait ces peuplades, qui jouissaient d'une pleine indépendance sous le gouvernement de leurs chefs. Les *Obodrites*, dans le Mecklenbourg, avaient déja de bonne heure réclamé le secours de Charlemagne contre leurs puissants voisins les Danois d'un côté, et les Saxons de l'autre, tandis que les *Wiltzes* dans le Brandenbourg, les *Sorbes*, (789) qui habitaient les contrées entre l'Elbe et la Sale, s'étaient alliés à ces deux ennemis des Francs. Par la conquête des provinces situées entre l'Ens et le Raab, Charlemagne menaçait les Slaves de deux côtés, et il paraît que toutes les tribus, depuis la Moravie au sud jusqu'au Mecklenbourg au nord, prirent les armes contre lui. Charlemagne (805) envoya son fils aîné, Charles, contre eux, et celui-ci remporta plusieurs victoires sur les *Chékes* en Bohême, ainsi que sur les Sorbes. Mais il ne poursuivit pas ses avantages

et se borna à fonder deux châteaux fortifiés, *Halle* sur la
(806) Sale et *Magdebourg* sur l'Elbe, afin d'empêcher
les Slaves de faire de nouvelles incursions dans l'empire
franc.

12. C'est vers la fin de son règne que Charlemagne se trouva en contact avec un peuple, qui plus tard fut un des ennemis les plus dangereux de son empire et contribua le plus à la chute rapide et au démembrement de sa monarchie. Tout le nord de l'Europe, le *Jutland*, les îles de la *Baltique* et la presqu'île *Scandinave*, avait été peuplé par les Germains à une époque très-reculée. On désignait cette population par le nom général de *Normands* (Nordmans, hommes du nord) en donnant à ceux qui habitaient le Jutland et les îles principales de la Baltique le nom de *Danois*. Les traditions fabuleuses et poétiques des Normands ont été conservées dans les *Sagas* des poëtes islandais. Mais elles sont peu propres à éclairer les ténèbres qui couvrent leur histoire primitive. Ils se divisaient en une multitude de tribus indépendantes, gouvernées par des chefs électifs. La stérilité du sol de leur patrie, qui était d'ailleurs riche en bois de construction, engagea de bonne heure les Normands à se livrer à la navigation. Ils dirigèrent leurs premières expéditions maritimes sur les côtes de la Baltique et de la mer Blanche. Au sixième siècle, ils commencèrent à naviguer sur la mer du Nord et se rendirent maîtres des îles Orcades, au nord de l'Ecosse. Vers
(690) la fin du septième siècle St. Willibrord, apôtre
des Frisons, essaya de convertir les Danois; mais il ne
(787) réussit pas. Un siècle plus tard ceux-ci abordèrent
pour la première fois sur les côtes de la Grande-Bretagne.
Pendant les guerres de Charlemagne contre les Saxons, plusieurs chefs de ce peuple avaient trouvé un asile chez les Danois du Jutland, qui avaient en même temps fait des descentes en Flandre et en Frise. Lorsque Charlemagne
(803) eut étendu sa domination jusqu'à l'Eider, les Danois
du Jutland devinrent ses voisins. Godefried, un des chefs
(810) danois, entreprit une expédition dans la Frise et
dévasta ce pays. Mais il fut tué par les siens et son suc-
(811) cesseur Hemming conclut un traité de paix avec le
monarque franc. On fixa l'Eider comme frontière entre les deux territoires.

13. Par ses conquêtes Charlemagne était devenu le

souverain de presque tous les peuples chrétiens de l'Europe, excepté ceux qui habitaient les Iles Britanniques, et ceux qui obéissaient aux empereurs grecs de Constantinople. Voici quels furent les pays, qui formèrent les provinces de cette vaste monarchie occidentale : 1° *toute la Gaule*, telle dans son étendue que les Romains l'avaient possédée (1); 2° *la Germanie* ou l'Allemagne, c'est-à-dire les contrées s'étendant entre le Rhin, la mer du Nord, l'Eider, l'Elbe, les montagnes de la Bohême, le Raab et les Alpes; 3° l'*Italie*, excepté Ravenne, la Pentapole et le duché de Rome, qui formaient le patrimoine de St. Pierre, ainsi que le duché de Naples avec la Calabrie et La Pouille, qui appartenaient à l'empire grec ; 4° le *nord-est de l'Espagne* entre les Pyrénées et l'Ebre, et 5° les îles de *Sardaigne* et de *Corse*. La véritable inauguration de cet empire chrétien eut lieu lors du couronnement de Charlemagne à Rome par le pape, chef spirituel de la société chrétienne.

§ II. FONDATION DE L'EMPIRE CHRÉTIEN. MORT DE CHARLEMAGNE.

AUTEURS A CONSULTER. Cenni, *Dissertatio de Leonis III epistolis, in monument. domination. Pontif.* t. II. Rob. Bellarmin, *De translatione imperii ab oriente in occidentem.*

1. Le couronnement de Charlemagne à Rome est un événement de la plus haute importance tant par lui-même que par les effets qui en résultèrent. Les princes francs, depuis leur intervention dans les affaires de l'Italie, furent considérés comme les véritables défenseurs de l'Eglise dans toutes les choses temporelles. C'est ainsi que s'explique le titre de *patrice de l'Eglise romaine*, donné par les papes successivement à Charles Martel, à Pépin et à Charlemagne. Mais depuis que par la conquête du royaume langobard, ce dernier était devenu souverain sur une grande partie de l'Italie, des relations plus intimes de voisinage et d'amitié s'étaient formées entre lui et les souverains-pontifes. Ceux-ci, étant devenus eux-mêmes souverains temporels dans les pays qui formaient le patrimoine de St. Pierre, avaient plus

(1) Les *Bretons* dans l'Armorique avaient été forcés de reconnaître l'autorité franque à la suite d'une expédition, que Charlemagne avait fait entreprendre contre eux en 786.

que dans les premiers temps besoin de l'appui d'un prince puissant pour se soutenir dans leur nouvelle dignité. Par une longue série de victoires Charlemagne avait réuni sous son sceptre presque tous les peuples chrétiens de l'occident, et cette dernière circonstance servit à décider le pape Léon III à conférer à ce prince le diadême impérial, et à le constituer chef temporel de l'Occident chrétien ; les successeurs de Constantin-le-Grand, les empereurs de Constantinople avaient cessé de mériter cette dignité. Le sentiment de la reconnaissance d'abord et ensuite le désir de donner un défenseur puissant à l'Eglise, ainsi qu'un seul chef à l'Occident chrétien, furent donc les deux motifs principaux, qui engagèrent le pape à transporter le diadême impérial sur le front de Charlemagne. Cet acte eut lieu le jour de Noël de l'an 800, et l'ambition du prince franc y était pour si peu de chose, qu'avant cette époque il l'ignorait, à ce qu'il paraît, complètement. Une fois investi de cette nouvelle dignité, il montra qu'il en appréciait toute la valeur, ainsi qu'il le disait lui-même, en exigeant un nouveau serment de tous les habitants de son vaste empire.

2. Les suites de l'acte du couronnement de Charlemagne furent plus importantes encore. Un nouveau système politique, lequel resta en vigueur pendant tout le moyen âge, naquit alors et contribua puissamment à donner à cette période de l'histoire universelle un caractère tout spécial. Voici les principales idées sur lesquelles ce système est basé d'après le jugement d'un des historiens et jurisconsultes les plus savants de l'Allemagne, et qui en même temps est protestant. Le christianisme, auquel, selon la divine institution de l'Eglise, tous les peuples doivent appartenir, est une chose complète en soi et dont la conservation est assurée par la puissance de Dieu lui-même, confiée à certaines personnes. Cette puissance est double, spirituelle et temporelle. Toutes deux sont données au pape, comme vicaire du Christ et chef visible de l'Eglise. Par lui, et sous sa dépendance comme sous sa direction l'empereur possède l'autorité temporelle, en qualité de chef visible de l'Eglise dans les choses temporelles. Les autres princes l'ont de la même manière et ces deux autorités doivent se soutenir mutuellement (1). L'empereur était donc investi

(1) M. Eichhorn, à qui nous avons emprunté ce passage, a prouvé par

d'une véritable suprématie sur tous les peuples et princes chrétiens de l'occident, et le pape seul avait le droit de lui conférer cette dignité. Aussi n'était-elle ni élective ni héréditaire, ni divisible, et aucun prince n'avait le droit de s'arroger ce titre à moins que ce ne fût avec le consentement du souverain-pontife. La dignité impériale en Occident a conservé ce caractère spécial jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

3. Il est évident que ce système politique, qui était basé sur cette haute vérité chrétienne que toute autorité vient de Dieu, établissait une union intime entre les deux puissances, spirituelle et temporelle, et qu'il subordonnait en quelque sorte cette dernière à la première. Ainsi, tout en laissant au pouvoir temporel une indépendance entière quant à l'administration et la direction des affaires politiques, il constituait le Saint-Siége comme tribunal suprême de la chrétienté, auquel les gouvernants et les gouvernés, les princes et les peuples avaient un libre recours dans tous les différends qui éclataient entre eux. C'étaient les souverains-pontifes qui décidaient en dernier ressort ces graves questions, qui menacent souvent jusqu'à l'existence même de la société. Ce ne fut donc pas un acte d'ambition ou d'empiétement sur les droits sacrés des souverains que cette intervention directe des papes dans les affaires intérieures des royaumes chrétiens, mais c'était l'exercice d'un droit où pour mieux dire d'un devoir que la constitution même de la société catholique leur imposait. Cette société en effet avait un double but, l'un qui se rapportait aux intérêts purement matériels de ses membres, l'autre plus élevé, qui concernait leur salut éternel. Voilà pourquoi à cette époque les deux puissances étaient si intimement liées, que leur séparation aurait entraîné la dissolution de la société elle-même.

4. Un autre fait, qui résultait du couronnement de Charlemagne comme empereur, et sur lequel on s'est souvent mépris, c'est la nature des rapports qui s'établirent entre lui et ses successeurs d'un côté, et les souverains-pontifes de l'autre, relativement à la souveraineté de Rome. Depuis que

---

les textes mêmes de presque toutes les constitutions du moyen âge que c'était là le véritable système politique généralement reçu dans cette période. *Histoire du droit allemand*, tom. II.

cette ville avait été rangée sous la domination des papes, ceux-ci en avaient été les véritables souverains : ils y avaient nommé à toutes les charges administratives et judiciaires et y avaient exercé tout autre acte de souveraineté. Depuis le rétablissement de la dignité impériale, Rome fut en quelque sorte considérée comme centre de l'empire, et les empereurs commencèrent à partager le pouvoir suprême avec les papes. Ceux-ci conservèrent cependant toute leur autorité dans leur résidence, et il est entièrement faux de prétendre qu'ils auraient dû reconnaître la suprématie des empereurs. Leur qualité de défenseurs de l'Eglise romaine donnait en outre à ces derniers le droit d'exercer à Rome la juridiction jusqu'à un certain degré, sans que pourtant il fût jamais question de diminuer par cela l'autorité des véritables souverains de cette ville.

5. Charlemagne jouit pendant quatorze ans de la haute dignité à laquelle il avait été élevé, s'occupant de l'organisation intérieure de son empire et abandonnant à ses fils Charles, Pépin et Louis la défense des frontières et la continuation des guerres contre ses belliqueux voisins les Slaves, les Danois, les Avares et les Musulmans. Ce fut surtout son fils aîné Charles, qui se montra digne de son père tant par sa bravoure que par ses talents. Mais il mourut ainsi que son frère Pépin avant son père, et Charlemagne désigna son fils Louis comme seul héritier de l'empire, dont il avait d'abord fait le partage entre ses (814) trois fils. Le grand roi mourut à Aix-la-Chapelle, sa ville natale, et la résidence qu'il affectionnait à cause de ses eaux dont la chaleur était particulièrement utile à sa santé. Son corps est conservé dans l'église de Notre-Dame de cette ville et sa pierre sépulcrale porte son nom pour toute épitaphe.

6. Dans sa vie privée Charlemagne se distingua par une grande simplicité de mœurs, une piété sincère, une tendre affection pour ses enfants et un vif intérêt pour les lettres et les arts. Il ne fut pas toujours irréprochable dans ses mœurs, mais il expia ses fautes par une mort pieuse, en sorte que l'Eglise tolère son culte, qui a été introduit dans plusieurs diocèses à la suite de sa canonisation par l'antipape Pascal. — Le règne de Charlemagne fait encore époque dans l'histoire du développement social de l'Europe moderne ainsi que dans celle de la culture des lettres et des arts.

§ III. ORGANISATION INTÉRIEURE DE L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

AUTEURS A CONSULTER. Les ouvrages d'Eichhorn et de Phillips. Binterim, *Histoire des conciles nationaux de l'Allemagne*, t. II. (en allemand).

1. *Constitution.* — Les changements, que Charlemagne introduisit dans la constitution politique des Francs, servirent à la développer et à l'adapter aux nouveaux besoins du temps. Avoir reconnu ces besoins, et y avoir satisfait sans détruire l'état social déjà existant, est sans contredit l'un des plus grands mérites de ce prince à l'égard de la civilisation moderne. En effet, pour que les institutions sociales d'un peuple soient solides et stables, il faut qu'elles se développent graduellement et qu'elles conservent leur caractère primitif. Tout se lie et s'enchaîne dans la vie d'une nation, aussi bien que dans celle d'un simple individu. La monarchie resta élective chez les Francs, mais le choix du monarque fut restreint à la famille de Pépin. Le pouvoir royal fut limité par les assemblées générales de la nation, que l'on appela Champs-de-Mai, parce qu'elles se tenaient ordinairement dans ce mois. Ces assemblées n'étaient cependant presque plus fréquentées que par les vassaux royaux, c'est-à-dire par la noblesse, ainsi que par les plus hauts dignitaires de l'Eglise, qui presque tous étaient aussi devenus les vassaux du roi. Le nombre des hommes libres, qui n'étaient pas entrés dans la hiérarchie féodale, allait toujours en diminuant, et l'éloignement de l'endroit où les Champs-de-Mai se tenaient, les empêcha souvent de s'y rendre. Ces assemblées décidaient de la guerre et de la paix et acceptaient ou modifiaient les lois que le roi leur présentait.

2. *Administration.* — La mairie du palais avait été supprimée depuis l'avénement au trône de la famille dans laquelle cette charge était devenue héréditaire; les rois s'étaient de nouveau mis eux-mêmes à la tête de l'administration. Charlemagne introduisit dans ses états deux changements importants. Le premier fut la suppression de la dignité ducale là où elle existait encore comme dans le royaume langobard et en Bavière. Les pays gouvernés par les ducs furent divisés et plusieurs comtes chargés de l'ad-

ministration. Cette mesure devait surtout empêcher les tentatives des peuplades soumises, pour reprendre leur indépendance. Parmi les comtes, ceux auxquels la défense des frontières ou des *marches* était confiée et qui à cause de cela s'appelaient *margraves*, étaient placés au premier rang, à cause des forces plus grandes qu'ils commandaient. La seconde institution, à laquelle Charlemagne donna une très-grande extension et qui fut pour ainsi dire la clef de voûte de son système administratif, fut celle des commissaires royaux (*missi dominici*). Ces magistrats, choisis annuellement par le roi parmi les seigneurs ecclésiastiques et laïques, avaient l'inspection et la surveillance suprêmes sur tous les autres employés. A cet effet l'empire était divisé en un certain nombre de provinces et deux commissaires, dont l'un était ordinairement un prélat, parcouraient annuellement chacune d'elles. Ils y recueillaient les plaintes relatives aux employés, tenaient des cours de justice, dans lesquels ils jugeaient en dernière instance toutes les affaires de la province, s'occupaient en un mot de toutes les affaires religieuses, civiles et militaires. Après leur retour ils présentaient un rapport de l'état de chaque province, rapport qui était communiqué aux assemblées générales de la nation.

3. *Organisation militaire.* — Tous ceux qui jouissaient de la liberté personnelle, avaient aussi conservé le droit de porter les armes et étaient tenus de servir à leurs frais dans l'armée. Cette dernière obligation, qui aurait fini par ruiner tous les hommes libres peu fortunés, devint moins onéreuse à la suite de deux dispositions de Charlemagne; par la première il détermina les circonstances, dans lesquelles les hommes libres pouvaient être appelés aux armes, et par la seconde il ordonna que plusieurs petits propriétaires au lieu de servir en personne armeraient et entretiendraient l'un d'entre eux, qui ferait partie de l'armée. Du reste cette armée nationale ne fut ordinairement assemblée que pour défendre les frontières, et la plupart des guerres furent faites par le roi, suivi de ses vassaux, qui amenaient avec eux un certain nombre de soldats. Ce nombre se réglait d'après l'étendue des fiefs de chaque vassal. La noblesse féodale devint ainsi le plus fort soutien du trône, et prépara en même temps sa propre grandeur et sa puissance, qui fut plus tard affermie par l'hérédité des fiefs dans les familles seigneuriales.

4. *Clergé. Immunités.* — Plusieurs circonstances se réunirent pour donner au clergé, et surtout à ses chefs, aux évêques et aux abbés des grandes abbaies, une influence prépondérante sur les affaires politiques. Outre la vénération que leur dignité elle-même leur assurait, ils se distinguèrent principalement par leur instruction, en sorte qu'ils étaient presque les seuls dépositaires de la science à cette époque. La piété vive du peuple avait augmenté les richesses de l'Eglise et, tandis que les souverains accordaient de nombreux fiefs aux évêques et aux abbés, un grand nombre d'hommes libres, abandonnant leur indépendance, cherchèrent à devenir les vassaux de ces seigneurs ecclésiastiques. Ceux-ci occupèrent donc une place importante dans la hiérarchie féodale, et Charlemagne en tira un large profit. Comme la circonscription ecclésiastique coïncidait avec la division politique de l'empire, ce prince donna à l'évêque et au comte, qui dans le même district étaient les deux principaux fonctionnaires, un droit de surveillance réciproque. En outre il choisit la moitié des commissaires royaux parmi les prélats, sans cependant se mêler des élections épiscopales, qu'il rendit aux chapitres de chaque diocèse. Le privilége de l'immunité, accordé aux membres du clergé ainsi qu'à leurs vassaux et leurs serfs, ajouta encore à l'indépendance de leur position. Le clergé dans l'empire franc se montra digne de ces priviléges, tant par le zèle avec lequel il veilla sur la pureté de la doctrine catholique en la défendant contre les hérésies naissantes, que par la discipline sévère qu'il sut maintenir parmi ses membres. L'institution des chanoines, qui dut son origine à l'évêque Chrodégang de Metz, contribua beaucoup à la (760) conservation de la pureté des mœurs parmi le clergé séculier, qu'elle soumit à une vie régulière, dans laquelle le travail alternait avec la prière et l'étude. Un des plus grands mérites du clergé franc consiste cependant dans le secours actif, qu'il prêta à Charlemagne dans la grande œuvre de la civilisation intellectuelle des peuples germains.

§ IV. HISTOIRE DES LETTRES JUSQU'A CHARLEMAGNE. MÉRITES DE CET EMPEREUR POUR LEUR RÉTABLISSEMENT.

AUTEURS A CONSULTER. *L'Histoire littéraire de la France.* Launois, *De scholis celebribus a Carolo M. instauratis.* Paris 1672. 8. —

1. La littérature classique grecque et latine était déjà en pleine décadence lorsque l'empire romain d'Occident succomba sous les coups des peuples germains. Cette décadence se rapportait cependant plutôt à la forme qu'au fond des écrits du quatrième et du cinquième siècle, et c'est sous ce rapport seulement que l'on peut parler de la barbarie des auteurs de cette période. Sans parler des Pères de l'Eglise, dont les œuvres jettent un si vif éclat sur les premiers temps du christianisme, qui est-ce qui contestera l'imagination vraiment poétique et l'élévation d'âme à *Sidoine Apollinaire*, à *Fortunat* ou à *Ennodius*, la profondeur de pensées à *Boèce*, la variété de connaissances à *Cassiodore* ou à *Isidore de Séville*, le talent d'écrire l'histoire à *Zosime*, *Ammien Marcellin*, *Orose*, ou *Procope*.? Il ne manquait à ces écrivains que la pureté du style pour être placés à côté des auteurs des siècles d'or de la littérature classique d'Athènes et de Rome. La culture des sciences et des lettres cessa pourtant presqu'entièrement au sixième siècle et les écoles furent détruites, dans la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons, en Afrique par les Vandales, en Italie par les Langobards. De nouveaux asiles s'ouvrirent alors pour les lettres au sein de l'Eglise, dans ces nombreux monastères qui furent fondés dans tout l'Occident par les disciples de saint Bénoît, véritable auteur de la vie monastique.

2. De bonne heure déjà des chrétiens, nouvellement convertis, avaient quitté le monde soit pour servir Dieu dans la solitude des déserts, soit pour se soustraire aux persécutions des empereurs païens de Rome. Ce fut ainsi que la Thébaïde, où saint Paul s'était réfugié, se peupla
(251) d'*anachorètes* ou d'*ermites*, que saint Antoine en
(285) attira un grand nombre dans le désert montagneux situé entre le Nil et la mer Rouge, que saint Amon, ami de saint Antoine, fonda une congrégation d'hommes pieux, dans la basse Egypte. Cependant tous ces hommes vivaient en ermites, le premier qui en réunit plusieurs dans des

habitations communes fut *saint Pacôme* qui devint le fondateur des *cénobites*. Ceux-ci observaient une règle (325) commune et tous les couvents étaient soumis à un abbé. De l'Egypte la vie monastique se répandit dans la Palestine, la Mésopotamie, la Syrie, la Perse et l'Asie mineure. Des ermites s'établirent partout et quelques-uns d'entr'eux, imitant l'exemple de saint Siméon Stylite, passaient (440) leur vie sur des colonnes, d'autres s'enfermaient dans des cellules très-étroites; d'autres enfin menaient une sorte de vie nomade, ayant pour toute demeure des cavernes et se nourrissant d'herbes. Saint Athanase alors qu'il alla chercher un asile à Rome, fit connaître la vie monastique en Occident. Des ermites et des cénobites s'établirent en Italie et en Gaule; saint Martin fonda un couvent (380) à Tours et Jean Cassien deux autres à Marseille; saint Augustin propagea la vie monastique en Afrique; saint Patrice, sorti du couvent de Tours, où il avait vécu sous saint Martin, devint le fondateur d'un grand nombre de monastères en Irlande et dans la Grande-Bretagne. La plupart de ces moines partageaient leur temps entre la prière, la lecture et le travail manuel. Cependant il leur manquait une règle uniforme et générale, et l'organisation intérieure des couvents était encore très-incomplète. Les abus, auxquels la vie monastique avaient donné lieu, frappèrent *Bénoît de Nursia* (1) qui devint le réfor- (480) mateur des monastères de l'Occident.

3. Vivant d'abord comme ermite dans une caverne près de Subiaco, il fonda douze couvents et les peupla (520) de ceux qui s'étaient assemblés auprès de lui pour vivre sous sa direction. Ayant rencontré de l'opposition de la part de plusieurs de ses moines, il se retira avec les plus zélés de ses disciples sur le mont Cassin, y bâtit un monastère et y introduisit sa célèbre *règle de la vie monastique*. Saint Bénoît apporta dans la vie monastique deux institutions importantes : d'abord il fit des trois vertus chrétiennes, de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance, que les moines avaient généralement observées, l'objet de trois vœux solennels, qui une fois faits ne permettaient plus de retour. Et ensuite il fixa un temps d'épreuve pour tous ceux qui voulaient entrer dans un couvent. Séparation

(1) Quelques auteurs écrivent *Mursia*.

entière du monde, éloignement de toute tentation extérieure, pauvreté et obéissance, travail manuel, méditation et prière, voilà les moyens prescrits par sa règle dans le but de faire des moines de véritables serviteurs de Dieu et des imitateurs de son Fils pendant sa vie sur la terre. Vivant des produits de la terre, qu'ils cultivaient de leurs mains, les moines défrichèrent les déserts où ils s'établirent. Aucune considération ne les arrêtait dans leur zèle à porter l'Evangile aux peuples païens, qu'ils civilisèrent en les instruisant. D'un autre côté ils cultivèrent les sciences et les lettres, et en copiant les manuscrits, ils conservèrent à la postérité les riches trésors de cette littérature classique, grecque et romaine, qui sans cela aurait à peine échappé à la destruction totale de la civilisation ancienne. La règle de saint Bénoît fut successivement introduite dans tous les couvents de l'Occident, et donna à la vie monastique une nouvelle direction et une organisation complète.

4. Chassées de l'Italie par les Langobards, de l'Espagne par les Arabes, de la Gaule par les guerres continuelles dans les royaumes des Francs, les lettres trouvèrent un asile paisible dans la Grande-Bretagne après la conversion des Anglo-Saxons. La règle de saint Bénoît y fut introduite, et dans les nouveaux monastères, qui furent fondés en grand nombre, on s'occupa spécialement de la culture des lettres. Des bibliothèques s'y formèrent et des écoles s'y établirent, dans lesquelles on enseignait les langues anciennes, les mathématiques, l'astronomie, la rhétorique et avant tout la théologie. Les écoles de York et de Cantorbéry parvinrent à un haut degré de prospérité et donnèrent des savants célèbres, tels que *Bède*, *Egbert*, *Aldhelm* et *Alcuin*. Ce fut ce dernier qui contribua le plus au rétablissement des lettres et à la réorganisation des écoles dans l'empire de Charlemagne.

5. Ce prince contribua aux progrès de la culture intellectuelle des peuples soumis à son sceptre, d'abord par ses efforts pour établir des écoles, et ensuite par les soins qu'il mit à faire corriger les manuscrits altérés et à les faire copier. L'empereur fut activement secouru par le clergé tant régulier que séculier de son empire. La règle de saint Chrodégang, fondateur de l'institution des chanoines, avait été introduite dans presque tous les diocèses, et des hommes instruits et zélés occupèrent les principaux siéges épiscopaux. Charlemagne commença ses

réformes par le rétablissement de l'école du palais, qu'il confia d'abord à Pierre de Pisé, savant Langobard, et ensuite à Alcuin; il fréquenta lui-même avec toute sa famille et sa cour les leçons qui y étaient données. Ce fut d'après le modèle de cette école que furent organisées toutes celles qui servirent à l'enseignement supérieur et qui furent établies dans les principaux monastères et dans les villes épiscopales. L'enseignement dans ces écoles était divisé en deux parties, l'une appelée *éthique*, comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique, l'autre appelée *physique*, embrassait l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. On donnait aussi à ces deux parties les noms de *trivium* et *quadrivium*. Des écoles d'enseignement primaire furent en même temps établies dans les campagnes et furent placées sous la direction des curés: on y enseignait outre le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et le chant. A ces deux espèces d'écoles il faut encore ajouter les deux écoles de musique, établies l'une à Metz et l'autre à Soissons, et destinées spécialement à cultiver la musique religieuse. Plusieurs maîtres italiens avaient été amenés par Charlemagne lors de ses expéditions en Italie et enseignaient le chant grégorien ainsi que l'art de toucher les orgues.

6. L'art de copier les manuscrits devint dès les temps de Charlemagne une des principales occupations des moines. Grâce à ce prince, qui les encouragea beaucoup dans cette œuvre, un grand nombre de productions de la littérature sacrée et profane furent rétablies et conservées. Charlemagne entreprit lui-même, aidé par des Grecs et des Syriens, de corriger le texte des quatre évangiles. Il étudia en outre les langues grecque et latine et commença à composer une grammaire de la langue germaine. En même temps il fit recueillir les anciens chants nationaux et historiques des Francs. C'était dans la société des savants, que l'empereur passait toutes celles de ses heures qui étaient libres, et lorsque les guerres le forçaient à s'en séparer, il entretenait avec eux une correspondance suivie. En faisant construire des églises et des palais il donna un nouvel élan à l'architecture, à la sculpture et à la peinture; et les beaux-arts, transportés de Constantinople et de l'Italie sur le sol de la Gaule et de la Germanie, ne s'éteignirent plus dans ces pays, où ils furent portés plus tard à un si haut degré de perfection.

SECONDE PÉRIODE.

DEPUIS LA MORT DE CHARLEMAGNE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE S. GRÉGOIRE VII AU PONTIFICAT.

814—1073.

CHAPITRE IX.

L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE JUSQU'A SA DISSOLUTION ENTIÈRE A LA MORT DE CHARLES-LE-GROS.

814—888.

§ I. LOUIS-LE-DÉBONNAIRE ET SES FILS JUSQU'AU TRAITÉ DE VERDUN.

814—843.

AUTEURS A CONSULTER. Bœhmer, *Regesta*. Fauriel, *Histoire*. Baronius, *Annales*. Pagi, *Critica* (1).

Papes : Etienne IV 816—817. Pascal I 817—824. Eugène II 824—827. Valentin 827. Grégoire IV 827—844.

1. Tous les peuples chrétiens de l'Occident réunis sous un même sceptre et ne formant ensemble qu'une seule famille, voilà la grande idée réalisée par Charlemagne. Cependant le vaste empire qu'il avait fondé par ses victoires et qui avait été constitué par son couronnement à Rome, portait en lui-même les germes de sa dissolution. Cette dissolution on la voit commencer déjà sous le règne de son fils et successeur Louis, et elle s'acheva sous un de ses descendants Charles-le-Gros. Trois causes contribuèrent principalement à amener cette catastrophe : d'abord le manque d'énergie de Louis-le-Débonnaire, puis la diversité de race des peuples, soumis par les armes du monarque franc, tels que les *Aquitains*, les *Visigoths*, les *Basques*, les *Francs* mêlés aux *Gallo-Romains*, les *Bretons*, les *Germains*, divisés en plusieurs peuplades indépendantes, les *Langobards*; enfin les attaques des peuples voisins, des *Danois* et des *Normands*, des *Slaves* et des *Bulgares*, des *Sarrazins*, et des *Magyares* ou Hongrois. L'unité politique de l'Occident chrétien fut ainsi bientôt détruite, mais l'unité religieuse ne fut pas ébranlée, et celle-ci devint la seule base de cette société catholique, que le pape saint Grégoire VII

(1) *Louis-le-Débonnaire* par Funk. Frankfort. 1832. 8. (en allemand). Cet ouvrage ne mérite pas d'être cité à cause des nombreuses conjectures par lesquelles l'auteur a faussé l'histoire.

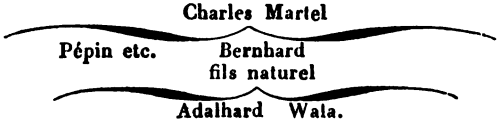
réorganisa et qui parvint au plus haut degré de gloire et de prospérité dans la troisième période de son histoire.

2. Louis, qui avait seul survécu à son père et auquel sa piété sincère valut plus tard le surnom de *Pieux* ou *Débonnaire*, se distingua par son esprit et ses connaissances profondes, mais il manquait de cette énergie de caractère si nécessaire au souverain d'un empire tel que le sien, et ce défaut le mit à la merci de ses favoris et de ses femmes, et ouvrit un vaste champ aux intrigues que l'ambition de ses fils du premier lit et de leurs amis fomenta encore. Il fut donc lui-même une des causes principales des désordres et des troubles intérieurs qui désolèrent l'empire pendant une grande partie de son règne. Investi par son père du gouvernement de l'Aquitaine et de la marche d'Espagne, Louis avait résidé dans ces pays jusqu'à la mort de Charlemagne. Devenu empereur, il conserva les conseillers et les amis dont il s'était entouré et congédia ceux qui avaient été dans le conseil de son père : parmi ceux-ci, se distinguèrent surtout les frères, Adalhard, abbé de Corbie, et Wala, tous deux neveux de Pépin le Bref (1). Ils se retirèrent dans le couvent de Corbie, où Wala se fit moine. Cet acte brouilla une partie des seigneurs avec le gouvernement du nouvel empereur, qui prit cependant plusieurs mesures salutaires, en renvoyant de la cour ceux qui ne servaient qu'à la dépraver, en investissant l'aîné de ses fils, Lothaire, du gouvernement de la Bavière, et le second, Pépin, de celui de l'Aquitaine, et enfin en envoyant des commissaires (*missi*) dans les provinces pour réparer les injustices et les violences des magistrats. Il confirma en outre son neveu Bernhard dans le gouvernement du royaume d'Italie et se fit de nouveau prêter hommage par ses vassaux, assemblés à Aix-la-Chapelle. — Pour ne pas interrompre le récit des affaires intérieures de l'empire nous parlerons d'abord des guerres de Louis-le-Débonnaire.

3. Grâce aux victoires de Charlemagne et à la bonne

---

(1) Voici la parenté.



organisation de la défense des frontières, le règne de son fils ne fut presque pas troublé par les attaques des peuples voisins; les relations qui s'étaient établies entre eux et l'empire franc furent conservées. Profitant d'une guerre civile entre plusieurs chefs *Danois* dans le Jutland, Louis-le-Débonnaire se servit de son influence pour gagner l'un d'entre eux, *Harald*, au christianisme et pour faire (826) prêcher l'Evangile aux Danois par *saint Ebbon* et *saint Anschaire*. Ces tentatives, il est vrai, n'eurent pas un plein succès; cependant les relations amicales entre les Danois et les Francs ne furent pas entièrement rompues. L'empereur fut moins heureux contre les pirates normands, qui, sortis de la Norvège, pillèrent à diverses reprises les côtes de la Frise et de la Hollande, remontèrent l'Escaut et (835) parvinrent même jusque dans la Méditerranée, où ils entrèrent dans le Guadalquivir et saccagèrent Séville. (827) — Les *tribus slaves*, qui habitaient les pays s'étendant depuis la Baltique au nord jusqu'au Danube au sud, ne tentèrent aucune attaque contre les provinces de leur puissant voisin, l'empereur; et celui-ci intervint même (817) plusieurs fois comme arbitre dans leurs différends (823) intérieurs. Les Slaves de la Croatie et de l'Esclavonie envahirent la Dalmatie et le Frioul, mais ils furent (819) vaincus et repoussés, et la *marche d'Est* (Autriche) fut défendue avec succès contre les *Bulgares*, qui avaient (827) soumis les Avares à leur domination.

4. La domination franque n'était pas assise sur des bases aussi solides dans le midi de la Gaule et surtout dans le nord de l'Espagne. Les *Basques* dans la Biscaie et la Navarre profitèrent de la nature physique de leur pays et de leur position entre la marche de Barcelone, le royaume d'Asturie et l'émirat de Cordoue, pour se révolter et pour se rendre indépendants de l'autorité de l'empereur. *Le royaume d'Asturie* parvint à un haut degré de prospérité sous le long règne d'*Alphonse II*, surnommé le Chaste (1), qui étendit sa domination sur le nord du Portugal jusqu'au Tage et qui embellit sa résidence d'Oviédo, ainsi que Saint-Jacques de Compostelle, de palais et d'églises. Ce puissant monarque s'allia plusieurs fois avec les Francs contre les Arabes. *Abd el Rahman II*, qui avait succédé (822)

(1) Voyez pag. 130.

à son père el Hhakem sur le trône de Cordoue, fit d'abord
(824) une guerre heureuse aux Asturiens et aux Francs.
Une révolte qui éclata en même temps parmi les habitants
(826) Visigoths de la marche de Barcelone, dont le comte
Béra, Goth d'origine, avait été remplacé par le comte franc
Bernard, faillit mettre les Arabes de nouveau en possession
des pays situés entre l'Ebre et les Pyrénées. Mais des
désordres survenus à Tolède forcèrent Abd el Rahman à
abandonner ses projets sur ces contrées et la révolte des
Visigoths fut apaisée par Pépin, fils de l'empereur. Plus
tard les guerres civiles dans l'empire franc fournirent à
(841) l'émir de Cordoue l'occasion d'envahir la Septimanie;
ce qui eut lieu après la prise de Pampelune, pendant qu'une
(842) flotte arabe saccageait les faubourgs de Marseille.

5. Les Bretons, habitants de l'ancienne Armorique, à
laquelle ils avaient donné leur nom, avaient été forcés par
(799) Charlemagne de reconnaître son autorité. Cependant ils ne se plièrent pas facilement au joug étranger, et
plusieurs révoltes avaient éclaté déjà du vivant du grand
(818) empereur. Quatre ans après sa mort un soulèvement général des Bretons eut lieu, et *Morvan*, un de leurs
chefs, se déclara indépendant. Vaincus par Louis-le-Débonnaire ils se soumirent, et deux comtes, dont l'un
résidait à *Nantes* et l'autre à *Vannes*, furent chargés de
(822) l'administration du pays. Une nouvelle révolte des
Bretons décida l'empereur à confier le gouvernement de
(825) toute la Bretagne à *Noménoé*, Breton d'origine.
La tranquillité du pays fut cependant encore plusieurs fois
troublée et Nomènoé rétablit l'indépendance des Bretons
(842) pendant que les fils de Louis-le-Débonnaire combattaient entre eux pour l'héritage de leur père.

6. Dans ses relations avec *le Saint-Siége* Louis-le-Débonnaire ne dévia pas des principes du système politique, qui
avait pris naissance par le couronnement de Charlemagne
à Rome. Ayant reçu le diadême impérial des mains du
(816) pape Etienne, qui à cet effet était venu à Rheims,
il intervint à diverses réprises en faveur des papes et apaisa
les troubles que les factions de la noblesse romaine avaient
suscités. Lothaire comme roi d'Italie remplaça souvent son
père et afin de mettre un terme aux désordres, qui accompagnaient presque chaque élection d'un nouveau pontife,
une loi fut donnée à ce sujet avec le consentement du pape

Eugène. Cette loi exigeait des habitants de Rome (824) la promesse sous serment de ne pas troubler l'élection des papes et arrêtait en outre que le nouvel élu serait sacré en présence d'un envoyé impérial. Cette loi fut plus tard mal à propos invoquée par les empereurs, qui s'arrogèrent le droit de confirmation de l'élection des papes.

7. Trois causes se réunirent pour amener les *guerres civiles*, qui troublèrent le règne de Louis-le-Débonnaire et qui hâtèrent la dissolution de l'empire. En premier lieu la faiblesse de l'empereur, qui ne réprima pas les nombreux abus qui s'introduisirent dans l'administration civile et religieuse et qui provoquèrent une forte opposition de la part du clergé contre les conseillers du prince, accusés de favoriser ces désordres : en second lieu le partage de l'empire entre les trois fils aînés de l'empereur, décrété trois ans après son avénement au trône, et qui (817) amena d'une part la révolte de Bernard fils de Pépin et roi d'Italie, et de l'autre les intrigues de l'impératrice Judith, seconde femme de Louis-le-Débonnaire, pour faire (818) annuler le premier partage et pour faire participer son fils Charles à la succession au pouvoir : en troisième lieu (823) l'ambition de Lothaire, fils aîné de l'empereur, qui, profitant de ces circonstances, s'efforça de détrôner son père, avec lequel il partagea le titre d'empereur. — On ne (817) connaît pas les motifs qui engagèrent les conseillers de l'empereur, à lui proposer de régler la succession après sa mort et de s'associer au pouvoir son fils Lothaire. Dans l'acte de partage il n'avait pas été question de Bernard, qui gouvernait l'Italie ; celui-ci leva des troupes et se déclara indépendant. Mais tombé entre les mains de (817) l'empereur, il eut les yeux crevés et mourut à la suite de cet acte cruel. Cette mort, qui fut suivie de près de celle de l'impératrice Irmengarde, fit une si forte (818) impression sur l'empereur qu'il voulut abdiquer et se retirer dans un couvent. Il céda cependant aux instances de ses amis et épousa Judith, fille de Welf, un des comtes de Bavière, femme belle et intriguante, qui se mit bientôt à la tête du parti de la cour. Lothaire fut chargé du gouvernement de l'Italie, Pépin resta en Aquitaine et (821) Louis fut envoyé dans la Bavière, qui lui était destinée par le partage. —

8. Les intrigues de Judith commencèrent dès la naissance

(823) de son fils Charles : elle avait d'abord su faire entrer dans ses intérêts Lothaire, en le choisissant comme parain de son fils. Mais ce prince ambitieux et perfide s'éloigna d'elle lorsqu'il s'aperçut qu'il arriverait plus facilement à son but en faisant cause commune avec ceux des membres du clergé, qui étaient mécontents des désordres de l'empire. L'empereur s'était déjà lui-même accusé de (822) négligence et s'était imposé une pénitence publique à (828) Attigny. Des synodes avaient été assemblés afin de (829) remédier au mal. Des abbayes données à titre de fiefs à des seigneurs laïcs, des dignités épiscopales, conférées au gré du monarque des évêques et des abbés devenus guerriers, des juifs protégés, dans la traite d'esclaves chrétiens, voilà les principaux griefs, signalés dans ces assemblées. Plusieurs arrêtés avaient été pris, mais ils ne furent pas exécutés parce que le parti de la cour s'y opposait. Le mécontentement provoqué par tous ces griefs éclata enfin, lorsque l'empereur, à l'instigation de l'impératrice eut appelé à sa cour *Bernhard*, comte de Barcelone, et l'eut investi d'un pouvoir extraordinaire. Celui-ci en abusa et la haine publique l'accusa d'une liaison illicite (830) avec l'impératrice. Une coalition se forma entre les fils aînés de l'empereur, mécontents de ce que l'Alemannie avait été destinée à Charles, fils de Judith, et un puissant parti parmi le clergé se réunit à eux. Le ministre odieux fut renversé et forcé de quitter la cour, l'impératrice fut enfermée dans un couvent et l'empereur lui-même tomba entre les mains de son fils Lothaire. Mais une réaction s'opéra contre celui-ci, qui voulut persuader à son père d'abdiquer, et à la diète de Nimègue la majorité des seigneurs se prononça pour Louis-le-Débonnaire (1). Lothaire fut privé de la part qu'il avait eue au pouvoir impérial et son autorité fut restreinte à l'Italie; le reste de l'empire fut partagé entre Charles, Pépin et Louis, ces deux derniers ayant abandonné le parti de leur frère aîné. L'impératrice revint à la cour, et tous ceux qui avaient pris

---

(1) C'est à l'occasion de cette diète qu'un auteur contemporain (Anonym. vita Ludovici c. 45.) fait pour la première fois une distinction entre les habitants de la Gaule, qu'il appelle *Francs* et les habitants de la Germanie, qu'il appelle *Germains* et *Francs orientaux*.

part à la première révolte furent punis par l'exil ou l'emprisonnement.

9. La seconde guerre civile éclata deux ans après : (832) elle fut l'œuvre de deux hommes qui d'abord avaient été ennemis de Lothaire et du comte Bernhard. Lothaire, ne songeant qu'à reprendre le pouvoir dont il avait été privé, parvint à attirer dans son parti son frère Louis de Bavière. Son plan fut secondé par Bernhard, qui n'ayant pu reprendre son influence à la cour, s'était attaché à Pépin d'Aquitaine et avait poussé celui-ci à une révolte ouverte contre son père. L'impératrice Judith décida alors l'empereur à priver Pépin de l'Aquitaine et à donner ce pays à son fils Charles. Cet acte fut le signal de la guerre. (833) Les trois frères Lothaire, Pépin et Louis réunirent leurs forces et marchèrent contre leur père, qu'ils rencontrèrent près de Colmar en Alsace. Le pape Grégoire IV, accouru de Rome afin de mettre un terme à cette guerre, n'y réussit pas. Sa médiation fut repoussée par l'impératrice et son parti, qui se fiant sur le nombre de leurs troupes, l'accusèrent à tort de partialité pour les fils rebelles. Cependant la défection de la plus grande partie de ses vassaux força l'empereur à se livrer à ses fils. Ceux-ci divisèrent de nouveau l'empire entre eux, tout en reconnaissant leur père comme empereur, reléguèrent l'impératrice dans un couvent à Tortona en Italie, et décrétèrent que Lothaire partagerait de nouveau l'exercice du pouvoir suprême. Mais à peine Pépin et Louis furent-ils retournés l'un en Aquitaine et l'autre en Bavière, que Lothaire fit déposer solennellement son père en lui faisant faire une pénitence publique à Compiègne. Cet acte violent réunit ses deux frères contre lui ; ils délivrèrent l'empereur captif, et Lothaire (834) fut de nouveau relégué en Italie avec défense de la quitter sans permission. L'impératrice rejoignit son mari.

10. Judith redoubla dès-lors d'efforts pour assurer à son fils Charles une part dans le partage de l'empire. Les violences que Lothaire exerça en Italie envers le St.-Siége, décidèrent l'empereur, que les descentes des Normands en Frise et en Hollande avaient jusque là empêché de punir son fils, à restreindre le pouvoir de celui-ci à l'Italie seule et à diviser les provinces cisalpines entre (837) ses trois autres fils. Mais les intrigues de Lothaire, qui sut gagner son frère Louis de Bavière, firent perdre à

celui-ci la Germanie, excepté la Bavière. L'empereur pour le punir donna les autres provinces de ce pays à Pépin et à Charles. Louis, qui ne voulut pas se soumettre à cette sentence, fut vaincu par son père et se retira dans la Bavière. (838) La mort de Pépin changea encore une fois l'état intérieur de l'empire. Lothaire, qui avait regagné la faveur de l'impératrice, revint à la cour, et, dans une diète générale (839) à Worms, un nouveau partage fut arrêté. Lothaire, tout en conservant l'Italie partagea avec Charles toutes les provinces cisalpines, excepté la Bavière que l'on laissa à Louis. Cette décision blessa les intérêts de ce dernier ainsi que des deux fils mineurs de Pépin. Les Aquitains se déclarèrent pour Pépin II, l'aîné de ces princes; et Louis de Bavière se rendit maître de la Thuringe et de la Saxe. L'empereur entreprit dans l'Aquitaine, une expédition qui échoua complètement. Il fut plus heureux dans la Germanie, Louis vaincu fut obligé de se retirer dans la Bavière. La (840) mort surprit alors l'empereur dans une île du Rhin. Il pardonna à son fils Louis et mourut en reconnaissant Lothaire pour son successeur à l'empire.

11. La mort de Louis-le-Débonnaire ne mit pas fin aux guerres civiles, qui avaient désolé l'empire pendant dix ans. Le partage de Worms, fait au préjudice de Louis de Bavière et des fils de Pépin, avait encouragé l'ambition de Lothaire, qui crut le moment favorable pour se mettre seul en possession de l'héritage de son père. Tout en protestant de ses intentions amicales envers Charles, il soutint secrètement Pépin II, qui était à la tête des Aquitains, et marcha lui-même avec une armée contre Louis. Mais le trouvant prêt à défendre ses droits par les armes il conclut avec lui un traité et se tourna contre Charles. Cependant celui-ci venait de remporter une victoire décisive sur les Aquitains, et Lothaire négocia avec lui une trêve pour un an. Il attaqua alors à l'improviste son frère Louis qui avait licencié ses troupes et le força à s'enfuir dans la Bavière. Lothaire ayant renoué des intelligences avec Pépin II, ses deux frères réunirent leurs forces contre lui et le vainqui- (841) rent dans une bataille sanglante près de *Fontanet*, non loin d'*Auxerre*. Les vainqueurs offrirent la paix à Lothaire, mais il la refusa et engagea les Normands à dévaster les côtes de la Gaule. En même temps il poussa les petits propriétaires de la Saxe à une révolte contre Louis

et essaya de semer la discorde entre ses frères. Il ne réussit pas, Louis et Charles se jurèrent fidélité dans une en- (842) trevue à Strasbourg et déclarèrent, dans une diète générale tenue à Aix-la-Chapelle, leur frère Lothaire indigne de porter le diadême impérial. Cet acte força celui-ci à céder; il ouvrit des négociations, et un traité fut conclu à Verdun, par lequel un nouveau partage des provinces cisal- (843) pines de l'empire carlovingien en trois parties fut arrêté. Voici quelles étaient les frontières des trois royaumes : *Louis* reçut la partie orientale, la *Germanie* proprement dite bornée au nord par la mer du Nord et l'Eider, à l'est par l'Elbe, les montagnes de la Bohême et de la Moravie et par la Raab, enfin au sud par les Alpes. A l'ouest son royaume était séparé de celui de Lothaire par une ligne tracée depuis l'embouchure du Weser jusqu'au Waal, remontant ensuite le Rhin jusqu'à Bâle et allant de là dans une direction droite du nord au sud jusqu'au grand mont Saint-Bernard. *Charles* obtint la partie occidentale, ou la Gaule entre la Manche, l'Océan Atlantique et l'Ebre, et séparée du royaume de Lothaire par une ligne tracée depuis l'embouchure de l'Escaut occidental jusqu'à Gand, de là suivant la Lys jusqu'à Courtrai, passant ensuite par Lille, Arras, Cambrai jusqu'à Mézières, remontant la Meuse jusqu'à ses sources, suivant la Saone jusqu'à son embouchure dans le Rhône et longeant ce fleuve jusqu'à la mer. *Lothaire* réunit ce royaume intermédiaire, dont nous venons d'indiquer les frontières, à celui d'Italie. Il porta en outre le diadême impérial, et ses frères, aux termes du traité même, reconnurent sa suprématie. C'est là le commencement des trois royaumes distincts de *France*, d'*Allemagne* et d'*Italie*, auxquels il faut encore ajouter celui de *Lorraine*, qui se composa des provinces septentrionales du royaume de Lothaire, et celui de *Bourgogne* ou d'*Arelat*, qui comprit les provinces méridionales.

§ II. DES NORMANDS ET DES SARRAZINS, ET DE LEURS INVASIONS DANS L'EMPIRE CARLOVINGIEN.

AUTEURS A CONSULTER : Capefigue, *Essai sur les invasions des Normands dans les Gaules*. Paris 1823. Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*. Paris 1826. Du même, *Histoire de la Normandie*. Paris 1836. Mallet, *Histoire du Danemark*. Paris 1788. Reinaud, *Histoire des invasions des Sarrazins en France et de là en Savoie, en Piémont et en Suisse*. Paris 1836. 8.

1. L'empire carlovingien, déchiré par les guerres civiles et affaibli par les partages, fut encore exposé aux attaques des peuples barbares et guerriers, établis sur ses frontières. Ainsi les *Normands* et les *Danois* le menaçaient au nord et à l'ouest, les *Sarrazins* au midi, les *Slaves* et les *Magyares* ou *Hongrois* à l'est. L'histoire de ces deux derniers peuples est intimement liée à celle du royaume d'Allemagne. Quant aux deux premiers ils firent une longue et sanglante guerre à tous les pays chrétiens de l'Europe. Cette guerre eut pour résultat d'un côté, l'établissement de la domination Normande dans le nord de la France et dans la Russie ; du nord de la France, les Normands passèrent en Angleterre et dans le midi de l'Italie dont ils firent la conquête. D'un autre côté les Sarrazins s'établirent dans les îles de la Méditerranée, la Sicile, la Corse et la Sardaigne, et dans le midi de l'Italie, où ils eurent à combattre longtemps les restes des Langobards et des Grecs, et d'où ils finirent par être expulsés par les Normands.

2. Il a déjà été question de l'origine et de la race des habitants de la Scandinavie et du Danemark, que l'on désignait anciennement du nom général de *Normands* (Nordmans), hommes du nord (1). L'époque de l'arrivée des peuples de la race germaine dans ces pays est entièrement inconnue, et l'on ne sait presque rien de leur histoire primitive. Toutefois on ne peut admettre l'opinion de plusieurs auteurs du sixième siècle, qui donnent à un grand nombre de tribus germaines la Scandinavie pour patrie. Selon eux les Cimbres, les Goths, les Langobards, les Vandales, les Suèves, les Hérules et les Angles émigrèrent du nord, pour envahir l'empire romain. Cette opinion s'explique peut-être par le fait que plusieurs de ces peuples, lors-

(1) Voyez pag. 132.

qu'ils pénétrèrent en Europe, venant de l'Asie firent d'abord la conquête de ces pays, et ne pouvant s'y tenir, les quittèrent pour se porter dans la Germanie proprement dite. Ce qui est certain c'est que les habitants des côtes de la Baltique et de la mer du Nord s'adonnèrent de bonne heure à la piraterie. L'âpreté du climat, la longue durée des hivers, d'épaisses forêts et des bruyères qui couvraient une grande partie du sol, les forcèrent souvent à chercher d'autres moyens de subsistance et à s'expatrier, quand la population trop nombreuse ne trouva plus de vivre suffisamment dans ces pays. Les institutions sociales des Normands, semblables à celles de toutes les autres tribus germaines, favorisaient aussi de leur côté les expéditions maritimes. Les *bandes guerrières* quittèrent le pays, sous la conduite d'un chef de leur choix, qui prit alors le titre de *Wiking* ou roi de mer, la mer étant le théâtre de ses exploits (1). Les *Scaldes* (poëtes du nord) chantaient les exploits des rois de mer et de leurs champions, qui étaient souvent accompagnés par leurs femmes et leurs sœurs. Les Sagas appellent ces héroïnes *Skioldmœrs*, vierges aux boucliers. Les forêts de leur pays livraient aux Normands le bois nécessaire à la construction de leurs bateaux. Ils en avaient de trois différentes espèces, dont les plus petits étaient montés de douze hommes, les plus grands de quarante. Ces bateaux légers leur permettaient d'aborder partout, de remonter les fleuves, et d'entrer dans les rivières. Souvent ils les transportaient à dos d'homme, de la mer à quelques lacs, ou d'une rivière à une autre. Leurs flottes étaient ordinairement très-nombreuses à cause de la petitesse de leurs bateaux. Il existait chez eux une sorte de féodalité. Plusieurs chefs (*Onder-kongar*) reconnaissaient la suzeraineté d'un souverain (*Over-kongar*). Le Danemark était partagé entre quatre souverains dont l'un résidait à *Leire* en Seeland, l'autre en Scanie et dont les deux autres gouvernaient le *Jutland*. La Norvège était divisée entre dix-huit souverains. Le nombre des souverains indépendants de la Suède n'est pas connu. Des *Jarls* ou comtes administraient les districts, et avaient sous leurs ordres des *Herse*, qui

(1) « C'est avec raison, dit un historien islandais, que ces princes portent le titre de rois de mer, puisqu'ils ne cherchent jamais un refuge sous un toit et ne vident leur cornet à boire auprès d'aucun foyer. » *Ynglinga-Saga*. chap 34.

correspondent aux centeniers des royaumes germains. — La *religion* des peuples scandinaves était la même que celle des autres tribus germaines, une déification de la nature sans temples et sans idoles. La bravoure était la vertu par excellence, qui seule rendait digne d'être reçu dans le *Wal-Halla*, et de prendre part aux festins d'*Odin* et des autres dieux. Les lâches étaient précipités dans le *Héla*, où régnait *Loki*, le dieu du mensonge (1).

3. Les premières expéditions des Normands se bornèrent au littoral de la Baltique et de la mer Blanche. Les Sagas font mention de trois pays visités par les flottes normandes : l'*Austurveg* (pays de l'est), probablement la côte de la Baltique, depuis l'embouchure de la Vistule jusqu'au golfe de Finlande ; le *Biarmaland* (Biarmie), la Permie des Russes ou les pays arrosés par la Dvina ; et le *Grikaland* (pays grec), la Russie actuelle, car ce fut par la Russie, que les Normands entretinrent, à une époque très-reculée, des relations commerciales avec l'empire grec. Sur la mer du Nord, les Saxons avaient précédé les Normands maîtres de cette mer depuis le commencement du quatrième siècle ; ils avaient attaqué les côtes de la Frise, de la Gaule et des îles Britanniques, leurs pirateries avaient fini par la conquête d'une partie de la Grande-Bretagne, où ils établirent des royaumes germains. Il paraît que les Normands dirigèrent d'abord leurs expéditions vers les *îles Orcades*, au nord et à l'ouest de l'Ecosse, et qu'ils s'y fixèrent de bonne heure ; car au commencement du cinquième siècle, il est question d'un mariage de la fille d'un chef danois avec un chef écossais. Au commencement du sixième siècle, les Normands abordèrent pour la première fois sur les côtes de la Gaule. Ils remontèrent la Meuse, et furent défaits par Théodébert, fils de Théodéric, roi d'Austrasie. Depuis cette époque ils ne reparurent plus sur ces côtes jusqu'au règne de Charlemagne. Pendant ce long intervalle, les Normands se firent la guerre entre eux, et les Sagas sont remplis de récits des combats que se livraient les rois indépendants des îles danoises, de la Norvège et de la Suède. Un des plus célèbres faits d'armes fut la bataille navale de *Bra-*
(735) *valla*, sur la côte de Scanie entre Harald, roi de Leire, et Sigurd Ring, prince suédois. Presque tous les chefs

(1) Voyez Grimm. *Mythologie des anciens Germains* (en allemand).

normands y prirent part, et le nombre des bateaux s'éleva à plus de deux mille. En même temps, les Normands avaient à se défendre contre les peuplades slaves, les Vendes établis sur les bords de la Baltique, et qui faisaient souvent des expéditions maritimes contre les pays scandinaves. C'est vers la fin du huitième siècle, que les Normands recommencèrent leurs courses sur la mer du Nord, et qu'ils infestèrent les côtes de la Grande-Bretagne, de la Germanie, de la Gaule et de l'Espagne. Pendant la guerre, que Charlemagne fit aux Saxons, les chefs de ceux-ci se réfugièrent à diverses reprises chez les Normands du Jutland, et la réunion de la Saxe avec l'empire franc contribua beaucoup au renouvellement des hostilités des Normands.

4. Les essais faits jusqu'alors pour convertir les Normands au christianisme avaient échoué. *Saint Willebrord*, (690) l'apôtre des Frisons, avait dû quitter le Jutland et *saint Ebbon*, ainsi que *saint Anschaire* en avaient été expulsés (827) avec le roi Harald. Des relations d'amitié, il est vrai, se formèrent entre le roi de Jutland et les souverains des Francs. Mais ces relations n'empêchèrent par les Normands de Norvège de continuer leurs expéditions maritimes. Louis-le-Débonnaire, qui investit plusieurs chefs danois et normands convertis, de la possession de terres dans la Frise et la Hollande, attira un plus grand nombre de chefs, qui se firent baptiser dans le seul but de participer aux largesses impériales. Cette circonstance contribua probablement aussi à engager les Normands à se fixer dans les provinces de l'empire carlovingien. Vers le milieu du neuvième siècle, ils établirent des stations fortifiées sur les bords des fleuves, qu'ils avaient coutume de remonter pour ravager le pays. Voici quelles furent ces stations : 1° dans la *Frise;* on ne connaît pas les districts, que Louis-le-Débonnaire, et après lui Lothaire I, et son fils Lothaire II, cédèrent à Harald, à son frère Horic, et à son fils Godéfried. 2° Sur la *Meuse Haslou* (Elsloo près de Maestricht), où se fixa le même Godéfried (vers l'an 876), qui étendit sa domination sur tout le pays situé entre la Meuse et l'Escaut, et qui bâtit des forts à Nimègue et à Courtrai. 3° *Sur l'Escaut.* Ils occupèrent d'abord l'île de *Walcheren ;* de là ils (837) remontèrent l'Escaut et le Rupel, entrèrent dans la Dyle, et se fixèrent à *Louvain* (vers l'an 846). Ils y restèrent pendant cinquante ans, et portèrent leurs armes souvent

dans la Flandre, que le comte Baudouin, Bras-de-fer, défendit avec autant de courage que de succès. 4° Sur la *Loire;* déjà sous le règne de Louis-le-Débonnaire, les Nor-
(830) mands s'étaient rendus maîtres de *l'île de Her*
(843) (Noirmoutier). Plus tard ils transférèrent leur camp dans l'*île de Bière*. Le célèbre Hasting commanda pendant longtemps les bandes établies sur la Loire, et combattit avec succès contre Robert-le-Fort, tige des ducs de
(863) France. Après avoir reçu le baptême, il fut investi du comté de Chartres. La station de la Loire resta au pouvoir des Normands jusqu'à la fin du neuvième siècle. 5° *Sur la Garonne*. Grâce aux guerres intestines, qui désolèrent l'Aquitaine depuis la mort de Pépin, fils de Louis-le-Débonnaire, les Normands ne trouvèrent pas beaucoup
(843) de résistance lorsqu'ils remontèrent la Charante, la Garonne et l'Adour. Bordeaux fut plusieurs fois pris et pillé, et ils parvinrent jusqu'à Toulouse (848). Cependant il n'y eut pas de véritable station de Normands en Aquitaine, où ils furent appelés pour la dernière fois par Pé-
(864) pin II. 6° *Sur la Seine*. Aucun pays n'a eu plus à souffrir des pirates du nord que les contrées sur les deux rives de la Seine; des flottes normandes entrèrent dans ce fleuve presque tous les ans, prirent Rouen, brûlèrent et
(841) pillèrent les riches abbayes des environs de Paris, et pénétrèrent jusque dans les faubourgs de cette dernière
(845) ville. Cependant ils n'y établirent pas de station
(857) jusqu'au moment où *Rolf* ou Rollon se rendit maître
(890) de Rouen et de la province à laquelle il donna plus tard le nom de Normandie, et dans la possession de laquelle il fut confirmé par le traité de *Saint-Clair sur*
(912) *Epte*. La fondation du duché de Normandie mit fin aux incursions des Normands en France, et ceux-ci se portèrent dès-lors presque exclusivement sur l'Angleterre.

5. Les Normands n'épargnèrent pas non plus les autres pays sur la mer du Nord. Le royaume de *Germanie* ou d'Allemagne fut attaqué par eux quelque temps après le traité de Verdun. Ils renversèrent de fond en comble la
(845) ville de Hambourg. Quarante ans après ils péné-
(880) trèrent dans l'Elbe, et taillèrent en pièces une armée que commandait le duc de Saxe Brunon. Mais ils furent vain-
(884) cus à leur tour dans la Westphalie, et ne songèrent plus à revenir ni à se fixer dans ces contrées. Ils eurent plus

de succès en *Angleterre*, où ils avaient abordé pour la première fois vers la fin du huitième siècle. Au (787) commencement du neuvième siècle, leurs flottes attaquèrent le pays de tous côtés. Souvent ils s'allièrent avec les Bretons du pays de Galles contre les Anglo-Saxons. Ils se fixèrent aux embouchures de la Tamise et des autres fleu- (851) ves, et pénétrèrent de là dans l'intérieur du pays. Les combats opiniâtres qu'ils soutinrent avec les habitants prouvent qu'ils étaient venus avec l'intention de s'établir en Angleterre. Ils exécutèrent ce projet du temps d'Ethelbert. Sous la conduite d'un chef nommé *Gothrun*, une bande (866) de Normands aborda sur les côtes d'Estanglie, et s'empara de la ville de York dans la Northumbrie. Gothrun prit le titre de roi d'Estanglie. Le nombre des pirates, qui (870) abordèrent annuellement sur les côtes de l'Angleterre, s'augmenta dès-lors prodigieusement, et ils finirent par se rendre maîtres du pays, jusqu'à ce que Alfred-le-Grand les en expulsât en grande partie, et rendit à sa (880) patrie l'indépendance qu'elle perdit de nouveau dans le dixième siècle.

6. Les pirates du nord ne bornèrent pas aux côtes de la Gaule leurs courses dans l'Océan Atlantique, ils les poussèrent plus loin encore. De bonne heure déjà (827) une flotte normande doubla le cap Saint-Vincent, et entra dans le Guadalquivir. Séville tomba au pouvoir des ennemis, qui pillèrent la ville et se retirèrent avant que les Arabes n'eussent songé à les poursuivre. Les *Madgious*, mécréants, c'est ainsi que les historiens arabes appelèrent les Normands, revinrent sur les côtes de l'Espagne sous la conduite du célèbre Hastings. Ils entrèrent dans le (844) Minho, et pillaient la Galice lorsqu'ils furent attaqués, et battus par Ramiro I, roi d'Asturie, successeur d'Alphonse-le-Chaste. Cependant ils regagnèrent leurs bateaux, et continuant leurs courses ils assiégèrent Lisbonne pendant treize jours sans pouvoir prendre cette ville. Cadix, surpris par eux, fut pillé, et ils remontèrent une seconde fois le Guadalquivir. Ils brûlèrent les faubourgs de Séville, et dévastèrent le pays après avoir défait les Arabes dans une sanglante bataille. Hastings passa ensuite le détroit de Gibraltar, que les Sagas du nord désignent par le nom de *Niœrva-Sund*, fit une descente sur les côtes de l'Afrique, et prit la ville de Luna en Italie, qu'il croyait être Rome.

Poussé par un vent contraire dans le Rhône, il dévasta la Provence et retourna enfin à la station de la Loire, où il déposa les dépouilles de l'Aquitaine, de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Italie et de la Provence. L'émir de Cordoue, Abd el Rahman II, fit construire des flottes, et défendit avec succès les côtes de l'Espagne contre les Normands. Les pirates du nord ne revinrent plus se mesurer avec les pirates du midi.

7. Pendant que les Normands de la Norvège et du Danemark dirigeaient ainsi leurs expéditions vers l'ouest et le sud, ceux de la *Suède* tournaient leurs armes vers l'est et le nord, et fondirent un empire, qui, dix siècles plus tard, donne des lois à l'Asie, et aspire au rôle d'arbitre de l'Europe. Les peuplades slaves entre la mer Blanche, le Wolga et le Dnièpre, n'avaient pu résister ni aux Avares ni aux Chazares, qui en avaient rendu tributaires un grand nombre. Elles n'étaient pas non plus en état de repousser les Normands, qui attaquèrent le *Biarmaland* et le *Grikaland*. Les Slaves appelèrent ces ennemis *Warégues*, c'est-à-dire *confédérés*, les *compagnons* des bandes guerrières des Germains (1). Dans le neuvième siècle, trois frères, chefs de bandes guerrières de Normands, et qui appartenaient à la tribu des *Ross* ou *Russ*, quittèrent la Suède et s'établirent,
(862) *Rurik* l'aîné à *Novgorod*, *Sineus* sur le littoral de la mer Blanche, et *Truwor* à *Jsborsk* non loin de Smolenks. Les Slaves, soit qu'ils les eussent appelés pour mettre fin aux guerres civiles, soit qu'ils eussent été vaincus, reconnurent ces chefs normands pour leurs souverains. C'est ainsi que prit naissance l'empire russe, qui s'étendit plus tard depuis les frontières de l'Allemagne jusqu'à celles de la Chine.

8. La société chrétienne de l'Occident avait encore un second ennemi à combattre. Les *Arabes* ou *Sarrazins* (2),

---

(1) Dans le onzième siècle la garde des empereurs de Constantinople, qui se composait en grande partie de Normands, porta le nom de *Barangues* ou *Warégues*.

(2) Nous nous servons ici du mot de *Sarazins* pour désigner les Musulmans de l'Espagne et de l'Afrique, parmi lesquels les Arabes ne formaient qu'une faible partie. Tous les écrivains chrétiens du moyen âge se servent de ce nom, qui était entièrement inconnu des Arabes eux-mêmes. Il dérive probablement du mot arabe *scherky*, *oriental*, et

devenus maîtres de la Méditerranée, après avoir fait la conquête d'une grande partie du littoral de cette mer, commencèrent, dans le courant du neuvième siècle, à infester les grandes îles, ainsi que les côtes de la Gaule et de l'Italie. Depuis la réunion des provinces du nord de l'Espagne entre les Pyrénées et l'Ebre à l'empire franc, les expéditions des Sarrazins de l'Espagne dans le midi de la Gaule cessèrent presqu'entièrement. Quelques tentatives, faites par les Emirs de Cordoue pour pénétrer dans la Gaule en franchissant les Pyrénées, ne furent que des incursions passagères. Plusieurs circonstances se réunirent pour provoquer et pour perpétuer les courses des Sarrazins sur la Méditerranée. D'abord la séparation du califat de l'Asie des trois dynasties musulmanes, des Ommaiades en Espagne, des Edrisites à Fezz et des Aglabites à Caïrwan (1) : ensuite la nécessité dans laquelle se trouvèrent les Emirs de Cordoue d'entretenir une flotte pour défendre leur indépendance contre les khalifs de Bagdad; et enfin la nature même des pays situés au nord de l'Afrique, qui poussa tous les peuples y établis, à s'adonner à la navigation et à la piraterie. Ce fut là le seul moyen pour les souverains de Caïrwan et de Fezz d'augmenter leur puissance.

9. Les pirateries des Sarrazins commencèrent déjà sous le règne de Charlemagne. De petites escadres, sorties les unes des ports de l'Espagne, les autres de ceux de l'Afrique attaquèrent sans cesse la Sardaigne, la Corse et les (806) Baléares, abordèrent sur les côtes de la Provence, (813) où ils devastèrent les environs de Nice et se portèrent de là en Italie où ils ravagèrent les contrées près de Centumcelles (aujourd'hui Civita Vecchia). A la même époque une colonie de Sarrazins se fixa en Crète malgré la résistance des troupes grecques qui y stationnaient. Les Baléares tombèrent au pouvoir des Sarrazins d'Espagne peu de temps après, tandis que les Sarrazins d'Afrique s'établissaient en Sicile. (825) Le patrice Elpidius, gouverneur grec de cette île, qui s'était révolté contre l'impératrice Irène à la fin du huitième siècle, avait déjà appelé les Sarrazins à son (798) secours. Depuis lors ils y étaient plusieurs fois revenus.

---

se trouve pour la première fois dans les historiens des premiers siècles de notre ère. Ceux-ci désignent par ce nom les *Arabes Bédouins*.

(1) Voyez pag. 122, 123.

(825) Enfin ils s'emparèrent de la ville de Girgenti et commencèrent de là une guerre à mort contre les Grecs. Après (832) la prise de Palerme, l'émir de Caïrwan nomma en Sicile, un gouverneur musulman. Les Grecs se maintinrent dans la possession des côtes orientales jusqu'à ce qu'ils (859) fussent expulsés de Syracuse, dernière ville dont ils avaient conservé la possession en Sicile. — Tant que régna Louis-le-Débonnaire, les provinces de son empire furent défendues avec succès contre les Sarrazins. Plus d'une fois les flottes des Francs vainquirent et détruisirent les escadres des ennemis et les attaquèrent même à leur tour dans leur propre pays. Ainsi le comte Boniface, gouverneur de la Toscane, aborda avec une flotte en Afrique, (820) battit les Sarrazins et délivra quelques centaines de prisonniers chrétiens. Mais ces victoires ne mirent pas fin aux courses des Sarrazins.

10. Les guerres, qui suivirent la mort de Louis-le-Débonnaire, et les désordres qui en résultèrent dans les provinces de l'empire dont les forces avaient été affaiblies par les partages, assurèrent la victoire aux pirates sarrazins qui ne trouvèrent plus de résistance énergique. Leurs flottes (840) remontèrent le Rhône jusqu'à Arles et dévastèrent (848) la côte depuis Marseille jusqu'à Gênes. Ils entrèrent en même temps dans le Tibre, et le pape Grégoire IV fit relever les fortifications d'Ostie, afin de leur fermer ce fleuve. Malgré ces mesures, ils revinrent au moment où (847) Leon IV venait d'être élu pape, prirent Centumcelles et brûlèrent les faubourgs de Rome. Le pontife se mit lui-même à la tête des Romains, chassa les ennemis et fit entourer de fortifications le quartier de Rome, qui reçut de lui le nom de *Cité Léonine*. Dès-lors ils portèrent leurs armes presque exclusivement dans le midi de l'Italie, qui était divisée en plusieurs principautés indépendantes. Les ducs de Naples ne reconnaissaient que pour la forme l'autorité des empereurs de Constantinople, et trois duchés (840) lombards s'étaient formés à Bénévent, à Salerne et à Capoue. Tous ces princes combattaient sans cesse entre eux, et ne se réunissaient que pour défendre leur indépendance contre les empereurs successeurs de Louis-le-Débonnaire. Siconulf, qui venait de se rendre maître de Salerne, appela les Sarrazins de l'Espagne à son secours et leur (842) donna des terres près de *Tarente*, ville qui tomba

bientôt après en leur pouvoir. En même temps, les Sarrazins de l'Afrique se fixèrent à *Bari* dans le duché de Bénévent, où ils aidèrent le duc Radelchis dans ses guerres contre ses voisins. Fixés sur ces deux points, et renforcés par des flottes qui arrivaient presqu'annuellement de l'Afrique et de l'Espagne, ils ne cessèrent de dévaster l'Italie méridionale. L'empereur Louis II, que les malheureux habitants de ce pays appelèrent à leur secours, attaqua Bari, (852) mais il fut repoussé. Pendant quinze ans, la plus grande partie de ces contrées ne fut plus qu'un vaste désert. Enfin l'empereur Louis II, réunissant ses forces à celles des ducs de Bénévent, de Capoue et de Salerne, prit la ville de (871) Bari après un siége de trois ans. Mais les ennemis s'étant maintenus à Tarente, ne tardèrent pas à recommencer leurs dévastations; ils reprirent Bari et se fixèrent sur les bords du *Garigliano*, d'où ils ravagèrent le terri- (874) toire de Rome. Les désordres qui troublèrent l'Italie après la mort de l'empereur Louis II, laissèrent aux (875) Sarrazins le champ libre. Dès-lors ils servirent comme auxiliaires dans les troupes des seigneurs indépendants de l'Italie méridionale, et restèrent dans ce pays jusqu'à la fin du dixième siècle. Ils n'en furent expulsés que par les Normands qui, à cette époque, vinrent s'y établir.

11. Le midi de la France ne fut pas plus heureux que le midi de l'Italie. Il est vrai que Boson, élu roi (879) de Provence après la mort de Louis-le-Bègue, avait combattu vaillamment contre les Sarrazins, qui avaient déjà détruit Aix, Marseille et plusieurs autres villes. Mais après la mort de ce prince, une bande de Sarrazins, venue de l'Espagne, aborda sur les côtes de la Provence, (888) dans le golfe de Grimaud (autrefois golfe de Saint-Tropès), et se fixa sur les hauteurs voisines, à la lisière d'une immense forêt. Ils y construisirent un château, qu'ils appelèrent *Fraxinet* (Fraxinetum). D'autres bandes vinrent bientôt les joindre, et, en peu d'années, les hauteurs furent couvertes de châteaux et de forteresses. Ils soumirent à leur domination une partie de la Provence, le roi Louis, fils de Boson, s'étant engagé dans une guerre en Italie. Franchissant d'un côté les Alpes maritimes, les barbares fondirent sur l'Italie, tandis que de l'autre côté, ils (902) pénétraient dans les Alpes où ils occupèrent les dé- (906) filés et interceptèrent les communications entre la France

(925) et l'Italie. De là ils envahirent le Piémont, le Montferrat et troublèrent même la tranquillité des vallées de la Suisse. Partout ils renversèrent les villes, détruisirent les châteaux, brûlèrent les églises et les couvents. Ils se rendirent maîtres du grand Saint-Bernard et dominèrent de là sur une grande partie de la Suisse. Après avoir pillé (940) l'église de Coire, ils se rapprochèrent du lac de Genève et marchèrent vers le Jura. Hugues, qui gouvernait (942) la Provence en souverain, conclut enfin une alliance avec les empereurs de Constantinople. Secondé par une flotte grecque il attaqua les Sarrazins à Frazinet par terre et par mer et prit ce chateau fortifié. Mais ayant été menacé d'une attaque par Bérengaire II, roi d'Italie, il se réconcilia avec les ennemis, et réclama même leur secours. Les Sarrazins s'emparèrent alors de Grenoble, et poussèrent en même temps leurs dévastations jusque sur les bords du lac de Constance. Enfin ils furent de nouveau attaqués par le comte Guillaume, un des seigneurs de la (972) Provence. Fraxinet fut pris d'assaut, et, après la perte de ce point fortifié, ils furent expulsés du midi de la France. La Suisse et le Piémont furent aussi délivrés de ces ennemis formidables vers la fin du dixième siècle. L'état de dissolution, dans lequel se trouvèrent à cette époque les royaumes musulmans en Espagne et en Afrique, ne permit plus aux Sarrazins d'attaquer la France ni l'Italie.

§ III. EMPIRE CARLOVINGIEN JUSQU'A SA DISSOLUTION DÉFINITIVE.

843—888

AUTEURS A CONSULTER. Boehmer, *Regesta*. Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*. Desmichels, *Histoire générale du moyen âge*. t. II.

Rois de France : Charles-le-Chauve 840—877 (*empereur* 875). Louis II, le *Bègue*, 877—879. *Ses deux fils*, Louis III 879—882. Carloman 879—884. (*Charles-le-Simple, fils posthume*). Charles-le-Gros 884—888.

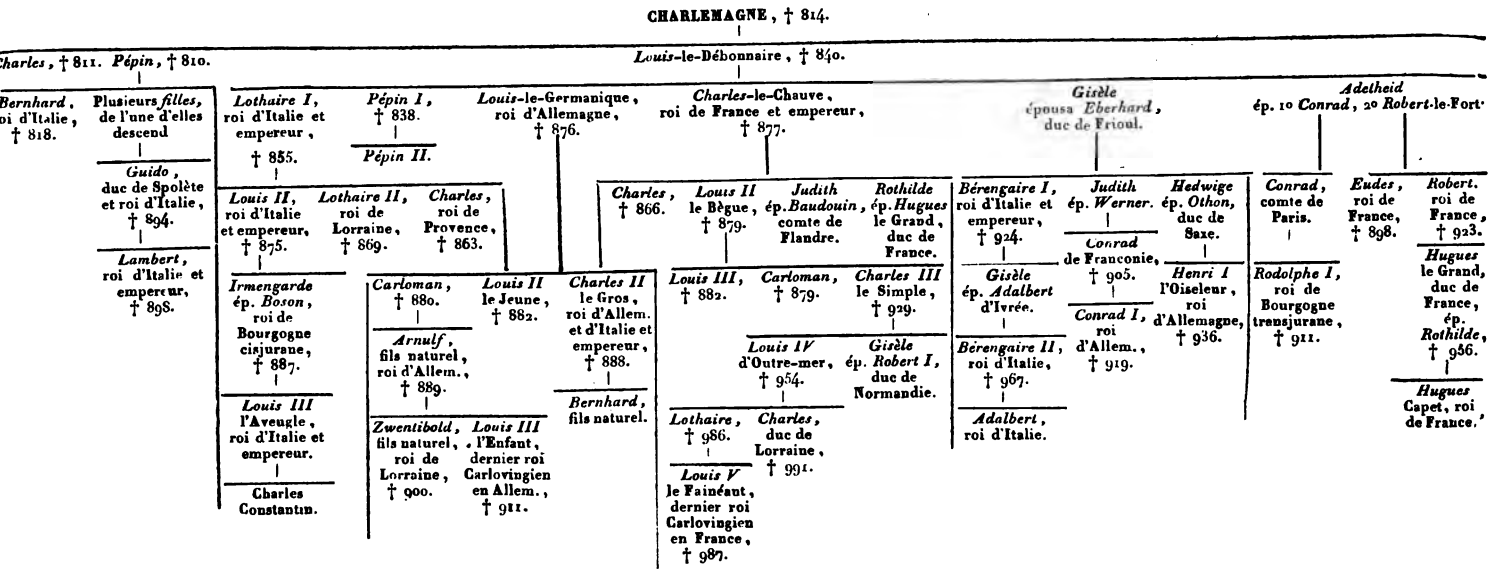
Rois d'Italie, de Lorraine et de Provence : Lothaire I, *empereur* 840—855. *Ses trois fils* : Louis II, roi d'Italie et empereur 855—875, Lothaire II, roi de Lorraine 855—869, Charles, roi de Provence 855—863. *Rois d'Allemagne*. Louis-le-Germanique 840—876. *Ses trois fils* : Carloman 876—880, Louis-le-Jeune 876—882, Charles-le-Gros 876—888 (empereur et roi d'Italie 880, roi de France 884).

Papes : Sergius III 844—847. Léon IV 847—855. Bénoît III 855—858. Nicolas I le Grand 858—867. Adrien II 867—872. Jean VIII 872—882. Marin I 882—884. Adrien III 884—885. Etienne V 885—891.

1. Plusieurs causes se réunirent pour hâter la dissolution politique des trois royaumes, qui s'étaient formés à la suite du traité de Verdun. D'abord les guerres civiles, qui ne cessèrent pas entre les descendants de Louis-le-Débonnaire, et qui recommencèrent avec une nouvelle violence après la mort de chaque prince, pour sa succession. Ensuite les incursions des barbares, des Normands et des Sarrazins, qui ruinèrent en grande partie les pays que les guerres civiles avaient déjà épuisés, et favorisèrent les seigneurs ambitieux dans leurs tentatives pour se soustraire de plus en plus à l'autorité royale. Enfin le rétablissement des duchés, la réunion d'un pouvoir trop étendu entre les mains de quelques seigneurs, et l'hérédité des fiefs, que le synode de Kiersy sanctionna en France, et qui commença à s'introduire en Allemagne et en Italie, achevèrent la dissolution intérieure des royaumes et préparèrent la grande lutte entre la féodalité et la royauté, lutte qui déchira la France pendant plus d'un siècle.

2. Parmi les trois fils de Louis-le-Débonnaire, le plus jeune, *Charles-le-Chauve*, se trouva dans la position la moins favorable. Le royaume de France, attaqué et dévasté sans cesse par les Normands, renfermait deux ennemis intérieurs, les *Aquitains* et les *Bretons*. *Pépin II*, abandonné par

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES DESCENDANTS DE CHARLEMAGNE.



son oncle Lothaire, ne déposa pas les armes après le traité de Verdun, dans lequel ses prétentions n'avaient pas été prises en considération. S'alliant tour-à-tour avec (844) les comtes Bernard de Barcelone, et son fils Guillaume, avec les Normands, stationnés dans la Garonne, et avec les Sarrazins, il lutta contre son oncle Charles, (850) pendant dix ans. Enfin il fut fait prisonnier, et finit ses jours dans un couvent. *Charles*, fils aîné du roi de France, fut alors couronné roi d'Aquitaine et la tranquillité (864) fut rétablie pendant quelque temps dans ce pays. La Bretagne se sépara, à la même époque, du royaume de France. *Noménoe*, qui avait été investi du gouvernement d'une partie du pays, par Louis-le-Débonnaire, se déclara indépendant après la mort de ce prince. Il se rendit maître de (840) Rennes, d'Angers et du Mans, et vainquit Charles-le-Chauve, qui avait marché contre lui. Après cette victoire, (845) il se fit couronner roi de Bretagne et transmit la couronne à son fils Erispoé. Charles-le-Chauve, qui voulut (851) soumettre ce prince à son autorité, fut de nouveau vaincu, et dut reconnaître l'indépendance du roi de Bretagne dans un traité qu'il signa à Angers. L'ordre intérieur (864) du royaume fut en même temps troublé par l'ambition des seigneurs, qui ne respectaient aucune loi. Les biens furent ravis aux églises, leurs priviléges foulés aux pieds, les dîmes usurpées par des laïcs, les hommes libres forcés d'abandonner leur indépendance, et de se mettre sous le patronage de quelques seigneurs. Les charges publiques devinrent héréditaires, et le roi lui-même, qui manquait d'énergie pour réprimer ces désordres, confisqua souvent les revenus des biens ecclésiastiques pour pourvoir aux frais de ses guerres. Les décrets des synodes, assemblés pour remédier à cet état de choses, et les capitulaires du roi ne furent pas exécutés.

3. L'empereur *Lothaire* ne retourna pas en Italie après le traité de Verdun; il confia le gouvernement de ce pays à son fils *Louis* avec le titre de roi, et il se fixa lui-même dans ses provinces cisalpines. Mais la grande étendue de ces provinces, qui touchaient à la mer du Nord et à la Méditerranée, l'empêcha de les défendre avec succès contre les Normands et les Sarrazins. La Frise tomba en partie au pouvoir des Normands, qui s'y étaient établis pendant le règne de Louis-le-Débonnaire. Harald, qui était devenu

vassal de l'empereur, fut soupçonné d'entretenir des intelligences secrètes avec ses compatriotes, qui abordaient an-
(849) nuellement sur les côtes de la Frise, et fut mis à mort par ordre de Lothaire. Ce meurtre ralluma la guerre avec les Normands, *Roric* frère de Harald, et *Godefried* fils de ce chef, pillèrent la Frise, la Hollande, le Brabant,
(851) et la Flandre, et Godefried força plus tard le roi Lothaire II, fils de Lothaire I, à lui donner la plus grande
(856) partie de la Frise à titre de fief. Les Sarrazins abordèrent en même temps sur les côtes de la Provence, et détruisirent Marseille et Arles. Ces désastres, auxquels il ne put remédier, décidèrent l'empereur à partager ses états
(855) entre ses trois fils, et à se retirer dans un couvent, où il mourut dans la même année. Trois royaumes se formèrent alors : celui d'*Italie* sous Louis II, qui succéda en même temps à son père comme empereur, celui de *Lorraine*, sous Lothaire II (Lotherregne), entre la mer du Nord et les Vosges, et celui de *Provence*, sous Charles, entre les Vosges et la Méditerranée. Le dernier lien, qui avait uni les royaumes carlovingiens, fut rompu à la mort de Lothaire I, car le nouvel empereur pouvait à peine maintenir son autorité en Italie; elle était entièrement nulle à
(863) l'autre côté des Alpes. La mort du roi de Provence *Charles*, qui ne laissa pas d'enfants, faillit amener une guerre civile. Charles-le-Chauve voulut réunir la Provence au royaume de France. Mais il dut se désister de ce projet lorsque Louis-le-Germanique intervint en faveur des deux frères du roi de Provence. Le pays fut partagé entre eux; les provinces méridionales jusqu'à la Saone furent réunies à l'Italie, et les contrées au nord de ce fleuve à la Lorraine.

4. Le royaume de *Louis-le-Germanique*, la Germanie proprement dite ou l'Allemagne, était principalement exposé aux attaques des Slaves, qui occupaient tous les pays sur les frontières orientales depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique.
(845) En même temps les Normands pénétrèrent avec une flotte dans l'Elbe, et détruisirent la ville de Hambourg, que Louis-le-Débonnaire avait fondée. Mais ils furent attaqués par Louis-le-Germanique et entièrement défaits; dès-lors ils ne revinrent plus dans ces contrées. Quant aux Slaves, le roi de Germanie entretint d'abord avec eux des relations
(845) amicales. Quatorze seigneurs bohémes vinrent le trouver à Ratisbonne, et embrassèrent le christianisme, et

lorsque la puissance de *Moymir*, chef des Slaves de la Moravie, lui parut dangereuse, il marcha contre lui, le déposa et donna aux Moraves *Rastislav*, neveu de (846) Moymir, pour chef. Mais après une guerre contre (846—850) les Bohémes, dans laquelle les armées allemandes avaient été plusieurs fois vaincues, les Sorbes prirent les (851) armes, et Rastislav se déclara indépendant. La guerre (855) contre ces peuplades slaves dura plusieurs années, et eut pour résultat, leur affranchissement de la dépen- (858) dance du royaume d'Allemagne, et la fondation de la grande monarchie morave par Swatopluk (Swenti- (871) bold) (1). Malgré ces guerres presque continuelles contre les Slaves, Louis-le-Germanique prit une part active aux affaires des autres royaumes carlovingiens. Appelé par plusieurs seigneurs mécontents, il vint en France, et se rendit (859) maître du pays; mais il en fut expulsé dans la même année par le roi Charles, qui rétablit son autorité. Les deux frères se réconcilièrent dans une entrevue qu'ils eurent (860) à Coblence, et à laquelle le roi Lothaire de Lorraine assista. — Grâce à l'énergie de son caractère, Louis-le-Germanique sut maintenir son autorité en Allemagne, et réprimer les révoltes de ses fils, et les tentatives des seigneurs pour se rendre indépendants du pouvoir royal.

5. La dissolution intérieure commença en *Italie* sous le règne de l'empereur Louis II, fils de Lothaire. Ce ne fut que par intervalles, que le jeune empereur, qui ne manquait ni de courage ni d'habileté, sut faire reconnaître son autorité dans le midi de l'Italie. Cinq états ou principautés indépendantes s'y étaient formées : les duchés lombards de *Bénévent*, de *Salerne* et de *Capoue*, et les duchés grecs de *Naples* et de *Gaëte*. Les Sarrazins, appelés par ces différents princes, s'étaient rendus maîtres de Tarente et de Bari. L'empereur passa toute sa vie à combattre tantôt contre les princes de Bénévent et de Capoue, tantôt contre les Sarrazins. Tous ses efforts pour prendre Bari, et pour expulser ces ennemis de l'Italie échouèrent. — Rome fut défendue par les souverains-pontifes; Grégoire IV avait fermé (843) le Tibre aux Sarrazins, et Léon IV les repoussa de (847) Rome, et entoura une partie de cette ville de fortifications (2).

---

(1) Voyez le premier § du chapitre suivant.

(2) Voyez pag. 164.

Après la mort de ce pontife, les intrigues de la noblesse ro-
(855) maine recommencèrent. Anastase, qui usurpa le
trône pontifical, fut déposé et Bénoît III le remplaça : mais les
(858) désordres continuèrent jusqu'à sa mort. L'empereur
Louis II intervint alors pour maintenir la tranquillité de
Rome jusqu'à l'élection d'un nouveau pape. Le choix tomba
unanimement sur un moine pieux, *Nicolas*, auquel la
postérité a donné avec raison le surnom de *Grand*. Ni-
colas I défendit les droits de l'Eglise contre les violences
(858) de l'empereur grec Michel III, et contre l'usurpation
du patriarcat de Constantinople par Photius. Il prit sous
sa protection la reine Theutberge, que son mari, le roi de
(860) Lorraine Lothaire II, avait répudiée pour épouser
Waldrade, et maintint l'épouse légitime dans ses droits contre
tout le clergé de Lorraine, qui avait pris le parti du roi,
ainsi que contre l'empereur Louis II, qui était arrivé à
(864) Rome avec une armée, et qui s'était saisi de la per-
sonne du pape. Il s'opposa de toutes ses forces aux em-
piétements de l'archevêque Hincmar de Rheims sur les
(864) droits des autres prélats de France, que celui-ci
voulait soumettre à la juridiction de son siége. Il travailla
enfin à la conversion des Bulgares et de plusieurs peu-
(863) plades slaves, et parvint à faire embrasser le chris-
tianisme au khan des Bulgares, *Boris*.

6. La mort du roi de Lorraine Lothaire II, que l'affaire
(689) de son divorce avait empêché de combattre contre
les Normands, qui étaient devenus maîtres de la Frise,
amena de grands changements dans les royaumes carlo-
vingiens. Au préjudice des droits de l'empereur Louis II,
frère de Lothaire et seul héritier légitime de la Lorraine,
Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique partagèrent entre
eux ce pays, en fixant comme frontière de leurs territoires,
la Meuse, l'Ourthe et la Moselle supérieure. Ce partage fut
(870) confirmé par le traité de *Mersen*. Les deux princes
s'emparèrent en outre des provinces cisalpines de l'empe-
reur Louis. La Suisse fut réunie à l'Allemagne et la Pro-
vence, le pays entre le Jura et le Rhône, à la France.
Charles-le-Chauve confia l'administration de ce pays à
Boson, frère de sa femme Richilde, en lui donnant le titre
de duc. L'intervention du pape Adrien en faveur de l'em-
pereur, auquel les affaires de l'Italie ne permirent pas de
défendre ses droits, resta sans succès. Pendant que l'em-

pereur Louis II combattait dans le midi de l'Italie, les margraves de Frioul et de Toscane, ainsi que le duc de Spolète se rendirent presque indépendants. Enfin (873) Bari tomba au pouvoir de l'empereur, qui allait rendre la tranquillité à l'Italie, lorsqu'il mourut sans laisser (875) de fils. Le pape Jean VIII appela alors à l'empire Charles-le-Chauve, qui reçut la couronne des Lombards à Pavie et le diadême impérial à Rome. Il confia le gouvernement de l'Italie à son beau-frère Boson, duc de Provence, et retourna en France, où il étala le faste de sa nouvelle dignité (1). La mort de son frère Louis-le-Germanique (876) parut à l'empereur une occasion favorable pour réunir toute la Lorraine à la France. Mais les trois fils de Louis défendirent avec succès l'héritage de leur père; ils le partagèrent entre eux de manière que *Carloman* l'aîné reçut le midi de l'Allemagne avec les droits que son père prétendait avoir sur l'Italie, *Louis-le-Jeune* le nord de l'Allemagne, et *Charles-le-Gros* la Souabe et la Suisse. Les trois frères se jurèrent une amitié qu'ils observèrent mieux que l'obéissance envers leur père, contre lequel ils s'étaient plusieurs fois révoltés.

7. La dignité impériale n'avait rien ajouté à l'énergie de Charles-le-Chauve; il ne fut pas en état de sauver la France des Normands, qui, s'étant fixés à Angers, pillèrent la Bretagne, où le roi Salomon III, successeur d'Erispoë, (874) avait été détrôné et assassiné. Une guerre civile entre les ducs de Rennes et de Vannes favorisa les ennemis. Charles acheta la retraite de Rollon (Hrolf), le même qui devint plus tard le fondateur du duché de Normandie, et qui alors était entré dans la Seine. A cet effet il fut assemblé à (875) Kiersy une diète qui imposa une taxe très-considérable sur toutes les terres du royaume. A la même assemblée, l'hérédité des fiefs de la couronne, dans les familles des vassaux, fut reconnue et les priviléges des principaux seigneurs furent augmentés. Déjà quelque temps auparavant, (863) la Flandre avait été érigée en comté héréditaire, et Charles en avait investit Baudouin, Bras-de-fer, qui avait épousé sa fille Judith et qui avait vaillamment défendu le pays contre les invasions des Normands. Un autre duché héré-

(1) Boson épousa Ermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, et gouverna l'Italie comme vice-roi.

(865) ditaire avait été créé entre la Seine et la Loire, sous le nom d'*île de France* ou *duché de France*. Robert-le-Fort, comte du Maine et aïeul d'Hugues Capet, fut le premier duc de France. Après la mort de Charles, fils aîné de Charles-le-Chauve, l'ancien royaume d'Aquitaine fut (866) également divisé en deux fiefs héréditaires, le duché d'*Aquitaine* et le comté de *Toulouse*. Charles-le-Chauve (877) mourut en Italie, où il avait été appelé par le pape Jean VIII, pour combattre les Sarrazins qui s'étaient fixés sur les bords du Garigliano, d'où ils menaçaient Rome d'une attaque. Il laissa la France à son fils Louis II, le Bègue, tandis que l'Italie tombait au pouvoir de Carloman, fils aîné de Louis-le-Germanique.

8. Après la mort de Charles-le-Chauve, le pape Jean VIII offrit le diadême impérial à Carloman, qui avait été couronné roi des Lombards à Pavie et qui avait forcé le duc Boson à se retirer dans la Provence. Mais le nouveau roi d'Italie refusa de reconnaître les droits du pape sur Rome (878) et Ravenne, et se rendit maître de la première de ces deux villes à la suite d'une révolte, qui y avait éclaté en sa faveur. Jean VIII chercha un asile en France d'où (879) il revint l'année suivante. Carloman mourut en ne laissant qu'un fils naturel, Arnulf (Arnoul), auquel il avait (880) donné le duché de Carinthie et qui parvint plus tard au trône d'Allemagne. Les deux frères de Carloman partagèrent entre eux ses états : Louis-le-Jeune prit possession des provinces allemandes; Charles-le-Gros devint roi d'Italie et reçut du pape Jean VIII le diadême impérial. (882) Après la mort de son frère Louis, Charles-le-Gros réunit encore la couronne d'Allemagne à celles qu'il portait déjà. Tout concourait à favoriser cet indigne descendant de Charlemagne, auquel les seigneurs de France offrirent la couronne après la mort des deux fils aînés de Louis-le-Bègue.

9. Son caractère peu énergique ainsi que la courte durée de son règne n'avaient pas permis à Louis-le-Bègue de relever le pouvoir royal ni de délivrer son royaume des (879) attaques des Normands. Il mourut deux ans après son père, laissant deux fils, *Louis III* et *Carloman*, qui partagèrent entre eux la France sans égard à leur demi-frère *Charles*, surnommé le Simple, que la seconde femme de Louis-le-Bègue avait mis au monde après la mort de son

mari. Le roi d'Allemagne, Louis-le-Jeune, s'empara de la partie orientale de la Lorraine entre la Meuse, l'Escaut et les Ardennes, et les rois de France lui cédèrent ces provinces par un traité conclu à Verdun. Une autre (879) province fut encore séparée de la France; le duc *Boson*, qui gouvernait la Provence, sut gagner les seigneurs dans les pays entre le Rhône et le Jura, et se fit couronner (879) roi de *Provence* ou de *Bourgogne cisjurane*. Il fixa sa résidence à Arles et défendit son indépendance contre les forces réunies des deux rois de France, qui s'étaient alliés avec Charles-le-Gros. Une nouvelle invasion des Normands en France força les princes alliés à abandonner la guerre contre Boson. *Louis III*, prince vaillant et brave, se mit à la tête de ses vassaux et remporta une victoire brillante sur les Normands, près de Saucours en Vimeu, entre (881) Eu et Abbeville. Mais il mourut à la suite des fatigues (882) de cette campagne, et son frère Carloman acheta la retraite d'un corps d'ennemis qui étaient entrés dans la Seine. Carloman suivit bientôt son frère dans la tombe, et (884) les seigneurs de France offrirent la couronne à *Charles-le-Gros*, empereur et roi d'Allemagne et d'Italie

10. Ce prince n'avait cependant pas encore employé les ressources immenses que lui offraient ses états, pour mettre fin aux incursions de ses deux ennemis, les Sarrazins et les Normands. Après son couronnement à Rome, il avait quitté l'Italie et l'avait abandonnée aux dissensions intestines et aux dévastations des Sarrazins. Les Normands, qui avaient poussé leurs expéditions jusqu'à Worms, et qui avaient rapporté dans leur camp fortifié a Haslou (Elsloo près de Maestricht), les dépouilles de toutes les villes et couvents située entre la Meuse et le Rhin, avaient (882) échappé jusque là à la vengeance de l'empereur, qui marcha contre eux avec une grande armée. Par un traité favorable, un de leurs chefs, Godéfried, avait été investi du duché de Frise, et avait reçu la main de Gisèle, fille du roi Lothaire II. Mais ce vassal normand devint si dangereux et si exigeant que Charles pour s'en débarrasser le fit assassiner. (885) Ce meurtre attira de nouvelles hordes de barbares dans l'empire carlovingien, que Charles-le-Gros venait de réunir sous son sceptre. Une flotte normande de sept cents navires remonta la Seine, et porta une armée de quarante mille hommes devant Paris. L'empereur qui arriva, après quelque

(886) hésitation, avec une nombreuse armée au secours de la ville assiégée, acheta la retraite des ennemis par une somme d'argent. Cependant une autre troupe de Normands resta campée sur les bords de la Dyle, à Louvain. L'empereur, couvert de honte, retourna au-delà du Rhin, où il fut déposé par les seigneurs de l'Allemagne, qu'il avait lui-
(887) même convoqués à Tribur, afin d'assurer la succession à son fils naturel *Bernard*. L'assemblée donna la couronne à *Arnulf* (Arnoul), duc de Karinthie, et fils naturel de carloman. Charles-le-Gros mourut deux mois
(888) après et l'empire carlovingien se divisa définitivement en cinq royaumes indépendants :

1° Le royaume d'*Allemagne* sous Arnulf.

2° Le royaume de *France*, où les seigneurs donnèrent le diadême à Odon, duc de France et comte de Paris. Celui-ci triompha des trois rivaux, qui lui disputèrent d'abord le trône, du roi Arnulf d'Allemagne, du duc Guido de Spolète, et du duc Rainulf II d'Aquitaine.

3° Le royaume de *Provence* ou de *Bourgogne cisjurane*, sous Louis, fils de Boson, qui maintint son indépendance, grâce à la guerre pour le trône de France.

4° Le royaume de *Bourgogne transjurane*, qui comprenait les pays entre le Jura et les Alpes Pennines (la plus grande partie de la Suisse et une partie de la Savoie), et où Rodolphe, fils de Conrad, comte de Paris, se fit couronner roi, tout en reconnaissant la suprématie du roi d'Allemagne.

5° Le royaume d'*Italie*, où Berengaire, margrave de Frioul, et Guido, duc de Spolète, se disputèrent le trône; tous les deux étaient alliés à la famille de Charlemagne.

CHAPITRE X.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT JUSQU'AU RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE PAR OTHON-LE-GRAND.

888—962.

§ I. DES SLAVES ET DES MAGYARES. — LA MORAVIE, LA BOHÊME, LA POLOGNE ET LA HONGRIE.

AUTEURS A CONSULTER. A. Boczek, *Codex diplomaticus et epistolaris Moraviæ*, ab. a. 396—1306. Brunn. 1836. 4to. Dobrowsky, *Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves.* Prague 1823. (en allemand). Palacky, *Histoire de Bohême.* tom. I. Prag. 1836. (en allemand). Dogiel, *Codex diplomaticus regni Poloniæ et magni ducatus Lithuaniæ.* Vilnæ 1764. fol. Dlugosz, *Historia Poloniæ.* Lipsiæ 1712. 2 vol. fol. Féjèr. *Codex diplomaticus Hungariæ ecclesiasticæ et civilis. Budæ* 1830. 14 vol. 8. Mailath, *Histoire des Magyares.* Vienne 1828. 5 vol. (en allemand).

1. Deux nations, les *Slaves* et les *Magyares* ou Hongrois, jouèrent, à partir de la fin du neuvième siècle, un grand rôle dans l'histoire de l'Occident, d'abord par leurs guerres contre la civilisation européenne et ensuite, après leur conversion au christianisme, par les relations qui se formèrent entre ces deux peuples et l'empire allemand. — Après la mort de *Samon* (1), qui avait délivré les Slaves (662) du joug des Avares, et qui avait étendu sa domination depuis le Danube jusqu'au Mecklenbourg, les différentes tribus slaves reprirent leur indépendance. Ce n'est qu'au commencement du neuvième siècle, que deux états slaves se formèrent, l'un en *Bohême*, l'autre en *Moravie.* Le premier prince qui soumit les habitants de la Moravie à son sceptre, fut *Moymir.* Il embrassa le christianisme, et (827) conclut un traité d'amitié avec l'empereur Louis-le-Débonnaire (2). L'évangile fut prêché aux Moraves, qui se con-

(1) Voyez pag. 54.

(2) Voici la succession des princes de Moravie : *Moymir* 825—846. *Rastislav* (Rastiz) 846—870. *Swatopluk* (Swentibold) 870—894, divisa ses états entre ses trois fils, en laissant à *Moymir II*, l'aîné, la suprématie sur ses frères. Une guerre civile amena la destruction du royaume de Moravie en 903.

vertirent en grand nombre, et plusieurs églises furent construites dans le pays. La puissance croissante de Moymir porta ombrage à Louis-le-Germanique, qui marcha contre lui, le déposa et donna la Moravie à *Rastislav*, neveu de
(846) Moymir. Le nouveau prince voulut se rendre indépendant du roi d'Allemagne; à cet effet il se mit en relation avec les Bulgares et les empereurs de Constantinople, et fortifia plusieurs places sur les frontières du pays.

2. Les relations amicales entre le prince de Moravie et la cour de Constantinople devinrent d'une haute importance pour toute la nation slave. Deux frères, *Cyrille*, et *Méthode*, natifs de Thessalonique, qui avaient prêché l'Evangile aux Chazares et aux Bulgares, furent envoyés par l'empereur Michel en Moravie, sur la demande de Rastislav.
(862) Ils achevèrent la conversion des Moraves, et Cyrille devint le fondateur de la littérature slave, en inventant un nouvel alphabet, par lequel il rendit avec une admirable précision tous les sons si variés de l'idiôme slave. Cet alphabet fut appelé du nom de son auteur *Cyrilitza*. Les deux frères traduisirent alors l'Ecriture sainte, ainsi que d'autres livres religieux, en langue slave; cette langue fut aussi employée pour le culte catholique. Méthode, après
(868) la mort de son frère, devint le premier évêque des Slaves, et le pape Jean VIII confirma leur liturgie, qui subsista jusqu'au milieu du dixième siècle. Rastislav, qui avait ainsi de plus en plus consolidé son trône, et qui l'avait défendu avec succès contre Louis-le-Germanique, le perdit
(870) dans une révolte de son neveu *Swatopluk*. Celui-ci s'empara de la personne de son oncle, et le livra au roi d'Allemagne, qui donna au rebelle la Moravie à titre de
(871) fief de la couronne d'Allemagne. Mais Swatopluk se délivra de cette dépendance, épousa la fille du duc Borcivoy de Bohême, et repoussa l'attaque des fils du roi d'Allemagne
(873) venus pour le soumettre. Par des guerres heureuses, il étendit sa domination sur la plus grande partie de la Hongrie, où il mit fin à l'empire des Avares, et sur les pays situés à l'est, et au nord de la Bohême jusqu'à l'Oder, et jusqu'au Brandenbourg. Le duc de Bohême reconnut sa
(889) suprématie, et Arnulf, roi d'Allemagne, conclut avec lui un traité d'amitié, et le choisit pour parrain d'un fils naturel. Mais des dissensions éclatèrent entre les deux
(892) princes, et Arnulf appela les Magyares, qui firent la

conquête de la Hongrie. Swatopluk se soutint cependant dans une guerre contre Arnulf; son royaume fut di- (894) visé à sa mort entre ses trois fils, dont l'aîné, *Moymir II*, eut à combattre contre ses frères. L'autorité de Moymir (896) fut bientôt restreinte à la Moravie, qui devint dix ans après la proie des Magyares, dont elle ne fut délivrée (906) que pour être réunie à la Bohême.

3. L'histoire des peuplades slaves qui habitaient la Bohême est entièrement inconnue avant le commencement du huitième siècle. Les guerres de Charlemagne dans ce pays ne jettent pas plus de lumière sur cette époque, que les anciennes traditions du peuple lui-même, dans lesquelles les noms de *Krok*, de sa fille *Libussa*, et de son mari *Prémysl* brillent avant tout (1). Vers le milieu du neuvième siècle quatorze seigneurs bohémes vin- (844) rent à Ratisbonne chez Louis-le-Germanique, et embrassèrent le christianisme. Mais cette conversion n'eut pas de suites; la masse de la nation resta païenne jusqu'au règne de *Borcivoy*, fils d'Hostivit. Ce prince, qui peut-être le premier étendit sa domination sur toute la Bohême, fut baptisé avec sa femme *sainte Ludmile*, par Méthode (871) qu'il rencontra à la cour de Swatopluk. Les Bohêmes, qui avaient défendu leur indépendance contre Louis-le-Germanique, reconnurent l'autorité du puissant souverain de Moravie. Le christianisme commença à se répandre en Bohême, grâce au zèle de Borcivoy et à la piété de sa femme Ludmile (2). Cependant les invasions des Magyares, qui

---

(1) Les anciennes traditions des Bohêmes font remonter la fondation de leur royaume jusqu'au septième siècle; mais l'histoire des premiers souverains de la Bohême est toute fabuleuse et l'on ne connaît pas même les dates de leur règne. Voici les noms de ces princes : *Krok* (peut-être fils de Samon). *Libussa*, une de ses filles épousa un des seigneurs *Prémysl*, tige de la première dynastie, qui régna sur la Bohême jusqu'au commencement du quatorzième siècle (1306). *Mnata*, *Woyen*, *Unislav*, *Krésomysl*, *Néklan*, *Nostivit*, *Borcivoy* 871—894, qui embrassa le christianisme, et avec lequel commence l'histoire certaine de la Bohême.

(2) Voici la série des premiers souverains chrétiens de Bohême : *Borcivoy* laissa deux fils, qui lui succédèrent l'un après l'autre : *Spitihnew* I 894—912. *Wratislav* I 912—926. Les deux fils de celui-ci succédèrent alors. St. *Wenceslav* I 926—936 et *Boleslav* I le Cruel 936

franchirent pour la première fois les frontières de la Bohême, sous le règne de Spitihnew, fils et successeur de Borcivoy, arrêtèrent la civilisation chez les habitants de ce pays. Une grande partie de la nation resta encore païenne, et elle trouva un appui dans la reine *Drahomira*, qui, après la (926) mort de son mari le roi Wratislav I, s'empara du gouvernement et de la tutelle de son fils aîné Wenceslas. (927) Elle fit assassiner sainte Ludmile, qui avait particulièrement dirigé l'éducation du jeune roi son petit-fils, et favorisa son second fils Boleslav, jeune homme de mœurs féroces et plein d'ambition. Le parti païen se rallia autour de celui-ci et l'engagea à détrôner son frère *Wenceslav*, qui, (928) après avoir pris les rênes du gouvernement, avait été forcé de reconnaître l'autorité de Henri I, roi d'Allemagne, qui avait pénétré jusque sous les murs de Prague. Cette circonstance augmenta le nombre de ses ennemis, et (936) il fut tué par son frère Boleslav, qui s'empara alors du pouvoir. Tous les prêtres allemands furent expulsés de la Bohême, bien que le roi restât lui-même chrétien. Boleslav, pour délivrer le pays de la domination étrangère, (936) déclara la guerre à Othon I, fils de Henri. Mais, après douze ans de combats, il fut vaincu par le roi d'Allemagne, et assiégé dans sa résidence de Prague. Un tribut (950) lui fut imposé et des relations plus intimes se formèrent dès-lors entre la Bohême et l'Allemagne.

4. Ce fut vers la même époque, que le christianisme pénétra dans les contrées entre l'Oder et l'Elbe, où plusieurs tribus slaves, réunies sous une même domination, avaient formé la *Pologne*. On ignore la date précise de la naissance de ce royaume. D'après les anciennes traditions du peuple, un état slave se forma dans le duché actuel de *Posen* peu après la mort de Samon; mais cette donnée est fort incertaine, ainsi que celle d'après laquelle, vers le mi- (840) lieu du neuvième siècle, un paysan, *Piast*, détrôna l'ancienne famille régnante et devint le fondateur d'une nouvelle dynastie, qui régna sur la Pologne jusque vers la fin du quatorzième siècle (1370). L'histoire des premiers princes de la dynastie de Piast est entièrement inconnue (1).

—667. *Boleslav* II le Pieux, fils de Boleslav I, 967—999. Sous son règne la conversion des Bohêmes au christianisme fut achevée.

(1) Voici les noms des successeurs de *Piast*, qui mourut selon la

Du temps du quatrième successeur de Piast, *Miecislav I*, (vers l'an 960), les relations, qui commencèrent à se former entre l'Allemagne et la Pologne, jettent quelque lumière sur l'histoire de ce dernier pays. Vaincu par Géron, margrave de Saxe, Miecislav reconnut la suzerai- (961) neté des rois d'Allemagne. Il épousa *Doubrawka*, (965) fille du duc Boleslav I de Bohême, et les missionnaires, qui accompagnèrent cette princesse chrétienne en Pologne, convertirent d'abord le duc et après lui un grand nombre de Polonais. Un siége épiscopal fut fondé à Posen; (967) mais le christianisme trouva beaucoup de résistance, et ne devint entièrement dominant, que cinquante ans après, grâce au zèle de *saint Adalbert*, qui, chassé du siége épiscopal de Prague, trouva un asile chez Boleslav I le Hardi, successeur de son père Miecislav. Ce prince jeta (992) les fondements de la grandeur et de la puissance de la Pologne. Il étendit sa domination sur tous les pays s'étendant depuis l'Oder à l'ouest, jusqu'à la Lithuanie à l'est, et depuis la Prusse au nord jusqu'à la Galicie au sud. La fondation de l'archevêché de Gnesen et des évêchés (1000) de Colberg, de Krakovie et de Breslau, acheva l'organisation ecclésiastique du nouveau pays, dont le souverain prit déjà le titre de roi et intervint comme arbitre dans les affaires intérieures de la Bohême. (1003)

5. Une révolution survenue dans l'intérieur de l'Asie réagit puissamment sur l'état politique de l'est de l'Europe et donna naissance au royaume que les Magyares fondèrent, vers la fin du neuvième siècle, dans la Hongrie. Les *Turcs*, qui, après avoir détruit l'empire des Avares, (550?) avaient étendu leur autorité sur toute la haute Asie, depuis l'Altai jusqu'au Himalaia, et depuis la Chine jusqu'au Wolga, virent à leur tour tomber leur grand empire, au milieu du neuvième siècle (1). Cet événement, dont on ignore (848) les détails, amena de grands changements dans l'Asie. La nation des *Magyares* ou *Hongrois*, après avoir quitté sa patrie la *Jugrie*, située sur le versant occidental de l'Ou-

---

tradition en 861 : *Ssemovit*, *Leschek*, *Szemomysl*, *Miecislav* I (Meschek) qui devint chrétien en 966 et mourut en 992. *Boleslav I*, Chrabri (le Hardi) 992—1025.

(1) Comparez Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, avec un Atlas. Paris 1826.

ral (1), s'était fixée dans les contrées entre le Don et le Dnièpre, et obéissait aux *Chazares*, maîtres des pays entre le Wolga et le Dnièpre. Les *Petchénégues*, qui avaient repris leur indépendance après la chute de l'empire des Turcs, commencèrent dès-lors à faire des invasions dans le royaume
(867) des Chazares et finirent par pénétrer jusqu'à Kiew. Quelque temps après, ils furent vaincus par les Chazares
(883) qui s'étaient alliés à leurs voisins les *Uzes*. Les restes des Petchénégues se jetèrent sur les *Magyares*, et les forcèrent à émigrer vers l'ouest. L'empereur Léon de Constan-
(888) tinople engagea ces derniers à attaquer les Bulgares, ses ennemis. Ils conquirent la Galicie et la Transylvanie, et, continuant leur marche, ils passèrent les Carpathes,
(889) et pénétrèrent dans la Dacie. Ce pays, ainsi que la Pannonie, était divisé entre les Slaves, les Avares et les Bulgares. Toutes les provinces sur la rive droite du Danube, et au nord de ce fleuve, entre la Gran et les Carpathes, avaient été réunies au royaume de Swatopluk, souverain de Moravie : les autres provinces obéissaient à des chefs bulgares ou avares. Arnulf, roi d'Allemagne, craignant la puissance de Swatopluk, invita alors les
(892) Magyares à attaquer ce prince. En moins de dix ans, toute la Dacie avec la Pannonie tomba au pouvoir de ce peuple, qui donna à ces pays le nom de Hongrie, soumit à sa domination les Slaves dans l'Esclavonie, la Croatie et la Dalmatie et étendit son autorité sur la Transylvanie.

6. Après la conquête, les Magyares n'abandonnèrent pas leur vie nomade : ils étaient divisés en plusieurs tribus, dont les chefs obéissaient à un souverain commun. *Arpad*, fils d'Almos, était à la tête de la nation, lorsqu'elle franchit les Carpathes (2). Dans leurs mœurs et leur manière de combattre, les Magyares ressemblaient beaucoup aux Tartares : dans leur culte, on a trouvé des analogies

---

(1) Comparez Muller, *La nation hongroise, recherches, faites dans les pays de l'Oural et du Kaukase.* Berlin 1837. 1 vol. (en allemand). Il n'est plus douteux que les *Magyares* ou Hongrois, quant à leur langue, appartiennent à la famille *Finnoise* ou *Ouralienne.*

(2) Voici les premiers souverains de la Hongrie : *Arpad* 889—907. *Zoltan* 907—944. *Taksony* (Toxus) 944—972. *Geisa* 972—1000. *Commencement de la conversion des Magyares et fin de leurs expéditions. St.-Etienne* I 1000—1038.

avec celui des Persans. Les anciens habitants de la Hongrie, les Avares, les Bulgares et les Slaves, furent en partie exterminés, en partie réduits en état d'esclavage. Dans la dernière année du neuvième siècle, ils sortirent de (900) leur nouvelle patrie et commencèrent cette longue série d'excursions, qui durèrent pendant soixante-douze ans. Ils parcoururent les pays slaves, l'Allemagne dans (972) toutes les directions, l'Italie jusque dans ses extrémités méridionales, la Suisse, l'Alsace, le midi de la France jusqu'aux Pyrénées, la Macédoine et la Thrace, et pénétrèrent jusque sous les murs de Constantinople. Du reste ils ne se fixèrent en aucun des pays qu'ils parcoururent; le seul but de leurs expéditions était de faire du butin, pour le rapporter dans leur patrie. Plusieurs de ces hordes de Magyares furent anéanties pendant leur retraite, mais cela n'empêcha pas d'autres bandes de suivre leur exemple. Plus d'une fois les seigneurs puissants d'Allemagne, de France et d'Italie les appelèrent à leur secours, dans la guerre qu'ils faisaient à leurs souverains. Quelquefois encore ce fut avec leur secours, que les rois soumirent les seigneurs, qui cherchaient à conquérir leur indépendance.

7. Voici le tableau général des expéditions des Magyares, qui durèrent soixante-douze ans (900—972).

900. Ils envahissent à la fois l'Italie et la Bavière et remportent une victoire complète sur Bérengaire, roi d'Italie. Ils attaquent Venise, mais ils sont vaincus et repoussés. Le château d'Ens en Bavière sur les frontières de la marche d'Est, pays entre le Raab et l'Ens, tombe au pouvoir des Magyares.

901. Invasion dans la Karinthie et la Lombardie.

902. Les Magyares attaquent la Moravie où ils sont défaits par les fils de Swatopluk.

906—916. Ils font, chaque année, des irruptions, dans l'Allemagne qu'ils rendent enfin leur tributaire après une bataille sur le Lech, gagnée par eux contre Louis l'Enfant (910). Le duc Arnulf de Bavière les appelle à son secours contre le roi Conrad (914). Ils parcourent la Saxe et la Thuringe et brûlent le couvent de Foulde.

917. Ils passent le Rhin pèrs de Worms, et ravagent la Lorraine.

920—924. Ils entrent de nouveau en Italie et prêtent secours à Berengaire contre le roi Rodolphe de Bourgogne,

qui lui disputait la couronne d'Italie. Ils brûlent la ville de Pavie (924).

925. Après avoir dévasté la Suisse, et détruit le couvent de Saint-Gall, ils entrent dans le midi de la Gaule, où ils sont attaqués et vaincus par Raimond Pons, comte de Toulouse.

926. Ils parcourent le midi de l'Allemagne, l'Alsace, la France jusqu'aux bords de l'Aisne, et jusqu'aux rivages de l'Océan. Pendant leur retraite par la Saxe, un de leurs chefs, peut-être leur roi Zoltan, tombe entre les mains de Henri I, roi d'Allemagne. Celui-ci profite de cette circonstance pour conclure avec eux un armistice de neuf ans, tout en leur payant un tribut annuel.

927. Guerre contre les Bulgares.

934. Première invasion dans l'empire grec; ils dévastent la Thrace; le patrice Théophane achète leur retraite. Fin de la trève avec Henri I. Grande expédition dans la Saxe: les Magyares sont vaincus près de Mersebourg.

937. Expédition remarquable des Magyares, qui traversent le midi de l'Allemagne, passent le Rhin à Worms, dévastent la Lorraine jusqu'à Sens, passent la Loire et, après avoir parcouru le midi de la France, ils entrent en Italie, où ils poussent leurs dévastations jusqu'à Capoue. Ils rançonnent le monastère du Mont-Cassin; mais en retournant par la Lombardie, chargés de butin, ils sont attaqués et presqu'entièrement anéantis.

938. Ils éprouvent une défaite en Saxe.

940. Invasion en Italie.

941. Le roi Hugues, après les avoir à prix d'or éloignés de ses états, leur donne des guides pour les conduire en Espagne; mais ils périssent presque tous par des maladies, avant d'être parvenus jusqu'aux Pyrénées.

942. Défaite des Magyares sur la Traun en Bavière.

943. Seconde invasion dans l'empire grec : le patrice Théophane conclut avec eux un armistice de cinq ans.

944. Défaite des Magyares dans la Karinthie.

947. Ils envahissent l'Italie sous la conduite de leur roi Taksony, fils de Zoltan.

951. Nouvelle et dernière invasion en Italie, d'où ils pénètrent dans le midi de la France; ils s'avancent jusque dans le Berry.

952. Appelés par Conrad duc de Lorraine, qui était

mécontent d'Othon I, roi d'Allemagne, ils pénètrent dans l'Alsace, et passent de là en Suisse. Conrad, roi de Bourgogne, les met aux prises avec les Sarrazins, qui dévastent aussi la Suisse, et pendant que les barbares combattent les uns contre les autres, Conrad se précipite sur eux et les taille en pièces.

954. Dernière expédition des Magyares au-delà du Rhin. Ils traversent les Ardennes et parviennent jusqu'à Cambrai.

955. Dernière invasion des Magyares en Allemagne. Ils sont vaincus par Othon-le-Grand sur les bords du Lech.

957—972. Guerres des Magyares contre les Bulgares et l'empire grec. A la mort de Taksony leurs expéditions cessent.

8. Geysa, qui succéda à son père Taksony, avait (972) épousé Sarolta, fille d'un seigneur hongrois Gyula, qui avait embrassé le christianisme avec toute sa famille, à Constantinople. Geysa persuada aux Magyares d'abandonner la vie nomade et de cultiver le sol fertile de leur nouvelle patrie. L'empereur Othon II, fils et successeur d'Othon I, profita des dispositions pacifiques de Geysa, pour négocier avec lui. L'évêque Piligrin de Lorch parvint à convertir le roi de Hongrie ainsi qu'un grand nombre de seigneurs. Saint Adelbert, évêque de Prague, étant dans son voyage de Rome à Prague passé par la Hongrie, y baptisa (984) Etienne, fils de Geysa. Saint Etienne I, qui après la mort de son père monta sur le trône de la Hongrie, (1000) acheva la conversion et la civilisation des Magyares, et devint ainsi le véritable fondateur de la monarchie hongroise.

§ II. LES DERNIERS CARLOVINGIENS EN ALLEMAGNE.

888—911.

AUTEURS A CONSULTER : Bœhmer, *Regesta Carolorum*. L. de Gagern, *Arnulphi imperatoris vita*. Bonn. 1837. 8. Leo, *De la naissance des duchés en Allemagne*. Berlin 1827. (en allemand).

Rois d'Allemagne : Arnulf 888—899. Louis IV l'Enfant 899—911. *Swentibold* (Swatopluk), roi de Lorraine 895—900.

1. Après la déposition de Charles-le-Gros, Arnulf, fils naturel de Carloman, frère du premier, réunit sous son sceptre un royaume qui fut dès-lors désigné par le nom de

Germanie ou d'*Allemagne*. Ce nouvel état comprit les pays situés entre l'Eider, l'Elbe, la Bohême, la Raab, les Alpes, le Rhin, les Ardennes, l'Escaut et la mer du Nord. L'acte par lequel Arnulf était parvenu au trône n'était pas un acte d'élection régulière : ce qui l'y avait porté c'étaient sa parenté avec la famille de Charlemagne, son courage personnel et les forces dont il disposait, avant son avénement au pouvoir. Comme duc de Carinthie et de Bavière, il avait gouverné en souverain tout le midi de l'Allemagne. Deux ennemis menaçaient son royaume, les Normands et les Slaves. Les premiers campaient encore sur les bords de la Dyle, et rançonnaient les pays entre la Meuse et l'Escaut. Arnulf en personne marcha contre eux, les at- (891) taqua dans leurs retranchements, et les tailla tous en pièces avec leur chef Sigéfried. Depuis cette époque, les Normands ne se fixèrent plus dans les provinces de l'Allemagne, bien qu'ils y firent encore, de loin en loin, des invasions. Arnulf entretint d'abord des relations amicales avec Swatopluk, souverain de Moravie, et qui avait soumis la Bohême et une partie de la Hongrie à sa domination. Mais dans la suite, ce prince ayant refusé de reconnaître l'autorité du roi d'Allemagne, celui-ci appela à son secours les Magyares, qui conquirent la Hongrie. Swatopluk, (894) étant mort pendant la guerre, ses fils se soumirent de nouveau à Arnulf. Le duc Borciwoy de Bohême reconnut également son autorité. Pour satisfaire au désir des Lorrains, et pour assurer un apanage à son fils naturel Swentibold, (895) Arnulf le nomma roi de Lorraine, rétablissant ainsi ce royaume.

2. Berengaire, duc de Frioul, qui avait été vaincu par Guido de Spolète, et le pape Formose, qui ne pouvait défendre les droits de l'Eglise contre ce prince auquel son prédécesseur avait donné le diadême impérial, appelèrent à leur aide Arnulf. Celui-ci fit plusieurs expéditions en Italie, sans cependant parvenir à établir son autorité sur ce pays. (895) Il reçut, il est vrai, le diadême impérial à Rome après la mort de Guido; mais cette dignité n'ajouta rien à sa puissance, et, après sa retraite de l'Italie, ce pays tomba sous la domination de Berengaire et de Lambert, fils de Guido, qui conclurent un traité de paix entre eux. Revenu de l'Italie en Allemagne avec une santé délabrée, Arnulf (897) décida les seigneurs à reconnaître son fils légitime

Louis, comme son successeur et mourut dans l'année même où les Magyares franchirent, pour la première (899) fois, les frontières de l'Allemagne.

3. *Louis IV*, surnommé l'*Enfant*, n'avait que six ans à la mort de son père, et les seigneurs d'Allemagne ne le reconnurent comme roi qu'après quelque hésitation. L'archevêque Hatton de Mayence et Othon l'Illustre, duc de Saxe, partagèrent entre eux l'administration du royaume. Ces deux seigneurs, qui ne manquaient ni de talent ni de courage, n'étaient cependant pas en état de défendre l'Allemagne contre les attaques des Magyares, ni d'y maintenir l'ordre intérieur qui fut sans cesse troublé par les guerres que se faisaient les grands, tant ecclésiastiques que laïcs. La guerre la plus célèbre fut celle qui survint entre l'évêque de Wurtzbourg et le comte de Bamberg; elle dura trois ans (902—905). La jeunesse du roi l'empêcha de prendre part aux graves événements qui eurent lieu dans le royaume de son frère Swentibold. Les violences, que ce prince se permit envers les seigneurs lorrains, poussèrent ces derniers à une révolte. Regnier, comte de Hainaut (1) se mit à la tête des mécontents et Zwentibold, déposé par les grands, périt dans une bataille qu'il leur (900) livra sur la Meuse. Une partie des Lorrains se soumit alors à Louis l'Enfant, tandis qu'une autre partie entrait, ainsi que le comte Regnier, en relation avec Charles-le-Simple, roi de France. — Louis, aussitôt qu'il eut atteint sa seizième année, se mit à la tête de ses vassaux et marcha contre les Magyares, qui étaient parvenus jusqu'au Lech. (910) L'armée allemande éprouva une défaite totale et les vainqueurs imposèrent un tribut à l'Allemagne. Le roi, qui avait été blessé dans le combat, mourut peu de temps (911) après et avec lui la race de Charlemagne s'éteignit en Allemagne.

---

(1) Regnier, surnommé au-Long-Col, était probablement le petit-fils de l'empereur Lothaire.

Lothaire I
|
Irmengarde
ép. Giselbert
|
Regnier (Raginaire)
au-Long-Col.

4. Un changement très-important s'opéra dans l'état intérieur de l'Allemagne sous le règne d'Arnulf et de Louis IV, changement qui devint la base de la constitution élective, qui prit naissance après la mort de ce dernier prince. Les dignités ducales, supprimées par Charlemagne dans toutes les provinces réunies sous son sceptre, et qui, en Allemagne, avaient jusqu'alors assuré une certaine indépendance nationale aux différentes tribus, furent rétablies peu à peu. Plusieurs circonstances contribuèrent au rétablissement des duchés; ce furent d'abord la coutume de confier, du vivant de leur père, aux fils des rois carlovingiens, ou à des seigneurs liés plus intimément à la famille régnante par des mariages avec les princesses, l'administration de territoires plus ou moins étendus; ensuite la nécessité de réunir entre les mains des *margraves* (comtes des frontières) une puissance plus considérable pour résister aux attaques des peuples voisins; enfin la nomination à vie de quelques seigneurs comme commandants des vassaux du roi dans un certain district. Mais ce qui servit le plus puissamment tous ceux qui prirent le titre de duc, ce fut le sentiment de l'ancienne nationalité, très-vif encore parmi la plupart des peuplades chez qui les victoires de Charlemagne et de ses prédecesseurs n'avaient pas pu l'éteindre. Ainsi les Saxons et les Frisons dans le nord, les Francs et les Thuringiens dans le centre, et les Alemannes et les Bavarois dans le midi de l'Allemagne, avaient formé autrefois autant de peuplades indépendantes. Chez plusieurs d'entre elles la dignité ducale fut rétablie sous le règne d'Arnulf, chez d'autres, ce rétablissement fut préparé par les tentatives faites par quelques seigneurs pour augmenter leur pouvoir. Ainsi en *Saxe*, Brunon, fils de Liudolf, porta le titre de duc du temps d'Arnulf, sans que nous connaissions la manière par laquelle il l'avait obtenu. Le roi Louis IV épousa la sœur de Brunon.
Othon, fils de Brunon réunit au duché de Saxe celui de
(889) *Thuringe*. Dans ce dernier pays, Poppon, descendant du margrave Thaculf, porta le titre de duc à dater de la mort de Charles-le-Gros. Mais Poppon ayant été privé
(892) de sa dignité, elle fut donnée à Conrad, qui, s'étant démis de ses fonctions, eut pour successeur Burchard.
(908) Celui-ci périt dans une bataille contre les Magyares; et Othon de Saxe, qui administra le pays au nom de

Louis IV, prit le titre de duc de Thuringe. La défense de la Bavière contre les Magyares, qui s'étaient rendus maîtres de la marche d'Est, avait été confiée au comte Liutpold avec le titre de margrave. Ce dernier ayant été tué dans un combat, son fils Arnulf se mit à la tête des (908) Bavarois et, après la mort du roi Louis IV, il prit le titre de duc. Conrad I, successeur de Louis IV, fut obligé de le reconnaître. Le rétablissement des duchés devint une des plus fortes garanties du maintien de l'ordre en Allemagne, tandis qu'une complète dissolution sociale se préparait en France sous le règne des derniers Carlovingiens.

§ III. LES DERNIERS CARLOVINGIENS EN FRANCE.

888—987.

AUTEURS A CONSULTER : Bœhmer, *Regesta*. Daniel, *Histoire de France*. Cayx, *Histoire de France au moyen âge*. Paris 1834. 8. Depping, *Histoire de Normandie*. Paris 1836. 8.

Rois de France. Eudes † 898. Charles-le-Simple 896—923 († 929). Robert, *duc de France* 922—923. Rodolphe (Raoul), *duc de Bourgogne* 923—936. Louis IV d'Outre-mer 936—954. Lothaire 954—986. Louis V le Fainéant 986—987.

1. L'état de la France après la mort de Charles-le-Gros était tout autre que celui de l'Allemagne à la même époque. L'hérédité des fiefs, qui s'était introduite en France et qui avait été légalement reconnue sous Charles-le-Chauve, avait entièrement changé le système féodal. Le pouvoir royal en avait été affaibli et il avait perdu toute son action dans la hiérarchie féodale. Un nombre très-considérable d'états, ou de principautés plus ou moins indépendantes, s'était formé, et l'autorité royale n'était presque plus reconnue dans les vingt-neuf grands fiefs héréditaires, dont plusieurs contenaient un territoire beaucoup plus étendu que celui qui formait les domaines de la couronne. En vertu du privilége de l'immunité, les grands vassaux avaient encore l'exercice de la justice dans leurs fiefs, en sorte qu'ils étaient de véritables souverains qui, pour seul devoir à remplir envers le roi, devaient l'accompagner à la guerre, suivis d'un certain nombre de soldats. Mais comme ils étaient assez puissants pour oser braver les ordres du roi, celui-ci s'il avait besoin de leur secours, était obligé

de recourir à de nouvelles largesses, par lesquelles il augmenta leur indépendance et leurs forces. La plupart de ces seigneurs prirent les titres de comtes ou de ducs, ou bien ils en furent investis par le roi. Toute cette période de l'histoire de France, depuis la mort de Charles-le-Gros jusqu'à l'extinction de la race de Charlemagne, n'est qu'une longue lutte entre le pouvoir royal et la féodalité, lutte qui finit par placer un des plus puissants seigneurs sur le trône.

2. Ce fut la bravoure avec laquelle il avait défendu Paris contre les Normands qui avait valu à *Odon*, comte de Paris et duc de France, les suffrages d'un certain nombre de seigneurs après la mort de Charles-le-Gros. Ce fut encore sa bravoure, qui lui conserva le trône contre ses trois rivaux, *Arnulf* d'Allemagne, *Guido* de Spolète et *Rainulf* d'Aquitaine. Ce dernier s'était d'abord déclaré pour *Charles-le-Simple*, fils posthume de Louis II le Bègue, mais il l'avait abandonné pour se réconcilier avec Odon. Cependant les victoires que le nouveau roi remporta sur les Normands, et l'énergie qu'il montra dans l'intérieur du royaume, éveillèrent la jalousie de plusieurs seigneurs. Ceux-ci élurent
(892) pour roi Charles-le-Simple qui fut sacré par Foulques,
(893) archevêque de Rheims. Secouru par Arnulf d'Allemagne et par son fils Swentibold, roi de Lorraine, Charles combattit pendant trois ans pour le trône. Un traité, par lequel Odon céda à son rival quelques provinces dans le
(896) nord du pays, finit la guerre. Odon mourut deux ans après et ne laissa à son frère Robert que le duché de France; Charles fut reconnu comme seul roi. Le long règne
(898) de Charles-le-Simple présente d'un côté une série de guerres civiles entre le roi et les vassaux, et de l'autre une série d'invasions de la part des peuples normands, qui ne trouvèrent presque pas de résistance dans le pays qu'ils infestaient. Ces invasions finirent par celle de *Hrolf*
(876) ou *Rollon*, fils d'un jarl norvégien, qui, après avoir parcouru tantôt la France, tantôt la Frise, tantôt l'Angle-
(895) terre, remonta la Seine et se fixa à Rouen, dont les habitants le reconnurent pour leur seigneur. En étendant ses excursions jusque sous les murs de Paris, Rollon força le roi Charles à négocier avec lui. Un traité, conclu à
(911) Saint-Clair sur Epte, donna à Rollon, avec le pays qui reçut dès-lors le nom de Normandie, la main de la

fille du roi. Rollon se fit baptiser et devint, sous le nom de *Robert*, le premier duc de Normandie. Charles lui conféra en même temps la suzeraineté sur les Bretons, qui n'avaient jamais voulu reconnaître l'autorité des rois de France et qui continuèrent à combattre pour leur indépendance contre les ducs de Normandie. Après la mort de Louis (911) l'Enfant, roi d'Allemagne, les Lorrains se soumirent à Charles, qui investit le comte Regnier de Hainaut de la dignité ducale en Lorraine. Cependant cette réunion de la Lorraine à la France n'augmenta pas la puissance de Charles-le-Simple.

3. Ce prince avait accordé à *Haganon*, homme d'une basse naissance et d'une grande habileté, une confiance qui mécontenta les seigneurs. Haganon ayant conseillé au roi de diminuer la trop grande puissance des vassaux, le mécontentement de ceux-ci s'augmenta au point qu'ils s'assemblèrent à Soissons, et forcèrent Charles à (920) renvoyer son conseiller. Cependant il le rappela bientôt et une révolte éclata; *Robert*, duc de France et frère (922) d'Odon, se fit couronner roi et celui-ci ayant péri dans une bataille contre Charles, les seigneurs révoltés (923) donnèrent la couronne à *Raoul* ou *Rodolphe* duc de Bourgogne et gendre de Robert (1). Charles-le-Simple tomba entre les mains de son adversaire et fut emprisonné. (924) Sa femme *Ogive* se réfugia avec son fils mineur *Louis* chez son frère Athelstan, roi d'Angleterre. L'autorité de Raoul ne s'étendait cependant pas au-delà des duchés de Bourgogne et de France : le duc de Normandie et le comte de Flandre dans le nord, et le duc d'Aquitaine dans le midi, se rendirent indépendants. La *Lorraine* se sépara (925) de nouveau de la France et le duc *Giselbert*, fils de Regnier, prêta hommage à Henri I, roi d'Allemagne. Raoul ne put défendre la France contre les Magyares et finit par perdre son pouvoir dans les guerres contre *Hugues-le-Grand*, fils du roi Robert et duc de France, et contre Herbert comte de Vermandois. La paix fut rétablie (935)

---

(1) Il faut bien distinguer entre le duché de Bourgogne et les deux royaumes de Bourgogne. Rodolphe, duc de Bourgogne, n'est pas la même personne que Rodolphe II, roi de Bourgogne transjurane. Voyez la dissertation de Daunou dans le *Journal des Savants* de l'année 1828.

par l'entremise du roi Henri d'Allemagne, mais Raoul (936) mourut un an après, sans laisser de fils.

4. Le roi d'Angleterre Athelstan s'intéressa pour son neveu *Louis*, fils de Charles-le-Simple et sut gagner le duc Guillaume de Normandie par de riches présents. Herbert de Vermandois et Hugues-le-Grand se déclarèrent aussi pour *Louis IV d'Outre-mer*, qui arriva de l'Angleterre et monta sur le trône de ses ancêtres. Mais Hugues-le-Grand, qui s'appelait duc de France par la grâce de Dieu, s'empara d'abord du gouvernement et de la tutelle du jeune roi, qui ne manquait ni de courage ni d'habileté. Il n'était pourtant pas en état de diminuer la puissance des grands et de relever le pouvoir royal. Son plan de réunir à la France la Lorraine, dont le duc, Giselbert, s'était révolté contre Othon-le-Grand roi d'Allemagne, échoua. Un traité rétablit les relations d'amitié entre les deux souverains, (940) et Louis épousa la sœur d'Othon, Gerberge, veuve de Giselbert qui avait péri dans la guerre. Louis ne réussit pas non plus à faire respecter son autorité par les grands; une révolte générale éclata contre lui, parce qu'il s'était emparé de Richard, fils mineur de Guillaume de Normandie (943) et qu'il avait fait administrer ce pays en son nom. Hugues-le-Grand d'abord l'allié du jeune roi, le fit prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'après avoir obtenu (945) la ville de Laon, dernière possession immédiate de la couronne. Les Normands délivrèrent leur duc *Richard*. La guerre n'en continua pas moins et ce ne fut qu'à la suite de l'intervention active du pape Agapète, et des évêques qui prononcèrent l'excommunication contre (950) Hugues-le-Grand, que ce puissant vassal se soumit au roi. Louis mourut quatre ans après, en recommandant (954) à Hugues l'aîné de ses fils Lothaire.

5. *Lothaire*, qui n'avait que treize ans à la mort de son père, fut seul reconnu roi, à l'exclusion de son frère *Charles* âgé seulement d'un an. Hugues gouverna d'abord le royaume et se fit donner par le roi le duché d'Aquitaine; (956) mais il mourut avant d'avoir pu réunir ce troisième duché aux deux autres qu'il possédait déjà. Une tentative, que fit la reine-mère Gerberge, dans le but d'affaiblir la puissance de la maison de Robert-le-Fort, ne réussit pas, et des trois fils de Hugues-le-Grand, l'aîné, *Hugues*, sur-

nommé plus tard *Capet* (1), devint duc de France et comte de Paris et d'Orléans, le deuxième *Odon* fut duc de Bourgogne, et le troisième, *Henri*, hérita après la mort de son frère de ce dernier duché. — Lothaire, aussitôt qu'il eut pris lui-même les rênes du gouvernement, fit de vains efforts pour relever le pouvoir royal. Grâce à l'in- (960) tervention d'Othon-le-Grand, qui venait de rétablir l'unité de l'empire après son couronnement à Rome, les guerres civiles en France cessèrent pour quelque temps. (966-973) Après la mort d'Othon, Lothaire reprit les projets de ses prédécesseurs sur la Lorraine; mais il fut forcé de les abandonner, lorsque l'empereur Othon II eut pénétré avec une armée jusqu'à Paris. Toutes les tentatives de Lothaire (979) pour rétablir son autorité eurent si peu de succès, qu'un de ses contemporains, le savant abbé Gerbert, disait dans une de ses lettres : « Lothaire est roi de France, mais de nom seulement; Hugues ne l'est pas de nom, mais de fait. » Après sa mort, son fils *Louis V*, lui succéda : (986) mais il ne régna que dix-huit mois et mourut subitement sans avoir fait d'acte important. Il fut surnommé à (987) cause de cela, *Fainéant* (nihil fecit). — *Hugues Capet* se fit alors couronner roi, en excluant du trône Charles frère de Lothaire, déjà investi du duché de la basse Lorraine par l'empereur Othon II. La race de Charlemagne fut ainsi détrônée en France et remplacée par le chef de la famille la plus puissante de la noblesse féodale.

6. A l'époque de l'avénement au trône de Hugues Capet la France était divisée en cinquante-cinq grands fiefs de la couronne, héréditaires dans les familles seigneuriales, et qui ne pouvaient revenir au roi qu'après l'extinction totale de ces maisons princières. Les rois eux-mêmes ne possédaient plus de domaines ou de territoires soumis à leur domination immédiate; ils dépendaient donc entièrement de la bonne volonté de leurs vassaux. Les plus puissants parmi ceux-ci étaient les suivants : les comtes de *Flandre* et les ducs de *Normandie*, ces derniers suzerains de la Bretagne, dans le nord : les ducs de *France*, les

(1) Ce surnom dérive du mot *cappa*, chappe, parce que Hugues en sa qualité d'abbé laïc du couvent de St.-Martin à Tours, avait le droit de porter en certaines occasions la *chappe*.

ducs de *Bourgogne* et les comtes de *Vermandois*, dans le centre : et les ducs d'*Aquitaine* ou de *Guienne*, les ducs de *Gascogne* et les comtes de *Toulouse*, dans le midi. A côté de ces seigneurs laïcs se trouvaient les seigneurs ecclésiastiques, les évêques et les abbés des grandes abbayes, qui avaient le premier rang dans la hiérarchie féodale. Les territoires qu'ils possédaient relevaient ordinairement du roi, mais comme leurs dignités ne pouvaient devenir héréditaires, elles formaient le but de l'ambition des seigneurs laïcs, qui s'efforcèrent souvent de les conserver aux membres de leurs familles. La classe des hommes libres avait entièrement disparu, et les habitants des villes, devenues la résidence d'un seigneur laïc ou d'un évêque, étaient ou les vassaux ou les serfs de ceux-ci. Cependant dans quelques grandes villes, des restes de l'ancienne constitution communale romaine s'étaient conservés, et les habitants de ces villes s'efforcèrent plus tard à se délivrer d'abord de la juridiction, et ensuite de la domination de leurs seigneurs.

§ IV. LES DERNIERS CARLOVINGIENS EN ITALIE ET DANS LES DEUX ROYAUMES DE BOURGOGNE.

888—961.

AUTEURS A CONSULTER : Voyez les auteurs cités dans les §§ précédents et comparez encore : Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*. Lupus, *Codex diplomaticus eccles. Bergematis*. Muratori, *Annales d'Italie*. Plancher, *Histoire générale et particulière de Bourgogne*, *Dijon* 1746. J. Muller, *Histoire de la Suisse* (en allemand).

Souverains d'Italie : Guido de Spolète 889 (*empereur* 891.) † 894. Lambert son fils, empereur 892—898. Berengaire I 888, empereur 916, † 924. Louis de Bourgogne cisjurane 900, empereur 901—905. Rodolphe II de Bourgogne transjurane 922—926. Hugues 926—947, *partagea le pouvoir avec son fils* Lothaire 931—950. Berengaire II, margrave d'Ivrée 950—961, *partagea le pouvoir avec son fils* Adalbert 950—961. Othon-le-Grand.—

Rois de Bourgogne cisjurane : Boson 879—887. Louis I, l'Aveugle, son fils, 887—924. Hugues 924—936, *cède la plus grande partie du royaume* à Rodolphe II de Bourgogne transjurane.

Rois de Bourgogne transjurane : Rodolphe I 888—911. Rodolphe II 911—947 (réunit les deux royaumes de Bourgogne en 936). Conrad 937—993. Rodolphe III 993—1032. *La Bourgogne est réunie à l'Allemagne.* —

Papes : Étienne V 885—891. Formose 891—896. Étienne VI 896—897. Romanus. — Théodore II. — Jean IX 897—900. Bénoît IV 900—903. Léon V. — (Anti-pape Christophe) — Sergius III 904—911. Anastase III 911—913. Lando. — Jean X 914—928. Léon VI. Étienne VII 928—930. Jean XI 930—936. Léon VII 936—939. Étienne VIII 939—943. Marin II 943—946. Agapète II 946—954. Jean XII 955—964.

1. *L'Italie* avait perdu son unité et sa nationalité depuis l'invasion des Langobards; et sa réunion à l'empire chrétien par Charlemagne, avait encore augmenté ses divisions à la suite de l'abolition de la constitution langobarde. Cet acte, qui seul avait été en état de maintenir Charlemagne dans la possession de l'Italie, hâta pour ce pays la dissolution sociale, qui fit des progrès rapides sous les règnes suivants. Des guerres continuelles déchirèrent surtout le midi de l'Italie, et des factions de la noblesse se disputèrent la chaire de saint Pierre, tandis que les *Sarrazins*, établis à *Fraxinet*, sur le *Garigliano* et à *Tarente*, dévastaient à la fois toute la presqu'île, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine. Ce triste état de dissolution dura en Italie pendant plus de quatre-vingts ans jusqu'à la réunion de la couronne lombarde avec celle d'Allemagne, et au rétablissement de l'empire par Othon-le-Grand. Il est vrai que plusieurs princes d'Italie portèrent encore le diadême impérial après la mort des Charles-le-Gros; mais ce n'était là pour eux qu'un simple titre, qui n'ajoutait rien à leur puissance, et l'autorité de ces empereurs ne fut pas reconnue au-delà des Alpes. Le siége pontifical lui-même devint, pendant cette triste période, le jouet des factions, et le but d'ambitions purement humaines. On doit dire cependant que la plupart de ceux qui y montèrent, ou qui y furent placés par les partis politiques, se montrèrent les dignes successeurs de saint Pierre; et sous ce rapport l'opinion de la plupart des auteurs modernes doit être rectifiée (1).

(1) Ces auteurs ont pour seule autorité de leur opinion le récit de *Liutprand*, qui vivait plus tard et qui travailla sans critique. Il se trouve souvent en opposition avec des auteurs plus anciens, et contemporains des événements qu'ils racontent. Le récit le plus fidèle des événements de cette époque se trouve dans les annales d'Italie de Muratori, qui refute souvent celui des auteurs plus anciens que lui. Les écrivains protestants ne cessent pas encore de répéter les fables et les anecdotes de Liutprand.

Cependant le mal ne laissait pas d'être très-grand, car cette funeste dépendance de la noblesse romaine, où se trouvaient les chefs de l'Eglise, paralysa leur action, et les empêcha d'intervenir activement dans le développement social de l'Europe, qui, pendant le règne de Charlemagne, avait pris un nouvel élan.

2. La guerre entre *Bérengaire*, margrave de Frioul, et *Guido*, duc de Spolète, pour le trône d'Italie, guerre à laquelle Arnulf, roi d'Allemagne, avait pris part, finit
(895) après la mort de Guido (1). Son fils *Lambert*, avec lequel il avait partagé le trône, conclut un traité avec son
(898) rival Bérengaire, mais il mourut trois ans après, et ce dernier prince se rendit seul souverain de l'Italie. Il repoussa le roi *Louis de Bourgogne*, qui avait été appelé
(899) en Italie par le parti spolétin, mais il fut complètement vaincu par les Magyares, qui franchirent pour la première fois les Alpes. Après cette défaite, le roi Louis
(901) revint en Italie, où il trouva beaucoup de partisans et reçut même le diadême impérial à Rome. Mais
(905) ayant été surpris à Vérone par Bérengaire, il eut les yeux crevés et retourna dans son royaume de Bourgogne cisjurane, dont il abandonna le gouvernement au comte *Hugues*. Bérengaire rétablit son autorité avec le secours des Magyares qu'il prit à sa solde, et parvint même à s'élever sur le trône impérial.

3. Depuis la mort de l'empereur Louis II, deux partis politiques s'étaient formés à Rome, le parti allemand et le parti italien ou spolétin; et dès-lors une lutte acharnée eut lieu et se renouvela à la mort de chaque pontife. Le trône pontifical devint le but de cette lutte, chacun des deux partis le considérant comme un moyen d'augmenter sa puissance. Pendant le court espace de seize ans (896—913), il y eut neuf papes successifs, dont plusieurs eurent à combattre contre des usurpateurs. Les choses en vinrent au point qu'une riche Romaine, de famille patricienne, *Théodora*, femme belle, mais dépravée et intrigante, se
(913) mit à la tête du parti spolétin dans lequel se trouvaient ses deux filles, dignes de leur mère par leurs mœurs corrompues, et dont l'une *Marozie*, avait épousé le duc Albéric de Spolète, l'autre, *Théodora*, un sénateur ro-

(1) Voyez pag. 176.

main nommé Gratien. Le Saint-Siége tomba sous l'influence de ces femmes, et Dieu, en faisant subir à son Eglise une si terrible épreuve, montra clairement qu'elle est basée sur cette pierre, contre laquelle les portes de l'enfer n'ont jamais pu prévaloir. Ce fut par l'influence de Théodora, que l'archevêque de Ravenne, *Jean X*, fut élevé au (914) pontificat. Ce pontife habile et vaillant a été à tort accusé d'avoir participé à la corruption de son temps. Il rétablit l'ordre intérieur à Rome, et appela à son secours Bérengaire, auquel il donna le diadême impérial. Les (916) Sarrazins, qui depuis quarante ans s'étaient fixés sur le Garigliano, furent attaqués et presqu'entièrement exterminés. Cependant sa nouvelle dignité avait rendu Bérengaire plus despotique, et plusieurs seigneurs lombards invitèrent le roi *Rodolphe II* de Bourgogne transjurane à venir (926) prendre possession du trône d'Italie. Bérengaire perdit une bataille, et fut assassiné peu de temps après par un (922) de ses partisans. Rodolphe ne put pourtant se maintenir dans l'Italie, que les Magyares dévastèrent, et où ils brûlèrent même la ville de Pavie. Il dut quitter ce pays, (924) qui tomba sous la domination de *Hugues*.

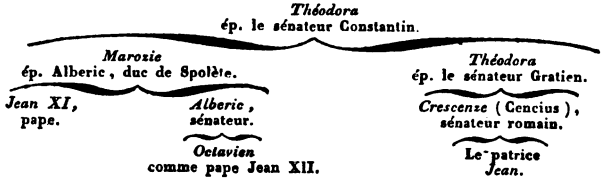
4. Après le triste sort du roi Louis I, Hugues avait gouverné la Bourgogne cisjurane au nom du roi aveugle, (905) mais il ne sut la défendre, ni contre les Sarrazins de Fraxinet, ni contre les Magyares. A la mort de Louis I, Hugues s'empara du pouvoir et l'exerça au nom de Charles-Constantin, (924) fils de Louis. Sa demi-sœur *Ermengarde*, veuve du margrave Adalbert d'Ivrée, et son demi-frère Guido, duc de Tuscie, que Marozie avait épousé après la mort de son premier mari, se déclarèrent pour Hugues. Après (926) avoir reçu la couronne des Lombards, il mit fin aux révoltes des seigneurs et partagea le trône avec son fils Lothaire. Cependant Marozie avait fait tuer le pape Jean X, et, après les courts règnes de Léon VI et d'E- (928) tienne VII, elle avait su placer sur le trône papal *Jean XI*, son fils du premier lit. Guido, son second mari étant (930) mort, elle offrit sa main à Hugues, qui en l'acceptant (932) épousa la veuve de son demi-frère. Mais ce mariage illicite, ainsi que la jalousie d'*Albéric*, fils de Marozie, et frère du pape Jean XI, le forcèrent à quitter Rome, qui (938) tomba sous la domination des deux fils de Marozie. Une seconde fois menacé par le roi Rodolphe II de Bourgogne

tranjurane, qui aspirait à la couronne lombarde, Hugues céda à ce prince presque tout le royaume de Bourgogne cisjurane.
(938) Charles-Constantin ne conserva que la ville de Vienne.

5. A la mort de Charles-le-Gros, le duc ou gouverneur
(888) d'une partie de l'ancien royaume de Bourgogne *Rodolphe I*, fils du comte Conrad de Paris, se déclara indépendant. Les seigneurs et prélats des contrées situées entre le Jura et les Alpes Pennines, le reconnurent pour leur souverain et il prit le titre de roi de *Bourgogne transjurane*. Le roi Arnulf d'Allemagne s'étant opposé à cette usurpation, et ayant déclaré la guerre à Rodolphe, celui-ci, tout en conservant la couronne, reconnut le roi d'Allemagne comme son suzerain. Après la mort d'Arnulf, le lien féodal fut rompu, et Rodolphe devint roi indépendant de la
(912) Bourgogne. Son fils *Rodolphe II* lui succéda à la suite de l'élection des seigneurs et prélats du royaume de Bourgogne. Il conclut une alliance avec le duc Burchard de Souabe, dont il épousa la fille Berthe, et prit une part
(923) active aux guerres pour le trône d'Italie. Mais il ne put se maintenir dans ce pays, et renonça à toute tentative de s'en rendre maître lorsque le roi Hugues lui céda la
(933) presque totalité des provinces du royaume de Bourgogne cisjurane. Le *royaume d'Arélat* (c'est ainsi que l'on nomma les deux Bourgognes réunies) devint de nou-
(937) veau, après la mort de Rodolphe II, dépendant de la couronne d'Allemagne. *Conrad*, fils mineur de Rodolphe,
(943) fut élevé à la cour d'Othon-le-Grand, et y resta pendant sept ans. Les rois d'Allemagne invoquèrent plus tard cette suzeraineté pour réunir le royaume d'Arélat à leur empire.

6. Après la mort de Rodolphe, Hugues, roi d'Italie,
(937) épousa sa veuve Berthe et donna la fille de celle-ci, *Adelheid*, à son fils *Lothaire*. Il conclut en outre une alliance avec Albéric, fils de Marozie, et qui gouvernait Rome avec le titre de sénateur (1). Malgré ces liaisons, Hugues

(1) Voici la généologie des descendants de la fameuse Théodora :



ne put défendre son trône contre *Bérengaire II*, margrave d'Ivrée et petit-fils de Bérengaire I. En effet, ayant trouvé du secours en Allemagne, où il s'était réfugié pour se soustraire aux violences de Hugues, Bérengaire passa (945) les Alpes, et força le roi à abdiquer et à se retirer dans la Provence. Le vainqueur laissa encore pendant (946) quatre ans le titre de roi à *Lothaire*, fils de Hugues : mais lorsque celui-ci mourut, il se fit couronner roi (950) d'Italie, et partagea le trône avec son fils *Adalbert*. Adelheid, veuve de Lothaire, ayant refusé d'épouser Adalbert, fut enfermée dans un château. Mais elle s'évada et (951) trouva un asile à Canosse, chez son cousin le comte Azzon. *Othon-le-Grand*, appelé au secours de la princesse, vint en Italie et l'épousa. Bérengaire et Adalbert se soumirent à Othon et reçurent de lui le royaume lombard, à titre de fief. La tyrannie, que ces princes exercèrent alors, (952) força Othon à une seconde expédition en Italie, par laquelle il mit fin à la domination de Bérengaire et de son fils. Il réunit la couronne d'Italie à celle d'Alle- (962) magne, et cette réunion dura jusqu'au dix-huitième siècle.

§ V. L'ALLEMAGNE SOUS LES PREMIERS ROIS ÉLECTIFS JUSQU'AU RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE PAR OTHON-LE-GRAND.

911—962.

AUTEURS A CONSULTER : *Annales de l'empire allemand sous la maison de Saxe*, publiées par Ranke : cahiers I et II. Berlin 1838. 8. (en allemand).

Rois d'Allemagne : Conrad I de Franconie 911—918. (*Maison de Saxe* 918—1024.) Henri I l'Oiseleur 918—936. Othon I le Grand 936—973 (*empereur depuis* 962).

1. Après la mort de Louis l'Enfant, le lien qui avait uni les différentes peuplades qui habitaient l'Allemagne, faillit être rompu. Chacune d'elles avait conservé jusqu'à un certain point son ancienne nationalité. Ces peuplades d'ailleurs différaient les unes des autres par leurs mœurs, leurs lois et même leur langage. Les *Saxons*, les *Thuringiens* et les *Frisons* habitaient le nord : les *Francs* ripuaires ou orientaux, les rives du Rhin et du Mein ; les *Alemannes* ou Souabes et les *Bavarois*, le midi entre le Mein, le Danube et les Alpes. Les dangers communs, qui les menaçaient de

la part des Normands, des Slaves et des Magyares, ainsi que l'influence des deux hommes, qui avaient gouverné le royaume pendant la minorité de Louis l'Enfant, amenèrent l'élection d'un nouveau souverain. Les Francs et les Saxons offrirent le diadême à *Othon l'illustre,* duc de Saxe et de Thuringe; mais celui-ci le refusa et proposa le comte *Conrad de Franconie* (1). Les Bavarois, sous leur duc Arnulf, ainsi que les Alemannes en Souabe, reconnurent l'autorité du nouvel élu. Les Lorrains se séparèrent de l'Allemagne, et se soumirent à Charles-le-Simple, roi de
(911) France. Cependant l'autorité de Conrad était presque nulle hors de la Franconie. *Henri*, qui succéda à son
(912) père Othon dans les duchés de Saxe et de Thuringe, se déclara indépendant, alors que Conrad se refusa à l'investir de tous les fiefs que son père avait possédés. Il se maintint dans la possession de ses duchés jusqu'à la mort de Conrad. Dans la *Souabe*, le comte *Burchard*,
(917) prit le titre de duc et força le roi à le reconnaître dans cette dignité. Le duc *Arnulf de Bavière*, qui se révolta également, fut moins heureux; il fut expulsé de son
(915) duché et se réfugia chez les *Magyares*. Ces formidables ennemis dévastèrent presqu'annuellement l'Allemagne, sans que Conrad pût parvenir à les repousser. Son autorité était donc restreinte au midi de l'Allemagne, et cette triste situation du royaume le détermina à recommander le duc Henri de Saxe pour son successeur au
(918) trône; il mourut, en chargeant son frère Eberhard de l'exécution de ce vœu.

2. A la mort de Conrad, ce furent encore les Francs et les Saxons seuls qui songèrent à lui donner un successeur. *Henri*, auquel sa passion pour la chasse valut le surnom d'*Oiseleur*, fut reconnu comme roi par le duc Eberhard de Franconie, frère du roi défunt. Les ducs Burchard de Souabe, et Arnulf de Bavière, revenu de la Hongrie, se déclarèrent indépendants, et ne se soumirent que lorsque Henri eut, à la tête d'une armée, envahi leurs duchés.
(924) La *Lorraine* revint également à l'Allemagne; le duc Giselbert appela le roi Henri contre Rodolphe, qui

(1) Voyez le tableau généalogique des descendants de Charlemagne pag. 167.

venait de détrôner Charles-le-Simple, et reçut la Lorraine à titre de fief de la couronne d'Allemagne, en même temps que la main de Gerberge, fille de Henri. (936) Après avoir ainsi rétabli son autorité à l'intérieur de l'Allemagne, Henri songea à la défense du pays contre les Magyares et les Slaves. Ces derniers, vaincus par leurs voisins barbares, furent souvent forcés par eux à les accompagner dans leurs expéditions en Allemagne. Depuis l'an 922 les Magyares avaient recommencé leurs courses dévastatrices, et le roi Henri, n'osant pas les attaquer en pleine campagne, s'était enfermé dans un des châteaux de la Saxe. De là il fit des sorties et parvint à faire prisonnier un des chefs des ennemis. Pour sa délivrance, ceux-ci conclurent avec Henri un traité par lequel ils promirent de ne plus inquiéter l'Allemagne pendant neuf ans. Le roi employa ce temps de paix à la construction en Saxe d'un certain nombre de places fortifiées, places d'où sortirent plus tard les premières villes de cette partie de l'Allemagne; il organisa en outre un corps de cavalerie, pour l'opposer aux Magyares, qui combattaient presque tous à cheval, et rétablit en même temps les exercices des armes, qui avaient déjà été en usage parmi la noblesse des Francs du temps de Louis-le-Débonnaire (1).

3. Ces préparatifs faits, Henri attaqua les peuplades slaves, vainquit les *Hévelles* et détruisit leur capitale (927) Brennabor (*Brandenbourg*); il battit les *Daleminzes* et les *Lusitzes* et fortifia contre eux le château de *Meissen*, sur les bords de l'Elbe; il pénétra dans la *Bohême*, et (928) imposa au duc St. *Wenceslav*, sous les murs de Prague sa résidence, un tribut annuel; il força enfin les Slaves, entre l'Elbe et l'Oder, par une victoire qu'il rem- (930) porta sur eux près de Lentzen, à reconnaître son autorité (2). Par une expédition dans le *Jutland*, où il vainquit le roi

(1) Ces deux institutions ont donné lieu à l'opinion fausse, que Henri l'Oiseleur avait été le fondateur de la plupart des villes de l'Allemagne et qu'il avait organisé les premiers tournois. Comparez sur la fondation des villes : Gaupp, *De la fondation des villes en Allemagne*. Jena 1824. (en allemand).

(2) Comparez sur l'histoire primitive des Slaves dans le Brandenbourg : Raumer, *Regesta historiæ Brandenburgensis*. Berlin 1835. T. I. jusqu'en 1200. —

(933) *Gorm* près de Schlesvig, Henri rétablit l'ancienne frontière du nord de l'Allemagne, sur les rives de l'Eider. Les Danois du Jutland, ainsi que leurs alliés, les Obotrites dans le Mecklenbourg, lui payèrent dès-lors un tribut annuel. Les trois *margraviats* de *Schlesvig*, de la *Saxe septentrionale* (marche du nord) et de *Meissen*, fondés par le roi Henri, protégèrent l'Allemagne contre les attaques des Danois et des Slaves. Cependant la trève avec les Magyares touchait à sa fin, et n'ayant pu obtenir l'argent qu'ils demandaient pour consentir à la prolonger, Zoltan, roi de Hongrie, envahit l'Allemagne avec une nombreuse (934) armée. Mais Henri gagna une bataille décisive sous les murs de *Mersebourg* et vengea ainsi les défaites antérieures qu'il avait éprouvées de la part des Magyares. Il (936) mourut deux ans après ce fait d'armes, pendant qu'il faisait des préparatifs pour entreprendre une expédition en Italie. De ses trois fils du second lit, l'aîné, *Othon*, avait été reconnu comme son successeur au trône, le second, *Brunon*, avait embrassé l'état ecclésiastique, et devint plus tard archevêque de Cologne; le troisième, *Henri*, reçut des fiefs en Saxe comme apanage. De ses deux filles, l'une, *Gerberge*, épousa en premières noces le duc Giselbert de Lorraine, et, après la mort de celui-ci, elle donna sa main à Louis IV d'Outre-mer : l'autre, *Hedwige*, fut mariée à Hugues-le-Grand, duc de France, et devint ainsi la mère de Hugues Capet.

4. L'élévation solennelle d'*Othon I* au trône, eut lieu à Aix-la-Chapelle, ville qui dès cette époque devint le lieu du couronnement des rois d'Allemagne. A la fête qui suivit le sacre, les quatre hautes charges de l'empire, de grand-chambellan, de grand-écuyer, de grand-échanson, et de grand-maréchal, furent remplies par les quatre principaux seigneurs laïques de l'Allemagne, et les trois archevêques de Cologne, de Mayence et de Trèves eurent seuls le droit de dîner avec le roi à une table à part (1). Le règne d'Othon I, à qui la postérité a donné avec raison le surnom de Grand, se divise en trois parties : 1° ses guerres en Allemagne (936—951); 2° son intervention en Italie, depuis sa première jusqu'à sa seconde expédition dans ce pays

(1) Les dignités de *princes électeurs de l'empire* furent plus tard réunies à ces quatre charges et à ces trois siéges archiépiscopaux.

(951—962); 3° le reste de son règne depuis son couronnement à Rome (962—973). Nous nous occuperons des deux premières parties; car à partir de l'époque où il reçut le diadême impérial à Rome, son règne n'appartient plus exclusivement à l'Allemagne, mais il s'étend aussi sur les autres états chrétiens de l'Europe.

5. Othon I eut à combattre pendant toute la première partie de son règne, contre des seigneurs rebelles. Il vainquit et déposa le duc Eberhard de Bavière, (939) qui refusait de reconnaître son autorité, et donna ce duché à Berthold, frère du prince rebelle. Ensuite il mit fin à la révolte de son demi-frère *Thancmar* (1), qui s'était allié avec le duc Eberhard de Franconie, frère du roi Conrad I. Thancmar périt, et Eberhard se soumit. Cependant celui-ci ne put oublier que son frère avait porté la couronne et il prit de nouveau les armes, entraînant avec lui Henri, frère d'Othon et le duc Giselbert de Lorraine. Les rebelles conclurent une alliance avec Louis IV, roi de France qui envahit l'Alsace. Mais Othon triompha de tous ses ennemis. Il reprit Breisach sur les Français et marcha sur la Lorraine, où Eberhard et Giselbert avaient péri dans une bataille, que leur avait livrée le comte Conrad de Worms. (939) Henri se soumit; le duché de Lorraine fut donné à Othon, seigneur lorrain, le duché de Franconie fut supprimé, et le pays divisé entre les ducs de Souabe et de Lorraine ainsi qu'entre plusieurs seigneurs francs. Pendant que le roi combattait ainsi pour affermir son trône, *Géron*, margrave de Saxe, vainquit les Hevelles dans le Bran- (940) denbourg et étendit l'autorité d'Othon jusqu'à l'Oder. L'Evangile fut prêché dans ces contrées, et deux siéges épiscopaux furent établis à Brandenbourg et à Ha- (949) velberg. La guerre contre *Boleslav I*, duc de *Bohême*, qui, après le meurtre de son frère St. Wenceslav (2), (936) s'était emparé du pouvoir et s'était déclaré indépendant du

---

(1) Thancmar était le fils de Hatheburge, qui, violant le vœu solennel, qu'elle avait fait pendant son veuvage de ne plus se marier, avait donné sa main à Henri I; sur les instances des évêques le roi rompit ce mariage illicite. Son fils ne jouissait pas des priviléges d'une naissance légitime.

(2) Voyez pag. 180.

(938) roi d'Allemagne, dura plus longtemps. Le duc de Bohême ne fut soumis qu'après douze ans, alors qu'Othon (950) l'assiégea dans sa capitale. Quelque temps après, le margrave Géron força le duc Miecislav de Pologne à recon- (961) naître l'autorité du roi d'Allemagne. Afin d'affermir son pouvoir, Othon investit des fiefs vacants les membres (945) de sa famille. Ainsi il donna le duché de *Bavière* à son frère Henri, qui avait épousé la sœur du duc Ber- (950) thold mort sans laisser de fils ; la *Souabe*, à son fils aîné Ludolphe, qui était marié avec la fille unique du (943) duc Herrmann, et la *Lorraine* à son gendre Conrad, comte de Worms. Les heureux résultats de cette politique permirent à Othon d'intervenir dans les affaires de l'Italie.

6. Appelé par le comte Azzon de Canosse pour combattre (951) contre le roi Bérengaire, Othon alla en Italie, délivra et épousa *Adelheid*, veuve du roi Lothaire, et retourna au-delà des Alpes, laissant la continuation de la guerre contre Bérengaire à son gendre Conrad, duc de Lorraine. Celui-ci conclut un traité avec Bérengaire, traité que le roi Othon refusa d'abord de ratifier. Ce refus mécontenta Conrad ; ils s'allia avec Ludolphe, qui voyait avec peine le second mariage de son père, et les deux princes (953) prirent les armes contre Othon. La guerre dura deux ans et finit par la défaite des rebelles, qui furent (954) privés de leurs duchés. La *Souabe* fut donnée à Burchard, gendre du duc Henri de Bavière, et la *Lorraine*, divisée en deux duchés, la *haute* et la *basse* Lorraine, fut soumise à Brunon, frère du roi et archevêque de Cologne. Les Magyares, avec lesquels les rebelles avaient entretenu des relations, envahirent l'Allemagne et parvinrent jusqu'au (955) *Lech*, où ils assiégèrent Augsbourg. Othon accourut au secours de cette ville, et remporta une victoire brillante sur ces formidables ennemis, qui dès-lors ne revinrent plus en Allemagne. Une révolte des Slaves, qui avait éclaté dans la même année, força Othon à combattre contre eux pendant cinq ans. La guerre finit par l'assujettisse- (960) ment de toutes les peuplades slaves établies entre l'Elbe et l'Oder : leur pays fut divisé en vingt districts, et le christianisme y devint dominant. A la suite d'une guerre contre les Danois du Jutland, qui, conduits par leur roi *Harald I*, fils de Gorm, avaient attaqué la marche de Schleswig, Othon (958) porta l'Evangile dans ces pays du nord. Harald et

son fils Swen se firent baptiser. Trois siéges épiscopaux furent établis dans le Jutland, à Schleswig, à Ripen et à Aarhus.

7. Par ses victoires, Othon-le-Grand était devenu le véritable souverain de la plus grande partie de l'Occident chrétien. Les rois de Danemark et de l'Italie, les ducs de Bohême et de Pologne étaient ses vassaux. Il était intervenu, comme arbitre, dans les différends, qui s'étaient élevés en France, entre Louis d'Outre-mer et les puissants seigneurs de son royaume. Il ne lui manquait que le diadême impérial. Les violences, que Bérengaire et son fils Adelbert exercèrent en Italie, où ils ne tinrent aucun compte des relations de dépendance du roi Othon, engagèrent celui-ci à se rendre dans ce pays. Il y fut en outre appelé par le fils d'Albéric, le senateur *Octavien*, qui, après la mort d'Agapète, s'était fait élire pape et avait pris le nom de *Jean XII*. Menacé par Bérengaire, qui voulait soumettre Rome à sa domination, Jean XII s'adressa à Othon-le-Grand. Arrivé en Italie à la tête d'une puissante armée Othon ne trouva pas de résistance. Bérengaire et son fils se réfugièrent dans leurs châteaux fortifiés, situés dans l'Appénin, et Othon se rendit à Rome où il fut couronné empereur par le pape. Depuis cette époque le diadême impérial n'a été (962) donné qu'à des rois d'Allemagne, qui réunirent encore la couronne lombarde sur leur tête. Cependant les papes seuls conservèrent le droit de conférer la dignité impériale et restèrent par cela même à la tête de la république chrétienne, dont l'unité fut de nouveau rétablie par le couronnement d'Othon-le-Grand à Rome.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE DE L'ORIENT JUSQU'AU COMMENCEMENT DU SCHISME DE L'ÉGLISE GRECQUE ET JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES SELDJOUKES AU POUVOIR DU KHALIFAT.

800—1055.

§ I. DE L'EMPIRE GREC JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DES COMNÈNES AU TRÔNE DE CONSTANTINOPLE.

802—1056.

AUTEURS A CONSULTER : Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. St.-Martin et Brosset. Baronius, *Annales*. Pagi, *Critica*.

Empereurs : Nicéphore 802—811. Michel I, *Rhangabe*, 811—813. Léon l'Arménien 813—820. Michel II *le Bègue* 820—829. Théophile 829—842. Michel III 842—867. (*Dynastie macédonienne* 867—1056.) Basile I 867—886. Léon le *Philosophe* et *son frère* Alexandre 886—913. Constantin VII *Porphyrogenitus* 913—959 (*avec lui* Romain I Lacapène 920—944). Romain II 959—963. Nicéphore II, Phocas 963—969. Trimisces 969—976. Basile II, 969—1025. Constantin VIII 969—1028. Zoé 1028—1054, *épousa successivement* Romain III 1028—1034, Michel IV 1034—1041 (*son neveu* Michel V *occupa le trône* 1041—1042) et Constantin IX 1042—1054. Théodora 1054—1056. Michel VI 1056—1057.

1. L'hérésie des iconoclastes, qui avait troublé la tranquillité intérieure de l'empire grec pendant le huitième siècle, ne fut pas entièrement exterminée par le concile œcuménique assemblé sous le règne d'Irène. Le parti des iconoclastes, qui comptait surtout beaucoup d'adhérents dans l'armée, continua à lutter contre le clergé, qui défendit la doctrine de l'Eglise relativement aux images. Les empereurs, qui parvinrent au trône tantôt à l'aide d'un parti, tantôt à l'aide du parti opposé, persécutèrent ou protégèrent le culte des images. De là des troubles continuels qui durèrent pendant toute la première moitié du neuvième siècle. Les désordres furent encore augmentés tant par les intrigues de la cour, qui plus d'une fois donna le spectacle de la plus monstrueuse dépravation, que par

la décadence graduelle de l'Eglise grecque, qui dès-lors s'avança à grands pas vers le schisme, par lequel elle se sépara définitivement du centre de l'unité, du siége de Rome. Les patriarches de Constantinople tombèrent dans une dépendance dégradante à l'égard des empereurs grecs et de leurs favoris, et, soutenus par ceux-ci, ils étendirent leur pouvoir et exercèrent souvent une véritable tyrannie sur les autres prélats de l'Orient. Cette circonstance explique le phénomène si humiliant qui, plus d'une fois pendant cette époque, fit voir des synodes, composés de plusieurs centaines d'évêques, n'opposant aucune résistance à des patriarches indignes, qui avaient usurpé le siége de Constantinople et le déshonoraient par leurs vices et leurs hérésies.

2. L'empereur *Nicéphore*, bien qu'il penchât pour l'hérésie des iconoclastes, ne se déclara pas ouvertement en leur faveur. Guidé soit par un système de sage économie, soit par un sentiment d'avarice, dont il n'était pas entièrement exempt, il ordonna de nombreuses confiscations, diminua la solde des troupes et refusa de payer le tribut que les Arabes avaient imposé à Irène. Mais il ne put se défendre contre Haroun al Raschid, qui pénétra jusqu'au Bosphore et qui ne se retira qu'après avoir obtenu une majoration du tribut annuel qu'on avait d'abord refusé de payer. Nicéphore fut plus heureux contre les Bulgares qu'il attaqua dans leur propre pays : cependant ceux-ci, n'ayant pas obtenu la paix qu'ils demandèrent, reprirent les armes et vainquirent leur ennemi après un combat déses- (811) péré. L'empereur périt lui-même, et son fils, *Staurakius*, fut forcé de céder la couronne à *Michel*, qui avait épousé la fille de Nicéphore. Le nouvel empereur se déclara contre l'hérésie des iconoclastes et mécontenta par là les officiers de l'armée au point que, dans une bataille qu'il livra aux Bulgares, un de ses généraux, Michel, le trahit. Son (813) armée fut défaite et il abdiqua lui-même en faveur du général Léon, Arménien de naissance et que le général Michel força à accepter le diadême qu'il avait d'abord refusé. *Léon* combattit avec succès contre les Bulgares et vainquit les Arabes de l'Afrique, qui avaient attaqué les îles grecques de la Méditerranée. Mais il jeta son empire dans les plus grands désordres, en se déclarant pour (816) l'hérésie des iconoclastes. Beaucoup d'images furent brisées

et les évêques, ainsi que les prêtres qui défendirent la doctrine de l'Eglise, furent persécutés et exilés. Trois prélats, partisans de l'hérésie, occupèrent le siége patriarcal de Constantinople dans l'espace de vingt-sept ans. Le tyran fut tué (820) par des conjurés qui élevèrent au trône le général *Michel*, qui allait être exécuté par ordre de son ancien ami. Michel II, surnommé le Bègue, se maintint contre le général Thomas, qui voulait s'emparer du pouvoir, avec (823) le secours des Arabes. Les Sarrazins d'Espagne s'emparèrent de l'île de Crète, et les Aglabites de Cairwan se rendirent maîtres de la plus grande partie de la Sicile. L'empereur renouvela les édits iconoclastes de son prédécesseur et sévit contre la partie orthodoxe du clergé. Son fils Théophile, qu'il s'était associé au pouvoir et qui lui succéda après sa mort, marcha dans les mêmes voies. Pendant qu'il exerçait les plus grandes cruautés sur les moines, ces défenseurs les plus courageux de la doctrine de l'Eglise, et qu'il dépensait des sommes considérables en constructions inutiles à Constantinople, les Aglabites expulsèrent (832) de la Sicile les dernières garnisons grecques.

3. *Michel III* n'avait que trois ans à la mort de son (842) père Théophile; sa mère Théodora, et son oncle Bardas, frère de l'impératrice, gouvernèrent au nom du jeune prince. L'impératrice, qui était orthodoxe, révoqua (842) les édits iconoclastes : un synode, assemblé à Constantinople, rejeta cette hérésie qui dès-lors ne parvint plus à relever la tête. Bardas, homme ambitieux, éloigna bientôt sa sœur des affaires et flatta toutes les passions de son neveu, en sorte que lorsque celui-ci fut parvenu à l'âge de prendre lui-même le gouvernement, il l'abandonna entièrement à Bardas, se laissant lui-même aller aux plus grands débordements. Il souilla le trône par les vices les plus infâmes et profana les saints Mystères de la religion avec les compagnons de ses désordres. Le patriarche Ignace, homme pieux et énergique, en vint à refuser à l'empereur l'entrée de son église, et excommunia Bardas, premier auteur de tous ces crimes. L'empereur destitua alors le patriarche et (858) donna cette dignité à Photius, qui, en six jours, de laïc qu'il était, devint évêque. Mais le pape saint Nicolas-le-Grand prit la défense d'Ignace et excommunia (864) l'intrus. Photius lança alors à son tour l'anathême contre le pape et contre toute l'Eglise de Rome, qu'il

accusa de plusieurs erreurs dans la discipline et le dogme. Il rejeta à la fois le célibat ecclésiastique et nia la procession du Saint-Esprit du Père *et du Fils*. Ce fut là le premier pas vers le schisme de l'Eglise grecque, schisme qui se réalisa tout-à-fait deux siècles plus tard. Bardas finit par être tué par Basile, autre favori de l'empereur, et Michel lui-même fut assassiné par l'instigation de ce favori, (867) quelque temps après.

4. *Basile*, originaire de Macédoine, homme d'une basse naissance, devint le fondateur d'une nouvelle dynastie qui occupa le trône de Constantinople, pendant près de deux siècles (867—1056). Cette circonstance exerça une grande influence sur l'état intérieur de l'empire : la rivalité entre le clergé et l'armée, cessa en grande partie, et un certain nombre de familles parvint à une puissance prépondérante. Les hautes charges ecclésiastiques, civiles et militaires furent souvent remplies par les membres de ces familles, qui formèrent ainsi une espèce de noblesse. Basile rétablit l'ordre dans l'empire, il chassa Photius et rappela le patriarche Ignace. Le huitième concile œcumé- (869) nique, assemblé à Constantinople, prononça la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise de Rome. Photius cependant remonta sur le siége patriarcal après la mort d'Ignace (878) et s'y maintint jusqu'à la mort de l'empereur Basile. (886) Alors il fut de nouveau déposé et mourut cinq ans après dans un couvent. Basile I, qui avait combattu avec succès contre les Bulgares et les Avares, laissa le trône à ses deux fils, *Léon VI*, le Philosophe, et *Alexandre;* mais ce dernier ne s'occupa pas des affaires publiques. Léon, élève du savant Photius, négligea la défense des frontières que les Bulgares et les Arabes franchirent à diverses reprises. Il fut cependant utile à son empire par une nouvelle rédaction qu'il fit faire, en langue grecque, du droit romain, et qu'il adapta aux besoins du temps. Il mourut laissant un fils de sept ans, Constantin VII (912) surnommé *Porphyrogénitus*, qui, après la mort de son oncle Alexandre, monta sur le trône. Zoé, mère (913) du jeune empereur, s'empara d'abord du pouvoir et l'exerça avec ses favoris. Un de ceux-ci, Romain Lacapène, alla jusqu'à forcer l'empereur à partager le trône avec (919) lui, éloigna l'impératrice-mère, et maria sa fille Hélène à Constantin. Romain donna le titre de César à ses trois

fils, Christophe, Etienne et Constantin, et les plaça à la tête des armées. Ils combattirent avec succès contre les Arabes, mais ils ne purent défendre la Thrace contre les (934) Bulgares et les Magyares, qui commencèrent alors leurs invasions dans l'empire grec. Romain fut enfin exilé (945) par ses fils, qui s'emparèrent du gouvernement et voulurent assassiner l'empereur Constantin. Mais l'impératrice Hélène découvrit le plan; les Césars furent exilés à leur tour et Hélène gouverna au nom de son mari. Constantin, qui avait cultivé les sciences et la musique et qui est l'auteur de plusieurs ouvrages, mourut après un long (959) règne, sans avoir jamais gouverné en personne.

5. *Romain II*, surnommé l'*Enfant*, qui succéda à son père Constantin, se trouva sous l'influence de sa femme Théophane. Intrigante et ambitieuse cette impératrice (963) empoisonna son mari et donna sa main avec le diadême à *Nicéphore Phocas*, général habile, et qui avait combattu avec le plus grand succès contre les Arabes. Le nouvel empereur confia le commandement des armées d'Orient à son cousin Jean Tzimisces, qui conquit sur les Arabes toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate, ainsi que l'île de Chypre. Nicéphore envoya aussi des troupes dans le midi de l'Italie et défendit ce pays avec succès contre Othon-le-Grand, qui voulait le soumettre à son autorité. Cependant Théophane, qui avait perdu son influence, ourdit un (969) complot contre l'empereur et gagna *Tzimisces* qui, après avoir tué son cousin et ami, s'empara du diadême imperial. L'impératrice fut exilée et Tzimisces partagea le trône avec Basile II et Constantin IX, les deux fils de l'empereur Romain II. Le nouveau monarque se distingua par sa bravoure et son esprit. Il conclut une alliance avec Othon-le-Grand, et envoya la princesse Théophane, fille (972) de Romain II, en Italie où elle épousa le fils d'Othon I. Les Bulgares et les Russes furent vaincus par l'empereur qui porta ses armes victorieuses jusqu'au Tigre et menaça les khalifs jusque dans leur résidence de Bagdad. (976) A sa mort les troubles recommencèrent à la suite du retour de l'impératrice Théophane à la cour. Basile II (989) se délivra enfin de l'influence de sa mère et gouverna avec fermeté, tandis que son frère Constantin IX s'abandonnait à une vie oisive. Les conquêtes faites sur les Arabes, furent maintenues par Basile II, qui mit fin à

l'indépendance des Bulgares : la Bulgarie, la (1018) Servie, la Croatie et la Chazarie devinrent provinces de l'empire grec. L'empereur mourut pendant qu'il (1025) préparait une expédition ayant pour but de chasser les Sarrazins de la Sicile. Sous son frère Constantin IX, qui régna encore seul pendant trois ans, toutes les conquêtes (1028) en Syrie furent reprises par les Arabes, excepté Antioche. Ce prince laissa trois filles, Eudoxie, Zoé et Théodora; Eudoxie l'aînée étant religieuse, Zoé monta sur le trône qu'elle partagea avec son mari le patrice Romain III.

6. Les intrigues de la cour, les meurtres et les crimes les plus atroces troublèrent la tranquillité intérieure de l'empire sous le règne de Zoé, qui ne fut pas en état de conserver les provinces conquises sur le Danube. Les Bulgares, les Serviens et les Bosniens reprirent leur indépendance et les *Petschénègues*, qui, venus des bords du Wolga, s'étaient fixés entre le Don et le Danube, commencèrent à faire des incursions dans la Thrace. Les Normands, qui avaient abordé dans le midi de l'Italie, en firent la conquête et restreignirent les Grecs à quelques villes fortifiées sur la côte. Les Turcs Seldjoucides, devenus maîtres dans le khalifat de Bagdad, menacèrent de nouveau les dernières possessions grecques dans l'Asie mineure. Zoé empoisonna son mari Romain et donna sa (1034) main à *Michel IV*, un de ses favoris, qui la força à adopter son neveu *Michel V*, fils d'un calfateur. A la mort de son oncle, celui-ci exila sa belle-mère (1041) Zoé; mais il fut détrôné par suite d'une révolte à Constantinople et il eut les yeux crevés par ordre de Zoé. (1042) Celle-ci s'associa alors au pouvoir sa sœur Théodora et épousa en troisièmes noces un vieux courtisan, *Constantin X*, Monomachus, Zoé mourut et peu de temps après (1054) Constantin. Théodora gouverna alors seule et désigna pour son successeur *Michel Stratioticus*. Cependant l'ar- (1056) mée refusa d'obéir au nouvel empereur et les soldats offrirent le diadême à Isaac le Comnène, appartenant à une famille noble et riche. Michel abdiqua et Isaac devint le (1057) fondateur de la dynastie des Comnènes, qui occupa le trône de Constantinople jusqu'à l'établissement de l'empire latin par les croisés. —

7. L'événement le plus important, qui arriva à la fin de cette période et qui contribua le plus à hâter la déca-

dence du Bas-Empire, ce fut le schisme de l'Eglise grecque. Depuis que le Saint-Siége était devenu indépendant des empereurs de Constantinople, ceux-ci avaient, déjà plus d'une fois, favorisé les tentatives faites par les patriarches de leur résidence pour s'arroger la juridiction sur les églises de l'Orient. Ces tentatives, il est vrai, n'avaient pas réussi; cependant le lien, qui unissait les Grecs à l'Eglise de Rome, avait été relâché; il fut entièrement rompu au milieu du onzième siècle. *Michel Cœrularius*, qui, de la prison dans laquelle il avait été enfermé comme perturbateur de l'ordre public, était monté sur le siége patriarcal de Constantinople grâce aux intrigues de la cour de l'impératrice Zoé, renouvela les accusations de Photius contre l'Eglise romaine. Le pape Léon IX refuta ces accusations et envoya des légats à Constantinople pour réconcilier le patriarche avec Rome. Mais Michel, qui avait su gagner une partie du clergé ainsi que le peuple, ferma toutes les églises qui observaient le rite latin à Constantinople et se maintint contre l'empereur Constantin IX. Les légats prononcèrent alors l'excommunication contre le patriarche, qui lança à son tour l'anathême contre l'Eglise de Rome. L'empereur Isaac-le-Comnène déposa Michel qui poussait son orgueil jusqu'à porter les insignes de la dignité impériale, et qui mourut dans l'exil : mais, malgré cela, le schisme qu'il avait fomenté, ne fut pas éteint, et la séparation des Grecs de l'Eglise de Rome s'accomplit bientôt après. (1043) (1053) (1059)

Pendant que l'empire grec déclinait ainsi rapidement, les Turcs Seldjoucides rétablirent la puissance musulmane en Asie, et recommencèrent, avec une nouvelle énergie, les guerres contre la société chrétienne.

§ II. DU KHALIFAT DE BAGDAD DEPUIS LA MORT DE HAROUN AL RASCHID JUSQU'A L'AVÉNEMENT AU POUVOIR DES SELDJOUKES.

809—1055.

AUTEURS A CONSULTER : Hammer, *De l'administration civile dans le khalifat*. Berlin 1835. 8. (en allemand). Du même, *Histoire de l'empire ottoman*, traduite en français par Heller. Paris 1835. tom. I.

1. La révolution par laquelle la dynastie des Abbassides était venue remplacer celle des Ommaïades avait ébranlé

l'unité politique de l'Islamisme. La décadence de l'empire arabe commença, et des dynasties, indépendantes des khalifs, s'étaient établies en Espagne, à Fezz et à Cairwan (1). Il faut dire pourtant que le règne de Haroun al Raschid, digne contemporain de Charlemagne, jeta encore un dernier éclat sur le khalifat de Bagdad. La cour de ce prince était le rendez-vous des savants, des poëtes et des artistes, qui y affluèrent de tous cotés. Bagdad était alors le véritable foyer de la civilisation musulmane. Cependant l'acte par lequel Haroun al Raschid divisa l'empire entre ses trois fils (2) en hâta la dissolution et amena la décadence rapide du pouvoir des khalifs. Vers le milieu du dixième siècle, ces successeurs de Mahomet furent dépouillés de toute autorité politique, ne conservant pour eux que ce caractère religieux qui les faisait considérer par tous les Sounnites comme les successeurs légitimes du prophète. Cette révolution, qui plaça le pouvoir suprême entre les mains des

(1) Voyez pag. 122, 123.

(2) Voici la généalogie des khalifs Abbassides, descendant de ce prince : comparez le premier tableau généalogique pag. 121.

1. *Haroun I* al Raschid, † 809.

- 2. *Mahomet II* al Amin, † 813.
- 3. *Aboul Abbas* al Mamoun, † 835.
  - 5. *Haroun II* Wathek, † 847.
    - 10. *Mahomet VI* Mostadi, † 870.
  - 6. *Dschafar I* Motawakkel, † 861.
    - 7. *Mahomet IV* Montaser, † 862.
    - 9. *Mahomet V* Motaz, † 869.
    - 11. *Achmet II* Motamed, † 892.
      - 13. *Ali II* Moktafi, † 907.
        - 18. *Abdallah IV* Mostakfi, † 950.
      - 14. *Dschafar II* Moktader, † 932.
        - 16. *Achmet IV* Radhi, † 940.
        - 17. *Ibrahim* Motakki, † 968.
        - 19. *Maffudel* Moti, † 974.
          - 20. *Abdol Kerim* Taji, † 1003.
      - 15. *Mahomet VII* Kaher, † 940.
- Casem al Motamed.
- 4. *Mahomet III* Motassem, † 842.
  - Mahomet.
  - 8. *Achmet I* Mostaïn, † 866.
  - 11. *Abou Achmet* Moaffek, † 891.
    - 12. *Achmet III* Motaded, † 902.
    - Emir Ischak
      - 21. *Achmed V* Kader † 1031.
        - 22. *Abdallah V* Beamrillah, † 1075.

Emirs al Omra, premiers ministres des khalifs, en prépara une autre qui s'accomplit un siècle plus tard. L'avénement des chefs des Turcs Seldjoucides à cette dignité, marque le commencement d'une nouvelle période dans l'histoire de l'Asie, et contribua fortement à ces guerres célèbres de l'Occident contre l'Orient, du christianisme contre l'Islamisme, qui sont connues sous le nom de croisades.

2. *Al Amin*, l'aîné des fils de Haroun al Raschid, avait été investi par son père d'une espèce de suprématie sur ses frères et possédait seul le titre et la dignité de khalif, ou vicaire du prophète. Tout en abandonnant le gouvernement à son visir *Alfahdl*, il voulut priver ses frères des provinces qui leur avaient été données. Mais attaqué par son second frère *Al Mamoun*, qui régnait sur les anciennes provinces persanes, situées entre l'Euphrate (813) et l'Indus, il fut vaincu et tué. Le vainqueur prit le titre de khalif. Pour affermir son pouvoir il investit *Taher*, un de ses généraux, de la dignité héréditaire de gouverneur du Corasan et prépara ainsi la séparation de cette province du khalifat. Al Mamoun forma alors le projet de mettre fin aux dissensions religieuses qui avaient commencé lors de la chute de la dynastie des Ommaïades. Il maria à cet effet sa fille à un Alide, Ali Orridha, qu'il désigna pour son successeur. Mais une révolte des Abbassides, à la tête desquels s'était mis Ibrahim, fils de Mahomet I, le força à abandonner ce projet. *Mahomet III al* (833) *Motassem*, qui succéda sans troubles à son frère, fut le premier des khalifs, qui organisa une garde turque. Celle-ci devint bientôt toute-puissante et décida presque seule de la succession au trône : ses chefs acquirent peu à peu une influence prépondérante sur les affaires intérieures de l'empire; ce fut avec leur secours que les deux fils (842) de Mahomet III montèrent sur le trône. *Haroun II*, qui fut un savant couronné, eut pour successeur son frère (847) *Dschafar I*, qui se rendit odieux par la cruauté avec laquelle il fit persécuter les Alides. Ses fils conspirèrent contre lui et le détrônèrent avec le secours des Turcs. (861) *Mahomet IV*, *Montaser*, son fils aîné qui lui succéda, mourut six mois après, et les Turcs élevèrent au trône (862) *Achmet I*, neveu de Dschafar.

3. A partir de cette époque, le désordre dans le khalifat alla croissant d'année en année. Pendant que la garde

turque faisait et défaisait les khalifs, les provinces furent en proie à des révoltes continuelles. Des dynasties musulmanes indépendantes s'établirent partout; les *Soffarides* succédèrent aux Tahérites dans le Corasan, les *Toulounides* devinrent souverains en Egypte et les *Carmathiens* mirent toute l'Arabie à feu et à sang. *Achmet I*, ayant été forcé par la garde d'abdiquer, fut tué et *Mahomet V*, (866) Motaz, tenta d'anéantir le pouvoir des Turcs; il engagea à cet effet un corps d'Arabes et de Perses; mais lorsque l'argent commença à lui manquer, ceux-ci l'abandonnèrent, et lui-même fut assassiné par les Turcs. *Mahomet VI*, (869) Mostadi, prince courageux, voulut mettre fin aux désordres et périt par une révolte de la garde, qui éleva (870) *Achmet II* Motamed, de la prison au trône, que celui-ci partagea avec son frère *Moaffek*. Les révoltes et les guerres intérieures continuèrent, et Moaffek, malgré les victoires qu'il remporta sur plusieurs rebelles, ne put rétablir la tranquillité à l'intérieur de l'empire. *Achmet III*, le digne fils de Moaffek auquel il succéda, combattit, pen- (892) dant les dix années de son règne, contre les Alides dans la Perse, et contre les Carmathiens en Afrique. Son fils aîné, *Ali II*, Moktafi, soumit de nouveau l'Egypte (902) à son sceptre et affaiblit la puissance des Carmathiens. Mais sous le règne de son frère *Dschafar II*, Moktader, (907) qui n'avait que treize ans lorsqu'il parvint au trône, l'empire arabe marcha à grands pas vers sa dissolution. Les Fatimides se rendirent maîtres de l'Afrique depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la Cyrénaïque, firent la conquête de la Sicile, et menacèrent l'Egypte d'une attaque. Les Carmathiens pillèrent la Mecque et pénétrèrent jusqu'à (929) deux journées de Bagdad. Le khalif, qui s'était laissé dominer par l'influence de ses femmes, fut enfin tué par la garde. Son frère *Mahomet VII*, Kaher, fut forcé (932) de céder la couronne à *Achmed IV* Radhi, fils de (934) Dschafar II.

4. Avec le règne de ce khalif, dont l'autorité ne fut plus reconnue qu'à Bagdad et dans les contrées environnantes, commença pour la dynastie des Abbassides sa dernière période. Toutes les provinces étaient tombées sous la domination de dynasties indépendantes. Le khalif, qui manquait d'énergie, abandonna alors le gouverne- (940) ment à son premier ministre, *Abou Beer Ebn Raik*, qui

prit le titre d'*Emir al Omra* (chef des chefs), et ne conserva pour lui et pour ses successeurs que le pouvoir spirituel dont il était investi en sa qualité de *vicaire du prophète*. Les Emirs al Omra, comme les maires du palais chez les Francs, devinrent les véritables souverains de l'empire arabe, et cette charge fut dès-lors le but de l'ambition des grands, qui tâchèrent de s'en emparer à l'aide de la garde turque. *Achmed*, surnommé Moez ed Daula, qui appartenait à la famille des *Bouides*, indépendante
(945) dans l'Iran et le Kerman, força le khalif Abdallah IV à l'investir de la dignité d'Emir al Omra. Il la rendit héréditaire dans sa famille qui la conserva pendant plus d'un siècle (945-1055). Les Emirs al Omra, de la dynastie des Bouides, avaient sans cesse à combattre contre la garde turque et contre les gouverneurs des provinces révoltés. La division, qui survint dans la famille des Bouides, fut une autre source de désordres et de guerres continuels. Le démembrement de l'empire arabe continua. Dans la
(1030) première moitié du onzième siècle les *Ghasnavides*, qui avaient fondé un royaume indépendant dans les provinces orientales de la Perse, et qui résidaient à Ghasna, étendirent leur domination depuis le Gange jusqu'au Tigre. Les guerres contre les Ghasnavides épuisèrent les forces de l'empire, et le pouvoir des Emirs al Omra fut restreint à la ville de Bagdad, dont les environs étaient impunément dévastés par des bandes de brigands.

5. Cet état de choses dura jusqu'à l'intervention des *Seldjoucks* dans les affaires de l'empire arabe. Les Seldjoucks étaient une des tribus de la grande nation turque, et, vers la fin du dixième siècle, ils habitaient les contrées autour de Bouchara dans le Tourkestan. Mahmoud I, sultan des Ghasnavides, les invita à venir se fixer dans le Corasan et se servit d'eux dans ses guerres contre les Bouides. Après
(1030) sa mort, Togroulbek, petit-fils de Seldjouck, se rendit indépendant de l'autorité des Ghasnavides, et commença à faire des conquêtes. Le khalif *Abdallah V* l'appela alors à son secours contre Bessassiri qui, comme Ismaélien, se refusa à reconnaître l'autorité spirituelle du khalif. To-
(1055) groulbek prit Bagdad et fut nommé Emir al Omra. La domination des Turcs Seldjoucides sur une grande partie de l'Asie, date de cette époque, et une nouvelle ère commença alors pour la société musulmane. En prenant un

nouvel essor, elle provoqua, pour ainsi dire, l'Occident chrétien à un combat qui dura pendant deux siècles. Un aperçu abrégé des dynasties indépendantes des khalifs de Bagdad est nécessaire pour compléter le tableau de l'histoire de l'Islamisme.

§ III. DES DYNASTIES MUSULMANES INDÉPENDANTES DU KHALIFAT, ÉTABLIES EN ASIE ET EN AFRIQUE.

AUTEURS A CONSULTER : Lassen Rasmussen, *Annales Islamismi sive tabulæ synchronistico-chronologicæ chalifarum et regum Orientis et Occidentis.* Kopenhague 1825. 4.

DYNASTIES INDÉPENDANTES EN ASIE.

I. *Les Tahérides* 822—873, *et* II *les Soffarides* 873—1008.

1. *Taher*, que le khalif al Mamoun avait nommé gouverneur des provinces de *Corasan* et de *Sedschestan*, se déclara indépendant et fixa sa résidence à Nischa- (822)
pour. *Talaha*, qui succéda à son père Taher, se (824)
fit investir de l'autorité sur son royaume par le khalif, sans cependant le reconnaître comme souverain. Des révoltes éclatèrent bientôt contre les princes de la dynastie des Tahérites, et Mahomet, dernier descendant de Taher, fut détrôné par *Jacob Ebn Leith*, fils d'un chaudronnier (872)
(*Soffar*), qui devint le fondateur de la dynastie des Soffarides. Jacob étendit sa domination sur Balk, Tabarestan, Kaboul, Dschordschan et Fars, et réunit ces provinces à l'ancien royaume des Tahérites. Son frère Amrou (879)
en reçut l'investiture par le khalif; mais il fut fait prisonnier par Ismaël fondateur de la dynastie des Sama- (900)
nides. Taher, petit-fils de Jacob, parvint cependant au pouvoir dans le Corasan, et après qu'il eut été détrôné, ses descendants se maintinrent dans le Sedschestan (908)
jusqu'au commencement du onzième siècle. La civi- (1002)
lisation et la littérature arabes se répandirent dans ces contrées orientales de l'empire sous le règne de ces dynasties, et une académie ou école fleurit pendant longtemps à Nischapour.

III. *Les Samanides* 898—1004.

2. Les descendants de *Saman*, qui prétendait tirer son origine de l'ancienne dynastie des Sassanides, appartenaient

aux plus puissantes familles du Corasan et occupaient les emplois les plus importants dans l'empire arabe. *Ismaël* (898) prit enfin les armes contre les Soffarides, renversa leur trône et fit la conquête de la plus grande partie de (900) l'ancienne Perse. Le khalif l'investit du pouvoir dans les provinces qu'il avait conquises, et Ismaël fonda l'indépendance de la dynastie des Samanides. Ses successeurs fixèrent leur résidence à *Bokhara*, et favorisèrent la poésie, l'astronomie et l'agriculture. Le règne de *Nasr Aboul Hassan*, petit-fils d'Ismaël (915—942), fut une période de prospérité et de gloire pour ce royaume. Vers le milieu du dixième siècle, les Bouides et, quelque temps après, les Ghasnevides commencèrent à l'attaquer; les Samanides furent détrônés par le khan des Turcs, Ilek. (1004) Leur royaume tomba sous la domination des souverains de Ghasna.

IV. *Les Ghasnavides* 977—1182.

3. *Sébektékin*, esclave turc, au service d'Abou Ischak, (977) gouverneur de Ghasna dans la Boucharie, fut élu roi par les soldats après la mort de son maître. Son second fils *Mahmoud I*, auquel il laissa le pouvoir, devint le fon- (997) dateur de la puissance des *Ghasnavides*. Il conquit une partie des Indes orientales ainsi que les provinces de Kaboul, de Chowaresmie, de Corasan, pénétra jusqu'au Gange, détrôna le dernier des Soffarides dans le Sed- (1004) schestan et expulsa les Bouides de l'Irac. La ville de Ghasna devint riche par le commerce; les arts et les sciences y furent cultivés et protégés par le sultan. C'est à la cour de Mahmoud que vivait le plus ancien poëte persan, *Ferdoussi*, l'auteur de la célèbre épopée *Schahname* (le livre des rois). Mahmoud, qui, après une guerre sanglante, avait forcé les Turcs à reconnaître son autorité, engagea une de leurs tribus, les Seldjouks, à venir se (1030) fixer dans le Corasan. Après sa mort *Togroulbek*, petit-fils de Seldjouk, prit les armes contre les souverains de Ghasna; il se rendit maître du Corasan. Les Indiens secouèrent en même temps le joug étranger et l'autorité des princes ghasnavides fut restreinte à la Boucharie. Des guerres pour le trône éclatèrent à l'intérieur, (1150) et, vers le milieu du douzième siècle, les princes de *Ghor* attaquèrent et détruisirent la ville de Ghasna. Des Ghasnavides se maintinrent encore pendant quelque

temps dans le *Lahorre*, d'où ils furent enfin également expulsés par les Ghorides. (1182)

V. *Les Ghorides*. 1150—1212.

4. De prétendus descendants des Sassanides exerçaient le gouvernement sur les contrées de Ghor, dans le sud-ouest du Balckh, et reconnaissaient l'autorité des souverains de Ghasna. Attaqué par ceux-ci, le prince Ghoride (1150) *Mahomed* al Hussein, resta vainqueur et renversa le royaume de Ghasna. Il fonda un état à Ghor, qui dura un demi-siècle. Ses successeurs étendirent leur domination sur le Delhi et le Corasan. Au commencement du douzième siècle, la dynastie des Ghorides s'éteignit, et les provinces occi- (1212) dentales de leur royaume furent conquises par les princes Chowaresmiens.

VI. *Les Chowaresmiens*. 1096—1230.

5. *Cothbeddin*, gouverneur turc de la Chowaresmie ou des contrées entre la mer Caspienne, le lac Aral et le Gihoun, se rendit indépendant de l'autorité des sultans seldjoucides, et fonda la dynastie des *Chowares-* (1096) *miens*. Ses successeurs firent des guerres heureuses, et le nouveau royaume comprit à la fin du douzième siècle la Boucharie, le Kaboul, le Corasan et l'Irac. Vers le commencement du treizième siècle, *Tchinquiz-khan*, le célèbre conquérant mongol, attaqua les Chowaresmiens et les vainquit dans une grande bataille. *Dschélaleddin*, fils (1219) du Schah Mahomet qui avait péri dans le combat, se mit à la tête des plus braves de ses soldats et quitta le pays. Les poëtes persans célébrèrent les faits d'armes de ce chef, qui remplit de sa renommée tous les pays depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate. Après sa mort, les hordes qu'il avait (1231) conduites, dévastèrent la Syrie et la Palestine, prirent et détruisirent Jérusalem, et anéantirent une armée (1244) chrétienne dans la bataille de Gaza. Dès-lors ils servirent comme mercénaires dans les armées des sultans d'Egypte et de Damas.

VII. *Les Bouides*. 932—1056.

6. *Ali*, fils de Bouiah, qui vivait de la pêche, devint gouverneur de Kertsch, et fonda la puissance de sa famille par des conquêtes. La ville de Schiras fut la résidence d'Ali, qui soumit avec le secours de ses deux frères, Hassan et Achmed, la plus grande partie de la Perse. Le khalif le reconnut comme souverain, et confia à Achmed la (932)

dignité d'Emir al Omra, qui resta héréditaire dans la famille des Bouides. La puissance des Bouides arriva à son plus haut point à la fin du dixième siècle, sous le règne de Moujad ed Daula. Elle fut affaiblie par les Ghasnavides, qui commencèrent à faire des conquêtes dans le douzième siècle. Les Seldjouks, après avoir renversé le trône des Bouides en Perse, finirent par les remplacer dans la dignité d'Emir al Omra.

7. Outre ces grandes dynasties, qui se disputèrent la domination de la partie musulmane de l'Asie, une foule d'autres dynasties s'établirent dans les différentes provinces de l'empire arabe. Ainsi les *Dilemides ou Ziades* dans le Ghilan, au sud de la mer Caspienne (927—1080) : les *Barides* dans le Cousistan ; les *Hamadanides* à Alep et Mossoul dans la Mésopotamie (929—1016), les *Okailides* à Mossoul et Coufa (990—1093) ; les *Mervanides* à Diarbekir (990—1085) ; les *Merdasites* à Alep (1023—1080). Toutes ces dynasties reconnurent pourtant l'autorité spirituelle des khalifs, et restèrent unies à l'empire arabe par le lien religieux. Un grand nombre de sectes religieuses prirent également naissance dans l'Islamisme. Ces sectes sortirent pour la plupart des *Chiites*, de cette grande fraction de Musulmans, qui rejetèrent la tradition orale, la Sounna, et qui soumirent l'explication du Koran à la raison individuelle. La plus puissante de ces sectes fut celle des *Ismaëliens* (1). Les *Carmates*, ainsi que la plupart des dynasties indépendantes de l'Afrique, appartenaient à cette secte, que l'on pourrait nommer l'école rationaliste de l'Islamisme. Les Ismaëliens comptèrent en outre un grand nombre de partisans dans les provinces persanes, où ils formèrent des ordres ou sociétés secrètes. De la Perse, ils se répandirent en Arabie. Un des premiers, qui propagea ses doctrines par (930) les armes fut *Babek Courrami*, tyran fanatique,

(1) « Elle était ainsi appelée parce qu'elle prétendait que la dignité d'*imam* (de celui qui était de droit chef spirituel et temporel de tous les partisans de l'Islamisme) avait été transmise par une suite non interrompue des descendants d'Ali, gendre de Mahomet, jusqu'à un prince nommé *Ismaël*, et qu'après sa mort l'Imamat avait reposé sur des personnages inconnus aux hommes jusqu'au moment où devait s'opérer le triomphe de la maison d'Ali. » Jourdain, dans *les éclaircissements au tom. II de l'Histoire des Croisades*, par Michaud.

qui, pendant vingt ans, remplit plusieurs provinces arabes de sang et de ruines. Plus de 300,000 hommes périrent par le glaive des hordes qu'il commandait. *Abdallah*, qui appartenait à la secte des Ismaéliens, devint le fondateur de celle des *Carmates* ou Carmatides, qui reçurent leur nom de son disciple *Achmed el Carmath*. Abdallah prêcha ses doctrines d'abord dans la Syrie. Le Koran, (890) selon lui, n'avait qu'un sens allégorique, et les préceptes qui s'y trouvent n'étaient que des maximes politiques. Les Carmates ne fondèrent pas de royaume. Divisés en plusieurs armées sous la conduite de différents chefs, ils parcoururent l'Arabie, la Syrie et l'Irac, dévastèrent les contrées, prirent et détruisirent les villes. Ils combattaient, disaient-ils, pour l'*Imam inconnu*, et déclarèrent la guerre à tous les princes musulmans. En 902 ils assiégèrent Damas. Com- (902) mandés par Abou Taher, ils prirent la Mecque, et (929) enlevèrent la pierre noire de la Caba. Plus de trente mille hommes avaient péri dans la ville. Cependant les Emirs al Omra de la famille des Bouides les combattirent avec succès, et la puissance des Carmates fut anéantie vers la fin du dixième siècle. Les doctrines des Ismaéliens et des (985) Carmates ne s'éteignirent toutefois pas et furent conservées par des sociétés secrètes.

DYNASTIES INDÉPENDANTES EN AFRIQUE.

I. *Les Edrisites*. 788—973.

8. *Edris*, un des descendants d'Ali se sauva en Afrique, lors de la persécution des Alites dans le Hedjaz. (784) Il se rendit chez les Berbers et convertit plusieurs tribus de ce peuple à l'Islamisme. Celles-ci le reconnurent pour leur chef. Son fils Edris II fonda la ville de Fezz, (788) et y fixa sa résidence. Vers le milieu du neuvième (793) siècle, le royaume de Fezz s'étendit depuis l'Atlantique jusqu'aux confins du territoire de l'ancienne Carthage. Des divisions et des guerres pour le trône, et les attaques des souverains Fatimides de Cairwan affaiblirent la puissance des Edrisites. Ces guerres amenèrent l'intervention d'Abd el Rahman-le-Grand, khalif de Cordoue, et Fezz tomba à diverses reprises au pouvoir de ses ennemis. Les Edrisites se maintinrent dans la partie montagneuse de leur royaume jusque dans la seconde moitié du dixième siècle. (973)

II. *Les Aglabites*. 800—907.

9. *Ibrahim*, fils d'Aglab, que le khalif Haroun al Raschid,
(800) avait nommé gouverneur de l'Afrique, fonda le royaume de Cairwan. Il régna sur toutes les contrées depuis l'ancienne Cyrénaique jusqu'à la Mauritanie. *Ziadet Allah*, second fils d'Ibrahim (817—838) construisit une flotte, et soumit plusieurs îles de la Méditerranée à son sceptre.
(827) Appelé par Euphémius, gouverneur grec de la Sicile, contre l'empereur Michel II, il aborda dans cette
(832) île et s'en rendit bientôt le maître. Palerme fut prise, et les Grecs ne conservèrent que les villes de Syracuse et de Taormine. *Ibrahim II* (874—902) transféra sa résidence de Cairwan à Tunis, et fit des conquêtes étendues dans le midi de l'Italie. Le trône des Aglabites fut renversé
(907) par une révolte qui livra le royaume à Obeidallah, fondateur de la dynastie des Fatimides.

III. *Les Toulounides* 868—904, et IV, *les Ikschidides* 935—968.

10. *Achmed*, fils de Touloun, et d'origine turque, fut
(868) investi du gouvernement de l'Egypte, à l'époque où la garde turque était toute-puissante à la cour des khalifs. Il prit le titre de sultan et refusa de reconnaître l'autorité des khalifs. Achmed releva le commerce de l'Egypte, et amassa d'immenses richesses. Il conquit la plus grande partie de la Syrie, prit Damas, Alep, Hamat et Antioche, et construisit le château de Joppé. Des guerres intestines éclatèrent sous ses successeurs, qui furent détrônés qua-
(904) rante ans après, et l'Egypte fut de nouveau réunie au khalifat. Pour défendre cette province contre les Fatimides, *Mahomet al Ikschid*, gouverneur de Damas, fut
(935) aussi investi du gouvernement de l'Egypte à titre de fief. Le royaume des *Ikschidides* dura pendant trente-quatre ans. Attaqués à diverses reprises par les Fatimidesde Cairwan, ils succombèrent enfin, et l'Egypte devint une pro-
(968) vince du vaste empire de cette puissante dynastie.

V. *Les Fatimides* 907—1171.

11. La secte des Ismaéliens comptait un grand nombre de partisans en Afrique; elle prit les armes à cause que le prince aglabite de Cairwan, *Ziadet Allah*, avait fait arrêter un d'eux *Obeidallah*, qui prétendait descendre d'Ali.
(907) Ziadet Allah fut détrôné, et chercha un asile à la cour des khalifs de Bagdad. Obeidallah s'empara du pouvoir

et fonda la dynastie des *Fatimides*, ainsi appelés de Fatime, fille de Mahomet et femme d'Ali. Les gouverneurs de Sicile reconnurent son autorité, et il fit des guerres heureuses, contre les Edrisites de Fezz, les Ommaiades d'Espagne, et contre l'Egypte. Les khalifs fatimides furent considérés par tous les Chiites, comme les successeurs légitimes de Mahomet, et devinrent ainsi les véritables rivaux des khalifs de Bagdad. Trois dynasties se disputèrent dès-lors le pouvoir spirituel dans la société musulmane : les Abbassides à Bagdad, les Ommaiades à Cordoue et les Fatimides en Afrique. Ces derniers transférèrent leur résidence au Caire, (975) après la conquête de l'Egypte sur les Ikschidides, et étendirent leur domination sur la Palestine, la Syrie et les côtes occidentales de l'Arabie. Mais ils perdirent bientôt l'Afrique où la dynastie des *Zeïrides* se rendit indépendante (988—1148) (1), et ils furent expulsés de la Sicile, dont les *Normands* se rendirent maîtres. Les khalifs fatimides (1072) favorisèrent les sciences et fondèrent au Caire une espèce d'université appelée la *maison de la sagesse*. Cette (1004) université, richement dotée, servit au développement des doctrines des Ismaéliens, qui y affluèrent de toutes les provinces de l'ancien empire arabe. Dans la première moitié du onzième siècle, les khalifs abandonnèrent le gouvernement à leurs ministres ou *vizirs*, et la garde, composée de Turcs devint toute-puissante. La Syrie et la Palestine furent conquises par les Turcs Seldjoucides, et (1078) l'autorité des khalifs fatimides fut restreinte à l'Egypte. Ils se maintinrent dans ce dernier pays jusque dans la seconde moitié du douzième siècle, et n'en furent dépossédés que par le célèbre Saladin. (1171)

VI. *Les Moravides* 1056—1146, et VII, *les Mohades* 1121—1268.

12. Ces deux dynasties, qui se succédèrent dans l'ancien royaume de Fezz, jouèrent un grand rôle dans l'histoire de l'Espagne aux douzième et treizième siècles. Il suffira par conséquent d'en indiquer ici l'origine et la durée. Une tribu arabe, émigrée du pays d'Yemen dans la première moitié du neuvième siècle, s'était fixée dans les (830) provinces occidentales de l'Afrique. Vers le milieu du on-

(1) Le trône des Zeïrides fut renversé par les Normands (1148).

(1042) zième siècle, *Abdallah*, fils de Yasim, se mettant à la tête de cette tribu, propagea l'Islamisme, les armes à la main, parmi plusieurs peuplades berbères. Les partisans d'Abdallah prirent le nom de *Moravides* (Morabèthes (1056) ou Marbuts) et *Abou Beer*, qui lui succéda, fonda la ville de Maroc et y fixa sa résidence. *Joussouf* ben Tach- (1086) fin, successeur d'Abou Becr, fit la conquête de l'Espagne, et combattit avec succès contre les rois d'Arragon et de Castille. Mais au commencement du onzième siècle, un Alite, *Mahomet al Mouhdi*, prêcha de nouvelles doc- (1114) trines dans le royaume de Maroc. Il trouva des partisans à Telemsan (Tlemcen) et à Fezz, et se déclara (1120) enfin ouvertement contre les souverains de Maroc. Deux armées envoyées contre lui, furent défaites; mais il (1129) mourut au milieu de ses triomphes. Son ami *Abd el Moumen* se mit alors à la tête de ces sectaires, qui s'appelaient *Mohades* (Mouvahédites), et se rendit bientôt maître de tout le nord de l'Afrique. Le royaume des Moravides (1146) succomba, et les Normands furent expulsés de (1159) leurs possessions en Afrique. Passant alors le détroit de Gibraltar, ils firent la conquête de la partie mu- (1162) sulmane de l'Espagne. La puissance des Mohades dura pendant plus d'un siècle (1128—1269). Elle fut anéantie en Espagne et en Afrique par des révoltes intérieures, à la suite desquelles, de nouvelles dynasties musulmanes furent fondées dans les deux pays.

13. De toutes les dynasties musulmanes, celle des Ommaiades en Espagne déploya le plus d'énergie et de talent, depuis le neuvième jusqu'au onzième siècle. D'un autre côté les royaumes chrétiens, fondés dans le nord de cette presqu'île, luttèrent avec le plus grand courage contre les khalifs de Cordoue. L'Espagne fut le champ clos dans lequel les deux sociétés ennemies se livrèrent un combat à mort, combat qui dura pendant plus de sept siècles.

§ IV. DE L'ESPAGNE JUSQU'A LA DISSOLUTION DU KHALIFAT DE CORDOUE ET LA CHUTE DE LA DYNASTIE DES OMMAIADES.

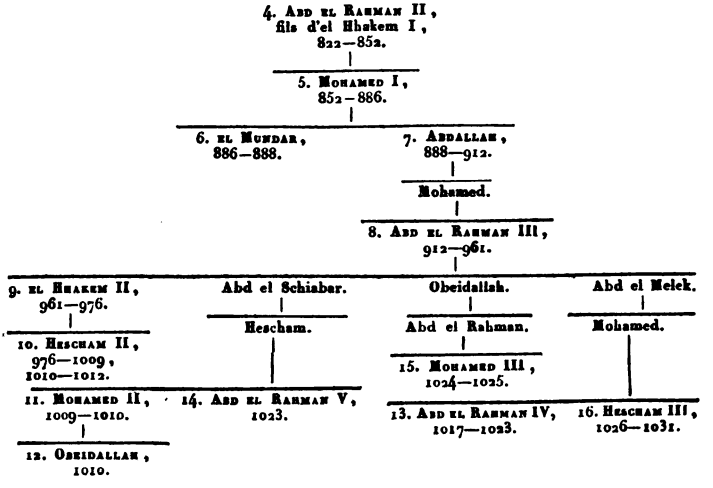
822—1031.

AUTEURS A CONSULTER : Murphy, *Histoire de l'empire musulman*, *Londres* 1816 (en anglais). Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, traduite en français. Paris, 1825, 3 vol. — Aschbach, *Histoire des Ommaiades en Espagne*. Frankfort 1830. 2 vol. (en allemand). Rosseuw de St. Hilaire, *Histoire d'Espagne*, Paris 1838, 3 vol. (l'ouvrage est continué). —

1. La première moitié du neuvième siècle fait époque dans l'histoire de l'Espagne. Car c'est alors que se consolida le royaume chrétien d'Asturie, sous le règne d'Alphonse II, surnommé le Chaste, et que fut achevée l'organisation intérieure du khalifat de Cordoue, sous les deux khalifs el Hhakem I, et Abd el Rahman II, son fils et successeur (1). Les sciences et les lettres commencèrent à fleurir, et l'on enseignait la philosophie, le droit et les doctrines religieuses de l'Islamisme à l'académie de Cordoue. Les juifs, qui

---

(1) Voici le tableau généalogique des derniers khalifs de Cordoue de la dynastie des Ommaiades. Voyez plus haut pag. 130 celui des premiers princes de cette dynastie :



jouissaient de grands priviléges, rivalisèrent à cet égard avec les Musulmans. On interdit l'usage des langues latine et romane dans toute l'étendue du khalifat, et la langue arabe devint la seule langue parlée dans cette partie de l'Espagne; le latin ne se conserva que comme langue de l'Eglise. Tout en cultivant les lettres et les arts, les Arabes de l'Espagne ne cessèrent pas de faire la guerre aux chrétiens dans l'Asturie, et dans la marche de Barcelone. Plus d'une fois les Francs furent expulsés de cette dernière ville, qui retombait au pouvoir des Arabes. Cependant ils s'en rendirent toujours de nouveau les maîtres, et elle finit par rester en leur possession depuis le milieu du neuvième siècle. Sous le règne du khalif el Hhakem I, des flottes musulmanes, armées par les Emirs sur les côtes d'Espagne, commencèrent à faire des courses sur la Méditerranée. Ils abordèrent sur les Baléares, la Corse et la Sardaigne, dévastant partout le pays, et firent enfin des descentes en Italie, où ils prirent les villes de Nice et de Centumcelles. Ils revinrent en Espagne, chargés de butin et emmenant avec eux de nombreux prisonniers chrétiens, de sorte que le khalif el Hhakem pût déjà former une garde des Rénégats, prisonniers chrétiens qui avaient abjuré leur foi. Cette garde rendit de grands services aux khalifs, qui avaient souvent à combattre contre des Emirs révoltés, et aspirant à se faire souverains dans les grandes villes où ils résidaient.

2. Le royaume d'Asturie fut définitivement constitué, par *Alphonse II*, le Chaste, qui occupa le trône pendant toute la première moitié du neuvième siècle (il mourut en 832). Il repoussa les attaques des Arabes, et fixa le Douero comme limites des deux territoires. Profitant du temps de paix, il bâtit un grand nombre d'églises et de couvents, et fonda plusieurs villes, parmi lesquelles Saint-Jacques de Compostelle qui devint bientôt riche et célèbre par le grand nombre de pélerins qui y affluaient annuellement de tous les pays de l'Europe, pour vénérer les reliques de l'apôtre saint Jacques. Les constructions dont ce prince orna sa résidence, la ville d'Oviédo, prouvent que la civilisation du royaume chrétien d'Asturie ne cédait en rien à celle du khalifat de Cordoue, bien que les auteurs arabes de cette époque représentent les chrétiens comme des barbares. Cependant cet état prospère n'alla pas toujours croissant et une période de décadence arriva pour le khalifat de Cordoue pendant la seconde moitié du neuvième siècle.

3. Les descentes des *Normands* en Espagne ne furent ni très-fréquentes ni très-funestes à ce pays. Ils abordèrent pour la première fois vers le milieu du neuvième (843) siècle sur les côtes de la Galice. Ramiro, roi d'Asturie, les attaqua, et leur prit soixante-dix navires avec tout le butin qu'ils avaient fait. Une autre flotte normande entra la même année dans le Tage, elle brûla Lisbonne, et de là les pirates se rendirent sur les côtes de l'Algarbie et détruisirent Cadix. L'année suivante ils revinrent, (844) remontèrent le Guadalquivir et pénétrèrent jusqu'à Séville. Une armée arabe, qui vint au secours de cette ville, fut complètement défaite après un combat de trois jours. Séville fut prise et pillée. Le khalif Abd el Rahman II prit alors des mesures énergiques pour combattre ces ennemis dangereux. Il fit construire un grand nombre de navires et les envoya stationner dans les embouchures des fleuves. Les descentes des Normands sur les côtes d'Espagne ne se renouvelèrent pas souvent.

4. Après la mort d'Abd el Rahman II une longue (852) série de guerres civiles, de révoltes et de désordres commença dans le khalifat de Cordoue. *Mohamed I*, qui avait succédé à son père Abd el Rahman, perdit la moitié de son royaume par la rebellion de *Mouza*, rénégat qui était gouverneur de Sarragosse. Celui-ci se rendit maître (854) de Tudela, d'Huesca et de Tolède, et combattit avec succès d'un côté contre le khalif de Cordoue, et de l'autre contre les Asturiens et les Francs de Barcelone. Attaqué par *Ordonno I*, roi d'Asturie, il périt dans une bataille. (857) Mohamed profita de ces circonstances pour rétablir son autorité dans les provinces révoltées. Mais comme les chrétiens d'Asturie attaquèrent les mêmes contrées, les hostilités entre eux et les musulmans recommencèrent. On combattit avec un succès varié jusqu'à l'avénement au trône d'Asturie d'*Alphonse III*, le Grand, fils (866) d'Ordonno I. Ce prince, dont le règne fait époque dans l'histoire du royaume d'Asturie, repoussa les Musulmans et fortifia les frontières du pays par un grand nombre de villes fortes, qu'il établit sur les bords du Douero. Il réunit le nord du Portugal, ainsi que les villes de Braga et de Coimbre, à son royaume et passant le Tage il porta ses armes victorieuses jusqu'à Mérida. Le khalif Moha- (881) med ne put opposer qu'une faible résistance aux chrétiens

à cause des révoltes des émirs, contre lesquels il avait sans cesse à combattre. *Omar ben Hafsoun*, d'une basse origine (866) et qui avait d'abord vécu de brigandages, s'empara de Sarragosse et se déclara indépendant. Mais attaqué par Almund'har, auquel son père Mohamed avait donné le commandement de l'armée, il fut forcé de se retirer dans (881) la Navarre. Il s'établit entre le khalif et le roi (883) d'Asturie une paix qui dura pendant dix-sept ans.

5. La mort de Mohamed plongea le khalifat de Cordoue (886) dans de nouvelles guerres civiles. *Calib ben Hafsoun*, fils du rebelle Omar, et qui avait rassemblé de nombreuses troupes dans les montagnes au-delà de l'Ebre, envahit les provinces septentrionales du khalifat, prit Sarragosse, Huesca et Tolède, et vainquit le khalif Almundhar, fils de Mohamed, dans une sanglante bataille qu'il (888) lui livra sous les murs de cette dernière ville. Le khalif périt lui-même dans le combat et son frère Abdallah, qui lui succéda, sut à peine maintenir son autorité dans la province de Cordoue. Hafsoun gouverna en souverain les provinces septentrionales du khalifat, et attaqua l'Asturie. (901) Mais il perdit la bataille de Zamora et Abdallah conclut une alliance avec le roi Alphonse III d'Asturie. Cette alliance avec les chrétiens mécontenta les Musulmans d'Espagne, et les émirs de Valence, de Murcie, de Jaën et de plusieurs autres provinces se soumirent à Hafsoun. Cet heureux aventurier allait monter sur le trône de Cordoue (912) lorsque la mort d'Abdallah changea l'état de l'Espagne. *Abd el Rahman III*, qui succéda à son grand-père Abdallah, occupe la première place parmi les khalifs Ommaiades de Cordoue. Son règne, qui dura cinquante ans, est la période la plus brillante de la domination arabe en Espagne. Ses contemporains lui donnèrent le surnom d'*Annasir Ledinillah*, défenseur de la foi; lui-même il prit le premier parmi les souverains arabes d'Espagne les titres de khalif et d'*Emir al Moumenin*, c'est-à-dire, prince des croyants. N'ayant que vingt-deux ans à la mort de son grand-père, Abd el Rahman se mit en personne à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles, et combattit avec tant de succès contre Hafsoun et les autres (918) rebelles, qu'il les anéantit au bout de six ans. Hafsoun lui-même périt, et ses fils se soumirent au khalif. Celui-ci fit alors un appel général à tous les Musulmans

soumis à sa domination, pour combattre les chrétiens et pour les expulser de la presqu'île.

6. Alphonse-le-Grand, roi d'Asturie, avait profité de la paix avec les Musulmans, pour fortifier les villes (883) situées sur les frontières de son royaume et pour en construire de nouvelles. Plusieurs rebellions, qui éclatèrent contre lui, furent apaisées et le trône se consolida de plus en plus. Attaqué par Hafsoun, Alphonse gagna la bataille de Zamora et se vengea des Musulmans par une (901) invasion dans leurs provinces où il pénétra jusqu'à (904) Tolède. Il a déja été question de son alliance avec le khalif Abdallah, qui devint si funeste à ce prince. Une révolte éclata de nouveau dans l'Asturie et les rebelles, à la tête desquels se trouvait la reine Améline, forcèrent le roi Alphonse à céder la couronne à son fils *Garsias I.* (910) Il mourut dans la même année. Ces troubles dans le royaume d'Asturie fournirent à *Sancho*, prince basque, l'occasion de rendre la Navarre indépendante. Il prit (905) le titre de roi et soumit à son sceptre le pays d'Arragon qu'il conquit sur les Musulmans (1). Outre le royaume de Navarre un troisième état chrétien se forma dans le nord de l'Espagne à peu près à la même époque. La *marche d'Espagne*, appelée aussi *comté de Barcelone*, avait été conquise par Charlemagne. Dès-lors ce pays avait été gouverné par un comte franc, qui réunissait sous son administration la Septimanie. Dans la seconde moitié du neuvième siècle, les deux comtés furent séparés l'un de l'au- (865) tre. Cette séparation fournit aux comtes de Barcelone le moyen de rendre leur dignité héréditaire et de s'affranchir de l'autorité des rois de France. *Wifred I* est (873-907) le premier comte héréditaire de Barcelone.

7. La mort d'Alphonse-le-Grand faillit dissoudre le royaume d'Asturie; l'aîné de ses fils, Garsias, ne (910) fut reconnu comme roi qu'à Léon, dans la Castille et en Biscaie, tandis que le second de ses fils Ordono s'emparait de la Galice et du nord du Portugal, et le troisième, Froila, se

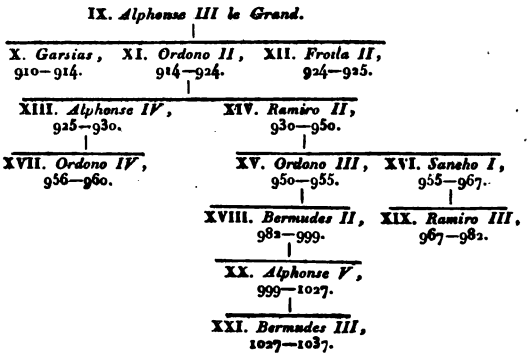
---

(1) Voici la série des premiers rois de Navarre : *Sancho* I 905—925. *Garsias* I 925—970. *Sancho* II 970—1003. *Sancho* III le Grand 1003—1037.

(914) rendait maître de l'Asturie (1). Mais Garsias mourut et *Ordono II* se fit reconnaître comme roi de Léon et força son frère Froila à se soumettre à lui. Profitant des guerres civiles dans le khalifat de Cordoue, où Abd el Rahman III combattait contre Hafsoun, Ordono II entreprit une expédition contre les Musulmans et dévasta les provinces jusque sur les bords du Tage. Déjà il formait (917) le plan de marcher sur Cordoue, lorsqu'Abd el Rahman III envahit le royaume de Léon avec toutes les (918) forces réunies de son empire. La guerre qui éclata alors, et à laquelle les rois de Navarre, Sancho I et son fils et successeur Garsias, prirent une part active, dura avec (924) un succès divers jusqu'à la mort d'Ordono II. Les troubles, qui éclatèrent alors dans le royaume de Léon, et la guerre en Afrique, qui occupait le khalif de Cordoue, interrompirent pour quelque temps les hostilités entre les chrétiens et les Musulmans. Appelé par les princes édri- (930) sites à Fezz contre Obeidallah, fondateur de la dynastie des Fatimides à Cairwan, Abd el Rahman envoya une armée en Afrique (2). Mais au lieu d'agir comme allié, il vint en conquérant, et, après la prise de Fezz sur les (932) troupes d'Obeidallah, le khalif de Cordoue se fit proclamer souverain dans toute la Mauritanie. Les Edrisites s'allièrent alors avec leurs anciens ennemis les Fatimides, et tournèrent leurs armes contre les Musulmans de l'Espagne.

---

(1) Voici le tableau généalogique des successeurs d'*Alphonse-le-Grand*; voyez celui de ses prédécesseurs pag. 128.



(2) Voyez pag. 222.

La guerre en Afrique dura pendant tout le règne d'Abd el Rahman, qui parvint cependant à faire maintenir son autorité dans une partie de la Mauritanie.

8. *Froila*, qui, après la mort de son frère Ordono II, s'était emparé du pouvoir dans le royaume d'Asturie, s'était rendu odieux par ses cruautés qui lui valurent le surnom de *Cruel*. Lorsqu'il mourut, son neveu *Alphonse IV*, (925) fils d'Ordono II, lui succéda ; mais il abdiqua bientôt, et, cédant la couronne à son frère *Ramiro II*, il se (927) retira dans un couvent, qu'il quitta cependant bientôt pour reprendre le pouvoir : mais il tomba entre les mains (928) de son frère, qui lui fit crever les yeux. Après s'être (930) ainsi affermi sur le trône, Ramiro II recommença contre les Musulmans la guerre qu'il fit avec un succès heureux. Il conquit et dévasta le pays jusqu'au Tage, et (934) remporta une victoire brillante, près de *Simancas*, sur l'armée du khalif de Cordoue qui s'élevait à (938) 150,000 hommes. La guerre continua avec peu d'interruption jusqu'à la mort de Ramiro II, et plusieurs (950) batailles furent livrées dans les environs de *Zamora*, principal boulevard du royaume de Léon contre les Musulmans. Après le court règne d'Ordono III, fils de (950-955) Ramiro II, des troubles éclatèrent de nouveau dans le royaume de Léon. Ils eurent pour cause l'ambition de *Ferdinand* comte de Castille ; cette dernière province avait été arrachée aux Musulmans, et était très-importante à cause du grand nombre de châteaux, qui y avaient été établis. Ferdinand, dont la fille Urraca avait épousé d'abord le roi Ordono III, et, après sa mort, Ordono IV, fils d'Alphonse IV, chassa Sancho I, le frère d'Ordono III, du trône et y plaça son gendre, au nom duquel il gouverna. Lorsqu'il attaqua le roi de Navarre Garsias II, celui-ci chercha du secours à Cordoue. Abd el Rahman intervint alors et rétablit Sancho I sur le trône de Léon. Ferdinand se retira (960) dans la Castille dont il devint le premier souverain (1).

9. Le khalif Abd el Rahman III mourut après un règne de cinquante ans. Il s'était rendu si célèbre par (961) ses guerres que les princes les plus puissants lui envoyèrent

(1) Voici la série des comtes de Castille : *Ferdinand* I 955—970. *Ferdinand Garsias* 970—995. *Sancho Garsias* 995—1021. *Garsias* 1021—1028. La Castille fut alors réunie au royaume de Navarre.

des ambassadeurs et conclurent avec lui des traités d'amitié. Parmi ces princes, il faut nommer les empereurs grecs, Constantin Porphyrogénitus et Romain, l'empereur Othon-le-Grand, ainsi que les rois de France et de Bourgogne.
(960-976) Les règnes d'Abd el Rahman III et de son fils *el Hhakem II* sont la période la plus brillante du khalifat de Cordoue, qui parvint alors à un haut degré de civilisation et de prospérité. Les sciences et les lettres étaient cultivées dans dix-sept académies, et il y avait plus de soixante-dix bibliothèques. Le nombre des villes, situées dans la partie arabe de l'Espagne, s'élevait à près de quatre cents. Cordoue, la capitale, comptait six cents mosquées, cinquante hôpitaux, quatre-vingts écoles et neuf cents bains publics. Les revenus annuels du khalif montaient à douze millions pièces d'or ou ducats. L'agriculture, spécialement protégée par les khalifs, florissait dans toute l'étendue de l'empire, et un commerce actif se faisait dans les nombreux ports sur les côtes de la Méditerranée. La conquête de la Mauritanie donna un nouvel essor au commerce avec l'Afrique.

10. La décadence du khalifat de Cordoue commença à
(976) la mort d'el *Hhakem II*, qui avait entretenu la bonne intelligence avec ses voisins, les souverains de Léon, de Castille et de Navarre, et qui avait défendu ses provinces en Afrique. Ceux qui, après el Hhakem II, occupèrent le trône de Cordoue, et portèrent encore, pendant plus
(976-1031) d'un demi-siècle, le titre de khalifs, n'exercèrent plus de véritable pouvoir. Ce furent les premiers ministres, appelés *Vizirs*, qui gouvernèrent l'empire avec le secours de nombreuses troupes mercénaires. Des guerres civiles ne tardèrent pas à éclater, et les Walis des provinces travaillèrent sans cesse à se rendre entièrement indépendants de l'autorité des khalifs. *Mohamed al Manzor*, qui
(976) avait été investi de la dignité de Vizir par la veuve d'el Hhakem II, et qui avait la tutelle de son fils mineur Héscham II, maintint la gloire des armes musulmanes par des guerres heureuses en Afrique, et contre les royaumes chrétiens, en Espagne. Profitant d'une guerre civile, qui,
(982) après la mort de Sancho I, avait éclaté dans le royaume de Léon, Al Manzor fit une invasion dans ce
(984) pays, prit et détruisit la ville de Léon et força les chrétiens à chercher un asile dans les montagnes de

l'Asturie et de la Galice. L'année suivante, il prit Barcelone et força le comte Borell à se réfugier en France. Ensuite il tourna ses armes contre la Navarre; le roi Garsias, (986) vaincu dans une bataille, se retira dans les Pyrénées. Quelques années après, le vaillant général musulman (989) envahit la Galice, prit et détruisit Coimbre et Saint-Jacques de Compostelle, et dévasta cruellement le pays. La Castille, qui n'avait pas encore été attaquée (994) par Al Manzor, le fut aussi. Le comte Garsias fut fait prisonnier dans une sanglante bataille qu'il livra aux Musulmans sur les bords du Douero, et les vain- (995) queurs se rendirent maîtres de ce pays. Le moment paraissait venu où les chrétiens seraient expulsés du sol de l'Espagne, lorsqu'Al Manzor marcha avec une nombreuse armée vers les montagnes de l'Asturie qui servaient d'asile aux Asturiens et Cantabriens expulsés de leur patrie. Mais ceux-ci s'allièrent avec les Vascons de la Navarre, ainsi qu'avec les Castillans, et livrèrent une bataille aux (1002) Musulmans. L'endroit où cette bataille eut lieu est inconnu. Chaque partie s'attribua la victoire, mais la mort d'Al Manzor, qui succomba aux blessures qu'il avait reçues pendant le combat, délivra les chrétiens de leur plus formidable ennemi.

11. *Abd el Malec*, fils aîné d'Al Manzor, succéda d'abord à son père dans la dignité de Vizir : il continua la guerre contre les chrétiens, mais il ne put les empêcher de rétablir leur domination dans les provinces au-delà du Douero. Lorsqu'il mourut, son frère *Abd el Rahman* le (1008) remplaça et persuada au khalif Hescham II, qui n'avait pas d'enfants, de le désigner comme son successeur dans le khalifat. Cet acte provoqua une vive opposition de la part des Walis. Le khalif fut détrôné et une série (1009) de guerres civiles éclata alors et amena la dissolution du khalifat de Cordoue. Le dernier khalif de la dynastie des Ommaiades abdiqua, et dix états musulmans indé- (1031) pendants se formèrent en Espagne, savoir : *Séville*, *Malaque*, *Almérie*, *Grenade* et *Murcie* au midi, *Badajoz*, *Cordoue*, *Tolède* et *Valence* au centre, et *Sarragosse* au nord.

12. Les expéditions et les victoires d'Al Manzor avaient entièrement changé l'état des royaumes chrétiens; les pays habités avaient été en grande partie changés en déserts; le royaume de Navarre, qui avait le moins souffert, se releva

(1003) aussi plus vite que les autres sous le règne de Sancho-le-Grand. Le comte Sancho de Castille, qui gouverna le royaume de Léon pour son neveu mineur Alphonse V, avait reconquis son comté sur les Arabes et y avait rebâti les places fortes. Le royaume de Léon, qui avait été tout-à-fait dévasté, ne recouvra que lentement son ancienne puissance. Alphonse V rétablit Léon, sa résidence, ainsi que la ville de Zamora sur le Douero. Son fils (1027) *Bermudes III*, qui lui succéda, réunit sous son sceptre le comté de Castille, dont le dernier comte Garsias, fils de Sancho, avait péri dans une révolte des seigneurs. Le roi de Navarre, qui vit avec crainte cette réunion, dé- (1034) clara la guerre à Bermudes. Mais un traité de paix fut conclu entre les deux rois par l'entremise des évêques. On stipula que *Ferdinand*, deuxième fils du roi Sancho de Navarre, épouserait la fille de Bermudes, et serait investi de la souveraineté de la Castille avec le titre de roi. Sancho-le-Grand prit alors le titre de roi de Pampelune et exerça, jusqu'à (1035) sa mort, une espèce de suprématie sur les autres états chrétiens. De ces quatre fils, l'aîné *Garsias* reçut le royaume de Navarre et la Biscaie; le second *Ferdinand*, qui était déjà roi de Castille, réunit le Léon sous son sceptre (1035) après la mort de son beau-père, Bermudes III; le troisième *Gonzalo* devint roi de Sobrarbe, province située aux pieds des Pyrénées; et le quatrième *Ramiro* fut mis en possession de l'Arragon, avec le titre de roi. Le royaume de Sobrarbe ne dura que jusqu'à la mort de Gonzalo, et outre les trois royaumes de *Navarre*, de *Castille* et d'*Arragon*, le comté de *Barcelone*, appelé aussi la *Catalogne*, se rendit indépendant des rois de France à dater de l'avénement de Hugues Capet au trône de ce pays. *Borell* devint le premier souverain de la Catalogne et laissa le pouvoir à son fils *Raimund*.

CHAPITRE XII.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT DEPUIS OTHON-LE-GRAND JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE S. GRÉGOIRE VII.

962—1073.

§ I. DE L'EMPIRE DEPUIS OTHON-LE-GRAND JUSQU'AU RÈGNE DE HENRI IV.

962—1073.

AUTEURS A CONSULTER : Voyez les auteurs cités au § V, chap. XI et comparez : *Les Lettres* de *Gerbert*, plus tard pape Silvestre II. *Les papes allemands* par Hoefler. Ratisbonne 1839. Ier vol. (en allemand). Voigt, *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle*, traduite de l'allemand par l'abbé Jager. Paris. 1837. 2 vol. 8. Stenzel, *Histoire d'Allemagne sous les empereurs de Franconie.* Leipsic 1828. 2 vol. 8. (en allemand).

Empereurs : Othon I le Grand † 973. Othon II 973—983. Othon III 983—1002. St.-Henri II 1002—1024. (*Maison de Franconie* 1024—1126.) Conrad II le Salique 1024—1039. Henri III 1039—1056. Henri IV 1056—1106.

Papes : Jean XII 955—964. Benoît V 964—965 (*antipape* Léon VIII 963—965). Jean XIII 965—972. Benoît VI. Donus II. Benoît VII 975—983. Jean XIV 983. Jean XV 983—996. Grégoire V 996—999. Silvestre II 999—1083.

1. Par le couronnement d'Othon-le-Grand à Rome, l'empire chrétien, fondé par Charlemagne, fut de nouveau rétabli. Cet empire, il est vrai, ne s'étendait plus sur tous les peuples chrétiens de l'Occident, car des royaumes indépendants s'étaient formés en Angleterre, en France, en Espagne et dans la Scandinavie; cependant le rétablissement de l'empire influa puissamment sur la civilisation et le développement social des peuples de l'Europe, en plaçant d'une part les empereurs à la tête des princes chrétiens, qui se ralliaient autourde leur centre commun, c'est-à-dire autour du Saint-Siége, et d'autre part en donnant plus d'unité à l'action sociale de l'Eglise. C'est en le considérant sous ce point de vue que l'on reconnaît l'importance d'un événement que souvent on passe presque sous silence.

2. Othon-le-Grand, qui, en recevant le diadême impérial, avait contracté l'obligation de prêter son appui à

l'Eglise, et de venir à son secours dans les cas qui l'exigeraient, outre-passa pourtant son pouvoir en faisant déposer, par un concile qu'il avait convoqué à Rome, le pape Jean XII, qui s'était allié à son ennemi, le fils de Bérengaire. Sur l'avis de l'empereur, le concile donna la tiare à Léon VIII, qui n'était pas même dans les ordres. Les Romains, mécontents de ces actes arbitraires, expulsèrent l'intrus, alors qu'Othon se fut mis en marche pour attaquer les châteaux de Bérengaire, et ils rappelèrent le pape légitime. Après la mort de celui-ci, ils élurent Bénoît V; mais l'empereur revint, et rétablit Léon sur le trône pontifical, en même temps qu'il emmenait avec lui au-delà des Alpes, Bénoît V, auquel il assigna la ville de Hambourg pour exil : Bérengaire, tombé entre les mains d'Othon, fut également exilé au-delà
(965) des Alpes, et l'empereur retourna en Allemagne après avoir diminué la puissance des ducs, comtes et autres seigneurs lombards en augmentant les priviléges des évêques auxquels il accorda l'exemption de la juridiction séculière. Plusieurs villes obtinrent les mêmes prérogatives, et la puissance des villes lombardes, telles que Parme, Cremone, Bologne, Como, Florence, Milan et autres date de cette époque. — Des troubles, qui éclatèrent à Rome lors de l'élection du pape Jean XIII, et les menées dans le royaume lombard des mécontents qui s'étaient mis en relation avec Adelbert, fils de Bérengaire, forcèrent l'empereur Othon à faire une nouvelle expédition en Italie. Sa
(967) présence seule suffit pour faire rentrer tout dans l'ordre : cependant pour étouffer tous les germes de nouveaux désordres, l'empereur résolut de faire la conquête de La Pouille, qui reconnaissait encore l'autorité des empereurs de Constantinople. Mais se trouvant arrêté dans son entreprise par les montagnes du pays d'une part, et de l'autre, par la vaillante défense des troupes grecques, Othon envoya une ambassade à Constantinople, afin de demander pour son fils la main de Théophano, fille de l'empereur Romain II, et La Pouille comme dot de la princesse. Mais Nicéphore Phocas, qui s'était emparé du trône après la mort de Romain, rejeta cette demande et la guerre dans
(969) La Pouille recommença, sans pourtant conduire à aucun résultat. Phocas cependant fut tué, et le mariage qu'avait projeté Othon se réalisa; son successeur Tzimisces envoya la princesse grecque en Italie, tout en se

taisant sur la question de la dot. Toutefois l'em- (972)
pereur Othon retira ses troupes de La Pouille et retourna en Allemagne, où il mourut l'année suivante, regretté par les Allemands à cause de sa magnanimité, de (973)
sa fermeté et de sa bravoure. Par la victoire qu'il avait remportée sur les Hongrois, par ses guerres contre les Danois et les Slaves, et par ses relations avec la France, Othon rendit des services éminents à l'Allemagne, surtout par le rétablissement de l'empire, et par la réunion du diadême impérial à la couronne d'Allemagne, il plaça à la tête de l'Europe chrétienne, ce royaume qui, pendant plus de quatre siècles, conserva sa prépondérance.

3. *Othon II*, qui n'avait que vingt ans à la mort de son père, se trouva sous l'influence de sa mère Adelheid, princesse italienne, et de sa femme Théophano. Cette influence contribua probablement aux troubles qui signalèrent le commencement de son règne. Son cousin, le duc Henri de Bavière qui avait pris le titre de roi, ayant tenté, avec le secours des Slaves et des Danois, de se rendre souverain dans le midi de l'Allemagne, échoua dans son entreprise. Henri fut vaincu et privé de son duché, et les Slaves et les Danois furent forcés de se soumettre. La tentative de (976)
Lothaire, roi de France, pour réunir de nouveau la Lorraine à son royaume, ne réussit pas non plus. Othon II se vengea de l'invasion des Français, par une expédition qu'il étendit jusqu'à Paris, expédition par laquelle il força Lothaire à renoncer, pour lui et pour ses successeurs, aux (980)
prétentions qu'ils pourraient élever sur la Lorraine. Les affaires de l'Italie appelèrent alors l'empereur dans ce pays. La lutte des factions avait recommencé à Rome après la mort du pape Jean XIII. Son successeur Bénoît VI (972)
avait été détrôné et mis à mort par une faction, à la tête de laquelle se trouvait le sénateur *Cencius* (Crescence), descendant de la fameuse Théodora (1), qui voulait donner la tiare à son ami et complice le cardinal Boniface. Mais les Romains s'y opposèrent et élurent Donus II, qui mourut quelques jours après. Bénoît VII, qui lui (975)
succéda, appela alors l'empereur Othon à son secours, contre Cencius qui continuait la guerre. A l'arrivée d'Othon

(1) Voyez sa généalogie à la page 189.

l'ordre se rétablit, Cencius mit bas les armes, et l'empereur marcha vers le midi de l'Italie, pour se mettre en possession de La Pouille que son beau-frère, l'empereur Basile II, avait refusé de lui céder. Mais il perdit la bataille de *Basentello*, (983) et il armait pour venger cette défaite, quand il mourut subitement ne laissant pour lui succéder qu'un fils de trois ans.

4. La minorité d'*Othon III* était favorable aux desseins d'*Henri*, surnommé le *Querelleur*, ancien duc de Bavière, qui revint dans son duché après la mort de l'empereur Othon II, et aspira une seconde fois à la couronne. Déjà il avait fait entrer dans ses projets l'archevêque Warin de Cologne, gouverneur du jeune roi mineur, lorsque l'archevêque *Willigis* de Mayence convoqua les grands et les décida à rester fidèles au fils d'Othon II. Le duché de Bavière fut pourtant rendu à Henri, et les deux impératrices, Adelheid et Théophano, furent chargées de l'éducation du jeune Othon, pendant que Willigis était placé à la tête de l'administration de l'empire. La marche d'*Autriche* ou d'Est, qui avait été réunie à la Bavière, fut rétablie, et *Léopold I* devint le premier margrave d'Autriche. Grâce aux sages mesures de l'archevêque de Mayence, la tranquillité de l'Allemagne ne fut pas troublée pendant la longue minorité d'Othon III. Ce prince, élevé par le savant abbé *Gerbert*, sous les yeux de sa mère et de sa grand'mère, reçut d'eux des sentiments de prédilection marquée pour l'Italie. Parvenu (996) à l'âge de treize ans il quitta l'Allemagne, où il ne revint que deux fois, la première pour repousser une attaque (997) des Slaves-Wendes dans le Brandenbourg, la seconde pour visiter le tombeau de *saint Adelbert*, qui avait été tué par les Prussiens idolâtres, en prêchant (1000) l'Evangile. L'empereur contribua à la fondation du siége archiépiscopal de *Gnésen*, lieu de sépulture du saint Martyr (1).

5. Dans le royaume lombard, l'ordre n'avait pas été troublé et aucune tentative pour rétablir l'ancienne indépendance n'avait été faite, grâce aux bonnes dispositions de l'empereur Othon I. L'autorité de son petit-fils y avait été reconnue sans opposition. Rome avait été de nouveau le théâtre des désordres les plus graves. Le cardinal *Boniface*,

(1) Voyez page 181.

après avoir fait mettre à mort le pape Jean XIV, (983) s'était emparé du pouvoir. Boniface étant mort, à son tour le sénateur et patrice *Cencius* s'était rendu maître du château de St.-Ange et de là il gouvernait la ville. Le pape Jean XV appela enfin Othon III à son secours et Cencius se (996) soumit d'abord; cependant, après le départ d'Othon, qui avait été couronné empereur par Grégoire V, successeur de Jean XV, Cencius reprit son autorité, chassa le pape et donna la tiare à un prêtre grec. Othon revint, prit Rome d'assaut et fit exécuter Cencius avec douze de ses partisans. *Gerbert*, gouverneur d'Othon, monta alors, sous le nom de Silvestre II, sur le trône pontifical qu'il orna par ses hautes vertus et par ses connaissances vastes et profondes (1). L'empereur conçut alors le projet (999) de transférer définitivement de l'Allemagne à Rome la résidence impériale, et de rendre à cette ville son ancienne importance politique. Mais il mourut peu de temps (1002) après. Othon ne fut pas marié, la princesse grecque dont il avait demandé et obtenu la main n'était pas encore arrivée en Italie, lors de sa mort. La branche aînée de la maison de Saxe s'éteignit avec lui et il ne resta de cette famille que *Henri*, duc de Bavière, fils de Henri-le-Querelleur (2). Ses liens de famille d'une part, et de l'autre ses qualités distinguées valurent à Henri les suffrages des princes de l'empire, qui déjouèrent ainsi les projets ambitieux du margrave *Eckard* de Meissen et du duc *Hermann* de Souabe, qui aspiraient tous deux à la couronne.

6. L'empereur *Henri II* avait un caractère doux, et se distinguait par une haute piété, mais il manquait de l'énergie nécessaire pour maintenir son autorité sur les puissants princes de l'empire qui toujours aspiraient à l'indépendance.

---

(1) Voyez les nombreuses lettres et les autres écrits de Gerbert, et comparez l'ouvrage suivant *Gerbert ou le pape Silvestre II et son siècle*, par Hock. Vienne 1837. (en allemand).

(2) Voici la généalogie de la maison de Saxe.

Henri I l'Oiseleur.

Othon I,	Henri, duc de Bavière.
Othon II,	Henri-le-Querelleur
Othon III.	*St. Henri II.*

Des troubles désolèrent l'Allemagne pendant toute la durée de son règne et l'empêchèrent d'obtenir un succès complet dans ses relations avec ses voisins, les états slaves de Bohême et de Pologne, ainsi qu'avec l'Italie. *Boleslav I*, le Hardi, duc de Pologne (1), avait profité des désordres qu'avait amenés en Bohême la cruauté du duc *Boleslav III*, le-Roux,
(999) pour faire la conquête de la Galicie, de la Silésie, de la Moravie et du nord de la Hongrie et pour étendre ainsi sa domination sur tous les peuples slaves depuis la Baltique jusqu'au Danube. Les Bohêmes, las de la tyrannie de leur souverain, l'appelèrent enfin et lui offrirent la
(1003) couronne, qu'il reçut à Prague. Cependant la Bohême était un fief de la couronne d'Allemagne, et Boleslav s'étant refusé à prêter hommage à l'empereur Henri, la
(1004) guerre éclata. *Jaromir*, frère de Boleslav-le-Roux, fut rétabli en Bohême par les armes de l'empereur, mais celui-ci, bien qu'il conclut une alliance avec le prince russe *Jaroslav*, fut obligé de reconnaître l'indépendance de la Pologne, par le traité de paix qui termina cette
(1018) guerre douze ans plus tard. Boleslav-le-Hardi parvint même à étendre sa domination sur la plus grande partie
(1019) de la Russie, où il prit la ville de Kiew. Cependant la décadence de la puissance de la Pologne commença
(1025) déjà à sa mort, sous le règne de son fils *Mieceslav*.

7. L'empereur Henri II fut plus heureux en Italie, où *Arduin*, margrave d'Ivrée, s'était arrogé le titre de roi. A son arrivée dans la Lombardie, Arduin se retira dans les montagnes de Savoie, et Henri reçut la couronne des
(1004) Lombards à Pavie. Mais une révolte, qui éclata dans cette ville le jour même de son couronnement, lui inspira un profond mépris pour les Italiens. Il retourna en Allemagne et ne revint en Italie que neuf ans après sur
(1013) les sollicitations du pape Benoît VIII. Celui-ci avait été expulsé de Rome par une faction, à la tête de laquelle se trouvait le sénateur *Jean*, fils de Cencius et qui avait donné la tiare à un certain Grégoire. Henri accompagna
(1014) le pape à Rome, où il reçut le diadême impérial et punit les rebelles. Après un court séjour il quitta l'Italie. Il y fut rappelé une dernière fois par le pape Benoît VIII,

---

(1) Voyez page 181.

qui était menacé dans Rome par les Grecs de (1020) Naples et par les Sarrazins d'Afrique, que ceux-là avaient appelés à leur secours. L'empereur entra avec une forte armée dans le midi de l'Italie, et remporta plusieurs victoires sur les forces réunies de ses deux ennemis. Mais il ne put les expulser entièrement de La Pouille et de la Calabrie, son armée étant en partie détruite par (1023) les maladies. Des *pélerins normands*, qui, de retour de la Palestine, avaient abordé sur les côtes de l'Italie, prirent part à cette guerre en s'enrôlant comme mercenaires dans l'armée de l'empereur. Ce fut là le commencement de l'établissement des Normands dans le midi de l'Italie, dont ils se rendirent plus tard les maîtres, en fondant le royaume de Naples et de Sicile.

8. L'empereur Henri II mourut bientôt après son retour en Allemagne, et, comme il ne laissa pas d'enfants, la maison de Saxe, qui avait occupé le trône d'Allemagne pendant plus d'un siècle, s'éteignit avec lui. Ses (1024) vertus, celles de sa pieuse femme Cunégonde, et les miracles qui s'opérèrent à leurs tombeaux, décidèrent (1145) plus tard le pape Eugène III à canoniser les deux époux. Henri II prépara encore la réunion du royaume *d'Arélat* ou de *Bourgogne* à l'Allemagne, par un traité, qu'il conclut avec son oncle, le roi *Rodolphe III* (1) qui n'avait (1018) pas d'enfants. Ce traité, qui assurait à Henri la succession au trône de Bourgogne après la mort de Rodolphe, ne fut pas exécuté, parce que l'empereur mourut avant ce prince. L'empereur Henri II mérita surtout de l'Allemagne par la protection qu'il accorda aux sciences et aux lettres, qui furent cultivées dans de nombreuses écoles établies dans les monastères. Un grand nombre de prélats distingués en sortirent, et ornèrent l'Allemagne sous le règne des successeurs de ce prince.

9. La *maison de Saxe* étant venue à s'éteindre à la mort de Henri II, une élection solennelle eut lieu dans la grande plaine entre Mayence et Worms sur la rive gauche du Rhin.

---

(1) Voici la parenté :

Conrad, roi de Bourgogne.

Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne.	Gisela ép. Henri, duc de Bavière.	Gerberge ép. Herrmann, duc de Souabe.	Berthe ép. le comte Odon.
	St. Henri II, empereur.	Gisela ép. Conrad II, le Salique, empereur.	Odon, comte de Champagne.

L'assemblée électorale se composa des prélats, des seigneurs laïcs et des hommes libres appartenant à huit peuples différents, savoir : les Saxons, les Francs, les Bavarois, les Souabes, les Carinthiens, les Lorrains de la haute et de la basse Lorraine et les Slaves. Le comte *Conrad*, l'un des seigneurs le moins fortuné de la Franconie, et surnommé plus tard le *Salique*, fut unanimement élu roi. L'énergie de son caractère et sa loyauté le rendirent digne du trône que sa famille occupa pendant un siècle entier (1024-1125). Après son couronnement à Aix-la-Chapelle, il parcourut l'Allemagne et y rétablit la tranquillité et l'ordre intérieurs qui avaient été troublés sous son prédécesseur. Par un (1025) traité qu'il conclut avec le roi *Rodolphe III*, il s'assura la succession au royaume de Bourgogne après la mort de ce prince, dont il avait épousé la nièce. Appelé par (1026) l'archevêque de Milan Herbert, il passa les Alpes et reçut la couronne de fer à Milan et le diadême impérial (1027) à Rome. Les rois Rodolphe de Bourgogne et Canut-le-Grand d'Angleterre et de Danemark, assistèrent à ce dernier acte. De Rome, le nouvel empereur se rendit dans le midi de l'Italie, où les ducs lombards de Capoue, et de Bénévent et le duc grec de Naples lui prêtèrent hommage et où il investit le seigneur normand *Raynulf* du comté d'*Aversa*, sous la condition qu'il continuerait à combattre contre les Grecs et les Sarrazins dans La Pouille et en Calabrie. De retour en Allemagne, Conrad jeta les bases de la puissance de sa maison par la réunion de plusieurs duchés sous l'administration de son fils mineur Henri. Celui-ci ayant été élu duc par les Bavarois, fut (1030) investi du duché de Souabe, le duc Ernest II ayant péri dans une révolte contre l'empereur. Après la (1032) mort de Rodolphe III, Conrad fit couronner son fils comme roi de Bourgogne, et le comte Odon II de Champagne, neveu de Rodolphe, fut forcé de se soumettre. Henri gouverna ainsi tout le midi de l'Allemagne. L'empereur força le duc *Miecislav* de *Pologne*, fils de Boleslav-le-Hardi, à renoncer au titre de roi et à se reconnaître son vassal, et il investit *Brétislav*, fils du duc Ulric de (1028) Bohême, du duché de *Moravie* que ce prince avait conquis sur les Polonais.

10. Les affaires de l'*Italie* ne tardèrent pas à appeler de nouveau l'empereur Conrad II dans ce pays. Les petits

vassaux de l'archevêque Herbert de Milan, qui gouvernait cette ville sous l'autorité de l'empereur, travaillèrent sans cesse à s'affranchir de la domination de leur seigneur. Comme l'archevêque s'opposait à ces tentatives, il éclata une révolte dans laquelle les petits vassaux furent vaincus et expulsés de la ville. Ils formèrent alors entre (1035) eux une association, à laquelle on donna le nom de *Motta*, émeute. Des mouvements de la même nature avaient eu lieu contre les prélats dans plusieurs autres villes lombardes et avaient enfin décidé ceux-ci à s'adresser à l'empereur et à le prier de venir en Italie pour régler ces différends. Conrad se rendit à leurs prières : mais au lieu d'entendre les deux partis, il se déclara contre les évêques dont il craignait la puissance et qu'il fit même arrêter à (1037) Pavie où ils s'étaient rendus pour assister à une diète. Ceux-ci cependant s'échappèrent et le peuple se déclara partout pour eux. L'empereur, qui avait fait cause commune avec les membres de la Motta, marcha contre Milan; mais il fut repoussé et se rendit à *Parme*, où il publia un *édit*, par lequel il déclara l'hérédité de tous les bénéfices ou fiefs de mâle en mâle, donnant ainsi force de loi à une coutume, qui était déjà devenue générale dans presque tous les états de l'Europe. Il mourut deux ans après (1039) sans avoir pu rétablir la tranquillité en Italie; son corps fut déposé dans la cathédrale de Spire qu'il avait commencé à bâtir. Il laissa le trône à son fils Henri, roi de Bourgogne et duc de Carinthie, de Bavière, de Souabe et de Franconie.

11. *Henri III*, qui avait réuni sous sa domination immédiate plus de la moitié de l'Allemagne, dévia le premier de la coutume qu'avaient ses prédécesseurs de donner à titre de fief les duchés, qu'ils avaient administrés avant leur avénement au trône. Il les conserva au contraire après la mort de son père et les fit administrer en son nom. Aussi son pouvoir était-il si grand que la tranquillité intérieure ne fut pas troublée au commencement de son règne, de sorte qu'il pût songer à étendre son autorité à l'extérieur. Deux affaires l'occupèrent d'abord. *Brétislav*, duc de Moravie, qui avait succédé à son père Ulric en (1037) Bohême, profita des désordres qui avaient éclaté en *Pologne*, pour attaquer ce pays. Les Polonais, qui, après la mort de Miecislav, avaient expulsé son fils mineur *Casimir*, ainsi

que sa mère Richensa, ne purent résister au puissant duc
(1039) de Bohême et de Moravie. Devenu maître de la
Pologne, Brétislav refusa de prêter hommage à Henri III,
suzérain de la Bohême. Une guerre éclata qui dura deux
ans. Après avoir perdu plusieurs armées, l'empereur pé-
nétra enfin jusqu'à Prague et força Brétislav, sous les
(1041) murs de sa résidence, à reconnaître son autorité et
à renoncer à la Pologne, où Casimir fut rétabli sur le trône.
Les armes de l'empereur ne furent pas aussi heureuses en
Hongrie.

12. Ce royaume avait reçu une organisation définitive
(1000) du roi *Etienne I*, qui, aidé par sa femme Gisèle,
sœur de l'empereur Henri II, était parvenu à gagner au
christianisme la plus grande partie de la nation hongroise (1).
Pour affermir l'ordre intérieur, Etienne régla la division
ecclésiastique et politique de son royaume, auquel il donna
une constitution féodale analogue à celle de l'Allemagne.
La législation fut révisée et un code de lois écrites, em-
pruntées en grande partie à la législation de l'empire alle-
mand, fut publié. Etienne prit le titre de roi avec le con-
sentement du pape Silvestre II et de l'empereur Othon III,
et il sut maintenir l'ordre intérieur pendant un long règne
(1038) de trente-huit ans. Ne laissant pas de fils, il dé-
signa son neveu *Pierre*, fils de sa sœur Gisèle et du comte
Odon de Bourgogne, pour son successeur. Mais les Hongrois
chassèrent, après un règne de trois ans, Pierre qu'ils considé-
(1041) raient comme un étranger, et donnèrent la cou-
ronne à *Samuël*, un de leurs seigneurs les plus puissants,
qui avait épousé Sarolta, seconde sœur d'Etienne I. Le
nouveau souverain, qui reçut le surnom d'*Aba*, père,
déclara la guerre à l'empereur Henri III, qui avait donné
un asile à Pierre. Mais il périt dans une bataille sur la
(1044) Raab, et Pierre fut rétabli sur le trône, qu'il
accepta à titre de fief de l'empereur. Cependant une révolte
éclata de nouveau contre Pierre, qui tomba entre les mains
(1046) des rebelles et eut les yeux crevés. *André*, prince
de la famille d'*Arpad*, fut alors reconnu comme roi, sous
la condition qu'il rétablirait le paganisme. Il l'accepta et
une terrible persécution éclata contre les chrétiens. André,
il est vrai, y mit bientôt fin et proscrivit de nouveau le

(1) Voyez pag. 185.

paganisme ; mais il ne put éviter une guerre avec l'empereur Henri III qui fit plusieurs expéditions en Hongrie. La paix fut enfin conclue par l'entremise du pape (1056) Léon IX, et la suzeraineté de l'empereur sur la Hongrie cessa.

13. Ces guerres ne restèrent pas sans influence sur les affaires intérieures de l'Allemagne. A la suite d'une disette générale, l'empereur avait introduit dans l'empire la belle institution de la *Trève de Dieu*, qui avait pris naissance en France. Un *concile* assemblé à *Constance* défendit (1043) sous peine d'excommunication toute guerre privée depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine. L'exercice de l'ancien droit de tout homme libre de se faire justice lui-même, fut ainsi limité à trois jours de la semaine et il fut encore entièrement supprimé pendant les quatre semaines de l'Avent, ainsi que depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de la Sainte-Trinité. Cette institution, qui eut les suites les plus salutaires pour la société, prépara de loin la suppression entière d'un droit qui était considéré, pendant le moyen âge, comme la plus forte garantie de la liberté individuelle. — Le mécontentement des Bavarois, Carinthiens et Souabes, qui étaient gouvernés au nom du roi, força Henri III à rétablir la dignité ducale chez ces peuples ; mais il eut soin de choisir les seigneurs, qu'il investit de cette dignité, en dehors du pays, dont le gouvernement leur était confié ; ainsi le comte *Henri de Luxembourg* devint duc de *Bavière*, le comte palatin *Othon*, duc de *Souabe*, et le comte (1045) *Welf* de Souabe, duc de *Carinthie*. De chefs de tribus qu'ils avaient été jusqu'alors, les ducs devinrent des fonctionnaires du roi, ce qui augmenta beaucoup le pouvoir de celui-ci. Henri saisit en outre chaque occasion qui se présenta, pour diminuer la puissance des grands vassaux de la couronne. Après la mort du duc *Gozelon*, (1044) qui avait réuni les deux duchés de *Lorraine* (la haute et la basse Lorraine), il les donna aux deux fils du duc défunt, à *Godefroid le Barbu* et à *Gozelon II*. Lorsque ce dernier mourut l'empereur donna la basse Lorraine à (1045) *Frédéric* comte de *Luxembourg*. Mécontent de cet acte, Godefroid-le-Barbu prit les armes pour se rendre maître de la basse Lorraine. La guerre dura cinq ans et finit par une défaite entière de Godefroid, qui fut (1050) privé de son duché et qui se rendit en Italie, où il épousa

(1052) *Béatrix*, duchesse de *Toscane*, l'une des princesse les plus riches et les plus puissantes de l'Italie.

14. Des changements importants s'étaient operés dans ce dernier pays après la mort de l'empereur Conrad; la *Motta*, ne trouvant plus d'appui auprès de Henri, s'était réconciliée avec l'archêveque Herbert et était rentrée à Milan. Cependant, (1041) bientôt après, elle prit de nouveau les armes, expulsa l'archevêque et la noblesse de la ville, et la gouverna pendant trois ans. L'archevêque fut obligé de négocier avec les rebelles et de leur accorder plusieurs priviléges. La (1045) mort d'Herbert augmenta encore les libertés de la nouvelle commune, qui prit une part à la nomination de son successeur. Des événements analogues s'étaient passés dans la plupart des villes lombardes, qui obtinrent ainsi petit à petit une constitution communale en s'affranchissant de l'autorité seigneuriale de leurs évêques. Henri, qui favorisait ces mouvements, arriva en Italie huit ans après son (1046) avénement au trône. Couronné roi des Lombards à Pavie, il se rendit à Rome, où il rétablit l'ordre, que l'ambition des partis et surtout des comtes de Tusculum, avait troublé, et il fit élire pape, l'évêque *Suidger* de Bamberg qui prit le nom de *Clément II*. Henri, qui avait reçu le diadême impérial du nouvel élu, décréta qu'aucun pape ne pouvait être élu sans le consentement de l'empereur. Ce droit de confirmation plaça le Saint-Siége dans une entière dépendance des empereurs et attenta à la constitution même de la société catholique (1). De Rome, l'empereur se rendit dans le midi de l'Italie où les ducs de Bénévent et de Capoue, ainsi que le comte normand Drogon (1047) de La Pouille, lui prêtèrent hommage

15. Dans les dernières années de son règne l'empereur Henri III devint de plus en plus arbitraire. Il priva le duc Henri du duché de Bavière, sans procès ni jugement, et donna le gouvernement de ce pays à sa femme, l'impératrice Agnès. Après la mort du duc Welf de Carinthie, il fit administrer ce duché en son nom. Pour briser la résistance des *Saxons*, qui ne voulaient pas se plier à sa volonté, l'empereur fixa sa résidence à Goslar et fit ainsi peser toute la charge de l'entretien de sa cour exclusivement sur eux.

---

(1) Voyez le § VI de ce chapitre.

Craignant de perdre son autorité en Italie, où Godefroid-le-Barbu, duc de Toscane, essayait de rallier contre lui les seigneurs lombards, il passa une seconde fois les (1055) Alpes. Godefroid fut obligé de quitter le pays et il se retira en Flandre, d'où il envahit la Lorraine pour reprendre ce duché. Cette guerre força l'empereur à retourner en Allemagne, où il mourut subitement, sans avoir pu (1056) soumettre les Normands qui s'étaient rendus indépendants dans le midi de l'Italie. Il ne laissa qu'un fils, *Henri IV*, âgé de six ans, et qu'il avait fait reconnaître par les princes de l'Allemagne comme son successeur.

16. Les efforts de l'empereur Henri III pour s'assurer une autorité de plus en plus absolue dans l'empire, provoquèrent une réaction de la part des grands contre l'impératrice *Agnès*, qui avait d'abord été reconnue comme régente et comme tutrice de son fils mineur. Les duchés de Souabe, de Carinthie et de Bavière furent de (1061) nouveau donnés à des seigneurs, à titre de fiefs. La guerre dans la Lorraine fut terminée à l'aide d'un traité par lequel Godefroid-le-Barbu fut reconnu comme duc de Toscane, et son allié, le comte Baudouin de Flandre, fut investi du Brabant et de l'île de Walcheren. Cependant, la confiance que l'impératrice accorda à l'évêque Henri d'Augsbourg, homme ambitieux et hautain, mécontenta les grands. Ils s'assemblèrent et forcèrent Agnès à renoncer au gouvernement qui d'un commun accord fut confié aux (1062) pieux archevêque de Cologne, *Annon*, que l'on chargea en même temps de l'éducation du jeune roi. L'impératrice se retira dans un couvent en Italie. Annon gouverna l'empire avec autant de probité que d'énergie et y maintint l'ordre et la tranquillité. Cependant il eut un rival puissant dans l'archevêque *Adalbert de Brême*, prélat plein d'esprit, mais en même temps ambitieux, qui travailla sans cesse à devenir primat du nord de l'Allemagne et des royaumes scandinaves. Les prélats et les seigneurs saxons s'opposèrent de toutes leurs forces à la réalisation de ce projet, et cette résistance inspira à Adalbert une haine implacable contre les Saxons. L'archevêque de Brême néanmoins avait su gagner l'affection du jeune prince que mécontentait d'ailleurs la sévérité d'Annon, et ce dernier ayant entrepris un voyage en Italie, Henri profita de son absence pour se rendre à Brême. Annon céda alors le gouverne- (1065) ment à Adalbert.

17. L'influence de ce prélat sur le jeune prince devint funeste à l'empire : car tandis que d'une part il le laissait se corrompre entièrement en ne mettant aucun frein à ses passions, il lui inculquait de l'autre une haine profonde contre les Saxons, et l'engagea à agir à leur égard avec la plus grande sévérité. La Saxe fut traitée en pays conquis, et Henri avec ses favoris viola impunément toutes les lois humaines et divines. Ces crimes excitèrent un mécon-
(1066) tentement général : les grands s'assemblèrent à *Tribur* et forcèrent le roi, que l'archevêque de Brême avait fait déclarer majeur à l'âge de quatorze ans, à congédier ce prélat et à reprendre Annon dans son conseil.
(1070) Mais Henri ne changea pas de conduite, il dépouilla du duché de Bavière, dont l'impératrice Agnès l'avait investi, le comte Othon de Nordheim, seigneur saxon, et, sans jugement aucun, déposa le duc de Carinthie, Berthold;
(1071) il retint en prison *Magnus*, fils du duc Ordulf de Saxe qui était mort, et exigea de lui de renoncer à ses droits sur la succession au duché de Saxe. Annon se démit
(1072) alors de ses fonctions auprès du roi et celui-ci ne connut plus de bornes à sa tyrannie et à ses dérèglements. Il fit un trafic honteux des siéges épiscopaux et des abbayes qu'il vendit à des hommes indignes, et foula aux pieds les lois de la morale et les droits des peuples sur lesquels
(1073) il régnait en despote. Mais le défenseur des droits de l'Eglise et des peuples venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre, et s'éleva avec force contre le tyran dépravé qui déshonorait le premier trône de la chrétienté.

§ II. DE LA FRANCE SOUS LES PREMIERS ROIS DE LA DYNASTIE CAPÉTIENNE JUSQU'AU RÈGNE DE PHILIPPE I.

987—1073.

AUTEURS A CONSULTER : Voyez les auteurs cités au § précédent et comparez encore : Daniel, *Histoire de France*. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, tom. IV.

Rois de France : Hugues Capet 987—997. Robert I 997—1031. Henri I 1031—1060. Philippe I 1060—1108.

1. L'avénement au trône du puissant duc de France *Hugues Capet*, amena un changement très-important dans

l'état intérieur de la France (1). La royauté, qui jusqu'à cette époque s'était presqu'exclusivement appuyée sur la puissance des vassaux, et qui, à cause de cela, était à la fin devenue entièrement dépendante de la noblesse féodale, fut dès-lors basée sur la propriété territoriale. Hugues Capet était un des propriétaires de la France les plus riches en terres, et il conserva, étant devenu roi, l'administration de son duché. Cette circonstance eut deux effets importants, d'une part elle facilita l'établissement de l'hérédité de la couronne dans la famille de Hugues Capet, et de l'autre elle décida de la politique intérieure des rois de France qui travaillèrent sans cesse à réunir à leurs domaines les fiefs vacants ou à en investir des membres de leur famille. Ces tentatives provoquèrent, il est vrai, une réaction de la part des grands vassaux de la couronne, devenus presqu'indépendants sous les derniers rois carlovingiens, et la lutte entre la royauté et la féodalité dura encore pendant plusieurs siècles; cependant cette lutte se termina par l'anéantissement de la féodalité et par la réunion de la France en un seul et véritable royaume.

2. *Hugues Capet* ne fut d'abord reconnu comme roi qu'au nord de la Loire : les seigneurs du midi de la France, et parmi eux surtout *Guillaume IV*, Fier-à-Bras, *duc d'Aquitaine*, se déclarèrent pour *Charles*, oncle de Louis V et duc de la basse Lorraine. Celui-ci se rendit maître de Laon et puis de Rheims, que l'archevêque Arnoul lui livra. Mais surpris à Laon par son rival il fut fait prison- (990) nier et mourut l'année suivante à Orléans. Ses deux fils, *Louis* et *Charles*, se réfugièrent en Allemagne : leur sort n'est pas connu. Hugues Capet fut alors reconnu dans toute la France et il confirma tous les seigneurs ecclésiastiques et laïcs dans la jouissance de leurs bénéfices. Toutefois il déposa l'archevêque *Arnoul* et donna le siége de (991) Rheims au savant *Gerbert*, qui avait été gouverneur de son fils Robert. Cet acte arbitraire troubla la tranquillité du règne de Hugues, qui maintint Gerbert contre le pape Jean XV jusqu'à sa mort. L'autorité de Hugues Capet ne s'étendait pas au-delà des frontières du duché de France, et les vassaux immédiats de la couronne conservèrent leur indépendance. Le même état de choses dura sous *Robert I*,

(1) Voyez sur l'état de la France à cette époque, pag. 193.

(996) que son père Hugues avait de son vivant fait reconnaître comme son successeur. — Robert I se distingua par de vastes connaissances et une piété sincère, mais il manquait de l'énergie nécessaire pour consolider le nouveau trône. Son autorité n'était pas même respectée par les seigneurs du duché de France, où l'ordre fut troublé par une guerre que se firent, pendant dix ans, les comtes Foulques d'Anjou et Odon II de Chartres et de Blois. Une autre guerre fut celle qui éclata pour le duché de *Bourgogne* (1002) après la mort du duc *Henri*, frère de Hugues Capet. Comme Henri ne laissa pas d'enfants, Robert voulut réunir ce duché, comme fief vacant, aux domaines de la couronne; mais les seigneurs de Bourgogne soutinrent les prétentions d'*Otte-Guillaume*, beau-frère du duc défunt. La guerre (1015) dura douze ans : enfin le roi resta vainqueur et investit son fils *Henri* du duché de Bourgogne. Les intrigues de la reine *Constance*, fille du comte Guillaume de Toulouse, et que Robert avait épousée en secondes noces, devinrent encore plus funestes au roi et amenèrent une révolte des fils (1025) contre leur père. Après la mort de son fils aîné Hugues, que Robert avait fait reconnaître comme son successeur, Constance voulut ménager la succession à la couronne à *Robert*, le plus jeune de ses fils, qu'elle préférait aux autres. Mais les grands s'y opposèrent et reconnurent *Henri* comme successeur de son père. La reine ne cessa cependant pas d'intriguer et finit par mécontenter ses deux fils Henri et Robert, au point qu'ils prirent les armes. La (1031) paix ne fut rétablie que peu de temps avant la mort de Robert.

3. Grâce à ces désordres les ducs d'Aquitaine et de Normandie, ainsi que les comtes de Flandre, gouvernèrent leurs territoires comme souverains indépendants. Le duc d'Aquitaine *Guillaume V*, le Grand, régna sur tout le midi de la France depuis le golfe de Biscaie jusqu'au Rhône et la Loire. Les rois de Léon et de Navarre, le roi de Danemark et d'Angleterre Canut-le-Grand, ainsi que l'empereur Henri II, recherchèrent son amitié et le roi Robert lui-même le traita plutôt comme allié que comme vassal. Le duc de Normandie, *Richard II*, qui avait succédé à son père Richard I, régna également avec un grand éclat. Ce fut avec son secours que Robert parvint à terminer la guerre pour le duché de Bourgogne. Le comte

Baudouin IV, de Flandre, augmenta sa puissance par des guerres heureuses et, s'étant emparé de Valenciennes, il défendit cette ville avec tant de succès contre les (1006) forces réunies de l'empereur, du roi de France et du duc de Normandie, que l'empereur Henri II lui en donna l'investiture.

4. A la mort de son mari, la reine Constance sut d'abord faire reconnaître son fils Robert comme roi : mais *Henri* se mit en possession du trône avec le secours du duc Robert II de Normandie, fils de Richard II. Il investit son frère *Robert* du duché de *Bourgogne* et celui-ci devint ainsi la tige de la branche aînée des ducs de Bourgogne, qui restèrent en possession de ce duché jusque vers la fin du quatorzième siècle (1371). Ces guerres de famille affaiblirent de plus en plus le pouvoir royal et en désolant presque toutes les provinces de la France, elles amenèrent une misère générale qui fut encore augmentée par plusieurs mauvaises récoltes. Les évêques et les abbés, ayant à leur tête l'abbé *Odilon de Clugny*, effrayés d'une anarchie qui menaçait le pays d'une ruine générale, proposèrent l'institution de *la Trève de Dieu*, afin d'assurer aux (1041) agriculteurs et aux commerçants au moins quatre jours de tranquillité dans chaque semaine, et en outre de maintenir la paix pendant les temps consacrés spécialement aux exercices de piété (1). La Trève de Dieu, il est vrai, ne fut pas toujours et partout respectée, cependant elle contribua puissamment à diminuer le nombre des guerres privées.

5. *Henri I* n'avait pas les qualités nécessaires pour relever l'autorité royale. Les fils du comte Odon II de Blois et de Chartres avaient pris les armes et avaient formé le plan de détrôner le roi. Celui-ci ne put les vaincre qu'en se ménageant le secours du comte Godefried d'Anjou, auquel il dut céder la ville de Tours. La mort du duc de (1042) Normandie, Robert II, paraissait offrir à Henri une occasion favorable d'augmenter sa puissance, ce seigneur n'ayant pas laissé d'enfants légitimes. Cependant *Guillaume*, (1035) fils naturel de Robert II, se mit en possession de l'héritage de son père, qu'il défendit avec succès contre quelques seigneurs, ainsi que contre le roi Henri qui avait envahi la Normandie à la tête d'une nombreuse armée. (1054)

(1) Voyez pag. 245.

Un traité mit fin à la guerre et Guillaume fut investi du duché de Normandie par le roi Henri. Un an avant sa mort, (1059) Henri fit reconnaître son fils aîné, *Phillippe I*, comme son successeur, dans une assemblée nombreuse des grands ecclésiastiques et laïcs de France. Le jeune roi, étant mineur (1060) à la mort de son père, fut placé sous la tutelle de son oncle, le comte *Baudouin V* de Flandre. Ce prince puissant et actif maintint la tranquillité et l'ordre dans le duché de France et sut faire respecter l'autorité royale par les grands vassaux de la couronne. Pendant la minorité de Phillippe I, eut lieu un événement des plus importants, et qui eut des suites immenses pour la France ; ce fut la (1066) *conquête* de l'*Angleterre* par *Guillaume I*, duc de Normandie. Le roi Philippe ne fit rien pour empêcher cet agrandissement de la puissance d'un de ses vassaux ; il se contenta de refuser le secours que lui demandait le duc de Normandie, qui reçut le même refus de son beau-père le comte Baudouin V de Flandre. Philippe I, qui prit (1067) lui-même les rênes du gouvernement après la mort du comte Baudouin, tomba entre les mains de mauvais conseillers et de courtisans corrompus, qui flattèrent ses passions et le plongèrent dans une vie déréglée et oisive. Pour se procurer de l'argent, le roi confisqua les biens de l'Eglise et vendit aux plus offrants les dignités d'abbés ainsi que les siéges épiscopaux. La France serait tombée dans une entière dissolution sans l'intervention active et énergique du pape Grégoire VII, intervention qui embrassa avec une égale sollicitude tous les peuples chrétiens de l'Occident.

§ III. DE L'ANGLETERRE JUSQU'A LA CONQUÊTE DU PAYS PAR GUILLAUME DE NORMANDIE.

802—1066.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Lingard, Turner et Palgrave. Lappenberg, *Histoire d'Angleterre*, Hambourg. 1834. t. I et II (en allemand) (1).

1. L'invasion des *Anglo-Saxons* dans la *Grande-Bretagne*, avait divisé ce pays en deux parties bien distinctes :

(1) L'ouvrage de Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* ne mérite pas d'être cité, parce que l'auteur, partisan d'un système politique et ennemi de l'Église catholique, a entièrement faussé l'histoire.

la partie anglo-saxonne ou germaine, et la partie bretonne ou celtique. Chacune de ces deux parties était encore divisée en plusieurs états ou royaumes indépendants, et ce ne fut qu'au commencement du neuvième siècle qu'*Egbert*, roi de *Wessex*, força les autres princes anglo-saxons à reconnaître son autorité, et jeta ainsi les bases de la monarchie d'Angleterre (1). Ce prince, qui avait passé treize ans auprès de Charlemagne, commença ses conquêtes par une guerre contre le royaume breton de *Cornwall*, (809) qu'il soumit à son sceptre. La bataille d'*Ellendune* (823) le rendit maître de la *Mercie*, et il réunit à ses états les deux royaumes de *Kent* et d'*Essex*, sans trouver (825) de résistance. Marchant ensuite contre *l'Estanglie*, il laissa le titre de roi à Wiglaf, qui devint son vassal, (827) et il reçut les hommages des seigneurs de la *Northumbrie*, pays dont le trône était vacant. Après une victoire (828) sur les Bretons du pays de Galles, Egbert prit le titre de *huitième Bretwalda*, étant en effet le premier souverain de toute l'Angleterre. Cependant son royaume fut attaqué par un ennemi formidable. Les *Normands* ou *Danois* abordèrent sur les côtes d'Angleterre, où ils s'alliè- (832)

---

(1) Voyez chap. IV, § II, pag. 61. Voici les généalogies des rois anglo-saxons et des souverains danois de l'Angleterre :

I. Egbert, 800–836.

II. Ethelwolf, 836–857.

III. Ethelbald, 857–860. | IV. Ethelbert, 860–866. | V. Ethelred I, 866–871. | VI. Alfred-*le-Grand*, 871–901.

VII. Edouard I, 901–924.

VIII. Athelstan, 925–940. | IX. Edmund, 940–946. | X. Edred, 946–955.

XI. Edwi, 955–959. | XII. Edgar, 959–975.

XIII. Edouard II *le Martyr*, 975–978. | XIV. Ethelred II, 978–1016.

XV. Edmund, 1016. | *Alfred*, 1036. | XIX. Edouard III *le Confesseur*, dernier roi anglo-saxon, 1042–1066.

Edmund. | *Edouard*.

Edgar, Atheling.

* * *

Souverains danois.

XVI. Canut-*le-Grand*, 1016–1035.

XVII. Harald, 1035–1040. | XVIII. Hardicanut, 1040–1042.

rent avec les Bretons. Egbert repoussa les pirates, et punit
(835) leurs alliés de leur rebellion.

2. *Ethelwolf*, qui succéda à son père Egbert, eut à
(836) combattre contre les *Danois*, qui revinrent à diverses reprises en Angleterre, et qui prirent les villes de
(852) Cantorbéry et de Londres. Mais après avoir éprouvé une défaite totale près d'*Okley*, ils ne repararurent plus sur les côtes d'Angleterre pendant le règne d'Ethelwolf. Revenant d'un pélerinage à Rome, où il avait rétabli l'école et l'hospice des Saxons, Ethelwolf passa par la France,
(855) et épousa en secondes noces *Judith*, fille de Charles-le-Chauve. Ce mariage mécontenta les fils du roi, qui par suite céda à son fils aîné la partie occidentale de
(858) son royaume, et se retira dans le Kent, où il mourut peu de temps après. Les quatre fils d'Ethelwolf succédèrent à
(860) leur père l'un après l'autre par rang d'âge. *Ethelbald* ne régna que deux ans. Sous le règne de son frère *Ethelbert*, les Danois recommencèrent leurs descentes en Angleterre,
(865) et dévastèrent la Northumbrie. Mais leur chef, *Ragnar-Lodbrok*, ayant été mis à mort par les Northumbriens, qui l'avaient fait prisonnier, une flotte nombreuse de Danois commandée par les fils de ce chef, aborda en Angleterre, dans
(866) l'année même de la mort d'Ethelbert. Après avoir dévasté la Northumbrie, les pirates attaquèrent la *Mercie*, dont le roi, Burrhed, appela à son secours son suzerain *Ethelred*. Les deux princes forcèrent les Danois à quitter la Mercie, mais ils ne purent les expulser de la ville d'*York* dont
(867) ils s'étaient rendu maîtres (1). De là ils envahirent l'*Estanglie*, et le roi Edmund ayant péri, un des chefs
(870) danois, *Gothrun*, prit le titre de roi d'Estanglie. Ethelred, qui avait vaillamment combattu contre les Danois, mourut à la suite d'une blessure qu'il avait reçue
(871) dans la dernière bataille. Son frère *Alfred* lui succéda.

3. C'est ce prince, auquel on a donné avec raison le surnom de Grand, qui sauva l'Angleterre de la barbarie dont ce pays était menacé, et qui posa les premiers fondements de la grandeur de sa patrie, en lui donnant une nouvelle législation et en créant une flotte qui devint la

---

(1) Voyez pag. 161.

source des richesses et de la puissance de l'Angleterre (1). *Alfred*, vaincu dans une bataille par les Danois, leur donna une somme d'argent, à condition qu'ils quitteraient le Wessex. Cependant s'étant rendus maîtres de toute l'Angleterre, ils revinrent, et forcèrent le roi Alfred (878) à chercher un asile dans les marais du comté de Sommerset; il s'y cacha pendant une année. Mais ayant assemblé ses vassaux il recommença la guerre, et défit les Danois dans une grande bataille. Gothrun et plusieurs autres (879) chefs danois embrassèrent le christianisme, et Alfred rétablit son autorité sur l'Angleterre à l'exception de l'Estanglie, et de la Northumbrie : ces deux dernières provinces restèrent aux Danois, dont les chefs étaient cependant les vassaux d'Alfred. Il fit alors élever des châteaux fortifiés aux embouchures des fleuves, pour fermer ceux-ci aux flottes danoises. Ayant fait construire lui-même une flotte, il remporta plusieurs victoires navales sur les pirates, et fit stationner des navires dans les principaux ports du pays. Alfred réforma l'ordre judiciaire, et, en donnant aux villes des magistrats qui portaient le titre de *baillis*, il prépara l'établissement des constitutions communales. Ce prince contribua encore à la culture intellectuelle de son peuple, par la traduction qu'il fit lui-même de plusieurs ouvrages historiques, philosophiques et théologiques en langue anglo-saxonne. Il laissa (904) un puissant royaume à son fils aîné *Edouard*, qui, marchant sur les traces de son père, consolida de plus en plus son autorité sur l'Angleterre. Il réunit l'Estanglie aux domaines de la couronne, éleva un grand nombre de châteaux fortifiés et augmenta les priviléges des habitants des villes en les chargeant de la défense de leur cité.

4. *Athelstan*, fils aîné d'Edouard, succéda à son père. Athelstan est considéré comme le premier mo- (925) narque ou souverain unique de toute l'Angleterre. Après la mort de *Sightric*, roi danois de la Northumbrie, Athelstan envahit ce pays et le réunit aux domaines de la couronne. *Anlaf*, fils de Sightric, qui, à la tête d'une grande flotte danoise, tenta de s'emparer du trône paternel, fut vaincu dans la sanglante bataille de *Brunanburgh*. Athel- (937)

(1) Comparez l'excellente monographie sur *le règne d'Alfred-le-Grand*, par le comte Frédéric Léopold de Stolberg, traduite en français. Bruxelles 1839.

stan prit alors le titre de roi des Anglais, et fit preuve de sa puissance par son intervention dans les affaires de deux royaumes voisins. Deux princes, Hacon, fils de Harald, roi de Norvège, et Louis, fils de Charles-le-Simple, roi de France, qui tous les deux avaient été élevés à la cour d'Athelstan, montèrent sur les trônes de leurs pères par l'entremise du puissant souverain anglais. Athelstan mourut (940) sans laisser d'enfants, et ses deux frères, *Edmund* et *Edred*, lui succédèrent l'un après l'autre dans l'ordre de leur âge. Les Danois renouvelèrent leurs descentes sur les côtes d'Angleterre, et trouvèrent souvent un appui dans leurs compatriotes établis dans la Northumbrie. Pour mettre (952) fin à ces attaques, *Edred* confia l'administration de ce dernier pays à un seigneur, qui prit le titre de comte de Northumberland. Les invasions des Danois avaient exercé une funeste influence sur les mœurs du peuple, qui, à cause de la destruction d'un grand nombre de couvents, était privé de toute instruction; la discipline dans le clergé s'était relachée, et le célibat ecclésiastique n'était presque plus observé en Angleterre. Touché de ce triste état de choses, *Dunstan*, abbé de Glastonbury, homme distingué par ses vertus et ses connaissances, s'efforça d'y porter remède. Ses efforts furent d'abord secondés par le roi Edred; (955) mais lorsque celui-ci mourut, son neveu et successeur *Édwi*, fils d'Edmund, prince violent et corrompu, força Dunstan à quitter le pays. Dunstan trouva un asile chez le comte *Arnoul* de *Flandre*, jusqu'à ce qu'il pût retourner (959) dans sa patrie, après la mort d'Edwi qui laissa le trône à son frère *Edgar*. Dunstan, qui devint archevêque de Cantorbéry, travailla dès-lors sous le règne pacifique d'Edgar, à la régénération du clergé et du peuple. Il fit rebatir les monastères, rétablit le célibat ecclésiastique dans toute sa pureté, et introduisit l'institution des chanoines parmi le clergé séculier. Pendant que ce prélat zélé travaillait ainsi à améliorer l'état intérieur du royaume, le roi Edgar protégeait son pays contre les attaques des Danois, par l'augmentation de ses forces navales qu'il faisait stationner dans les différents ports.

5. Edgar laissa deux fils en bas-âge, *Edouard* et *Ethelred*. (975) *Edouard*, l'aîné, qui n'avait pourtant que treize ans, (978) lui succéda; mais il fut assassiné dans la troisième année de son règne, à l'instigation de sa belle-mère, *Elfride*,

seconde femme d'Edgar, et qui parvint à faire reconnaître son fils *Ethelred* comme roi. Elle se saisit alors du gouvernement pendant la minorité de son fils. Le long règne d'Ethelred (978—1016) n'est qu'une série de malheurs et de maux, qui affligèrent l'Angleterre et qui finirent par livrer le pays aux *Danois*. Ceux-ci, ayant recommencé leurs descentes, ne trouvèrent que peu de résistance. (980) Le roi, au lieu de combattre contre eux, leur donna de l'argent pour les décider à quitter le pays. Cette mesure servit à attirer toujours de nouvelles flottes de pirates, que secondaient leurs compatriotes établis en Angleterre. Ethelred, pour se délivrer de ces ennemis, ordonna alors de massacrer le même jour, à *la fête de saint Brice*, le (1002) 13 novembre, tous les Danois qui se trouvaient en Angleterre. Cet acte barbare eut les suites les plus funestes; *Swen*, roi de Danemark et prince guerrier, arriva (1003) avec une flotte, et dévasta l'Angleterre pendant quatre ans. Il ne se retira qu'après avoir obtenu une somme (1007) énorme d'argent du roi Ethelred. Il revint encore six ans après, et se rendit maître de la plus grande partie du pays, qu'Ethelred avait quitté pour chercher un asile (1013) chez son beau-père Richard, duc de Normandie. *Edmund*, fils d'Ethelred, combattit encore contre les ennemis, et, après la mort de Swen, il força par une bravoure (1014) héroïque, qui lui valut le surnom de *Côte-de-Fer*, *Canut*, fils de Swen, à le laisser maître du midi de l'Angleterre entre la Tamise et la Manche. Mais il mourut deux ans après, et Canut se fit reconnaître comme roi d'Angleterre (1016) dans une assemblée générale de seigneurs qu'il avait convoquée à Londres.

6. Le règne de *Canut-le-Grand* fait époque dans l'histoire du nord de l'Europe. Ce prince, ayant succédé à son frère Harald sur le trône de *Danemark*, fit la (1016) conquête de la *Norvège*, et réunit ainsi trois couronnes sur sa tête. Détruisant ensuite le paganisme dans (1031) le Danemark il mit fin aux expéditions maritimes et aux pirateries des Danois et des Normands, qui, abandonnant leur vie aventurière, commencèrent à se civiliser. En Angleterre, Canut-le-Grand rétablit l'ordre intérieur, et rendit la prospérité à ce pays, qui se trouvait délivré des attaques de ses formidables ennemis. Il révisa en outre l'ancienne législation, et réorganisa l'ordre judiciaire. Pendant

(1027) son séjour à Rome, où il assista au couronnement de l'empereur Conrad II, Canut obtint pour les commerçants anglais l'affranchissement des impôts dont ils étaient frappés en Italie et en Allemagne. Il rétablit aussi l'école anglo-saxonne, que ses prédécesseurs avaient fondée à Rome, et destina à l'entretien de cet établissement les revenus d'une taxe, qui fut appelée le denier de saint Pierre. Vers la fin de son règne, il força les rois d'*Ecosse* et de *Cumberland* à prendre leurs royaumes à titre de fief de la couronne d'Angleterre. Les trois fils de Canut-le-Grand succédèrent (1035) à leur père dans les trois royaumes qu'il avait réunis sous son sceptre : *Swen* devint roi de Norvège, *Hardicanut* roi de Danemark et *Harald*, surnommé *Pied-de-lièvre* (Harefoot), roi d'Angleterre. Ce dernier défendit le trône de son père contre *Edouard* et *Alfred*, les deux fils (1036) d'Ethelred II, venus en Angleterre à la tête d'une armée qu'ils avaient réunie en Normandie et en Flandre. Alfred fut fait prisonnier et mis à mort, Edouard retourna dans la Normandie. *Hardicanut* succéda paisi- (1040) blement à son frère Harald; mais en favorisant les Danois, il excita le mécontentement des Anglais ; aussi ce prince étant mort subitement, et sans laisser d'enfants, (1042) les Anglais appelèrent au trône le prince *Edouard*, fils d'Ethelred II, qui mit fin à la domination danoise en Angleterre.

7. L'occupation de l'Angleterre par les Danois avait préparé de loin l'événement qui allait bientôt soumettre de nouveau ce pays à un souverain étranger; la prédilection que le roi Edouard montra pour ses amis normands, qui étaient venus avec lui en Angleterre, en hâta l'exécution. Dès-lors se forma un parti qui s'opposa aux étrangers, et une série de révoltes éclata. *Godvin* et ses deux fils, *Swen* et *Harald*, les chefs du parti indigène, et qui avaient (1052) d'abord été exilés de l'Angleterre, y revinrent et forcèrent le roi, les armes à la main, à congédier ses con- (1053) seillers normands. Godvin, il est vrai, mourut bientôt après, et le roi appela de la Hongrie, où il avait vécu depuis la mort de son père, *Edouard*, fils d'Edmund (1057) Côte-de-Fer, et le déclara son successeur au trône; mais ce prince mourut dans la même année ne laissant qu'un fils en bas-âge, *Edgard*, surnommé plus tard *Atheling*. Harald, fils de Godvin, reprit alors son influence

à la cour et aspira à la succession au trône. Il parvint en effet à se faire reconnaître comme roi, à la mort (1066) d'*Edouard III* qui ne laissa pas d'enfants. Cependant deux princes lui disputèrent le trône, d'abord son propre frère *Tostig*, comte de Northumberland, qui avait été exilé de l'Angleterre, et ensuite *Guillaume*, duc de Normandie. Le premier aborda en Angleterre accompagné d'un allié puissant, le roi de Norvège *Harald*, surnommé *Hardrade*; mais les deux princes périrent dans une bataille que leur livra Harald près d'York. Le vainqueur marcha alors contre l'autre rival, qui avait abordé sur les côtes méridionales de l'Angleterre; la *bataille de Hastings* décida du (1066) sort de la monarchie; Harald périt, et *Guillaume* se fit couronner roi d'Angleterre à Londres. Une nouvelle période commença pour l'Angleterre avec l'avénement d'une dynastie normande au trône de ce pays.

§ IV. DES ROYAUMES SCANDINAVES ET DU DANEMARK, JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DOUZIÈME SIÈCLE.

880—1100.

AUTEURS A CONSULTER. : Suhm, *Histoire critique du Danemark.* Copenhague 1782. Mallet, *Histoire du Danemark.* Paris 1788. De Reedtz, *Repertoire hist. et chronol. des traités, conclus par la couronne de Danemark depuis Canut-le-Grand.* Gœttingue 1826. Geyer, *Histoire de Suède.* Hambourg 1832. (en allemand).

1. *Le Danemark.* — Pendant que les Normands infestaient les pays chrétiens de l'Occident par leurs descentes dévastatrices, leur patrie, la presqu'île scandinave, les îles de la Baltique et le Jutland ne s'organisaient que très-lentement (1). Ce ne fut que vers la fin du neuvième (885) siècle, que *Gorm, le Vieux*, roi de Leire (Lethra) dans l'île de Seeland, étendit sa dominatian sur les autres îles danoises, ainsi que sur le Jutland, en forçant les chefs des tribus normandes à reconnaître son autorité. Ce prince peut être considéré comme le fondateur du *royaume de Danemark* (2). Bien que plusieurs missionnaires eussent déjà

(1) Voyez pag. 156, 157.

(2) Voici la série des rois de Danemark de la première dynastie :

prêché l'Evangile aux Danois du Jutland, le christianisme ne fit que des progrès très-lents chez ce peuple. Gorm resta lui-même païen. Son fils *Harald*, surnommé Aux-dents-
(935) bleues (*Blaatand*), reprit le projet qu'avait son père de faire la conquête du nord de l'Allemagne. Il passa l'Eider, mais il fut vaincu par l'empereur Othon-le-Grand,
(965) et forcé d'embrasser le christianisme et de faire baptiser son fils Swen; l'empereur servit de parrain à ce dernier et lui donna le nom de Swen-Othon. Mais Harald abandonna bientôt le christianisme, et fit des courses maritimes à l'exemple des anciens rois de mer. Il fut détrôné
(985) par son fils *Swen*, qui, ayant suivi l'exemple de son père, se montra païen zélé et guerrier infatigable. Accompagné par *Olav*, surnommé *Trygvason*, roi de Norvège,
(994) il fit une expédition en Angleterre, qu'il ne quitta qu'après avoir reçu du roi Ethelred II une somme d'argent. S'alliant alors avec *Olav*, surnommé *Skautkoning*,
(1000) roi de Suède, il tourna ses armes contre la Norvège dont il fit la conquête et qu'il partagea avec son allié. Le
(1003) massacre de saint Brice rappela Swen en Angleterre qu'il réunit sous son sceptre après l'avoir dévastée.
(1014) Ses deux fils lui succédèrent, *Harald*, l'aîné, en Danemark, et *Canut* le second, en Angleterre. Après la
(1018) mort de son frère, Canut-le-Grand monta aussi sur le trône de Danemark.

2. Une nouvelle ère commença pour le *Danemark* avec le règne de *Canut*. Etant devenu chrétien en Angleterre, Canut abolit le paganisme en Danemark, et mit fin aux expéditions maritimes des Danois. Après avoir réglé les affaires ecclésiastiques par la division du pays en diocèses, Canut introduisit le système féodal chez les Danois, en investissant de bénéfices ou fiefs un certain nombre de guerriers danois, et en leur donnant des priviléges écrits. Ces vassaux royaux formèrent le noyau d'une nouvelle noblesse en Danemark. Par une guerre heureuse, Canut
(1030) réunit la couronne de Norvège aux deux autres qu'il portait déjà. Il laissa ces trois royaumes à ses trois fils.
(1035) *Hardicanut*, qui lui succéda d'abord en Dane-

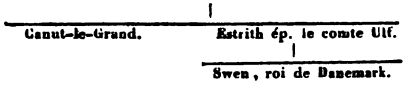
Gorm 885—935. *Harald* I, Blaatand, 935—985. *Swen* II. (Swen-Othon) 985—1014. *Harald* II, 1014—1018. *Canut*-le-Grand 1018—1035. *Hardicanut* 1035—1040; la maison de Gorm s'éteignit avec ce prince.

mark, monta sur le trône d'Angleterre après la (1040)
mort de son frère Harald. Mais il mourut sans laisser
d'enfants, et le Danemark fut conquis par *Ma-* (1042)
gnus I, roi de Norvège, qui avait détrôné Swen, fils de
Canut. Le vainqueur confia l'administration du royaume de
Danemark à un neveu de Canut-le-Grand, *Swen* (1), avec
le titre de *jarl* ou comte. Celui-ci s'empara bientôt du
pouvoir et devint le fondateur d'une nouvelle dy- (1044)
nastie, qui occupa le trône de Danemark jusqu'au milieu
du quinzième siècle (2). Swen III acheva l'organisation
ecclésiastique et politique du royaume de Danemark. Une
tentative qu'il fit pour conquérir l'Angleterre, où il avait
été appelé par les Anglo-Saxons révoltés contre (1070)
le roi Guillaume, échoua. Il laissa neuf fils, dont cinq
montèrent successivement sur le trône de Danemark et
l'occupèrent pendant plus d'un demi-siècle.

3. *La Norvège.* — La Norvège, divisée en un grand nombre d'états indépendants, fut réunie sous un même sceptre vers la fin du neuvième siècle. *Harald*, Haarfagre, c'est-à-dire, *Aux-beaux-cheveux*, fils de *Halfdan*, qui avait déjà gouverné la plus grande partie du midi de la Norvège, soumit à son autorité les princes norvégiens, après une guerre qui dura vingt ans (865—885), et qui se termina par une grande bataille que Harald livra aux princes réunis dans le golfe de *Hafursfiord*. Plusieurs des chefs vaincus quittèrent leur patrie et se rendirent, suivis de leurs partisans, les uns aux îles *Orcades* et de *Farrœr* et en *Islande*, où ils fondèrent une république, les autres en Angleterre, en Irlande et en France. Harald, devenu seul roi de (890)
Norvège, ne put déposer les armes pendant son long règne qui dura quarante-cinq ans. Il envoya Hacon, le plus jeune de ses cinq fils, en Angleterre, où il fut élevé à la cour du

---

(1) Voici la parenté :



(2) Voici les noms des premiers souverains de cette dynastie : *Swen* III 1044—1076. Ses cinq fils succèdent l'un après l'autre. *Harald* III 1076—1080. *St. Canut* II 1080—1086. *Olav* III 1086—1095. *Eric* I, Eyegod, 1095—1103. Niels 1103—1134.

roi Athelstan (1). *Eric*, l'aîné des fils de Harald, succéda
(936) d'abord à son père; mais s'étant rendu odieux par
son gouvernement arbitraire, il fut détrôné par son frère
(938) Hakon, qui arriva en Norvège, accompagné d'une
flotte anglaise. *Hacon*, surnommé *le Bon*, avait embrassé
le christianisme en Angleterre, et il s'efforça de l'introduire en Norvège, mais il trouva une vive opposition de la
part des seigneurs qui considéraient le paganisme comme
une garantie de leurs priviléges. Appelé par le parti païen,
Harald, fils d'Eric, qui s'était réfugié en Danemark, re-
(954) vint en Norvège et commença la guerre contre son
oncle. Hakon, qui le vainquit deux fois, mourut à la suite
(963) d'une blessure qu'il avait reçue pendant qu'il poursuivait les ennemis; Harald s'empara du pouvoir, et rétablit le paganisme sans cependant parvenir à consolider
(977) son trône. Il périt dans une bataille contre plusieurs seigneurs rebelles, qui donnèrent le trône à l'un
d'entre eux, *Hakon II*. Celui-ci ne s'y maintint cependant
que neuf ans; il dut le céder à un descendant de Harald,
Haarfagre, *Olav I*, surnommé *Trygvason*, qui était à la
tête de plusieurs bandes de Normands établis en Irlande.
Invité par quelques seigneurs, il aborda avec une flotte
(996) en Norvège et fut reconnu comme roi, Hakon
ayant été tué par ses propres partisans.

4. La Norvège entra dans une nouvelle ère à l'avénement au trône d'*Olav I*, qui, chrétien zélé, parvint à convertir une grande partie de la nation. Ce roi aurait entièrement exterminé le paganisme s'il eût régné plus longtemps. Attaqué par Swen I, roi de Danemark, qui s'était allié à
(1000) Olav II, roi de Suède, le roi de Norvège fut vaincu
et se jeta dans la mer pour ne pas tomber entre les mains
de ses ennemis. La Norvège fut partagée entre les vainqueurs, qui la firent gouverner par des seigneurs indi-

---

(1) Voici les noms des premiers rois de Norvège : *Harald* I, Haarfagre 890—935. *Eric* I 935—938. *Hacon* I, le Bon, 938—963. *Harald* II, Grafeld, 963—968. *Hacon* II 968—996. *Olav* I 996—1000 (Swen le détrôna et réunit la Norvège au Danemark 1000—1017.) *St. Olav* II 1017—1033. (Canut-le-Grand fit de nouveau la conquête de la Norvège et donna le pays à son fils Swen II 1033—1036). *Magnus* I, le Bon, 1036—1047. *Harald* III, Hardrade, 1047—1066. *Magnus* II 1066—1068. *Olav* III 1066—1087. *Magnus* III 1087—1103.

gènes. *St. Olav II*, descendant de la famille royale, rétablit cependant l'indépendance de la Norvège, (1017) pendant que Canut-le-Grand était occupé à consolider son autorité en Angleterre. Grâce au zèle et à l'activité de saint Olav, le paganisme fut entièrement détruit en Norvège, et les Norvégiens, convertis au christianisme, prirent rang parmi les peuples civilisés de l'Europe. Olav étendit sa domination sur les Orcades et les îles de Farœr et imposa un tribut annuel aux Islandais. Mais il périt dans une guerre contre *Canut-le-Grand*, qui soumit de nouveau (1038) la Norvège à la domination danoise et qui en confia le gouvernement à son fils *Swen II*. L'occupation étrangère ne fut cependant pas de longue durée. Lorsque *Magnus I*, fils de St. Olav, de la Russie, où il avait été chercher un asile, arriva en Norvège, il fut reconnu comme (1036) roi. Swen se retira en Danemark. La réunion à la Norvège de ce dernier pays, dont Magnus I fit la (1042) conquête, ne dura que deux ans. Magnus n'ayant pas de fils, son oncle *Harald III*, surnommé *Hardrade*, (1047) le Dur, lui succéda. Ce prince guerrier employa tout son règne à des expéditions qu'il entreprit tour à tour contre le Danemark et contre l'Angleterre. Il trouva la (1066) mort dans une bataille, qu'il livra à Harald, fils de Godvin. *Harald III* mérita bien de la Norvège par la fondation de *Christiania*, ville qui devint bientôt la capitale du pays. Le commerce de la Norvège commença à s'étendre et à fleurir sous le règne des deux fils de Harald III, *Magnus II* et *Olav III*, qui régnaient ensemble. (1068) Le dernier de ces princes, qui avait succédé à son frère, fonda la ville de *Bergen*, et construisit un grand (1070) nombre d'églises dans les différentes provinces; il acheva ainsi la civilisation de la Norvège et entretint des relations amicales avec le pape Grégoire VII.

5. *La Suède*. — L'histoire primitive de la Suède et de ses habitants est moins connue encore que celle des autres pays scandinaves. La même race, qui avait peuplé la Norvège et les îles danoises, habitait aussi la Suède. A une époque assez reculée, dont il est cependant impossible de préciser la date, les Goths y arrivèrent et se rendirent maîtres du midi du pays. Ils se mêlèrent à l'ancienne population, à laquelle ils apportèrent leurs mœurs et leur langue. C'est cet élément gothique qui imprima aux Suédois un

caractère spécial qui les distingue des Norvégiens et des Danois. D'après les traditions fabuleuses du peuple, la dynastie des *Ynglingar*, qui résidait à *Upsala*, régna sur toute la Suède pendant plusieurs siècles. Cependant une réaction de la part des Goths eut lieu dans le midi, et les Ynglingar furent privés du pouvoir par *Jvar Vidfadmé*, fondateur d'une nouvelle dynastie, qui occupa le trône de Suède jusque vers la fin du onzième siècle. Aucune date chronologique ne peut être assignée à ce changement de domination (1), et l'histoire de la Suède reste incertaine jusqu'au milieu du dixième siècle. Les efforts de S. Anschaire
(830) pour convertir les Suédois restèrent sans succès.
(853) Il paraît que la Suède n'a été réunie sous un même
(860) sceptre que par *Eric I*, qui étendit sa domination sur le *Finnland*, le *Courland* et *l'Esthonie*. Cependant l'histoire de son règne, ainsi que de celui de son fils et successeur *Biœrn*, est fort peu connue. Ce dernier, qui
(935) régna cinquante ans, laissa le trône à ses deux fils, *Eric I* et *Olav I*, qui l'occupèrent ensemble jusqu'à la
(964) mort d'Olav. Eric II vainquit son neveu Styrbiœrn, fils d'Olav, et fit des guerres heureuses contre la Norvège et le Danemark, guerres qui lui valurent le surnom de *Ségersal*, le Victorieux.

6. *Olav II*, qui succéda à son père Eric II, et qui est
(993) surnommé *Skautkoning*, le Roi-au-giron, embrassa le christianisme après la mort de son père. Le pieux évêque *Siegfried*, natif d'Angleterre, qui avait baptisé le roi, devint l'apôtre des Suédois. Cependant le christianisme fit des progrès très-lents, et le paganisme resta dominant dans tout le nord du pays chez les Suédois, tandis que la population gothe se fit chrétienne. Le paganisme ne fut entièrement supprimé en Suède que dans la seconde moitié du douzième siècle. Allié avec le roi Swen de Danemark, Olav II fit la conquête de la Norvège. Les vainqueurs par-

---

(1) Quelques écrivains prétendent, qu'Ivar monta sur le trône de Suède vers la fin du septième siècle.

(2) Voici les noms des rois de Suède jusqu'à l'extinction de la dynastie d'Ivar : *Eric* I 860—885. Biœrn 885—935. *Eric* II et son frère *Olav* I 935—993. *Olav* II, surnommé *Skautkoning*, 993—1024. *Jacques Anund* 1024—1052. *Emund*, le Vieux, 1052—1057. La dynastie de *Stenkil* succéda et régna sur la Suède jusqu'en 1130.

tagèrent d'abord entre eux ce pays, mais ils perdirent bientôt leurs conquêtes. Olav II, qui le premier avait (1017) porté le titre de *roi de Suède* (ses prédécesseurs s'étant appelés *rois d'Upsala*), fut forcé par les seigneurs de (1022) partager le trône avec son fils *Jacques Anund*; il mourut deux ans après. Le jeune roi, qui se distingua par (1024) une grande piété, travailla sans cesse à la conversion du peuple dont il gagna l'affection par sa justice. Comme il n'avait pas de fils, son frère *Emund* lui succéda. (1052) L'ancienne dynastie s'éteignit avec ce dernier prince qui ne régna que cinq ans. *Stenkil*, fils de Ragwald, comte (1057) de Gothie, et parent de la famille royale par sa grand'mère, monta sur le trône, auquel il s'était ouvert le chemin par son mariage avec la fille du roi Jacques Anund.

7. L'avénement de *Stenkil* au trône de Suède eut les suites les plus importantes pour ce pays. Le gouvernement passa des Suédois aux Goths, nation à laquelle appartenait la nouvelle dynastie, et une série de révoltes et de guerres civiles commença. La famille de Stenkil s'étant éteinte au commencement du douzième siècle, la Suède fut divisée en deux royaumes, celui des Suédois au nord et celui des Goths au midi. Les règnes de Stenkil et de ses descendants (1) furent importants à cause de la lutte qui s'engagea entre le paganisme et le christianisme, lutte qui dura pendant toute cette période. La guerre éclata à la mort de Stenkil; (1066) un certain *Hacon*, surnommé le Roux, s'empara du pouvoir qu'il exerça pendant treize ans. *Inge* ou Ingemund I et *Halsdan*, les fils de Stenkil, remontèrent enfin (1080) sur le trône de leur père et régnèrent ensemble. Mais Inge ayant proscrit le culte païen, les Suédois dans le nord se révoltèrent et donnèrent la couronne à *Swen*, beau-frère d'Inge, qui abandonna la foi chrétienne. Cependant il périt trois ans après dans une guerre contre Inge, qui rétablit son autorité sur toute la Suède. La tranquillité ne dura que jusqu'à la mort d'Inge et les guerres recom- (1110) mencèrent sous *Philippe* et *Ingemund II* les deux fils de son frère Halsdan, qui lui succédèrent l'un après l'autre. Le paganisme ne fut entièrement détruit en Suède que vers la fin du douzième siècle.

---

(1) Voici la série de ces princes jusqu'à l'extinction de cette famille: *Stenkil* 1057—1066. (Guerre pour le trône, qui est occupé par *Hakon*,

§ V. DE L'ITALIE MÉRIDIONALE ET DE LA SICILE, ET DE L'ÉTABLISSEMENT DES NORMANDS DANS CES PAYS JUSQU'A ROBERT GUISCARD.

1016—1080.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages déjà cités de Leo, *Histoire de l'Italie*, d'Hoefler, *Histoire des papes allemands*, de Muratori, *Annales d'Italie*, de Pagi, *Critica ad Baronium*.

1. L'état de division dans lequel se trouva le midi de l'Italie depuis la mort de Charlemagne, avait encore été (1016) augmenté par l'arrivée des Normands dans ce pays (1) En effet ceux-ci servaient tous ceux qui les payaient, et ils perpétuèrent ainsi les guerres entre les différents princes indépendants et voisins de ces contrées. Profitant de cette (1023) dissolution politique, les empereurs, Henri II et (1027) Conrad II, avaient fait plusieurs expéditions dans l'Italie méridionale pour en expulser les Sarrasins et pour réunir ce pays à l'empire. Mais ils n'avaient pas réussi. Les ducs lombards et grecs, de Capoue, de Bénévent, de Salerne, de Naples, de Gaëta, d'Amalfi et d'autres avaient prêté hommage à ces princes, et Conrad avait donné aux Normands, en récompense de leurs services, le comté d'Aversa, à titre de fiefs. Mais les Sarrasins et les Grecs, ayant fait cause commune, avaient défendu avec succès la Calabrie et La Pouille, et les ducs lombards et grecs ne respectèrent pas l'autorité des empereurs aussitôt que les Alpes se trouvèrent entre eux et ces princes. Les guerres qui ainsi recommencèrent sans cesse offrirent aux Normands une occasion favorable d'étendre leur domination.

2. Ce fut alors que trois fils de *Tancred de Hauteville*, un des seigneurs les plus puissants de la Normandie, arri- (1035) vèrent en Italie à la tête d'un corps formé par leurs vassaux et leurs serfs. *Guillaume*, Bras-de-fer, *Drogon* et *Humphred* (Unfroi), après avoir servi d'abord comme mercenaires, et tour à tour, le duc de Capoue et les

---

le Roux 1066—1079.) *Inge* ou *Ingemund I* et *Halsdan*, les deux fils de Stenkil, règnent ensemble 1079—1110. *Philippe* 1110—1118. *Ingemund* II 1118—1129.

(1) Voyez pag. 241.

Grecs, s'étaient alliés à leurs compatriotes à Aversa, et s'étaient rendus maîtres de la ville d'*Amalfi* ou Melphi (Melpum). Continuant leurs expéditions, ils firent la conquête de La Pouille, dont ils expulsèrent les Grecs, et Guillaume Bras-de-fer prit le titre de *comte de* (1043) *Pouille*. Il distribua le pays entre ses compagnons d'armes, qui devinrent ainsi les vassaux du nouveau comté. Les deux frères de Guillaume, *Drogon* et *Humphred*, lui succédèrent l'un après l'autre comme comtes de Pouille. Ce dernier prêta hommage à l'empereur Henri III, (1047) et devint ainsi vassal de l'empire. Humphred invita alors deux de ses autres frères, *Robert Guiscard* et *Roger*, à venir prendre part à ses conquêtes. Se mettant à la tête de leurs compatriotes, ces deux seigneurs commencèrent la longue série de leurs conquêtes qui finirent par les rendre maîtres de tout le midi de l'Italie, ainsi que de la Sicile, pays qu'ils arrachèrent aux Sarrasins et aux Grecs.

3. Les violences que les Normands exercèrent contre les habitants du midi de l'Italie, et l'attaque qu'ils dirigèrent contre la ville de Bénévent, dont les habitants s'étaient eux-mêmes soumis à l'autorité du pape Léon IX, (1051) engagèrent celui-ci à prendre les armes, et à marcher contre ces puissants ennemis. Mais son armée fut défaite dans la bataille de *Basentello*, et il tomba lui-même au (1053) pouvoir des Normands. Ceux-ci le traitèrent avec le plus grand respect, et leurs chefs, *Richard*, comte d'Aversa et de Capoue, *Humfred*, comte de Pouille, et son frère *Robert* Guiscard prêtèrent hommage au pape, qui les confirma dans la possession de tout ce qu'ils avaient déjà conquis et de ce qu'ils conquerraient encore plus tard dans la Calabrie et en Sicile. C'est par cet acte que les papes devinrent les suzerains du royaume normand de Naples et de Sicile, qui resta dès-lors un fief direct du Saint-Siége. La Calabrie tomba bientôt après au pouvoir des Normands, et, après la mort d'Humfred, son frère *Robert* prit, avec le (1060) consentement du pape Nicolas II, le titre de duc de Pouille; celui-ci nomma son frère Roger comte de Calabrie, d'où celui-ci passa bientôt en Sicile pour en faire la conquête.

4. L'île de Sicile était tombée au pouvoir des Sarrazins d'Afrique vers le milieu du neuvième siècle (1). Les souve-

(1) Voyez pag. 164.

rains musulmans de Cairwan, de la dynastie des Fatimides, nommèrent dès-lors les gouverneurs ou Emirs de la Sicile. Cette île avait été en grande partie dépeuplée à la suite de la conquête, et les habitants, qui avaient échappé au glaive des infidèles, étaient opprimés par un gouvernement dur et barbare. Cet état de choses dura pendant tout le dixième et une partie du onzième siècle. Les changements survenus dans le nord de l'Afrique influèrent sur la Sicile. L'autorité des khalifs fatimides, qui avaient transféré leur résidence de Cairwan au Caire en Egypte, ayant été anéantie dans
(1025) le nord de l'Afrique, l'Emir de Sicile se rendit également indépendant. Mais il ne sut maintenir son pouvoir sur l'île entière, où un grand nombre de petits états musulmans se formèrent. Des guerres intérieures éclatèrent, et le comte Roger de Calabrie y prit une part active. Il passa
(1060) en Sicile à la tête de trois cents hommes, et prit Messine. Avec le secours des Pisans, Roger se rendit maître
(1072) de Palerme, ancienne résidence des Emirs. Le pape Alexandre II lui ayant donné l'investiture de ses conquêtes, son frère Robert lui accorda le titre de *comte de*
(1091) *Sicile.* Vingt ans après la conquête de cette île fut achevée, et ceux des Sarrazins qui y restèrent furent obligés de reconnaître l'autorité des Normands.

5. Pendant que Roger combattait ainsi contre les Sar-
(1071) razins en Sicile, son frère Robert prit la ville de Bari, dernière possession des Grecs dans l'Italie méridio-
(1074) nale. Par la prise de *Salerne*, Robert mit fin à l'indépendance du dernier état lombard dans ces contrées. Le pape Grégoire VII l'investit encore du duché de Béné-
(1080) vent, à l'exception de la ville qui resta sous la domination directe du Saint-Siége. Robert Guiscard devint ainsi seul souverain de l'Italie méridionale et de la Sicile et fondateur du nouvel état normand, qui prit bientôt le nom de royaume des Deux-Siciles.

§ VI. HISTOIRE DE ROME ET DU SAINT-SIÉGE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE GRÉGOIRE VII AU TRÔNE PONTIFICAL.

1000—1073.

AUTEURS A CONSULTER : Doellinger, *Manuel de l'histoire ecclésiastique.* Ratisbonne 1836, tom. I. (en allemand). Hoefler, *Histoire des papes allemands*, tom. II. (en allemand). Baronius, *Annales.* Pagi, *Critica.*

Papes (1) : Jean XVI 1003. Jean XVII (XVIII) 1005—1009. Sergius IV 1009—1012. Benoît VIII 1012—1024. Jean XIX 1024—1033. Benoît IX 1033—1044. (*Antipape* Silvestre III) Grégoire VI 1044—1046. Clément II 1046. Damase II 1046. Léon IX 1048—1054. Victor II 1055—1057. Étienne IX 1057—1058. (*Antipape* Benoît X) Nicolas II 1059—1061. Alexandre II 1061—1073. (*Antipape* Cadolaus ou Honorius II). Grégoire VII. —

1. Les troubles dans lesquels l'ambition des factions de la noblesse romaine avait jeté la ville de Rome, et qui avaient plus d'une fois influé sur les élections des souverains-pontifes pendant le courant du dixième siècle, cessèrent au commencement du onzième. Rome tomba alors sous la domination de la puissante famille des comtes de Tusculum, vassaux du Saint-Siége, et dont plusieurs membres avaient déjà porté la tiare. Le pape Benoît VIII, qui ap- (1012) partenait à cette même famille, eut d'abord à lutter contre un parti qui s'était formé contre lui dans la noblesse romaine. Mais après avoir vaincu ses adversaires avec le secours de l'empereur Henri II, il augmenta la (1014) puissance de sa famille, au point qu'après sa mort, son frère, de laïc qu'il était lui succéda sur le trône pontifical, sous le nom de Jean XIX. Les comtes de Tusculum (1024) songèrent alors à conserver le pontificat à leur famille, et lorsque Jean XIX mourut, son frère le comte Albéric l'obtint pour son fils, qui s'appela Benoît IX. Celui-ci (1033) se déshonora par sa vie déréglée et excita le mécontentement du peuple. Plusieurs révoltes éclatèrent contre lui, et un antipape s'éleva dans la personne de Sylvestre III. Enfin Benoît abdiqua, par les conseils que lui donna (1044) l'archiprêtre Jean, homme pieux et de mœurs irréprochables. Pour mettre un terme à ces désordres, et pour empêcher que le pontificat ne tombât de nouveau entre les mains des comtes de Tusculum, Jean ne sût trouver d'autres moyens, que de se faire élire pape lui-même, en distribuant de l'argent parmi les électeurs. Parvenu au trône pontifical par cette voie peu légale, *Grégoire VI* travailla pourtant avec énergie au rétablissement de l'ordre dans Rome, et à l'abolition des abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique. Cependant comme il avait lui-même obtenu sa dignité par la simonie, il ne put détruire ce vice, devenu si général.

---

(1) Voyez pag. 235.

2. Ce fut alors que l'empereur Henri III arriva en Italie (1046) avec l'intention de mettre un terme à ces désordres et de délivrer le Saint-Siége de l'influence de la noblesse ambitieuse de Rome. Ayant convoqué un concile, Grégoire VI se démit spontanément de la tiare, qu'il se déclara indigne de porter, et que l'empereur donna à l'évêque de Bamberg, *Suidger*, qui prit le nom de Clément II. Le Saint-Siége tomba ainsi sous la dépendance de l'empereur (1047) Henri III, qui, après la mort de Clément III, nomma l'évêque Poppon de Brixen, *Damase II*, et celui-ci étant mort subitement il lui donna l'évêque Brunon de (1048) Toul pour successeur. Ce prélat n'accepta cependant cette nomination que sous la condition expresse, qu'il obtiendrait les suffrages du clergé et du peuple de Rome. Il s'y rendit en habit de pélerin, et accompagné du jeune Hildebrand, disciple de Grégoire VI, qu'il avait suivi au-delà des Alpes. La nomination de Brunon fut confirmée par le clergé, et il monta sur le trône pontifical sous le nom (1049) de Léon IX. Aidé par les conseils de Hildebrand, Léon IX travailla avec la plus grande activité à la régénération du clergé, et à l'abolition de la simonie. Il parcourut à cet effet l'Italie, la France et l'Allemagne, assemblant partout des synodes et déposant les prêtres simoniaques. Mais le mal avait pris de trop fortes racines, et ni lui, ni ses deux successeurs, *Victor II* et *Etienne IX*, ne parvinrent (1058) à opérer les réformes tant désirées. Après la mort de ce dernier, Hildebrand, qui était devenu archidiacre de l'Eglise romaine, dirigea le choix sur l'évêque de Florence, qui prit le nom de *Nicolas II*. L'antipape Benoît X, qui avait usurpé le pontificat avec le secours des comtes (1059) de Tusculum, fut expulsé de Rome.

3. L'activité de Hildebrand se manifesta dès-lors de plus en plus et il contribua puissamment aux mesures qui furent prises et par lesquelles on attaqua le mal dans sa ra- (1059) cine. Un concile, que Nicolas II assembla à Rome, confia l'élection des souverains-pontifes exclusivement aux cardinaux de l'Eglise romaine, et ne laissa au reste du clergé et au peuple, que le droit d'exprimer des vœux à cet égard. Le concile proscrivit en outre la simonie. Ro- (1060) bert Guiscard, à qui le pape donna le titre de duc de Pouille et de Calabrie, lui prêta secours contre la puissante noblesse romaine et détruisit plusieurs de leurs

châteaux. Celle-ci se vengea après la mort de Ni- (1061)
colas, et gagna l'impératrice Agnès qui régnait au nom de son fils mineur Henri IV. Un décret impérial parut, qui annulait l'élection d'*Alexandre II*, élu canoniquement comme successeur de Nicolas, et qui confirmait celle de l'évêque de Parme Cadolaus qui avait été nommé par quelques prélats simoniaques de la Lombardie et qui avait pris le nom d'*Honorius II*. L'antipape était le digne représentant de son parti, car il avait acheté pour une forte somme d'argent le siége de Parme, et menait une vie peu cléricale. Malgré l'appui qu'il trouva parmi la noblesse de (1062)
Rome, il perdit bientôt ses partisans lorsque le concile de Mantoue eut confirmé l'élection d'Alexandre II. Ce digne pontife marcha sur les traces de ses prédécesseurs, et travailla sans cesse aux réformes ecclésiastiques. Hildébrand et son ami Pierre Damien, évêque d'Ostie, le secondèrent de toutes leurs forces. Mais les efforts de ces trois hommes échouèrent contre l'opposition qu'ils rencontrèrent de la part de ces nombreux prélats qui avaient acheté leurs dignités et qui furent soutenus par l'empereur Henri IV. Ce prince, qui avait pris les rênes du gouvernement, fit le trafic le plus honteux des dignités ecclésiastiques dans tout son empire. Après avoir tenté les voies de la douceur, le pape Alexandre se vit enfin obligé d'excommunier les (1073)
conseillers de l'empereur. Mais le pontife mourut avant que cette mesure eût produit un résultat, et Hildebrand lui succéda sur la chaire de saint Pierre.

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS S. GRÉGOIRE VII JUSQU'A LA MORT DE BONIFACE VIII.

1073—1303.

CHAPITRE XIII.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT ET DE L'ORIENT JUSQU'A LA SECONDE CROISADE.

1073—1147.

§ I. PONTIFICAT DE ST. GREGOIRE VII.

1073—1085.

AUTEURS A CONSULTER : Baronius, *Annales*. Pagi, *Critica*. *Vita Sti. Gregorii VII* in Act. Sanct. Bolland. Mai, t. VI. Voigt, *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle*, traduite par l'abbé Jager. Bruxelles 1838. 2 vol. 8. Doellinger, *Manuel de l'histoire ecclésiastique*, t. II. (en allemand).

Princes contemporains : Henri IV, *empereur*. Philippe I, *roi de France*. Guillaume I, *roi d'Angleterre*. Robert Guiscard, *souverain de Naples et de Sicile*. Swen III, Harald, St. Canut II, *rois de Danemark*. Olav III, *roi de Norvège*. Ingemund II, *roi de Suède*. Alphonse VI, le Grand, *roi de Castille*. Salomon, Ladislas, *rois de Hongrie*. Michel VII, Nicéphore Botaniates, Alexis I, *empereurs de Constantinople*.

1. Pour porter un jugement vrai et impartial sur le pape St. Grégoire VII et sur ses actes, il faut ne pas perdre de vue deux choses, savoir les principes sur lesquels l'ordre social était alors basé, et le but que la société voulait atteindre. L'unité religieuse de tous les peuples chrétiens, et la subordination de tout pouvoir à l'égard de celui que Dieu lui-même avait constitué sur la terre, voilà les deux principes constitutifs de la société; pourvoir aux intérêts spirituels et matériels des membres qui la composent, en voilà le but (1). Or ces bases de l'ordre social avaient été ébranlées par l'usurpation des princes qui s'étaient arrogés le droit de nommer à toutes les dignités de l'Eglise. Par là le vice de la simonie s'était introduit d'une manière effrayante et la discipline ecclésiastique s'était relâchée au point que le célibat même n'était plus observé par le clergé. Enfin l'esclavage de l'Eglise était devenu complet, depuis que les

(1) Voyez pag. 135.

empereurs avaient rendu la nomination des papes dépendante de leur volonté. La société ne pouvait donc plus atteindre son double but; son unité était sur le point de se dissoudre, lorsque Grégoire entreprit de la retenir au bord du précipice. L'activité de ce grand pontife fut tout entière dirigée vers ce point; sa mission fut une mission toute sociale.

2. Deux choses occupèrent donc Grégoire VII dès son avénement au trône pontifical; l'affranchissement de l'Eglise de la dépendance du pouvoir temporel, et le rétablissement de la discipline ecclésiastique dans toute sa pureté primitive. Le premier point provoqua une vive opposition de la part du plus grand nombre des princes chrétiens de l'Europe, et alluma la guerre des investitures : le second mécontenta la grande majorité du clergé, et surtout parmi les prélats ceux qui étaient parvenus à leur dignité par la simonie, et qui menaient le plus souvent une vie honteuse. Voici ce que dit Grégoire VII lui-même à cet égard dans une lettre, qu'il adressa à son ami, Hugues, abbé de Clugny : « Je voudrais pouvoir vous faire comprendre toute l'étendue des tribulations dont je suis assailli, tout le poids des travaux sans cesse renaissants qui m'accablent et m'écrasent en devenant de jour en jour plus pesants. Que je tourne mes regards à l'occident, au midi, ou au septentrion, c'est à peine si j'y découvre quelques évêques qui soient entrés dans l'épiscopat par des voies canoniques, qui vivent en évêques, qui gouvernent leur troupeau dans un esprit de charité et non avec l'orgueil despotique des puissants de la terre. Parmi les princes séculiers, je n'en connais aucun qui préfère la gloire de Dieu à la sienne propre, et la justice à l'intérêt. Quant à ceux au milieu desquels je vis, les Romains, les Lombards et les Normands, je leur reproche souvent qu'ils sont pires que des païens. » Les obstacles que Grégoire VII rencontra étaient grands et nombreux, il les connaissait, car il avait été à la tête des affaires sous plusieurs de ses prédécesseurs; cependant sans se décourager il mit la main à l'œuvre. Il adressa deux lettres, l'une au roi de France Philippe I, l'autre à l'empereur Henri IV, et somma ces deux princes de purger leurs états du scandale de la simonie. Les deux monarques lui firent les plus belles promesses sans cependant rien changer à l'état existant des choses.

3. Le pape convoqua alors à Rome, un premier (1074) concile dans lequel on prit des arrêtés énergiques contre la simonie et contre le mariage des prêtres. L'exécution de ces mesures fut confiée au peuple, en ce sens qu'il lui fut défendu d'assister aux offices des prêtres simoniaques ou mariés. Le pape envoya ces décrets avec des lettres à tous les princes chrétiens de l'Europe et demanda leur coopération à l'œuvre de la réforme. Mais un terrible orage éclata contre le pape : les princes ne voulurent pas abandonner le trafic honteux qu'ils faisaient des dignités de l'Eglise, et les prélats et prêtres mariés s'opposèrent au rétablissement du célibat ecclésiastique. Cependant la résistance de ces derniers fut brisée par le peuple, qui partout exécuta fidèlement les prescriptions du concile, en chassant les prêtres mariés. Grégoire se convainquit alors que pour abolir la simonie, il fallait supprimer une coutume funeste, introduite dans la plupart des pays chrétiens; cette coutume consistait en ce que *l'investiture* des fiefs, attachés par les princes aux siéges épiscopaux ou aux grandes abbayes, précédait le sacre des évêques et la confirmation des abbés. Il était résulté de là que la nomination à toutes ces charges ecclésiastiques était de fait abandonnée aux princes, à qui les moyens ne manquaient pas pour faire sacrer évêques ou reconnaître abbés, ceux auxquels ils avaient donné l'investiture des fiefs. Un second concile, assemblé à Rome par le (1075) pape, interdit à tout prince séculier de donner l'investiture des biens ecclésiastiques avant son sacre à un évêque élu et à ce dernier de recevoir cette investiture. La lutte grandit ainsi de plus en plus, car ces décrets privèrent un grand nombre de seigneurs, ducs ou comtes, de l'exercice d'un droit qu'ils s'étaient arrogés, et diminuèrent leur puissance. Des légats portèrent ces décrets en France et en Allemagne et pressèrent les princes de les faire exécuter. Le roi Philippe, craignant l'excommunication dont il était menacé, renonça à l'investiture. L'empereur, au contraire, tout fier encore des succès qu'il venait d'obtenir en domptant les Saxons insurgés, se montra, grâce à son orgueil, moins disposé que jamais à se conformer au désir du concile. Aussi tint-il si peu compte des ordres du pape, (1075) qu'il continua à donner des évêchés et des abbayes à ses courtisans et à ses amis en se faisant payer par eux des sommes considérables.

4. Irrités par les violences que Henri IV avait exercées (1073) contre eux (1), les Saxons avaient pris les armes et étaient parvenus à forcer l'empereur à détruire les châteaux fortifiés qu'il avait construits en grand nombre en Saxe; à rendre au peuple ses anciennes libertés; et enfin à transférer sa résidence dans une autre province de l'empire. L'empereur, avec son habileté ordinaire, sut attirer dans ses intérêts la plupart des princes de l'empire, et déclarant la guerre aux Saxons ils les défit dans une sanglante bataille (1075) sur *l'Unstrut*. Tous les princes saxons tombèrent en son pouvoir et il tira une vengeance cruelle du peuple, en traitant la Saxe comme un pays conquis. Les Saxons s'adressèrent alors au pape et le prièrent d'intervenir en leur faveur. Grégoire VII adressa à l'empereur deux lettres sévères, dans lesquelles il l'exhorta à se corriger et à mettre un terme à ses tyrannies, le menaçant de l'excommunication s'il n'obtempérait pas à ses invitations. Mais Henri, arrivé au faîte de sa fortune, crut n'avoir rien à craindre d'un adversaire sans forces matérielles, et, voulant l'anéantir d'un seul coup, il le fit solennellement déposer par un (1076) synode assemblé à Worms, et composé en grande partie d'évêques simoniaques ou mariés. Cet acte inoui jusqu'alors exigea une mesure énergique de la part du souverain-pontife. Ayant assemblé un concile à Rome, il excommunia solennellement tous ceux qui avaient assisté au synode de Worms, et avant tous l'empereur, qu'il suspendit de sa dignité en interdisant à tous les chrétiens de lui obéir jusqu'à ce qu'il fût revenu de ses égarements.

5. Cet acte de justice, fait dans l'intérêt de la morale, de la religion et de la liberté, frappa d'un coup de mort ce prince tyrannique et dépravé. Les princes de l'empire s'as- (1076) semblèrent à Tribur pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. Mais cédant à une lettre du pape, ils donnèrent à Henri le temps d'une année pour se réconcilier avec l'Eglise sous la condition que dans cet intervalle il ne ferait aucun acte de souveraineté. Pour ne pas perdre son trône Henri souscrivit à tout, et se rendit sans délai en Italie. Il trouva le pape à Canosse dans la Lombardie, et, après avoir subi une pénitence peu sévère

(1) Voyez pag. 248.

de trois jours, il fut relevé de l'excommunication (1). En vérité, dit un auteur protestant moderne, il faut avoir l'esprit bien peu éclairé et bien prévenu, si l'on ne se réjouit pas du triomphe, remporté à Canosse par un grand homme sur un tyran efféminé (2). Cependant la réconciliation de l'empereur avec l'Eglise n'avait pas été sincère. Il s'entoura de nouveau d'hommes corrompus et de prélats simoniaques, et fit même une tentative pour s'emparer de la personne du pape, qui n'y échappa que par la vigilance de Mathilde, comtesse de Toscane. Lorsque ces nouvelles parvinrent en Allemagne, les princes déposèrent (1077) Henri, et élurent à sa place Rodolphe duc de Souabe. La guerre éclata entre les deux princes; elle durait déjà depuis deux ans, sans que le pape se fût prononcé entre les rivaux qui tous les deux s'étaient adressés à lui. Grégoire espérait toujours pouvoir terminer ces différends à l'amiable. Mais lorsqu'il vit que Henri persistait dans ses actes violents contre l'Eglise, il assembla un concile à Rome, et (1080) prononça de nouveau l'excommunication contre ce prince, le déclarant en même temps indigne de porter plus longtemps la couronne.

6. L'énergie avec laquelle le pape continua à procéder contre tous ceux qui s'opposaient aux décrets réformateurs des conciles de Rome, servit à augmenter le nombre des partisans de l'empereur Henri. Un synode de trente prélats, en grande partie excommuniés et déposés, s'assembla à Brixen, et prononça la destitution du pape. Guibert de Ravenne, l'un des membres du conciliabule, reçut alors la tiare et prit le nom de Clément III. Tout semblait vouloir favoriser l'empereur. Son rival Rodolphe périt dans une bataille, qu'il lui livra sur l'Elster, et la plupart (1080) des princes se réconcilièrent avec Henri. Les Saxons seuls, ayant à leur tête le brave comte Othon de Nordheim, restèrent fidèles à l'Eglise. Délivré de son rival, Henri passa les

(1) Quand on sait qu'à cette époque, pour des fautes bien moins graves et bien moins nombreuses, que celles qu'avait commises Henri IV, des pénitences qui duraient souvent plusieurs années étaient prescrites par l'Eglise, on doit trouver celle que subit l'empereur à Canosse bien douce et bien courte. Ce n'est que l'ignorance seule qui puisse accuser le pape d'avoir agi avec cruauté envers l'empereur pénitent.

(2) Leo, *Histoire de l'Italie*, t. I, p. 459.

Alpes à la tête d'une armée nombreuse pour se venger du
(1081) pape Grégoire VII. Il attaqua Rome, que le pape
défendit pendant trois ans. Mais la ville finit par être prise
(1084) et Henri se fit couronner empereur par l'antipape
Clément. Grégoire VII, qui s'était retiré dans le château
de Saint-Ange, allait tomber entre les mains de son ennemi,
lorsque Robert Guiscard vint à son secours. L'empereur et
l'antipape prirent la fuite et les Normands entrèrent dans
Rome. Cependant Grégoire ne pouvant se fier aux Romains
(1085) se rendit à Salerne où il mourut, accablé de douleurs et de sollicitudes, en prononçant les paroles suivantes : J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs dans l'exil. « Ces paroles, dit un auteur moderne protestant, sont le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et la meilleure épitaphe pour les hommes de tous les siècles (1). »

7. *Grégoire VII*, dans toutes ses relations avec les autres princes et peuples chrétiens de l'Europe, montra la fermeté et la sollicitude qui l'avaient animé dans ses différends avec l'empereur. La simonie fut abolie en France et le roi Philippe I, ainsi que la plupart des seigneurs de ce pays, renoncèrent à l'investiture ecclésiastique des dignitaires de l'Eglise. La discipline ecclésiastique, et surtout le célibat furent rétablis et les réformes du pape furent introduites en France, sans rencontrer une opposition bien forte. La simonie n'avait jamais été générale ni en Angleterre, ni dans le Danemark et les royaumes scandinaves. Guillaume-le-Conquérant ne s'était pas arrogé non plus la nomination des évêques. Il rendit même aux églises les biens qu'elles avaient perdus pendant les guerres. Les mœurs du clergé étaient beaucoup plus pures dans ces pays, et le célibat ecclésiastique était généralement bien observé. Les rois de Danemark, de Suède et de Norvège, ainsi qu'Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, de Castille et de Navarre, entretinrent les meilleures intelligences avec le grand pontife, qui les encouragea à persévérer dans l'œuvre de la civilisation de leurs royaumes. C'est à tort qu'on a

(1) Voyez les témoignages d'un grand nombre d'auteurs protestants modernes sur St. Grégoire VII dans un excellent article de M. Wisemann, *Université catholique*, t. II, page 231.

accusé Grégoire VII d'avoir voulu soumettre à son autorité tous les états chrétiens de l'Europe, en rendant les princes ses vassaux. Car il n'a fait aucune tentative de cette nature en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les royaumes scandinaves et en Espagne. Les relations féodales entre le Saint-Siége et les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que de Hongrie s'étaient déjà établie avant lui, et au gré des souverains normands et hongrois; *Demétrius*, prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses états à titre de fief du pape, qui lui accorda le titre de roi (1076) et le fit couronner à Salona par un légat, qu'il lui avait envoyé.

8. Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Eglise son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses fondements et cet ordre admirable, qui était basé sur l'union intime des deux pouvoirs. Mais la grande impulsion était donnée, l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pontife, marchant sur ses traces, se mirent à la tête du mouvement social. Ils exécutèrent encore la belle idée de Grégoire VII de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour une expédition générale contre les Musulmans et devinrent les principaux auteurs de ces guerres glorieuses, auxquelles on donna le nom de Croisades.

§ II. GUERRE DES INVESTITURES EN ALLEMAGNE JUSQU'AU CONCORDAT DE WORMS.

1085—1122.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Baronius, Pagi, Doellinger et Muratori.

Empereurs : Henri IV 1056—1106. Henri V 1106—1124.

Papes : Victor III 1087—1088. Urbain II 1088—1099. Pascal II 1099—1118. Gélase II 1118—1119. (*Antipape* Grégoire VIII) Calixte II 1119—1124.

1. Le moment de la mort de Grégoire VII fut un moment critique pour la civilisation européenne, car le progrès de celle-ci dépendait de l'issue de la lutte, qui s'était engagée entre les deux pouvoirs. La cause de la justice et de la moralité sem-

Alpes à la tête d'une armée nombreuse pour se venger du
(1081) pape Grégoire VII. Il attaqua Rome, que le pape
défendit pendant trois ans. Mais la ville finit par être prise
(1084) et Henri se fit couronner empereur par l'antipape
Clément. Grégoire VII, qui s'était retiré dans le château
de Saint-Ange, allait tomber entre les mains de son ennemi,
lorsque Robert Guiscard vint à son secours. L'empereur et
l'antipape prirent la fuite et les Normands entrèrent dans
Rome. Cependant Grégoire ne pouvant se fier aux Romains
(1085) se rendit à Salerne où il mourut, accablé de dou-
leurs et de sollicitudes, en prononçant les paroles suivantes :
J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs
dans l'exil. « Ces paroles, dit un auteur moderne protestant,
sont le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et
la meilleure épitaphe pour les hommes de tous les siè-
cles (1). »

7. *Grégoire VII*, dans toutes ses relations avec les au-
tres princes et peuples chrétiens de l'Europe, montra la
fermeté et la sollicitude qui l'avaient animé dans ses
différends avec l'empereur. La simonie fut abolie en
France et le roi Philippe I, ainsi que la plupart des sei-
gneurs de ce pays, renoncèrent à l'investiture ecclésias-
tique des dignitaires de l'Eglise. La discipline ecclésiastique,
et surtout le célibat furent rétablis et les réformes du pape
furent introduites en France, sans rencontrer une oppo-
sition bien forte. La simonie n'avait jamais été générale ni
en Angleterre, ni dans le Danemark et les royaumes scan-
dinaves. Guillaume-le-Conquérant ne s'était pas arrogé
non plus la nomination des évêques. Il rendit même aux
églises les biens qu'elles avaient perdus pendant les guerres.
Les mœurs du clergé étaient beaucoup plus pures dans ces
pays, et le célibat ecclésiastique était généralement bien
observé. Les rois de Danemark, de Suède et de Norvège,
ainsi qu'Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, de Castille et
de Navarre, entretinrent les meilleures intelligences avec
grand pontife, qui les encouragea à persévérer dans
de la civilisation de leurs royaumes. C'est à

(1) Voyez les témoignages d'un gra
modernes sur St. Grégoire VII dan
mann, *Université catholique*, t. II

accusé Grégoire VII d'avoir voulu soumettre à son autorité tous les états chrétiens de l'Europe, en rendant les princes ses vassaux. Car il n'a fait aucune tentative de cette nature en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les royaumes scandinaves et en Espagne. Les relations féodales entre le Saint-Siége et les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que de Hongrie s'étaient déjà établie avant lui, et au gré des souverains normands et hongrois; *Demétrius*, prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses états à titre de fief du pape, qui lui accorda le titre de roi (1076) et le fit couronner à Salona par un légat, qu'il lui avait envoyé.

8. Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Eglise son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses fondements et cet ordre admirable, qui était basé sur l'union intime des deux pouvoirs. Mais la grande impulsion était donnée, l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pontife, marchant sur ses traces, se mirent à la tête du mouvement social. Ils exécutèrent encore la belle idée de Grégoire VII de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour une expédition générale contre les Musulmans et devinrent les principaux auteurs de ces guerres glorieuses, auxquelles on donna le nom de Croisades.

§ II. GUERRE DES INVESTITURES EN ALLEMAGNE JUSQU'AU CONCORDAT DE WORMS.

1085—1122.

Auteur [illegible] Les ouvrages de Baronius, Pagi, Doellinger et Mur[illegible]

En[illegible] IV 1056—1106. Henri V 1106—1124.

[illegible] 1087—1088. Urbain II 1088—1099. Pascal II [illegible] II 1118—1119. (*Antipape* Grégoire VIII) Ca-

[illegible] régoire VII fut un moment [illegible] civil[illegible] éenne, car le progrès de cel- [illegible] ait de [illegible] tte, qui s'était engagée entre [illegible] uvoi[illegible] a justice et de la moralité sem-

Alpes à la tête d'une armée nombreuse pour se venger du
(1081) pape Grégoire VII. Il attaqua Rome, que le pape
défendit pendant trois ans. Mais la ville finit par être prise
(1084) et Henri se fit couronner empereur par l'antipape
Clément. Grégoire VII, qui s'était retiré dans le château
de Saint-Ange, allait tomber entre les mains de son ennemi,
lorsque Robert Guiscard vint à son secours. L'empereur et
l'antipape prirent la fuite et les Normands entrèrent dans
Rome. Cependant Grégoire ne pouvant se fier aux Romains
(1085) se rendit à Salerne où il mourut, accablé de dou-
leurs et de sollicitudes, en prononçant les paroles suivantes :
J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs
dans l'exil. « Ces paroles, dit un auteur moderne protestant,
sont le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et
la meilleure épitaphe pour les hommes de tous les siè-
cles (1). »

7. *Grégoire VII*, dans toutes ses relations avec les au-
tres princes et peuples chrétiens de l'Europe, montra la
fermeté et la sollicitude qui l'avaient animé dans ses
différends avec l'empereur. La simonie fut abolie en
France et le roi Philippe I, ainsi que la plupart des sei-
gneurs de ce pays, renoncèrent à l'investiture ecclésias-
tique des dignitaires de l'Eglise. La discipline ecclésiastique,
et surtout le célibat furent rétablis et les réformes du pape
furent introduites en France, sans rencontrer une oppo-
sition bien forte. La simonie n'avait jamais été générale ni
en Angleterre, ni dans le Danemark et les royaumes scan-
dinaves. Guillaume-le-Conquérant ne s'était pas arrogé
non plus la nomination des évêques. Il rendit même aux
églises les biens qu'elles avaient perdus pendant les guerres.
Les mœurs du clergé étaient beaucoup plus pures dans ces
pays, et le célibat ecclésiastique était généralement bien
observé. Les rois de Danemark, de Suède et de Norvège,
ainsi qu'Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, de Castille et
de Navarre, entretinrent les meilleures intelligences avec le
grand pontife, qui les encouragea à persévérer dans l'œuvre
de la civilisation de leurs royaumes. C'est à tort qu'on a

(1) Voyez les témoignages d'un grand nombre d'auteurs protestants modernes sur St. Grégoire VII dans un excellent article de M. Wisemann, *Université catholique*, t. II, page 231.

accusé Grégoire VII d'avoir voulu soumettre à son autorité tous les états chrétiens de l'Europe, en rendant les princes ses vassaux. Car il n'a fait aucune tentative de cette nature en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les royaumes scandinaves et en Espagne. Les relations féodales entre le Saint-Siége et les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que de Hongrie s'étaient déjà établie avant lui, et au gré des souverains normands et hongrois; *Demétrius*, prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses états à titre de fief du pape, qui lui accorda le titre de roi (1076) et le fit couronner à Salona par un légat, qu'il lui avait envoyé.

8. Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Eglise son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses fondements et cet ordre admirable, qui était basé sur l'union intime des deux pouvoirs. Mais la grande impulsion était donnée, l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pontife, marchant sur ses traces, se mirent à la tête du mouvement social. Ils exécutèrent encore la belle idée de Grégoire VII de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour une expédition générale contre les Musulmans et devinrent les principaux auteurs de ces guerres glorieuses, auxquelles on donna le nom de Croisades.

§ II. GUERRE DES INVESTITURES EN ALLEMAGNE JUSQU'AU CONCORDAT DE WORMS.

1085—1122.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Baronius, Pagi, Doellinger et Muratori.

Empereurs : Henri IV 1056—1106. Henri V 1106—1124.

Papes : Victor III 1087—1088. Urbain II 1088—1099. Pascal II 1099—1118. Gélase II 1118—1119. (*Antipape* Grégoire VIII) Calixte II 1119—1124.

1. Le moment de la mort de Grégoire VII fut un moment critique pour la civilisation européenne, car le progrès de celle-ci dépendait de l'issue de la lutte, qui s'était engagée entre les deux pouvoirs. La cause de la justice et de la moralité sem-

Alpes à la tête d'une armée nombreuse pour se venger du
(1081) pape Grégoire VII. Il attaqua Rome, que le pape
défendit pendant trois ans. Mais la ville finit par être prise
(1084) et Henri se fit couronner empereur par l'antipape
Clément. Grégoire VII, qui s'était retiré dans le château
de Saint-Ange, allait tomber entre les mains de son ennemi,
lorsque Robert Guiscard vint à son secours. L'empereur et
l'antipape prirent la fuite et les Normands entrèrent dans
Rome. Cependant Grégoire ne pouvant se fier aux Romains
(1085) se rendit à Salerne où il mourut, accablé de dou-
leurs et de sollicitudes, en prononçant les paroles suivantes :
J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs
dans l'exil. « Ces paroles, dit un auteur moderne protestant,
sont le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et
la meilleure épitaphe pour les hommes de tous les siè-
cles (1). »

7. *Grégoire VII*, dans toutes ses relations avec les au-
tres princes et peuples chrétiens de l'Europe, montra la
fermeté et la sollicitude qui l'avaient animé dans ses
différends avec l'empereur. La simonie fut abolie en
France et le roi Philippe I, ainsi que la plupart des sei-
gneurs de ce pays, renoncèrent à l'investiture ecclésias-
tique des dignitaires de l'Eglise. La discipline ecclésiastique,
et surtout le célibat furent rétablis et les réformes du pape
furent introduites en France, sans rencontrer une oppo-
sition bien forte. La simonie n'avait jamais été générale ni
en Angleterre, ni dans le Danemark et les royaumes scan-
dinaves. Guillaume-le-Conquérant ne s'était pas arrogé
non plus la nomination des évêques. Il rendit même aux
églises les biens qu'elles avaient perdus pendant les guerres.
Les mœurs du clergé étaient beaucoup plus pures dans ces
pays, et le célibat ecclésiastique était généralement bien
observé. Les rois de Danemark, de Suède et de Norvège,
ainsi qu'Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, de Castille et
de Navarre, entretinrent les meilleures intelligences avec le
grand pontife, qui les encouragea à persévérer dans l'œuvre
de la civilisation de leurs royaumes. C'est à tort qu'on a

(1) Voyez les témoignages d'un grand nombre d'auteurs protestants modernes sur St. Grégoire VII dans un excellent article de M. Wisemann, *Université catholique*, t. II, page 231.

accusé Grégoire VII d'avoir voulu soumettre à son autorité tous les états chrétiens de l'Europe, en rendant les princes ses vassaux. Car il n'a fait aucune tentative de cette nature en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les royaumes scandinaves et en Espagne. Les relations féodales entre le Saint-Siége et les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que de Hongrie s'étaient déjà établie avant lui, et au gré des souverains normands et hongrois; *Demétrius*, prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses états à titre de fief du pape, qui lui accorda le titre de roi (1076) et le fit couronner à Salona par un légat, qu'il lui avait envoyé.

8. Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Eglise son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses fondements et cet ordre admirable, qui était basé sur l'union intime des deux pouvoirs. Mais la grande impulsion était donnée, l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pontife, marchant sur ses traces, se mirent à la tête du mouvement social. Ils exécutèrent encore la belle idée de Grégoire VII de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour une expédition générale contre les Musulmans et devinrent les principaux auteurs de ces guerres glorieuses, auxquelles on donna le nom de Croisades.

§ II. GUERRE DES INVESTITURES EN ALLEMAGNE JUSQU'AU CONCORDAT DE WORMS.

1085—1122.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Baronius, Pagi, Doellinger et Muratori.

Empereurs : Henri IV 1056—1106. Henri V 1106—1124.

Papes : Victor III 1087—1088. Urbain II 1088—1099. Pascal II 1099—1118. Gélase II 1118—1119. (*Antipape* Grégoire VIII) Calixte II 1119—1124.

1. Le moment de la mort de Grégoire VII fut un moment critique pour la civilisation européenne, car le progrès de celle-ci dépendait de l'issue de la lutte, qui s'était engagée entre les deux pouvoirs. La cause de la justice et de la moralité sem-

Alpes à la tête d'une armée nombreuse pour se venger du
(1081) pape Grégoire VII. Il attaqua Rome, que le pape
défendit pendant trois ans. Mais la ville finit par être prise
(1084) et Henri se fit couronner empereur par l'antipape
Clément. Grégoire VII, qui s'était retiré dans le château
de Saint-Ange, allait tomber entre les mains de son ennemi,
lorsque Robert Guiscard vint à son secours. L'empereur et
l'antipape prirent la fuite et les Normands entrèrent dans
Rome. Cependant Grégoire ne pouvant se fier aux Romains
(1085) se rendit à Salerne où il mourut, accablé de dou-
leurs et de sollicitudes, en prononçant les paroles suivantes :
J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs
dans l'exil. « Ces paroles, dit un auteur moderne protestant,
sont le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et
la meilleure épitaphe pour les hommes de tous les siè-
cles (1). »

7. *Grégoire VII*, dans toutes ses relations avec les au-
tres princes et peuples chrétiens de l'Europe, montra la
fermeté et la sollicitude qui l'avaient animé dans ses
différends avec l'empereur. La simonie fut abolie en
France et le roi Philippe I, ainsi que la plupart des sei-
gneurs de ce pays, renoncèrent à l'investiture ecclésias-
tique des dignitaires de l'Eglise. La discipline ecclésiastique,
et surtout le célibat furent rétablis et les réformes du pape
furent introduites en France, sans rencontrer une oppo-
sition bien forte. La simonie n'avait jamais été générale ni
en Angleterre, ni dans le Danemark et les royaumes scan-
dinaves. Guillaume-le-Conquérant ne s'était pas arrogé
non plus la nomination des évêques. Il rendit même aux
églises les biens qu'elles avaient perdus pendant les guerres.
Les mœurs du clergé étaient beaucoup plus pures dans ces
pays, et le célibat ecclésiastique était généralement bien
observé. Les rois de Danemark, de Suède et de Norvège,
ainsi qu'Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, de Castille et
de Navarre, entretinrent les meilleures intelligences avec le
grand pontife, qui les encouragea à persévérer dans l'œuvre
de la civilisation de leurs royaumes. C'est à tort qu'on a

(1) Voyez les témoignages d'un grand nombre d'auteurs protestants modernes sur St. Grégoire VII dans un excellent article de M. Wisemann, *Université catholique*, t. II, page 231.

accusé Grégoire VII d'avoir voulu soumettre à son autorité tous les états chrétiens de l'Europe, en rendant les princes ses vassaux. Car il n'a fait aucune tentative de cette nature en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les royaumes scandinaves et en Espagne. Les relations féodales entre le Saint-Siége et les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que de Hongrie s'étaient déjà établie avant lui, et au gré des souverains normands et hongrois; *Demétrius*, prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses états à titre de fief du pape, qui lui accorda le titre de roi (1076) et le fit couronner à Salona par un légat, qu'il lui avait envoyé.

8. Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Eglise son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses fondements et cet ordre admirable, qui était basé sur l'union intime des deux pouvoirs. Mais la grande impulsion était donnée, l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pontife, marchant sur ses traces, se mirent à la tête du mouvement social. Ils exécutèrent encore la belle idée de Grégoire VII de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour une expédition générale contre les Musulmans et devinrent les principaux auteurs de ces guerres glorieuses, auxquelles on donna le nom de Croisades.

§ II. GUERRE DES INVESTITURES EN ALLEMAGNE JUSQU'AU CONCORDAT DE WORMS.

1085—1122.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Baronius, Pagi, Doellinger et Muratori.

Empereurs : Henri IV 1056—1106. Henri V 1106—1124.

Papes : Victor III 1087—1088. Urbain II 1088—1099. Pascal II 1099—1118. Gélase II 1118—1119. (*Antipape* Grégoire VIII) Calixte II 1119—1124.

1. Le moment de la mort de Grégoire VII fut un moment critique pour la civilisation européenne, car le progrès de celle-ci dépendait de l'issue de la lutte, qui s'était engagée entre les deux pouvoirs. La cause de la justice et de la moralité sem-

Alpes à la tête d'une armée nombreuse pour se venger du
(1081) pape Grégoire VII. Il attaqua Rome, que le pape
défendit pendant trois ans. Mais la ville finit par être prise
(1084) et Henri se fit couronner empereur par l'antipape
Clément. Grégoire VII, qui s'était retiré dans le château
de Saint-Ange, allait tomber entre les mains de son ennemi,
lorsque Robert Guiscard vint à son secours. L'empereur et
l'antipape prirent la fuite et les Normands entrèrent dans
Rome. Cependant Grégoire ne pouvant se fier aux Romains
(1085) se rendit à Salerne où il mourut, accablé de dou-
leurs et de sollicitudes, en prononçant les paroles suivantes :
J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs
dans l'exil. « Ces paroles, dit un auteur moderne protestant,
sont le plus brillant témoignage de la vie de ce pape et
la meilleure épitaphe pour les hommes de tous les siè-
cles (1). »

7. *Grégoire VII*, dans toutes ses relations avec les au-
tres princes et peuples chrétiens de l'Europe, montra la
fermeté et la sollicitude qui l'avaient animé dans ses
différends avec l'empereur. La simonie fut abolie en
France et le roi Philippe I, ainsi que la plupart des sei-
gneurs de ce pays, renoncèrent à l'investiture ecclésias-
tique des dignitaires de l'Eglise. La discipline ecclésiastique,
et surtout le célibat furent rétablis et les réformes du pape
furent introduites en France, sans rencontrer une oppo-
sition bien forte. La simonie n'avait jamais été générale ni
en Angleterre, ni dans le Danemark et les royaumes scan-
dinaves. Guillaume-le-Conquérant ne s'était pas arrogé
non plus la nomination des évêques. Il rendit même aux
églises les biens qu'elles avaient perdus pendant les guerres.
Les mœurs du clergé étaient beaucoup plus pures dans ces
pays, et le célibat ecclésiastique était généralement bien
observé. Les rois de Danemark, de Suède et de Norvège,
ainsi qu'Alphonse-le-Grand, roi d'Arragon, de Castille et
de Navarre, entretinrent les meilleures intelligences avec le
grand pontife, qui les encouragea à persévérer dans l'œuvre
de la civilisation de leurs royaumes. C'est à tort qu'on a

(1) Voyez les témoignages d'un grand nombre d'auteurs protestants modernes sur St. Grégoire VII dans un excellent article de M. Wisemann, *Université catholique*, t. II, page 231.

accusé Grégoire VII d'avoir voulu soumettre à son autorité tous les états chrétiens de l'Europe, en rendant les princes ses vassaux. Car il n'a fait aucune tentative de cette nature en Allemagne, en France, en Angleterre, dans les royaumes scandinaves et en Espagne. Les relations féodales entre le Saint-Siége et les royaumes de Naples et de Sicile, ainsi que de Hongrie s'étaient déjà établie avant lui, et au gré des souverains normands et hongrois; *Demétrius*, prince de Croatie et de Dalmatie, prit lui-même ses états à titre de fief du pape, qui lui accorda le titre de roi (1076) et le fit couronner à Salona par un légat, qu'il lui avait envoyé.

8. Grégoire VII mourut avant d'avoir pu réaliser entièrement le plan gigantesque qu'il avait conçu de rendre à l'Eglise son indépendance, au clergé sa pureté primitive, à la société ses fondements et cet ordre admirable, qui était basé sur l'union intime des deux pouvoirs. Mais la grande impulsion était donnée, l'Europe entra dans une nouvelle voie de civilisation et de prospérité, et les successeurs du grand pontife, marchant sur ses traces, se mirent à la tête du mouvement social. Ils exécutèrent encore la belle idée de Grégoire VII de réunir les peuples chrétiens de l'Occident pour une expédition générale contre les Musulmans et devinrent les principaux auteurs de ces guerres glorieuses, auxquelles on donna le nom de Croisades.

§ II. GUERRE DES INVESTITURES EN ALLEMAGNE JUSQU'AU CONCORDAT DE WORMS.

1085—1122.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Baronius, Pagi, Doellinger et Muratori.

Empereurs : Henri IV 1056—1106. Henri V 1106—1124.

Papes : Victor III 1087—1088. Urbain II 1088—1099. Pascal II 1099—1118. Gélase II 1118—1119. (*Antipape* Grégoire VIII) Calixte II 1119—1124.

1. Le moment de la mort de Grégoire VII fut un moment critique pour la civilisation européenne, car le progrès de celle-ci dépendait de l'issue de la lutte, qui s'était engagée entre les deux pouvoirs. La cause de la justice et de la moralité sem-

blait devoir succomber avec le grand pontife, qui mourait dans l'exil. L'abbé du mont Cassin, Désidère, ami de Grégoire, refusa pendant une année la tiare, que les cardinaux lui offrirent. L'ayant enfin acceptée, il gouverna l'Eglise sous le nom de Victor III, et mourut quinze mois après son élévation au (1088) pontificat. On lui donna pour successeur l'évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Urbain II, et qui rentra à Rome avec le secours de la puissante comtesse de Toscane; l'antipape Clément se retira dans la Lombardie. Urbain annonça à toute la chrétienté qu'il marcherait dans les voies de Grégoire VII, et renouvela l'excommunication de l'empereur. Celui-ci sut cependant rétablir son autorité en Allemagne. Hermann de Luxembourg, à qui les princes avaient donné la couronne, abdiqua et mourut bientôt (1088) après. Les Saxons firent la paix avec Henri; celui-ci chassa de leurs siéges la plupart des prélats, qui avaient refusé de reconnaître l'autorité de l'antipape. Il se rendit (1090) ensuite en Italie, où il combattit d'abord avec succès contre la comtesse Mathilde et le pape Urbain. Mais ses vices, qui devinrent de jour en jour plus infâmes, décidèrent enfin son fils aîné Conrad, qu'il avait déjà fait reconnaître comme son successeur, à se séparer de lui (1093) et à se faire couronner roi des Lombards. Les villes de Milan, de Crémone, de Plaisance et de Lodi se liguèrent contre l'empereur, qui fut forcé de quitter l'Italie. Urbain II assembla alors un concile à Plaisance, et y fit (1095) renouveler les décrets relatifs à l'investiture et au célibat ecclésiastique. Le pape engagea en même temps les chrétiens à une expédition générale contre les infidèles. La (1096) première croisade fut définitivement arrêtée au concile de Clermont, que le pape assembla l'année sui- (1099) vante. Retourné à Rome Urbain II mourut deux ans après et eut pour successeur *Pascal II.*

2. L'empereur combattit toujours avec le même succès (1097) en Allemagne. Il fit élire son second fils Henri pour son successeur, en excluant du trône son fils aîné (1101) Conrad, qui mourut à Florence. En Italie même, il parvint encore à faire élire plusieurs antipapes après la mort de Clément. Cependant Pascal II avait renouvelé l'excommunication de l'empereur et celui-ci fut abandonné par son fils Henri. Poussé par son ambition et par ses partisans, (1104) ce jeune prince prit les armes contre son père et se

réconcilia avec le pape, auquel il assura que son seul but était d'amener la fin de la longue guerre qui désolait l'Eglise. L'empereur, tombé au pouvoir de son fils, fut forcé d'abdiquer à la diète d'Ingelheim, et fut enfermé dans (1105) un château sur les bords du Rhin. Mais il s'évada et se rendit auprès de son ami, l'évêque Otbert de Liége. La mort le surprit pendant qu'il armait pour recon- (1106) quérir le trône contre son fils. Etant mort excommunié, son corps resta sans sépulture pendant six ans. C'est ainsi que finit un des princes les plus corrompus et les plus pervers du moyen âge, et qui pendant un règne de cinquante ans jeta l'Allemagne et l'Italie dans le plus grand désordre (1).

3. A peine Henri IV fut-il mort, que son fils, malgré toutes les promesses qu'il avait faites au pape, s'arrogea la nomination et les investitures des évêques et des abbés. Pascal II, qui avait renouvelé les décrets contre les investitures, dans un concile assemblé à Guastalla, et (1106) qui s'était rendu en France, somma en vain Henri V de respecter les droits de l'Eglise. Le roi promit de venir à Rome, et de tout arranger dans une entrevue avec (1107) le pape. Il passa en effet les Alpes à la tête d'une nombreuse armée, et essaya de rétablir d'abord son autorité (1110) dans la Lombardie. Profitant de cette lutte entre les papes et les empereurs, les grandes villes lombardes étaient parvenues à s'affranchir entièrement de la souveraineté des évêques et à acquérir des constitutions communales ; elles ne reconnaissaient plus que la suzeraineté des empereurs, dont l'autorité y était cependant fort restreinte par les libertés des communes. Pour défendre ces libertés, les villes avaient formé entre elles des confédérations et Milan se trouva à la tête d'une de ces ligues. Des guerres avaient éclaté à cause que d'autres villes s'étaient refusées à s'associer à ces confédérations. Henri V ne parvint pas à faire respecter ses ordres par ces villes puissantes et il marcha sur Rome, pour terminer d'un seul coup la question des investitures. Il négocia avec le pape, qui était venu le trouver à Sutri, (1111)

---

(1) Il est inconcevable, comment des historiens modernes peuvent encore prendre la défense de l'empereur Henri IV. Il n'y a qu'une insigne mauvaise foi ou une ignorance profonde qui puisse expliquer ce fait.

et parvint à lui faire accepter une convention, qu'il savait lui-même inexécutable. Par cette convention le pape rendit à l'empereur tous les biens qui avaient été donnés à titre de fiefs aux églises, celles-ci ne conservaient que les dîmes, et les biens qu'elles avaient reçus par suite de donations particulières; et à ce prix l'empereur renonçait aux investitures. Lorsque cette convention fut publiée, au moment même où le couronnement de l'empereur allait avoir lieu, les prélats allemands et italiens, ainsi que les princes laïcs de l'empire, protestèrent contre l'exécution d'une mesure, qui tendait à changer totalement la constitution de l'empire. L'empereur lui-même déclara que ce n'était pas lui, qui voulait priver l'Eglise de ses biens; alors Pascal refusa de procéder au couronnement et l'empereur l'emprisonna avec plusieurs cardinaux. Le pape résista d'abord à toutes les menaces, mais enfin il se laissa fléchir et conclut une nouvelle convention, par laquelle il abandonna à l'empereur le droit, 1° d'investir de leurs dignités avant qu'ils ne fussent sacrés, les évêques et abbés élus canoniquement, 2° de refuser l'investiture et d'annuler ainsi l'élection, s'obligeant de son côté de ne jamais prononcer l'excommunication contre l'empereur. Après cette convention Henri V fut couronné par le pape.

4. L'indépendance de l'Eglise était sacrifiée par cette convention ; mais elle fut sauvée par l'énergie de tous ceux qui avaient déjà embrassé les principes de Grégoire VII. De nombreux prélats en Italie, en France et en Allemagne, élevèrent la voix contre cette convention, et le pape lui-même, devant un concile qu'il avait convoqué à Rome, déclara qu'il avait failli. Le concile condamna de nouveau les investitures et un autre concile, assemblé à Vienne, prononça l'excommunication de l'empereur, et fit publier cette sentence en Allemagne. La guerre éclata de nouveau dans ce pays, et l'empereur fut vaincu dans une bataille,
(1115) que lui livrèrent les princes alliés. Pour se venger du pape, et pour recueillir le riche héritage de la comtesse Mathilde, qui avait légué les biens de sa famille au Saint-Siége, Henri se rendit de nouveau en Italie. Le pape Pascal II
(1118) mourut et Gélase II, qui avait été élu, dut quitter Rome où Henri fit élire un antipape dans la personne de
(1119) Grégoire VIII. Gélase mourut l'année suivante à Clugny, et on lui donna pour successeur l'archevêque Guido de Vienne, qui prit le nom de *Calixte II*.

5. Cependant le nombre des ennemis de l'empereur s'accrut de jour en jour en Allemagne, et cette circonstance le rendit plus favorable à un accommodement. Une diète s'assembla à *Wurtzbourg*, et les princes de l'em- (1121) pire décidèrent, d'accord avec l'empereur, que l'on enverrait des ambassadeurs à Rome pour négocier avec le pape. Un *concordat* fut ainsi conclu et adopté par l'empereur à la diète de *Worms*. En voici la substance. (1122) L'empereur renonçait à l'investiture par l'anneau et la crosse, symboles de la dignité ecclésiastique, et reconnaissait à toutes les églises et à toutes les abbayes de son empire le droit d'élire librement, en présence d'un délégué impérial, leurs évêques et leurs abbés : l'investiture des biens devait être donnée par l'empereur à ceux qui avaient été canoniquement élus, *avant* leur sacre, s'ils habitaient l'Allemagne, *après* leur sacre, s'ils appartenaient aux royaumes d'Italie et de Bourgogne. Toute contestation par rapport à une élection serait décidée par l'empereur d'après le jugement du synode provincial. Ce concordat, qui fut confirmé par le neuvième concile œcuménique assemblé à Rome par le pape Calixte II, mit fin à la guerre (1123) des investitures et rendit l'Eglise de nouveau indépendante du pouvoir temporel. Calixte II couronna ainsi dignement l'œuvre que Grégoire VII avait commencée, et pour laquelle il avait donné sa vie. Le pape Calixte II et l'em- (1124) pereur Henri V moururent quelques années après (1125) le rétablissement de la paix entre l'Eglise et l'empire.

6. Pendant que cette lutte absorbait toute l'attention du chef temporel de la chrétienté, un combat d'une autre nature s'engageait entre l'Occident et l'Orient, entre le christianisme et l'islamisme.

§ III. HISTOIRE DE L'ORIENT JUSQU'AU COMMENCEMENT DES CROISADES.

1057—1095.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. de St. Martin, et de Hammer, *Histoire de l'empire Ottoman*.

Empereurs grecs : Isaac le Comnène 1057—1059. Constantin Ducas 1059—1067. Romain Diogène 1067—1071. Michel VII 1071—1078. Nicéphore Botaniates 1078—1081. Alexis I 1081—1118.

Sultans turcs : Togroulbek 1038—1063. Alp-Arslan 1063—1072. Malek Schah 1072—1092. Après la mort de ce dernier cinq états turcs se formèrent, ceux d'*Iran* (1092—1193), de *Kerman* (1092—1187), d'*Alep* (1078—1116), de *Damas* (1095—1154), et d'*Iconium* (1084—1300).

1. A partir du milieu du onzième siècle tout s'était réuni pour hâter la décadence de l'empire grec. Les intrigues de la cour et les guerres civiles, ainsi que le schisme de son Eglise l'affaiblissaient à l'intérieur, tandis que ses frontières étaient sans cesse menacées par les attaques des Hongrois, des Russes, des Petschénégues, des Cumanes et des Uzes. L'empire serait devenu la proie de ces peuples barbares et guerriers, si les empereurs n'eussent profité de leurs divisions pour se servir des forces des uns pour combattre les autres. Les ennemis les plus dangereux des Grecs furent les Turcs Seldjoucides, dont les chefs étaient devenus les Emirs al Omra des khalifs de Bagdad. La plus grande partie des provinces grecques d'Asie tomba, pendant la seconde moitié du onzième siècle, au pouvoir de ces peuples, qui plus d'une fois aussi menacèrent les empereurs grecs dans leur capitale même. Plus tard les dernières possessions grecques dans le midi de l'Italie furent envahies par les Normands, et Robert Guiscard passant l'Adriatique commença à faire des conquêtes en Macédoine et dans la Grèce. Cette attaque des Normands fut ce qui contribua le plus à rendre les croisés suspects aux empereurs de Constantinople. Ces princes furent sans cesse tourmentés par la crainte de voir les chevaliers d'Occident tourner leurs armes contre eux.

2. *Isaac le Comnène*, qui était monté sur le trône de (1057) Constantinople avec le secours de l'armée, ne parvint pas à rétablir l'ordre intérieur (1). Il se rendit odieux en diminuant les salaires des employés, et la solde des troupes. Il priva de sa dignité le patriarche schismatique *Michel Cœrularius*, qui s'était arrogé le droit de porter la pourpre impériale ; mais le schisme n'en continua pas moins à subsister. La faiblesse de sa santé força l'empereur (1059) à abdiquer après avoir fait reconnaître pour son successeur *Constantin*, qui appartenait à la puissante fa-

(1) Voyez pag. 211.

mille des *Ducas*. Jurisconsulte distingué le nouvel empereur passa son temps dans les tribunaux et négligea le soin des frontières. Tandis que des tremblements de terre, (1063) qui se renouvelèrent souvent pendant deux années, désolaient l'Asie mineure, la Mésopotamie et l'Arménie tombèrent au pouvoir des Seldjouks, qui pénétrèrent jusque dans la Phrygie. Les Uzes passèrent le Danube et s'avançaient jusqu'à Thessalonique, lorsqu'une peste les força à se retirer. Constantin mourut après un règne de huit ans, laissant (1067) le trône à ses trois fils mineurs *Michel*, *Andronicus* et *Constantin*, qu'il avait placés sous la tutelle de sa femme *Eudoxie*. Celle-ci malgré la promesse faite à son mari, de ne plus se marier, donna sa main au général *Romain Diogène*, qui avait d'abord été condamné (1068) pour crime de haute trahison. Romain éloigna l'impératrice des affaires et marcha en personne contre les Turcs dans l'Asie mineure. Il les rejeta au-delà de l'Euphrate; (1070) mais ayant été attaqué par le sultan Alp-Arslan en personne, il perdit la grande bataille de Zahra, et tomba (1071) lui-même entre les mains des vainqueurs; il racheta sa liberté par une forte somme d'argent, et par la promesse de payer au sultan un tribut annuel; alors il retourna à Constantinople, où Michel VII, fils de Constantin, s'était fait couronner empereur. Romain fut arrêté et eut les yeux crevés : il mourut des suites de cet acte de violence.

3. *Michel VII*, incapable de gouverner lui-même, s'occupa d'études philosophiques et historiques et abandonna le gouvernement à des favoris. Des révoltes éclatèrent dans les provinces, et les Turcs, sous la conduite (1073) de Soliman, se rendirent maîtres de la plus grande partie de l'Asie mineure. Soliman fixa sa résidence à Nicée. Les Serviens, les Bulgares et les Croates dévastèrent en même temps la Thrace, et pénétrèrent jusqu'à Constan- (1074) tinople. Michel envoya alors des ambassadeurs en Occident et négocia avec le pape Grégoire VII, pour mettre fin au schisme qui contribuait à désoler son empire. Le pape exhorta les princes de l'Occident à faire une expédition contre les Turcs; mais la lutte qui éclata entre ce pontife et l'empereur, en empêcha l'exécution. La révolte du général *Nicéphore Botaniates*, qui commandait l'armée grecque dans l'Asie mineure, coûta le trône à Michel. Le rebelle, après avoir conclu une alliance avec les Turcs, força l'empe-

(1078) reur à abdiquer et soumit son rival, le général Nicéphore Bryennius. *Nicéphore*, qui prit le diadême se ménagea l'appui de la puissante famille des Comnènes, en confiant aux deux frères Alexis et Isaac le commandement de ses armées. Cependant les intrigues, qui se tramèrent contre eux à la cour, décidèrent les Comnènes à (1081) se révolter. *Alexis* prit le diadême et Nicéphore Botaniates se fit moine.

4. Les circonstances dans lesquelles *Alexis I* monta sur le trône étaient très-critiques; les Turcs étaient maîtres de l'Asie mineure, les Cumanes, les Petschénègues et les Uzes menaçaient les frontières du nord, Robert Guiscard avait envahi la Grèce pour rétablir sur le trône, disait-il, l'empereur Michel, dont le fils avait épousé une fille du prince normand. A l'intérieur les finances étaient ruinées, l'armée démoralisée et toutes les ressources anéanties. Alexis ne manquait pas des qualités nécessaires pour sauver l'empire, mais il ne possédait point cette loyauté de caractère, propre à lui concilier l'amour des croisés de l'Occident, qui ne demandaient pas mieux que de réunir leurs forces aux siennes pour délivrer toute l'Asie des infidèles, et pour rendre à l'empire grec ses provinces perdues. Alexis I tourna d'abord ses armes contre les Normands, et ceux-ci perdirent toutes les conquêtes qu'ils avaient faites en Grèce. Robert Guis- (1085) card mourut dans le cours de la guerre. Pendant qu'elle durait encore, Soliman, sultan d'Iconium, prit la ville (1084) d'Antioche, dernière possession grecque dans la Syrie. Alexis fut plus heureux dans ses entreprises contre les peuples barbares établis au nord du Danube. Avec le secours des Cumanes il gagna une grande bataille sur les (1088) *Petschénègues* sur les bords de l'Aenos, bataille dans laquelle périt la plus grande partie de ce peuple. Ce fut alors que les nombreuses armées des croisés arrivèrent en Orient et inspirèrent à Alexis des craintes pour son empire. Au lieu de s'entendre avec les chefs des croisés, il eut recours à des intrigues et à des perfidies pour se mettre en sûreté contre les projets ambitieux qu'il leur supposait. La défiance, qui se mit dès-lors entre les empereurs grecs et les princes chrétiens de l'Occident, contribua beaucoup à faire échouer les croisades et amena enfin l'établissement de l'empire latin à Constantinople.

5. La société musulmane fut en quelque sorte ravivée

par les Turcs Seldjoucides dont le chef, *Togroulbek*, était parvenu à la dignité d'Emir al Omra (1). Les Seldjouks (1055) adoptèrent la civilisation arabe du khalifat sans perdre leurs mœurs guerrières, et ils recommencèrent alors, avec une nouvelle ardeur, la guerre sainte pour propager l'islamisme. Togroulbek étendit sa domination depuis les frontières du royaume des Ghaznavides (2) jusqu'à la Syrie, que les khalifs Fatimides de l'Egypte (3) avaient soumise à leur sceptre. Son neveu, *Alp-Arslan*, à qui il laissa (1063) la dignité d'Emir al Omra et le titre de sultan, continua ses conquêtes. Tandis qu'il étendait sa domination vers l'est et le sud par la conquête de Corasan et de (1066) Mossoul, Romain Diogène, l'empereur de Constantinople, reconquit les contrées sur la rive gauche de l'Euphrate. Alp-Arslan marcha alors contre lui, et le vainquit dans la grande bataille de Zahra. Après cette victoire, il tourna (1071) de nouveau ses armes vers l'est et soumit la Georgie, pendant que ses généraux pénétraient dans l'Asie mineure, et expulsaient les Fatimides de la Palestine. Alp-Arslan fut assassiné, et son fils, *Malek-Schah*, lui succéda. (1072)

6. Le nouveau sultan fixa sa résidence à *Ispahan*, et fit de là la conquête de toutes les contrées depuis l'Indus jusqu'aux frontières de la Chine. Les chefs des hordes turques, qui reconnaissaient son autorité, continuèrent la guerre dans la Syrie et dans l'Asie mineure. *Orthok* se (1074) rendit maître de Jérusalem, et *Soliman* soumit à son sceptre la plus grande partie de l'Asie mineure. Il fixa sa résidence d'abord à Nicée, et devint ainsi le fondateur du royaume turc de *Roum* ou d'*Iconium*, ville qui en devint plus tard la capitale. Malek-Schah, en prenant Bagdad pour résidence, aspirait à l'autorité des khalifs, mais il mourut subitement, laissant trois frères et quatre fils. Une (1092) guerre civile éclata alors qui finit par l'établissement de cinq états turcs indépendants, savoir à *Iran* et *Kerman* dans l'ancienne Perse, à *Damas* et *Alep* dans la Syrie et la Mésopotamie, et à *Iconium* dans l'Asie mineure. Les souverains de ces trois derniers états eurent bientôt à combattre

(1) Voyez pag. 216.
(2) Voyez pag. 218.
(3) Voyez pag. 222.

contre les chrétiens de l'Occident, tandis que d'autres guerres désolaient les provinces centrales et orientales du khalifat. Les Fatimides de l'Egypte profitèrent de ces discordes pour rétablir leur autorité sur la Palestine. Ils arrachèrent de (1095) nouveau Jérusalem aux Turcs, et en expulsèrent les fils d'Orthok. Tel était l'état de l'Orient lors du commencement des croisades.

§ IV. DES CAUSES RELIGIEUSES ET POLITIQUES DES CROISADES. PREMIÈRE CROISADE. ROYAUME DE JÉRUSALEM.

1095—1100.

AUTEURS A CONSULTER : Wilken, *Histoire des Croisades*, Berlin 1839. 9 vol. 8. (en allemand). Michaud, *Histoire des Croisades*, 6 vol. 8. Michaud et Reinaud, *Bibliothèque des Croisades*. Paris 1829, 4 vol. 8.

1. De tout temps les chrétiens avaient été pénétrés d'une vénération profonde pour les contrées que le divin Sauveur du monde avait sanctifiées par sa vie, sa passion et sa mort. Des pélerinages à ces Lieux saints avaient été faits dès les premiers siècles du christianisme : ils étaient devenus plus fréquents depuis que l'impératrice sainte Hélène, mère de Constantin-le-Grand, avait fait élever des églises à Jérusalem, et y avait placé la vraie croix retrouvée par ses soins. Rien ne troubla la dévotion des nombreux pélerins, qui affluaient de tous les pays chrétiens à Jérusalem, aussi longtemps que la Palestine fit partie de l'empire grec. Vers le milieu du septième siècle, les Arabes en firent la conquête (636) et Jérusalem se rendit au khalif Omar, qui garantit aux chrétiens le libre exercice de leur religion. Les successeurs d'Omar commencèrent cependant bientôt à traiter plus durement les chrétiens soumis à leur domination. Les pélerins furent forcés de payer une taxe en visitant les Lieux saints. Leur nombre pourtant n'en diminua point, et au neuvième siècle un hospice fut établie à Jérusalem pour les recevoir (1). Depuis le milieu du neuvième jusqu'au milieu du dixième siècle, aucune persécution n'interrompit ces pélerinages, et les chrétiens vivaient sans être inquiétés

(1) On attribua, mais à tort, la fondation de cet hospice à Charlemagne, auquel le khalif Haroun al Raschid avait envoyé les clefs du St. Sépulcre en signe d'amitié.

à Bagdad même, résidence des khalifs Abbassides. Grâce aux désordres qui désolèrent alors le khalifat, la Palestine fut de nouveau réunie à l'empire grec par l'empe- (973) reur Tzimisces. Mais cette réunion ne fut pas de longue durée; vers la fin du même siècle, les khalifs Fatimides de l'Egypte se rendirent maîtres de la Palestine. A cette même époque le nombre des pélerins s'augmenta d'une manière extraordinaire par suite de la croyance généralement répandue que l'an mil serait l'époque de la fin du monde. El Hhakem, khalif d'Egypte, craignant pour sa domination, fit alors détruire les églises de Jérusalem, et per- (1011) sécuta les pélerins. La persécution cessa sous ses successeurs, mais les pélerins furent exposés à de plus grands dangers lorsque les Seldjouks commencèrent à faire des (1055) conquêtes en Syrie et dans l'Asie mineure. Un grand nombre d'entre eux périssaient chaque année par les mains de ces infidèles. Devenus maîtres de la Palestine, ils persécutèrent les chrétiens, et ne permirent aux pélerins l'entrée de Jérusalem, que moyennant une taxe personnelle. Beaucoup de pélerins furent massacrés par les hordes turques dans l'Asie mineure, en Syrie et en Palestine, et les chrétiens de ces contrées furent exposés aux violences les plus terribles.

2. Le désir de porter secours à des frères opprimés, et de rendre la Terre-Sainte accessible aux pélerins, fut la principale cause des croisades. Et si l'on y ajoute la vénération des fidèles pour les Lieux saints, que les Turcs ne cessaient de profaner, et la ferveur du zéle pieux qui animait les chrétiens de cette époque, on comprendra sans peine leur ardeur à entreprendre des pélerinages armées. En outre le caractère guerrier des peuples d'alors, caractère qui se manifesta dans tant de guerres particulières, trouvait dans ces expéditions un champ plus noble, en combattant pour la religion contre les ennemis de Dieu et de son Eglise. Ce sont ces motifs d'un ordre plus élevé, qui seuls sont capables d'expliquer l'enthousiasme général qu'excitèrent les croisades, mais d'autres motifs, des raisons de politique ou d'intérêt s'y joignirent encore. Bon nombre de ceux qui avaient tout perdu, soit par une vie déréglée, soit dans des guerres privées, crurent trouver une occasion favorable pour rétablir leur fortune et conquérir une nouvelle patrie, de nouvelles possessions. La lutte entre les deux

pouvoirs, les combats entre les villes et les seigneurs augmentèrent encore le nombre des croisés. Les grandes cités italiennes, Gênes, Pise et Venise étaient poussées par l'intérêt de leur commerce à prendre part à ces expéditions, et elles en retirèrent en effet de larges bénéfices. Des aventuriers ne pouvaient pas manquer de s'y adjoindre, et d'augmenter encore les éléments de désordre, qui contribuèrent plus que toute autre chose à empêcher la réussite de ces belles entreprises.

3. Le pape *Sylvestre II*, qui, dans un pélerinage qu'il avait fait en Palestine, avait vu de ses propres yeux l'étendue (986) des maux qu'y supportaient les chrétiens, avait déjà exhorté les peuples de l'Occident à porter secours à leurs frères. Les Pisans, les Gênois et Boson, duc d'Arles, avaient armé une flotte et avaient fait une excursion jusque (1088) sur les côtes de la Syrie. Un siècle après, les Pisans et les Gênois renouvelèrent, sur l'invitation du pape *Victor II*, leurs armements contre les pirates sarrazins de la Méditerranée, et firent une descente sur les côtes de l'Afrique. Cependant ces expéditions n'eurent pas de suites, et il était réservé au pape *Urbain II*, et à un simple pélerin d'armer l'Occident contre l'Orient. *Pierre d'Amiens*, qui (1093) avait longtemps vécu en ermite, avait entrepris un pélerinage à Jérusalem, et y avait été témoin de l'état déplorable dans lequel se trouvaient les chrétiens de la Palestine. Le patriarche de Jérusalem, Siméon, lui avait donné, pour le pape et les princes chrétiens de l'Occident, des lettres dans lesquelles il implorait leur secours. Urbain II chargea alors Pierre de parcourir l'Italie, la France et l'Allemagne, de raconter ce qu'il avait vu et d'exciter le zèle du peuple pour une expédition contre les infidèles. Pierre s'acquitta de sa charge avec autant de zèle que de succès, et embrasa tous les cœurs chrétiens d'un saint enthousiasme. Le pape lui-même, au concile de *Plaisance*, (1094) parla de la nécessité d'une expédition contre les infidèles, et l'année suivante il assembla un second concile (1095) à *Clermont*. Les chaleureux discours de Pierre l'Ermite et du pape Urbain furent accueillis du cri unanime *Dieu le veut* et toute l'assemblée demanda la croix des mains du pape (1). Celui-ci accorda une indulgence plénière

(1) On attacha une croix bénie sur la poitrine de ceux qui se destinaient à cette guerre.

à tous ceux qui iraient combattre les infidèles, et mit leurs biens et leurs familles sous la protection spéciale de l'Eglise (1). Les principaux seigneurs, qui se croisèrent furent *Hugues*, frère du roi de France; *Godefroid de Bouillon*, duc de la basse Lorraine, avec ses frères *Baudouin* et *Eustache*; *Robert*, duc de Normandie; *Robert*, comte de Flandre; *Etienne*, comte de Blois; *Raimond*, comte de Toulouse; *Boémond* de Tarente, fils de Robert Guiscard et son neveu *Tancrède*. Le pape nomma *Adhémar*, évêque du Puy, son légat et chef spirituel de l'armée. On fixa pour le départ de l'armée le premier août de l'année suivante.

4. L'enthousiasme pour la guerre sainte contre les ennemis du christianisme enflamma toutes les classes de la société et servit de prétexte à un grand nombre de gens perdus pour se réunir et pour exercer des brigandages. Plusieurs bandes se rassemblèrent et commencèrent à piller sur les bords du Rhin. Chassés par les seigneurs de ces contrées, ces prétendus croisés périrent dans leur marche à travers l'Allemagne et la Hongrie. Une armée de 100,000 hommes, que commandait *Pierre l'Ermite* et un chevalier français *Gauthier*, surnommé *Sans-avoir*, périt en partie par les mains des Bulgares, en partie par celles des Turcs dans l'Asie mineure. Pierre, avec les débris de ses troupes, regagna Constantinople, où il attendit l'arrivée des princes. Ceux-ci s'étaient donnés rendez-vous dans la capitale de l'empire grec, et ils y arrivèrent les uns en passant par la Hongrie et la Bulgarie, d'autres en traversant l'Illyrie, la Dalmatie, la Macédoine et la Thrace, d'autres enfin s'embarquèrent et arrivèrent par mer à Constantinople. L'empereur Alexis, qui avait mis vainement toute espèce d'entraves à la marche des croisés, parvint à décider les seigneurs à lui prêter le serment de fidélité et entra ainsi avec eux dans des relations féodales. Il se fit en outre promettre, qu'ils

---

(1) On conçoit à peine comment Michaud, dans son Histoire des Croisades, a pu confondre *cette indulgence plénière*, qui ne pouvait être gagnée que par ceux qui étaient en état de grâce, avec *la rémission entière des péchés* qui ne peut être donnée que par l'absolution du prêtre dans le sacrement de Pénitence. C'est une triste preuve de ce fait qui se répète si souvent de nos jours, que des savants distingués ignorent les premiers principes de la religion, à laquelle ils sont censés appartenir.

lui remettraient toutes les anciennes provinces de l'empire grec qu'ils aracheraient aux mains des Turcs, sauf toutefois la Palestine. L'armée, qui comptait trois cent mille guerriers, et s'élevait en tout à six cent mille âmes, n'obéissait pas à un chef unique. Chaque prince était à la tête de ses vassaux. Un corps de quatre mille Grecs l'accompagna. Le plus parfait accord régnait cependant parmi les croisés, grâce aux efforts de l'évêque Adhémar du Puy, et des nombreux prêtres qui se trouvaient dans l'armée.

5. Sur la demande d'Alexis, les croisés attaquèrent la ville de *Nicée*. Kilidsch Arslan, sultan d'Iconium, venu au secours de la ville, fut vaincu, et, après un siége de six semaines, les habitants se rendirent aux Grecs qui avaient (1097) donné de l'argent à la garnison et qui maîtres de la ville, en refusèrent l'entrée aux croisés. Irrités par cette conduite des Grecs, les princes chrétiens continuèrent leur marche à travers l'Asie mineure, combattant sans cesse contre les Turcs. Le sultan *d'Iconium* perdit une seconde bataille près de *Dorylée ;* mais l'armée chrétienne essuya de grandes pertes par suite de maladies, de fatigues et par le manque de vivres. Les croisés étaient arrivés à Tarse en Cilicie, quand une dispute s'éleva entre Tancrède et Baudouin, frère de Godefroid de Bouillon ; il en resulta que *Baudouin* quitta l'armée, suivi de ses vassaux. Ce seigneur s'avança vers l'Euphrate et fut bien reçu par les habitants chrétiens de plusieurs villes et surtout d'*Edesse*, qu'il prit pour résidence. La principauté d'Edesse fut ainsi le premier état chrétien fondé par les croisés. La grande armée, continuant sa marche, arriva devant *Antioche*, en Syrie, ville riche et soumise à *Séjan*, neveu de Malek Schah. L'armée des croisés, réduite de moitié lorsqu'elle mit le siége devant Antioche, perdit encore les deux tiers de ses hommes et presque tous les chevaux par des maladies, qu'avait fait naître un hiver humide et par des désertions multipliées. Le siége d'Antioche durait depuis quatre mois (1098) lorsque la ville fut prise grâce à des intelligences secrètes que Boémond de Tarente avait su y entretenir. Ce prince demanda la souveraineté héréditaire de la ville, et il l'obtint contre la foi des promesses, faites à l'empereur Alexis, qui dès-lors se sépara entièrement des croisés. A peine maîtres de la ville les chrétiens furent assiégés à leur tour par *Kerboga*, sultan de Mossoul, qui arriva à la tête d'une

armée de deux cent mille hommes. Une horrible famine et des maladies provoquées par des nourritures malsaines jetèrent les chrétiens dans un découragement tel, que leurs chefs purent à peine les décider à monter sur les murs pour repousser les attaques des ennemis. Mais la découverte de la sainte lance, qui avait percé le côté du Sauveur, ranima leur courage. Dans une sortie ils fondirent sur l'armée des Turcs et l'anéantirent après un combat de quelques heures. *Boémond* devint *prince d'Antioche* et soumit les contrées environnantes à sa domination. Plusieurs des princes et un grand nombre de chevaliers quittèrent l'armée et se dispersèrent dans la Syrie et la Palestine dans le but de faire des conquêtes pour leur compte.

6. Les croisés, qui continuèrent leur marche et qui ne s'élevaient plus qu'au nombre de vingt cinq mille, donnèrent le commandement à *Godefroid de Bouillon*, guerrier aussi distingué par sa bravoure et sa prudence que par sa piété. Pieds nus et chantant des hymnes et des psaumes les chrétiens s'approchèrent de la ville sainte, qui était bien fortifiée et dans laquelle se trouvait une garnison égyptienne de quarante mille hommes. Les croisés avaient encore à lutter contre le manque d'eau qui coûta la vie à beaucoup d'entr'eux et en même temps à suppléer à l'absence de toutes machines de siége. Mais rien n'arrêta leur ardeur et *Jérusalem* fut prise d'assaut le 15 juillet de l'an 1099. Tous les habitants (1099) musulmans furent tués par les soldats qu'irritaient la résistance vigoureuse, qu'ils avaient trouvée et le souvenir de toutes les misères qu'ils avaient eu à souffrir depuis le moment où ils avaient quitté leur patrie. Après la conquête, on constitua la Palestine en royaume féodal, et Godefroid de Bouillon fut unanimement élu roi de Jérusalem. Il se montra digne de ce trône, réputé alors le plus honorable de la chrétienté. Une nombreuse armée *égyptienne*, venue trop tard pour sauver Jérusalem, fut totalement défaite, près d'*Ascalon*, par une poignée de chrétiens, qu'avaient encore épuisés les fatigues de tant de combats. Des principautés feudataires furent établies dans la Palestine, et les comtés de *Galilée* et de *Tibériade*, de *Tripoli*, de *Joppée*, de *Tyr*, de *Césarée*, de *Barut*, de *Héraclée*, de *Marcab*, devinrent les principaux fiefs de la couronne. — La constitution que l'on donna au royaume de Jérusalem, fut une constitution féodale : on peut même

dire qu'elle fut le type de la monarchie féodale, car on put y réaliser toutes les idées de la féodalité sans avoir à ménager des institutions déjà existantes. Le code, qui contient cette constitution, ainsi que la législation de ce royaume, est connu sous le nom d'*Assises et droits de Jérusalem*. Les Génois, les Pisans et les Vénitiens reçurent, en récompense des services qu'ils avaient rendus, la possession de quelques villes sur les côtes, et des établissements dans plusieurs ports de mer. Ils en retirèrent un large bénéfice pour leur commerce et contribuèrent beaucoup à défendre les nouvelles conquêtes contre les Turcs. Cependant le royaume de Jérusalem trouva son principal appui dans l'institution de la chevalerie et surtout dans les ordres militaires, qui prirent naissance à cette époque.

§ V. DE LA CHEVALERIE. DES ORDRES MILITAIRES. DES ASSASSINS.

AUTEURS A CONSULTER : De la Curne de Ste. Palais, *Mémoires sur la chevalerie*, Paris. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. IV. 6me leçon. Wilke, *Histoire de l'ordre des Templiers*, Leipzic 1827. 2 vol. 8. (en allemand). Vertot, *Histoire des chevaliers de St. Jean*. Voigt, *Histoire de Prusse sous la domination de l'ordre Teutonique*. Kœnigsberg 1827. t. II (en allemand). Hammer, *Histoire des Assassins*. Stuttgard 1818. (en allemand).

1. La chevalerie, cette grande et belle institution du moyen âge, n'est que le développement graduel de deux coutumes, qui existaient déjà chez les peuplades germaniques du temps de Tacite. La première de ces coutumes consistait en ce que les principaux membres de la bande guerrière combattaient à cheval, et que plus tard, dans les royaumes germains dont ils constituèrent sa noblesse, ces guerriers conservaient le droit de servir de la même manière le souverain qui dans la hiérarchie féodale, était leur seigneur; cavalerie et noblesse devinrent ainsi bientôt des termes synonymes, surtout lorsque la classe des hommes libres eut successivement disparu. La seconde coutume, qui servit de base à la chevalerie fut cet acte solennel, par lequel le jeune homme libre, parvenu à un certain âge, était revêtu de ses armes. « C'est là la toge virile des Germains, dit Tacite, c'est chez eux le premier honneur de la jeunesse. »

Cette coutume se conserva pendant et après la migration ; seulement dans la hiérarchie féodale c'était le seigneur, qui revêtit ainsi solennellement de leurs premières armes les fils de ses vassaux. Les jeux ou exercices militaires, qui remontent également à une haute antiquité chez les Germains, et que l'on trouve mentionnés dans l'histoire des princes (842) carlovingiens, contribuèrent beaucoup à donner une constitution plus distincte à la chevalerie. Comme ces jeux étaient des exercices équestres, on n'y admettait que ceux qui avaient le droit de servir à cheval. Plus tard ils reçurent le nom de Tournois et on leur donna une organisation fixe. La chevalerie reçut son dernier développement par les croisades et trouva sa plus haute expression dans les ordres militaires.

2. La chevalerie constitue un ordre distinct dans la société à partir des dixième et onzième siècles. Pour y être reçu, il fallait appartenir à la noblesse féodale. Une longue préparation précédait la réception qui commençait à l'âge de sept ou neuf ans. C'est alors que les chevaliers envoyaient leurs fils soit au château de leur seigneur soit à celui d'un de leurs amis. Le jeune *Page*, c'était le nom que l'on donnait à ces jeunes gens, était élevé dans la maison et en faisait le service jusqu'à l'age de quatorze ans. Par une cérémonie religieuse il était admis au rang d'écuyer ; on lui ceignait l'épée et dès-lors il devait se livrer principalement à l'exercice des armes, en accompagnant le seigneur à la guerre. Une dernière cérémonie religieuse et très-solennelle accompagnait enfin la réception de l'écuyer dans l'*ordre de la chevalerie*. Voici la nature du serment, qu'il prêtait à cette occasion, serment destiné à lui rappeler sans cesse ses principaux devoirs ; il jurait « de craindre, révérer et de servir Dieu religieusement, de combattre pour la foi, de mourir plutôt que de renoncer jamais au christianisme, de servir fidèlement son seigneur, de soutenir le bon droit des plus faibles, des veuves et des orphelins, de n'offenser jamais personne de propos délibéré, de ne jamais se laisser engager à aucune action par l'espoir d'une sordide récompense, de garder inviolablement à l'égard de tout le monde la foi donnée. » La classe la plus influente de la société formait la chevalerie et l'Eglise, en donnant sa sanction à cette institution, se servit de ce moyen puissant pour contenir les passions et pour faire observer les lois de la justice et de la morale. Elle

rendit ainsi un immense service à la civilisation de l'humanité. — Avec la chevalerie les armoiries et les blazons furent introduits et jouèrent un rôle important dans les tournois. Avant d'être admis à un tournoi le chevalier devait prouver devant des juges nommés à cet effet, qu'il était sans reproche et qu'il avait fidèlement observé son serment de chevalier. Cette belle institution dégénéra plus tard, comme le font toutes les choses humaines, et cette dégradation entraîna sa chute.

3. L'union de l'esprit guerrier et du sentiment religieux donna naissance aux ordres militaires, qui furent une véritable fusion de la chevalerie et de la vie monastique. Les trois principaux ordres militaires, qui servirent de modèle à tous les autres, furent l'ordre des *Hospitaliers* ou de *St. Jean*, appelé plus tard l'ordre de *Malte*, l'ordre des *Templiers* et l'ordre *Teutonique*. L'organisation intérieure était la même dans les trois ordres; tous ceux qui y entraient, faisaient outre les trois vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance un quatrième vœu, celui de combattre contre les ennemis de l'Eglise et de protéger les pélerins. L'ordre des Hospitaliers reçut son nom de l'hospice de Saint-Jean à Jérusalem, où il fut établi d'abord. Un chevalier provençal, Gerard, qui arriva à Jérusalem, avec les croisés, conçut le premier l'idée d'introduire dans la communauté, qui déservait cet hospice, le quatrième vœu.
(1118) L'ordre reçut sa règle de Raimond du Puy, premier grand-maître, qui la fit confirmer par le pape Calixte II.
(1125) L'habit des chevaliers consistait en un manteau noir, sur lequel était attachée une croix blanche. L'ordre des *Templiers* fut fondé par neuf chevaliers français, auxquels le roi de Jérusalem Baudouin II donna une aile de son palais, situé près de l'endroit, où avait été l'ancien temple de Salomon. Hugues du Payens en fut le premier grand-maître.
(1198) L'habit des Templiers était un manteau blanc avec une croix rouge. *L'ordre Teutonique* fut fondé, vers la fin du douzième siècle, par des chevaliers allemands qui se trouvaient dans le camp des chrétiens devant la ville d'Accon ou Ptolémais : Henri de Walpot en fut le premier grand-maître. L'habit de l'ordre était un manteau blanc avec une croix noire. Ces ordres étaient sous la juridiction spirituelle des papes, qui leur accordèrent de grands priviléges. Ils devinrent bientôt très-riches par des donations et par les biens

qu'apportaient ceux qui y entraient. La bravoure que montrèrent ces chevaliers surpasse tout ce que l'histoire rapporte. Ce furent ces ordres qui soutinrent si longtemps la lutte contre les Musulmans et défendirent avec tant de persévérance les possessions des chrétiens en Orient.

4. On a comparé à tort à ces ordres militaires la secte des *Assassins*, qui prit naissance en Syrie dans le onzième siècle (1). Hassan, natif de Thous dans le Corasan, qui professait les doctrines des Ismaéliens, devint le fondateur de cette secte religieuse. Avec le secours de ses partisans il se rendit maître du château d'*Alamout*, situé dans (1090) les montagnes de Routbard, pays voisin de Téhéran, capitale actuelle de la Perse. Ses sectaires élevèrent un grand nombre de châteaux forts, d'où ils exercèrent une espèce de domination sur les contrées environnantes. Leur puissance s'étendait jusque dans l'intérieur de la Syrie. Hassan fut connu des siens sous le nom du *Vieux de la Montagne*. Sa principale puissance consistait dans le dévouement et la fidélité sans bornes de ses partisans qui étaient toujours prêts au moindre de ses signes, à donner la mort soit à eux-mêmes, soit aux autres. C'est à l'aide d'une boisson énivrante, appelée *hachich*, et qui valut à ces sectaires le nom d'*Hachichin* ou *d'Assassin*, qu'Hassan leur inspirait un fanatisme capable de braver tous les dangers, animés qu'ils étaient de l'espoir d'entrer au paradis par l'accomplissement fidèle des ordres de leur chef. Personne n'échappait à la vengeance du Vieux de la Montagne, qui se fit ainsi respecter parmi tous les princes musulmans de l'Orient. Après la mort de Hassan, un des commandants des châteaux, lui (1124) succéda et la puissance des chefs des Assassins dura jusqu'à la grande invasion des Mongols, au milieu du trei- (1256) zième siècle.

(1) Voyez sur les Assassins un *Mémoire* de Silvestre de Sacy, dans les *Mémoires de l'Institut*. t. IV, et une *lettre* de Mr Jourdain à Mr Michaud, dans l'*Histoire des Croisades*, t. II, Eclaircissements.

§ VI. HISTOIRE DE FRANCE ET D'ANGLETERRE JUSQU'A LA SECONDE CROISADE.

1066—1147.

AUTEURS A CONSULTER : *Pour l'histoire de France*, les ouvrages de Daniel et Guizot; *pour l'histoire d'Angleterre*, ceux de Lingard, de Lappenberg et de Phillips, *Histoire politique et juridique de l'Angleterre depuis l'arrivée des Normands*. Berlin 1828. 2 vol. 8. (en allemand).

Rois de France : Philippe I 1060—1108. Louis VI, le Gros, 1104—1137. Louis VII 1137—1180. *Rois d'Angleterre*: Guillaume I, le Conquérant, 1066—1087. Guillaume II, le Roux, 1087—1100. Henri I, Beauclerc, 1100—1135. Étienne 1133—1154.

1. Depuis que par la conquête de l'Angleterre un vassal de la couronne de France était monté sur le trône de ce pays, il s'établit entre l'Angleterre et la France une lutte qui dura avec quelques interruptions jusqu'à la fin du quinzième siècle. Il ne pouvait en être autrement, car les relations féodales du souverain puissant d'un grand royaume avec le souverain d'un pays voisin, devaient nécessairement amener des conflits que les armes seules pouvaient terminer. Pendant toute cette période l'histoire de la France ne peut donc être séparée de celle de l'Angleterre. — Après (1066) la bataille de Hastings (1), *Guillaume* s'était rendu à Londres où la plus grande partie de la noblesse anglaise lui prêta le serment de fidélité. Ceux qui s'y refusèrent furent privés des fiefs qu'ils tenaient de la couronne, et Guillaume en investit des seigneurs normands qui étaient venus avec lui en Angleterre. Il agit de même pour les fiefs, dont les tenanciers avaient péri dans la bataille de Hastings, et un nouvel élément entra dès-lors dans la nation anglaise et exerça une grande influence sur le caractère, les mœurs et la langue de ce peuple. Il est cependant faux de prétendre que Guillaume dépouilla toute la noblesse anglo-saxonne de ses biens, pour les donner aux seigneurs normands. Il n'est pas vrai non plus que ce prince ait entièrement changé l'ancienne constitution de l'Angleterre. La mesure par laquelle il se rendit le plus

(1) Voyez pag. 259.

odieux fut le remplacement de la langue anglo-saxonne, par la langue française dans les tribunaux et la législation, ainsi qu'à la cour. Des conspirations et des révoltes ne tardèrent pas à éclater parmi la noblesse anglo-saxonne contre la domination étrangère. Des confiscations de biens eurent alors lieu et servirent à donner de plus en plus une influence prépondérante à la noblesse normande.

2. *Guillaume* força le roi *Malcolm d'Écosse*, qui (1072) avait d'abord donné un asyle à tous les Anglo-Saxons mécontents, à recevoir de lui son royaume à titre de fief. Il repoussa plusieurs attaques des Danois, et donna l'administration de la Normandie à son fils aîné, *Robert*. Celui-ci voulant se constituer indépendant, une guerre éclata entre lui et son père; Robert fut vaincu et se réfugia auprès de Philippe, roi de France. Cependant il se réconcilia (1079) bientôt avec son père. Guillaume, mécontent de l'accueil que Philippe avait fait à son fils, lui déclara la guerre; mais il mourut peu de temps après. Se rendant au vœu de (1087) Grégoire VII, Guillaume avait restitué à l'Eglise tous les biens confisqués ainsi que le privilége de l'immunité. D'un autre côté cependant ils se refusa à entrer avec le Saint-Siége dans les mêmes relations que celles qui existaient entre celui-ci et les autres états chrétiens de l'Europe. Avant sa mort Guillaume partagea ses états entre ses deux fils aînés, *Robert* l'aîné, ne reçut que le duché de Normandie, tandis qu'il destinait le trône d'Angleterre à *Guillaume*, surnommé le *Roux*, pour lequel il avait toujours eu une grande prédilection (1). Robert s'opposa d'abord à ce partage; mais attaqué par son frère, qui aborda avec une armée dans la Normandie, il fut forcé à conclure avec lui un (1091)

---

(1) Voici le tableau généalogique des descendants de Guillaume I:

1. *Guillaume* I
Ep. Mathilde, fille du comte Baudouin V de Flandre,
1066—1087.

Robert, duc de Normandie, 1087—1106 († 1134).	2. *Guillaume* II, le Roux, 1087—1100.	3. *Henri* I, Beauclerc, 1100—1135.	*Adèle* ép. Étienne, comte de Blois.
Guillaume Clito, comte de Flandre.		*Mathilde* ép. Godefroid, comte d'Anjou.	*Théobald.* 4. *Étienne* I, 1135—1154.
		5. *Henri* II, d'Anjou 1154—1189.	

traité, qui confirma le partage fait par Guillaume I, et stipula en outre, qu'en cas de mort de l'un des frères, le survivant hériterait de ses états. Guillaume II, prince ambitieux et actif ne tarda pas, malgré cette convention, à faire de nouveaux essais pour se mettre en possession de la Normandie, et la première croisade lui en offrit une facile oc-
(1096) casion. Robert se croisa et abandonna à son frère le gouvernement de la Normandie pour cinq ans, moyennant une somme d'argent qu'il employa à assembler une armée.

3. La réunion de la Normandie sous le sceptre du souverain d'Angleterre aurait sans doute amené un conflit entre ce pays et la France, si Guillaume-le-Roux n'eût mécontenté les Anglais par sa tyrannie, et par des actes arbitraires, qui violaient à la fois les droits de ses vassaux et ceux de l'Eglise. *Anselm*, archevêque de Cantorbery, un des hommes les plus distingués de son siècle, s'opposa avec fermeté au roi et fut obligé de quitter l'Angleterre, où Guillaume ne parvint néanmoins qu'avec peine à maintenir son autorité. Anselm se rendit à Rome et une excommunication allait frapper le tyran, lorsqu'il fut tué à la chasse par
(1100) une main inconnue. Robert, qui devait succéder à son frère Guillaume, n'étant pas encore revenu de la croisade, *Henri*, le troisième frère, en profita pour se faire couronner roi d'Angleterre. Il y employa le trésor royal dont il s'était emparé et prit plusieurs mesures pour gagner l'affection du peuple. L'archevêque Anselm fut rappelé, les mauvais conseillers furent éloignés de la cour et Henri confirma et augmenta, par une *charte* qu'il publia à cet effet, les droits et priviléges tant des vassaux de la couronne que de l'Eglise. A peine eut-il pris possession du trône, qu'il fut attaqué par son frère *Robert*, qui était revenu en Normandie et qui fondait ses prétentions sur le traité qu'il avait conclu avec son frère Guillaume. La partie normande de la noblesse d'Angleterre se déclara pour Robert, tandis que la partie
(1101) anglo-saxonne soutenait Henri. Cependant la paix fut rétablie entre les deux frères. Robert renonça au trône d'Angleterre et Henri à tout ce qu'il possédait en Nor-
(1105) mandie. Quelques années après, les hostilités recommencèrent et Robert fut vaincu et fait prisonnier par son frère, qui avait passé avec une armée en Norman-
(1106) die. Par la bataille de *Tenchebray*, la Normandie fut

de nouveau réunie à l'Angleterre et Robert fut retenu en prison jusqu'à sa mort. — L'archevêque Anselme (1134) était à la même époque parvenu à faire renoncer le roi Henri aux investitures ecclésiastiques, et avait conclu avec lui une *convention* dans le couvent de *Bec* en Normandie, (1105) convention qui contenait à peu près les mêmes stipulations que le concordat de Worms, par lequel fut terminée dix-sept ans plus tard la guerre des investitures en Allemagne.

4. Le roi de France, *Philippe I*, n'avait pris aucune part à une guerre qui était cependant de la plus haute importance pour lui, car il s'agissait d'un des fiefs les plus considérables de sa couronne. Mais ce prince manquait d'énergie et d'activité, et d'ailleurs une passion criminelle l'avait plongé dans une longue guerre civile. S'étant séparé de sa femme légitime Berthe, il avait enlevé Bertrade, femme du (1093) comte Foulques d'Anjou. Frappé de l'excommunication de l'Eglise, et attaqué par les comtes d'Anjou et de Flandre, il avait rompu cette liaison coupable. Mais après la (1098) mort de la reine Berthe, il avait repris Bertrade, et ce ne fut qu'après une nouvelle excommunication et grâce à l'intervention énergique du clergé assemblé en synode à Paris, qu'il se décida à renoncer à ce mariage illicite. Il (1104) se retira alors dans un couvent et abandonna le gouvernement à son fils *Louis VI, le Gros*, avec lequel il avait déjà été forcé, par les seigneurs, de partager le pouvoir. Philippe mourut quatre ans après. Le jeune roi, prince (1108) guerrier et actif, dirigea d'abord son attention sur les affaires de la Normandie. Le duc Robert avait laissé un fils *Guillaume*, surnommé *Cliton*, qui élevait des prétentions sur la Normandie; il fut secouru par le roi Louis, et les comte d'Anjou et de Flandre; mais il ne put faire valoir ses droits. Une paix fut conclue par l'entremise du (1119) pape Calixte II; Henri fut reconnu par le roi de France comme duc de Normandie et suzerain de la Bretagne. Guillaume Cliton devint plus tard comte de Flandre, après la mort du comte Charles-le-Bon, qui n'avait pas laissé de fils. (1127)

5. Le roi *Henri*, n'ayant plus rien à craindre pour son trône, régna avec violence, augmenta arbitrairement les impôts et viola les droits des vassaux et de l'Eglise. Il mena une vie déréglée, et sa passion pour la chasse fut telle, qu'il défendit aux seigneurs de chasser sur leurs propres terres sans sa permission. Afin de diminuer la puissance des

traité, qui confirma le partage fait par Guillaume I, et stipula en outre, qu'en cas de mort de l'un des frères, le survivant hériterait de ses états. Guillaume II, prince ambitieux et actif ne tarda pas, malgré cette convention, à faire de nouveaux essais pour se mettre en possession de la Normandie, et la première croisade lui en offrit une facile oc-
(1096) casion. Robert se croisa et abandonna à son frère le gouvernement de la Normandie pour cinq ans, moyennant une somme d'argent qu'il employa à assembler une armée.

3. La réunion de la Normandie sous le sceptre du souverain d'Angleterre aurait sans doute amené un conflit entre ce pays et la France, si Guillaume-le-Roux n'eût mécontenté les Anglais par sa tyrannie, et par des actes arbitraires, qui violaient à la fois les droits de ses vassaux et ceux de l'Eglise. *Anselm*, archevêque de Cantorbery, un des hommes les plus distingués de son siècle, s'opposa avec fermeté au roi et fut obligé de quitter l'Angleterre, où Guillaume ne parvint néanmoins qu'avec peine à maintenir son autorité. Anselm se rendit à Rome et une excommunication allait frapper le tyran, lorsqu'il fut tué à la chasse par
(1100) une main inconnue. Robert, qui devait succéder à son frère Guillaume, n'étant pas encore revenu de la croisade, *Henri*, le troisième frère, en profita pour se faire couronner roi d'Angleterre. Il y employa le trésor royal dont il s'était emparé et prit plusieurs mesures pour gagner l'affection du peuple. L'archevêque Anselm fut rappelé, les mauvais conseillers furent éloignés de la cour et Henri confirma et augmenta, par une *charte* qu'il publia à cet effet, les droits et priviléges tant des vassaux de la couronne que de l'Eglise. A peine eut-il pris possession du trône, qu'il fut attaqué par son frère *Robert*, qui était revenu en Normandie et qui fondait ses prétentions sur le traité qu'il avait conclu avec son frère Guillaume. La partie normande de la noblesse d'Angleterre se déclara pour Robert, tandis que la partie
(1101) anglo-saxonne soutenait Henri. Cependant la paix fut rétablie entre les deux frères. Robert renonça au trône d'Angleterre et Henri à tout ce qu'il possédait en Nor-
(1105) mandie. Quelques années après, les hostilités recommencèrent et Robert fut vaincu et fait prisonnier par son frère, qui avait passé avec une armée en Norman-
(1106) die. Par la bataille de *Tenchebray*, la Normandie fut

de nouveau réunie à l'Angleterre et Robert fut retenu en prison jusqu'à sa mort. — L'archevêque Anselme (1134) était à la même époque parvenu à faire renoncer le roi Henri aux investitures ecclésiastiques, et avait conclu avec lui une *convention* dans le couvent de *Bec* en Normandie, (1105) convention qui contenait à peu près les mêmes stipulations que le concordat de Worms, par lequel fut terminée dix-sept ans plus tard la guerre des investitures en Allemagne.

4. Le roi de France, *Philippe I*, n'avait pris aucune part à une guerre qui était cependant de la plus haute importance pour lui, car il s'agissait d'un des fiefs les plus considérables de sa couronne. Mais ce prince manquait d'énergie et d'activité, et d'ailleurs une passion criminelle l'avait plongé dans une longue guerre civile. S'étant séparé de sa femme légitime Berthe, il avait enlevé Bertrade, femme du (1093) comte Foulques d'Anjou. Frappé de l'excommunication de l'Eglise, et attaqué par les comtes d'Anjou et de Flandre, il avait rompu cette liaison coupable. Mais après la (1098) mort de la reine Berthe, il avait repris Bertrade, et ce ne fut qu'après une nouvelle excommunication et grâce à l'intervention énergique du clergé assemblé en synode à Paris, qu'il se décida à renoncer à ce mariage illicite. Il (1104) se retira alors dans un couvent et abandonna le gouvernement à son fils *Louis VI*, *le Gros*, avec lequel il avait déjà été forcé, par les seigneurs, de partager le pouvoir. Philippe mourut quatre ans après. Le jeune roi, prince (1108) guerrier et actif, dirigea d'abord son attention sur les affaires de la Normandie. Le duc Robert avait laissé un fils *Guillaume*, surnommé *Cliton*, qui élevait des prétentions sur la Normandie; il fut secouru par le roi Louis, et les comte d'Anjou et de Flandre; mais il ne put faire valoir ses droits. Une paix fut conclue par l'entremise du (1119) pape Calixte II; Henri fut reconnu par le roi de France comme duc de Normandie et suzerain de la Bretagne. Guillaume Cliton devint plus tard comte de Flandre, après la mort du comte Charles-le-Bon, qui n'avait pas laissé de fils. (1127)

5. Le roi *Henri*, n'ayant plus rien à craindre pour son trône, régna avec violence, augmenta arbitrairement les impôts et viola les droits des vassaux et de l'Eglise. Il mena une vie déréglée, et sa passion pour la chasse fut telle, qu'il défendit aux seigneurs de chasser sur leurs propres terres sans sa permission. Afin de diminuer la puissance des

traité, qui confirma le partage fait par Guillaume I, et stipula en outre, qu'en cas de mort de l'un des frères, le survivant hériterait de ses états. Guillaume II, prince ambitieux et actif ne tarda pas, malgré cette convention, à faire de nouveaux essais pour se mettre en possession de la Normandie, et la première croisade lui en offrit une facile oc-
(1096) casion. Robert se croisa et abandonna à son frère le gouvernement de la Normandie pour cinq ans, moyennant une somme d'argent qu'il employa à assembler une armée.

3. La réunion de la Normandie sous le sceptre du souverain d'Angleterre aurait sans doute amené un conflit entre ce pays et la France, si Guillaume-le-Roux n'eût mécontenté les Anglais par sa tyrannie, et par des actes arbitraires, qui violaient à la fois les droits de ses vassaux et ceux de l'Eglise. *Anselm*, archevêque de Cantorbery, un des hommes les plus distingués de son siècle, s'opposa avec fermeté au roi et fut obligé de quitter l'Angleterre, où Guillaume ne parvint néanmoins qu'avec peine à maintenir son autorité. Anselm se rendit à Rome et une excommunication allait frapper le tyran, lorsqu'il fut tué à la chasse par
(1100) une main inconnue. Robert, qui devait succéder à son frère Guillaume, n'étant pas encore revenu de la croisade, *Henri*, le troisième frère, en profita pour se faire couronner roi d'Angleterre. Il y employa le trésor royal dont il s'était emparé et prit plusieurs mesures pour gagner l'affection du peuple. L'archevêque Anselm fut rappelé, les mauvais conseillers furent éloignés de la cour et Henri confirma et augmenta, par une *charte* qu'il publia à cet effet, les droits et priviléges tant des vassaux de la couronne que de l'Eglise. A peine eut-il pris possession du trône, qu'il fut attaqué par son frère *Robert*, qui était revenu en Normandie et qui fondait ses prétentions sur le traité qu'il avait conclu avec son frère Guillaume. La partie normande de la noblesse d'Angleterre se déclara pour Robert, tandis que la partie
(1101) anglo-saxonne soutenait Henri. Cependant la paix fut rétablie entre les deux frères. Robert renonça au trône d'Angleterre et Henri à tout ce qu'il possédait en Nor-
(1105) mandie. Quelques années après, les hostilités recommencèrent et Robert fut vaincu et fait prisonnier par son frère, qui avait passé avec une armée en Norman-
(1106) die. Par la bataille de *Tenchebray*, la Normandie fut

de nouveau réunie à l'Angleterre et Robert fut retenu en prison jusqu'à sa mort. — L'archevêque Anselme (1134) était à la même époque parvenu à faire renoncer le roi Henri aux investitures ecclésiastiques, et avait conclu avec lui une *convention* dans le couvent de *Bec* en Normandie, (1105) convention qui contenait à peu près les mêmes stipulations que le concordat de Worms, par lequel fut terminée dix-sept ans plus tard la guerre des investitures en Allemagne.

4. Le roi de France, *Philippe I*, n'avait pris aucune part à une guerre qui était cependant de la plus haute importance pour lui, car il s'agissait d'un des fiefs les plus considérables de sa couronne. Mais ce prince manquait d'énergie et d'activité, et d'ailleurs une passion criminelle l'avait plongé dans une longue guerre civile. S'étant séparé de sa femme légitime Berthe, il avait enlevé Bertrade, femme du (1093) comte Foulques d'Anjou. Frappé de l'excommunication de l'Eglise, et attaqué par les comtes d'Anjou et de Flandre, il avait rompu cette liaison coupable. Mais après la (1098) mort de la reine Berthe, il avait repris Bertrade, et ce ne fut qu'après une nouvelle excommunication et grâce à l'intervention énergique du clergé assemblé en synode à Paris, qu'il se décida à renoncer à ce mariage illicite. Il (1104) se retira alors dans un couvent et abandonna le gouvernement à son fils *Louis VI*, *le Gros*, avec lequel il avait déjà été forcé, par les seigneurs, de partager le pouvoir. Philippe mourut quatre ans après. Le jeune roi, prince (1108) guerrier et actif, dirigea d'abord son attention sur les affaires de la Normandie. Le duc Robert avait laissé un fils *Guillaume*, surnommé *Cliton*, qui élevait des prétentions sur la Normandie; il fut secouru par le roi Louis, et les comte d'Anjou et de Flandre; mais il ne put faire valoir ses droits. Une paix fut conclue par l'entremise du (1119) pape Calixte II; Henri fut reconnu par le roi de France comme duc de Normandie et suzerain de la Bretagne. Guillaume Cliton devint plus tard comte de Flandre, après la mort du comte Charles-le-Bon, qui n'avait pas laissé de fils. (1127)

5. Le roi *Henri*, n'ayant plus rien à craindre pour son trône, régna avec violence, augmenta arbitrairement les impôts et viola les droits des vassaux et de l'Eglise. Il mena une vie déréglée, et sa passion pour la chasse fut telle, qu'il défendit aux seigneurs de chasser sur leurs propres terres sans sa permission. Afin de diminuer la puissance des

traité, qui confirma le partage fait par Guillaume I, et stipula en outre, qu'en cas de mort de l'un des frères, le survivant hériterait de ses états. Guillaume II, prince ambitieux et actif ne tarda pas, malgré cette convention, à faire de nouveaux essais pour se mettre en possession de la Normandie, et la première croisade lui en offrit une facile oc-
(1096) casion. Robert se croisa et abandonna à son frère le gouvernement de la Normandie pour cinq ans, moyennant une somme d'argent qu'il employa à assembler une armée.

3. La réunion de la Normandie sous le sceptre du souverain d'Angleterre aurait sans doute amené un conflit entre ce pays et la France, si Guillaume-le-Roux n'eût mécontenté les Anglais par sa tyrannie, et par des actes arbitraires, qui violaient à la fois les droits de ses vassaux et ceux de l'Eglise. *Anselm*, archevêque de Cantorbery, un des hommes les plus distingués de son siècle, s'opposa avec fermeté au roi et fut obligé de quitter l'Angleterre, où Guillaume ne parvint néanmoins qu'avec peine à maintenir son autorité. Anselm se rendit à Rome et une excommunication allait frapper le tyran, lorsqu'il fut tué à la chasse par
(1100) une main inconnue. Robert, qui devait succéder à son frère Guillaume, n'étant pas encore revenu de la croisade, *Henri*, le troisième frère, en profita pour se faire couronner roi d'Angleterre. Il y employa le trésor royal dont il s'était emparé et prit plusieurs mesures pour gagner l'affection du peuple. L'archevêque Anselm fut rappelé, les mauvais conseillers furent éloignés de la cour et Henri confirma et augmenta, par une *charte* qu'il publia à cet effet, les droits et priviléges tant des vassaux de la couronne que de l'Eglise. A peine eut-il pris possession du trône, qu'il fut attaqué par son frère *Robert*, qui était revenu en Normandie et qui fondait ses prétentions sur le traité qu'il avait conclu avec son frère Guillaume. La partie normande de la noblesse d'Angleterre se déclara pour Robert, tandis que la partie
(1101) anglo-saxonne soutenait Henri. Cependant la paix fut rétablie entre les deux frères. Robert renonça au trône d'Angleterre et Henri à tout ce qu'il possédait en Nor-
(1105) mandie. Quelques années après, les hostilités recommencèrent et Robert fut vaincu et fait prisonnier par son frère, qui avait passé avec une armée en Norman-
(1106) die. Par la bataille de *Tenchebray*, la Normandie fut

de nouveau réunie à l'Angleterre et Robert fut retenu en prison jusqu'à sa mort. — L'archevêque Anselme (1134) était à la même époque parvenu à faire renoncer le roi Henri aux investitures ecclésiastiques, et avait conclu avec lui une *convention* dans le couvent de *Bec* en Normandie, (1105) convention qui contenait à peu près les mêmes stipulations que le concordat de Worms, par lequel fut terminée dix-sept ans plus tard la guerre des investitures en Allemagne.

4. Le roi de France, *Philippe I*, n'avait pris aucune part à une guerre qui était cependant de la plus haute importance pour lui, car il s'agissait d'un des fiefs les plus considérables de sa couronne. Mais ce prince manquait d'énergie et d'activité, et d'ailleurs une passion criminelle l'avait plongé dans une longue guerre civile. S'étant séparé de sa femme légitime Berthe, il avait enlevé Bertrade, femme du (1093) comte Foulques d'Anjou. Frappé de l'excommunication de l'Eglise, et attaqué par les comtes d'Anjou et de Flandre, il avait rompu cette liaison coupable. Mais après la (1098) mort de la reine Berthe, il avait repris Bertrade, et ce ne fut qu'après une nouvelle excommunication et grâce à l'intervention énergique du clergé assemblé en synode à Paris, qu'il se décida à renoncer à ce mariage illicite. Il (1104) se retira alors dans un couvent et abandonna le gouvernement à son fils *Louis VI, le Gros*, avec lequel il avait déjà été forcé, par les seigneurs, de partager le pouvoir. Philippe mourut quatre ans après. Le jeune roi, prince (1108) guerrier et actif, dirigea d'abord son attention sur les affaires de la Normandie. Le duc Robert avait laissé un fils *Guillaume*, surnommé *Cliton*, qui élevait des prétentions sur la Normandie; il fut secouru par le roi Louis, et les comte d'Anjou et de Flandre; mais il ne put faire valoir ses droits. Une paix fut conclue par l'entremise du (1119) pape Calixte II; Henri fut reconnu par le roi de France comme duc de Normandie et suzerain de la Bretagne. Guillaume Cliton devint plus tard comte de Flandre, après la mort du comte Charles-le-Bon, qui n'avait pas laissé de fils. (1127)

5. Le roi *Henri*, n'ayant plus rien à craindre pour son trône, régna avec violence, augmenta arbitrairement les impôts et viola les droits des vassaux et de l'Eglise. Il mena une vie déréglée, et sa passion pour la chasse fut telle, qu'il défendit aux seigneurs de chasser sur leurs propres terres sans sa permission. Afin de diminuer la puissance des

traité, qui confirma le partage fait par Guillaume I, et stipula en outre, qu'en cas de mort de l'un des frères, le survivant hériterait de ses états. Guillaume II, prince ambitieux et actif ne tarda pas, malgré cette convention, à faire de nouveaux essais pour se mettre en possession de la Normandie, et la première croisade lui en offrit une facile oc-
(1096) casion. Robert se croisa et abandonna à son frère le gouvernement de la Normandie pour cinq ans, moyennant une somme d'argent qu'il employa à assembler une armée.

3. La réunion de la Normandie sous le sceptre du souverain d'Angleterre aurait sans doute amené un conflit entre ce pays et la France, si Guillaume-le-Roux n'eût mécontenté les Anglais par sa tyrannie, et par des actes arbitraires, qui violaient à la fois les droits de ses vassaux et ceux de l'Eglise. *Anselm*, archevêque de Cantorbery, un des hommes les plus distingués de son siècle, s'opposa avec fermeté au roi et fut obligé de quitter l'Angleterre, où Guillaume ne parvint néanmoins qu'avec peine à maintenir son autorité. Anselm se rendit à Rome et une excommunication allait frapper le tyran, lorsqu'il fut tué à la chasse par
(1100) une main inconnue. Robert, qui devait succéder à son frère Guillaume, n'étant pas encore revenu de la croisade, *Henri*, le troisième frère, en profita pour se faire couronner roi d'Angleterre. Il y employa le trésor royal dont il s'était emparé et prit plusieurs mesures pour gagner l'affection du peuple. L'archevêque Anselm fut rappelé, les mauvais conseillers furent éloignés de la cour et Henri confirma et augmenta, par une *charte* qu'il publia à cet effet, les droits et priviléges tant des vassaux de la couronne que de l'Eglise. A peine eut-il pris possession du trône, qu'il fut attaqué par son frère *Robert*, qui était revenu en Normandie et qui fondait ses prétentions sur le traité qu'il avait conclu avec son frère Guillaume. La partie normande de la noblesse d'Angleterre se déclara pour Robert, tandis que la partie
(1101) anglo-saxonne soutenait Henri. Cependant la paix fut rétablie entre les deux frères. Robert renonça au trône d'Angleterre et Henri à tout ce qu'il possédait en Nor-
(1105) mandie. Quelques années après, les hostilités recommencèrent et Robert fut vaincu et fait prisonnier par son frère, qui avait passé avec une armée en Norman-
(1106) die. Par la bataille de *Tenchebray*, la Normandie fut

de nouveau réunie à l'Angleterre et Robert fut retenu en prison jusqu'à sa mort. — L'archevêque Anselme (1134) était à la même époque parvenu à faire renoncer le roi Henri aux investitures ecclésiastiques, et avait conclu avec lui une *convention* dans le couvent de *Bec* en Normandie, (1105) convention qui contenait à peu près les mêmes stipulations que le concordat de Worms, par lequel fut terminée dix-sept ans plus tard la guerre des investitures en Allemagne.

4. Le roi de France, *Philippe I*, n'avait pris aucune part à une guerre qui était cependant de la plus haute importance pour lui, car il s'agissait d'un des fiefs les plus considérables de sa couronne. Mais ce prince manquait d'énergie et d'activité, et d'ailleurs une passion criminelle l'avait plongé dans une longue guerre civile. S'étant séparé de sa femme légitime Berthe, il avait enlevé Bertrade, femme du (1093) comte Foulques d'Anjou. Frappé de l'excommunication de l'Eglise, et attaqué par les comtes d'Anjou et de Flandre, il avait rompu cette liaison coupable. Mais après la (1098) mort de la reine Berthe, il avait repris Bertrade, et ce ne fut qu'après une nouvelle excommunication et grâce à l'intervention énergique du clergé assemblé en synode à Paris, qu'il se décida à renoncer à ce mariage illicite. Il (1104) se retira alors dans un couvent et abandonna le gouvernement à son fils *Louis VI, le Gros*, avec lequel il avait déjà été forcé, par les seigneurs, de partager le pouvoir. Philippe mourut quatre ans après. Le jeune roi, prince (1108) guerrier et actif, dirigea d'abord son attention sur les affaires de la Normandie. Le duc Robert avait laissé un fils *Guillaume*, surnommé *Cliton*, qui élevait des prétentions sur la Normandie; il fut secouru par le roi Louis, et les comte d'Anjou et de Flandre; mais il ne put faire valoir ses droits. Une paix fut conclue par l'entremise du (1119) pape Calixte II; Henri fut reconnu par le roi de France comme duc de Normandie et suzerain de la Bretagne. Guillaume Cliton devint plus tard comte de Flandre, après la mort du comte Charles-le-Bon, qui n'avait pas laissé de fils. (1127)

5. Le roi *Henri*, n'ayant plus rien à craindre pour son trône, régna avec violence, augmenta arbitrairement les impôts et viola les droits des vassaux et de l'Eglise. Il mena une vie déréglée, et sa passion pour la chasse fut telle, qu'il défendit aux seigneurs de chasser sur leurs propres terres sans sa permission. Afin de diminuer la puissance des

seigneurs, mécontents de ces empiétements sur leurs droits, Henri favorisa les habitants des villes. Il octroya aux habitants de *Londres* une *charte de libertés*, qui devint plus tard la base de la constitution communale de cette ville. Henri entreprit plusieurs expéditions dans les pays de Galles et y établit des colonies flamandes pour maintenir son autorité sur les Gallois, et pour anéantir la résistance de ce peuple, qui était fortement attaché à ses anciennes mœurs, à ses coutumes, à sa langue, en un mot à sa nationalité (1). Malgré ces mesures Henri ne parvint pas
(1035) à le soumettre entièrement. Avant sa mort il avait désigné sa fille *Mathilde*, qui avait épousé en premières noces l'empereur Henri V, et en secondes noces le comte *Godefroid d'Anjou*, comme devant lui succéder au trône d'Angleterre. Mais *Etienne*, fils de sa sœur Adèle et du comte de Blois, et qui avait été élevé à la cour de Henri, s'empara du trésor royal, et parvint à se faire reconnaître au préjudice de son frère aîné Théobald (2). Mais Mathilde envahit la Normandie pour s'en rendre maîtresse; les Gallois prirent les armes, et le roi d'Ecosse David, prenant le parti de Mathilde, déclara la guerre à Etienne. Celui-ci avait été obligé d'augmenter les priviléges des seigneurs, et de leur permettre de bâtir des châteaux fortifiés. Il fut pourtant d'abord heureux. Les Normands expulsèrent Mathilde, prêtèrent hommage à Etienne, et les Ecossais furent défaits
(1138) dans la *bataille de l'Etendard*. Mais lorsqu'il voulut rétablir son autorité sur les seigneurs anglais, une grande
(1139) partie d'entre eux se déclarèrent pour Mathilde, qui arriva en Angleterre avec son frère Robert de Caen. Etienne fut vaincu et fait prisonnier dans la bataille de
(1141) *Lincoln*. Mathilde se fit prêter hommage comme reine d'Angleterre, et continua la guerre contre les partisans d'Etienne. Ce prince recouvra bientôt sa liberté et la guerre civile continua. Mathilde, qui avait perdu son frère
(1147) Robert, quitta l'Angleterre et se rendit en Normandie, sans que pour cela la guerre eut cessé. *Henri*, fils de Mathilde, plus heureux que sa mère, força bientôt

---

(1) Voyez l'excellent travail de Mr Gantrel, *Sur la part que prirent les Flamands à la conquête de l'Angleterre par les Normands*, dans les *Archives historiques de Gand*, 1839.

(2) Voyez ci-dessus le tableau généalogique.

après Etienne à le désigner pour son successeur, (1153)
et monta sur le trône d'Angleterre après la mort de ce prince. (1154)

6. Tandis que cette guerre civile désolait l'Angleterre, un nouvel ordre de choses prenait naissance en France, où *Louis VI*, surnommé *le Gros*, commença avec succès la guerre contre ses vassaux presqu'indépendants, et prépara ainsi de loin la victoire de la royauté sur la féodalité. Louis comprit que pour rétablir son pouvoir il fallait prendre les armes et combattre d'abord contre les seigneurs du duché de France. Il fut secouru par les évêques et les habitants des villes, qui firent de grands efforts pour s'affranchir de l'autorité seigneuriale. En récompense des services qu'elles rendirent au roi, les villes reçurent de lui la confirmation des priviléges, qu'elles avaient obtenus de leurs seigneurs ecclésiastiques ou laïcs, soit en vertu de concessions faites par ceux-ci soit par la violence. Les croisades qui commencèrent alors favorisèrent encore les efforts de Louis, car d'une part un grand nombre de seigneurs allèrent en Palestine suivis de leurs vassaux, ce qui affaiblit la puissance de ces familles seigneuriales ; et d'une autre part, bon nombre de ces guerriers, qui se mettaient au service de quiconque les payaient, quittèrent la France pour suivre les croisés. Il est cependant vrai de dire que l'autorité de Louis n'était pas reconnue dans le midi de la France, dont une partie fut réunie au royaume d'Arragon, lorsque Raimon Bérengaire IV, comte de Barcelone, monta sur le trône de ce dernier pays. Par le mariage de son fils avec *Eléonore*, héritière de Poitou, de Guienne et de Saintonge (l'ancien duché d'Aquitaine), la réunion de ces pays aux domaines de la couronne fut préparée. Louis VI se servit, dans tout ce qu'il entreprit, des conseils de l'abbé *Suger* de Saint-Denis, aussi distingué par sa piété et ses connaissances, que par son habileté comme homme d'état (1). Il lui confia l'éducation de son fils Louis VII, qui n'avait que seize ans à la mort de son père.

---

(1) Nous devons à l'abbé *Suger* une Vie de Louis VI, un grand nombre de lettres et plusieurs autres ouvrages, sources précieuses pour la connaissance d'une période qui est si pauvre en historiens. *M. de Sismondi* a porté un jugement aussi injuste que superficiel sur le caractère et les écrits de cet homme, qui a su gagner l'amour et l'estime de tous ses contemporains.

7. *Louis VII* donnna toute sa confiance à l'abbé Suger, qui dirigea dès-lors les affaires publiques. Grâce à son activité le pouvoir royal s'éleva et se fortifia de plus en plus malgré le caractère faible et la vie licencieuse du roi Louis VII. Dix ans après son avénement, Louis se (1147) croisa pour expier les cruautés qu'il avait commises dans une guerre contre Théobald, comte de Champagne. L'effet le plus important de la politique que son père avait suivie dans la guerre contre la féodalité, politique que Louis VII avait lui-même pleinement adoptée, fut la naissance des constitutions communales dans les principales villes de France.

§ VII. NAISSANCE DES COMMUNES ET DES BOURGEOISIES EN FRANCE ET EN BELGIQUE.

AUTEURS A CONSULTER : Raynouard, *Histoire du droit municipal en France.* Paris 1829. 8. Leber, *Histoire critique du pouvoir municipal en France depuis l'origine de la monarchie.* Paris 1828. Henrion de Pansey, *Du pouvoir municipal en France.* Paris 1830. *Recherches sur les communes et les bourgeoisies*, dans les tom. XI et XII du Recueil des Ordonnances. Hüllmann, *Des villes au moyen âge*, tom. III. (en allemand). Warnkœnig, *Histoire politique et juridique des Flandres, traduite de l'allemand* par Gheldorf. 1838. 2 vol. 8. (1).

1. En examinant la question de l'origine des institutions communales des villes, et de la naissance des classes moyennes, héritières de l'action politique des classes privilégiées, il faut distinguer deux sortes de villes, savoir les villes d'*origine romaine* et les villes d'*origine germaine*. Cette distinction s'applique surtout à la France et aux provinces belges, qui avaient autrefois formé ensemble les Gaules romaines. Dans *le midi de la France*, c'est-à-dire dans les provinces situées entre la Loire, les Pyrénées et les Alpes, un grand nombre de villes avaient conservé le régime municipal romain; et les seigneurs laïcs, les évêques, ou les abbés, qui y avaient fixé leur résidence, n'avaient privé les habitants de ces villes, ni de leur li-

(1) Nous ne citons pas l'ouvrage de Mr Thierry, *Lettre sur l'histoire de France*, à cause des idées fausses qui y sont émises, et qui ont pour cause le système politique dont l'auteur est un des coryphés.

berté personnelle, ni de la part que la constitution de l'empire leur avait accordée dans l'administration de la commune, et dans l'exercice de la basse juridiction. Plusieurs faits prouvent la vérité de cette assertion. On trouve d'abord que des bourgeois siégèrent, à côté des seigneurs ecclésiastiques, dans une assemblée, qui fut tenue à *Narbonne*, vers la fin du onzième siècle. On rencontre (1080) ensuite, pendant la première moitié du douzième siècle, dans toutes les grandes villes de ces provinces, des magistrats communaux, chargés de la basse juridiction et de l'administration de la commune, sans qu'il soit question de l'établissement violent ou pacifique de constitutions communales. Parmi ces villes, qui s'affranchirent ainsi de l'autorité seigneuriale par le rétablissement de leur ancien régime municipal, il faut surtout distinguer les suivantes : *Narbonne*, *Béziers*, *Montpellier*, *Nismes*, *Toulouse*, *Marseille* et *Arles*.

2. Il n'en est pas de même des villes situées *au nord* et *à l'est de la Loire*. L'invasion germaine y avait entièrement détruit les institutions de l'empire romain ; les habitants des villes étaient en partie entrés dans la noblesse féodale, en partie, et ce fut la grande majorité, ils avaient perdu leur liberté personnelle, et avaient été réduits à l'état de servage. Les villes perdirent donc toute leur importance et la plupart d'entre elles ne furent préservées d'une entière destruction que par l'Eglise. Plusieurs devinrent les siéges des évêques, d'autres furent conservées grâce aux monastères ou abbayes établis dans leur enceinte. Les habitants reconnaissaient alors l'autorité seigneuriale des évêques, des abbés ou des seigneurs laïcs. Quelquefois cependant l'autorité et la juridiction étaient partagées entre le prélat et le comte, qui jugeaient chacun la partie des habitants de la ville, qui leur étaient soumis. L'importance des villes s'augmenta bientôt par la plus grande sécurité qu'elles offraient à ceux qui s'occupaient de commerce ou d'industrie, et à côté des vassaux des seigneurs et de la population agricole, il se forma une troisième classe, qui comprenait les commerçants et les métiers. L'indépendance personnelle que donnaient à ces derniers la nature et les profits de leurs occupations provoqua souvent de leur côté une opposition contre l'autorité des seigneurs, lesquels consentaient néanmoins assez facilement à accorder certains priviléges à une classe d'hom-

mes, qui augmentaient la prospérité et les richesses des villes. En outre le besoin d'argent qu'éprouvaient souvent les seigneurs, les força bien des fois à s'adresser à la classe bourgeoise, qui profitait de ces occasions pour augmenter ses priviléges. Souvent encore il y avait révolution et c'était les armes à la main que les habitants des villes conquéraient une charte ou une constitution communale (1). La lutte entre les deux autorités, celle de l'évêque et celle du comte, et surtout la guerre entre la royauté et la féodalité, favorisèrent enfin singulièrement l'affranchissement des communes de l'autorité seigneuriale.

3. L'affranchissement des habitants des villes de l'autorité seigneuriale commença partout par l'*ordre judiciaire*. Tous les peuples de la race germaine attachaient un grand prix au droit d'être jugés par eux-mêmes, et de prendre une part active à l'exercice de la justice. Le premier privilége, que la classe bourgeoise des villes obtint de ses seigneurs, fut celui d'être jugée par un tribunal composé de douze ou treize membres, appelés *échevins* (scabini), et élus annuellement par les bourgeois et parmi eux. Un *maire* (major) présidait ce tribunal, qui n'exerçait d'abord que la basse juridiction, tandis que le seigneur conservait la haute juridiction. Par degrés, celle-ci fut également dévolue au collége des échevins. La commune acquit bientôt aussi le droit d'administrer ses biens, et de nouveaux magistrats furent élus, que l'on appela *jurés* (jurati, consultores). Ceux-ci formaient avec les échevins le *petit conseil*. Dans quelques grandes villes il y eut encore un *grand conseil*, composé des principaux parmi les bourgeois. La classe bourgeoise reçut en outre le droit de s'assembler sur une des grandes places de la ville, pour délibérer sur tout ce qui concernait la commune. Une cloche, placée dans une tour et appelée *beffroi*, servit pour donner le signal à ces assemblées. Les droits et priviléges de la commune étaient

(1) Mr Thierry dans *ses Lettres sur l'Histoire de France* s'est entièrement trompé, en prétendant que les constitutions communales avaient été presqu'exclusivement établies à la suite de révolutions des habitants des villes contre leurs seigneurs. Les exemples de ces révolutions sont assez rares, et ce qui plus est, on trouve que les habitants des villes jouissaient presque toujours de plusieurs droits et priviléges avant que des événements politiques n'eussent eu lieu.

ordinairement consignés dans une *charte*. Les rois de France, Louis VI et Louis VII, confirmèrent souvent ces chartes communales des villes, qui passèrent peu à peu de l'autorité de leurs seigneurs sous celle des rois. D'abord il n'y eut pas de distinction de rang parmi tous ceux qui appartenaient à la classe bourgeoise; mais peu à peu les familles riches, surtout celles qui avaient des propriétés en terres, se séparèrent de la classe des métiers, et formèrent une espèce de noblesse : on les désignait par le nom de *familles patriciennes*. Cette séparation amena souvent des dissensions et des luttes intestines entre la noblesse, qui aspirait au pouvoir, et les métiers qui voulaient demeurer indépendants.

4. Trois villes des *Flandres* furent les premières entre les villes soumises au royaume de France, qui reçurent des constitutions communales d'une manière paisible et légale. Baudouin V, le Pieux, comte de Flandre, donna (1034—1067) aux habitants de *Bruges* et de *Gand* le droit d'élire un collége d'échevins; Baudouin VI, son fils, accorda le même privilége aux habitants de *Grammont*. *Aire*, en Ar- (1068) tois, fut la quatrième ville belge qui reçut ce droit. Dans le courant du douzième siècle, *Saint-Omer*, *Ardres*, *Audenarde*, *Lille* et *Arras* reçurent des constitutions communales des comtes de Flandre. — Le *Mans* fut la première ville dans le nord de la France, qui obtint une (1070) charte, à la suite d'une révolution des habitants contre leur seigneur. L'évêque Baudry donna une charte à sa ville de *Noyon* et la fit confirmer par le roi Louis VI. Raoul, comte de Vermandois, suivit l'exemple de Baudry, et octroya une charte aux habitants de *Saint-Quentin*. Le roi Louis VI confirma encore les chartes de *Laon*, de *Soissons* et d'*Amiens*. Sous le règne de Louis VII, le nombre des villes qui reçurent des constitutions communales, s'accrut considérablement. Elles devinrent bientôt un puissant appui pour la royauté, qui continua à lutter contre la féodalité, et qui finit par triompher complètement de celle-ci.

5. Outre les communes, il y eut en France encore une autre classe de villes, qui jouissaient d'institutions communales, et que l'on désignait par le nom de *bourgeoisies* (bourgesia). La différence entre elles et les communes consistait surtout en ce que dans les bourgeoisies les magistrats communaux n'étaient pas élus par la classe des hommes libres, mais qu'ils étaient nommés par le seigneur, qui

toutefois les choisissait dans cette même classe. Ces villes jouissaient cependant des mêmes prérogatives que les communes, et une charte garantissait leurs droits. Un collége d'échevins était chargé de l'exercice de la basse juridiction. Un droit commun à toutes les villes, qui possédaient des institutions communales, était celui de régler les impôts à payer au seigneur : celui-ci ne pouvait plus arbitrairement augmenter ces impôts, il lui fallait pour cela obtenir le consentement des habitants de la ville. Ce droit acheva l'affranchissement des communes, en plaçant souvent les seigneurs dans une sorte de dépendance a l'égard des villes qui leur étaient soumises.

§ VIII. HISTOIRE DE L'EMPIRE DEPUIS LE CONCORDAT DE WORMS JUSQU'A LA SECONDE CROISADE.

1122—1147.

AUTEURS A CONSULER : Doellinger, *Manuel de l'Histoire de l'Église*, t. II. (en allemand). Raumer, *Histoire des princes de la maison de Hohenstaufen et de leur temps*. Leipzig. 1824. 6 vol. 8. (en allemand).

Empereurs : Henri V † 1125. Lothaire de Saxe 1125—1137. (*Maison de Hohenstaufen ou de Souabe* 1137—1254.) Conrad III 1138—1152.

Papes : Calixte II † 1124. Honorius II 1124—1130. Innocent II 1130—1143. Célestin II 1143—1144. Luce II 1144—1145. Eugène III 1145—1153.

1. La maison de Franconie, qui avait occupé le trône d'Allemagne pendant un siècle entier, s'éteignit à la mort de Henri, et trois princes furent désignés par l'assemblée électorale comme dignes du trône. *Frédéric* de Hohenstaufen, duc de Souabe, *Lothaire* de Supplinbourg, duc de Saxe et *Léopold*, margrave d'Autriche. La maison de Hohenstaufen avait été favorisée par l'empereur Henri V, qui avait laissé tous les biens de sa famille à ses deux neveux Frédéric, duc de Souabe, et Conrad frère de ce dernier, duc de Franconie (1). Léopold IV, margrave d'Autriche, se distinguait

(1) Voici la parenté :

Henri IV

Henri V, | *Agnes* ép. *Frédéric* de Hohenstaufen, duc de Souabe.

Frédéric, duc de Souabe. — *Conrad*, duc de Franconie et empereur.

Frédéric I, Barberousse.

par sa piété et sa bravoure; Lothaire, duc de Saxe, gouvernait presque tout le nord de l'Allemagne. Les suffrages des électeurs se réunirent sur ce dernier prince, et Frédéric de Hohenstaufen fut forcé de prêter hommage au nouveau roi. S'étant refusé cependant à rendre plusieurs domaines impériaux, dont il avait pris possession avec les biens allodiaux de feu l'empereur Henri V, il fut mis au ban de l'empire et une guerre éclata entre Lothaire et les deux frères de Hohenstaufen. Pour augmenter sa puissance, et pour attacher à son intérêt les princes voisins de la Souabe, Lothaire donna au duc *Conrad* de *Zœhringen* le gouvernement du royaume de Bourgogne, et maria sa fille *Gertrude* à *Henri* le Superbe, duc de Bavière, qu'il investit en même temps du duché de Saxe. La maison de *Welf*, à laquelle appartenait Henri, jeta ainsi les fondements de sa puissance, et devint en même temps rivale de la maison des Hohenstaufen, appelés aussi *Weiblingen* ou Wiblingen (1). La guerre contre les frères de Hohenstaufen dura pendant neuf ans. *Conrad*, frère de Frédéric, (1126—1135) se rendit d'abord dans la Lombardie, où il fut couronné roi par Anselm, archevêque de Milan; mais ayant été frappé d'excommunication par le pape Honorius II, il perdit son autorité et retourna en Allemagne. Lothaire fut bientôt reconnu dans toute l'Allemagne, excepté en Souabe. Cependant les Hohenstaufen, ayant perdu la ville d'Ulm, qui s'était rendue au duc Henri de Bavière et de Saxe, se (1134) réconcilièrent avec Lothaire et lui prêtèrent hom- (1135) mage.

2. Cette paix mit Lothaire en état d'intervenir avec plus d'énergie dans les affaires de l'*Italie*. Des désordres avaient éclaté à Rome après la mort du pape Honorius II; son successeur, *Innocent II*, avait été expulsé de la (1130) ville par une faction qui avait donné la tiare au cardinal *Pierre-Léone*, homme ambitieux et hautain, qui prit le nom d'*Anaclet II*. Innocent s'était d'abord rendu en France, et de là à Liége, où il avait eu une entrevue avec Lothaire, qu'il avait engagé à venir en Italie. Lothaire ayant accueilli cette invitation avait reçu le diadême impérial des (1132)

(1) C'est là l'origine des noms des deux partis politiques des *Welfs* ou *Guelfes* et des *Weiblingen* ou *Gibellins*, qui diviserent surtout le nord de l'Italie pendant plusieurs siècles.

mains du pape. Cependant il n'avait emmené avec lui en Italie qu'une faible suite, à cause de la guerre d'Allemagne, et ainsi l'empereur n'avait pu rétablir l'ordre à Rome, dont une partie était encore au pouvoir de l'antipape, qui était soutenu d'ailleurs par *Roger II*, neveu de Robert Guiscard et souverain de Naples et de Sicile. Après sa réconciliation avec les
(1136) Hohenstaufen, Lothaire se rendit une seconde fois en Italie à la tête d'une nombreuse armée, rétablit son autorité dans la Lombardie, et, après avoir été couronné roi des Lombards à Milan, il marcha contre Rome. L'antipape perdit son autorité et l'empereur tourna ses armes contre Roger qu'il priva de la souveraineté sur la Pouille et la Calabrie. Le pape Innocent II, comme suzerain sur ces pays, en investit un seigneur normand, *Rainulf*. Lo-
(1137) thaire mourut à Trente pendant son retour en Allemagne sans laisser de fils.

3. La lutte entre les deux maisons rivales des *Welfs* et des *Hohenstaufen*, commença à la mort de Lothaire. *Henri-le-Superbe*, duc de Bavière et de Saxe, et chef de la maison de Welf, prétendit à la couronne qui semblait ne pouvoir lui échapper à cause de sa puissance qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'à la mer du Nord. Mais cette grande puissance, et le caractère hautain de ce prince, décidèrent un grand nombre d'entre les électeurs à ne pas attendre la grande assemblée électorale, qui devait avoir lieu à Mayence. Ils se réunirent à Coblence et élurent pour roi *Conrad*
(1138) de Hohenstaufen, duc de Franconie et qui avait déjà porté la couronne lombarde. Henri refusa de recevoir du nouveau roi l'investiture des duchés qu'il possédait à titre de fief, et Conrad prit de là occasion de déclarer qu'il était contraire aux coutumes de l'empire, qu'un seigneur possédât deux duchés à la fois. Mais Henri refusa de renoncer à l'un des duchés, et Conrad le mit au ban de l'empire sans le faire juger par un tribunal de seigneurs. Il investit du duché de Bavière, *Léopold V*, margrave d'Autriche, et du duché de Saxe, *Albert* de Ballenstædt, surnommé l'Ours, et margrave de la Saxe du nord. Ce dernier prince avait déjà fait des conquêtes sur les Slaves-Wendes, voisins de la Saxe, et prenant plus tard le titre de margrave de Brandenbourg, il fonda la ville de *Berlin*, et jeta les bases de la grandeur de la *maison de Brandenbourg*. Léopold, qui, à la même époque, fonda la ville de *Vienne*, prépara la grandeur de la *maison d'Autriche*.

4. Cependant la sentence dont Henri-le-Superbe avait été frappé, excita un mécontentement général parmi les seigneurs de la Bavière et de la Saxe. En se mettant à la tête des seigneurs saxons, Henri parvint à maintenir son autorité en Saxe et à en expulser Albert. Mais il mourut deux ans après, (1140) laissant un fils, *Henri*, surnommé plus tard *le Lion*, et âgé de dix ans. Les Saxons le reconnurent pour leur duc, et Conrad ne put parvenir à mettre Albert l'Ours en possession du duché de Saxe. Welf VI, frère de Henri-le-Superbe, combattit avec un même succès en Bavière contre le margrave Léopold V d'Autriche. Après la mort de ce dernier prince, son frère et successeur, Henri, épousa Gertrude, veuve de Henri-le-Superbe, et l'on en vint alors à un arrangement. Henri-le-Lion reçut le duché de (1142) Saxe, et renonça à ses prétentions sur la Bavière en faveur du margrave d'Autriche. Pour indemniser Albert l'Ours, Conrad déclara le margraviat de Brandenbourg indépendant des ducs de Saxe, et accorda aux margraves de ce pays le même rang qu'occupaient les ducs de l'empire. Welf fut forcé de mettre bas les armes. Pendant que ces guerres occupaient le roi Conrad, et l'empêchaient de se rendre en Italie, la nouvelle des progrès des Turcs dans la Palestine et de la prise d'Edesse par eux, arriva en Europe. La voix puissante d'un pauvre abbé du couvent de Clairvaux s'éleva alors, et mit en mouvement tout l'Occident chrétien. Une nouvelle croisade, œuvre de saint Bernard, poussa de nouveau les peuples chrétiens à une guerre contre l'Orient.

CHAPITRE XIV.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT ET DE L'ORIENT DEPUIS LA SECONDE CROISADE JUSQU'A L'AVÉNEMENT D'INNOCENT III AU TRONE PONTIFICAL.

1147—1198.

§ I. NAISSANCE DE NOUVEAUX ORDRES MONASTIQUES. HISTOIRE DES LETTRES. ABAILARD. ARNOLD DE BRESSE. ST. BERNARD.

AUTEURS A CONSULTER : Neander, *Saint Bernard*, une Monographie (en allemand). *Histoire littéraire de la France.*

1. L'institution des ordres monastiques, que saint Benoît de Nursia avait définitivement organisée au sixième siècle, avait exercé une immense influence sur la civilisation de l'Europe. La règle de saint Benoît avait été généralement adoptée dans tout l'Occident chrétien, et avait servi de modèle pour la vie ascétique pendant trois siècles. Cependant la discipline des couvents s'était relâchée, et Louis-le-Débonnaire convoqua une assemblée de moines et d'ab-
(817) bés, à Aix-la-Chapelle, pour remédier à cet état de décadence. L'assemblée, sous la présidence de *saint Benoît d'Aniane*, revisa la règle de saint Bénoît de Nursia et y introduisit plusieurs modifications. Mais les invasions des *Normands* et des *Magyares* devinrent funestes aux couvents et aux abbayes, dont la plupart furent détruits ou réduits à un tel état de misère que toute vie régulière vint naturellement à cesser. Une nouvelle réforme fut nécessaire, et la vie monastique fut sauvée et rétablie dans la première moitié du dixième siècle, par les deux grands hommes *Bernon*, et son disciple et successeur *saint Odon*, tous les
(927) deux abbés du couvent de Clugny, que le duc Guillaume d'Aquitaine avait fondé. Quelques changements furent faits à la règle de saint Benoît, et un grand nombre de monastères furent rétablis ou fondés. La règle de Clugny fut adoptée dans toute la France, en Allemagne, en Italie et même en Espagne et en Pologne. Le couvent de Clugny eut sa plus brillante période sous l'abbé *saint Odilon* (995-

1048). L'exemple de ce Saint d'une part, et d'autre part, la corruption générale de la société au dixième et onzième siècles, voilà les deux principales causes qui donnèrent naissance à un grand nombre d'ordres monastiques, qui furent fondés dans le courant du onzième et au commencement du douzième siècle. Voici les noms de ces ordres et les dates de leur fondation : l'ordre des *Camaldules*, fondé par *saint Romuald* vers l'an 1023; la congrégation de *Valombrosa*, fondée par *saint Gualbert* vers l'an 1036; l'ordre de *Grammont* ou des *Bons Hommes*, fondé par *saint Etienne de Tigerno* vers l'an 1083; l'ordre des *Chartreux* fondé par *saint Brunon* vers l'an 1084; l'ordre de *Fontevault*, fondé par *Robert d'Arbrissel* vers l'an 1094; l'ordre de *Citeaux* ou des *Bernardins*, fondé par *saint Robert* vers l'an 1098; l'ordre des *Prémontrés* ou *Norbertins*, fondé par *saint Norbert* vers l'an 1119; l'ordre des *Carmes*, fondé en Palestine par *Berthold* vers l'an 1150.

2. Les nouveaux ordres adoptèrent la règle de saint Benoît avec des modifications; cette règle devint d'autant plus sévère que la licence du monde était plus grande. Dans plusieurs de ces ordres, comme dans celui des Camaldules et à Valombrosa, les moines vivaient en anachorètes dans des ermitages dispersés, et ne se réunissaient que les dimanches dans une église commune. Dans d'autres, comme dans celui des Chartreux, bien que réunis dans un seul couvent, les moines étaient séparés entre eux par la défense de ne jamais se parler. Le genre de vie de tous ces ordres était des plus rigoureux. Les moines se levaient plusieurs fois la nuit pour prier; ils ne mangeaient jamais de viande; leur nourriture était simple et grossière. A la culture des champs qui leur produisait leurs aliments, ils joignaient les exercices de piété, l'étude et la prédication. Les trois ordres, qui parvinrent les premiers à un haut degré de développement, furent ceux des *Chartreux*, de *Citeaux* et des *Prémontrés*. Ils acquirent une grande influence sur l'état religieux, moral et intellectuel de la société. Ils cultivèrent les sciences et les lettres et formèrent les hommes remarquables, qui se mirent à la tête du grand mouvement religieux, intellectuel et social, qui se manifesta aux douzième et treizième siècles. Saint Bernard appartenait à l'ordre de Citeaux dont il acheva l'organisation. Les grands papes Alexandre III, Innocent III, Honorius III, Céles-

tin III sortirent de l'ordre des Prémontrés. Le nombre des couvents s'accrut prodigieusement. Ainsi, au commencement du treizième siècle, plus de deux mille monastères observaient la règle de Citeaux; plus de 211 la règle si rigide des Chartreux ; et, avant la mort de saint Norbert, il y avait déjà plus de dix mille moines qui suivaient sa règle. Ces ordres s'étaient répandus dans tous les pays chrétiens de l'Europe.

3. Le mouvement intellectuel, qui avait commencé à se manifester au commencement du neuvième siècle grâce aux efforts de Charlemagne, s'était presqu'éteint vers la fin du même siècle. Les désordres intérieurs et les guerres civiles qui avaient désolé les royaumes sortis de l'empire carlovingien, et les invasions des Normands et des Magyares avaient plongé l'Europe dans une nouvelle barbarie intellectuelle. Les monastères ainsi que leurs écoles avaient été en grande partie détruits. Les évêques avaient échangé les fonctions de pasteurs et d'instituteurs du peuple contre le métier des armes, et l'institution des chanoines était tombée en désuétude. Aussi l'histoire des lettres est-elle stérile en écrivains et savants vers la fin du neuvième et pendant tout le dixième siècle. L'abbé *Gerbert*, plus tard pape sous le nom de Silvestre II, fut presque le seul soutien de la science pendant le dixième siècle. Avec le siècle suivant, une nouvelle ère s'ouvrit pour la science. L'école du monastère de Bec, en Normandie, devint le foyer d'où une nouvelle lumière se répandit sur l'Europe. Deux hommes s'y formèrent et devinrent les auteurs d'une philosophie catholique, si souvent décriée et si peu comprise, connue sous le nom de philosophie scolastique. *Lanfranc* et *saint Anselm*, qui montèrent l'un et l'autre sur le siége de Cantorbéry en Angleterre, donnèrent un grand élan à l'esprit humain par leur zèle pour les sciences et par leurs écrits philosophiques. Anselm créa un ensemble de spéculations correspondant aux dogmes, et ses idées furent développées par un grand nombre de savants, qui enseignèrent dans l'école ou académie de Paris, qui brilla par eux d'un éclat extraordinaire.

4. L'abbé Gerbert avait déjà enseigné dans cette école, qui devint surtout célèbre par les philosophes scolastiques *Roscelin* et *Guillaume* de Champeaux, auteurs des deux systèmes *Nominaliste* et *Réaliste*, dont les partisans combattirent entre eux avec le plus grand acharnement. C'est là

qu'acquit une triste célébrité, et par ses erreurs et par les égarements de sa vie, le fameux *Abailard*. Abandonnant la philosophie qu'il avait enseignée avec tant de succès que l'on compte parmi ses disciples plus de vingt cardinaux et plus de cinquante évêques, Abailard s'occupa de théologie, et tomba dans plusieurs hérésies qui furent condamnées aux conciles de Soissons et de Sens. Cependant il finit par se réconcilier avec l'Eglise avant qu'il ne mourût au couvent de Châlons sur Saone. Les doctrines héré- (1142) tiques d'Abailard furent adoptées et propagées par son disciple *Arnold*, natif de *Bresse* dans la Lombardie. Après avoir étudié la philosophie à Pavie, Arnold retourna dans sa patrie et commença à prêcher contre l'existence extérieure et la position politique de l'Eglise. Il prétendit qu'aucun prêtre ni aucun couvent ne pouvait rien posséder, que les évêques ne pouvaient pas exercer des droits régaliens, et que par conséquent celui qui spoliait l'Eglise et le clergé, faisait une œuvre agréable à Dieu. Ces doctrines trouvèrent un bon accueil dans les villes lombardes, qui s'efforçaient à cette époque de se soustraire à l'autorité des évêques, leurs seigneurs. Le pape Innocent II, lui ayant (1139) imposé silence, Arnold se retira au-delà des Alpes, et prêcha ses erreurs dans le midi de la France et de l'Allemagne. Cependant il avait trouvé des partisans à Rome même. Une révolution éclata et les Romains, refusant (1142) de reconnaître le pape comme leur souverain temporel, proclamèrent la république et instituèrent un sénat. *Innocent II* mourut avant d'avoir pu rétablir son auto- (1143) rité, et ses deux successeurs, *Célestin II* et *Luce II*, ne furent pas plus heureux que lui. *Eugène III* s'adressa (1145) alors à l'empereur Conrad III et le pria de venir à son secours. Cependant les Romains avaient aussi envoyé une ambassade à ce prince, chargée de l'inviter, au nom *du sénat et du peuple de Rome*, à accepter la souveraineté de la ville et à rétablir l'empire romain. Conrad se prononça contre ces derniers et il se préparait à une expédition en Italie, lorsque les discours de saint Bernard le décidèrent à se croiser.

5. L'homme qui exerça la plus grande influence sur son siècle, qu'il dominait en quelque sorte, ce fut *saint Bernard;* né d'une famille noble, à Fontaines en Bour- (1091) gogne, il s'était dès sa jeunesse destiné aux études. Il se

rendit d'abord à Paris, où il suivit pendant quelque temps les cours d'Abailard, mais, peu satisfait de la dialectique subtile et des spéculations des philosophes, il se retira à Citeaux où saint Robert venait de fonder son ordre. Sa vie exemplaire, ses connaissances profondes et son éloquence irrésistible attirèrent bientôt tant de novices à Citeaux, que l'on fut obligé de fonder trois autres couvents. Saint Bernard devint abbé de Clairvaux. Du fond de sa solitude il gouverna l'Europe; les évêques et les seigneurs, les rois et les papes s'adressaient sans cesse à lui, demandant son avis et le prenant pour arbitre dans leurs différends; rien n'échappait à sa vigilance et à sa sollicitude pour le bien-être de l'Eglise et de la société. Les fausses doctrines d'Abailard et d'Arnold de Bresse, ainsi que les vices du clergé, la tyrannie des princes et la discorde des villes lombardes, il combattit tout avec la même énergie. Dans la Lombardie, il parvint à faire cesser pour quelque temps les guerres civiles, et à faire reconnaître le pape Innocent II au lieu de l'antipape Anaclet II. Mais le grand rôle, qui lui était réservé, commença lorsque les nouvelles de la prise d'Edesse par les Turcs, et l'annonce des dangers dans lesquels se trouvait le royaume de Jérusalem, arrivèrent en Europe. C'est alors qu'il remua de sa voix puissante les princes et les peuples chrétiens de l'Occident.

§ 2. HISTOIRE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM. CROISADES DE CONRAD III ET DE LOUIS VII.

1100—1149.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Michaud et de Wilken.

Rois de Jérusalem, Godefroid de Bouillon † 1100. Baudouin I 1100—1118. Baudouin II 1118—1131. Foulques d'Anjou 1131—1143. Baudouin III 1143—1162.

1. *Godefroid de Bouillon* n'occupa pas longtemps le trône de Jérusalem dont il était si digne à plus d'un titre. A sa mort deux princes aspirèrent à lui succéder, *Boémond*, prince d'Antioche, le plus vaillant et le plus puissant parmi les croisés, et *Baudouin*, prince d'Edesse et frère de Godefroid. Mais le premier avait été fait prisonnier par l'émir turc Ebn Danischmond, qui venait de fonder une principauté indépendante dans le midi de l'Arménie sur les con-
(1100) fins du territoire d'Antioche. *Baudouin I* succéda

donc à son frère, conformément aux Assises de Jérusalem. Il investit du comté d'Edesse son neveu Baudouin du Bourg, et arrivé à Jérusalem il signala le commencement de son règne par une grande victoire qu'il remporta, près (1101) d'Ascalon, sur une armée égyptienne, venue pour reconquérir la Palestine. Cependant la nouvelle de la fondation du royaume de Jérusalem avait ranimé en Europe le zèle des croisades. Trois armées nombreuses s'assemblèrent : la première, sous la conduite de l'archevêque Anselm de Milan, du comte Etienne de Blois et d'un grand nombre de seigneurs français ; la seconde, sous le commandement du comte Guillaume de Nevers ; et la troisième, sous celui des comtes Guillaume d'Aquitaine, Hugues de Vermandois et Welf de Bavière. Ces trois armées, qui se suivirent de très-près, furent presqu'entièrement anéanties par les Turcs dans l'Asie mineure, qu'elles traversèrent, en dirigeant leur marche directement sur Bagdad, centre de l'Islamisme. Il n'en arriva en Palestine que de faibles restes, et le roi de Jérusalem n'aurait pu faire de nouvelles conquêtes sans le secours des trois puissantes villes de l'Italie, de Gênes, Pise et Venise. Les croisés, qu'elles transportèrent en Orient sur leurs flottes, mirent Baudouin I en état d'attaquer et de prendre la ville d'Accon, un des meilleurs ports (1104) de la Palestine.

2. Deux puissants ennemis menaçaient sans cesse les principautés chrétiennes établies au nord de la Palestine, les *Turcs* d'Iconium et d'Irac, et les *Grecs*. L'empereur *Alexis*, profitant de la captivité de Boémond, prince d'Antioche, attaqua cette principauté qui s'étendait sur une partie de la Cilicie. Mais il fut repoussé par Boémond, qui avait racheté sa liberté, et qui marcha alors au secours du comté d'Edesse. Baudouin du Bourg avait partagé ce pays avec son cousin Joscelin de Courtenay, qui avait fixé sa résidence à Tellbacher. Cette division du comté d'Edesse eut des suites funestes. Mahomet, sultan turc d'Irac, vainquit les chrétiens dans une grande bataille. Bau- (1104) douin et Joscelyn furent faits prisonniers, et Boémond se sauva avec peine. Attaqué de nouveau par les Grecs, il quitta Antioche et retourna en Italie, pour cher- (1105) cher du secours. Ayant assemblé une armée, il passa en Epire pour forcer les Grecs à abandonner la guerre en Orient. Mais il mourut peu après ne laissant qu'un (1110)

fils mineur, *Boémond II*, pour lequel Tancred administra la principauté d'Antioche. La prise de *Tripoli* par *Ber-*
(1109) *tram*, fils de Raimond de Toulouse, et la fonda-
tion d'une principauté féodale augmenta la puissance du
(1110) royaume de Jérusalem, qui fut encore agrandi par la possession de *Sidon*. Baudouin I s'était rendu maître de cette ville avec le secours des *Norvégiens*, qui étaient arrivés en Palestine sous la conduite de leur roi *Sigurd*. Ce prince ne demanda d'autre récompense qu'un morceau du bois de la vraie croix, qu'il donna à la cathédrale de saint Olav à Drontheim. Baudouin I continua avec le plus grand succès la guerre contre les Turcs, et forma enfin le projet de renverser le trône des khalifs Fatimides de l'Egypte. Il envahit ce pays et il avait déjà pénétré jusqu'à trois jour-
(1118) nées du Caire, lorsque la mort l'enleva au milieu de ses victoires.

3. La mort de Baudouin I marque le commencement de la décadence du royaume de Jérusalem. *Baudouin* du Bourg, prince d'Edesse, lui succéda et investit son cousin Joscelin du comté d'Edesse. Mais celui-ci resta à Tellbacher, et tout en donnant des tournois, il négligea la défense de ses frontières contre les Turcs. Surpris par *Balac*, sultan turc d'Alep,
(1122) Joscelin fut fait prisonnier. Baudouin alla à son secours, mais il fut vaincu et tomba lui-même entre les
(1123) mains des ennemis. Joscelin s'évada, mais le roi resta prisonnier pendant plus d'un an. Il racheta sa liberté
(1124) quand la ville de *Tyr* fut prise par Guillaume de Buris, administrateur du royaume, et qui avait été secouru par les Vénitiens. Baudouin II continua la guerre avec la plus grande énergie et trouva de vaillants alliés dans les deux ordres des *Hospitaliers* et des *Templiers*, qui se développèrent rapidement, et qui élevèrent un grand nombre de monastères sur les frontières du royaume, monastères qui étaient en même temps des châteaux fortifiés et défendus par ces moines guerriers. Baudouin II n'avait que deux filles, dont il maria l'une, *Elise*, à Boémond II d'Antioche, l'autre, *Mélisende*, à Foulques, comte d'Anjou, qui était arrivé en Palestine comme croisé, et qui fut désigné comme successeur de Baudouin au trône de Jérusalem. *Baudouin II*
(1131) mourut après une expédition malheureuse contre *Damas*. *Boémond II* d'Antioche et *Joscelin I* d'Edesse étaient morts dans la même année et le royaume de Jéru-

salem fut ainsi privé de ses plus valeureux défenseurs. Aussi des guerres civiles éclatèrent et le roi Foulques eut à combattre pendant plusieurs années pour se faire reconnaître dans son royaume.

4. Pendant que ces désordres affaiblissaient le royaume de Jérusalem, un puissant état turc se forma au nord de ce royaume. *Emadeddin Zenki*, fils d'un émir turc, s'était distingué par sa bravoure et son habileté dans les guerres contre les chrétiens, et en récompense, il avait été nommé par Alp Arslan, sultan de Mossoul, gouverneur (1128) de la Mésopotamie et de la Syrie avec te titre d'*Atabek* (1). Zenki combattit dès-lors avec succès contre les princes turcs de Damas et contre les chrétiens de Jérusalem, et gagna l'affection de tous ses sujets par la justice avec laquelle il gouverna. Il affermit ainsi son pouvoir et se mit à même de résister à l'empereur grec *Jean*, qui avait succédé (1118) à son père Alexis I, et qui avait recommencé avec activité la guerre dans l'Asie mineure et en Syrie. Après avoir anéanti la nation des *Petschénégues*, et repoussé les Hon- (1123) grois, *Jean* reconquit une partie de l'Asie mineure sur les Turcs d'Iconium et tourna ses armes contre (1133) *Leon I*, roi chrétien d'Arménie et contre la prin- (1137) cipauté d'Antioche. Le roi Foulques avait investi *Raimon*, comte de Poitou, de la principauté d'Antioche et l'avait marié à Constance, fille de Boémond II. Attaqué par les (1136) Grecs, Raimon eut été obligé de prendre Antioche à titre de fief de l'empereur Jean, qui s'en serait rendu maître, si une expédition malheureuse contre Zenki et une révolte des habitants d'Antioche n'eussent forcé ce prince à retourner (1138) à Constantinople. Il revint encore une fois et assiégea Antioche, mais il mourut, et son fils *Manuel*, qui (1143) continua la guerre, conquit la plus grande partie de la principauté d'Antioche, et força Raimon à venir à Constantinople et à lui prêter le serment de fidélité. (1144)

5. Le roi *Foulques* ne put venir au secours de son vassal le prince d'Antioche, parce qu'il était sans cesse attaqué lui-même par Zenki. Une alliance que Foulques avait conclue (1139) avec le souverain turc de Damas, qui craignait aussi la puissance de Zenki, sauva le royaume de Jérusalem. Mais

(1) Un auteur moderne a assimilé avec raison cette charge à celle des *maires du palais* chez les Francs.

(1143) Foulques mourut quelque temps après, laissant le trône à son fils mineur *Baudouin III*, qu'il avait placé sous la tutelle de sa mère Mélisende. Zenki, profitant de la mort de Foulques, attaqua la ville d'Edesse. *Joscelin II* n'avait pas quitté la ville de Tellbâcher, et avait abandonné
(1144) Edesse. La ville tomba au pouvoir de Zenki, mais celui-ci fut assassiné, au moment où il allait achever la
(1146) conquête de la principauté d'Edesse. Joscelin reprit Edesse, mais il en fut expulsé de nouveau par *Noureddin*, fils de Zenki, qui détruisit la ville de fond en comble. La
(1147) perte d'Edesse était d'autant plus préjudiciable pour le royaume de Jérusalem que le jeune roi Baudouin III avait rompu l'alliance avec le prince de Damas, et entrepris une expédition malheureuse contre son ancien allié. Toute
(1147) son armée avait été taillée en pièces et il n'avait qu'avec peine échappé lui-même au carnage. Une alliance, conclue entre Noureddin et le prince de Damas, menaçait le royaume de Jérusalem d'une ruine totale, mais il fut sauvé encore une fois par le zèle des peuples chrétiens de l'Occident.

6. Des lettres et des messagers arrivèrent en Europe de la part des prélats et des seigneurs de Jérusalem ainsi que du roi Baudouin III. Mais le pape *Eugène III* avait été forcé de quitter l'Italie à la suite d'une révolte des Romains,
(1146) provoquée par les doctrines d'Arnold de Bresse. Il se trouvait en France lorsqu'il reçut ces tristes nouvelles de la Palestine, et il chargea *Bernard*, abbé de Clairvaux, de prêcher une croisade. *Louis VII*, roi de France, n'hésita pas à se croiser : il convoqua une assemblée générale des seigneurs de son royaume à Vézélay, et, après un discours de saint Bernard, toute l'assemblée s'écria, comme autrefois à Clermont, Dieu le veut, la croix ! Saint Bernard déchira son manteau pour satisfaire à la demande de tous ceux qui voulaient recevoir la croix de ses mains. Pendant que toute la France s'armait, saint Bernard se rendit en Allemagne et y excita le même enthousiasme pour la guerre sainte. L'empereur *Conrad III* seul se déclara contre la croisade. Il fuyait devant l'irrésistible missionnaire, qui l'atteignit à Spire et parvint à vaincre sa résistance. L'empereur se croisa, et un grand nombre de seigneurs avec lui. On proclama une paix générale dans tout l'empire, et l'on confia l'administration de celui-ci à Henri, fils aîné de Conrad. Les armements

étant achevés, l'empereur se mit en marche à la (1147) tête d'une nombreuse armée. Il prit sa route à travers la Hongrie et entra sur le territoire grec. Mais l'empereur *Manuel I*, persuadé que l'expédition était dirigée contre lui à cause de ses guerres contre la principauté d'Antioche, se refusa à fournir des vivres à l'armée. Des hostilités entre les croisés et les Grecs commencèrent et durèrent pendant toute la marche de l'armée chrétienne à travers l'empire grec. Conrad passa le Bosphore sans avoir vu Manuel, qui lui envoya cependant des guides pour accompagner l'armée. Le but des croisés était de marcher droit sur Iconium, pour détruire cet état turc si dangereux aux chrétiens de la Palestine. Mais trompée par les guides grecs, qui avaient peut-être reçu des ordres de l'empereur Manuel, l'armée chrétienne, affaiblie d'ailleurs par la famine et la soif, fut presqu'entièrement anéantie dans une grande bataille que lui livrèrent les Turcs. L'endroit où cette bataille (1147) eut lieu n'est pas connu. L'empereur et les restes de ses troupes ne furent sauvés que par l'arrivée des Français.

7. Le roi de France *Louis VII* avait abandonné le gouvernement de son royaume à son ministre l'abbé Suger et au comte de Vermandois Raoul, et s'était mis en marche accompagné de la reine Eléonore. Il avait pris le même chemin que l'empereur Conrad, mais il trouva dans l'empire grec un meilleur accueil que ce prince. Manuel s'efforça de gagner l'affection de Louis par de riches présents, et celui-ci jura de ne vouloir rien entreprendre qui fût hostile à l'empereur. Arrivé avec son armée devant Nicée, Louis apprit les désastres de l'armée allemande, et alla au-devant de l'empereur Conrad. Ce prince plaça les sept mille hommes, qui restaient d'une armée de soixante-dix mille, sous le commandement du roi de France, et retourna à Constantinople d'où il s'embarqua pour la Palestine. Les Français continuèrent leur marche, mais ils éprouvèrent des pertes considérables à la suite de manque de vivres et par des combats continuels contre les Turcs. Réduite à moins de la moitié l'armée arriva à Attalie, ville grecque située dans la Cilicie. Louis et les principaux seigneurs s'embarquèrent alors pour Antioche, et le reste de l'armée se dispersa. Bien que le secours, que le roi Louis et l'empereur Conrad amenèrent en Palestine, fût bien faible, ils résolurent de marcher contre *Damas*, pour venger la défaite (1148)

que Baudouin III avait éprouvée de la part du souverain turc de cette ville. Mais des discordes éclatèrent parmi les chrétiens, qui levèrent le siége lorsqu'ils apprirent l'arrivée d'une armée turque, que Noureddin avait envoyée au secours de Damas. L'empereur et le roi de France quittèrent (1148) la Palestine et Baudouin III fut abandonné aux seules forces de son royaume, où il avait perdu en grande partie son autorité, grâce aux intrigues de sa mère *Mélisende* qui voulait se saisir du pouvoir. La malheureuse issue de cette croisade réagit sur l'Europe et rallentit pour quelque temps le zèle pour la guerre sainte.

§ III. DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE JUSQU'A PHILIPPE-AUGUSTE ET RICHARD COEUR-DE-LION. LES ALBIGEOIS.

1149—1190.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Guizot, Daniel et Lingard. Baronius, *Annales*. Pagi, *Critica*.

Rois de France : Louis VII † 1180. Philippe II, Auguste, 1180—1223.

Rois d'Angleterre : Étienne de Blois † 1154. Henri II d'Anjou 1154—1189. Richard I, Cœur-de-Lion, 1189—1199.

1. L'ordre n'avait pas été troublé dans le royaume de France pendant l'absence du roi Louis VII, grâce aux sages mesures prises par l'abbé *Suger* et le comte Raoul de Vermandois, et en partie aussi grâce au départ d'un grand nombre de seigneurs qui avaient pris part à la croisade. Mais peu de temps après son retour, *Louis VII* fut privé de ses meilleurs conseillers. Les comtes Godefroid d'Anjou, mari de Mathilde, Thibaut de Champagne et Raoul de Vermandois, (1153) l'abbé Suger et saint Bernard moururent dans l'espace de deux ans. Louis exécuta alors le projet qu'il avait formé depuis longtemps de se séparer de sa femme *Eléonore* qui, par ses mœurs légères, avait perdu l'amour de son mari. Le mariage fut déclaré nul à cause de la parenté qui existait entre Louis et Eléonore, parenté qu'ils avaient ignorée tous les deux, et dont ils n'avaient pas été dispensés. Eléonore épousa six mois après *Henri*, comte d'Anjou, de Maine et de Tourraine, duc de Normandie, et suzerain de Bretagne (1). Par ce mariage Henri réunit encore le Poi-

(1) Voyez pag. 304.

tou, la Guienne et la Saintonge à ses vastes possessions, qui s'étendaient depuis les frontières de la Flandre jusqu'au-delà de la Garonne. Peu de temps après il monta sur le trône d'Angleterre en vertu du traité (1154) qu'il avait conclu avec le roi Etienne. Il devint ainsi beaucoup plus puissant que son suzerain le roi de France. Cependant la bonne intelligence entre eux ne fut d'abord pas troublée, l'état intérieur de l'Angleterre demandant toute la sollicitude du nouveau souverain.

2. Profitant de la longue guerre pour le trône entre Etienne et Mathilde, les barons anglais avaient augmenté leurs priviléges et avaient élevé un grand nombre de châteaux fortifiés, qui les mettaient en état de braver les ordres du roi. *Henri II* songea donc avant tout à rétablir l'autorité royale; il prit et détruisit plus de cent cinquante châteaux de la noblesse et recouvra la plupart des domaines, qui avaient été aliénés par Etienne ou par Mathilde pour récompenser leurs partisans. Henri se servit surtout du conseil de deux hommes, de *Theobald*, archevêque de Cantorbéry, et de *Thomas Becket*, auquel il avait donné la charge de chancelier. Distingué par son esprit et par son habileté ainsi que par des connaissances variées, qu'il avait acquises aux écoles de Paris et de Bologne, Becket gagna bientôt le cœur du roi et sut maintenir d'abord la paix entre la France et l'Angleterre. Une première guerre qui éclata pour le duché de Toulouse fut terminée par un traité conclu entre (1159) Louis et Henri, traité par lequel on fiança les deux filles de Louis, Marguérite et Alix, aux deux fils du roi d'Angleterre, Henri et Richard. Cependant les hostilités recommencèrent bientôt et durèrent jusqu'à la *paix de Montmirail.* (1169) Les mésintelligences entre les deux princes avaient eu pour causes d'abord le recours, que prenaient les vassaux français du roi d'Angleterre à Louis, comme au suzerain de celui-ci, et ensuite l'appui que le roi de France avait prêté à Thomas Becket, qui était en butte aux persécutions de son souverain.

3. Après la mort de l'archevêque Théobald de (1161) Cantorbéry, Henri II avait promu à cette haute charge ecclésiastique son chancelier et ami *Thomas Becket.* Celui-ci, qui connaissait la manière arbitraire avec laquelle le roi traitait les affaires ecclésiastiques de son royaume, s'était d'abord refusé à accepter une dignité qui le mettait à la tête

(1162) du clergé d'Angleterre; il n'avait cédé qu'aux instances de Henri. Devenu archevêque de Cantorbéry, Becket demanda la restitution des biens qui appartenaient à ce siége, et qui avaient été confisqués par le roi; il insista en outre sur l'observation du privilége de l'immunité, qui avait été garanti au clergé d'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. Henri, qui était d'un caractère irritable et qui avait été prévenu contre l'archevêque par les ennemis (1163) de celui-ci, exigea alors de tous les prélats de son royaume la promesse solennelle, qu'ils observeraient les anciennes coutumes du pays, Becket fit cette promesse en ajoutant toutefois la clause « sauf les droits de son ordre. » Sur la demande du roi et se rendant aux vœux des autres prélats, il retira cette clause. Henri fit alors mettre par écrit ce qu'il appelait les anciennes coutumes et les soumit à un synode qu'il avait convoqué à *Clarendon*. (1164) L'archevêque menacé de mort par le roi, et cédant aux prières des autres évêques, y souscrivit. Mais les *seize constitutions de Clarendon* étaient contraires aux libertés et priviléges de l'Eglise, qu'elles soumettaient immédiatement au roi, et Becket, sentant qu'il avait failli, les communiqua au pape Alexandre III qui les condamna. Cet acte irrita le roi au point, que l'archevêque, pour sauver sa vie, fut obligé de quitter l'Angleterre; il se retira en (1165) Flandre. Louis VII lui accorda sa protection et le pape prit vivement sa défense. La crainte d'une excommunication, dont il fut menacé, décida Henri à céder et (1170) à permettre à Becket de retourner à Cantorbéry. Mais à peine arrivé en Angleterre il fut assassiné au pied de l'autel de sa cathédrale par quatre chevaliers de la suite du roi.

4. Henri s'accusa lui-même de ce meurtre, car les assassins avaient été poussés à ce crime par un mot irréfléchi que le roi avait prononcé contre l'archevêque. Il abolit alors les constitutions de Clarendon et envoya des ambassadeurs au pape Alexandre, qui canonisa le courageux défenseur des droits de l'Eglise et excommunia ses (1173) meurtriers. Deux ans après le meurtre de saint Thomas, les fils de Henri se révoltèrent contre leur père et trouvèrent un appui dans le roi de France Louis VII. Ils envahirent la Normandie et assiégèrent Rouen, tandis que le roi Guillaume d'Ecosse, qui s'était déclaré pour

eux, devastait le nord de l'Angleterre, où avaient éclaté en même temps de nombreuses rebellions. Henri II regarda ces désastres comme une punition du meurtre de saint Thomas et se réconcilia de nouveau avec l'Eglise par un pélerinage qu'il fit au tombeau du saint Martyr. Ses armes furent partout heureuses. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier dans une bataille et obligé à se reconnaître vassal de la couronne d'Angleterre; l'ordre fut rétabli dans ce royaume et Henri, passant en Normandie, força ses fils à se soumettre à lui et conclut une paix à *Montlouis* (1174) avec le roi de France. Celui-ci entreprit lui-même un pélerinage à Cantorbéry et passa quelque temps à la cour de Henri. L'événement le plus important du règne de Henri II fut la *conquête de l'Irlande* et la réunion de cette île à l'Angleterre.

5. Les habitants de *l'Irlande*, convertis de bonne heure au christianisme, avaient vécu dans une heureuse tranquillité sous la domination de chefs indigènes, qui portaient le titre de *Canfinny* et qui étaient à la tête des tribus ou *Clans*, indépendantes. Une espèce de lien féodal unissait ces chefs à un monarque qui s'appelait *Ardriagh* et qui était choisi parmi les *Canfinny*. Le christianisme avait civilisé les Irlandais, que les armes romaines n'avaient pas atteints et ils se distinguèrent bientôt par leur piété et le savoir de leur clergé au point que l'on nomma l'Irlande l'Ile des Saints et que, de tous les pays de l'Europe, des jeunes gens se rendirent dans les monastères irlandais, pour y étudier. Cet état dura jusqu'au commencement du neuvième siècle, époque à laquelle les *Danois* ou *Normands* commencèrent leurs descentes en Irlande. La division politique du pays en facilita la conquête et les pirates normands se rendirent maîtres de la plus grande partie de l'île. Parmi les habitants, les uns se soumirent à leur domination, d'autres se réfugièrent dans les forêts qui couvraient alors l'intérieur de leur patrie. Ils y retombèrent dans une sorte de barbarie, leurs mœurs se corrompirent, le clergé lui-même devint guerrier, car les évêques étaient souvent obligés de se mettre à la tête du peuple pour combattre contre les Danois. Plusieurs de ces prélats parvinrent même à réunir la couronne royale à la mître, et le principal siége épiscopal de l'Irlande, celui d'Armagh, devint, au commencement du dixième siècle, en quelque

sorte héréditaire dans une famille puissante. Les descentes des Danois en Irlande cessèrent vers la fin du dixième siècle et ceux d'entre eux qui s'étaient fixés dans le pays, embrassèrent le christianisme. Mais des guerres presque continuelles entre les chefs des tribus, et entre ceux-ci et leur suzerain, désolèrent l'Irlande pendant le onzième siècle et amenèrent enfin la conquête de l'île par Henri II.

6. Au commencement du douzième siècle l'Irlande était divisée en cinq royaumes, *Munster*, *Meath*, *Ulster*, *Leinster* et *Connaught*. La dignité d'Ardriagh ou de monarque était devenue héréditaire dans la famille des *O'Connor*, rois de Connaught. Vaincu et expulsé de son royaume, (1167) *Dermot*, prince de Leinster, chercha du secours en Angleterre, contre le monarque Turlogh O'Connor. Henri permit à Dermot de recruter des troupes en Angleterre, avec lesquelles il retourna en Irlande accompagné par Richard Clare, comte de Pembroke. Ayant fait la conquête de la plus grande partie de l'île, le roi de Leinster maria sa fille au comte de Pembroke et celui-ci lui succéda (1171) sur le trône. Il prit l'Irlande à titre de fief de Henri II, qui se rendit alors lui-même dans ce pays et en acheva la conquête. *Roderic O'Connor*, dernier Ardriagh, se soumit aussi. Quelque temps après, Henri investit son (1177) fils Jean de la seigneurie d'Irlande. Dans les dernières années de son règne Henri II eut encore à combattre contre ses fils; *Richard*, qui était comte de Guyenne, refusa de prêter hommage à son frère aîné *Henri*, comme à son suzerain et une guerre éclata entre les deux frères; lorsque Henri II voulut réconcilier ses fils ils s'allièrent et tournèrent leurs armes contre leur père. Mais Henri, (1183) l'aîné des frères, mourut subitement et Richard chercha le secours de Philippe-Auguste, roi de France; la guerre dura six ans et fut terminée par la paix de (1189) Tours. Les deux souverains se croisèrent pour aller en Palestine, où le sultan Saladin venait de prendre la ville de Jérusalem. Cependant Henri mourut avant d'avoir pu exécuter son vœu. *Richard Cœur-de-Lion*, qui lui succéda sur le trône, résolut de réunir ses forces à celles du roi de France pour combattre les infidèles.

7. Louis VII, avant de mourir, avait fait couronner (1180) son fils *Philippe-Auguste* et l'avait marié à Isabelle, fille du comte Baudouin V de Hainaut et nièce du

comte Philippe de Flandre. Une partie de ce dernier pays, les villes d'Arras, de St.-Omer et de Hesdin, donnée en dot à la princesse, fut réunie à la France. La fin du règne de Louis VII et le commencement de celui de son fils Philippe-Auguste sont surtout remarquables par la naissance de nouvelles sectes hérétiques, qui jetèrent le midi de la France dans de longues guerres de religion. Vers le commencement du onzième siècle, la secte des *Patérins* ou *Cathares* prit naissance en France. Ils rejetèrent plusieurs dogmes de l'Eglise et s'adonnèrent à toute sorte de vices, en affectant une vie très-sévère. Ces doctrines se répandirent dans toute la France, sur les bords du Rhin et dans la Lombardie et
furent développées par *Pierre de Bruys* et son dis- (1104)
ciple *Henri*. Ces deux sectaires qui rejetaient tous les sacrements de l'Eglise, menaient une vie des plus infâmes. Le premier fut brûlé par le peuple sur un bûcher (1124)
fait avec le bois des croix qu'il avait abattues; le second fut arrêté et mourut dans les prisons de Rheims. Deux autres sectes devinrent plus importantes encore, celle (1149)
des *Vaudois* et celle des *Albigeois*. Pierre de Vaux ou Valdus, riche marchand de Lyon, qui avait adopté les doctrines des Cathares, devint le fondateur d'une nouvelle secte; il prétendit que l'Eglise et le clergé ne pouvaient rien (1170)
posséder, prit la Bible comme seule régle de la foi et exigea de tous les chrétiens le vœu de pauvreté. Excommunié par le pape Luce III il se sépara, avec ses partisans, de l'Eglise. *Les Albigeois*, qui reçurent leur nom du (1184)
pays d'Albi, où ils avaient leur principal siége, professaient les erreurs des Cathares et, protégés par le comte Raimon de Toulouse, ils commencèrent bientôt à déclarer une guerre ouverte à tous ceux qui ne voulaient pas embrasser leurs doctrines. Ils persécutèrent le clergé catholique, brûlèrent les églises et les couvents et exercèrent les plus grandes violences contre les catholiques. Les désordres, dont ils furent les causes, amenèrent l'intervention des papes et des rois de France et suscitèrent les guerres des Albigeois. Philippe-Auguste fut cependant d'abord trop occupé de la croisade pour songer à rétablir l'ordre dans le midi de son royaume.

§ IV. DE L'EMPIRE JUSQU'A LA CROISADE DE FRÉDÉRIC BARBEROUSE.

1149—1190.

AUTEURS A CONSULTER : Raynaldus, *Annales ecclesiastici.* Pagi, *Critica.* Raumer, *Histoire des empereurs de la maison de Hohenstaufen.* Leipsic 1824. 6 vol. 8. (en allemand).

Empereurs. Conrad III † 1152. Frédéric I, Barberouse, 1152—1190.

Papes : Eugène III † 1153. Anastase IV 1153—1154. Adrien IV 1154—1159. Alexandre III 1159—1181. Luce III 1181—1185. Urbain III 1185—1187. Grégoire VIII 1187. Clément III 1187—1191.

1. Conrad III étant revenu malade de l'Orient, ne put terminer les différends au sujet du duché de Bavière. Welf, qui avait accompagné le roi en Terre-Sainte, renouvela (1150) d'abord ses prétentions sur ce duché, mais vaincu par une armée impériale il se soumit. Cependant Henri-le-Lion, duc de Saxe, réclama pour lui la Bavière, après la mort de sa mère, qui avait épousé en secondes noces le margrave d'Autriche Henri, auquel Conrad avait donné le duché de Bavière. Conrad promit de soumettre la décision de cette affaire à une diète générale; cependant il armait (1152) pour aller en Italie lorsqu'il mourut, sans avoir reçu le diadême impérial. Son fils aîné Henri, étant mort avant lui, il avait proposé son neveu *Frédéric*, duc de Souabe, pour son successeur. Ce prince, qui réunit tous les suffrages à la diète électorale à Francfort, et qui reçut des Italiens le surnom de *Barberouse* à cause de la couleur de sa barbe, fut un des plus grands empereurs allemands. Son règne forme la période la plus brillante de l'histoire du grand empire romano-allemand, qui parvint sous lui au plus haut degré d'étendue et de puissance. — Frédéric dirigea son principal soin sur le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité en Angleterre, et, pour finir la contestation relativement au duché de Bavière, il cita les deux compétiteurs, le duc de Saxe et le margrave d'Autriche, à comparaître devant une diète. Mais ce dernier s'y refusa, et, après l'avoir inutilement cité encore à deux différentes (1153) reprises, le roi le priva du duché de Bavière pour cause de désobéissance, et donna ce pays à Henri-le-Lion, duc de Saxe. La maison des *Welfs* reprit ainsi son

ancienne puissance en Allemagne, et sa rivalité avec celle des *Gibelins*, ou des Hohenstaufen recommença bientôt. Après avoir terminé cette affaire, Frédéric se rendit en Italie avec une forte armée pour rétablir son auto- (1154) rité dans la Lombardie, ainsi que l'ordre à Rome.

2. L'état politique de la Lombardie avait entièrement changé pendant la longue lutte entre les papes et les empereurs au sujet des investitures. La plupart des villes lombardes s'étaient affranchies de l'autorité seigneuriale de leurs évêques et avaient achevé leurs constitutions communales (1). Depuis plus d'un demi-siècle les empereurs n'étaient plus intervenus dans les affaires intérieures de la Lombardie. Henri V, Lothaire et Conrad III s'étaient contentés des protestations assez vagues de soumission, que les villes lombardes ne manquèrent jamais de faire à ces princes lors de leur arrivée en Italie. Parmi ces villes lombardes Milan occupait la première place tant par l'étendue de ses priviléges que par sa puissance et la richesse de ses habitants. Les Milanais dominaient sur plusieurs autres grandes villes, telles qu'Asti, Chiéri, Tortona et autres; ils avaient détruit les villes de Lodi et de Como, dont les habitants avaient refusé de se plier à la volonté de leurs puissants voisins. Ils offrirent à Frédéric une somme d'argent s'il voulait confirmer leurs priviléges : mais ce prince repoussa cette offre et les somma de reconnaître son autorité. Les Milanais n'y obtempérèrent pas et Frédéric n'osa point s'engager dans une lutte avec cette commune forte et riche. Il se contenta de prendre les villes soumises aux Milanais et continua sa marche vers Rome, laissant à un moment plus opportun sa vengeance.

3. Rome était en proie aux plus grands désordres. Le pape Adrien IV, successeur d'Anastase, avait (1154) frappé la ville d'un interdit, et Arnold de Bresse s'y était mis à la tête de la république, que les Romains avaient organisée. Une ambassade fut envoyée au-devant de Frédéric, auquel elle demanda une somme d'argent et la reconnaissance des prétendus droits de la république avant de lui ouvrir les portes. Mais Frédéric pénétra dans la ville, les armes à la main, prit Arnold et le livra au

(1) Voyez pag. 282.

préfet de Rome, qui fit pendre le rebelle et rétablit l'ordre et l'autorité du souverain-pontife. Le fantôme de la répu-
(1155) blique disparut ainsi et Frédéric reçut le diadême impérial des mains d'Adrien. Les affaires de l'Allemagne exigèrent le retour de l'empereur, qui quitta l'Italie sans avoir soumis Milan. La guerre pour le duché de Bavière avait recommencé entre Henri de Saxe et Henri d'Autriche. L'empereur cita les deux princes devant une diète, qui
(1156) termina ce différend. Le margraviat d'Autriche fut élevé au rang de duché, et le margrave prit place parmi les princes de l'empire, qui ne relevaient que de l'empereur seul. Le mariage de Frédéric avec Béatrix, fille unique de Rainald, comte d'Arelat, lui fournit l'occasion d'arranger
(1157) les affaires de l'ancien royaume de Bourgogne. Il confirma à Rainald la possession de la Bourgogne transjurane sous le titre de *comté libre* (Franche-Comté), et partagea les fiefs dans la Bourgogne cisjurane, entre les seigneurs laïcs et ecclésiastiques de ces contrées. Il donna entre autres à l'évêque de *Lyon* la souveraineté sur cette ville. Par une expédition contre la Pologne, l'empereur força le duc Boleslav à lui prêter hommage pour son duché.
(1158) Le duc Wladislav de Bohême reçut la couronne des mains de Frédéric, et Waldemar I, roi de Danemark, se reconnut son vassal. Le roi Geisa III de Hongrie choisit l'empereur comme arbitre, dans les différends qui s'étaient élevés entre lui et son frère Etienne; et le puissant roi d'Angleterre, Henri II, reconnut sa suprématie dans une lettre qu'il lui adressa. Frédéric, arrivé au faîte de sa puissance, se crut alors assez fort pour commencer la guerre contre Milan : mais ébloui par la splendeur de sa dignité, il voulait élever son autorité au-dessus de celle qui seule est d'institution divine, et s'engagea dans une lutte dans laquelle il finit par succomber.

4. Des hostilités avaient déjà plus d'une fois été sur le point d'éclater entre le pape et l'empereur à cause de la trop grande susceptibilité de Frédéric, qui soupçonnait à Adrien des intentions dirigées contre lui. Frédéric était en outre mécontent de ce que le pape avait investi du gouvernement de Naples et de Sicile, le roi Guillaume, fils de Roger, qu'il considérait comme son ennemi. Cependant le pape était toujours parvenu à maintenir la bonne intelligence en cédant aux exigences de l'empereur. Tel était l'état des choses lorsque Frédéric

passa les Alpes une seconde fois à la tête d'une (1158) nombreuse armée. Les Milanais, cités à une diète à Bresse, n'y comparurent pas, mais leur ville ayant été assiégée ils furent contraints de capituler, et de donner trois cents ôtages. Après cette victoire l'empereur convoqua une diète générale dans les plaines de *Roncaglia*, à laquelle assistèrent les députés de quatorze villes lombardes. L'empereur avait conçu une idée tout à fait fausse de sa dignité et des droits impériaux, grâce à l'influence des jurisconsultes, qui avaient adopté les principes du droit romain. L'étude de ce droit avait repris, à Bologne, vers la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, et un grand nombre de jurisconsultes avaient été formés à l'école de droit établie dans cette ville. Ces hommes confondirent les attributions des empereurs romano-allemands avec celles des anciens empereurs romains, dont la volonté seule était la loi suprême. Or ces principes étaient en opposition directe avec ceux qui formaient la base de l'empire féodal, et de là les arrêtés pris à la diète de Roncaglia qui tendaient à établir dans toute l'Italie, même dans les territoires du Saint-Siége, un état de choses tel qu'il n'avait jamais existé. Tous les bons droits et priviléges des villes, des couvents, des évêques furent anéantis d'un seul trait et la nouvelle loi fondamentale, élaborée par les jurisconsultes, étendait beaucoup trop loin les droits régaliens. Cette loi renversait toutes les constitutions communales des villes lombardes et soumettait celles-ci à l'autorité immédiate et absolue de l'empereur. Celui-ci prétendit même à l'exercice de l'autorité suprême à Rome sans laquelle, disait-il, le titre d'empereur n'était qu'une fiction.

5. La guerre, que l'empereur commença alors, à la fois contre le pape et les Milanais, tourna d'abord à son avantage. Adrien, poussé à bout par les exigences de Frédéric, allait l'excommunier, lorsqu'il mourut, et (1159) le cardinal *Octavien*, ami de l'empereur, fut élu pape par deux cardinaux, tandis que les autres donnaient leurs suffrages à *Alexandre III*. Mais Octavien s'arrogea la tiare et prit le nom de Victor IV. Frédéric se déclara pour lui et Alexandre dut chercher un asyle en France. Les Lombards et les souverains de France et d'Angleterre le reconnurent comme pape. Milan, mise au ban de l'empire, parce que les habitants n'avaient pas voulu se soumettre aux décisions de la diète de Roncaglia, succomba après une héroïque

(1162) résistance de deux ans; la ville fut en grande partie détruite et les habitants furent forcés de s'établir dans quatre villages. La nouvelle loi fondamentale fut alors mise en exécution; des gouverneurs impériaux, que l'on appela *Podestas* (potestas), furent envoyés dans toutes les villes, à l'exception de celles qui avaient été fidèles à l'empereur, et qui furent recompensées par des priviléges plus étendus. L'antipape Octavien étant mort, Frédéric le fit remplacer par Pascal III. Cet acte mécontenta un grand nombre des anciens amis de l'empereur, qui penchaient pour une réconciliation avec l'Eglise, et la lutte grandit ainsi de nouveau.

6. Sur l'invitation des Romains, Alexandre III retourna (1165) à Rome et trouva un puissant appui dans les Normands du midi de l'Italie. Les Vénitiens se déclarèrent pour lui et conclurent un traité avec l'empereur grec Manuel; une flotte grecque arriva dans l'Adriatique et prit Ancône. L'empereur entreprit alors une troisième expédi- (1166) tion en Italie et marcha sur Ancône, sans écouter les plaintes que les villes lombardes lui adressèrent sur les violences des Podestas qu'il leur avait imposés. Après avoir repris Ancône sur les Grecs, Frédéric se dirigea vers Rome, s'empara de la cité Léonine, où il installa l'antipape, et allait s'emparer de la personne d'Alexandre III, lorsqu'une maladie contagieuse éclata dans son armée et en détruisit la plus grande partie en peu de jours. Les villes lombardes, ayant appris ce désastre de l'empereur, se révoltèrent, (1167) chassèrent les gouverneurs impériaux et conclurent la célèbre *ligue lombarde*, dans le but de rétablir leurs anciennes libertés. Les fédérés choisirent le pape Alexandre comme protecteur de leur ligue, rétablirent la ville de Milan et bâtirent une nouvelle ville aux pieds des Alpes, qu'ils appelèrent *Alexandrie*, à l'honneur du pape. L'empereur prononça le ban de l'empire contre les villes; mais ayant perdu ses troupes, il quitta l'Italie en fugitif, déguisé en domestique pour ne pas tomber entre les mains des Lombards, qui s'étaient emparé des défilés des Alpes. Les seules villes qui lui restèrent fidèles furent Pavie, (1168) Pise et Gênes. L'antipape Pascal mourut, mais Calixte III lui succéda et fut reconnu par l'empereur. Pendant que Frédéric combattait ainsi en Italie, *Henri-le-Lion*, duc de Saxe et de Bavière, augmenta sa puissance par des guerres heureuses contre ses voisins et surtout contre les

princes slaves du Mecklenbourg et de la Poméranie : il réunit une partie de ces deux pays à ses vastes possessions, y assura son autorité par l'établissement de colonies allemandes et flamandes, et éleva Lubeck au rang de la principale ville commerçante des côtes de la Baltique. La mésintelligence entre ce puissant seigneur et l'empereur commença lorsque ce dernier conclut avec le comte Welf VI, oncle de Henri, une convention par laquelle il s'assurait l'héritage des biens allodiaux du comte. Fréderic chercha encore à consolider la puissance de sa famille en investissant son second fils, Frédéric, du duché de Souabe et en faisant élire son fils aîné, Henri, pour son succes- (1169)
seur au trône.

7. Après ces préparatifs, l'empereur songea à se venger des Lombards et du pape. Arrivé en Italie avec (1174)
une armée nombreuse il ne put néanmoins prendre Alexandrie, qu'il attaqua d'abord. Un armistice fut conclu, et Frédéric, qui commença à se rapprocher du pape, ouvrit des négociations. Mais comme on ne parvint à aucun résultat, l'empereur appela de nouveau ses vassaux pour continuer la guerre. C'est dans ce moment critique, qu'il fut abandonné par le duc Henri-le-Lion, qui refusa de venir avec ses troupes. Frédéric voulut alors décider l'affaire d'un seul coup et attaqua les Lombards, avec des forces inférieures aux leurs, près de Légnano. Son armée fut (1176)
taillée en pièces et lui-même n'échappa qu'avec peine au carnage. Cette défaite amena la paix entre l'empereur (1177)
d'une part et le pape et les villes lombardes de l'autre. Cette paix conclue à Venise, et confirmée huit ans après à Constance, termina la guerre entre l'empereur et les villes (1185)
lombardes. Ces dernières conservèrent leurs constitutions et leurs libertés communales, tout en reconnaissant l'empereur pour leur souverain et en lui accordant le droit de donner l'investiture aux magistrats élus par la commune. L'empereur fut relevé de l'excommunication et abandonna l'antipape.

8. Après ce traité, Frédéric, fort de son bon droit, retourna en Allemagne pour demander compte à Henri-le-Lion de sa désobéissance et du mépris de ses devoirs vassallitiques. Cité à diverses reprises devant des diètes générales pour se défendre des accusations portées contre lui, le puissant duc ne comparut pas et le tribunal des princes

le déclara déchu de ses fiefs et le mit au ban de l'empire. Henri essaya de résister, mais il succomba dans la lutte contre l'empereur et contre les nombreux ennemis que sa grande puissance lui avait suscités. Il se jeta aux (1181) pieds de l'empereur et demanda sa grâce : il l'obtint ainsi que la possession des biens allodiaux de sa famille, sous la condition de passer sept ans hors de l'empire. Il se rendit en Angleterre auprès de son beau-père le roi Henri II. L'empereur donna le duché de *Saxe* à Bernhard, second fils d'Albert l'Ours, margrave de Brandenbourg, et le duché de *Bavière* à Othon de Wittelsbach; mais il détacha de ces deux duchés une grande partie de leurs fiefs, dont il investit, soit des seigneurs, soit des prélats. Plusieurs villes furent déclarées *villes libres* de l'empire. Le Mecklenbourg redevint indépendant : la Poméranie fut érigée en duché, relevant directement de l'empire : les landgraves de Thuringe devinrent plus puissants : la Westphalie sous le titre de duché fut réunie au siége archiépiscopal de Cologne. La Styrie fut érigée en duché, et les ducs de Méran reçurent la plus grande partie du Tyrol et prirent le titre de ducs de Tyrol. C'est ainsi que finit la puissance de la maison de Welf. Un siècle plus tard la maison rivale, celle des Hohenstaufen, eut un sort plus malheureux encore.

9. L'empereur Frédéric célébra le rétablissement de la paix avec les Lombards, et de l'ordre intérieur en Allemagne, par une fête solennelle qu'il institua à Mayence. (1184) Plus de quarante mille chevaliers y assistèrent et le nombre total des étrangers s'éleva à plus de deux cent mille. Après cette fête il se rendit en Italie; partout il fut reçu avec les plus grands honneurs et il parvint à conclure un mariage entre son fils Henri et Constance, tante du roi Guillaume de Naples et de Sicile et héritière déclarée de ce royaume. De nouvelles contestations s'étaient élevées entre le pape Urbain III et l'empereur, qui agissait toujours avec beaucoup d'arbitraire dans les affaires ecclésiastiques de l'empire, lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin mit toute l'Europe en alarme. Le pape Urbain mourut de douleur, et le vieil empereur se croisa à l'exemple des rois de France et d'Angleterre. Une seule idée, celle de porter secours à la Terre-Sainte, d'arracher de nouveau Jérusalem aux Musulmans, anima tous les cœurs chrétiens de l'Europe.

§ V. DU ROYAUME DE JÉRUSALEM JUSQU'A LA MORT DE SALADIN. TROISIÈME CROISADE.

1149—1193.

AUTEURS A CONSULTER : *Les ouvrages* de Michaud et de Wilken.
Rois de Jérusalem : Baudouin III † 1162. Amauri I 1162—1173. Baudouin IV 1173—1185. Baudouin V 1185—1186. Guido de Lusignan 1186—1192. Conrad de Montferrat 1192. Henri de Champagne 1192—1193.

1. Depuis l'issue malheureuse des croisades de l'empereur Conrad III et du roi Louis VII (1), le royaume de Jérusalem, abandonné à lui-même marcha à grands pas vers sa chute. Les seigneurs, qui étaient presqu'entièrement indépendants dans leurs possessions, méprisèrent l'autorité du roi, et les désordres qui en résultèrent furent encore augmentés par la discorde entre Baudouin III et sa mère Mélisende. Une guerre civile éclata enfin et la reine-mère fut privée de l'influence qu'elle avait exercée sur les (1152) affaires. La prise de la ville *d'Ascalon*, après un siége de six mois, fut le seul fait d'armes remarquable des chrétiens : on dut cette victoire principalement à la (1153) bravoure des Templiers et des Hospitaliers. Pendant que la puissance du royaume de Jérusalem allait ainsi toujours en s'affaiblissant, Noureddin étendit son autorité par des guerres heureuses. Il conquit sur les Grecs, aux- (1150) quels Baudouin l'avait cédé, le comté de Tellbacher, réunit l'état turc de Damas sous son sceptre, et (1154) se rendit maître de toutes les provinces du royaume de Jérusalem qui étaient situées sur la rive gauche (1158) du Jourdain. Une guerre, qui éclata entre lui et le sultan turc d'Iconium, sauva encore pour quelque temps les autres possessions des chrétiens. L'empereur grec Manuel attaqua alors *Antioche* et força le prince Rainald à lui prêter hommage et à recevoir de lui sa principauté à titre de fief. *Baudouin III* mourut quelques années après sans laisser d'enfants, et son frère *Amaury*, comte de Joppé, (1162) lui succéda sur le trône de Jérusalem. La bravoure et les

(1) Voyez pag. 323.

talents militaires de ce prince arrêtèrent la décadence du royaume, mais il ne parvint pas à rétablir l'ordre et la tranquillité à l'intérieur. Tout son règne fut une suite non interrompue de guerres et il prit surtout une part active aux événements, qui eurent lieu en Egypte et qui devinrent si funestes aux chrétiens.

2. Les khalifs de la dynastie des Fatimides, qui résidaient au Caire et qui étaient reconnus comme les chefs spirituels des Chiites (1), avaient eu le même sort que leurs rivaux les khalifs de Bagdad. Dans la seconde moitié du onzième siècle ils étaient tombés sous la dépendance de leurs premiers ministres, qui portèrent d'abord le titre d'*Emirs*, plus tard celui de *Vizirs* et qui s'appelaient eux-mêmes *Sultans*. Ceux-ci, qui étaient souvent choisis parmi les esclaves des khalifs, commandaient les troupes et administraient le pays; la succession au trône dépendait souvent de leur volonté. Sous le dernier des khalifs fatimides, *Aded Lédinillah*, deux hommes se disputèrent la dignité de vizir. *Schaver*, d'abord esclave, s'empara de cette charge avec le secours (1163) de troupes mercénaires; mais vaincu par *Dargam*, un des favoris du khalif, il se réfugia auprès de Noureddin et implora son secours. Accompagné d'une armée turque, sous le commandement de *Chirkouh*, Schaver rentra en Egypte et renversa son rival. Mais il avait dû promettre à Noureddin le tiers des revenus de l'Egypte comme tribut annuel, et Chirkouh resta dans ce pays pour veiller sur l'accomplissement de cette promesse. Il y avait amené son neveu *Youssouf*, appelé plus tard *Salaheddin* ou *Saladin* (2), jeune homme plein de connaissances et de talents, mais qui n'avait jusqu'alors pris aucun intérêt aux affaires, absorbé qu'il était dans ses études. Bientôt il devint utile à son oncle par ses conseils, et gagna l'amour des soldats par sa bravoure et sa loyauté. Une mésintelligence entre le général de Noureddin et Schaver, amena une guerre à (1164) laquelle le roi Amaury prit une part active comme allié des Egyptiens contre Noureddin et son général. Cette guerre dura, avec un succès varié, pendant trois ans et (1167) se termina par l'expulsion de Chirkouh de l'Egypte,

---

(1) Voyez pag. 222.

(2) Saladin, fils d'*Eyoub*, appartenait à la nation des *Courdes*.

et par la concession d'importants priviléges établis par les Egyptiens au profit des chrétiens.

3. Cependant Amaury, qui avait vu l'état de dissolution du khalifat d'Egypte, et qui comprit l'importance de la conquête de ce pays pour le royaume de Jérusalem, conclut une alliance avec l'empereur Manuel et attaqua (1168) son ancien allié Schaver; mais celui-ci, ayant appelé de nouveau Chirkouh, Amaury dut se retirer dans la Palestine. Chirkouh entra au Caire, fit mettre à mort Schaver et fit investir son neveu *Saladin* de la dignité de vizir. L'Egypte fut dès-lors gouvernée au nom de Nou- (1169) reddin et lorsque le khalif Ledinillah mourut, (1171) Youssouf Saladin y fit reconnaître l'autorité spirituelle du khalif de Bagdad et régna en souverain. Une attaque, dirigée en même temps par Amaury et Manuel contre la ville de Damiette, ayant échoué, Saladin envahit le (1169) royaume de Jérusalem. Mais la mort du khalif d'Egypte, suivie de celle de Noureddin, lui fit abandonner pour (1174) le moment cette expédition. Noureddin ne laissa qu'un fils mineur, *Ismaël*, qui fut forcé de reconnaître Saladin comme sultan souverain de l'Egypte, de Damas et d'une (1176) grande partie de la Syrie. Le roi Amaury était mort quelques mois après Noureddin laissant un fils de treize ans, *Baudouin I*, qui fut reconnu comme son successeur. Mais bientôt après, atteint par la terrible maladie de la lèpre, le jeune roi fut incapable de gouverner. On nomma régent du royaume, *le comte Raimon de Tripolis*, qui se rendit bientôt odieux par son insouciance et par le traité qu'il conclut avec Saladin. Il fut remplacé par *Guillaume*, comte de *Montferrat*, qui était arrivé dans la Pa- (1176) lestine et qui avait épousé Sibylle, sœur aînée de Baudouin IV. Mais Guillaume mourut un an après, et sa femme mit au monde un fils posthume, *Baudouin V*. La guerre contre Saladin recommença lors de l'arrivée du comte *Philippe de Flandre*. Les chrétiens remportèrent une (1177) brillante victoire près de *Ramla*; cependant après le départ des croisés, Saladin, qui avait réuni Alep et Harran sous sa domination, pénétra dans le royaume de Jérusalem et força les chrétiens, par la bataille de Panéas, (1178) à conclure un traité avec lui.

4. Les désordres, auxquels le royaume de Jérusalem fut de nouveau en proie, amenèrent sa chute. Baudouin IV,

mécontent de Raimon de Tripolis, maria sa sœur Sibylle
(1180) une seconde fois et donna sa main à *Guido de Lusignan*, chevalier français abandonnant en même temps à celui-ci le gouvernement. Cet acte exaspéra les seigneurs du royaume, et surtout le comte Raimon de Tripolis, au point qu'ils se refusèrent à marcher contre les Turcs. Sala-
(1183) din s'empara de Galilée et le roi, qui avait abdiqué en faveur de son neveu *Baudouin V*, enfant de six ans, mourut enfin après avoir de nouveau nommé
(1184) le comte Raimon, tuteur du jeune roi et gouverneur du royaume. Un traité fut conclu avec Saladin, et la tranquillité se rétablissait, lorsque Baudouin V suivit à peu
(1186) d'intervalle, son oncle dans la tombe. Les discordes et les intrigues se renouvelèrent. Guido de Lusignan s'empara du pouvoir avec le secours du grand-maître des Templiers et reçut la couronne des mains du patriarche, tandis que les Hospitaliers ne voulaient point le reconnaître. Raimon s'adressa à Saladin, et défendit, avec son secours, la Tibériade contre le roi Guido. Rainald, comte de Sidon, rompit alors l'armistice qui avait été conclu avec les Turcs, en attaquant une caravane de pélerins musulmans qui se rendaient à la Mecque. Saladin, appelant les Musulmans à la guerre sainte, envahit le royaume de Jérusalem, Un grand nombre de villes tombèrent en son pouvoir sans faire de résistance, et Saladin
(1187) anéantit l'armée chrétienne dans la célèbre bataille de *Tibériade* ou de *Hittim*. Le roi et la plupart des seigneurs tombèrent entre les mains du vainqueur qui marcha sur Jérusalem. La ville ne pouvant espérer aucun secours se rendit par capitulation, à peu près un siècle après avoir
(1187) été prise par les croisés. Le roi Guido recouvra la liberté par une capitulation, en vertu de laquelle la ville d'*Ascalon* ouvrit ses portes aux Turcs. La ville de *Tyre* repoussa Saladin, qui ne put gagner le comte *Conrad, de Montferrat*, qui refusa d'accepter l'argent, que le sultan lui offrit pour la reddition de cette ville.

5. Les tristes discordes dans le royaume de Jérusalem, dont les croisés de l'Occident avaient été témoins, la défiance et la haine, que leur avaient souvent montrées les chrétiens de la Palestine, avaient rallenti le zèle pour les croisades. Mais la prise de Jérusalem par les Turcs reveilla le même enthousiasme, qui avait été la cause principale

de ces expéditions. Les souverains les plus puissants de l'Europe se croisèrent et leur exemple fut imité par une foule de seigneurs et de chevaliers et par une masse innombrable de chrétiens, appartenants aux basses classes du peuple. Des Danois et des Frisons, commandés par le neveu du roi de Danemark, des Flamands sous la conduite de Jacques d'Avesnes, des Français, conduits par l'évêque de Beauvais, Louis-le-Bon margrave de Thuringe, mari de sainte Elisabeth, des flottes de Pisans, de Génois et de Vénitiens, enfin tous les Templiers et Hospitaliers de l'Europe volèrent au secours de la Terre-Sainte. C'était comme une grande migration des peuples de l'Occident vers l'Orient. Trois grandes armées s'assemblèrent en Allemagne, en France et en Angleterre, suffisantes sans doute, si elles avaient été réunies pour conquérir toute l'Asie. L'empereur Frédéric I, qui avait déjà soixante-sept ans, ayant accompagné autrefois son oncle Conrad III dans la Palestine, prit avant de partir des mesures pour assurer le succès de son expédition. Il envoya des ambassadeurs au roi de Hongrie, à l'empereur de Constantinople et au sultan d'Iconium, demandant un libre passage pour son armée. Ces trois princes lui donnèrent les assurances les plus amicales et se déclarèrent prêts à le seconder de tout leur pouvoir. Se fiant sur ces paroles, l'empereur se mit en marche à la tête (1189) d'une nombreuse armée en suivant le cours du Danube. Le roi Béla de Hongrie le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang, et approvisionna largement l'armée allemande. L'empereur de Constantinople Isaac l'Ange, croyant que Frédéric venait pour le détrôner, s'opposa à sa marche et ne livra pas de vivres, de sorte que celui-ci dut recourir aux armes pour obtenir l'exécution du traité qu'il avait conclu avec ce prince. Arrivé dans l'Asie mineure, Frédéric passa son armée en revue ; elle se composait de quatre-vingt-deux mille combattants. Des ambassadeurs du sultan d'Iconium, qui protestèrent de l'amitié de leur maître, conduisirent l'armée chrétienne à Laodicée, où elle fut approvisionnée. Mais ce n'était là qu'une ruse de la part des Turcs qui attaquèrent les croisés avec des forces supérieures. L'empereur repoussa toutes les attaques, prit Iconium d'assaut et força le sultan à conclure une paix. Sans avoir éprouvé de pertes considérables, l'armée était parvenue jusqu'à la petite rivière Calycadnus en Cilicie, d'où elle avait un

passage facile à Antioche, lorsque Frédéric voulant passer (1190) la rivière à cheval, périt dans les eaux. Sa mort fut le signal de la dissolution de l'armée. La plupart des croisés s'en retournèrent en Europe : le reste, cinq mille hommes, choisirent le duc Frédéric de Souabe, neveu de l'empereur, pour commandant et arrivèrent à Accon ou Ptolemais, ville que les chrétiens de la Palestine assiégeaient déjà depuis un an.

6. Le roi Guido, après avoir recouvré sa liberté, avait recommencé la guerre contre Saladin : il marcha contre Accon pour reprendre cette ville, qui formait un des ports les plus importants de la Palestine. Mais malgré tous les malheurs dont ils étaient accablés, les chrétiens n'abandonnèrent pas leurs discordes. Conrad de Montferrat, seigneur de Tyre, s'opposa à Guido, et lorsque celui-ci eut perdu sa femme la reine Sibylle, un grand nombre de seigneurs l'abandonnèrent et reconnurent Conrad comme roi de Jérusalem. Cette querelle, qui avait empêché la prise d'Accon, ne fut pas terminée par l'arrivée du duc Frédéric de Souabe, qui se déclara pour Conrad. Le faible secours qu'il amenait aux assiégeants ne le mit pas à même de prendre la ville. La jalousie des chevaliers allemands contre les Hospitaliers et les Templiers, qui ne recevaient que peu d'Allemands dans leurs ordres, décida le duc Frédéric à fonder l'*ordre Teutonique*. On songeait déjà à abandonner le siége, lorsque la nouvelle de l'arrivée des rois de France et d'Angleterre ranima le courage des chrétiens. Philippe-Auguste (1190) et Richard Cœur-de-Lion avaient réuni leurs flottes à Messine en Sicile, pour se rendre ensemble dans la Palestine. Mais des querelles, qui ne tardèrent pas à éclater entre les Français et les Anglais, pendant qu'ils passaient l'hiver à Messine, décidèrent Philippe-Auguste à partir (1191) avant son allié. Il arriva à Accon après un trajet heureux. La flotte anglaise avait au contraire été assaillie par une tempête et ne s'était ralliée que dans les ports de Chypre. Richard déclara la guerre à Isaac, souverain grec de cette île, le détrôna et s'empara lui-même de la souveraineté. Après cette conquête il se rendit aussi à Accon.

7. Guido de Lusignan ne trouvant pas d'appui de la part du roi de France, qui s'était aussi déclaré pour Conrad de Montferrat, s'était rendu auprès de Richard en Chypre et avait su le gagner pour ses intérêts. Il retourna avec lui

à Accon et les deux partis en seraient probablement venus aux mains si la présence de Saladin, qui arriva avec une nombreuse armée, n'eût forcé les chrétiens à remettre la décision de leurs différends jusqu'après la prise d'Accon. Saladin fut repoussé et la ville se rendit enfin par capitulation aux croisés. Une querelle s'éleva entre le duc d'Autriche et le roi d'Angleterre, qui avait fait abattre une bannière plantée par le duc au haut d'une tour. Ce prince quitta alors la Palestine et retourna en Europe, suivi de la plupart des croisés allemands et remettant la vengeance de cet affront à un temps plus opportun, qui allait bientôt arriver. La dispute pour le trône fut enfin décidée par Richard de manière que Guido devait le conserver jusqu'à sa mort et que Conrad lui succéderait, ce dernier fut en même temps investit du gouvernement de Tyre, Barut et Sidon. Mécontent de ces dissensions, Philippe-Auguste s'embarqua et re- (1191) tourna en France, laissant à la disposition de Richard un corps de dix mille Français sous le commandement du duc Hugues III de Bourgogne. Dès-lors le roi d'Angleterre étant sans rival, se mit à la tête de l'armée chrétienne, prit et fortifia Joppé et pénétra jusqu'à Ramla, d'où il voulut marcher sur Jérusalem. Mais le départ des croisés français, qui refusèrent d'obéir à ses ordres, le força à renoncer à cette expédition. Trahi et abandonné en même temps par les chrétiens de la Palestine, Richard songea à son retour. Sur la demande des seigneurs, il nomma *Conrad* de Montferrat roi de Jérusalem, et celui-ci ayant été tué (1192) par un *Assassin*, il lui donna *Henri* de Champagne, pour successeur. Guido devint souverain de Chypre tout en reconnaissant la suzeraineté de l'Angleterre. Une seconde tentative, faite par Richard pour prendre Jérusalem, échoua, et ce prince héroïque, qui, par la bravoure qu'il déploya dans un dernier combat livré à Saladin devant Joppé, remplit les Turcs d'étonnement et d'admiration, dut quitter la Palestine sans avoir vu la ville sainte. Le grand *Saladin* mourut quelques mois après et son empire fut (1193) divisé en plusieurs états indépendants. Les guerres, qui éclatèrent entre les Musulmans retardèrent encore pour quelque temps l'entière expulsion des chrétiens de la Palestine.

§ VI DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE JUSQU'A LA MORT DE RICHARD, COEUR-DE-LION.

1190—1199.

AUTEURS A CONSULTER : Voyez les auteurs cités au § 3 de ce chapitre.

Roi de France : Philippe-Auguste 1180—1223.

Rois d'Angleterre : Richard, Cœur-de-Lion 1189—1199. Jean, Sans-Terre 1199—1216.

1. En partant pour la Terre-Sainte Philippe-Auguste avait confié l'administration de son royaume à sa mère Adelheid et à son oncle Guillaume, archevêque de Rheims. Grâce à cette mesure et à d'autres dispositions, l'ordre ne fut pas troublé en France pendant l'absence du roi. Ce qui le décida cependant à hâter son retour ce fut la mort de Philippe, comte de Flandre et d'Alsace, qui n'avait pas laissé de fils. Le roi de France, qui avait épousé en premières noces Isabelle de Hainaut, nièce du comte Philippe, voulut s'emparer des comtés d'Artois et de Flandre, au préjudice des droits de son beau-père Baudouin, comte de Hainaut. (1192) Mais un traité, conclu à Péronne, mit fin à cette affaire; l'Artois fut réuni à la France, Marguerite, veuve du comte Philippe, conserva les villes de Douai et de Lille, et le comte de Hainaut fut investi du comté de Flandre. N'ayant pas réussi dans cette entreprise, Philippe-Auguste chercha à agrandir son royaume d'un autre côté. Richard Cœur-de-Lion avait eu l'imprudence de confier l'administration du royaume d'Angleterre à *Guillaume Longchamp*, évêque d'Ely, Français de naissance, ce qui froissait l'amour propre des seigneurs anglais. Les moyens violents, que Richard avait employés pour se procurer l'argent dont il avait eu besoin pour la croisade, avaient en outre mécontenté le peuple. Des troubles éclatèrent donc immédiatement après son départ; Longchamp, qui avait agi avec beaucoup de violence, fut forcé par les barons de quitter (1191) l'Angleterre, où Jean, le frère ambitieux de Richard, parvint à gagner beaucoup d'influence, et à faire confier l'administration du royaume à son ami Gauthier, archevêque de Rouen. La nouvelle du départ de Richard de la Palestine arriva alors en Angleterre, mais peu de

temps après, on apprit qu'il avait été fait prisonnier par le duc d'Autriche.

2. Une tempête ayant poussé le vaisseau qui transportait le roi d'Angleterre en Europe, sur la côte de l'Italie, le prince voulut retourner par terre dans son royaume; déguisé en simple pélerin il passa par Vienne, où (1192) il fut reconnu et jeté dans une étroite prison par le duc Léopold d'Autriche, qui voulait venger ainsi l'affront qu'il avait reçu du roi lors de la prise d'Accon. Le duc traita son prisonnier avec la plus grande sévérité et, moyennant une somme de soixante mille marcs, il le livra à l'em- (1193) pereur Henri VI, qui saisissait toutes les occasions favorables pour se procurer de l'argent. L'infortuné roi d'Angleterre fut enfermé dans le château de Trifels, et ne recouvra sa liberté que sur l'intervention du pape Célestin III, et en payant à l'empereur une somme de cent cinquante mille marcs; (1194) et encore était-ce malgré les intrigues de son frère Jean et les offres faites par Philippe-Auguste de payer à l'empereur une somme beaucoup plus forte, s'il retenait le roi d'Angleterre en prison. Ces deux princes agissaient ainsi parce que le premier ayant appris la captivité de son frère, s'était emparé de toutes les provinces anglaises en France, et le second, Philippe-Auguste lui en avait donné l'investiture après avoir obtenu de Jean la cession des provinces de Normandie, situées sur la rive gauche de la Seine. Jean passa ensuite avec une armée en Angleterre pour s'emparer du trône de ce pays; mais les barons s'y opposèrent. Une tentative de Philippe-Auguste pour se rendre maître de Rouen (1193) échoua également : la ville fut vaillamment défendue par le comte Robert de Leicestre. Richard, délivré de la captivité, rétablit l'ordre, se réconcilia avec son frère Jean et déclara la guerre au roi de France. Cette guerre (1194) dura, avec quelques interruptions, pendant cinq ans; le pape Innocent III sut rétablir la paix entre les deux souverains. Richard, qui s'était rendu odieux par ses violences, mourut sans laisser d'enfants et son frère *Jean* lui (1199) succéda, avec exclusion d'*Arthur*, fils de son frère aîné Godefroid.

3. Philippe-Auguste, par sa conduite, plongea à la même époque, la France dans des troubles intérieurs en foulant aux pieds les lois de la morale et de l'Eglise. Il avait épousé Ingéborg, princesse danoise, mais (1193

il la répudia au bout de trois mois, fit déclarer nul son mariage par un synode assemblé à Compiegne, et enferma Ingéborg dans un couvent. Il contracta bientôt après un
(1196) nouveau mariage avec *Agnès*, fille du duc de Méran. Mais Ingéborg et son frère Canut VI, roi de Danemark, s'adressèrent au Saint-Siége, et le pape Célestin III, qui avait déjà désapprouvé le divorce du roi, envoya des légats en France, qui assemblèrent un synode à Paris. Les prélats n'osèrent pas s'opposer au roi et les choses en restèrent là jusqu'à la mort du pape Innocent III, qui ayant succédé à Célestin, s'occupa activement de cette affaire, et intervint avec énergie en faveur de l'innocente reine, qu'il prit sous sa protection spéciale. L'Allemagne et l'Italie avaient également besoin de l'intervention de ce grand pontife, digne successeur de Grégoire VII.

§ VII. DE L'EMPIRE ET DE L'ITALIE JUSQU'A LA MORT DE L'EMPEREUR HENRI VI.

1190—1197.

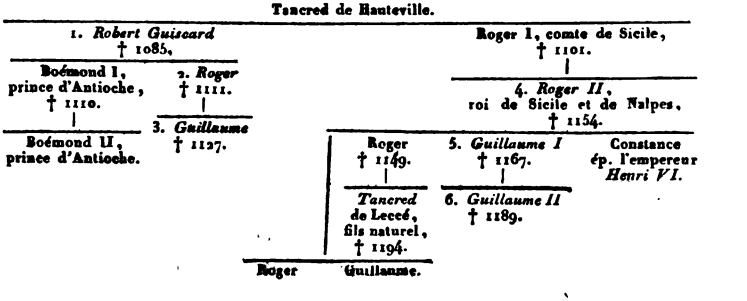
AUTEURS A CONSULTER : Voyez les auteurs cités au § 4 de ce chapitre.
Empereur : Henri VI 1191—1197.
Papes : Clément III † 1191. Célestin III 1191—1198.

1. L'empereur Frédéric Barberouse avait confié l'administration de l'empire à son fils aîné Henri VI, désigné comme successeur de son père par les princes allemands. Ce jeune prince, qui unissait à une grande habileté un caractère perfide et cruel, se rangea par ses actes sur la même ligne que l'empereur Henri IV. Après le départ de Frédéric pour la croisade, le duc Henri-le-Lion revint de son exil et prit les armes pour reconquérir une partie de ses anciennes possessions.. Il se rendit maître du Holstein, et rétablit son autorité dans le nord de l'Allemagne. Mais l'intervention du roi Henri mit fin à ses conquêtes et le duc aurait été privé de tous ses biens si la nouvelle de la mort
(1189) de Guillaume III, roi de Naples et de Sicile, n'eût appelé le roi Henri en Italie. Le duc Henri-le-Lion se réconcilia avec le roi qui armait pour se mettre en possession du trône de Naples lorsqu'il apprit la mort de son père

Frédéric. Il se fit alors confirmer à une diète géné- (1190)
rale, qu'il assembla à Mayence, et passa ensuite les Alpes. Ayant reçu le diadême impérial à Rome des mains du pape Célestin III, il marcha contre Naples, où *Tancred*, comte de Leccé, avait été reconnu comme souverain et avait obtenu l'investiture du pape Clément III. Tancred était le fils naturel de Roger, fils du roi Roger II, et qui était mort avant son père (1). Il était surtout soutenu par Mathieu, chancelier du royaume, qui s'opposait énergiquement aux prétentions qu'élevait au trône l'empereur Henri VI, qui avait épousé Constance, tante de Guillaume II. La vaillante défense des habitants de Naples, qui repoussèrent toutes les attaques de l'empereur, forca enfin celui-ci à quitter l'Italie. Tancred affermit alors son trône par une alliance avec l'empereur grec, Isaac l'Ange, qui donna sa fille Irène en mariage à Roger, fils de Tancred.

2. Revenu en Allemagne l'empereur se rendit odieux par ses actes violents et arbitraires; il ne respecta ni les droits de l'Eglise, ni ceux des seigneurs, et recourut aux moyens les plus honteux pour se procurer de l'argent. Il a déjà été question de sa conduite indigne à l'égard de Richard Cœur-de-Lion, auquel il ne rendit la liberté que moyennant une somme énorme. Cet argent Henri VI l'employa à assembler une nouvelle armée, avec laquelle il se rendit une seconde fois en Italie. Tancred de Leccé était mort, après avoir fait reconnaître son second fils (1194)
Guillaume pour son successeur. Mais le jeune prince était encore mineur et Henri fit la conquête de Naples et prit Palerme avec le secours des Génois et des Pisans. Guillaume

(1) Voici le tableau généalogique des premiers souverains normands de Naples et de Sicile :



renonça à la couronne sous la condition de conserver le comté de Leccé. Cependant l'empereur viola la foi donnée, sous le prétexte qu'une conspiration avait été tramée contre lui; il fit crêver les yeux à Guillaume et mourir un grand nombre de seigneurs dans les supplices les plus atroces, sans procès ni jugement. Sur les instances du pape Célestin, Henri promit de se corriger et d'entreprendre une croisade; il continua pourtant ses intrigues et renouvela les guerres civiles dans la Lombardie, où il sut gagner un certain nombre de villes, que l'on désigna dès-lors par le nom de *villes Gibellines*. Milan et la plupart des villes appelées déjà
(1195) *villes Guèlfes*, renouvelèrent l'ancienne ligue lombarde contre l'empereur.

3. Henri songea alors à rendre la couronne impériale héréditaire dans sa famille, et parvint à faire entrer dans ses desseins la plupart des princes, auxquels il accorda de grands priviléges. Mais l'opposition des prélats et surtout du pape, le força à abandonner son projet. La révolte, par laquelle l'empereur Isaac l'Ange avait été détrôné, engagea l'empereur à faire de grands armements pour réunir l'empire grec avec l'empire allemand et pour reconquérir en même temps la ville de Jérusalem. Il envoya deux armées en
(1196) Orient, l'une par terre, l'autre par mer, et allait s'embarquer lui-même, lorsque les affaires du royaume de Naples réclamèrent son intervention. Les actes de Henri n'avaient pas été de nature à lui concilier l'affection des Napolitains et Siciliens, et leur mécontentement qu'ils ne cachèrent pas, amena pour eux de nouvelles persécutions. Prenant pour prétexte une conspiration, qui avait été découverte, l'empereur sévit contre tous ceux qui lui étaient suspects. Des seigneurs et des évêques furent mis à la torture et exécutés sans avoir été convaincus des crimes dont on les accusait. Heureusement pour ce peuple opprimé, Henri
(1197) mourut subitement à l'âge de trente-deux ans, ne laissant qu'un fils, Frédéric, âgé de deux ans. Une longue guerre pour le trône éclata alors en Allemagne entre les deux maisons rivales des Hohenstaufen et des Welfs, guerre qui réagit aussi sur la Lombardie. Le royaume de Naples et de Sicile fut également plongé dans des désordres intérieurs à la suite de la haine des habitants contre la domination allemande. Mais le grand pape Innocent III qui venait de monter sur le trône pontifical, sauva la société chrétienne.

CHAPITRE XV.

DEPUIS LE PONTIFICAT D'INNOCENT III JUSQU'A LA FIN DES CROISADES.

1198—1270.

§ I. PONTIFICAT D'INNOCENT III. DE L'EMPIRE ET DU ROYAUME DE NAPLES ET DE SICILE.

1198—1216.

AUTEURS A CONSULTER : Hurter, *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains*, traduite de l'allemand par de Saint-Chéron et Haiber. Paris 1838. 3 vol. 8.

Empereurs : Philippe de Souabe 1198—1208. Othon IV 1198—1218. Frédéric II 1211—1250.

1. Le pontificat d'Innocent III peut être considéré comme le point culminant de toute l'histoire du moyen âge ; car ce grand pontife avait compris, dans toute son étendue, la haute mission que lui donnait sa dignité comme vicaire du Christ sur la terre. Voici comment le caractérise un écrivain moderne (1) : « Gracieux et bienveillant dans ses manières, doué d'une beauté physique peu commune, plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés, généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fondations ; orateur éloquent et profond ; écrivain ascétique et savant, poëte même comme le démontre cette belle prose *Veni sancte Spiritus* et cette sublime élégie *Stabat Mater*, dont il fut l'auteur ; grand et profond jurisconsulte, comme il convenait de l'être au juge en dernier ressort de toute la chrétienté ; protecteur zélé des sciences et des études religieuses ; veillant avec sévérité au maintien des lois de l'Eglise et de sa discipline, il avait ainsi toutes les qualités, qui eussent pu illustrer sa mémoire, s'il avait été chargé du gouvernement de l'Eglise dans une époque paisible et facile, ou si ce gouvernement s'était alors borné au seul soin des choses

(1) M. de Montalembert dans l'Introduction à la Vie de Ste. Elisabeth, d'après la belle monographie de Hurter, cité plus haut.

spirituelles. Mais une autre mission lui était réservée..... La constitution de l'Europe à cette époque lui conférait la glorieuse fonction de veiller à tous les intérêts des peuples, au maintien de tous leurs droits, à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Il fut pendant tout son règne de dix-huit années à la hauteur de cette colossale mission. Quoique sans cesse menacé et attaqué par ses propres sujets, les turbulents habitants de Rome, il planait sur l'Eglise et le monde chrétien avec un calme imperturbable, avec une sollicitude permanente et minutieuse, portant partout un regard de père et de juge. De l'Islande à la Sicile, du Portugal jusqu'en Arménie, pas une loi de l'Eglise n'est transgressée qu'il ne la relève, pas une injure n'est infligée au faible, qu'il n'en demande réparation, pas une garantie légitime n'est attaquée qu'il ne la protége. Pour lui la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures, sans distinction de races, dont il est le défenseur intrépide au dehors et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. »

2. Rome et l'Italie réclamèrent avant tout la sollicitude d'Innocent III. Les prétentions des empereurs à exercer l'autorité suprême à Rome avaient servi à entretenir l'opposition de la noblesse romaine contre les papes. Innocent III abolit ce droit impérial, et investit lui-même de sa charge le préfet de la ville en se faisant prêter par celui-ci le serment de fidélité. Ensuite il rétablit son autorité dans toutes les provinces de la Romagne et du nord de l'Italie, que Pépin et Charlemagne avaient données au Saint-Siége, donations du reste qui avaient été plus d'une fois confirmées par les empereurs, mais dont Henri VI n'avait tenu aucun compte. Les seigneurs allemands, qui avaient été investis d'un grand nombre de fiefs dans ces contrées, revinrent au-delà des Alpes, et le peuple retourna partout avec joie sous la domination du pape. Innocent reconnut ensuite le jeune Frédéric II comme roi de Naples et de Sicile, et ayant été nommé tuteur du jeune prince par l'impératrice Constance, qui était morte (1198) un an après son mari, il maintint l'autorité de son pupille contre l'ambition des puissants seigneurs allemands, auxquels l'empereur Henri VI avait donné de grandes propriétés en Sicile et dans la Pouille, ainsi que contre l'opposition que la noblesse normande ne cessa de faire contre la domination étrangère. Après avoir réglé ces affaires,

Innocent abolit dans toute l'Italie les abus qui s'étaient introduits à la suite des empiétements de l'empereur Henri VI sur les droits de l'Eglise. La liberté des élections ecclésiastiques fut rétablie.

3. La mort de Henri VI, et le jeune âge de son fils Frédéric jetèrent l'empire dans une longue guerre civile, qui dura pendant dix ans. La rivalité entre les maisons de Hohenstaufen et de Welf se ranima de nouveau. *Othon IV*, fils de Henri-le-Lion, et duc de Brunswick, fut élu roi à Cologne, tandis que les partisans de la maison de Hohenstaufen, qui s'étaient assemblés à Coblence, proclamaient *Philippe*, duc de Souabe et frère de Henri VI. Othon qui avait été couronné et sacré à Aix-la-Chapelle, et qui avait été élu d'une manière régulière, eut soin de notifier son élection au pape et demanda son appui. Philippe au contraire, ayant déjà été excommunié à cause de la part qu'il avait prise aux actes arbitraires de son frère Henri VI, commença la guerre contre son rival et ne se mit pas en communication avec le Saint-Siége. Lorsqu'il envoya enfin un ambassadeur à Rome ce ne fut que pour annoncer au pape qu'il s'y rendrait bientôt pour recevoir le diadême impérial. Innocent ne se prononça pas d'abord, espérant que les princes de l'empire parviendraient à réconcilier entre eux les deux rivaux : puis il essaya lui-même d'opérer cette réconciliation, mais tous (1200) ses efforts ayant échoué, il se déclara pour Othon et exhorta les princes à le reconnaître comme roi. Philippe (1201) et ceux de son parti protestèrent contre cette décision et la guerre continua. Elle fut faite dans presque toutes les parties de l'Allemagne à la fois, car partout il y avait des partisans des deux princes. Cependant Othon perdit successivement ses plus puissants alliés et amis ; tels que le roi Jean d'Angleterre, qui se réconcilia avec Philippe-Auguste, le landgrave Herrmann de Thuringe, le roi Ottocar de Bohême, l'archevêque Adolphe de Cologne, et enfin (1204) Henri frère aîné d'Othon et comte palatin du Rhin qui se réconcilia avec Philippe, cousin de sa femme Agnès. Après la prise de Cologne par les troupes de Philippe, Othon fut réduit à ses duchés de Brunswick et Lunébourg. (1206)

4. Philippe envoya alors une ambassade à Rome et sollicita la reconnaissance de son élection par le pape, en promettant de se soumettre à toute décision, qui viendrait du Saint-Siége. Innocent le releva de l'excom- (1207)

munication, le décida à licencier son armée et à ouvrir des négociations avec son rival. Mais pendant que l'on négociait (1208) encore Philippe fut assassiné par le comte *Othon de Wittelsbach*, qu'il avait personnellement offensé. Grâce aux efforts du pape, qui intervint en faveur d'Othon, celui-ci fut reconnu comme seul souverain de l'Allemagne, il se fiança avec Béatrix, fille de Philippe, et punit l'assassin. Sur l'invitation d'Innocent, Othon se rendit en Italie, parvint à réconcilier entre eux les deux partis ennemis dans la Lombardie, les Guelfes et les Gibellins, et reçut le diadême (1209) impérial à Rome après avoir promis de ne pas élever de prétentions sur le royaume de Naples et de Sicile. Cependant, croyant n'avoir plus rien à craindre, l'empereur ne tint pas compte de cette promesse et envahit la Pouille avec une nombreuse armée. Innocent, après avoir vainement employé tous les moyens de persuasion et de douceur, (1211) prononça l'excommunication contre Othon, au moment où celui-ci s'embarquait pour la Sicile. Cette sentence amena la chute immédiate du puissant empereur. Les princes allemands le déposèrent solennellement et donnèrent unanimement leurs suffrages à Frédéric II, fils de (1212) Henri VI et roi de Naples et de Sicile. Othon quitta l'Italie, où toutes ses conquêtes furent perdues et où les guerres entre les Guelfes et les Gibellins recommencèrent, et lorsque Frédéric arriva en Allemagne, il ne trouva presque (1213) pas de résistance. Ayant assemblé une diète à Eger en Bohême, Frédéric publia un décret, appelé *bulle d'or*, par lequel il confirma à l'Eglise tous les droits qu'elle avait possédés dans l'empire depuis le temps de Charlemagne, promit de mettre le Saint-Siége en possession des biens qui lui avaient été donnés par les empereurs ses prédécesseurs, y compris les îles de Corse et de Sardaigne et s'engagea à ne jamais réunir la couronne de Naples et de Sicile à celle de l'Allemagne, et à entreprendre aussitôt que possible une croisade. Telles furent les belles promesses que Frédéric donna alors et qu'il viola plus tard avec tant de légèreté.

5. Othon, qui avait perdu toute autorité en Allemagne, renoua plus étroitement son alliance avec le roi Jean d'Angleterre, le duc Henri de Brabant, et les comtes de Flandre, de Hollande et de Boulogne. L'empereur réunit ses troupes à celles de ses alliés, mais leur armée éprouva (1214) une défaite totale à la bataille de Bouvines, dans

laquelle Philippe-Auguste, qui avait déjà reconnu Frédéric II comme roi d'Allemagne, resta vainqueur. Après cette défaite Othon se retira à Brunswick où il vécut encore quatre ans, en combattant pour la possession de ses biens (1218) de famille contre Frédéric. Ce prince commença bientôt à changer de conduite lorsque son ami et bienfaiteur Innocent III mourut. Ce grand pontife avait pris une (1216) part non moins active aux affaires de la France et de l'Angleterre.

§ II. DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE JUSQU'A LA MORT DE JEAN I.

1198—1216.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Lingard et de Hurter (1).

Roi de France : Philippe Auguste 1180—1223.

Rois d'Angleterre : Richard, Cœur-de-Lion, † 1199. Jean Sans-Terre 1199—1216.

1. Un des premiers soins du pape Innocent III, après son élévation au trône pontifical, se dirigea vers la France pour mettre fin au scandale donné par Philippe-Auguste par son divorce avec Ingéborg et son mariage illicite avec Agnès de Méran. Pierre de Capoue, légat du pape, arriva en France et somma le roi de rompre le lien coupable qu'il avait formé, et de respecter les lois de l'Eglise. Les négociations durèrent pendant deux ans, et ce ne fut qu'à la suite du refus formel du roi de satisfaire aux justes demandes du souverain-pontife, que celui-ci mit la France en interdit. Aus- (1200) sitôt le service divin cessa partout, les sacrements ne furent administrés qu'aux moribonds et aux enfants nouveau-nés. Philippe-Auguste voulut d'abord braver cette sentence, mais le mécontentement du peuple, qui se manifesta partout, ainsi que l'opposition énergique des seigneurs, le forcèrent à céder : il se sépara d'Agnès, qui mourut dans la même (1201) année, et il reprit Ingéborg. Le pape, qui travaillait sans cesse

(1) Le Dr Lingard n'a pas jugé avec assez d'impartialité les actes du pape Innocent III. Un sentiment national mal compris l'a aveuglé plus d'une fois quand il eut à traiter des relations des souverains-pontifes avec l'Angleterre.

à organiser une nouvelle croisade, seul moyen qui restait pour empêcher l'expulsion des chrétiens de la Palestine, s'efforça en même temps à mettre fin aux différends entre les souverains de France et d'Angleterre.

2. Après la mort de Richard Cœur-de-Lion, *Jean* son (1199) frère lui succéda sur le trône d'Angleterre, mais il ne put faire valoir ses prétentions sur les provinces anglaises, situées en France. Constance, héritière de Bretagne et veuve de Godefroid, frère aîné de Jean, avait placé son fils *Arthur* (1), sous la protection de Philippe-Auguste, qui donna au jeune prince l'investiture de la Normandie et des autres provinces anglaises. La guerre éclata, mais elle fut (1200) terminée bientôt par une paix conclue par l'entremise du pape et dans laquelle Jean reçut du roi de France l'investiture de la Normandie et des autres pays, tandis que lui-même investissait son neveu Arthur du duché de Bretagne. L'enlèvement d'Isabelle, héritière d'Angoulême et fiancée du comte Hugues de la Marche, par le roi Jean, qui l'épousa, brouilla de nouveau ce dernier avec Philippe-Auguste. Le roi de France, auquel le comte de la Marche s'était (1202) adressé, cita Jean, comme son vassal à comparaître devant le tribunal des pairs du royaume (2), et celui-ci s'étant refusé à comparaître, Philippe-Auguste lui déclara la guerre. Le jeune duc de Bretagne ayant été fait prisonnier et mis à mort par son oncle Jean, les pairs déclarèrent le roi d'Angleterre coupable d'assassinat et le privèrent de tous ses droits et de toutes ses possessions en France. Philippe-Auguste, secouru par les Bretons, qui voulaient venger le meurtre de leur duc, se rendit maître de la Nor-

---

(1) Voici la parenté :

Henri II † 1189.

Richard I † 1197. | Godefroid † 1186. Ép. Constance. | Jean † 1216.

Arthur.

(2) Ce tribunal se composait dès cette époque de douze membres, les six archevêques et évêques de *Rheims*, *Laon*, *Langres*, *Beauvais*, *Châlons* et *Noyon*, les trois ducs de *Bourgogne*, *de Bretagne* et de *Guienne* et les trois comtes de *Flandres*, de *Champagne* et de *Toulouse*. Ces douze seigneurs occupaient le premier rang dans la noblesse féodale de la France et formaient le conseil intime du roi.

mandie, de Maine, Touraine, d'Anjou et de Poitou (1205) et força Jean à se retirer en Angleterre.

3. Les mesures arbitraires et tyranniques que le roi d'Angleterre prit envers les barons de son royaume, et les violences qu'il exerça envers l'Eglise, amenèrent une série de troubles et de désordres, qui forcèrent le roi à publier la *grande charte de liberté*, base de la constitution de l'Angleterre et ne finirent entièrement qu'à la mort de Jean. Un différend grave s'éleva entre le roi et le pape lors de l'élection au siége vacant de Cantorbéry. Jean de Gray, conseiller intime du roi et que celui-ci avait recommandé, avait obtenu quelques suffrages; mais la majorité des électeurs protesta et s'adressa au pape Innocent III. L'élection fut annulée et le cardinal Etienne Langton, homme (1205) de haute vertu, fut élu. Jean se refusa à ratifier ce choix et commença une persécution cruelle contre tous les amis et parents de Langton, qui lui-même ne put prendre possession de son siége. Innocent, après avoir épuisé les moyens de persuasion, mit l'Angleterre sous l'interdit. Cette (1208) sentence exaspéra le roi davantage, et tous les évêques, qui respectèrent les ordres du pape, furent exposés aux plus grandes violences. Innocent excommunia (1209) alors le roi et ses principaux conseillers, ce qui augmenta la colère de Jean, qui déclara vouloir se faire musulman pour être assuré du secours des Sarrazins d'Espagne et d'Afrique. Contre un tel prince il ne restait plus au pape d'autres moyens à prendre que de le déclarer indigne de gouverner plus longtemps un peuple chrétien; par conséquent Innocent délia tous ses sujets du serment (1212) qu'ils lui avaient prêté et chargea le roi Philippe-Auguste de France de l'exécution de cette sentence. Le roi Jean enrôla alors un grand nombre de troupes mercénaires dans son armée, assembla une flotte pour repousser une attaque des Français et fit périr dans les plus terribles supplices tous ceux du clergé et de la noblesse, dont il se défiait. Cependant la flotte française s'assembla dans le port de Boulogne et des intelligences secrètes, qui s'établirent entre les deux armées, effrayèrent le roi d'Angleterre au point qu'il envoya un ambassadeur à Rome, pour traiter de sa réconciliation avec l'Eglise. Un légat du pape arriva en Angleterre, et Jean céda enfin sur les (1213) principaux points : il reconnut l'archevêque Langton,

indemnisa les évêques ainsi que ceux qu'il avait persécutés, et rendit à l'Eglise tous les droits, dont il l'avait privée. Il alla même plus loin et se déclara le vassal du pape, en recevant des mains du légat son royaume comme un fief du Saint-Siége (1). L'interdit fut levé et le roi fut reçu dans la communion de l'Eglise.

4. Le légat du pape se rendit alors en France pour communiquer à Philippe-Auguste la réconciliation de Jean avec l'Eglise et pour l'engager à ne pas poursuivre son plan contre l'Angleterre. Le roi de France mécontent de cet arrangement ne se serait probablement pas rendu au désir du pape, s'il n'eût voulu d'abord se venger de son vassal le comte Ferrand de Flandre, qui s'était allié avec le roi d'Angle-
(1213) terre. Une armée française envahit la Flandre et en fit la conquête ; mais la flotte de Philippe-Auguste, ayant été presqu'entièrement anéantie par les Anglais et les Flamands, qui l'avaient attaquée dans le port de *Damme*, le roi retourna en France. Le comte Ferrand revint alors et reprit son comté plus vite qu'il ne l'avait perdu : il conclut une nouvelle alliance avec le roi d'Angleterre, l'empereur Othon IV, le duc de Brabant et les comtes de Hollande et de Namur. Les alliés rencontrèrent les Fran-
(1214) çais à *Bouvines* et éprouvèrent une défaite complète ; les comtes de Flandres et de Boulogne ainsi qu'un grand nombre de seigneurs furent faits prisonniers, l'empereur Othon se retira en Allemagne, où il avait déjà été dépouillé de son autorité par son rival Frédéric II, et le roi Jean d'Angleterre conclut une paix avec Philippe-Auguste, qui resta en possession des provinces anglaises en France. Le gouvernement tyrannique et arbitraire de Jean provoqua enfin une révolte ouverte des barons anglais ; les armes à la main ils forcèrent le roi, dans l'assem-
(1215) blée de *Runnymead*, à donner la *grande charte de liberté*, qui, outre la confirmation des anciens priviléges accordés aux barons par le roi Henri I, contenaient encore des concessions plus importantes. Cette charte confirma et étendit les droits du clergé, des barons, des habitants de

(1) Cet acte n'avait rien d'extraordinaire et était en tout conforme au droit public du moyen âge. Les mêmes relations féodales existaient déjà entre le royaume de Naples et de Sicile et le Saint-Siége.

Londres et des autres villes et régla la juridiction, en établissant une cour suprême indépendante du roi.

5. Les barons ne comptant pas beaucoup sur le serment d'observer la charte prêté par le roi, avaient choisi vingt-cinq d'entre eux, chargés de veiller à l'exécution des promesses royales. Jean s'adressa alors au pape et lui envoya un récit inexact de l'état des choses. Innocent, après avoir vainement exhorté les barons à se soumettre au roi, déclara nulle la charte, parce qu'elle avait été faite d'une manière violente, et excommunia les barons, qui avaient pris de nouveau les armes. Le roi assembla une armée, composée de troupes mercénaires et exerça les actes de la plus horrible barbarie contre tous ceux de ses ennemis qui tombèrent entre ses mains. Les barons invitèrent alors *Louis*, fils de Philippe-Auguste, à venir en Angleterre pour prendre possession du trône; le prince français accepta cette invitation, et tout le midi du pays entre la Tamise et la (1216) Manche se soumit à lui, lorsqu'il y aborda. La ville de Douvres seule résista, et pendant que Louis l'assiégeait, Jean mourut détesté avec raison de tous ses contem- (1216) porains à cause de ses vices et de ses tyrannies. Il ne laissa qu'un fils mineur *Henri III*, âgé de dix ans, pour lequel le comte de Pembroke fut nommé gouverneur du royaume. Le prince Louis, abandonné par la plupart des barons, qui reconnurent Henri III comme roi, quitta l'Angleterre. La charte de liberté fut confirmée et mise en vigueur. (1217) La mort de Jean ne changea rien aux relations qui existaient entre l'Angleterre et la France, et Philippe-Auguste ne rendit aucune des provinces qu'il avait conquises sur les Anglais; ceux-ci n'avaient plus conservé en France que le pays de Guyenne. Des événements d'une autre nature eurent lieu en France sous le règne de Philippe-Auguste et amenèrent ces terribles guerres de religion, connues sous le nom de *guerres des Albigeois*.

§ III. GUERRES DES ALBIGEOIS. FONDATION DES ORDRES MENDIANTS.

AUTEURS A CONSULTER : Hurter, *Histoire d'Innocent III.* Daniel, *Histoire de France.* (Vic et Vaissette) *Histoire générale du Languedoc* (1).

1. Dans la seconde moitié du douzième siècle des doctrines hérétiques s'étaient répandues dans presque tous les pays de l'Europe ; en Italie, en Allemagne, en Hongrie, dans les provinces belges, en Angleterre et en France, partout il y avait un grand nombre d'hérétiques, qui formaient des sociétés secrètes et qui propageaient leurs doctrines par tous les moyens, par la persuasion, par la ruse et souvent par la violence. Plus d'une fois ils parvinrent à gagner à leurs doctrines des seigneurs puissants, et alors, ils persécutèrent avec acharnement les catholiques et surtout le clergé (2). Il n'y avait du reste pas d'unité de doctrines parmi ces hérétiques et la seule chose qui leur fut commune c'était leur opposition et leur haine contre l'Eglise. Leurs mœurs étaient en général corrompues, car ils rejetaient presque tous le sacrement de mariage. Le midi de la France devint bientôt le véritable foyer des hérésies et deux causes y contribuèrent avant tout, d'abord la division politique de ce pays et ensuite le grand nombre de seigneurs de ces contrées, qui ayant pris part aux croisades, rapportèrent de l'Orient des doctrines hérétiques ; à ces causes il faut encore ajouter l'inactivité et l'insouciance du clergé, dont les mœurs avaient été en grande partie corrompues. Plusieurs évêques, au lieu de seconder les efforts des mission-
(1178) naires envoyés déjà par le pape Alexandre III pour ramener les hérétiques à la vérité, s'opposèrent à eux et firent cause commune avec le vicomte de Béziers et de Carcassone, les comtes de Béarn, de Comminges, de Foix

(1) On ne peut consulter ni *l'Histoire de Philippe-Auguste* par Capefigue, ni *l'Histoire des Croisades contre les Albigeois* par Sismondi ; car le premier ouvrage est écrit sans critique et l'auteur s'est souvent trompé sur les faits qu'il raconte ; le second donne une nouvelle preuve de l'insigne mauvaise foi de l'auteur et de sa haine contre l'Église, que nous avons déjà plusieurs fois signalées.

(2) Voyez pag. 329.

et d'Armagnan et surtout avec le comte Raimon VI de Toulouse. Ce dernier prince, qui régnait presque en souverain sur une grande partie du midi de la France, avait passé sa jeunesse dans la société des sectaires et, en succédant à son père Raimon V, il se déclara ouvertement (1194) pour les hérétiques ou Albigeois; ce dernier nom désignait en général les différentes sectes. Une persécution cruelle éclata alors contre les catholiques; dans toutes ces contrées, les couvents et abbayes furent détruits, les églises brûlées, des prêtres et des moines furent exilés ou tués et le peuple s'abandonna aux plus grands vices.

2. Pour protéger les catholiques contre la persécution des hérétiques, plusieurs évêques s'étaient déjà alliés avec des seigneurs et avaient déclaré la guerre à ces sectaires; mais on ne parvint pas à les vaincre et leur nombre s'était au contraire considérablement accru lorsque Innocent III prit des mesures plus efficaces. Après avoir vainement engagé l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Béziers et le clergé de ces diocèses à travailler à la conversion des hérétiques, le pape suspendit les deux prélats de leurs fonctions et envoya à Toulouse deux moines de l'ordre de (1203) Cîteaux, *Pierre* de Castelnau, qu'il nomma son légat et le frère *Raoul*. *Arnald*, abbé de Cîteaux, vint joindre ces deux missionnaires, mais ils eurent si peu de succès dans leurs travaux, qu'ils prièrent le pape de leur permettre de retourner dans leur couvent. Innocent n'accéda pas à cette demande; il encouragea son légat, qui reçut alors un secours inattendu. Diégo, évêque d'Osma en Espagne, qui avait fait un voyage à Rome accompagné du prieur (1206) Dominique de Guzman, arriva à Montpellier, et, ayant appris le découragement des missionnaires, il s'offrit à prendre part à leurs travaux. Sur l'avis de Diégo, qui donna lui-même l'exemple, Dominique, Pierre et Raoul commencèrent à parcourir le pays, pieds nus comme de pauvres pélerins, prêchant dans les villes et villages. L'exemple de leurs vertus et de leur abnégation convertit encore plus de monde que leurs prédications : dans plusieurs villes ils disputèrent avec les hérétiques; mais ils ne purent vaincre l'opposition du comte Raimon de Toulouse, qui ne voulait pas abandonner sa vie déréglée et qui alla jusqu'à faire assassiner *Pierre de Castelnau*, le légat du pape. (1208) Ce crime, ainsi que les violences que les seigneurs héré-

tiques ne cessèrent d'exercer contre les catholiques, décidèrent enfin le pape à excommunier le comte de Toulouse et les autres protecteurs des hérétiques et à faire prêcher une croisade contre ceux-ci.

3. Une armée de cinquante mille hommes s'assembla à Lyon et marcha contre les hérétiques sous la conduite du comte Simon de Montfort; le duc de Bourgogne et les comtes de Nevers, de Saint-Paul et d'Auxerre s'étaient joints aux croisés. A la nouvelle de l'approche de cette armée, le comte de Toulouse se réconcilia avec l'Eglise, donna des ôtages et promit de retirer sa protection aux hérétiques. Le vicomte de Béziers et de Carcassonne résista, (1209) mais les deux villes furent prises et le vicomte fut fait prisonnier. Il fut déclaré déchu de ses dignités et l'on investit Simon de Montfort du comté de Béziers et de Carcassone le chargeant de continuer la guerre contre les autres seigneurs hérétiques de ces contrées. Il fut d'abord heureux, (1210) mais après le départ du plus grand nombre des croisés, il perdit une partie de ses conquêtes que lui enleva le comte Raimon de Toulouse. Ce prince avait été de nouveau excommunié à cause de sa liaison avec les hérétiques, et (1212) Simon de Montfort avait été chargé de l'exécution de la sentence. Toulouse assiégée par Simon se défendit avec succès, (1213) et dans la bataille de *Muret* ce fut la bravoure héroïque du comte de Montfort, qui décida la victoire en sa faveur malgré les forces supérieures du comte de Toulouse et du roi Pierre d'Arragon, qui était venu au secours de son vassal. Raimon VI de Toulouse se rendit alors lui-même à (1215) Rome avec son fils Raimon VII, et assista au grand concile œcuménique, que le pape Innocent III y avait assemblé. Cependant les guerres contre les Albigeois durèrent encore pendant un demi-siècle, et les hérésies n'auraient pas été exterminées de sitôt, sans les efforts que firent les nouveaux ordres religieux pour la conversion des sectaires.

4. Dieu, qui veille sur son Eglise, lui envoie un secours extraordinaire chaque fois qu'elle en a besoin. Ainsi lorsque aux douzième et treizième siècles, des hérésies menacent de porter atteinte à ses doctrines, lorsque des hérésiarques attaquent son existence extérieure, ses richesses et sa prospérité matérielle dont ils lui font un reproche, nous voyons s'établir deux ordres qui donnent l'exemple d'une pauvreté absolue, en ne vivant que de la charité chrétienne,

en même temps qu'ils s'obligent à un dévouement sans bornes pour le bien-être spirituel de leurs frères catholiques. La séparation entière du monde n'est point comme aux Chartreux, aux Bernardins, aux Norbertins et aux Carmes, imposée aux religieux des ordres mendiants; ils sont destinés au contraire à vivre au milieu du monde, en se préservant de sa corruption contre laquelle leur pauvreté absolue forme une digue puissante. — Deux hommes furent choisis de Dieu pour créer cette milice nouvelle, et pour former cette armée de guerriers invincibles, qui surent braver tous les dangers pour porter l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, sans que ni richesses, ni puissance, ni grandeur pussent gagner sur eux aucune influence. Ces deux hommes furent *saint Dominique* de Guzman, né à Calaroga en (1170) Espagne et *saint François* de Bernardone, né à Assise en Italie, tous deux également embrasés de cet amour (1172) humble et pur de Dieu, qui a puissance pour conquérir le monde.

5. Saint François d'Assise commença par se dépouiller de tout ce qu'il possédait, et, se dévouant alors exclusivement à la prédication de l'Evangile, il parcourut l'Espagne, le Portugal, la France et même l'Egypte. De nombreux disciples se rassemblèrent autour de lui et la règle qu'il leur donna fut approuvée par le pape Innocent III, (1211) et confirmée par le pape Honorius III. « Puis il (1223) monta sur les rochers d'Alverne, dit un auteur moderne, pour recevoir ces stigmates triomphants, qui devaient achever sa conformité avec le Sauveur, et faire de lui, aux yeux du peuple chrétien, le véritable porte-croix, le gonfalonier du Christ. » Il appela ses disciples, *Frères-Mineurs;* plus tard on les nomma Franciscains. Le développement de l'ordre fut si rapide, que saint François put assembler cinq mille de ses moines à Assise; trente-cinq ans plus tard, il y avait déjà huit cents monastères et plus de vingt mille religieux; au commencement du quatorzième siècle le nombre des moines franciscains s'élevait à cent cinquante mille. De grands Saints et de célèbres docteurs de l'Eglise sortirent de cet ordre, tels que *saint Bonaventure, saint Antoine* de Padoue, *Roger Bacon*, *Duns Scotus*. Les pauvres *Claires*, fondées par sainte Claire, fille du comte Sciffi en Italie, adoptèrent la règle sévère de saint François. Le pape Innocent IV la confirma et l'ordre prit bientôt une grande extension.

6. *Saint Dominique*, qui appartenait à la famille noble de Guzman, travailla d'abord avec son évêque Diégo à la conversion des hérétiques dans le midi de la France. Il (1215) s'associa quelques prêtres de Toulouse et suivit d'abord la règle de saint Norbert; mais il adopta bientôt le vœu de pauvreté absolue des Franciscains. La conversion des hérétiques et des pécheurs, à l'aide de la prédication des vérités catholiques, fut le but principal que saint Dominique se proposa d'atteindre. Il nomma ses moines *Frères-Prêcheurs*. A la fin du treizième siècle sa règle fut observée dans plus de quatre cent dix-sept monastères. Il serait trop long d'énumérer les grands hommes qui appartinrent à cet ordre, lequel peut se glorifier, à juste titre, de *saint Raimon* de *Pennaforte*, d'*Albert-le-Grand*, de *Henri de Suze* et de *saint Thomas d'Aquin*. — Une institution commune à ces deux ordres fut celle du *Tiers-Ordre* (*Tertiarii*). Tous ceux à qui leurs occupations ou leur position ne permettaient pas de quitter le monde, et qui cependant voulaient s'associer à la grande œuvre de la régénération morale et religieuse de la société et à la propagation du christianisme, pouvaient s'affilier aux ordres mendiants. On leur prescrivait certaines prières et des œuvres de charité; on leur donna le nom de *Pénitents du Tiers-Ordre*. C'est surtout ainsi que ces institutions gagnèrent une influence puissante sur la société, car le nombre de ceux qui entrèrent dans le Tiers-Ordre, et qui appartenaient à toutes les classes et à tous les âges, fut immense. — Tous les contemporains, ainsi que les générations suivantes parlent avec la plus grande vénération de ces ordres et de leurs fondateurs. Ce furent de pauvres Franciscains qui pénétrèrent chez les peuples musulmans et païens de l'intérieur de l'Asie, chez les Turcs et les Mongols; qui, les premiers, essayèrent de convertir ces partisans de l'Islamisme que l'épée des chevaliers chrétiens avait combattus. Ce furent les Dominicains qui luttèrent avec succès contre les hérésies toujours renaissantes, et qui reculèrent de quelques siècles ces bouleversements religieux qui ébranlèrent plus tard l'Europe jusque dans ses fondements. « Ces deux ordres, dit le pape Sixte IV vers la fin du quinzième siècle (1479), ont fertilisé la terre de l'Eglise universelle par la pureté de leur doctrine, par leurs vertus et leurs mérites; élevés par la contemplation et l'amour divin au-dessus de toutes les choses terrestres,

occupés sans cesse à célébrer les bienfaits du Père suprême, ils amassèrent dans le sein de l'Eglise une abondante moisson d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ; Ils furent comme les deux trompettes dont se servit le Seigneur pour appeler les peuples au banquet de son saint Evangile. » — Innocent III, qui avait vu s'élever ces deux colonnes de l'Eglise, donna encore une nouvelle impulsion aux croisades.

§ IV. DE L'EMPIRE GREC JUSQU'A LA QUATRIÈME CROISADE. FONDATION DE L'EMPIRE LATIN A CONSTANTINOPLE.

1095—1204.

Concile de Latran. Mort d'Innocent III 1216.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Le Beau, Michaud, Wilken et Hurter.

Empereurs grecs : Alexis I 1081—1118. Jean I 1118—1143. Manuel I 1143—1180. Alexis II 1180—1183. Andronicus I 1183—1185. Isaac I, l'Ange, 1185—1195. Alexis III 1195—1203. Alexis IV 1203—1204. Murzufle 1204.

1. Les croisades n'eurent pas par rapport à l'état de l'Orient, le résultat heureux qu'on eût pu en attendre; l'empire grec ne retira aucun fruit de ces expéditions, qui pourtant étaient dirigées contre son plus formidable ennemi. Cela vint de ce que les empereurs de Constantinople, se défiant des croisés, contribuèrent eux-mêmes, pour une large part, aux désastres qui détruisirent la plupart des armées chrétiennes, et firent avorter les plans formés par les souverains d'Occident pour anéantir l'Islamisme. L'empire grec finit par devenir lui-même victime de la fausse politique de ses princes. L'empereur *Alexis I*, qui considérait les Normands comme ses ennemis, avait conçu contre eux une plus grande haine encore depuis que Boémond était devenu prince d'Antioche; cette ville (1098) était au nombre de celles que les croisés avaient promis de rendre à l'empire grec, après l'avoir prise. Dès-lors l'empereur conclut des alliances avec les Arméniens et les Turcs voisins de la principauté d'Antioche, et voulut profiter de la captivité de Boémond pour s'en ren- (1100)

dre maître. Mais Tancred conquit sur les Grecs la côte de
(1102) la Cilicie et prit la ville de Laodicée. Ces con-
trées furent cependant bientôt reprises par les Grecs, et
Boémond, qui s'était rendu en Italie, et avait attaqué l'Illyrie,
(1108) fut forcé de conclure un traité de paix avec l'em-
pereur. Délivré de cet ennemi, Alexis recommença la
(1115) guerre contre les Turcs d'Iconium et contre
Antioche, et repoussa en même temps une attaque des
Cumanes. Il mourut, laissant le trône à son fils *Jean*.
(1118) Son règne avait encore été troublé par plusieurs
conspirations, qui tendaient à renverser son trône, ainsi
que par des disputes religieuses, qui avaient eu pour cause
des doctrines hérétiques, que l'Orient enfantait sans cesse.

2. Le nouvel empereur eut d'abord à vaincre les intri-
gues de sa mère Irène, qui, ayant déjà voulu ménager la
couronne à sa fille *Anna* et à son gendre Nicéphore,
conspira, après la mort d'Alexis, contre son fils. S'étant af-
(1120) fermi sur le trône, *Jean I* se mit lui-même à la
tête d'une armée et prit Laodicée, que les Turcs avaient
arrachée au prince d'Antioche, et se rendit maître d'une
partie de la Pamphilie. Il tourna alors ses armes contre les
Petschénégues, qui avaient fait une invasion dans la Thrace
(1123) et anéantit ce peuple presque tout entier dans une
bataille sanglante, qu'il gagna par sa bravoure personnelle.
Son mariage avec Irène, fille de Ladislav I, roi de Hongrie,
fournit à l'empereur l'occasion de prendre part à une guerre
(1128) civile dans ce pays. Il prit *Belgrade*, vainquit les
Hongrois dans une bataille et pénétra dans la Hongrie. Mais
(1130) une révolte des *Serviens*, et les progrès que l'émir
turc *Ebn Danischmend* fit dans l'Asie, l'obligèrent à aban-
donner ces conquêtes. L'infatigable empereur repoussa les
(1137) Turcs et força Raimon, prince d'Antioche, à lui
prêter hommage; réunissant alors ses troupes à celles du
prince d'Antioche et du comte d'Edesse, il marcha contre
Zenki et assiéga Césarée. Mais l'approche de l'hiver et une
guerre contre le sultan d'Iconium, qui avait dévasté le terri-
toire grec, lui firent abandonner cette expédition. Cepen-
(1142) dant Jean I reprit son projet de réunir à son empire
les principautés d'Antioche et d'Edesse; il assiégeait la
(1143) première de ces villes, lorsqu'il mourut à la suite
d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse. Malgré ses ta-
lents militaires et son activité l'empereur Jean I ne put

rétablir la puissance de l'empire grec, que des intrigues de cour et des conspirations ne cessèrent d'agiter à l'intérieur.

3. *Manuel I*, qui succéda à son père, avait hérité de ses talents militaires et passa presque toute sa vie dans les camps. Raimon d'Antioche, assiégé dans sa résidence, fut forcé de se rendre à Constantinople et de recevoir sa principauté, comme un fief grec, des mains de l'empreur. Manuel marcha alors contre le sultan d'Iconium, le (1143) vainquit et le poursuivit jusque sous les murs de sa capitale; il remporta ensuite une brillante victoire sur le sultan Ebn Danischmend, mais il ne fit rien pour repousser *Noureddin*, fils de Zenki, qui attaqua et prit Edesse. (1147) Les croisades de Conrad III, roi d'Allemagne, et de Louis VII, roi de France, avaient d'abord effrayé l'empereur Manuel; par les obstacles, qu'il opposa à la marche des chrétiens et par la trahison des guides qu'il leur avait donnés, il fit avorter ces belles expéditions. Allié avec les Vénitiens, Manuel attaqua la Sicile, mais une revolte des (1150) Serviens, qui avaient appelé les Hongrois à leur secours, rappela l'empereur de cette expédition. Il tourna ses armes contre les Hongrois et intervint dans les affaires intérieures du royaume de Hongrie, sans en retirer des avantages réels pour son empire. Ses armes furent plus heureuses en Asie : après avoir forcé *Rainald*, prince d'Antioche, à (1158) reconnaître son autorité, Manuel conclut une alliance avec *Baudouin III*, roi de Jérusalem, et combattit avec tant de succès contre les Turcs d'Iconium que le sultan *Kilidsch Arslan II* se rendit lui-même à Constantinople et s'engagea à vivre désormais en paix avec l'empereur. Celui-ci (1162) prit une part active aux expéditions que le roi de Jérusalem, Amaury I, avait entreprises pour faire la conquête de l'Egypte, et il envoya une flotte pour assiéger Damiette. (1169) Il profita encore de la guerre de l'empereur Frédéric I contre les villes lombardes pour envoyer une flotte en Italie; elle s'empara de la ville d'Ancone, mais la ville (1174) fut reprise par une armée impériale. Vers la fin de son règne, Manuel déclara la guerre à la puissante république de Venise et prépara ainsi de loin l'expédition des croisés contre Constantinople. L'outrage fait à l'ambassadeur vénitien *Dandolo* inspira à ce grand homme, qui devint plus tard Doge de Vénise, une haine profonde contre les Grecs. (1180)

Manuel mourut avant d'avoir terminé cette guerre provoquée par les intrigues de l'empereur pour se mettre en possession de la côte de Dalmatie, qui appartenait en grande partie aux Vénitiens.

4. Manuel ne laissa qu'un fils mineur, *Alexis II*, âgé de treize ans, qui, reconnu d'abord comme empereur, (1183) fut privé du trône et de la vie par *Andronicus I*, cousin de Manuel I, et qui à cause de ses crimes avait été banni de la cour. L'usurpateur exerça les plus horribles cruautés contre tous ceux qui lui étaient suspects, et se maintint pendant deux ans. Il fut détrôné par une révolu- (1185) tion qui éclata contre lui à Constantinople, et *Isaac* surnommé l'*Ange*, qui appartenait à la famille impériale, fut élu empereur par le peuple. Le règne d'Isaac I, prince faible et sans caractère, n'est qu'une série de guerres civiles, de révoltes et de conspirations, qui troublèrent l'empire à l'intérieur, tandis qu'au dehors il était sans cesse attaqué par les Turcs d'Iconium, qui se rendirent maîtres de plusieurs provinces en Asie mineure, et par les Cumanes et les Bulgares, qui dévastèrent la Macédoine et la Thrace. L'empereur ne fut pas même en état de maintenir la tranquillité dans sa capitale, où des combats sanglants eurent (1187) lieu entre les habitants grecs et les étrangers venus de l'Occident que l'on désignait par le nom général de *Latins*. Isaac, qui n'avait pas porté secours aux chrétiens de la (1189) Palestine contre Saladin, s'opposa à la marche de l'empereur Frédéric I à travers son empire et ne céda qu'aux armes de ce prince, qui dévasta la Thrace. Il fut enfin (1195) détrôné, pendant une guerre contre les Bulgares, par son frère *Alexis III*, qui avait su gagner l'amour du peuple et qui fit crever les yeux à Isaac. *Alexis III* manquait de talents militaires et du courage nécessaire pour rétablir l'ordre (1197) dans l'empire; les Bulgares et les Cumanes continuèrent leurs invasions dans les provinces grecques, et des (1202) révoltes éclatèrent sur tous les points. Alexis fils de l'empereur détrôné, se rendit alors en Occident auprès du roi *Philippe de Souabe*, qui avait épousé Irène, fille d'Isaac. Mais ce prince avait à combattre pour le trône d'Allemagne contre son rival Othon IV, il conseilla au prince grec de s'adresser aux croisés, qui s'étaient assemblés à Venise, pour se rendre (1202) dans la Palestine. Alexis suivit ce conseil et décida ces derniers à une expédition contre Constantinople.

5. La mort de Saladin avait délivré les chrétiens de la Palestine de leur plus redoutable ennemi, et les (1193) guerres, qui éclatèrent alors pour la succession du sultan, leur auraient facilité la conquête du royaume de Jérusalem, si leurs discordes n'eussent paralysé toutes leurs entreprises. Le roi *Henri* de Jérusalem parvint, il est vrai, à négocier une paix entre Boémond III d'Antioche et le prince (1195) Léon II d'Arménie, auquel il donna le titre de roi; mais menacé par les Turcs il demanda du secours en Occident. Le pape Célestin III fit alors prêcher une croisade (1196) en France, en Angleterre et en Allemagne. Richard d'Angleterre et Philippe-Auguste refusèrent d'aller une seconde fois dans la Palestine; l'empereur *Henri VI*, fils de Frédéric, se croisa et assembla une armée nombreuse, qu'il envoya sur une flotte dans la Terre-Sainte, promettant de la suivre bientôt. Le roi Henri mourut lors de l'arrivée (1199) des croisés et eut pour successeur *Amaury II*, frère de Guido de Lusignan et roi de Chypre. Avec le secours des croisés, qui étaient commandés par l'archevêque Conrad de Mayence, et parmi lesquels se trouvaient les ducs Frédéric d'Autriche, Henri de Brabant, le comte Walram de Limbourg, le comte palatin Henri, fils aîné de Henri-le-Lion, et beaucoup d'autres seigneurs et prélats, Amaury remporta une victoire sur Malec Adel, frère de Saladin, près de Sidon. Cependant la nouvelle de la mort (1197) de l'empereur Henri VI rappela les croisés en Europe (1198) et Amaury conclut un armistice avec les Turcs.

6. Innocent III, dès qu'il fut parvenu au trône pontifical, travailla avec ardeur à une nouvelle croisade. Il négocia avec l'empereur Alexis III de Constantinople, qui s'était montré favorable à la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise de Rome, convertit le chef des Bulgares avec tout son peuple à la religion catholique, et conclut un traité avec Léon II, roi d'Arménie. Les moines de l'ordre de Cîteaux prêchèrent la croisade, et *Foulques*, curé de Neuilly, devint un second Pierre d'Amiens. Ce zélé missionnaire parvint à (1199) faire prendre la croix à un grand nombre de seigneurs des provinces belges, de la France et de l'Italie. Les comtes Thibaut de Champagne, Simon de Montfort, Louis de Blois, le margrave Boniface de Montferrat et avant tous *Baudouin IX*, comte de Flandre et de Hainaut se réunirent à Compiegne et résolurent de se rendre en Palestine sur

(1201) une flotte venitienne. Un accord fut conclu avec les Venitiens, qui se chargèrent du transport des croisés moyennant une somme d'argent. Mais la mort du comte de Champagne et la désunion qui se mit entre les seigneurs, priva ceux qui s'étaient rendus à Venise des moyens d'accomplir leurs engagements. Ils furent forcés de s'unir aux Venitiens et les aidèrent à prendre la ville de Zahra en Dalmatie. Dandolo, le doge de Venise, leur avait promis de les faire transporter dans la Palestine et de les y accompagner lui-même. Cependant les sollicitations du prince grec Alexis et le désir de se venger des Grecs, qui animait Dandolo et les Venitiens, détournèrent les croisés encore une fois du véritable but de leur expédition. Ils conclurent un nouvel (1203) accord avec la république de Venise et firent voile pour Constantinople.

7. Les croisés exigèrent de l'empereur *Alexis III* le rétablissement de son frère Isaac sur le trône, et sur son refus ils attaquèrent la ville. Alexis, désespérant bientôt de pouvoir se défendre, prit la fuite, et Isaac tiré de la prison par le peuple, fut proclamé empereur. Il partagea le trône avec son fils *Alexis IV* et confirma le traité que celui-ci avait conclu avec les croisés. Mais des querelles éclatèrent bientôt entre les Latins et les Grecs surtout par rapport à la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise catholique, ce qui était une des principales conditions acceptées par le prince Alexis. Une révolution éclata à Constantinople, Alexis IV (1204) fut tué, Isaac I mourut de frayeur et *Ducas Murzufle* s'empara du pouvoir. Les croisés, profitant de ces désordres, prirent Constantinople d'assaut et y établirent un *empire latin*. Baudouin de Flandre fut unanimement élu empereur, et il donna aux autres seigneurs de l'armée chrétienne les provinces grecques d'Europe et d'Asie. Mais ces provinces étaient encore au pouvoir des Grecs, et pendant que les seigneurs latins se dispersaient pour en faire la conquête, *deux empirs grecs* furent fondés, l'un à *Nicée* par *Théodore Lascaris*, gendre de l'empereur Alexis III, et l'autre à *Trébizonde* par *Alexis*, petit-fils de l'empereur Andronicus I. Cette croisade n'avait été d'aucune utilité pour le royaume de Jérusalem et ne profita pas non plus aux seigneurs latins, qui ne parvinrent qu'en petit nombre à se rendre maîtres des principautés, dont ils avaient été investis. Le seul état, qui profita largement de cette con-

quête fut la république de Venise. Les Venitiens eurent dès-lors le monopole du commerce sur la Méditerranée, et les Pisans et les Génois ne purent plus lutter avec leur puissante rivale, qui établit un grand nombre de colonies sur les côtes de l'Achaie, de la Thessalie et de la Thrace, et qui devint maîtresse de la plupart des îles dans l'Adriatique et dans l'Archipel. Des richesses immenses affluèrent à Venise qui s'éleva ainsi au rang des premières puissances de l'Europe.

8. Le grand pape Innocent III, qui avait été à la tête du mouvement politique, religieux, intellectuel et moral de la chrétienté pendant dix-sept ans, assembla à Rome, un an avant sa mort, un *concile œcuménique* le plus (1215) nombreux qui eût jamais lieu en Occident. Soixante-onze métropolitains, quatre cent douze évêques, neuf cents abbés et prieurs, ainsi que les ambassadeurs des empereurs Frédéric II d'Allemagne et Henri I de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie et de Chypre avec un grand nombre d'autres princes y assistèrent. Le nombre total des personnes, admises au concile, s'éleva à deux mille deux cent quatre-vingt-trois. Le pape ouvrit le concile à la St.-Martin, dans l'église de St. Jean de Latran par une allocution, toute d'onction et digne du chef suprême de la chrétienté. Après s'être occupé d'abord de quelques points dogmatiques, ainsi que de l'extirpation des hérésies, le concile insista sur l'observation de la discipline ecclésiastique et sur l'enseignement de la théologie dans toutes les villes épiscopales. On supprima les jugements de Dieu, qui donnaient lieu à beaucoup d'abus judiciaires, et l'on confirma le privilége de l'immunité pour le clergé de tous les pays catholiques. L'assemblée se sépara après avoir pris des mesures pour organiser une nouvelle croisade et après avoir confirmé les deux ordres de St. François et de St. Dominique. *Innocent III* mourut huit mois après, (1216) emportant dans sa tombe l'amour et la vénération de tous ses contemporains. Ses œuvres lui survécurent et il trouva de dignes successeurs dans toute cette série de papes, qui luttèrent avec une fermeté inébranlable contre l'empereur Frédéric II, qui foula aux pieds les lois de l'Eglise et les libertés des peuples.

§ V. L'EMPIRE SOUS LES DERNIERS EMPEREURS DE LA MAISON DE HOHENSTAUFEN.

1216—1256.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Rainald, Doellinger, Raumer et Muratori.

Empereurs : Frédéric II 1212—1250. Henri Raspe, de Thuringe, 1246—1247. Guillaume de Hollande 1247—1256. Conrad IV 1250—1254.

Papes : Honorius III 1216—1227. Grégoire IX 1227—1241. Célestin IV 1241. Innocent IV 1243—1254. Alexandre IV 1254—1261.

1. L'empereur *Frédéric II* joignait à une grande habileté administrative, à des connaissances variées et étendues une ambition démesurée et un caractère faux. De mœurs légères, il manquait de foi et de vrai sentiment religieux, en un mot comme le dit si bien un savant protestant moderne, c'était un *prince protestant au treizième siècle* (1). Rendre sa maison souveraine dans l'empire, soumettre l'Allemagne et toute l'Italie à son autorité absolue, voilà quel était son but, et pour y arriver il ne recula devant aucun moyen. Mais ce but était contraire à l'état politique de la société au moyen âge, et Frédéric, qui tendait à renverser cet état, se trouvait par cela même en opposition avec l'Eglise et son chef, véritable garant et défenseur de la société catholique. La lutte entre les deux pouvoirs s'alluma donc de nouveau et dura jusqu'à l'extinction de la maison de Hohenstaufen. La justice et le bon droit étaient du côté de ces grands papes, qui combattaient sans se décourager contre un prince ambitieux, immoral et impie, qui réunissait en même temps entre ses mains une immense puissance matérielle. Malgré ces avantages, il succomba enfin, car il avait contre lui la grande majorité des peuples chrétiens, qui étaient animés d'une foi vive et qui s'élevaient contre un prince, habitué dans ses actions à subordonner toujours les intérêts spirituels à ses intérêts matériels.

2. Peu de temps après la mort de son protecteur et ami le pape Innocent III, Frédéric changea de conduite à l'égard du St.-Siége. Honorius III, successeur d'Innocent, l'engagea à remplir la double promesse qu'il avait faite de ne pas

(1) M. de Raumer, dans son *Histoire de la maison de Hohenstaufen*.

réunir le royaume de Naples et de Sicile et d'entreprendre une croisade. Contrairement à la première de ses promesses, il fit désigner son fils aîné Henri, qui était déjà (1220) reconnu comme roi de Naples et de Sicile, pour lui succéder dans l'empire, tout en assurant au pape que cette élection avait eu lieu contre sa volonté et que les deux royaumes ne seraient jamais réunis. Honorius III ajouta foi à ces assertions et accorda à Frédéric jusqu'à trois différentes reprises des délais pour la croisade. Après la mort d'Othon IV la tranquillité avait été rétablie en Allemagne et (1218) Frédéric passa les Alpes; il reçut le diadême impérial à Rome des mains du pape et se rendit dans son royaume de Naples. Il avait de nouveau promis de partir pour la Palestine l'année suivante. Mais étant occupé à donner une nouvelle organisation au royaume des Deux-Siciles, (1223) il demanda et obtint un nouveau délai de deux ans. Frédéric épousa alors en secondes noces Marie Jolanthe, fille de *Jean de Brienne*, roi titulaire de Jérusalem. Des sommes considérables avaient été fournies par le clergé de tous les pays pour la croisade, et les Dominicains et les Franciscains avaient prêché la croix avec beaucoup de succès; cependant Frédéric chercha un nouveau prétexte pour différer son expédition. Dans un traité formel, qu'il conclut avec le pape à *St.-Germano*, l'empereur s'engagea à partir en (1215) deux ans sous peine d'excommunication et à envoyer de suite des troupes au secours des chrétiens de la Palestine. Cependant les véritables desseins de Frédéric ne tardèrent pas à être connus et poussèrent à bout la longanimité du pape.

3. Par des mesures sages, et avec le secours de son chancelier *Pierre de Vignes*, Frédéric était parvenu à consolider son trône dans le royaume de Naples et de Sicile et à anéantir toute opposition des seigneurs normands contre la domination étrangère. L'université de Naples com- (1224) mença à fleurir et les restes des Sarrazins en Sicile vaincus par l'empereur furent en partie enrolés dans l'armée. Frédéric les considéra comme son plus fort appui dans une lutte, qu'il prévoyait avec le St.-Siége, et ce ne fut qu'après une longue opposition qu'il permit aux Dominicains de leur prêcher l'Evangile. Dès-lors il viola les droits de l'Eglise en s'arrogeant les revenus des siéges épiscopaux vacants et en expulsant les évêques que le pape venait d'y nommer. De Naples

Frédéric se rendit dans la Lombardie. La guerre entre les deux partis des Guelfes et des Gibellins y avait continué, et lorsque l'empereur se déclara pour les villes et les seigneurs du parti gibellin, quatorze villes guelfes renouvelèrent, pour vingt-
(1226) cinq ans, *l'ancienne ligue lombarde* destinée à défendre leurs droits. Frédéric, qui n'était pas à même de commencer la guerre contre ces villes puissantes, s'adressa au pape, qui négocia un armistice jusqu'après la croisade : les Lombards promirent d'envoyer un certain nombre de
(1227) troupes dans la Palestine. Honorius mourut quelques mois après ce traité et eut pour successeur un neveu d'Innocent III.

4. *Grégoire IX*, qui monta octogénaire sur le trône papal, fut digne de son oncle ainsi que de celui de ses prédécesseurs dont il avait adopté le nom. Il exhorta l'empereur à exécuter le traité de St.-Germano et à partir pour la Terre-Sainte. Plus de cent mille croisés de tous les pays de l'Europe s'étaient assemblés en Italie pour accompagner Frédéric, qui s'embarqua enfin. Mais deux jours après il revint en Italie prétextant une maladie, qu'il avait gagnée (1). Grégoire IX prononça alors l'excommunication contre l'empereur en l'exhortant cependant à revenir dans le sein de l'Eglise. Mais Frédéric de son côté publia un manifeste violent
(1228) contre l'Eglise et partit pour la Palestine l'année suivante avec des forces peu considérables, plus de quarante mille croisés étant retournés dans leur patrie. La Palestine, à l'exception du littoral qui était encore entre les mains des chrétiens, avait été réunie à l'état turc de Damas après la mort de *Malec Adel*, frère de Saladin, et qui avait par-
(1218) tagé ses états entre ses trois fils, *Kamel*, qui lui succéda en Egypte, *Achraf*, qui devint sultan de Mésopotamie et *Moat-*
(1227) *tam*, qui régna à Damas. Ce dernier étant mort, ne laissant qu'un fils mineur Nazr, Kamel voulut se rendre maître de Damas. Les deux armées turques étaient entrées dans la Palestine, lorsque l'empereur Frédéric aborda à
(1228) Accon. Il avait déjà donné au sultan d'Egypte, dans une lettre qu'il lui avait adressée, l'assurance que son but

(1) D'après les recherches modernes la maladie de l'empereur n'était qu'un prétexte; et quand même il eut été réellement malade, il aurait dû partir immédiatement après avoir été rétabli. Voyez Doellinger, *Manuel de l'Histoire ecclésiastique*, t. II, p. 221—222.

n'était pas de renouveler la guerre contre les Turcs, mais qu'il était forcé de faire cette expédition pour maintenir son autorité en Occident. Un traité fut alors conclu, (1229) par lequel Kamel céda à Frédéric la possession de Jérusalem et d'une partie de la Palestine, mais sous la condition de ne pas relever les fortifications de la ville sainte et de donner aux Musulmans l'accès aux Lieux saints. Ce traité, qui fut considéré comme une déception de l'empereur, par tous les chrétiens de la Palestine, n'assura pas la possession du royaume de Jérusalem. Frédéric vivant dès-lors dans une intimité suspecte avec le sultan d'Egypte, adopta des mœurs musulmanes et fit accroire à tous les Musulmans qu'il avait un penchant secret pour leur religion. Abandonné et détesté par les chrétiens qu'il avait scandalisés par les mœurs corrompues de sa cour, l'empereur quitta la Palestine et revint en Europe.

5. La guerre avait éclaté en Italie, une armée impériale avait envahi le territoire du pape et celui-ci avait confié le commandement de ses troupes à Jean de Brienne, beau-père de l'empereur, qui s'était séparé de lui à cause de ses violences. L'armée du pape avait déjà fait des progrès dans la Pouille lorsque l'empereur revint et la dispersa. Cependant la ligue lombarde avait eu le dessus dans la guerre contre les Gibellins de la Lombardie, et Frédéric sentit la nécessité de se réconcilier avec le pape pour pouvoir entreprendre avec succès le combat contre les Lombards. Il négocia, et un nouveau traité fut conclu à St.-Germano : l'empereur, toujours prodigue de promesses, s'engagea (1230) à réparer les torts qu'il avait eus envers l'Eglise et fut relevé de l'excommunication. La conduite de Frédéric montra bientôt combien ces promesses étaient peu sincères. Après avoir fait promulguer un nouveau code de lois dans le (1231) royaume de Naples et de Sicile, il se rendit dans la Lombardie pour y rétablir son autorité. Mais en donnant toute sa confiance au cruel seigneur de Vérone, *Ezélin de Romano*, qui protégeait spécialement les hérétiques, dont il y avait un grand nombre dans la Lombardie, il mécontenta à la fois le pape et les villes gibellines. Malgré ses efforts pour amener une réconciliation entre l'empereur et les Lombards, le pape n'y parvint pas, et les embarras de Frédéric furent encore augmentés par une révolte de son fils aîné (1234) *Henri*. Ce jeune prince était resté en Allemagne lorsque

Frédéric avait quitté ce pays, en confiant son administration à l'archevêque *Engelbert* de Cologne. Ce prélat ayant été (1225) assassiné, des guerres intestines éclatèrent, car ni Louis, duc de Bavière, ni le jeune roi Henri, qui prit part au gouvernement, n'eurent assez d'autorité pour maintenir l'ordre intérieur. Henri chercha à gagner l'amour des princes et se déclara enfin indépendant de son père. Mais excommunié par le pape, qui vint au secours de l'empereur, et abandonné par ses partisans, il dut se jeter aux pieds (1235) de son père qui lui pardonna. Néanmoins il continua à entretenir des liaisons suspectes avec plusieurs seigneurs mécontents, et Frédéric l'enferma dans le château de St. Félix (1242) en Pouille, où il mourut sept ans après.

6. Après avoir rétabli la tranquillité en Allemagne et après avoir fait élire son second fils *Conrad* comme son successeur, Frédéric marcha à la tête d'une nombreuse armée en Italie et vainquit les Lombards dans la bataille de *Cor-* (1237) *ténuova*. Toutes les villes se soumirent au vainqueur à l'exception de *Milan* et de *Bresse*; alors l'empereur ne cacha plus son plan d'anéantir la souveraineté temporelle des papes sur les territoires qui leur appartenaient dès les temps de Pépin et de Charlemagne. Il donna à son fils naturel (1238) *Enzius*, qui avait épousé une riche veuve de la Sardaigne, la souveraineté sur cette île, qui reconnaissait depuis des siècles la suzeraineté du St.-Siége. En outre il agit avec les plus grandes violences contre le clergé du royaume de Naples et de Sicile, protégea les Sarrazins établis dans cette dernière île au préjudice des chrétiens, et montra ouvertement son mépris pour l'Eglise. Grégoire, après avoir vainement essayé tous les moyens de douceur, (1239) se vit obligé de prononcer de nouveau l'excommunication contre lui. L'empereur publia alors un manifeste, dans lequel il formula les accusations les plus absurdes (1240) contre le pape et marcha avec son armée contre Rome. Comme il avait appelé du pape à un concile général, Grégoire en convoqua un à Rome, mais Frédéric fit prisonniers les prélats français, anglais et allemands qui s'étaient em- (1241) barqués sur une flotte génoise, et mit le siége devant Rome. Le pape presque centénaire resta inébranlable au milieu des dangers qui l'environnaient et mourut en encourageant par son exemple et par ses paroles ceux qui l'entouraient.

7. Les douze cardinaux, présents à Rome, élurent *Célestin IV*, mais celui-ci mourut dix-huit jours après son élection. Le siége papal resta vacant pendant deux ans; la crainte de l'empereur, qui fit dévaster les biens des cardinaux et en retint plusieurs comme prisonniers, et les violences du peuple de Rome, avec lequel Frédéric entretenait des relations secrètes, rendirent l'élection impossible. Sept cardinaux purent enfin se réunir et élurent l'un d'entre (1243) eux, Sinibald Fiesci, qui prit le nom d'*Innocent IV*. Après des négociations infructueuses que le nouveau pape ouvrit pour amener une réconciliation avec l'empereur, Innocent (1244) quitta Rome, où il était entouré de ses ennemis et s'embarqua pour Gênes. De là il se rendit à Lyon et y convoqua un concile général afin de décider sur les différends entre l'empereur et le St.-Siége. Mais Frédéric empêcha les prélats allemands (1245) et italiens de se rendre à Lyon et refusa d'y paraître en personne. Le pape prononça alors, avec l'assentiment unanime des prélats, l'excommunication de l'empereur, délia ses sujets du serment de fidélité et engagea les princes de l'empire à procéder à l'élection d'un nouveau souverain. (1246) Le landgrave *Henri de Thuringe* fut élu roi d'Allemagne, et lorsqu'il mourut l'année suivante à la suite d'une blessure qu'il avait reçue dans une bataille, lui livrée par (1247) Conrad, fils de l'empereur, on lui donna, *Guillaume*, comte *de Hollande*, pour successeur. Le roi Conrad continua à combattre pour maintenir en Allemagne l'autorité de son père, qui s'était lui-même rendu dans la Lombardie. Mais ayant éprouvé un echec devant Bresse, qu'il assiégeait, Frédéric se retira dans la Pouille, abandonnant la (1249) continuation de la guerre à son fils naturel Enzius et à Ezélin de Romano. Enzius fut fait prisonnier par les Bolonais et mourut vingt-deux ans après dans les prisons de Bologne. L'empereur, qui avait renforcé son armée par un corps de Sarrazins d'Afrique, mourut accablé par (1250) l'âge et par ses infortunes : une garde turque entoura le lit du chef temporel de la chrétienté, qui par ses mœurs et son impiété s'était rendu indigne de la haute dignité dont il était revêtu.

8. La mort de *Frédéric II* ne mit pas fin aux guerres civiles et aux troubles que ce prince avait suscités par ses vices. *Conrad*, fils aîné de l'empereur, et qui fut reconnu comme successeur de son père par quelques princes de

(1252) l'Allemagne, quitta cependant bientôt ce pays et se rendit en Italie. Comme complice des crimes de son père il avait été excommunié avec lui; et il persévéra dans son opposition contre l'Eglise. Il réprima, avec la plus grande sévérité, les révoltes qui avaient éclaté dans le royaume (1154) de Naples et mourut subitement, ne laissant qu'un fils de deux ans, appelé par les Italiens *Conradin*. Le pape Innocent IV, comme suzerain du royaume de Naples et de Sicile, avait déclaré Conrad indigne de ce trône et négocia avec Edmund, second fils de Henri III d'Angleterre, (1254) qu'il voulait investir de ce fief, lorsqu'il mourut. *Manfred*, fils naturel de Frédéric II, s'empara alors du pouvoir et se fit proclamer roi de Naples et de Sicile. Excommunié par Alexandre IV, successeur d'Innocent IV, il se main- (1260) tint à l'aide de mercenaires Sarrazins, avec lesquels il fit une invasion dans la terre de Rome. *Urbain*, qui succéda à Alexandre IV, détermina *Charles*, comte *d'Anjou* (1264) et frère de St.-Louis, à accepter la couronne de Naples et de Sicile à titre de fief du St.-Siége. Clement IV confirma cette convention et le prince français se rendit maî- (1266) tre de ce royaume par la bataille de *Bénévent* dans laquelle Manfred périt. Charles d'Anjou devint ainsi le fondateur d'une dynastie française à Naples. A peine âgé de quinze ans, Conradin assembla des troupes en Allemagne et marcha en Italie pour réconquérir le royaume paternel. Mais il fut vaincu et fait prisonnier dans la bataille de *Scurco-* (1267) *la*, et le dernier descendant de la puissante famille de Hohenstaufen expira sur l'échafaud, que le cruel vainqueur avait fait dresser à Naples pour le punir du crime de haute (1268) trahison dont il l'accusa.

9. L'Allemagne fut en proie à une véritable anarchie, le roi *Guillaume* n'ayant pu parvenir à faire respecter son (1252) autorité après le départ de Conrad pour l'Italie. Des guerres éclatèrent partout et le roi ne put rétablir l'ordre et la tranquillité. Il prit part à une guerre du comte Jean d'Avesne contre sa mère Marguerite, comtesse de Flandre (1256) et de Hainaut, et périt dans une expédition contre les Frisons. Les princes de l'empire ne purent s'entendre sur le choix d'un souverain; la plupart d'entre eux préférèrent laisser le trône vacant. Enfin deux princes étrangers, *Richard de Cornwall*, frère du roi Henri III d'Angleterre, et *Alphonse X*, roi de Castille, furent à la fois élus après avoir

fait distribuer de fortes sommes d'argent parmi les seigneurs. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux princes n'exerça une véritable autorité en Allemagne, et c'est avec raison que l'on appelle l'intervalle depuis la mort de Guillaume de Hollande jusqu'à l'élection de *Rodolphe de Habsbourg* (1256—1278), *le grand interrègne*. Une nouvelle période commence pour l'Allemagne avec le règne de ce prince.

§ VI. DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE JUSQU'A LA MORT DE SAINT-LOUIS.

1216—1270.

AUTEURS A CONSULTER : Daniel, *Histoire de France*. Lingard, *Histoire d'Angleterre*. Joinville, *Histoire de St.-Louis*. La vie de St.-Louis dans les *Acta Sanct. Bolland.* 25 Août.

Roi d'Angleterre : Henri III 1216—1272.

Rois de France : Philippe Auguste 1180—1223. Louis VIII 1223—1226. St.-Louis IX 1226—1270.

1. Après la mort du roi Jean I, la guerre civile cessa en Angleterre et le prince français Louis fut forcé de (1217) quitter le pays, où il avait perdu tous ses partisans. Philippe-Auguste chargea alors son fils de marcher contre les Albigeois, qui avaient recommencé la guerre contre les catholiques après la mort d'Innocent III. Le comte Raimon VI de Toulouse et son fils Raimon VII, expulsés de leurs états par Simon de Montfort s'étaient rendus à Rome. Innocent les avait bien reçus et avait assigné au jeune Raimon VII la possession du Vénaissin et de la Provence, (1215) comme dédommagement pour la perte du duché de Toulouse, dont Philippe-Auguste, suzerain de Toulouse, avait investi le comte Simon de Montfort. Cependant Raimon VI recommença la guerre contre ce dernier seigneur; ralliant de nouveau sous son drapeau les hérétiques du midi de la France, et, secouru par Jacques I, roi d'Arragon et par son fils Raimon qui avait assemblé une armée à Avignon, il se rendit maître de Toulouse (1217) et repoussa une attaque de Simon de Montfort, qui fut tué dans le combat. Son fils aîné *Amaury* perdit (1218) l'une après l'autre les villes soumises à sa domination et une nouvelle armée de croisés, sous le commandement

de Louis, fils du roi de France, qui vint à son secours (1219) ne put pas reprendre Toulouse. Après le départ des croisés Amaury de Montfort se trouva incapable de résister aux hérétiques, qui persécutèrent les catholiques et surtout le clergé de la manière la plus cruelle. S'emparant de tous les biens ecclésiastiques, ils se donnèrent une (1222) organisation extérieure. Raimon VII, qui succéda à son père dans le comté de Toulouse parvint enfin à prendre la ville de Carcassonne, dernière possession du comte (1224) de Montfort, et celui-ci céda tous les droits que son père lui avait légués sur les principautés dans le midi (1225) de la France, au roi Louis VIII, qui avait succédé à son père Philippe-Auguste, sans qu'il eût été question d'une confirmation de son droit de succession par une assemblée de seigneurs.

2. Le long règne de Philippe-Auguste fait époque dans l'histoire de France, car il marque le commencement d'un nouvel état politique dans ce pays, où le pouvoir royal l'avait emporté sur la féodalité. L'hérédité de la couronne était reconnue et la réunion d'un grand nombre de fiefs aux domaines royaux avait affaibli la puissance de la noblesse féodale et préparait l'établissement de la monarchie. Louis VIII et St.-Louis IX achevèrent ce que Philippe-Auguste avait commencé et le régime féodal finit ainsi en France au treizième siècle. *Louis VIII* commença son règne par une guerre contre les Anglais, qu'il voulait expulser du sol de la France ; il se rendit maître du Poitou (1225) et marchait contre la Gascogne, lorsque, par l'intervention du pape, il fut conclu un traité qui assura aux Anglais la possession de ce comté. Le roi de France tourna alors ses armes contre les Albigeois, et fit la conquête du comté de Toulouse, de la Provence et du Venaissin; (1226) mais la mort l'enleva au milieu de cette expédition. Il laissa l'administration du royaume et la tutelle de ses cinq fils, dont l'aîné, *Louis IX*, n'avait que onze ans, à sa femme Blanche. La régente sut maintenir son autorité et se mettre à l'abri d'une ligue que plusieurs des plus puissants seigneurs avaient conclue contre elle et à laquelle Henri III d'Angleterre avait pris part. Elle termina (1229) ensuite la guerre contre les Albigeois. Raimon VII se réconcilia avec l'Eglise et conserva la possession de la Provence et du Venaissin, dont il fut investi par l'empereur

Frédéric II. Le comté de Toulouse avec tous ses fiefs fort étendus, fut réuni aux domaines de la couronne de France. Afin d'extirper les hérésies on réorganisa l'université de Toulouse, où dès-lors des professeurs distingués enseignèrent la doctrine catholique. Le pape Grégoire IX chargea l'ordre des Dominicains de veiller à la pureté des (1233) dogmes dans ces contrées, et quant à ceux d'entre les hérétiques qui s'obstineraient à professer publiquement, et à propager, soit par leur exemple, soit par leur enseignement, des doctrines hérétiques, de les livrer au bras seculier afin qu'ils fussent punis d'après les lois existantes. C'est ce tribunal auquel on donna plus tard le nom d'*Inquisition* (1).

3. La minorité des deux souverains de France et d'Angleterre empêcha d'abord la reprise de la guerre entre ces deux pays et un mariage servit de lien entre les deux princes, qui épousèrent deux sœurs, les filles du comte (1234) Raimon Bérenger de Provence. Aussi la bonne intelligence, qui régnait entre la France et l'Angleterre, ne fut-elle que rarement interrompue. Louis IX, aussitôt qu'il eût pris lui-même les rênes du gouvernement, s'occupa active- (1236) ment à améliorer l'état intérieur de son royaume et à y faire régner la plus stricte justice. Des commissaires royaux furent envoyés dans toutes les contrées pour rechercher et réparer toutes les injustices commises par les magistrats. Le roi lui-même reçut toutes les plaintes et rendit publiquement la justice assis sous un chêne dans le bois de Vincennes, pour faciliter à ses sujets l'accès auprès de lui. Il se distingua par une grande simplicité de mœurs et par une piété sincère : en un mot il fut le modèle de toutes les vertus qui peuvent orner un chrétien et un prince. La France jouissait de la plus grande tranquillité ; elle ne fut troublée que par la guerre du comte Hugues de la Marche contre (1241) son suzerain le comte Alphonse de Poitou, guerre à laquelle les Anglais avaient pris part. Mais l'armée anglaise,

(1) Ceux qui déclament contre ce tribunal, qui le représentent comme ayant agi avec la plus grande cruauté, montrent une ignorance profonde tant de son organisation et de ses attributions que de la législation alors en vigueur dans tous les royaumes catholiques ; ces savants superficiels n'ont certainement jamais lu aucun acte des procès instruits devant l'Inquisition et jugés par ce tribunal.

(1242) qui avait débarqué en France, fut défaite et un traité
(1243) rétablit la paix avec le roi d'Angleterre. Dès son avénement au trône Louis IX avait manifesté son intention de porter des secours aux chrétiens de la Palestine. Pendant une
(1244) maladie, qui semblait mortelle, il se croisa, et à son rétablissement il fit prêcher la croisade dans toute la France. Les armements durèrent quatre ans ; enfin il partit avec
(1248) une nombreuse flotte. Il resta six ans en Orient et combattit les Musulmans d'abord en Egypte, ensuite dans la Palestine (1).

4. La mort de la reine Blanche à laquelle Louis IX avait confié l'administration du royaume pendant sa croisade,
(1254) le rappela en France. Après son retour il parcourut son royaume pour veiller au maintien des lois et publia plusieurs ordonnances, qui se rapportaient à l'organisation et à l'administration du pays (2). Il abolit le combat judiciaire, établit une cour d'appel et régla l'élection et les fonctions des magistrats communaux des villes. Par la protection, qu'il accorda à l'université de Paris, Louis IX contribua au développement rapide de cette institution. Son chapelain *Robert*, natif de Sorbon en Champagne, y fonda le célèbre collége *de la Sorbonne*. Deux traités, conclus avec des souverains étrangers, étaient destinés à régler les relations extérieures de la France. Par le premier, Jacques I, roi d'Aragon,
(1258) renonça à toute la suzeraineté que ses prédécesseurs avaient exercée sur les comtés de Toulouse, de Béziers, de Carcassonne et autres territoires situés dans le midi de la France, et Louis IX abandonna toutes les prétentions qu'il aurait pu élever sur Barcelone et les provinces qui avaient autrefois formé la Marche d'Espagne. Le second
(1259) traité était un acte de haut désintéressement de la part de Louis IX. Au lieu de profiter des désordres dont l'Angleterre était désolée, pour s'emparer des dernières provinces anglaises en France, le roi céda à Henri III le Limousin, le Périgord et le Quercy, ainsi qu'une partie de la Saintonge, et reçut en même temps Henri au nombre des pairs de France en sa qualité de duc de Guienne. En revanche le roi d'Angleterre renonça au duché de Norman-

(1) Voyez le § suivant.

(2) Le recueil des ordonnances de ce prince, appelées les *Établissements de St.-Louis*, n'a été fait qu'après sa mort.

die, et aux comtés d'Anjou, du Maine, de Tourraine et Poitou et prêta hommage à Louis pour le duché de Guyenne. Etranger à toute ambition, Louis IX refusa d'abord d'accepter pour son frère Charles la couronne de Naples et de Sicile, que le pape Urbain IV offrit à celui-ci. Il y consentit (1261) cependant plus tard et ratifia la convention, qui avait été conclue à cet égard entre son frère Charles d'Anjou et le pape Clément IV, successeur d'Urbain. Louis IX (1264) confirma, par une ordonnance, appelée *pragmatique-sanction*, l'exemption du clergé de France de la juridiction séculière, la liberté des élections aux dignités de l'Eglise et les donations faites aux églises et aux couvents (1). Vers la fin de son règne Louis IX entreprit une seconde croisade, qu'il ouvrit par une expédition contre Tunis en Afrique. Il y mourut d'une maladie contagieuse après avoir (1270) donné à son fils Philippe des instructions dignes d'un roi, qui avait été un Saint sur le trône. Boniface VIII (1297) le canonisa vingt-sept ans plus tard.

5. L'*Angleterre* avait été beaucoup moins heureuse pendant le long règne de *Henri III*, que le comte Henri de Pembroke avait fait reconnaître comme successeur de son père Jean I. Ce seigneur se fit nommer administrateur du royaume et gouverna avec beaucoup de sagesse. La charte de liberté fut plusieurs fois confirmée et l'on y intro- (1218) duisit quelques changements. Des troubles et des désordres éclatèrent après la mort du comte de Pembroke. *Hubert de Burgh*, le grand justicier, lui succéda comme (1219) régent, mais il trouva un rival dans *Pierre de Roches*, évêque de Winchester et gouverneur du jeune roi. Le légat papal Pandolfe maintint d'abord l'accord entre les deux seigneurs et travailla activement au rétablissement de la tranquillité intérieure du royaume, où les violences du roi Jean et les guerres civiles avaient laissé des traces profondes. Henri III devenu majeur, était encore incapable (1225) de gouverner, et il montra bientôt cette faiblesse de caractère, qui fit de lui le véritable jouet des partis de la cour. Hubert de Burgh fut disgracié et Pierre de Ro- (1231) ches vint le remplacer dans la faveur du roi. Français de

(1) C'est à tort que quelques auteurs modernes considèrent cette ordonnance comme la base de ces prétendues libertés de l'Eglise gallicane, qui n'ont pris naissance que beaucoup plus tard.

naissance de Roches donna les principales charges à ses compatriotes, qu'il avait invités à venir en Angleterre. (1234) Cependant les seigneurs anglais forcèrent le roi à congédier les étrangers et à se choisir des conseillers anglais. (1236) Mais le mariage du roi avec Eléonore de Provence donna un nouvel appui au parti français de la cour : les oncles de la reine furent comblés d'honneurs et de places, (1241) l'un d'eux, Boniface, devint archevêque de Cantorbéry. Le mécontentement des barons anglais fut encore augmenté par les sommes considérables que le roi leur demanda comme subsides extraordinaires. *Simon de Montfort*, fils cadet du célèbre chef des croisades contre les Albigeois et comte de *Leicestre*, se mit à la tête des mécontents. (1238) Il avait épousé Eléonore, sœur du roi Henri III, et avait été pendant quelque temps gouverneur du comté de Guyenne en France. Les violences et exactions, dont il (1252) se rendit coupable, lui firent perdre cette charge et il chercha dès-lors une occasion pour se venger du roi et pour satisfaire son ambition.

6. Sur l'avis de Montfort, les seigneurs se rendirent en (1258) armes au parlement de Westminstre et forcèrent le roi à les convoquer de nouveau à Oxford, et à leur abandonner la nomination d'une commission de vingt-quatre membres, chargés d'aviser au redressement des griefs. L'assemblée d'Oxford, connue sous le nom de *fou Parlement* (mad Parliament), nomma le comte de Leicestre président de cette commission, qui gouverna le royaume au nom de Henri. La désunion se mit pourtant bientôt parmi les ba- (1262) rons : Henri reprit les rênes du gouvernement avec le secours de son frère Richard de Cornwallis et du comte *Richard de Gloucestre;* le comte de Leicestre se retira en (1263) France; mais il revint bientôt en Angleterre, s'empara une seconde fois du pouvoir et vainquit l'armée (1264) royale dans la *bataille de Léwes*. Le roi et le comte de Gloucestre tombèrent entre les mains du vainqueur, qui qui ne les mit en liberté que lorsque le prince Edouard et le fils du comte de Gloucestre se furent constitués prisonniers pour leurs pères. Le comte de Leicestre, en gouvernant avec une autorité plus que royale, trouva bientôt une forte opposition de la part des barons et chercha alors à se faire un appui dans les arrière-vassaux du roi ou les chevaliers, ainsi que dans les bourgeois ou habitants libres

des villes, qui jouissaient de constitutions communales. Il convoqua donc au parlement, qu'il assembla à (1265) Londres, *des députés des comtés* élus par les chevaliers de chaque comté et choisis parmi eux, et des *députés des villes*. Ceux-ci siégèrent dès-lors à côté des barons ecclésiastiques et laïcs, qui jusqu'à cette époque avaient seuls formé le parlement. Ces mesures n'empêchèrent pourtant pas une réaction contre le puissant comte de Leicestre. Le prince Edouard s'échappa de la prison et, se mettant à la tête des barons mécontents, il gagna la bataille d'Evesham, dans laquelle le comte de Leicestre périt. La guerre continua encore deux ans jusqu'à ce que l'édit de Kénilworth eût accordé une amnistie aux partisans du duc de (1267) Leicestre. Henri III mourut cinq ans après et laissa le trône à son fils *Edouard*, qui avait accompagné (1272) le roi Louis IX à la seconde croisade.

§ VII. LES DERNIÈRES CROISADES. DE L'INFLUENCE DES CROISADES SUR L'EUROPE.

1204—1291.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Michaud et de Wilken.

1. La prise de Constantinople par les Latins détourna un grand nombre de croisés de leur but principal qui était d'arracher la Terre-Sainte aux mains des infidèles et les décida à combattre contre les Grecs. L'unité politique du royaume de Jérusalem était détruite et les croisés, qui arrivèrent en Palestine entreprirent, des expéditions contre les Turcs sans avoir arrêté d'avance un plan quelconque. Telle fut la (1217) croisade d'*André*, roi de Hongrie, qu'accompagnèrent les ducs d'Autriche et de Méran ainsi qu'un grand nombre de prélats et de seigneurs allemands, telle encore la croisade entreprise par des habitants de Cologne et de Brême, par des Frisons, des Hollandais et des Brabançons, auxquels s'étaient joints des Norvégiens qui avaient assemblé une flotte de trois cents navires. Ils attaquèrent et pri- (1218) rent la riche ville de Damiette en Egypte, mais après le départ des croisés, la ville fut reprise par le sultan (1221) Kamel. Ce fut à cette époque que l'empereur Frédéric II

remit d'année en année l'entreprise de la croisade, à laquelle il s'était engagé. Enfin il se rendit en Palestine mais (1228) accompagné d'une faible suite et frappé de l'excommunication. Le traité qu'il conclut avec le sultan Kamel et par lequel Jérusalem fut rendue aux chrétiens, fut à la fois illusoire et honteux pour un prince chrétien. La présence de l'empereur augmenta encore les discordes parmi les chrétiens de la Palestine. Une guerre ouverte éclata entre les Templiers et les Hospitaliers, et ces deux ordres, qui avaient pour principal but de combattre les infidèles, s'allièrent l'un avec les Turcs de Damas et l'autre avec ceux (1239) d'Egypte. Dix ans après le départ de Frédéric II Jérusalem tomba de nouveau au pouvoir du sultan d'Egypte *Malek el Saleh*. Richard de Cornwallis, frère du roi d'Angleterre Henri III, arriva alors avec une nombreuse armée et décida le sultan d'Egypte par des négociations à rendre (1240) Jérusalem aux chrétiens. L'invasion des Turcs Chowaresmiens, que le sultan Malek avait pris à sa solde, (1244) changea la Palestine en un véritable désert (1). Jérusalem fut prise et en grande partie détruite et les chrétiens, qui s'étaient alliés avec les sultans Ismael de Damas, et Ibrahim d'Emésa, furent défaits dans la sanglante bataille *de Gaza*.

2. La nouvelle de cette défaite avait engagé le roi Louis IX de France à se croiser, et, ayant assemblé une nombreuse (1248) flotte à Aiguesmortes, il était parti pour l'Orient. La Palestine et la Syrie étaient tombées sous la domination du sultan d'Egypte et le roi de France résolut d'attaquer d'abord ce prince dans son propre pays. Après avoir passé l'hiver en Chypre, les Français abordèrent en Egypte et prirent (1249) Damiette sans coup férir. Mais une expédition malheureuse contre le Caire fit bientôt perdre ce premier succès. L'armée, qui s'était avancée sans prendre de précautions, fut en grande partie anéantie par les eaux, les Turcs ayant percé les digues du Nil; le roi, ainsi que ses deux frères, (1250) les principaux seigneurs, et les restes de l'armée tombèrent entre les mains du sultan Malek. Louis IX racheta sa liberté par la cession de Damiette et celle des autres croisés par une énorme somme d'argent. Il s'embarqua alors

(1) Voyez pag. 219.

et se rendit à Accon en Palestine, où il resta trois ans, s'occupant sans cesse à mettre fin aux discordes des chrétiens et à fortifier les villes, qui étaient en leur pouvoir. La nouvelle de la mort de sa mère Blanche, à laquelle il avait confié le gouvernement de son royaume, le rappela en France. (1254)

3. Deux nouveaux ennemis menacèrent alors les possessions des chrétiens dans la Palestine. Les *Mongols* avaient commencé leurs grandes conquêtes; Bagdad était tombée entre leurs mains et ils avaient renversé le trône (1258) des khalifs : ils tournèrent alors leurs armes vers la Syrie, prirent Alep et forcèrent les souverains turcs de Damas, Hems et Hamath, à reconnaître leur autorité. Mais ils furent arrêtés alors par les *Mamelouks*, qui étaient devenus maîtres de l'Egypte, à la suite d'une révolution qui avait éclaté après la mort du sultan Saleh, qu'ils avaient servi comme (1249) mercénaires. Ils donnèrent à leur chef le titre de sultan, et, passant les frontières de l'Egypte, ils pénétrèrent dans la Palestine. Après avoir vaincu les Mongols dans une grande bataille, ils prirent Césarée, Antioche et (1260) plusieurs autres villes, que les chrétiens ne purent défendre à cause de leurs discordes, une guerre (1268) ouverte ayant éclaté entre les Génois, les Pisans et les Vénitiens dans la ville d'Accon. Les dangers des chrétiens de la Palestine engagèrent saint Louis, roi de France, à entreprendre une seconde croisade; il se dirigea d'abord vers les côtes de l'Afrique sur les sollicitations de son frère Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et mourut (1270) pendant qu'il assiégeait Tunis. Son armée retourna en France à l'exception d'Edouard, fils du roi Henri III d'Angleterre. Ce prince se rendit en Palestine où il conclut un traité avec les Mongols. Cependant il ne put empêcher la décadence rapide de la domination chrétienne dans ce pays. Une guerre entre les Mongols et les Mamelouks (1278) arrêta d'abord les conquêtes de ces derniers. Mais lorsque *Seïfeddin* fut devenu sultan des Mamelouks, il (1285) prit les villes de Laodicée, de Tripolis et un grand nombre de châteaux. *Malek*, successeur de Seïfeddin, se rendit maître d'*Accon*; les chrétiens abandonnèrent alors (1291) Tyre, Sidon, Bérytus, ainsi que les autres villes qu'ils possédaient encore et se retirèrent dans l'île de Chypre. Dès-lors aucune armée de croisés ne parvint plus dans la Terre-Sainte, qui retomba sous le joug musulman.

4. L'influence des croisades sur l'état social, intellectuel, moral et matériel de l'Europe a été immense et elle ne peut être méconnue que par l'esprit étroit et exclusif de ces écrivains incrédules, qui saisissent chaque occasion pour blâmer tout ce que la foi vive des siècles antérieurs a produit de beau et de grand. Les croisades contribuèrent puissamment aux changements qui furent introduits dans le système féodal, et qui finirent par amener la chute de la féodalité. La liaison qui se forma entre l'Occident et l'Orient favorisa le développement du commerce et de l'industrie de ces riches villes italiennes, qui rivalisèrent d'activité et qui se disputaient la domination de la Méditerranée. Les voyages en Orient et le contact avec les savants arabes donnèrent une nouvelle impulsion à l'étude des sciences et élargirent en général le cercle des connaissances. Les croisades, et c'est ce que l'on n'a pas assez remarqué, préservèrent l'Europe d'une attaque des Turcs. Ceux-ci, maîtres du khalifat et de la plus grande partie de l'Asie-mineure n'auraient presque pas trouvé de résistance dans l'empire grec, et, après l'avoir renversé, ils auraient attaqué la société chrétienne de l'Europe, si celle-ci ne leur avait pas fait une guerre à mort pendant deux siècles.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT DEPUIS LA FIN DES CROISADES JUSQU'A LA MORT DE BONIFACE VIII.

1270—1303.

§ I. DE L'EMPIRE LATIN ET DE L'EMPIRE GREC JUSQU'AU COMMENCEMENT DES CONQUÊTES DES TURCS OTTOMANS.

1204—1300.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de le Beau, Wilken et Michaud. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, traduite en français par Heller, Paris 1837, tome I.

Empereurs latins de Constantinople : Baudouin I 1204—1205. Henri 1205—1216. Pierre 1216—1218. Robert 1220—1228. Jean de Brienne 1229—1237. Baudouin II 1237—1272. (*Constantinople est reprise par les Grecs en* 1261.) Philippe, *empereur titulaire.*

Empereurs grecs de Nicée : Théodore Lascaris I 1204—1222. Jean Ducas Vatatzes 1222—1255. Théodore Lascaris II 1255—1258. Jean Lascaris 1258—1259. Michel VIII, le Paléologue, 1259—1282 (*rétablit son trône à Constantinople*). Andronicus II 1282—1328.

1. L'empire, que les seigneurs français, flamands et italiens, alliés aux Venitiens, avaient fondé à Constantinople, manquait à la fois d'unité politique et de force pour se consolider. L'autorité de l'empereur n'était respectée, ni par les seigneurs, ses vassaux, ni par les Venitiens, qui avaient tout un quartier à Constantinople, et qui possédaient en outre de vastes territoires, où ils fondèrent des colonies indépendantes. La haine des Grecs, qui formaient la grande majorité de la population de l'empire, contre leurs nouveaux maîtres, dont ils différaient par leur langue, leur religion et leurs mœurs, empêchait la naissance d'une véritable nationalité. Le clergé de l'Eglise grecque s'opposa de toutes ses forces à la réunion avec l'Eglise catholique, et cette lutte augmenta encore les embarras des souverains catholiques du nouvel empire. Les attaques sans cesse renouvelées de deux ennemis, les Bulgares à l'ouest, et les

empereurs grecs de Nicée à l'est, amenèrent des guerres sans fin et épuisèrent les ressources de l'état, d'autant plus qu'il n'arriva presque pas de secours de l'Occident; il n'y eut que les papes seuls qui envoyèrent de l'argent et des troupes à Constantinople.

2. *Baudouin I* combattit d'abord avec succès contre les Grecs en Macédoine et dans la Grèce et commença la conquête de l'Asie-mineure, où Théodore Lascaris I, gendre de l'empereur Alexis III, avait pris le titre d'empereur. Mais attaqué par les *Bulgares* il fut vaincu et fait prisonnier dans
(1205) une grande bataille près d'*Andrinople*. Il mourut en captivité et son frère *Henri* lui succéda sur le trône. Les Bulgares dévastèrent la *Romanie* (l'ancienne province de Thrace), et parvinrent jusque sous les murs de Constan-
(1207) tinople et les Grecs de Nicée expulsèrent les Latins de l'Asie-mineure. Le nouvel empereur repoussa les Bul-
(1209) gares et conclut avec eux un traité favorable; presque toutes les provinces européennes de l'empire grec reconnurent son autorité. Henri tacha de se concilier l'amour de ses sujets grecs, en donnant beaucoup de places à sa cour et dans l'administration à des Grecs; il mourut
(1216) sans laisser d'enfants, et l'on choisit pour lui succéder, son beau-frère le comte *Pierre* de Courtenai et d'Auxerre.
(1217) Celui-ci en se rendant à Constantinople fut fait prisonnier par Théodore, prince grec de l'Epire, qui s'é-
(1218) tait revolté, et il mourut en prison. Son fils aîné Philippe, comte de Namur, refusa la couronne, on l'offrit alors à son second fils *Robert*, qui l'accepta. Cependant
(1220) il n'arriva que trois ans plus tard à Constantinople. Robert conclut une paix avec l'empereur Lascaris I de Nicée et se fiança avec la fille de ce prince; la mort de Lascaris rompit ce mariage. *Théodore* d'Epire s'empara en même temps de *Thessalonique*, et s'y fit couronner comme
(1222) empereur. Robert commença alors la guerre à la fois contre Théodore et contre *Jean Ducas Vatatzes*, successeur de Lascaris I. Mais ses armes furent partout malheureuses. Les habitants d'Andrinople appelèrent les Grecs dans leurs murs,
(1224) et l'empereur de Thessalonique se rendit maître de la plus grande partie de la Romanie. L'autorité de Robert fut restreinte à la ville de Constantinople, qu'il quitta pour chercher du secours en Occident; il mourut en revenant
(1228) dans son empire.

3. *Baudouin II*, frère de Robert, n'ayant que onze ans, les seigneurs offrirent la couronne à *Jean de Brienne*, roi titulaire de Jérusalem, qui l'accepta, mais qui ne se rendit que trois ans après à Constantinople. Il avait assemblé (1231) une armée considérable en Italie et en France, et l'on espérait qu'il reprendrait sur les Grecs les provinces perdues. Cependant, après avoir fiancé sa fille Marie avec Boudouin II, il n'entreprit rien, et ses troupes se dispersèrent. (1233) Enfin il fit une expédition malheureuse dans l'Asie-mineure contre l'empereur de Nicée Jean Vatatzes, qui, s'alliant avec les Bulgares, assiégea Constantinople avec cent mille hommes. Jean repoussa l'attaque des ennemis, et mou- (1235) rut pendant qu'il armait et que des croisés s'assemblaient en Occident pour venir à son secours. *Baudouin II*, qui s'était rendu en France pour conduire lui-même (1237) les croisés à Constantinople, y arriva enfin avec une armée de soixante mille hommes et recommença la guerre contre les Grecs de Nicée. Mais manquant d'argent pour (1240) payer ses troupes, il dut conclure une trève avec Jean Vatatzes, et alla une seconde fois en France, où il resta quatre ans sans obtenir de secours, à cause des (1244) grands armements de saint Louis pour sa première croisade. Baudouin ne put plus empêcher la décadence rapide de l'empire latin; Michel-le-Paléologue, empereur de Nicée, se rendit maître de Constantinople presque sans (1261) coup férir, et Baudouin se réfugia en Occident, où il fit de vains efforts pour reconquérir son trône perdu. Il laissa le titre d'empereur de Constantinople à son fils *Philippe*.

4. *Théodore I Lascaris* avait cherché un asile à Nicée, lors de la prise de Constantinople par les croisés. Prenant le titre d'empereur, il avait rallié sous ses dra- (1206) peaux tous les Grecs, qui ne voulaient pas se soumettre aux empereurs latins. Par des guerres heureuses il étendit son autorité sur la Bithynie, la Mysie, la Lydie et sur une partie de la Phrygie. Il repoussa les seigneurs (1207) latins, qui avaient été investis du duché de Nicée, et défendit son empire contre les attaques des Turcs d'Iconium. Son gendre *Jean II Ducas Vatatzes* lui succéda, (1222) et consolida son empire par une bonne administration des finances, et par la protection qu'il accorda à l'agriculture et au commerce. Il se défendit avec succès contre (1224) les attaques des empereurs latins Robert et Jean de Brienne

et ayant conclu une alliance avec les Bulgares il assiégea
(1235) Constantinople sans pouvoir la prendre. Les bonnes intelligences, que Jean II sut entretenir avec les Turcs d'Iconium, le mirent en état de faire des conquêtes en Europe.
(1246) Après avoir vaincu les Bulgares et les Hongrois, il conquit la Thessalie et l'Epire, et mit fin à l'empire grec de Thessalonique. Les empereurs de Constantinople perdirent ainsi la plupart de leurs provinces, et leur empire aurait été renversé plus tôt si des troubles n'eussent éclaté
(1255) à Nicée, après la mort de Jean II Vatatzes. Son fils *Théodore II Lascaris* se rendit odieux pas sa cruauté,
(1258) et, lorsqu'il mourut après un règne de trois ans, une conspiration fut tramée contre son fils mineur, *Jean III Lascaris*, âgé de neuf ans. *Michel VIII*, qui appartenait à l'ancienne famille noble des *Paléologues*, et qui du côté maternel descendait de la famille impériale des Comnènes,
(1259) s'empara du pouvoir et devint le fondateur de la dernière dynastie grecque de Constantinople. Deux ans
(1261) après il prit Constantinople sur les Latins, et y rétablit son trône.

5. Michel VIII trouva Constantinople à moitié détruite et presque dépeuplée, et les provinces européennes de l'empire partagées entre des seigneurs latins et des princes grecs, qui jouissaient d'une pleine indépendance. Un grand nombre de familles nobles rentrèrent avec le Paléologue dans l'ancienne capitale, qui fut bientôt repeuplée, et où les Génois, alliés fidèles de l'empereur, reçurent le quartier des Venitiens; cependant Michel ne fut pas en état de soumettre les provinces à son autorité. Ayant fait crever les yeux au jeune prince Jean III Lascaris, il fut excommunié par le patriarche Arsénius, et ne pouvant vaincre l'opposition du clergé grec il se réunit à l'Eglise catholique au concile de
(1274) Lyon. Les prélats grecs qui firent opposition furent exilés et maltraités et des révoltes éclatèrent partout. L'em-
(1282) pereur mourut au milieu de ces désordres, laissant le trône à son fils *Andronicus II* avec lequel il l'avait déjà partagé. Le nouvel empereur se déclara contre l'union de l'Eglise grecque à l'Eglise catholique et rappela de l'exil les évêques schismatiques, il ne put pourtant mettre fin aux discordes intestines. Attaqué en même temps par les Turcs Ottomans en Asie-mineure, Andronicus dut prendre à sa
(1303) solde des mercénaires de l'Occident, connus sous

le nom de Catalans. Ceux-ci remportèrent d'abord plusieurs victoires sur les Turcs ; mais, mal recompensés par l'empereur auquel on les avait rendus suspects, ils se révoltèrent et s'emparèrent de Callipoli, où ils furent assiégés (1307) par les Grecs. Ces guerres intérieures favorisèrent les conquêtes des *Turcs Ottomans*, qui venaient de fonder un empire en Asie-mineure dans le territoire de l'ancien état turc d'Iconium.

6. *Soliman*, chef d'une tribu turque de Corasan, quitta ce pays avec cinquante mille hommes lors des (1224) grandes conquêtes des Mongols sous *Témoutchin* et se fixa en Arménie sur les bords du lac Wan. Lorsque Témoutchin mourut, Soliman voulut retourner dans sa patrie, (1232) mais il mourut et sa tribu se dispersa. Les deux plus jeunes de ses fils, *Dundar* et *Ertoghrul*, suivis de quatre cents familles, obtinrent sur leur demande, du sultan Alaëddin d'Iconium, des terres dans les environs d'Erzéroum. Ils combattirent dès-lors comme alliés du sultan contre les Mongols, et dans ces guerres, *Osman*, un des fils d'Ertoghrul, se distingua avant tous. Il commença à faire des expéditions dans les provinces grecques de l'Asie-mineure, et, après la mort de son père, il devint le chef de sa (1288) tribu, qui resta soumise aux sultans d'Iconium. Dix ans après les Mongols renversèrent le royaume d'Iconium et Osman, se rendant souverain, fonda l'empire (1299) turc Ottoman. D'abord son autorité ne s'étendait que sur un petit territoire, mais bientôt il porta ses armes victorieuses jusque sous les murs de Nicée, et arracha (1301) aux Grecs une grande partie de leurs provinces asiatiques. De longues guerres entre les Turcs Ottomans et les empereurs de Constantinople commencèrent alors, guerres qui finirent par la chute du Bas-Empire au quinzième siècle.

§ II. HISTOIRE DE LA POLOGNE DEPUIS BOLESLAV I JUSQU'A L'INVASION DES MONGOLS.

1025—1240.

AUTEURS A CONSULTER : De Salignac, *Histoire générale de Pologne.* Amsterdam 1751.

Souverains de Pologne : Boleslav I † 1025. Miecislav 1025—1034. Casimir I 1041—1058. Boleslav II 1058—1081. Wladislav I 1081—1102. Boleslav III 1102—1138. (*Division du royaume et guerres civiles* 1138—1227.) Boleslav V 1227—1279.

1. La Pologne commença à être civilisée dès-lors que (1000) le christianisme y devint dominant (1) : cependant plusieurs circonstances empêchèrent la consolidation de l'état ; d'abord le voisinage des peuples païens et barbares tels que les Prussiens, les Poméraniens et les Russes, avec lesquels les Polonais ne cessèrent presque jamais d'être en guerre ; ensuite les relations des ducs de Pologne avec les souverains de l'Allemagne, et les efforts que firent ces premiers pour se rendre indépendants de l'autorité de ceux-ci ; enfin les guerres civiles, qui éclatèrent souvent à la mort d'un prince, la succession au trône n'étant pas bien établie par des lois, ces guerres amenèrent pour la Pologne une division politique, qui dura jusqu'au commencement du quatorzième siècle, époque à laquelle le royaume de Pologne fut définitivement organisé par Wladislav IV et son fils Casimir III, le Grand. — *Boleslav-le-Hardi*, qui, par des guerres heureuses, avait étendu sa domination sur une partie de la Russie se rendit indépendant des empereurs allemands, et prit le titre de roi quelques années avant sa (1025) mort (2). Cependant son fils *Miecislav* fut forcé par l'empereur Conrad II de renoncer à ce titre et de se (1028) reconnaître vassal allemand. Cet acte mécontenta les Polonais, un puissant parti se forma, qui se déclara contre *Casimir*, fils de Miecislav et de Richensa, prin- (1034) cesse allemande. Lorsque son père mourut, Casimir fut expulsé de la Pologne, et le pays tomba sous la

(1) Voyez pag. 180.
(2) Voyez pag. 240.

domination de *Brétislav*, duc de Bohême. Mais (1039)
l'empereur Henri III, chez lequel le prince polonais s'était réfugié, vainquit le duc de Bohême et le força à renoncer à la Pologne où *Casimir* fut remis sur le trône. (1041)

2. Casimir rétablit l'ordre intérieur en Pologne et réunit sous son sceptre le duché de Breslau, que lui céda le duc Brétislav de Bohême : mais il ne put empêcher la (1054)
séparation de la Pologne du duché de Masovie. *Maslav*, duc de Masovie, appelant à son secours ses voisins les Prussiens, se révolta et défendit avec succès son indépendance contre Casimir. De nouveaux désordres éclatèrent sous le régne de *Boleslav II*, fils et successeur de (1058)
Casimir. Ce prince ambitieux et violent, qui passa sa vie dans des guerres continuelles contre tous ses voisins, s'arrogea de nouveau le titre de roi et opprima le peuple. (1077)
Le pieux évêque *Stanislas* de Cracovie exhorta alors le roi à se corriger et à gouverner avec plus de justice. Mais Boleslav, irrité par l'énergie avec laquelle l'évêque s'opposait à sa vie dissolue et à son gouvernement tyrannique, le tua de sa propre main au pied de l'autel de sa cathé- (1079)
drale. L'excommunication frappa le tyran, qui fut chassé par son peuple et mourut dans l'exil, en Hongrie. (1081)
Les Polonais donnèrent la couronne à *Wladislav I*, frère de Boleslav, et qui adopta Miecislav, fils de celui-ci. Le nouveau prince renonça au titre de roi et rétablit les anciennes relations entre la Pologne et l'empire (1087)
allemand, en épousant Judith, sœur de Henri IV. Il combattit avec succès contre les Prussiens et les Poméraniens, et fit la conquête d'une partie de la Poméranie. Les Russes furent vaincus par les Polonais sous la conduite de *Boleslav III*, fils de Wladislav et qui succéda à son père. (1102)
Après avoir vaincu son frère *Sbignev*, auquel Wladislav avait laissé la Masovie, la Cujavie et la Pomerelle, et qui, s'étant allié avec les Prussiens et les Poméraniens, avait attaqué la Pologne, Boleslav III réunit de nouveau ces provinces sous son autorité, prit le titre de roi, et défendit son royaume contre plusieurs attaques de l'empe- (1109)
reur Henri V. Il prit alors part à une guerre pour le trône en Bohême et fit une expédition victorieuse dans ce pays. L'empereur Henri le contraignit cependant à renoncer au titre de roi. Avant sa mort il partagea ses états entre ses quatre fils aînés, à l'exclusion du plus jeune, Casi- (1138)

mir. Ce partage donna lieu à une série de guerres civiles en Pologne, guerres qui ne finirent entièrement qu'un siècle plus tard.

3. Boleslav III avait ordonné que l'aîné de la famille résidât toujours à Cracovie et exerçât une espèce de suprématie sur les autres princes. Cette disposition augmenta encore les désordres et amena des guerres continuelles entre les princes polonais, qui aspiraient à une entière indépendance. Pendant que les fils de Boleslav III combattaient
(1157) entre eux, l'empereur Frédéric I envahit la Pologne et força *Boleslav IV*, souverain de Cracovie, à reconnaître sa suprématie. La Pologne jouit d'une tranquillité momentanée lorsque *Casimir*, le plus jeune des fils de Boles-
(1192) lav III, fut devenu souverain de Cracovie. Ce prince gouverna avec énergie et entreprit une expédition heureuse contre les Prussiens. Mais il mourut après deux
(1194) ans et les guerres civiles recommencèrent. *Lesco I*, fils de Casimir, eut à combattre pour le trône contre son oncle *Micislav* et contre son cousin *Wladislav III*, fils de ce prince.
(1206) Il parvint à triompher de ses rivaux et céda à son frère, *Conrad*, le duché de Masovie. Celui-ci combattit contre les Prussiens, tandis que son frère défendait la Pologne contre les Poméraniens. Lesco étant mort dans une guerre contre
(1227) ces voisins guerriers, Conrad devint dès-lors tuteur de son neveu *Boleslav V*, fils de Lesco, et gouverna la Pologne. Le duc de Masovie repoussa une attaque de *Henri-le-Barbu*, duc de Breslau et conclut avec le grand-
(1228) maître de l'Ordre teutonique un traité par lequel il céda à l'Ordre les conquêtes, que celui-ci ferait dans la Prusse. Vingt-huit chevaliers, sous la conduite de Hermann, commencèrent la guerre contre les Prussiens et jetèrent les bases de la souveraineté de l'Ordre teutonique
(1240) sur la Prusse. *Boleslav V* avait à peine pris lui-même les rênes du gouvernement, que la Pologne fut envahie, et terriblement dévastée par les Mongols. Bien que ces formidables ennemis ne se fixassent pas dans ce pays, ils y laissèrent pourtant des traces tellement profondes, qu'il fallut plus de cinquante ans pour les effacer entièrement. La Russie fut moins heureuse, car les Russes tombèrent sous le joug des Mongols, sous lequel ils gémirent pendant deux siècles.

§ III. HISTOIRE DE RUSSIE DEPUIS LA FONDATION DE L'EMPIRE JUSQU'A LA CONQUÊTE DU PAYS PAR LES MONGOLS.

862—1224.

AUTEURS A CONSULTER : Karamsin, *Histoire de l'empire de Russie*, traduite en français par Thomas et Jauffret. Paris 1820. 8 vol. 8. Strahl, *Histoire de Russie*. Hambourg 1832. 2 vol. 8 (en allemand).

Souverains de Russie : Ruric 862—879. Oleg I 879—912. Igor 912—947. Swatoslav 947—972. Jaropolk 972—980. Oleg II 972—977. Wladimir-le-Grand 972—1015. (*Division de la Russie en un grand nombre de principautés.*)

1. *Ruric*, l'aîné des trois frères normands, qui se fixèrent avec leurs tribus, appelées Russ, dans le nord du pays auquel ils donnèrent leur nom, devint seul souverain du nouvel état après la mort de ses frères : sa domina- (864) tion s'étendait depuis le lac de Peipus jusqu'à la Néva, et depuis la Duna jusqu'à la mer Blanche. Deux autres chefs normands, *Ascold* et *Dir*, ne voulant pas se soumettre à Ruric, se dirigèrent vers le sud, et se rendirent maîtres de la petite ville de *Kiev*, sur le Dniepr, où ils fondèrent une principauté. Ils soumirent à leur autorité les tribus slaves établies dans ces contrées et partirent de là (866) pour attaquer Constantinople ; mais une tempête détruisit leur flotte devant cette ville. Ruric mourut laissant (879) le trône à un de ses parents, *Oleg*, à qui il recommanda son fils Igor, âgé de quatre ans (1). Oleg, qui aimait la guerre, aggrandit son empire par de vastes conquêtes. S'étant rendu maître de *Kiev*, il y transféra sa résidence et combattit avec succès contre les peuplades slaves, qui (882) habitaient les deux rives du Dniepr. Une expédition, qu'il entreprit contre Constantinople avec une flotte de (907) deux mille bateaux, se termina par un traité de paix, qu'il conclut avec l'empereur Léon VI, le Philosophe, traité

(1) Quelques auteurs prétendent qu'Oleg ne gouverna que comme tuteur d'Igor, mais son long règne, qui se prolongea bien au-delà de la minorité de ce prince, contredit cette opinion.

(911) par lequel des relations commerciales furent établies entre les Russes et les Grecs. Oleg fonda plusieurs villes (912) et eut pour successeur *Igor*, fils de Ruric, qu'il avait marié avec *Olga*, noble Russe, distinguée par son esprit et son caractère mâle. L'arrivée des *Petschénégues*, (915) qui se fixèrent sur le littoral septentrional de la mer Noire et sur la rive gauche du Danube, et qui de là firent des incursions dévastatrices dans le territoire russe, impliqua (941) Igor dans de longues guerres avec ce peuple barbare. Ayant une flotte de dix mille bateaux Igor attaqua l'empire grec : mais il perdit une bataille navale et conclut un nouveau traité avec les empereurs romains Lacapène (945) et Constantin VII. Des flottes russes naviguèrent à la même époque sur la mer Caspienne et combattirent contre les Arabes.

2. *Swatoslav*, fils d'Igor, étant mineur à la mort de son (945) père, sa mère *Olga* gouverna l'empire et maintint l'ordre intérieur. Les relations qui existaient entre les Grecs et les Russes avaient fait connaître le christianisme à ces derniers et Olga l'embrassa, en recevant le baptême à Con- (957) stantinople des mains du patriarche. Ses efforts pour convertir son fils échouèrent et le christianisme ne trouva d'abord que peu de partisans parmi les Russes. Swastoslav fit de grandes conquêtes dans l'est et le midi de son empire : il imposa un tribut annuel aux peuplades (964) qui habitaient les deux rives du Wolga et pénétra même dans le Caucase. Il vainquit les Chazares, repoussa (970) les Petschénégues et se rendit maître de la Bulgarie. Mais ayant attaqué l'empire grec, il fut vaincu par l'empereur *Jean Tzimisces* et forcé d'abandonner ses dernières (972) conquêtes. *Jaropolk*, *Oleg* et *Wladimir*, les trois fils de Swatoslav, partagèrent d'abord l'empire entre eux; mais une guerre éclata, qui se termina par la mort des (980) deux aînés. *Wladimir*, surnommé le Grand, qui conserva seul le trône, a le grand mérite d'avoir converti les Russes au christianisme. Lui-même dut sa conversion (988) à sa femme *Anne*, princesse grecque, dont il avait obtenu la main sous la condition d'embrasser la religion chrétienne. Revenu à Kiev, il y fit baptiser dans le Dniepr tous les habitants de la ville sans distinction de rang ou d'âge et envoya un grand nombre de missionnaires dans les autres provinces de son empire. Cependant le paganisme

resta dominant parmi un grand nombre de peuplades de la Russie. L'union intime du clergé russe avec le clergé grec fit partager à ce premier le sort de celui-ci. L'église russe entraînée dans le schisme grec, tomba bientôt sous une entière dépendance des souverains, et cette circonstance enleva au christianisme toute influence sociale en Russie. Les Grecs communiquèrent aux Russes leur littérature et leurs arts et la civilisation grecque prédomina chez ces derniers pendant plusieurs siècles. Wladimir eut des combats presque continuels à soutenir contre les Petschénégues. Vers la fin de son règne son fils aîné Jaroslav, qu'il avait investi du gouvernement de Novgorod, se révolta, et Wladimir mourut lorsqu'il se préparait à marcher contre le rebelle. L'église russe plaça ce grand prince au rang des Saints. (1015)

3. Wladimir-le-Grand, qui avait d'ailleurs rendu de si importants services à l'empire russe, le plongea cependant dans une série de guerres intestines, et arrêta sa civilisation par une mesure funeste qu'il prit et qui fut, après lui, généralement adoptée. Il stipula qu'après sa mort l'empire serait partagé entre ses douze fils, dont l'aîné, qui résiderait à *Kiev*, aurait la suprématie sur les autres et porterait le titre de *Grand-prince*. L'unité politique de la Russie fut ainsi détruite et les combats des princes russes entre eux pour la dignité de Grand-prince ou contre celui qui en était investi, bouleversèrent presque sans cesse ce pays pendant deux siècles. La rivalité entre les deux premières villes de l'empire de *Kiev* dans le midi et de *Novgorod*, augmenta encore les désordres, surtout depuis que le commerce de cette dernière ville avec la Suède et l'Allemagne, y eut accumulé des richesses considérables. *Jaroslav*, un des fils de Wladimir, et qui d'abord souverain de Novgorod devint plus tard Grand-prince, soumit à sa domination une partie de la Livonie et força les Polonais à abandonner (1030) les conquêtes qu'ils avaient faites dans le midi de la Russie. Il entreprit une expédition malheureuse contre (1046) Constantinople et fit élire un métropolitain de l'église russe à Kiev sans soumettre cette élection à la sanction du patriarche de Constantinople. Dès-lors les liens (1051) qui unissaient l'église russe à l'église grecque commencèrent à se relâcher et la première prit de plus en plus un caractère national, ce qui la priva de toute indépendance. Un nouvel ennemi, les *Polovzes*, nation tartare, venant de l'Ural, se

(1054) fixa, à cette époque, sur les frontières orientales de la Russie et devint un véritable fléau pour cet empire dont les annales mentionnent les invasions continuelles de ces dangereux voisins. Les guerres entre les princes russes continuèrent et l'intervention du pape Grégoire VII ne put (1075) les terminer, à cause de l'opposition du clergé russe au St.-Siége. Le prince *Isaeslav*, qui s'était adressé à ce pontife, fonda le grand *couvent des cavernes* à Kiev, où les sciences furent cultivées et où le moine *Nestor* écrivit le premier les annales de sa patrie, vers la fin du onzième siècle.

4. Des relations plus suivies allaient s'établir avec l'Occident par le mariage de l'empereur Henri IV avec la prin- (1089) cesse russe Adelheid, lorsque de nouvelles guerres civiles les rompirent encore. Ces guerres durèrent pendant les règnes de *Swatopolk* (1093-1113) et de *Wladimir II* (1113-1125). Les Polovzes profitèrent de ces circonstances, pour devaster à diverses reprises les provinces russes qui avoisinaient leur territoire. Après la mort de Wladimir II, l'anarchie parvint à son comble et les Polovzes devinrent plus d'une fois les alliés des princes russes qui combattaient pour le trône de Kiev. Le seul fait remarquable qui eut lieu pendant cette période c'est la fondation de *Moscou* (1156) sur la Moskwa. D'abord maison de campagne d'un prince russe, la ville s'agrandit bientôt et devint le centre de la Russie à cause de sa situation géographique. Le commerce toujours croissant des Allemands, des Danois et des Suédois avec les côtes de la Livonie et de la Courlande, puis de là avec Novgorod, donna bientôt au nord de la Russie une véritable prépondérance sur le midi. La ville de Kiev, bien qu'elle restât encore la résidence des Grands-princes, perdit son ancienne importance. Une guerre entre les Suédois et les souverains de Novgorod, augmenta encore la (1157) puissance de ceux-ci. La conquête de la Livonie par *St. Eric*, roi de Suède, avait ouvert aux Suédois la route de la Russie : ils attaquèrent la ville de *Ladoga*, mais les (1164) habitants appelèrent les princes de Novgorod à leur secours et les ennemis furent repoussés. La prise et la destruction entière de *Kiev* dans une de ces guerres civiles (1169) rompit le dernier lien qui avait jusque là uni les différents princes russes. Toute unité politique cessa et cette (1201) dissolution facilita aux chevaliers de l'Ordre des

Porte-glaives la conquête de la Livonie et aux *Mongols* celle de toute la Russie, qui fut ainsi plongée dans une barbarie nouvelle. (1224)

§ IV. HISTOIRE DES MONGOLS DEPUIS TÉMOUTCHIN JUSQU'A LA DISSOLUTION DU GRAND EMPIRE FONDÉ PAR CE PRINCE.

1206—1294.

AUTEURS A CONSULTER : D'Ohson, *Histoire des Mongols*. La Haye. 1834. 4 vol. 8.

Grands Khans des Mongols : Témoucthin 1203—1227. Ogotaï (Octaï) 1227—1241. Couyouc (Gayouk) 1241—1247. Mangou 1247—1259. Coubilaï 1259—1294.

1. L'intérieur de l'Asie, qui comprend les vastes contrées entre la Sibérie au nord, la Chine à l'est, l'Inde au sud et l'Ural à l'ouest, est habité par des peuples qui appartiennent à deux races distinctes : les *Turcs* et les *Tartares*, qui font partie de la race *Caucasienne*, et les *Mongols*, avec les *Toungouses* ou Tchourtché, qui forment ensemble la race *Mongole*. L'histoire de ces peuples est presqu'entièrement inconnue et les annales chinoises, qui font mention des guerres et des invasions des barbares dans leur empire, ne distinguent pas assez les nations auxquelles ceux-ci appartenaient. Tous les habitants de l'intérieur de l'Asie menaient une vie nomade et se divisaient en un grand nombre de tribus indépendantes, réunies de loin en loin sous le sceptre d'un conquérant heureux. Ces conquêtes donnèrent souvent lieu à l'émigration de populations tout entières qui tantôt s'établirent en Chine, tantôt dans l'Inde, tantôt en Europe. Ce furent des événements de cette nature qui amenèrent les migrations des *Huns* ou Hiongnou, des *Bulgares*, des *Avares*, des *Petschénegues* et de tant d'autres peuplades, qui envahirent l'est de l'Europe à partir du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Les grandes conquêtes des Mongols au troisième siècle n'eurent d'autres causes que l'ambition et le courage d'un chef d'une tribu nomade.

2. *Témoutchin*, fils de Batou, chef d'une horde mongole dans la grande Boucharie, perdit son père à (1167) l'âge de cinq ans. Sa tribu, ne voulant pas se soumettre à

l'autorité d'un enfant, le força à fuir et à chercher un asyle auprès d'*Ongkhan*, chef d'une tribu tartare. Il en épousa (1203) la fille et lui succéda comme Khan de *Karakitay*. Trois ans après il convoqua les chefs de plusieurs tribus mongoles et tartares à une assemblée dans sa résidence de (1206) *Karakoroum*. Il prit le titre de *Tchinguiz-khan*, c'est-à-dire *chef des puissants*, et commença ses conquêtes. Après avoir soumis les *Kirghis*, *Ouigures* et plusieurs autres peuplades de la Sibérie, le Tchinguizkhan attaqua l'empire chinois, renversa la dynastie des Kin et tourna ses (1219) armes vers l'ouest, abandonnant à ses généraux la continuation de la guerre en Chine. L'empire des *Chovaresmiens* ne put lui resister (1) et Témoutchin étendit sa domination jusqu'à la mer Caspienne. Les pays entre cette mer et l'Indus furent changés en déserts par les hordes mongoles, qui brulèrent les villes et les villages et en massacrèrent les habitants. Des armées mongoles, envoyées par Témoutchin, se jettèrent dans la Perse et pénétrèrent jusqu'en Russie. Les princes russes réunirent leurs forces contre ces ennemis et les attaquèrent sur les bords de la *Kalka*. (1224) Mais ils épouvèrent une défaite totale et les Mongols devastèrent tout le midi de la Russie. Témoutchin les rappela et envahit une seconde fois la Chine; il mourut au (1227) milieu de ses victoires, et en laissant le trône à son troisième fils *Ogotaï*, il donna aux autres de vastes provinces, sous la condition de reconnaître leur frère pour souverain (2).

3. *Ogotaï* continua la guerre contre la Chine, et prit la ville de Nankin. Tout le nord de la Chine fut réuni à (1233) l'empire mongol. Pendant qu'*Ogotaï* embellissait sa résidence Karakoroum, d'un palais magnifique, qu'il faisait construire par des architectes chinois, son neveu *Batou* passa le Volga à la tête d'une nombreuse armée et entra une seconde fois en Russie. Après avoir fait (1236) la conquête de la *Boulgarie*, les Mongols se ren-

---

(1) Voyez pag. 219.

(2) Voici la généalogie de la maison de Témoutchin :

1. *Témoutchin*

Djoutchi.	Tchagataï.	2. *Ogotaï.*	Touloui.
Batou.		3. *Couyouc.* 4. *Mangou.*	5. *Coubilaï.*

dirent maîtres des régions situées au nord de la mer Caspienne et du Caucase, et envahirent le grand-duché de Wladimir. La désunion, qui régnait parmi les (1237) princes russes, facilita à Batou la conquête de la Russie. Moscou, Wladimir et toutes les villes jusqu'à vingt lieues de *Novgorod*, tombèrent au pouvoir des ennemis, (1238) qui les saccagèrent et les brûlèrent. Novgorod, centre du commerce, ne fut pas attaquée, parce que les Mongols tournèrent leurs armes contre les Circassiens dans le Caucase. Ceux-ci ayant été vaincus et soumis, Batou prit et détruisit *Kiev* et pénétra en *Pologne* après (1240) avoir dévasté la Galicie. Les Polonais, divisés entre eux, ne purent résister aux barbares, qui ravagèrent le pays, brûlèrent Cracovie et entrèrent dans la Silésie. *Henri* le *Pieux*, duc de *Breslau*, ne pouvant espérer du secours de l'empereur Frédéric II, qui avait été excommunié à cause de ses tyrannies, assembla ses vassaux et renforça son armée par quelques croisés, par des Polonais fugitifs et par des chevaliers de l'Ordre teutonique. Mais cette armée malgré cela s'élevait à peine à trente mille hommes et presque tous périrent dans la bataille, qu'ils livrèrent aux Mongols à *Wahlstadt*, près de Liegnitz. Les vainqueurs dévastèrent (1241) la *Moravie*, où ils trouvèrent une résistance vigoureuse dans la ville *d'Olmutz*; sans parvenir à prendre cette ville, ils continuèrent leur marche vers la *Hongrie*. Batou passa les Carpathes, que les Hongrois avaient négligé d'occuper, et marcha sur la ville de Pesth. L'armée que le roi Béla IV avait assemblée sous les murs de cette ville, n'osant pas attaquer les ennemis, prit la fuite et fut en grande partie taillée en pièces. Pesth fut pris et saccagé et les plus belles provinces de la Hongrie furent changées en déserts. Batou, qui parcourait l'Esclavonie et la Dalmatie, fut rappelé en Asie par la nouvelle de la mort d'Ogotaï. (1241)

4. *Couyouc*, un des fils d'Ogotaï, succéda à son père comme Tchinguizkhan et se fit élire dans une assemblée solennelle tenue à Karakoroum et à laquelle assistèrent tous les princes soumis soit en personne soit par des (1246) envoyés; on y remarqua les sultans turcs d'Iconium, d'Alep, de Mossoul et du Kerman, les ambassadeurs du khalif de Bagdad, le grand-duc de Russie, les gouverneurs mongols de la Perse et de la Chine, ainsi que deux moines Franciscains, Jean du Plan-Carpin et Bénoît qu'avait envoyés au

chef des Mongols le pape Innocent IV. Le danger dont l'Europe était menacée par les Mongols n'avait pas échappé aux souverains-pontifes. Grégoire IX avait déjà travaillé à une expédition générale des princes chrétiens contre ces ennemis; mais il avait succombé dans la lutte contre l'empereur Frédéric II, et *Innocent IV* avait repris ce plan au concile
(1245) de Lyon. Ne pouvant cependant pas réussir, le pape résolut d'envoyer des missionnaires aux Mongols, et les Franciscains et les Dominicains s'offrirent à l'envi pour cette dangereuse entreprise. Plusieurs se rendirent auprès des généraux mongols dans la Perse et deux d'entre eux arrivèrent à Karakoroum au moment de l'élection de Couyouc. Ils y furent bien reçus et convertirent un certain nombre de Mon-
(1248) gols. Couyouc mourut un an après, et son neveu *Mangou* lui succéda. Batou, qui reconnut l'autorité de Mangou, fut investi de la souveraineté de l'empire de *Kaptschak*, qui s'étendait sur toutes les conquêtes occidentales. La Russie lui resta soumise, tandis que la Pologne et la Hongrie recouvrirent leur indépendance.

5. *Mangou* confia à ses deux frères *Coubilaï* et *Houlagou* le commandement de ses armées. Le premier recommença la guerre contre la dynastie des *Song*, qui régnait sur le midi de la Chine; Houlagou tourna ses armes vers
(1256) l'ouest, et anéantit l'état des Assassins. Invités par le parti des Chiites, que persécutaient les Sounnites, les Mongols s'avancèrent vers Bagdad. Le faible khalif *Abdallah VII*, Mostassem, qui était à la merci de ses favoris, négocia d'abord et offrit des présents et un tribut annuel au khan des Mongols; mais Houlagou rejeta ces offres, prit
(1258) Bagdad d'assaut et fit mettre le khalif à mort. Les vainqueurs saccagèrent la ville pendant quarante-quatre jours et détruisirent ce siége de la civilisation arabe. Les bibliothèques furent brûlées : plus de huit cent mille hommes périrent, et le khalifat de Bagdad fut ainsi renversé. Houlagou envahit la Syrie, prit Alep, Hama et Damas et s'avançait vers l'Egypte lorsqu'il fut attaqué et vaincu par les
(1260) Mameloucks d'Egypte, près de Gour dans la Célesyrie. Son frère Mangou étant mort, Houlagou retourna dans la Perse, où il devint le fondateur d'une dynastie mongole. Mangou s'était montré très-favorable aux chrétiens et avait bien reçu le moine Franciscain Guillaume de Ruysbroek, né en Brabant, que le roi Saint-Louis de France lui avait

envoyé pour tenter de nouveau sa conversion. Ce- (1253)
pendant le zélé missionnaire, qui a laissé un récit très-intéressant de son voyage, échoua à cause de la barbarie dans laquelle les Mongols étaient encore plongés.

6. La dissolution du grand empire mongol commença déjà à la mort de Mangou. Son frère *Coubilaï* par- (1259)
vint, il est vrai, à la dignité de Tchinguizkhan et acheva la conquête de la Chine où il fixa sa résidence et fonda la dynastie de Yuen; mais son frère Houlagou se (1279)
rendit indépendant en Perse et les souverains de l'empire de Kaptschak ne reconnurent plus l'autorité du khan de Karakoroum. La Chine s'en sépara après la mort (1294)
de Coubilaï et les Mongols se retirèrent dans leurs steppes, d'où ils sortirent encore une fois, un siècle plus tard. Cependant leurs conquêtes laissèrent des traces profondes : car ils avaient anéanti la civilisation de l'Islamisme et, en détruisant la puissance des Turcs Seldjoucides, ils avaient préparé la voie à un autre empire turc, celui des Ottomans qui se forma dans l'Asie mineure.

§ V. DE L'EMPIRE ET DE LA BOHÊME JUSQU'A RODOLPHE DE HABSBOURG. LES LIGUES HANSÉATIQUES ET RHÉNANES.

1256—1273.

AUTEURS A CONSULTER : Palaçky, *Histoire de Bohême*. Prague 1839. 2 vol. 8. (en allemand). Lappenberg, *Histoire de l'origine de la Hanse allemande*. Hambourg 1830. 2. vol. 4. (en allemand). Sartorius, *Histoire de la ligue hanséatique*. Gœttingue 1802. 3 vol. 8. (en allemand). Mallet, *De la ligue hanséatique*. Genève 1805. 8. — *Empereurs d'Allemagne* : Guillaume de Hollande † 1256. Richard de Cornwall 1257—1272. Alphonse de Castille 1257. *Interrègne* 1272—1273. Rodolphe de Habsbourg.

1. L'empereur Frédéric II avait plongé l'empire dans une anarchie qui dura depuis son excommunication jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg. Après la mort de Guillaume de Hollande aucun prince allemand ne (1256)
voulait accepter une couronne, qui ne donnait aucun pouvoir à celui qui la portait et d'un autre côté les seigneurs

de l'empire refusaient leurs suffrages au puissant roi de Bohême *Ottocar* II, qui l'ambitionnait, parce que sa grande puissance leur inspirait la crainte de perdre leur indépendance. Des relations féodales s'étaient établies en-
(950) tre l'empire et la Bohême, depuis que ce dernier pays avait été civilisé par la conversion de ses habitants au christianisme. *Boleslav II* le Pieux, assisté par St. *Adalbert*, évêque de Prague, acheva cette œuvre que son oncle, saint Wenceslav avait commencé (1). La domination des ducs de Bohême s'étendait alors sur la Moravie, la Silésie et une partie de la Galicie. Après la mort de Boleslav II, ces pays furent séparés de la Bohême et ce royaume tomba sous la domination des Polonais. L'empereur Henri II rétablit, il est vrai, l'indépendance de la Bohême (2), mais les guer-
(1004) res entre les deux frères, *Jaromir* et *Ulric*, affaiblirent la puissance de ces princes. *Brétislav I*, fils d'Ulric,
(1037) réunit de nouveau la Moravie à la Bohême et fit la conquête de la Pologne. Cependant l'empereur Henri III le força à renoncer à ce pays et à prendre de lui la Bohême
(1041) à titre de fief (3). Par une loi sur la succession, qui stipulait que l'aîné de la famille hériterait seul du pouvoir, Brétislav voulut empêcher la division de la Bohême. Il ne réussit pas et cette loi augmenta encore les guerres de succession.

2. *Wratislav II*, qui avait succédé à son frère aîné Spi-
(1061) tihnew, s'attacha à la cause de l'empereur Henri IV et devint un de ses partisans les plus zélés. En récompense
(1075) de ses services l'empereur lui donna le titre de roi et le fit solennellement couronner par l'archevêque Egil-
(1086) bert de Trèves. Cependant cette distinction, qui n'était donnée qu'à la personne de Wratislav, mécontenta ses

---

(1) Voyez pag. 180. Voici la série des ducs de Bohême : *Boleslav* II † 999. *Boleslav III*, le Roux, 999—1003. *Jaromir* 1004—1012. *Ulric* 1012—1037. *Brétislav I* 1037—1055. *Spitihnew* 1055—1061. *Wratislav II* 1061—1092. *Conrad I* 1092. *Brétislav III* 1092—1100. (Guerre pour le trône 1100—1109.) *Wladislav I* 1109—1125 *Sobieslav I* 1125—1140. *Wladislav II* 1140—1178. (La Bohême est élevée au rang de royaume 1158)

(2) Voyez pag. 240.

(3) Voyez pag. 243-244.

parents. Après sa mort une guerre éclata entre ses (1092) héritiers et dura jusqu'à ce que *Wladislav I*, le troisième des fils de Wratislav, se fût emparé du pouvoir, (1109) dans lequel il sut se maintenir contre son frère (1117) *Borciroy*, mais qu'il partagea enfin avec celui-ci. *Sobieslav I* succéda à ses deux frères et repoussa une attaque de l'empereur Lothaire, qui lui refusait l'investiture. Il se (1126) réconcilia pourtant avec l'empereur et lui prêta hommage comme vassal de l'empire. *Wladislav II*, fils de Wladislav I, parvint au trône par l'élection des seigneurs qui en (1140) exclurent les fils de Sobieslav; l'empereur *Conrad III* lui donna l'investiture et le secourut contre ses cousins. Wladislav II accompagna l'empereur dans sa croisade et (1148) échappa presque seul à la grande défaite de l'armée allemande en Asie mineure. L'empereur *Frédéric I* accorda au puissant duc de Bohême le *titre de roi* pour lui (1158) et pour ses successeurs : en revanche Wladislav prit une part active à la guerre de Frédéric I contre les Lombards. L'abdication de Wladislav II, qui se retira dans (1172) le couvent de Strahov, amena une série de guerres pour le trône, qui durèrent pendant vingt-cinq ans. *Ottocar I*, l'un des fils de Wladislav, parvint enfin à retablir la paix.

3. Une nouvelle période dans l'histoire de la Bohême commence avec le règne de ce prince (1). Le pape Innocent III éleva, de concert avec l'empereur Othon IV, la Bohême au rang de royaume et confirma ainsi (1204) solennellement cette transformation, qui avait déjà été préparée par l'empereur Frédéric I. Le roi Ottocar I accorda au clergé de son royaume le privilége de l'immunité et aux villes allemandes, qui avaient été fondées en Bohême par des colons allemands, des chartes communales. Il contribua par ces mesures à l'abolition de l'ancienne constitution slave et à l'établissement d'un nouvel état politique dans la Bohême. La fondation d'un grand nombre de couvents donna une nouvelle impulsion au développement intellectuel du peuple. Ottocar I laissa à son fils, (1230) Wenceslav I, un royaume riche et puissant; ce prince en augmenta encore l'étendue par la part qu'il prit aux guerres qui, allumées en Allemagne par l'empereur Frédéric II,

(1) Voici les noms des premiers rois de Bohême *Ottocar I* 1198—1230. *Wenceslav I* 1230—1253. *Ottocar II* 1253—1278.

plongèrent ce pays dans une anarchie complète. Cette anarchie donna au roi de Bohême l'occasion de faire nommer son fils, *Ottocar II*, duc d'Autriche, de Styrie, de (1052) Carinthie et du Carniole. Ottocar épousa *Marguerite*, sœur aînée du duc Frédéric II et seule héritière de ces (1253) pays. *Ottocar II*, qui succéda à son père sur le trône de Bohême, fut le prince le plus puissant de l'empire et, lorsque le trône fut devenu vacant par la mort (1256) de Guillaume de Hollande, il y aspira. Mais les princes craignant de perdre leur indépendance sous un roi qui était à même de rétablir l'autorité impériale que les longues guerres civiles avaient presqu'anéantie, donnèrent leurs suffrages à des princes étrangers, et jetèrent ainsi l'empire dans une longue anarchie. Des guerres éclatèrent partout et le droit du plus fort fut le seul qui fût respecté. Le commerce et l'industrie étaient à la veille d'une ruine entière, quand la naissance de deux ligues puissantes, la *ligue hanséatique* et la *ligue rhénane*, vinrent les sauver.

4. La plupart des grandes villes de l'Allemagne s'étaient peu à peu affranchies de l'autorité seigneuriale des comtes, ducs ou évêques, auxquels elles avaient été d'abord soumises. Ces villes, appelées *villes libres de l'empire*, jouissaient de constitutions communales et se trouvaient dans une opposition naturelle avec leurs anciens souverains et en général, avec la noblesse féodale. Des guerres nombreuses eurent lieu et, comme une seule ville n'était souvent pas en état de se défendre contre plusieurs seigneurs qui se liguaient ensemble pour la combattre, des fédérations entre deux, trois ou plusieurs villes se formèrent. Souvent ces fédérations n'étaient conclues que pour la durée d'une guerre; cependant les avantages qui en resultèrent pour le commerce engagèrent les villes à établir entre elles des relations suivies et à s'unir par des liens plus durables. Cette coutume de fédération forma un des éléments constitutifs de la ligue hanséatique. L'autre élément, qui donna à cette ligue une influence si étendue, ce furent les associations ou corporations, appelées *Hanse* ou *Hansa* (1), que des commerçants allemands établis dans des pays étran-

(1) Le mot *Hanse*, qui signifiait dans le dialect saxon, *corporation*, se trouve avec cette acception déjà dans des chartes qui datent du commencement du douzième siècle.

gers, formèrent entre eux, et qui reçurent souvent des priviléges accordés par les souverains de ces pays. Les plus célèbres de ces corporations, furent celles établies à *Bruges* en Flandre (1), à *Londres*, à *Bergen* en Norvège et à *Novgorod* en Russie. D'abord il n'y eut pas de relations entre ces différentes corporations, ni entre celles-ci et les villes commerçantes de l'Allemagne; mais lorsque ces villes commencèrent à se liguer pour protéger leur commerce, elles se mirent en relation avec ces corporations et ce fut ainsi que se forma la célèbre *ligue hanséatique*.

5. Le premier commencement de cette ligue fut un (1210) traité d'amitié et de secours réciproques conclu entre les deux villes de *Lubeck* et de *Hambourg*. Peu à peu d'autres villes s'y joignirent, et par degrés plus de soixante-dix villes, situées dans le nord de l'Allemagne depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, devinrent membres de cette ligue. Celle-ci reçut alors une organisation réglée. Les députés de ces villes ainsi que les envoyés des principales corporations des commerçants allemands à l'étranger, se réunirent à certaines époques en congrès à Lubeck, où ils déliberaient sur les affaires qui intéressaient la ligue. Le principal but de la ligue était la protection du commerce allemand à l'extérieur, le maintien de la paix entre les villes fédérées, et la défense mutuelle contre toute attaque. Dès-lors des flottes puissantes firent respecter les droits et les priviléges de la ligue hanséatique depuis la Russie jusqu'en France, et pendant plus de deux siècles, le commerce sur la Baltique et sur la mer du Nord se trouva presque exclusivement entre les mains des membres de cette ligue.

6. Une autre confédération analogue à celle-là, se forma sur les bords du Rhin. Les villes situées sur les deux rives de ce fleuve, depuis Bâle jusqu'à Wesel, conclurent une ligue pour protéger le commerce sur le Rhin (1247) qu'entravaient les seigneurs et les chevaliers qui avaient établi de nombreux châteaux le long de ce fleuve. Cette ligue, appelée la *ligue rhénane*, dura jusqu'à la fin du quatorzième siècle : elle ne parvint pas au même degré de puissance que la ligue hanséatique.

---

(1) En 1252 la comtesse Marguerite de Flandre confirma à la corporation des commerçants allemands établis à Bruges, les priviléges, dont ils jouissaient antérieurement.

§ VI. DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE JUSQU'A LA MORT DE BONIFACE VIII.

1270—1303.

AUTEURS A CONSULTER : Raynald, *Annales ecclesiastici*. Lingard, *Histoire d'Angleterre*. (Dupuy) *Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et Philippe-le-Bel*. Paris 1655. Doellinger, *Manuel de l'histoire ecclésiastique*, t. II. (en allemand.)

Roi d'Angleterre : Edouard I 1274—1307.

Rois de France : Philippe III 1270—1285. Philippe IV, le Bel, 1285—1315.

1. Philippe III, fils de St. Louis, recueillit au camp devant Tunis l'héritage de son père : il se hâta de revenir en France, où il travailla au maintien de l'ordre qui y régnait depuis un demi-siècle. Les circonstances favorisèrent le roi Philippe III dans les efforts qu'il fit pour soumettre à sa domination immédiate les grands fiefs de la couronne et pour anéantir ainsi l'indépendance de la noblesse féodale. Alphonse, comte de Poitou, et oncle du roi, étant mort sans laisser d'héritiers, ses vastes états, qui se composaient du Poitou, de l'Auvergne, de la Saintonge, de Toulouse, de l'Albigeois, du Querci, de l'Agénois et du Venaissin, furent réunis au domaine de la couronne. Faisant cependant droit aux réclamations du Saint-Siége, Philippe III céda au pape le Venaissin avec la ville d'Avignon. (1274) L'autorité du roi de France s'étendit dès-lors jusqu'aux Pyrénées et les événements survenus en Espagne lui offrirent bientôt l'occasion d'intervenir dans les affaires de ce dernier pays. *Henri I*, roi de Navarre, étant mort, (1274) ne laissant qu'une seule fille, Jeanne, les rois Alphonse X de Castille et Jacques I d'Arragon élevèrent des prétentions sur le trône vacant et trouvèrent des partisans parmi la noblesse de Navarre. Pendant qu'ils combattaient l'un contre l'autre, la veuve de Henri se réfugia avec sa fille Jeanne en France et implora le secours de Philippe III, qui fiança la princesse à son second fils Philippe. Une armée française passa les Pyrénées, prit (1276) Pampelune et soumit toute la Navarre au roi de France, qui fit administrer le pays au nom de son fils. Cette conquête hâta la rupture ouverte entre la France et

la Castille. Le roi Alphonse X avait fait reconnaître, comme son successeur au trône, son second fils Sancho, au préjudice des enfants de son fils aîné Ferdinand, qui avait épousé Blanche, fille de St.-Louis et qui était mort avant son père. Philippe III, après avoir vainement négocié pour conserver le droit de succession à ses cousins, déclara la guerre au roi de Castille. Mais l'alliance que Pierre III d'Arragon conclut avec Alphonse X, allait devenir (1281) funeste aux conquêtes que les Français avaient faites en Espagne, lorsque la révolte des habitants de la Sicile contre le roi Charles I de Naples appela le roi d'Arragon dans cette île.

2. Mécontents de la domination française, les Siciliens avaient tramé une conspiration et avaient massacré le même jour la plupart des Français qui étaient venus (1282) s'établir en Sicile. Cependant hors d'état de résister seuls au roi de Naples, ils avaient appelé Pierre III d'Arragon, mari de Constance, fille de Mainfroy, et lui avaient offert le gouvernement de leur pays. Le roi d'Arragon accepta cette offre et déclara la guerre à Charles I, roi de Naples. Le pape Martin IV, suzerain de la Sicile, se rangea du côté de ce dernier prince et donna le royaume d'Arragon, qui était aussi un fief du St.-Siége et dont il déclara le roi Pierre III déchu, à un des fils du roi de France, sous la condition de prêter secours au roi de Naples. Philippe III envahit l'Espagne à la tête d'une puissante armée pour conquérir le royaume d'Arragon qu'il destinait à son troisième fils, Charles. Mais la valeureuse défense de la ville de Gérone, et en outre des maladies qui éclatèrent dans son armée, forcèrent le roi Philippe III à retourner au-delà des Pyrénées. Arrivé malade à Perpignan, il y mourut quelques jours après. (1285)

3. *Philippe IV*, surnommé *le Bel*, qui n'avait que dix-sept ans à la mort de son père, se distingua par une rare finesse d'esprit, par beaucoup d'habileté à mener les affaires publiques et aussi par un caractère ambitieux et hautain. Anéantir la féodalité, et élever le pouvoir royal au-dessus de tout, ce fut son principal but; et pour l'atteindre il ne recula devant aucun moyen. Ce prince continua d'abord la guerre en Espagne, mais il perdit bientôt toutes les conquêtes qu'il avait faites en Arragon. Le pape Boniface VIII réussit enfin à négocier (1286)

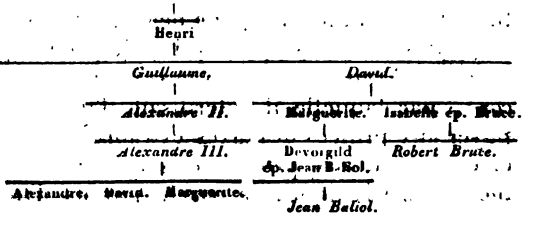
une paix entre les rois de France et de Naples d'une part, (1298) et les rois d'Arragon et de Castille de l'autre. Le roi Jacques d'Arragon, successeur d'Alphonse, renonça à la possession de la Sicile, et Philippe IV de son côté abandonna toutes les prétentions, qu'il avait élevées par suite de la donation du royaume d'Arragon par le pape. Le roi de France était d'autant plus disposé à accepter cet arrangement, que la conquête de l'Arragon, en cas même qu'elle eût été faite par les armes françaises, ce qui n'était guère probable, ne lui aurait pas profité; car dans l'acte de donation le pape avait expressément stipulé, que jamais la couronne d'Arragon ne pourrait être réunie à celle de France. Une autre occasion se présenta à Philippe IV, pour augmenter sa puissance et il la saisit avec empressement, c'était celle de s'emparer des possessions anglaises en France.

4. La paix que saint Louis avait conclue avec le roi Henri III d'Angleterre avait été confirmée après la mort des deux (1274) princes. Edouard I, en revenant de la Terre-Sainte et en passant par la France, avait prêté, pour ses possessions en ce pays, hommage à Philippe III comme à son suzerain. Après la mort de ce dernier prince, Edouard I s'était rendu à Paris et avait renouvelé la prestation d'hom- (1286) mage à Philippe IV. Ces bonnes intelligences avec son puissant voisin avaient permis au roi d'Angleterre de s'occuper de l'affermissement de son trône, qui avait été ébranlé par les longues dissensions civiles nées sous le faible gouvernement de son père. Il acheva d'abord la soumission du pays de Galles à sa domination; les Gallois avaient jusqu'alors conservé leur indépendance sous le gouvernement de princes indigènes, qui toutefois payaient un tribut annuel aux rois d'Angleterre. Mais profitant de chaque occasion favorable ils s'étaient délivrés de cette dépendance. Edouard I, après avoir vaincu leurs deux princes, Llewellyn et David, (1283) fit gouverner le pays par des comtes anglais, auxquels il donna un grand nombre de fiefs, et priva les habitants de leurs anciennes lois. Il conféra aussi à son fils aîné le titre de *prince de Galles*, titre qui resta dès-lors celui du prince héritier du trône en Angleterre. Ses relations avec l'Ecosse impliquèrent Edouard I dans une guerre qui dura jusqu'à sa mort. Les rois d'Ecosse reconnaissaient depuis plus d'un siècle la suzeraineté des rois d'Angleterre et lors-

qu'après la mort du roi Alexandre III, dont les (1286) enfants étaient morts avant leur père, une guerre de succession éclata, Edouard I intervint. Il décida en faveur de *Jean Baliol*, parent de la famille royale et qui (1292) avait eu à combattre contre douze compétiteurs, parmi lesquels se distinguait surtout *Robert Bruce*, qui, lui aussi (1), appartenait à la race régnante. Cependant Jean Baliol mécontent de la dépendance dans laquelle il se trouvait, prit les armes et déclara la guerre à Edouard I; celui-ci le vainquit et l'ayant fait prisonnier, fit administrer l'Ecosse par un seigneur anglais. Mais une insurrection eut lieu en Ecosse et Edouard ne parvint pas à terminer cette guerre, pendant laquelle il avait perdu la plus grande partie de ses possessions en France.

5. Une rixe, qui s'était élevée à Bayonne entre les matelots anglais et français, avait pris une telle étendue, qu'une dissension générale et ouverte en était résultée entre les marins français d'une part et les marins anglais et gascons de l'autre. Les deux partis ennemis se livrèrent des batailles navales et le commerce en souffrait tellement que Philippe-Auguste intervint pour rétablir la paix. Mais bien que le roi d'Angleterre se fût déclaré prêt à seconder les efforts du roi de France, celui-ci le cita néanmoins comme son (1293) vassal à comparaître devant sa cour. Edouard envoya alors son frère en France et un traité fut conclu, dans lequel on stipulait que six places fortes seraient cédées au roi de France, mais pour la forme seulement et qu'elles seraient rendues en quarante jours. Le roi d'Angleterre, satisfait de cet arrangement, donna ordre de remettre toute la Gascogne à Philippe-Auguste. Le terme de quarante jours étant écoulé, le roi de France cita Edouard de nouveau devant sa cour et le déclara déchu de ses fiefs, parce qu'il n'avait

(1) Voici la parenté de ces deux compétiteurs avec la famille royale d'Ecosse :



pas comparu en personne lors de la première citation. Le roi d'Angleterre répondit par une déclaration de guerre à cet acte d'une révoltante iujustice et s'allia avec l'empereur *Adolphe*, le duc de *Brabant*, *les comtes Guy de Flandre* et Jean II de Bretagne. Philippe-Auguste de son côté ayant
(1295) conclu une alliance avec le roi d'Ecosse, Jean Baliol, attaqua le comte de Flandre et le vainquit dans
(1297) deux batailles près de Commines et de Furnes. La guerre en Ecosse empêcha le roi d'Angleterre de venir au secours de son allié et lui fit accepter le traité de paix que lui proposa le pape Boniface VIII, et par lequel il re-
(1299) nonça à la meilleure partie de ses possessions françaises. Philippe-Auguste tourna alors ses armes contre le comte de Flandre, qui fut abandonné par une partie de ses vassaux, et il devint maître du pays presque sans coup férir. Guy se rendit avec ses fils au vainqueur, qui les fit retenir prisonniers. La Flandre fut déclarée fief vacant et
(1301) administrée au nom du roi de France.

6. Par ces actes arbitraires Philippe-le-Bel était parvenu à rendre son autorité de plus en plus absolue, et à anéantir toute opposition à sa volonté. Après avoir détruit les priviléges des vassaux royaux et de la noblesse, le roi s'attaqua aux prérogatives et aux droits dont le clergé jouissait à cette époque dans tous les états catholiques de l'Europe. L'exemption des impôts directs et la liberté des élections et des nominations assuraient au clergé une grande indépendance politique. Souvent déjà ces prérogatives avaient été attaquées par les princes, et elles n'avaient été maintenues que par l'intervention énergique des souverains-pontifes. Lorsque
(1294) Boniface VIII monta sur le trône papal il trouva de grands abus établis à cet égard en Angleterre et en France. Pour mettre un terme aux exigences du roi Edouard I, le clergé d'Angleterre lui avait offert de lui céder la moitié de son revenu annuel et Philippe-le-Bel avait exigé du clergé français l'abandon du cinquantième de tous ses biens meubles et immeubles. Le pape négocia d'abord une paix entre les deux souverains, paix qui était toute au profit du roi de
(1296) France et publia ensuite une bulle (*Clericis laicos*), par laquelle il interdisait d'une part au clergé de payer aux princes des taxes extraordinaires sur leurs biens, et de l'autre aux princes et seigneurs laïcs de frapper les biens ecclésiastiques de pareils impôts. Dans la bulle per-

somme n'avait été nommé, cependant Philippe-le-Bel saisit cette occasion pour priver le clergé d'une prérogative, dont celui-ci jouissait depuis une époque très-reculée. Pour priver le pape des secours en argent, qui étaient annuellement envoyés à Rome par le clergé de tous les pays, le roi défendit d'exporter du royaume de l'or ou de l'argent. Boniface se plaignit de cette défense, mais cédant aux instances de l'archevêque de Rheims, il envoya une lettre (1297) explicative de la Bulle au roi de France, déclarant qu'il n'avait pas entendu parler des sommes que les seigneurs ecclésiastiques devaient comme vassaux du roi, ni du secours en argent que le clergé en masse accordait quelquefois au prince. Philippe parut satisfait et révoqua sa défense relativement à l'exportation de l'or et de l'argent.

7. Le bon accord entre le pape et le roi de France ne fut cependant pas de longue durée : ce prince continua ses vexations arbitraires contre le clergé et foula aux pieds les droits les mieux établis de l'Eglise : il confisqua des biens ecclésiastiques, exigea des sommes énormes des couvents et des églises, et s'arrogea l'investiture du comté de Melgueil, fief de l'église de Narbonne. Lorsque le (1301) pape envoya l'évêque de Pamiers, comme son légat, pour se plaindre de ces actes, le roi le fit jeter en prison. Cet événement força Boniface à agir avec plus d'énergie : il adressa au roi une nouvelle Bulle (*Ausculta fili*), dans laquelle il lui rappela d'abord, qu'il y avait une autorité supérieure à la sienne et qu'il était soumis au pape comme tout autre chrétien ; il lui annonça ensuite qu'il venait de convoquer à un synode, à Rome, les prélats et les docteurs de France pour délibérer avec eux sur les moyens à prendre pour abolir les abus dont le roi s'était rendu coupable : il le pria enfin d'y envoyer des ambassadeurs. Irrité de cette fermeté du pape, le roi fit brûler publiquement (1302) la bulle et convoqua à Paris une assemblée des prélats, des seigneurs et des députés des villes. Il leur fit faire par son chancelier, Pierre Flotte, une relation défigurée de ses différends avec le pape qui prétendait, disait-il, que la France était un fief du Saint-Siége. Après s'être assuré du concours des barons et des députés des villes, et après avoir forcé les prélats à lui promettre une obéissance absolue, Philippe fit négocier avec le pape par le duc Robert de Bourgogne. Cependant Boniface, ayant tenu un consistoire,

publia la célèbre décrétale *Unam sanctam*, dans laquelle il définissait de nouveau, et d'une manière simple et claire, la relation qui existait entre le pouvoir spirituel et temporel, entre l'autorité dont le souverain-pontife était investi de Dieu lui-même, et l'autorité que possédaient les princes seculiers (1).

8. Philippe-le-Bel, qui s'aperçut qu'il ne gagnait rien sur la fermeté du pape, le fit alors accuser de nouveau de-
(1303) vant l'assemblée des états du royaume par *Guillaume de Nogaret*, un de ses conseillers, et issu d'une famille qui professait les doctrines hérétiques des Albigeois. L'assemblée, présidée par le roi, s'arrogea le droit de statuer sur cette accusation et déclara le souverain-pontife coupable de simonie et d'hérésie, en conséquence elle appela de lui à un concile général et à un pape futur qui serait élu canoniquement. Par cet acte inoui, Phillippe-le-Bel s'exclut lui-même de l'Eglise et de cette société catholique dont il avait fait partie comme roi chrétien. Boniface préparait une bulle par laquelle il déliait les sujets de Philippe du serment de fidélité et déclarait le roi déchu de son trône, lorsqu'il tomba entre les mains de son habile et rusé adversaire. Convaincu qu'il ne pourrait intimider le courageux pontife, Philippe avait envoyé en Italie Guillaume de Nogaret, muni de beaucoup d'argent et ayant pris à sa solde un corps de mercenaires, celui-ci avait surpris le pape à Anagni où il résidait alors, et l'avait emprisonné. Mais lorsqu'il voulut le transporter en France, les habitants d'Anagni prirent les armes et le délivrèrent. Boniface se rendit à Rome, où il mourut quelques semaines après à l'âge de quatre-vingt-six ans. La mort de Boniface, suivie de près de la translation de la résidence papale de Rome à Avignon, marque le commencement d'une nouvelle période dans l'histoire de la société catholique, période de décadence pour l'ordre politique qu'elle avait fondé, et pendant laquelle se préparait le grand événement, qui bouleversa l'Europe au seizième siècle.

---

(1) Il ne faut qu'une comparaison tant soit peu exacte des principes émis dans cette décrétale, et de ceux qui était généralement reçus comme formant la base de l'ordre social et politique du moyen âge, pour se convaincre que Boniface VIII n'a établi rien de nouveau, qu'il s'est plutôt conformé entièrement aux idées de son époque.

QUATRIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LA MORT DE BONIFACE VIII JUSQU'AU PONTIFICAT DE LÉON X.

1303—1517.

CHAPITRE XVII.

HISTOIRE DE L'EMPIRE ALLEMAND DEPUIS RODOLPHE DE HABSBOURG JUSQU'AU CONCILE DE CONSTANCE.

1273—1414.

§ I. DE L'ALLEMAGNE JUSQU'AU RÈGNE DE HENRI VII.

1273—1311.

AUTEURS A CONSULTER : Lichnovsky, *Histoire de la maison de Habsbourg*. Vienne 1832-40. (en allemand). Mailath, *Histoire d'Autriche*. Hambourg 1834. (en allemand). Palacky, *Histoire de Bohême*. (en allemand). Doenniges, *Acta Henrici VII imperatoris*. Berlin 1839. 4.

Empereurs : Rodolphe de Habsbourg 1273—1291. Adolphe de Nassau 1291—1298. Albert I, d'Autriche, 1298—1308. Henri VII, de Luxembourg, 1309—1313.

1. Une nouvelle période, dans l'histoire de l'empire allemand, commence avec l'avénement au trône de Rodolphe de Habsbourg. A la suite des guerres civiles et de la longue anarchie qui avaient désolé l'Allemagne, la constitution de ce royaume avait éprouvé de grands changements. L'autorité impériale avait été affaiblie au point que la plupart des ducs, comtes, évêques et autres seigneurs gouvernaient leurs états avec une pleine souveraineté et n'admettaient que pour quelques cas exceptionnels et bien rares l'intervention directe de l'empereur dans les affaires intérieures de leurs pays. D'un autre côté, plus l'action politique des souverains-pontifes, comme chefs de la société catholiques, était paralysée, plus les empereurs, dont l'autorité n'était qu'une délégation donnée par les papes, furent obligés de chercher d'autres appuis à leur pouvoir. Ils se servirent alors des mêmes moyens, que les rois de France avaient employés avec tant de succès, et ne cessèrent de travailler à l'agrandissement des possessions de leurs familles. Cependant la constitution élective de l'empire, et le grand prix que les princes attachaient à leur indépendance, empêchèrent la réussite de ces efforts, qui, sans cela, auraient fini par l'établissement d'une véritable mo-

narchie en Allemagne. Il en résulta une lutte entre plusieurs maisons princières, qui tour à tour parvinrent au trône et qui en profitèrent pour augmenter leur puissance. Les trois maisons principales furent celles de *Habsbourg*, de *Luxembourg* et de *Bavière*. Ces efforts pour consolider leur pouvoir en Allemagne détournèrent l'attention des empereurs de l'Italie, et ce pays, abandonné à lui-même, se sépara presqu'entièrement de l'Allemagne. Les essais, que firent de loin en loin quelques empereurs pour faire respecter leur autorité au-delà des Alpes, restèrent sans succès, et, lorsque *Maximilien I*, songea sérieusement à faire valoir les droits impériaux dans la Lombardie, il y rencontra comme rivaux, les rois de France, qui invoquaient pour eux des droits de famille.

2. Lorsque le roi *Richard* de Cornwall mourut, le pape
1272) Grégoire X exhorta les princes de l'empire à procéder à l'élection d'un roi, qui fut en état de rétablir l'ordre et la tranquillité en Allemagne. Sur la proposition de l'archevêque Werner de Mayence, six princes donnèrent leurs suffrages à *Rodolphe*, comte de Habsbourg, qui se fit cou-
(1273) ronner à Aix-la-Chapelle malgré la protestation du roi Ottocar de Bohême, que l'on avait exclu de l'assemblée électorale. Appartenant à une famille seigneuriale de la Suisse, Rodolphe ne possédait pas des terres étendues, mais il se distinguait par sa bravoure, sa loyauté et sa piété sincère (1). Après avoir été reconnu par le pape Grégoire X, Rodolphe eut une entrevue avec lui à Lausanne,
(1274) où il promit de se rendre à Rome pour le couronnement et d'entreprendre une croisade. Mais les affaires de l'Allemagne l'occupèrent au point qu'il ne pût exécuter ni l'une ni l'autre de ces promesses. Le roi de Bohême ne voulut point recevoir de la main de l'empereur l'investiture des fiefs de l'empire, et, cité devant trois diètes consécutives, il ne comparut point. Le ban de l'empire fut prononcé
(1276) contre lui, et Rodolphe envahit l'Autriche. Après la prise de Vienne, qu'Ottocar ne put sauver et la conquête

(1) A Aix-la-Chapelle, le sceptre avec lequel le nouveau roi donnait aux princes l'investiture ne s'étant pas trouvé, et plusieurs de ceux-ci refusant de lui prêter hommage, Rodolphe saisit un crucifix, en s'écriant « Voilà le signe par lequel le monde a été sauvé, nous nous en servirons à la place du sceptre, » et tous reçurent l'investiture.

de la Styrie et du Carniole, le roi de Bohême négocia une paix et renonça à la possession des duchés d'Autriche, de Styrie et du Carniole. Un double mariage entre les enfants des deux princes allait confirmer leur amitié, lorsqu'Ottocar rompit la paix, en refusant de (1278) reconnaître l'autorité impériale quant au royaume de Bohême. Marchant contre Rodolphe, il périt dans une grande bataille près de Vienne, et son armée fut défaite. L'empereur se montra magnanime après la victoire : il investit *Wenceslav*, fils mineur d'Ottocar, de la Bohême et donna, avec le consentement des princes de l'empire, à ses deux fils *Albert* et *Rodolphe*, l'investiture de l'Autriche, de la (1282) Styrie et du Carniole. Tel fut le commencement de la puissance de la maison de Habsbourg.

3. Pendant qu'il combattait ainsi son puissant rival et qu'il rétablissait l'autorité impériale dans l'est de l'Allemagne, Rodolphe ne cessa en même temps de travailler à rendre la paix intérieure aux autres provinces, en détruisant les châteaux des chevaliers, qui vivaient de brigandages, et en restreignant les droits des seigneurs, habitués à se faire justice eux-mêmes. Il s'efforça en outre de maintenir son autorité dans l'ancien *royaume d'Arelat* ou de Bourgogne, qu'il avait d'abord l'intention de rétablir pour en investir son fils aîné *Hartmann*. Mais ce prince étant venu à mourir, et plusieurs seigneurs de ce royaume, entre lesquels le comte Othon de Franche-Comté, s'étant alliés avec le roi Philippe-Auguste de France, Rodolphe marcha contre eux, assiégea et prit Besançon et se fit prêter hommage par toute la noblesse d'Arelat, à Bâle. Philippe IV avait envoyé des ambassadeurs pour engager l'empereur à ne pas attaquer son allié, mais Rodolphe leur répondit : « Le roi de France doit savoir que nous ne sommes pas venus ici pour danser, mais que nous l'attendons pour le combattre et qu'avec la grâce de Dieu nous essayerons notre épée contre la sienne. » Malgré les services incontestables qu'il rendit à l'Allemagne, Rodolphe ne put obtenir des princes, qu'ils reconnussent son fils *Albert* comme son successeur. Dans la crainte de voir leur indépendance menacée par la puissante maison de Habsbourg, les princes se refusèrent, à la diète de Frankfort, à procéder à une élection et (1291) Rodolphe mourut quelques semaines après. Sa loyauté passa en proverbe en Allemagne.

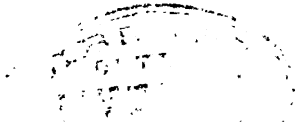
4. A l'assemblée électorale convoquée à Frankfort, l'archevêque *Gerhard de Mayence* parvint à faire élire son cousin *Adolphe*, comte de Nassau, qui ne possédait qu'un petit héritage, et qui à cause de cela ne portait ombrage à personne. Les princes demandèrent et obtinrent du nouveau roi de nombreux priviléges, et Adolphe perdit bientôt toute son autorité par les moyens qu'il employa pour augmenter ses possessions de famille. *Albert*, marcgrave de Thuringe et de Meissen, était en guerre avec ses deux fils du premier lit, qu'il voulait déshériter en faveur de son fils du second lit, et ayant été vaincu par ses fils, qui défendaient leur droit de succession les armes à la main, il offrit la Thuringe et le pays de Meissen à l'empereur Adolphe pour (1294) la somme de douze mille marcs d'argent. Adolphe accepta cette offre et envahit la Thuringe, sans cependant pouvoir s'y maintenir. La guerre dura jusqu'à la mort de l'empereur, qui excita contre lui la plupart des princes. *Albert d'Autriche* profita du mécontentement général et, ayant gagné l'archevêque de Mayence, il parvint à faire (1298) déposer solennellement l'empereur Adolphe et à se faire élire à sa place. *Adolphe* marcha contre son rival, mais il perdit le trône et la vie dans la bataille qu'il lui livra près de Gellheim.

5. Albert, qui se fit élire une seconde fois, était d'un caractère ambitieux et violent; il s'occupa principalement de l'agrandissement de ses possessions de famille, et pour atteindre ce but, il n'hésita pas à violer les droits les mieux établis. Lorsque par la mort de Jean I, la famille des comtes (1299) de Hollande, de Zélande et de Frise s'éteignit, et que *Jean d'Avesnes, comte de Hainaut*, comme le plus proche parent du comte défunt, prit possession de ces pays, Albert les déclara fiefs vacants de l'empire et les envahit pour s'en rendre maître. Mais la résistance énergique qu'il (1300) rencontra le força à se retirer et à donner l'investiture des trois pays au comte d'Avesnes. Quant à la Thuringe et au pays de Meissen, Albert déclara que l'empereur (1306) Adolphe en avait fait l'achat pour le fisc, et se refusa ainsi à reconnaître les droits des jeunes marcgraves, qui avaient combattu avec succès contre Adolphe. Cependant la tentative d'Albert, pour se rendre maître de ces pays, échoua et il ne parvint pas à priver les jeunes marcgraves de leur héritage paternel. L'empereur ne fut pas plus heu-

reux dans ses projets sur la Bohême. L'ancienne dynastie des Prémyslides s'éteignit en Bohême avec Wen- (1306)
ceslav II, et les seigneurs donnèrent la couronne à Henri duc de Carinthie, qui avait épousé Anne, sœur aînée de Wenceslav II. Mécontente de cette élection une partie des seigneurs de Bohême s'adressa à l'empereur, et celui-ci déclarant la Bohême un fief vacant, arriva avec une armée à Prague. Il y fit couronner son fils *Rodolphe*, qui épousa Elisabeth, veuve de Wenceslav II, mais qui mourut l'année suivante sans laisser d'enfants. Le duc *Henri de* (1307)
Carinthie fut alors une seconde fois élu roi de Bohême, et se maintint contre l'empereur Albert, qui destinait la couronne de ce pays à son second fils Frédéric. Ce furent ces mêmes intérêts de famille qui firent qu'Albert sacrifia les droits de l'empire sur la Franche-Comté et sur plusieurs autres territoires de l'ancien royaume de Bourgogne, que Philippe-le-Bel réunit ainsi à la France, et que l'empereur lui laissa pour gagner son appui. L'effort que firent les habitants des trois vallées de Schwytz, Uri et Unterwalden, pour s'affranchir de la juridiction seigneuriale des comtes de Habsbourg, ne réussit pas. Albert se maintint en possession de ses droits comme comte de Habsbourg sur les habitants de cette partie de la Suisse (1). L'empereur fut assassiné par son neveu Jean, fils de son frère (1308)
Rodolphe, et auquel il avait refusé de livrer l'héritage paternel.

6. Après la mort d'Albert la division des princes fut telle que Philippe-le-Bel, roi de France, proposa son frère *Charles de Valois* comme roi d'Allemagne. Cependant l'archevêque de Mayence, *Pierre Aichspalter*, menagea les suffrages des électeurs à *Henri*, comte de *Luxembourg*, connu par la bravoure qu'il avait montrée dans les guerres et dans les tournois. Le pape Clément le reconnut et l'engagea à se rendre en Italie, pour y recevoir le diadème impérial. Henri s'occupa avec la plus grande activité du rétablissement et du maintien de l'ordre en Allemagne, qu'il parcourut sans cesse, rendant partout la justice en personne. Redoutant la grande puissance de la maison de Habsbourg, il octroya aux habitants des trois cantons de Schwytz, Uri et Unterwalden une charte par laquelle il les exempta de (1309)

(1) Voyez plus bas le § 3 de ce chapitre.



la juridiction des comtes de Habsbourg. La lutte des partis en Bohême offrit à Henri VII une bonne occasion pour réunir ce royaume à ses possessions de famille et pour fonder ainsi la puissance de sa maison qui put dès-lors rivaliser avec celle de Habsbourg. Un parti puissant en Bohême ne voulut pas reconnaître Henri de Carinthie comme roi et offrit la main de la princesse Elisabeth, seconde fille du roi Wenceslav II, et avec elle la couronne, à Jean, fils de
(1311) Henri VII. Celui-ci l'accepta et investit son fils de la Bohême, d'où Henri de Carinthie avait été expulsé. L'empereur céda encore à son fils le comté de Luxembourg et entreprit une expédition en Italie, pour y rétablir son autorité et pour recevoir à Rome le diadème impérial.

§ II. DE L'ITALIE JUSQU'A LA MORT DE HENRI VII.

1268—1313.

AUTEURS A CONSULTER : Raynald, *Annales*. Muratori, *Annales*. Doellinger, *Histoire de l'Eglise*. Barthold, *De l'expédition de l'empereur Henri VII à Rome*. Kœnigsberg 1831. 2 vol. 8. (en allemand).

1. L'empereur Frédéric II, qui par ses actes violents et criminels avait plongé l'Allemagne dans une longue anarchie, brisa encore le lien qui avait si longtemps uni l'Italie à l'empire, et amena une série de guerres civiles qui désolèrent le nord de ce pays pendant plus d'un siècle, en même temps qu'elles opérèrent un changement total dans l'état politique des villes lombardes. Des principautés se formèrent dans la plupart d'entre elles et les puissantes familles patriciennes se disputèrent dès-lors le pouvoir. Les deux partis des Guelfes et des Gibellins, ayant entièrement perdu leur signification primitive, continuèrent à se combattre et servirent d'appui aux ambitions rivales. Cette transformation des constitutions communales libres des grandes villes lombardes en principautés, se fit d'une manière lente. Les guerres si nombreuses qui eurent lieu entre ces villes, les avaient d'abord engagées à confier le pouvoir civil, ainsi que le commandement de leurs forces militaires à un seul magistrat, qui reçut le titre de *Podesta* et qui remplaça ainsi les deux consuls, élus annuellement par la commune et chargés de l'administration civile. Dès-lors on commença à investir de la charge de Podesta des

seigneurs puissants, exercés au métier des armes, en déterminant d'avance le temps qu'ils resteraient en fonctions et en limitant leur pouvoir par le sénat. Cependant les Podestas surent bientôt se créer un parti dans les villes, qui, tout en conservant leur régime municipal, tombèrent par degrés sous la domination de quelques familles riches et influentes. L'affaiblissement de l'autorité impériale en Italie contribua beaucoup à consolider cet ordre de choses.

2. Deux circonstances hâtèrent surtout la décadence de l'autorité impériale dans l'Italie; d'abord le long interrègne en Allemagne, et ensuite l'avénement d'une dynastie française au trône de Naples et de Sicile. Charles I d'Anjou et ses successeurs prêtèrent volontiers leur appui au parti guelfe ou italien en Toscane et dans la Lombardie, et l'aidèrent à combattre les Gibellins, qui tenaient encore aux empereurs d'Allemagne, sans consentir cependant à leur laisser un véritable pouvoir. Les papes eux-mêmes, pour maintenir la tranquillité et pour mettre fin aux guerres civiles, déférèrent de loin en loin aux rois de Naples la dignité de vicaires impériaux dans la Toscane, surtout pendant les périodes où ceux qui portaient le titre de rois d'Allemagne, ne purent s'occuper de l'Italie. Ce fut ainsi que le pape Clément IV nomma *Charles I d'Anjou* vicaire (1267) impérial en Toscane pour y rétablir l'ordre troublé dans ce pays par les guerres civiles qui désolèrent ses deux plus grandes villes, *Pise* et *Florence*. Pendant qu'une guerre maritime avec la puissante république de Gênes épuisait les ressources de Pise, sa rivale, la ville de Florence s'éleva par son commerce, et surtout par d'importantes spéculations financières, auxquelles se livrèrent plusieurs maisons de banque établies dans cette ville. La lutte entre le parti populaire, qui conservait toujours le nom de Guelfe, et la noblesse, qui s'appelait Gibelline, ne cessa cependant pas encore, et le *Dante*, qui appartenait à ce dernier parti et qui avait été banni de sa patrie, s'adressa à l'empereur Henri VII de Luxembourg et l'invita à venir en Italie. La révolte des Siciliens, qui, après avoir exterminé dans un horrible massacre connu sous (1282) le nom de Vêpres-Siciliennes, les Français établis dans cette île, avaient appelé à les gouverner le roi Pierre I d'Arragon, et la guerre pour reconquérir la Sicile, empêchèrent les rois de Naples de s'occuper des affaires de Toscane. Charles I

renonça au vicariat impérial et le pape Nicolas IV rétablit dans la Toscane l'autorité de l'empereur Rodolphe I. Cependant les gouverneurs, que ce prince et ses successeurs y envoyèrent, ne parvinrent pas à faire respecter leurs ordres.

3. Le même état de choses s'établit dans la Lombardie, où la ville de Milan conserva toujours une grande prépondérance. Deux familles s'y disputèrent le pouvoir après l'excommunication de Frédéric II, les *della Torre* et les *Visconti*. Martin della Torre, chef du parti guelfe, parvint
(1256) à se faire nommer Podesta et laissa son pouvoir,
(1265) d'abord à son frère *Philippe*, puis à son neveu *Napoléon*. Ces seigneurs régnèrent sur la plus grande partie de la Lombardie et le dernier obtint encore de l'emperenr
(1274) *Rodolphe* de Habsbourg la dignité et le titre de *vicaire impérial*. Mais *Othon de Visconti*, archevêque de Milan, et qui avait été expulsé de la ville, s'étant mis à la
(1276) tête de la noblesse gibelline, vainquit dans une bataille Napoléon et son fils aîné, les fit prisonniers et les mit à mort. Cassone, second fils de Napoléon, ne put plus alors se maintenir à Milan où Othon de Visconti rentra et réunit la dignité de Podesta à celle d'archevêque. Cassone se réfugia à Parme et conclut une alliance avec les autres villes guelfes ainsi qu'avec le marquis de Montferrat. La guerre civile recommença, et *Mattéo* de Visconti, arrière-
(1294) neveu d'Othon, nommé vicaire impérial par l'empereur Adolphe de Nassau, et confirmé dans cette charge
(1298) par Albert d'Autriche, se maintint d'abord à Milan. Mais vaincu par ses ennemis il dut quitter Milan et se retira
(1302) dans ses châteaux. Les della Torre rentrèrent à Milan et Guido parvint à se faire à vie *Capitano* ou seigneur
(1307) de la ville. Tel était l'état de l'Italie, lorsque Henri VII résolut de faire une expédition dans ce pays, qui avait encore été privé de la seule autorité capable d'y maintenir l'ordre, par la translation du siége papal de Rome à Avignon.

4. L'empereur engagé par le pape Clément V, et invité par tous les partis de la Lombardie, passa les Alpes et se
(1311) rendit à Milan, où il reçut la couronne de fer des Lombards. Ses efforts pour réconcilier les deux partis hostiles, furent d'abord couronnés d'un plein succès; Guido della Torre et Mattéo de Visconti s'embrassèrent devant tout

le peuple; personne ne sembla redouter un prince qui arrivait presque sans armée. Mais la discorde ne tarda pas à éclater de nouveau : les Torre furent chassés de la ville et l'empereur nomma Mattéo vicaire impérial de la Lombardie, où il avait mécontenté les deux partis par les subsides de guerre, qu'il avait été obligé d'exiger des villes. Après avoir soumis par les armes Lodi, Crémone et Bresse, Henri marcha sur Rome, où le parti guelfe, ayant à sa tête la famille des *Orsins*, avait appelé *Robert II*, roi de Naples, et s'était rendu maître d'une grande partie de la ville. Les *Colonnas* et le parti gibellin se déclarèrent pour Henri, qui fut couronné empereur par les légats envoyés par le (1312) pape. Ne pouvant expulser de Rome les Napolitains, l'empereur quitta la ville et marcha contre Florence, où le parti guelfe avait conclu une alliance avec Robert de Naples. Tous ses efforts pour soumettre la ville échouèrent et Henri conçut le projet de conquérir le royaume de Naples : à cet effet il conclut une alliance avec Frédéric, gouverneur aragonais de Sicile, et s'assura du secours des flottes de Gênes et de Pise. Son fils Jean, roi de Bohême, assembla une armée en Allemagne et s'approchait des Alpes, lorsque l'empereur mourut subitement à la suite d'un ré- (1313) froidissement (1). L'expédition de Henri VII en Italie n'eut aucun résultat durable. Une guerre pour le trône éclata en Allemagne, guerre qui favorisa les efforts de quelques contrées de la Suisse, pour se soustraire à la domination des comtes de Habsbourg.

§ III. ORIGINE DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE.

AUTEURS A CONSULTER : Kopp, *Chartes relatives à l'histoire de la ligue helvétique*. Lucerne 1835. 8. (en allemand). Ideler, *La fable du coup de Tell*. Berlin 1836. 8. (en allemand). Hausser, *La fable de Tell*, Mémoire couronné par l'université de Heidelberg. 1840. 8. (en allemand). Leo, *Manuel d'histoire universelle*, tom II. Halle 1836. 8. (en allemand).

1. La Suisse, qui, depuis la réunion du royaume d'Arélat à l'Allemagne faisait partie de l'empire, était gou-

(1) Le récit assez généralement répandu que l'empereur avait été assassiné par un moine guelfe de l'ordre des Dominicains à l'aide d'une hostie empoisonnée, a été réfuté par Barthold, auteur protestant, dans son histoire de l'expédition de Henri VII à Rome.

vernée au treizième siècle par un grand nombre de seigneurs et, à l'exception de quelques *villes libres* ou *impériales*, les habitants de la Suisse étaient tous soumis à l'autorité seigneuriale ; l'empereur n'y exerçait que la haute juridiction par des comtes ou landgraves. Tel était aussi l'état politique des trois contrées de *Schwytz*, *Uri* et *Unterwalden*, dont tous les habitants étaient serfs de plusieurs couvents et abbayes et de quelques maisons seigneuriales (1). L'abbaye de Wettingen, le couvent de Saint-Reglen à Zurich, les couvents d'Einsiedlen, d'Engelberg et de Murbach, la famille de Habsbourg, celle d'Attinghausen et plusieurs autres étaient propriétaires du sol et de ses habitants. Quant à la haute juridiction ces trois contrées appartenaient au comté d'Aargau ; les seigneurs de Habsbourg y étaient comtes héréditaires et y exerçaient comme tels, au nom de l'empereur, la haute juridiction, soit en personne soit par des *avoués* ou *baillis*. La famille seigneuriale de Habsbourg, une des plus anciennes de la Suisse, se divisa en 1232 en deux branches, qui partagèrent entre elles les possessions et les dignités. La *branche aînée* conserva la dignité héréditaire de comte d'Aargau, tandis que la *branche cadette* obtint surtout les propriétés situées dans les contrées de Schwytz, Uri et Unterwalden.

2. Lorsque l'empereur Frédéric II, persistant dans son opposition contre l'Eglise, eut été une seconde fois excom-
(1239) munié par le pape Grégoire IX, la branche cadette de la maison de Habsbourg se déclara contre l'empereur, tandis que la branche aînée lui resta fidèle. Des hostilités éclatèrent, les habitants de Schwytz et d'Unterwalden, faisant cause commune avec ceux de Zurich et de Lucerne, embrassèrent le parti de l'empereur contre leurs seigneurs les comtes de Habsbourg. Frédéric II, pour les récompenser et pour affaiblir les forces des comtes de Habsbourg,
(1240) donna aux habitants de Schwytz une charte par laquelle il les exempta de la juridiction seigneuriale de ceux-ci. Mais les comtes de Habsbourg de la branche ca-

(1) Il est vrai qu'un certain nombre de ces serfs, comme ministériales des seigneurs, avaient obtenu des priviléges et des exemptions et formaient une classe d'hommes à part ; cependant ils n'étaient pas soustraits à l'autorité seigneuriale et ne jouissaient pas encore de la prérogative d'une pleine liberté personnelle.

dette surent se maintenir dans la possession de leurs droits à Schwytz, ainsi qu'à Uri et à Unterwalden. Rodolphe, comte de Habsbourg de la branche aînée, et partisan zélé de l'empereur Frédéric II, s'opposa cependant à l'exécution de la charte donnée aux habitants de Schwytz, et, comme comte d'Aargau, il continua à nommer les baillis chargés de la haute justice dans ces contrées. Parvenu plus tard au trône d'Allemagne *Rodolphe* de Habsbourg ac- (1277)
corda aux habitants de la ville de Lucerne, en récompense des services qu'ils lui avaient autrefois rendus, un privilége qui les assimilait à la noblesse libre de l'empire. Cependant depuis cette époque les habitants de Schwytz, Uri et Unterwalden ne cessèrent de renouveler leurs efforts pour s'affranchir de la basse juridiction de leurs seigneurs, et lorsque Rodolphe de Habsbourg mourut, ils conclurent (1291)
une espèce de confédération et s'arrogèrent le droit de nommer eux-mêmes les magistrats chargés de l'exercice de la basse et de la haute juridiction. Les habitants de Zurich en avaient fait autant quelques mois plus tôt; mais le duc Albert de Habsbourg et d'Autriche, fils de Rodolphe I, força les confédérés des trois contrées, ainsi que (1292)
ceux de Zurich, à renoncer à leurs prétentions. Il maintint à sa famille l'exercice de ses droits, malgré une nouvelle charte de liberté que l'empereur Adolphe de Nas- (1297)
sau octroya aux habitants de Schwytz et d'Uri. Rien ne fut changé dans cet état de la Suisse pendant le règne d'Albert I, qui avait été élu roi d'Allemagne après la déposition d'Adolphe (1). (1298)

---

(1) Tout ce que les historiens modernes racontent de l'oppression de l'empereur Albert I, qui avait eu l'intention de convertir en souveraineté les droits de patronage, qu'exerçait sa famille dans les trois cantons de Schwytz, Uri et Unterwalden, de la tyrannie de Gessler, nommé bailli par l'empereur, de la conspiration du Rutli, du meurtre de Gessler par Guillaume Tell et de l'insurrection des Suisses contre Albert ne sont que des fables, inventées par les historiens suisses pour pallier le tort de leurs compatriotes envers la maison de Habsbourg et pour entourer de certaine gloriole le berceau de leur indépendance politique Mr Kopp, dans l'ouvrage cité dans le texte, a prouvé, par des chartes authentiques, que jamais un bailli Gessler n'a existé en Suisse et que c'est à tort que l'on a attribué à Guillaume Tell le mérite d'avoir délivré sa patrie d'un gouverneur tyrannique. Guillaume Tell, si toutefois

3. Le meurtre de l'empereur Albert I jeta le trouble dans la Suisse ; car les trois complices du duc Jean appartenaient à la noblesse de ce pays, Walter d'Eschenbach, Rodolphe de Wart et Rodolphe von der Palm, craignant la vengeance des fils de l'empereur, armèrent et cherchèrent secours parmi les seigneurs et les habitants de la Suisse. Henri de Luxembourg, qui avait été élu empereur, profita de l'effervescence qui se manifesta dans ces contrées contre la maison de Habsbourg, dont il voulait affaiblir la puissance, et s'étant (1309) rendu à Constance il exempta les habitants des trois vallées de *Schwytz*, *Uri* et *Unterwalden* de la juridiction du comte de l'Aargau. Les comtes de Habsbourg furent ainsi privés d'un droit, qui avait été héréditaire dans leur famille. L'empereur permit en même temps aux habitants de ces trois cantons forestiers d'élire des magistrats chargés de la basse juridiction et nomma un juge impérial pour y exercer la haute juridiction. De serfs qu'ils avaient été, soumis à l'autorité seigneuriale des comtes de Habsbourg et d'autres familles nobles, ainsi que de plusieurs abbayes et couvents, les habitants de ces trois cantons devinrent hommes libres, ne relevant que de l'empereur, et jouissant des mêmes droits que les communes des villes libres de l'empire (1). Il paraît que les comtes de Habsbourg et ducs d'Autriche, Frédéric et son frère Léopold ne s'opposèrent pas à la nouvelle organisation des trois cantons, tant que régna Henri VII.

4. Cependant le privilége que cet empereur avait accordé aux trois cantons, était, aux termes de la charte, révocable (1313) et lorsqu'après la mort de Henri VII, les suffrages des princes de l'empire se furent partagés entre Louis, duc de Bavière, et Frédéric duc d'Autriche, on pouvait s'attendre à la suppression de ce privilége de la part de ce dernier prince. Les trois cantons prirent alors parti pour Louis de Bavière et une guerre éclata entre eux et les comtes de

---

il a vécu à cette époque à Uri, s'est probablement fait remarquer par son opposition contre les baillis des comtes de Habsbourg, ainsi que par son habileté, comme tireur.

(1) Il y a pourtant des preuves que cette liberté n'était pas même accordée à tous les habitants de ces cantons : car les habitants d'Uri, serfs du couvent de St.-Réglen à Lucerne, achetèrent leur liberté entière un siècle plus tard.

Habsbourg, ainsi que les autres familles seigneuriales, qui avaient également été privées de plusieurs de leurs droits. Le duc Léopold assembla sous ses drapeaux une armée de six mille hommes et marcha contre les Suisses, qui n'avaient pu mettre sous les armes que quinze cents hommes mal armés. Mais, profitant d'un défilé dans lequel l'armée des seigneurs s'était engagée sans précaution, les Suisses, occupant les hauteurs de *Morgarten*, attaquèrent (1315) les ennemis et remportèrent une brillante victoire. Les trois cantons renouvelèrent alors leur *confédération* et en obtinrent la confirmation solennelle de l'empereur Louis (1316) de Bavière. La confédération s'accrut bientôt et s'étendit sur tous les cantons voisins des cantons forestiers. *Lucerne* entra dans la ligue en 1332; la ville libre ou impériale de *Zurich* en 1351; *Glaris* en 1352, et la ville impériale de *Bern* en 1353. La maison de Habsbourg, qui luttait en vain en Allemagne contre celle de Bavière et celle de Luxembourg, ne put songer à rétablir son autorité en Suisse que vers la fin du quatorzième siècle. Pendant ces luttes pour la couronne, la confédération helvétique se consolida et s'affranchit de plus en plus de l'autorité des empereurs.

§ IV. DE L'EMPIRE JUSQU'AU CONCILE DE CONSTANCE.

1311—1414.

AUTEURS A CONSULTER. Lichnovsky, *Histoire*. Mannert, *L'empereur Louis IV de Bavière*. Landshut 1812. 8. (en allemand). Pelzel, *L'empereur Charles IV*. Prague 1780. (en allemand). Du même, *Wenzeslav I*. Prague 1788. (en allemand). Aschbach, *Histoire de l'empereur Sigismond*. Hambourg 1839. 2 vol. 8. (en allemand). Boehmer, *Regesta imperii inde ab a.* 1314 *usque ad a.* 1347. Francfort 1839. 4. Chmel, *Regesta chronologica-diplomatica Ruperti regis*. Francfort 1834. 4.

Empereurs : Louis IV de Bavière 1314—1347, et Frédéric III d'Autriche 1314—1330. Charles IV de Luxembourg 1346—1378. Wenceslav, le Fainéant, 1378—1400. Rupert 1400—1410. Sigismond 1410—1437.

1. Après la mort de l'empereur Henri VII, l'aîné des cinq fils d'Albert I, Frédéric duc d'Autriche se fit élire par les partisans de la maison de Habsbourg, mais en même temps Jean de Bohême, fils de Henri VII et chef

(1314) de la maison de Luxembourg, sut gagner les suffrages de plusieurs princes pour *Louis IV*, duc de Bavière. La grande puissance de la maison de Luxembourg porta ombrage aux princes de l'empire et fut la cause de la politique que suivit à cette occasion le roi de Bohême, qui craignait lui-même de voir monter sur le trône un prince de Habsbourg. Les villes libres se déclarèrent pour Louis, qui confirma aux trois cantons suisses les priviléges que l'empereur Henri VII leur avait accordés. Toute l'Allemagne se divisa et des guerres éclatèrent partout entre les partisans des deux princes. Pendant que Léopold d'Autriche marchait contre les Suisses, qui brisèrent ses forces dans la (1315) bataille de Morgarten, Louis de Bavière eut à com- (1317) battre contre son frère Rodolphe qu'il expulsa de ses états. Frédéric, accompagné de son frère Léopold, envahit et dévasta enfin la Bavière, mais ils furent vaincus dans la (1322) bataille de Mühldorf dans laquelle Frédéric fut fait prisonnier. Cependant Léopold d'Autriche refusa de mettre bas les armes, et Frédéric, qui avait repris sa liberté (1325) en résiliant ses droits à la couronne, ne put décider son frère à reconnaître cet acte. Fidèle à sa parole, donnée à Louis, il se reconstitua prisonnier parce qu'il n'avait pu accomplir les stipulations du traité, et Louis, touché de cette loyauté, le nomma son collègue dans l'empire. Frédéric (1330) mourut cinq ans après et laissa Louis seul en possession du trône, pour lequel il avait commencé une lutte désespérée contre le pape Jean XXII.

2. Après la mort de Clément V le siége papal était resté (1314) vacant pendant deux ans par suite de la division du collége des cardinaux en deux partis, celui des Français et celui des Italiens, et grâce en même temps aux intrigues de la cour de France. Un cardinal français Jacques d'Ossa (1316) de Cahors fut enfin élu et prit le nom de Jean XXII; il se fixa à Avignon et agit dès-lors exclusivement dans l'intérêt de la France. Après avoir vainement essayé de terminer (1317) la guerre pour le trône d'Allemagne, il nomma le roi Robert de Naples, vicaire impérial en Italie, se déclarant ainsi pour le parti guelfe. Les Gibellins s'adressèrent à Louis de Bavière, qui, après la bataille de Mühldorf, (1322) leur envoya du secours. Le pape le cita alors devant son tribunal pour qu'il justifiât ses titres à la couronne, et Louis en appela à un concile général, et accusa Jean XXII

devant une diète générale assemblée à Francfort, d'être le protecteur des hérétiques. Une excommunication (1323) suivit cet acte de l'empereur, qui fut déclaré par le pape indigne de porter la couronne. Louis IV trouva des défenseurs et des alliés dans une fraction de l'ordre des Franciscains, dont certaines doctrines avaient été condamnées par le pape. Marsile de Padoue, professeur à Paris, le provincial Guillaume Occam, et François Buonagrazia, qui tous les trois appartenaient à cette fraction de l'ordre, se rendirent à la cour de Louis et le défendirent dans leurs écrits. Il fut publié un manifeste, qui contenait des doc- (1324) trines hérétiques et entièrement opposées aux principes fondamentaux de l'ordre politique du moyen âge. L'empereur, y était-il dit, tenait sa dignité immédiatement de Dieu lui-même et exerçait un pouvoir absolu sur toute la chrétienté; en vertu de ce pouvoir il devait exercer une surveillance sur l'Eglise et avait le droit d'intervenir dans des questions dogmatiques. C'était pour mettre en pratique ces doctrines et pour détruire l'autorité du pape en Italie que Louis entreprit une expédition dans ce pays. (1327)

3. Depuis la mort de l'empereur Henri VII les guerres entre les Guelfes et les Gibellins avaient recommencé. Les familles qui étaient parvenues à se mettre à la tête des villes lombardes, avaient consolidé leur pouvoir, et Mathéo de Visconti jeta les bases du duché de Milan en sou- (1318) mettant, par les armes ou par des traités, un grand nombre de villes voisines à son autorité. Dès-lors les Gibellines le considérèrent comme leur chef : les *della Scala* à Vérone et à Vicence, les *Carrara* à Padoue, *Castruccio* à Lucques, *Uguccione* à Pise, *Passerino* à Mantoue étaient les alliés fidèles de Mathéo. Les Guelfes, qui étaient maîtres à Gênes, à Florence et dans d'autres villes encore, trouvèrent un puissant appui dans les papes et les rois de Naples. Lorsque Robert de Naples eut été nommé par le pape vicaire impérial en Toscane et dans la Lombardie, les Gibellines s'adressèrent à Louis de Bavière, et *Galeaz-Visconti*, qui (1322) avait succédé à son père Mathéo comme *capitaine* de Milan, l'invita à venir en Italie, où deux autres alliés l'y appelèrent encore, les Romains et le roi Frédéric de Sicile. La longue absence des papes de Rome avait livré cette ville à l'anarchie : les Guelfes et les Gibellins s'y disputèrent le pouvoir jusqu'à ce que ces derniers s'en emparassent et ex-

pulsassent leurs ennemis. Une nouvelle administration fut nommée, à la tête de laquelle on plaça *Sciarra*, de la famille patricienne des *Colonna*, et des négociations furent ouvertes avec Louis, à qui les Romains offrirent le diadème impérial. La guerre entre la Sicile et le royaume de Naples n'avait pas cessé depuis la révolte des Siciliens, qui, ayant appelé Pierre roi d'Arragon, l'avaient reconnu comme roi. (1295) Un traité de paix avait été, il est vrai, conclu entre Charles II de Naples et Jacques d'Arragon, fils de Pierre, et ce dernier avait renoncé à la souveraineté de la Sicile; mais les Siciliens ne s'y soumirent point et donnèrent la (1296) couronne à Frédéric II, frère de Jacques, et qui gouvernait cette île depuis cinq ans. Le nouveau roi avait dès-lors combattu avec autant de courage que de succès contre *Charles II* et son fils et successeur *Robert I*, roi (1325) de Naples. Attaqué par Pierre, fils de Robert, le roi Frédéric II sollicita l'alliance du roi d'Allemagne.

4. Louis de Bavière passa les Alpes à la tête d'une armée (1327) peu considérable et se rendit d'abord à Milan où il se fit couronner roi des Lombards. Sur le refus de la part de Galéaz-Visconti de payer les sommes nécessaires pour l'entretien des troupes allemandes, Louis le fit arrêter avec son fils et ses frères, et nomma le comte Guillaume de Montferrat capitaine de Milan et vicaire impérial de la Lombardie. Il continua ensuite sa marche vers Rome, con- (1328) firma aux Romains leurs priviléges et reçut le diadème impérial des mains des Sciarra-Colonna. Il fit alors citer devant son tribunal et déposer solennellement le pape Jean XXII et élire par le peuple un Franciscain schismatique, Pierre Rumalucci, qui prit avec la tiare le nom de *Nicolas V*. Après ces actes violents et injustes, l'empereur accompagné de l'antipape quitta Rome, où le peuple le détestait à cause des contributions de guerre qu'il lui avait (1329) imposées, et se rendit d'abord à Pise et de là à Pavie. Mais abandonné par la plupart de ses partisans il quitta l'Italie presqu'en fugitif; l'antipape se rendit à Avignon et obtint sa grâce du pape Jean XXII; les Milanais expulsèrent le gouverneur impérial et rendirent le pouvoir sur leur ville à Azzon-Visconti, fils de Galeaz, qui était mort en prison. Louis rouvrit alors des négociations avec le pape, mais ne pouvant obtenir d'être relevé de l'excommunication, il songeait à assembler un concile pour faire déposer

Jean XXII, lorsque celui-ci mourut. Son succes- (1334)
seur *Benoît XII* se montra d'abord disposé à une réconciliation avec l'empereur, qui envoya une ambassade à Avignon. Les intrigues de la cour de France et l'alliance que Louis avait conclue avec Edouard III, roi d'Angleterre, contre Philippe VI de Valois firent avorter l'essai de mettre fin à cette longue lutte. L'empereur publia alors, à (1338)
l'instigation de plusieurs princes allemands et des Franciscains schismatiques, un édit qui déclara que les rois d'Allemagne étaient empereurs en vertu de l'élection sans qu'ils eussent été couronnés par le pape; l'interdit, dont l'Allemagne avait été frappée fut levé par une diète générale assemblée à Francfort, et Louis semblait n'avoir plus rien à craindre du pape, lorsqu'il prépara lui-même sa chute par les efforts qu'il fit pour agrandir les possessions de sa famille.

5. La mort de Waldemar, markgrave de Brandenbourg, qui n'avait pas laissé d'enfant, avait déjà fourni (1319)
à l'empereur l'occasion d'investir son fils aîné, Louis, (1324)
de ce markgraviat comme d'un fief vacant de l'empire. Lui-même avait épousé en secondes noces Marguerite, fille du comte Guillaume III de Hollande, et, par une injustice et un crime, il voulait acquérir pour sa famille les duchés de Tyrol et de Carinthie. Le dernier duc de ces pays, *Henri*, était mort en laissant une fille unique *Marguerite*, (1335)
qui était fiancée avec Jean Henri, second fils du roi de Bohême, Jean de Luxembourg. Mais les ducs d'Autriche élevèrent des prétentions sur l'héritage de *Henri*, à titre de leur mère, sœur de ce prince. Une guerre éclata entre les ducs d'Autriche et le roi de Bohême et se termina par un partage : le Tyrol resta à Marguerite et à son (1336)
mari; tandis que d'autre part l'empereur investit les ducs d'Autriche de la Carinthie. Cependant, peu de temps après, Marguerite se sépara de son mari et offrit sa main au fils aîné de l'empereur, qui, en vertu de son autorité impériale, déclara nul le premier mariage de la princesse (1342)
et donna les dispenses du degré de parenté, qui s'opposait à ce mariage de son fils (1); en même temps il donna à Marguerite l'investiture du Tyrol et de la Carinthie, qu'il enleva aux ducs d'Autriche sans jugement. *Clément VI*,

(1) Marguerite était parente au troisième degré du prince Louis, fils de l'empereur.

(1342) qui avait succédé à Benoît XII, renouvela alors l'excommunication de l'empereur, qui avait offensé les deux puissantes familles de Luxembourg et de Habsbourg. Il perdit son autorité en Allemagne, et, sur la demande du (1346) pape, les princes le déposèrent et donnèrent la couronne à *Charles*, comte de Moravie et fils aîné du roi Jean de Bohême. *Louis* se préparait à une guerre contre (1347) son rival, lorsqu'il mourut subitement.

6. Avec *Charles IV* la maison de Luxembourg remonta sur le trône d'Allemagne, qu'elle occupa pendant près d'un siècle (1347—1437). Le roi *Jean de Bohême* avait préparé la voie à son fils et consolidé la puissance de sa famille par son habileté et par ses talents diplomatiques, qui firent que plus d'une fois on le choisit comme arbitre dans les affaires les plus importantes. L'empereur Louis se servit de lui dans ses négociations avec le pape Jean XXII, et, après le départ de l'empereur de l'Italie, le roi de Bohême s'y rendit et parvint à rétablir pour quelque temps la paix entre les villes lombardes : les Milanais le nommèrent *Podesta* de leur ville, tant était grande la confiance qu'il avait su leur inspirer. Par des traités de succession le roi Jean avait réuni à la Bohême la plus grande partie de la Silésie, ainsi que la Lusace, et par le mariage de son fils Jean-Henri avec Marguerite, héritière de Carinthie et du Tyrol, il avait encore voulu ajouter ces deux pays à ces vastes états. Prenant une part active à la guerre, qui avait éclaté entre Edouard III d'Angleterre et Philippe de Valois, pour le trône de France, il s'était allié avec les Français, et bien qu'aveugle (1346) il avait combattu dans la bataille de *Crécy*, dans laquelle il périt, quelques mois après l'élection de son fils Charles comme roi d'Allemagne. Le parti bavarois se refusa d'abord à reconnaître Charles de Luxembourg et de Bohême : plusieurs princes se réunirent et, déclarant nulle l'élection de ce prince, ils élurent *Gunther, comte de Schwarz-* (1349) *bourg*. Mais celui-ci ne pouvant lutter contre son puissant rival, abdiqua et mourut quelques mois après. (1350) Charles IV parvint enfin à se faire reconnaître par les trois fils de l'empereur Louis de Bavière, *Louis l'aîné*, *Louis le jeune*, appelé aussi le *Romain* et *Othon*, qui avaient (1351) partagé entre eux les possessions de leur père. Il songea dès-lors à faire une expédition en Italie, et l'entreprit quatre ans après, mais sans armée, de sorte qu'il ne pût

rien faire pour rétablir dans ce pays l'autorité impériale. Après avoir reçu la couronne lombarde à Milan et le diadème impérial à Rome par deux cardinaux, que le pape Innocent VI avait députés à cet effet, il retourna (1355) au delà des Alpes, abandonnant l'Italie à la lutte des partis. Il s'y rendit encore une fois pour y aider le pape, (1368) Urbain V, à rétablir son siége à Rome. Mais cette expédition ne réussit pas mieux que la première, et l'Italie se sépara de plus en plus de l'empire.

7. Le principal mérite de l'empereur Charles IV, à l'égard de l'empire allemand, consiste dans la pu- (1356) blication d'un édit, que l'on appela plus tard la *Bulle d'or*, à cause de la boîte d'or qui renfermait le grand sceau de l'empire attaché au document. Cet édit régla d'une manière définitive l'élection de l'empereur, l'administration de l'empire pendant la vacance du trône, les droits et priviléges des princes électeurs, dont le nombre fut limité à sept, savoir les *trois archevêques* de *Mayence*, de *Cologne* et de *Trèves*, et *quatre princes*, le duc de *Saxe*, le roi de *Bohême*, le *comte Palatin* du Rhin et le markgrave de *Brandenbourg*. Ces princes, qui occupèrent dès-lors le premier rang après l'empereur, devinrent presque souverains dans les territoires auxquels le droit électoral était attaché; les dignités des princes séculiers furent déclarées héréditaires dans leurs familles de mâles en mâles par droit de primogéniture. Les princes électeurs reçurent le droit de battre monnaie, d'exploiter les mines, et d'exercer la haute juridiction sur tous les habitants de leurs territoires, en sorte qu'aucun appel ne pût avoir lieu de leurs tribunaux aux hautes cours de justice de l'empire; la loi de majesté fut appliquée à leurs personnes. La bulle d'or restreignit encore le droit de diffidation en l'ôtant aux vassaux, qui se seraient cru lésés par leurs suzerains : les guerres particulières furent ainsi diminuées et l'établissement d'une paix générale dans l'empire fut préparé. La bulle d'or fut un pas de plus fait vers la dissolution politique de l'Allemagne, car elle annulait l'autorité de l'empereur dans un grand nombre de territoires et elle engageait les autres prélats, ducs, comtes et seigneurs à faire en sorte de parvenir, chacun dans ses possessions, au même degré d'indépendance et de souveraineté. D'un autre côté toute cette noblesse de second ordre, ainsi que les villes, se trouvant menacées par la grande puissance

des princes électeurs et de ceux des prélats ou seigneurs qui surent obtenir peu à peu les mêmes priviléges, ne trouvèrent d'autres moyens pour assurer leur indépendance que de conclure des ligues et des confédérations et celles-ci contribuèrent encore à affaiblir l'autorité des empereurs. La bulle d'or, il est vrai, interdisait de pareilles confédérations sans l'autorisation des empereurs; mais ceux-ci n'étaient souvent pas à même de faire exécuter cette disposition de la loi.

8. Charles IV suivit la politique de son père et des empereurs ses prédécesseurs et travailla à l'agrandissement et à la consolidation de la puissance de sa famille; son règne forme la période la plus brillante de l'histoire de la Bohême. Il enrichit Prague, sa résidence habituelle, d'un grand nom-
(1358) bre d'églises, de couvents et de palais, ainsi que d'un pont en pierre sur la Moldau, véritable chef-d'œuvre d'ar-
(1348) chitecture; la dota d'une université, qui est l'une des plus anciennes de l'Allemagne et qui rivalisa bientôt avec celle de Paris par le savoir de ses professeurs et le nombre de ses élèves. Les sciences et les arts eurent à se louer de la protection de ce prince, et le commerce et l'industrie fleurirent en Bohême sous son règne paisible. Par un traité de
(1373) succession, qu'il conclut à Furstenwalde avec le markgrave Othon, il réunit le markgraviat de Brandenbourg à la couronne de Bohême. Par un autre traité qu'il fit
(1364) avec les ducs d'Autriche, il prépara la réunion d'une grande partie des possessions de la maison de Luxembourg à celles de la maison de Habsbourg. Ces occupations empêchèrent l'empereur d'intervenir activement dans les affaires intérieures de l'Allemagne et de mettre fin aux guerres particulières qui continuèrent à désoler le pays. Dans la *Souabe* une guerre éclata entre les villes, qui avaient
(1376) conclu une ligue, et la noblesse, à la tête de laquelle se trouvait le comte *Eberhard de Wurtemberg*. Les villes remportèrent une victoire brillante sur les seigneurs,
(1377) près de *Reutlingen*, et une trève fut conclue; mais les hostilités recommencèrent bientôt et l'empereur, qui ne
(1378) put rétablir la paix, ouvrit des négociations : il mourut avant qu'elles fussent terminées. Il avait partagé ses états entre ses trois fils, *Wenceslav*, l'aîné, que les princes de l'empire avaient déjà reconnu comme le successeur de son père, reçut la Bohême et la Moravie; *Sigismond*, le second, le markgraviat de Brandenbourg, et *Jean*, le

troisième, la Lusace; mais comme ce dernier mourut peu de temps après sans laisser d'enfants, ce pays fut de nouveau réuni à la Bohême.

9. Sous le règne de *Wenceslav*, auquel son insousiance pour les affaires publiques a valu le surnom de *Fainéant*, l'empire marcha rapidement vers son entière dissolution politique, de sorte qu'il ne fût presque plus qu'une confédération d'un grand nombre d'états indépendants. Wenceslav ne quitta que rarement sa résidence de Prague, où il s'abandonna à une honteuse oisiveté, tout en se rendant odieux par des actes tyranniques et cruels, d'où naquirent plusieurs révoltes et qui finirent par le priver de la couronne d'Allemagne (1). Comme l'empereur ne fit rien pour maintenir la paix intérieure, les prélats, les seigneurs et les villes dans les différentes provinces s'entendirent à cet effet et conclurent entre eux des traités de paix, souvent sans demander la sanction impériale. Telles furent la *paix de Brandenbourg*, conclue entre les prélats et les seigneurs de Brandenbourg, de Saxe et de Mecklenbourg, la *paix de Thuringe*, et surtout *celle de Westphalie*, à laquelle prirent part presque tous les seigneurs ainsi que les villes du nord et du centre de l'Allemagne. Telle fut encore la *paix d'Ehin-* (1382)
gen, conclue entre les trente-quatre villes de la ligue de Souabe d'une part et les associations des chevaliers ou seigneurs de l'autre. Les seigneurs de Souabe, menacés par la puissance de la ligue des villes, avaient formé entre eux une association qu'ils appelèrent la *Société du Lion*, (1379)
à cause du lion qu'ils mettaient dans leurs armes. D'autres sociétés de chevaliers s'étaient encore formées ou se formèrent plus tard, ainsi celles des *Cornes*, de l'*Etoile*, de *Saint-Guillaume*, de *Saint-Georges* et plusieurs autres (2). Wenceslav, qui craignit de perdre toute autorité, se rendit alors à Nuremberg et de là à Heidelberg et parvint à conclure une nouvelle paix entre toutes les villes, princes (1384)

(1) Ce fut lui qui fit noyer dans la Moldau St. Jean-Népomucène, confesseur de l'impératrice, parce que le saint prêtre ne voulut point violer le secret de la confession, comme l'exigeait de lui l'empereur, qui avait conçu des soupçons non fondés contre la fidélité de sa sainte compagne.

(2) La plupart de ces sociétés avaient pris naissance à l'occasion de tournois.

et seigneurs de la Souabe, de l'Alsace et du Rhin : on appela cette paix *Union de Heidelberg* et tous les membres reconnurent l'empereur pour leur chef.

10. Les guerres ne cessèrent cependant pas et le duc *Léopold d'Autriche*, qui faisait partie de l'union de Heidelberg, renouvela la guerre contre la confédération helvétique ; mais il fut vaincu et périt dans la bataille de *Sempach ;* qua-
(1386) torze cents paysans suisses vainquirent une armée de quatre mille chevaliers, grâce à la bravoure d'*Arnold de Winkelried*. Le duc Léopold III, qui voulut venger la mort
(1388) de son père, perdit une seconde bataille près de *Naefels* et conclut une paix avec les Suisses. Une nouvelle guerre avait en même temps éclaté entre les villes et les seigneurs de la Souabe et de l'Alsace, guerre qui dura trois
(1390) ans et qui se termina au profit des seigneurs ; les villes, vaincues dans trois batailles, furent forcées de dissoudre leur ligue. Les tyrannies de Wenceslav provoquèrent enfin un mécontentement général des Bohêmes contre lui ; son frère, Sigismond, markgrave de Brandenbourg et roi
(1394) de Hongrie, se mit à la tête des mécontents, l'empereur fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté que deux ans après et sous la condition de changer de conduite. Quatre princes électeurs, les trois archevêques et le comte palatin
(1400) Rupert déposèrent enfin solennellement l'empereur Wenceslav et donnèrent la couronne à l'un d'entre eux, le comte *Rupert*. Cette élection ajouta encore aux désordres intérieurs de l'Allemagne et un grand nombre de seigneurs ne reconnurent pas le nouvel empereur, qui entreprit une
(1402) expédition en Italie sans pouvoir parvenir jusqu'à Rome. Rupert, malgré toute l'énergie qu'il déployait, ne put faire respecter l'autorité impériale ni rendre la paix à l'Alle-
(1405) magne. La grande *ligue de Marbach* fut conclue sans que l'on eût demandé l'autorisation de l'empereur et Rupert fut même obligé d'accorder aux princes de l'empire le droit de se liguer. Ses tentatives pour réunir à ses possessions de famille les duchés de Brabant et de Limbourg, où l'ancienne maison des comtes de Louvain, qui avait gou-
(1406) verné le Brabant pendant trois siècles, s'était éteinte à la mort de la duchesse Jeanne, échouèrent également et ces deux pays furent réunis aux vastes territoires des ducs de Bourgogne. Rupert ne réussit pas non plus à mettre un terme à la division qui désolait l'Eglise à la suite

de l'élection de plusieurs antipapes; il mourut (1410) subitement pendant qu'il y travaillait.

11. Le désordre parvint alors à son comble; car les suffrages des électeurs, s'étant partagés entre *Sigismond* de Brandenbourg et de Hongrie, et *Jodoc* de Moravie, trois princes de la maison de Luxembourg, portèrent le titre d'empereurs, car Wenceslav s'était constamment refusé à y renoncer. Cependant Jodoc mourut peu de temps (1411) après et Sigismond parvint à décider son frère Wenceslav à renoncer en sa faveur à la couronne. Sigismond, qui, comme roi de Hongrie et markgrave de Brandenbourg, disposait de grandes ressources, travailla avec la plus grande activité au rétablissement de l'ordre dans l'empire. Pour y parvenir il fallait avant tout terminer la malheureuse division du monde catholique par le *schisme d'Occident*. Grâce à son zèle le grand *concile de Constance* fut assem- (1414) blé et l'unité de l'Église, troublée par l'usurpation de plusieurs antipapes, fut de nouveau rétablie.

§ V. HISTOIRE DES PAPES DEPUIS LA MORT DE BONIFACE VIII JUSQU'A L'ÉLECTION DE MARTIN V. CONCILE DE CONSTANCE. JEAN HUSS.

1308—1418.

AUTEURS A CONSULTER : *Histoire des Souverains-Pontifes qui ont siégé à Avignon.* Avignon 1777. 4. Maimbourg, *Histoire du grand schisme d'Occident.* Paris 1679. Herm. v. d. Hardt, *Magnum œcumenicum concilium Constanciense.* Lipsiæ 1700. Doellinger, *Manuel d'histoire ecclésiastique*, tom. II.

Papes : Benoît XI 1303—1304. Clément V 1304—1314. Jean XXII 1316—1334. Benoît XII 1334—1341. Clément VI 1342—1352. Innocent VI 1353—1362. Urbain V 1362—1370. Grégoire XI 1370—1378. Urbain VI 1378—1389. Boniface IX 1389—1404. Innocent VII 1404—1406. Grégoire XII 1406—1415. (*Antipapes à Avignon* : Clément VI 1378—1394. Benoît XIII 1394—1417. — *Antipapes, élus par le synode de Pise* : Alexandre V 1409—1410. Jean XXIII 1410—1415.) Martin V. 1417—1431.

1. Le lien à la fois religieux et politique, qui avait uni tous les peuples catholiques de l'Occident alla se desserrant de plus en plus à mesure que diminua l'action politique des souverains-pontifes, comme chefs de la république catho-

lique. Boniface VIII avait succombé dans sa lutte contre Philippe-le-Bel, et ce dernier, prince habile et rusé, sut profiter de sa victoire pour enchaîner en quelque sorte les successeurs de Boniface, en les plaçant dans une véritable dépendance de la politique française. Lorsque Benoît XI, qui avait été élu à la mort de Boniface, mourut huit mois
(1304) après son élection, Philippe-le-Bel profita de la scission, qui existait dans le conclave, où les partis des
(1305) Guelfes et des Gibellins se combattaient, pour faire élire Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de *Clément V* (1). Le premier acte du nouveau pon-
(1309) tife fut de fixer sa résidence à *Lyon*, d'où il la transféra plus tard à *Avignon :* le siége papal resta dans cette dernière ville pendant soixante-dix ans. Dès-lors l'influence française prévalut dans la politique des papes, et les Français formèrent la grande majorité dans le collége des cardinaux. Clément V révoqua toutes les décisions prises par Boniface VIII contre Philippe-le-Bel, et, sur la demande de ce prince, il instruisit le procès de l'ordre des Templiers
(1311) devant un concile assemblé à Vienne. Cet ordre avait entièrement dégénéré, les plus grands vices y régnaient et des doctrines hérétiques, manichéennes, albigeoises et autres étaient professées par un grand nombre de ses mem-
(1312) bres. L'ordre fut supprimé, ses possessions furent données aux Hospitaliers et tous ceux des Templiers qui n'étaient pas coupables, entrèrent dans d'autres ordres. Philippe-le-Bel s'empara des trésors que les Templiers possédaient en France, ainsi que d'une partie de leurs biens et fit faire un procès particulier à un certain nombre de che-
(1313) valiers : le dernier grand-maître, Jacques de Molay, et plusieurs autres chevaliers furent brûlés à Paris comme hérétiques (2). Clément V mourut dans la même

---

(1) M. Doellinger a prouvé la fausseté du récit de l'historien Vilani, relativement à la ruse, employée par les cardinaux français dans le conclave et à la convention, que Bertrand de Got avait conclue avant son élection avec Philippe-le-Bel. *Manuel d'histoire ecclésiastique*, t. II, p. 278.

(2) Les chevaliers se divisaient en deux classes : *les initiés* et les *non-initiés ;* ces derniers n'avaient pas connaissance des doctrines hérétiques, que professaient les initiés. La culpabilité de ces derniers est mise en évidence par la publication d'une partie des actes du procès. Voyez Wilke, *Histoire de l'ordre des Templiers*. Leipzig 1826. 2 vol. 8. (en allemand), et la dissertation de St.-Martin dans son *Tableau de Paris*, t. III.

année que Philippe-le-Bel; le siége papal resta (1314) vacant pendant deux ans à cause de la division qui régnait parmi les cardinaux. Enfin les suffrages se réunirent sur un Français, Jean XXII, qui se fixa à Avignon. (1316)

2. Tout le pontificat du nouveau pape, qui était entièrement dans l'intérêt français, se passa dans une lutte contre l'empereur Louis de Bavière, et dans des discussions théologiques qu'avaient soulevées un parti appartenant à l'ordre des Franciscains. Le pape vit son autorité presqu'anéantie en Italie et il fut obligé d'imposer les biens ecclésiastiques, en France et dans d'autres pays, pour couvrir les frais de la vaste administration de l'Eglise. Jean XXII mourut pen- (1334) dant qu'il songeait à rétablir son siége en Italie; son successeur *Benoît XII*, quoiqu'il fût Français lui-même, voulut exécuter ce projet, mais il l'abandonna bientôt, grâce aux intrigues de la cour française, et à l'opposition des cardinaux français. L'influence française empêcha aussi tout accommodement entre le pape et l'empereur Louis. *Clément VI*, qui succéda à Benoît XII, augmenta (1342) encore le nombre des cardinaux français, déposa Louis de Bavière et favorisa l'élection de Charles IV de Bohême. Les Franciscains schismatiques se soumirent et il acheta la ville d'Avignon de la reine Jeanne de Naples, qui était (1348) en même temps comtesse de Provence. Il contribua ainsi à fixer davantage l'existence du Siége papal dans cette ville. Les désordres, que les luttes entre les différents partis politiques avaient provoqués à Rome, engagèrent alors *Nicolo di Rienzo* (Cola di Renzi), homme d'une origine inconnue, à tenter d'y rétablir les formes de l'an- (1347) cienne république; tout en reconnaissant d'abord l'autorité du pape il gouverna Rome avec le titre de *tribun du peuple;* bientôt cependant il s'arrogea la souveraineté, cita le pape et l'empereur devant son tribunal et fut chassé par le peuple. *Innocent VI*, qui fut élu après la mort de Clément VI, (1352) travailla à réformer la cour papale et envoya en Italie le cardinal *Albornoz*, qui parvint à rétablir son autorité à Rome, ainsi que dans les autres territoires de l'Eglise romaine. Il prépara ainsi le retour du siége papal à Rome.

3. *Urbain V*, le successeur d'Innocent, déclara immédiatement après son élection, qu'il avait la ferme (1362) résolution de rétablir sa résidence à Rome : il persista malgré les efforts que firent le roi Charles V, et l'université

de Paris, et il ne se laissa pas ébranler non plus par l'opposition des cardinaux. L'empereur Charles IV promit de l'accompagner avec une armée en Italie, où l'appelait encore le célèbre poëte *Pétrarque* par une lettre énergique, qu'il
(1367) lui adressa. Urbain V arriva à Rome, où il fut reçu par l'empereur; mais il n'y resta que trois ans, et, retourné
(1370) à Avignon, il mourut deux mois après, comme le lui avait prédit sainte Birgitte, qui avait vainement essayé de le retenir à Rome. *Grégoire XI*, qui monta alors sur le trône papal, ne songea pas d'abord à se rendre en Italie; il nomma encore dix-huit nouveaux cardinaux français. Cependant la crainte de perdre son autorité à Rome, et la guerre des Florentins contre le territoire de l'Eglise, ainsi que les sollicitations de *sainte Catherine de Siène*, qui
(1377) jouissait d'une grande estime, le décidèrent à s'embarquer pour Rome ne laissant à Avignon que six cardinaux. Il mourut l'année suivante pendant qu'il faisait des préparatifs pour retourner en France. Les cardinaux, menacés par le peuple de Rome, qui demandait à grands cris que la
(1378) tiare fût donnée à un Italien, élurent unanimement l'évêque de Bari, qui prit le nom d'*Urbain VI*. Aucune contestation ne s'éleva à l'égard de la régularité de cette élection et les cardinaux, qui étaient restés à Avignon, reconnurent l'autorité du nouvel élu. Mais lorsqu'il manifesta la ferme intention de rester à Rome et lorsqu'il commença à sévir avec une noble énergie contre la vie peu cléricale de la plupart des cardinaux, ceux-ci se retirèrent à Anagni, déclarèrent nulle l'élection d'Urbain et élurent le cardinal Robert de Génève qui prit le nom de *Clément VII* et qui retourna à Avignon. Le roi de France Charles V, ainsi que les rois d'Arragon, de Castille, de Navarre et d'Ecosse se déclarèrent pour l'antipape.

4. Urbain VI, occupé des affaires de l'Italie et d'une guerre de succession dans le royaume de Naples, où Charles de Duras, neveu du roi Louis de Hongrie et le duc Louis d'Anjou se disputaient le trône, ne put rien faire pour mettre
(1389) fin à ce schisme. Son successeur *Boniface IX*, qui parvint à rétablir son autorité à Rome et dans les autres territoires de l'Eglise, y travailla activement et engagea le roi de France à abandonner la cause de l'usurpateur Clément. Mais malgré l'appui que ses démarches trouvèrent dans l'université de Paris, elles restèrent sans succès, et lorsque

Clément mourut, le cardinal *Pierre de Luna*, (1394) homme habile et ambitieux, parvint à se faire élire pape par les cardinaux d'Avignon. Il prit le nom de Benoît XIII et par ses intrigues il sut paralyser tous les efforts de l'université de Paris, pour faire cesser le schisme. Le pape *Innocent VII* ne fut pas plus heureux que son (1404) prédécesseur Boniface IX, et les affaires se compliquèrent de plus en plus par la part que les gouvernements prirent dès-lors à cette division. Les rois de France, d'Angleterre, d'Ecosse, de Castille et de Navarre, ainsi que l'empereur Wenceslav avaient proposé deux moyens pour terminer le schisme, l'abdication de l'antipape en même temps que du pape lui-même, ou la convocation d'un concile œcuménique. Mais l'antipape refusa constamment de renoncer à sa dignité usurpée, et *Grégoire XII*, qui avait succédé à In- (1406) nocent VII, ne put prendre une mesure, qui allait encore augmenter le désordre. Elle fut néanmoins prise par un grand nombre de cardinaux et la plupart des princes catholiques de l'Europe et un synode assemblé à Pise (1409) déclara le siége papal vacant et donna la tiare à *Alexandre V*. Cet acte illégal et arbitraire ne fit qu'augmenter le mal surtout lorsque *Baltazar-Cossa*, homme corrompu et violent, fut parvenu à se faire élire pape, après la mort d'Alexandre V; il se nomma *Jean XXIII*.

5. Le mal était ainsi parvenu à son comble lorsque Sigismond monta sur le trône de l'empire. Il travailla dès-lors sincèrement au rétablissement de l'unité du monde catholique et ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Le concile général de Constance, convoqué par l'anti- (1414) pape Jean XXIII, accepta d'abord la démission de celui-ci, et, après avoir été confirmée par le pape Grégoire XII, qui abdiqua alors également, l'assemblée prononça (1415) la destitution de Benoît XIII, qui n'avait aucun droit à la dignité, dont il ne voulait pas se démettre. Le cardinal Othon-Colonna, homme pieux et zélé, fut alors unanimement élu pape et prit le nom de *Martin V*. Le concile (1417) prononça encore une sentence de condamnation des doctrines hérétiques, que professaient *Jean Huss* et ses partisans. Celui-ci, qui comparut en personne et qui refusa d'abjurer ses erreurs, fut livré au bras séculier et jugé d'après les lois, alors en vigueur contre les hérétiques obstinés, il fut brûlé

avec son disciple *Jérôme de Prague* (1). Cette exécution exaspéra les nombreux partisans que Jean Huss avait en Bohême, et provoqua cette cruelle guerre des Hussites, qui désola la Bohême et une partie de l'Allemagne pendant treize ans. Le long schisme d'Occident était ainsi terminé, mais il laissa des traces profondes et contribua à anéantir de plus en plus l'influence si salutaire des souverains-pontifes dans l'ordre politique de la société catholique. Pendant que Dieu faisait subir à son Eglise cette nouvelle épreuve, une longue guerre épuisait les forces de deux états puissants, et presque toujours rivaux, de la France et de l'Angleterre.

---

(1) Le fameux *sauf-conduit*, donné par l'empereur Sigismond à *Jean Huss*, lorsque celui-ci se rendit au concile, n'était autre chose qu'un *passe-port*, comme on en donnait souvent à cette époque aux voyageurs. L'empereur n'entendait pas par cela soustraire Jean Huss, le prêtre, à ses juges naturels les pères du concile, ou le prendre sous sa protection spéciale. Tout ce que des historiens modernes ont dit de la violation de ce sauf-conduit par l'empereur n'a aucun fondement : ceci est d'ailleurs clairement prouvé par le fait, que les partisans de Jean Huss, les chevaliers de Bohême, qui l'avaient accompagné au concile, n'invoquèrent jamais ce sauf-conduit en faveur de celui, qu'ils voulaient sauver d'une peine bien méritée. Voyez sur ce point l'article de M. Doellinger dans les *Feuilles politiques de Munich*, tom. II.

CHAPITRE XVIII.

DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE JUSQU'A LA FIN DES GUERRES ENTRE CES DEUX ÉTATS.

1303—1451.

§ I. HISTOIRE DE CES DEUX PAYS JUSQU'A L'EXTINCTION DE LA BRANCHE AÎNÉE DES CAPÉTIENS.

1303—1328.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de *Daniel* et de *Lingard*. Schmidt, *Histoire de France*, tom I et II. Hambourg 1835—40. (en allemand).

Rois de France : Philippe-le-Bel, † 1314. Louis X, le Hutin, 1314—1316. Philippe V, le Long, 1316—1322. Charles IV, le Bel, 1322—1328. *Philippe VI de Valois.*

Rois d'Angleterre : Edouard I † 1307. Edouard II 1307—1327. Edouard III 1327—1377.

1. Philippe-le-Bel avait successivement anéanti tout ce qui s'opposait à l'exercice du pouvoir royal dans une étendue beaucoup plus grande, que ne l'avaient pu les rois de France jusqu'à cette époque. Il ne réussit pourtant pas à réunir le comté de *Flandre* aux domaines de la couronne, qui avaient été si considérablement agrandis sous son règne. Les violences, dont le gouverneur français de la Flandre, *Jacques de Chatillon*, se rendit coupable, provoquèrent une insurrection à *Bruges*. Les habitants de cette ville, (1302) conduits par *Pierre de Conink* et *Jean Breydel*, massacrèrent la garnison française : toutes les villes de Flandre, à l'exception de Gand, imitèrent l'exemple de Bruges et l'armée flamande, commandée par Guillaume de Juliers, petit-fils du comte Gui, remporta une brillante victoire près de *Courtrai* sur les Français, commandés par le comte Robert d'Artois, cousin de Philippe-le-Bel. Toute la Flandre se déclara indépendante, et le comte Gui, que le roi de France y avait envoyé, ne pouvant faire accepter par ses compatriotes les conditions proposées par celui-ci, se reconstitua (1304) prisonnier. La guerre continua : les Flamands perdirent une

bataille près de *Mons de Puelle*, et Philippe-le-Bel leur accorda enfin la paix, en reconnaissant l'indépendance du comté de Flandre; Gui étant mort en prison, son fils aîné,
(1305) *Robert de Béthune*, devint comte de Flandre. Cependant ce différend ne fut terminé que quinze ans après par la cession des villes de *Lille* et de *Douai*, qui furent réunies aux domaines de la couronne de France.

2. La victoire que Philippe-le-Bel avait remportée dans la lutte avec le pape Boniface, et la translation du Saint-Siége de Rome à Avignon augmenta encore l'influence politique de ce prince dans les affaires de l'Europe et lui donna une action plus libre dans l'intérieur de son royaume. La sup-
(1312) pression de l'ordre des Templiers détruisit un corps puissant, qui, par le nombre et la valeur de ses membres, ainsi que par ses richesses était à même de maintenir son indépendance vis-à-vis le pouvoir royal. Philippe-le-Bel réunit encore aux domaines de la couronne les comtés d'*Angoulême*, de la *Marche* et de *Bigorre*, et surtout la ville et le
(1313) comté de *Lyon*, qui avait autrefois appartenu au royaume d'Arélat et dont la souveraineté avait été plus tard donnée aux évêques de la ville. Pour augmenter les revenus de la couronne, Philippe-le-Bel introduisit le système des impôts directs, dont il frappa surtout les habitants des villes, et se permit de faire à diverses reprises des changements arbitraires dans le système monétaire. Cette dernière mesure devint surtout préjudiciable à ceux d'entre les barons et prélats qui avaient le droit de battre monnaie, et ils finirent tous peu à peu, par céder ce droit au souverain, moyennant une indemnité; on le déclara dès-lors droit régalien. Deux autres mesures prises par Philippe-le-Bel affaiblirent encore davantage la puissance et l'indépendance des barons : d'abord la convocation des députés des villes aux diètes générales et ensuite une nouvelle organisation judiciaire. Le *tiers-état* ou les délégués des habitants des villes, convoqués régulièrement aux diètes générales (*états-généraux*), contre-balança bientôt le clergé et les barons, qui continuèrent pourtant à occuper les premières places dans ces assemblées. Ce chan-
(1303) gement introduit dans les diètes générales amena une réforme de l'ordre judiciaire; des tribunaux fixes, appelés *parlements* ou *échiquiers*, qui devaient s'assembler à des époques arrêtées, furent établis dans plusieurs villes : ainsi le *parlement* de *Paris* et celui de *Toulouse* devaient siéger

deux fois par an, l'échiquier de Rouen et la cour de justice de Troyes devaient également être tenus deux fois l'an. Des bourgeois siégeaient, à côté des juges ecclésiastiques et nobles, comme membres ordinaires dans ces tribunaux. Par degrés ceux-ci devinrent seuls juges, lorsque les ecclésiastiques et les barons se furent retirés et une nouvelle noblesse, la *noblesse de robe*, se forma et prit rang à côté de la noblesse d'épée. Ces tribunaux devinrent de véritables cours d'appel, auxquelles on pouvait appeler des jugements rendus par les tribunaux des seigneurs. Toutes ces innovations mécontentèrent les barons au point qu'ils s'assemblèrent et demandèrent l'abolition des abus : Philippe-le-Bel avait promis de se conformer à leur désir, lorsqu'il mourut, laissant (1314) trois fils, dont l'aîné *Louis X*, surnommé le Hutin, lui succéda sur le trône.

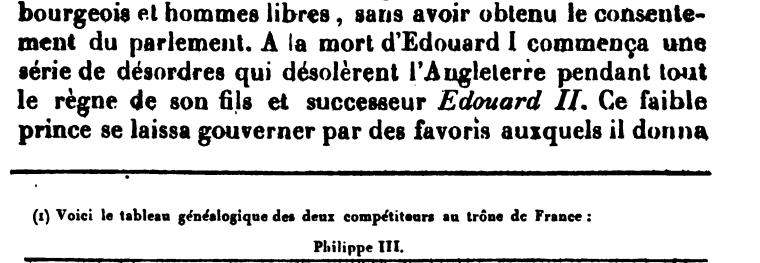
3. Le nouveau roi dut abandonner plusieurs des principaux conseillers de son père à la haine publique ; ils furent privés de leurs emplois et traduits devant les tribunaux ; l'un d'entre eux, Enguerrand de Marigny, fut condamné à mort et exécuté. Cependant les institutions de Philippe-le-Bel restèrent en vigueur. Louis X, déjà roi de Navarre, réunit ce royaume à celui de France : mais cette réunion ne dura que jusqu'à sa mort ; sa fille *Jeanne*, qui avait épousé le (1316) comte Philippe d'Evreux, lui succéda sur le trône de Navarre, tandis que son frère *Philippe V*, qui avait d'abord gouverné au nom du fils posthume de Louis, monta sur le trône de France, après la mort de son neveu Jean, qui ne vécut que quatre jours (1). Le règne de Philippe V fut troublé d'un côté par une persécution contre les juifs, que Philippe-le-Bel avait exilés de la France, et qui avaient été rappelés après sa mort, et d'autre côté par les excès que commirent des pélerins (1320) fanatiques, appelés *Pastoureaux*, qui, sous le prétexte de visiter les Lieux saints, parcoururent toute la France. Philippe V, qui n'eut pas de fils, laissa le trône à son frère *Char-* (1322) *les IV*, surnommé le Bel. Une guerre avec les Anglais, guerre qui avait éclaté au sujet d'un château situé sur les confins de

(1) Pour exclure la princesse Jeanne de la succession au trône de France, on invoqua alors pour la première fois le célèbre titre de la *Loi salique*, qui ne s'applique à l'exclusion des filles que pour l'héritage des biens-fonds de leur père et qui n'est nullement un article constitutif du royaume de France.

(1324) la *Guienne*, n'eut pas de suite; car le roi de France, qui avait fait occuper cette province anglaise, la rendit au (1327) jeune roi *Edouard III*, qui avait succédé à son père Edouard II. En donnant à *Louis de Bourbon*, petit-fils de saint Louis, le titre et la dignité de duc, Charles IV ajouta encore une pairie séculière à celles qui existaient déjà et qui étaient au nombre de six, savoir les duchés de Bourgogne, de Guienne et de Bretagne et les comtés de Flandre, d'Anjou et d'Artois. Ces seigneurs furent les seuls, qui conservèrent une souveraineté presque entière dans leurs territoires. La branche directe de la famille de Hugues Capet s'éteignit (1328) à la mort de Charles IV, et Philippe VI, de Valois, s'empara du trône, qui lui fut vivement disputé par le roi d'Angleterre Edouard III, lequel par sa mère était petit-fils de Philippe-le-Bel (1).

4. Edouard I avait perdu la plus grande partie de ses provinces françaises, pendant qu'il combattait en Ecosse pour maintenir son autorité dans ce pays. Il ne lui resta en (1303) France que le duché de Guienne, pour lequel son fils Edouard dut prêter hommage à Philippe-le-Bel, qui lui fiança sa fille Isabelle. Après la mort de Jean Baliol, qui mourut en prison, Robert Bruce se mit à la tête des Ecossais (1306) et se fit couronner roi. Edouard assemblait une armée pour marcher contre lui, lorsqu'il mourut. Pendant ces guerres le parlement avait été plus souvent convoqué et il en avait profité pour étendre ses droits : plusieurs additions furent faites à la *grande charte de liberté*, dont la plus impor- (1300) tante était celle qui stipulait que le roi ne pouvait frapper de nouveaux impôts les prélats, barons, chevaliers, bourgeois et hommes libres, sans avoir obtenu le consentement du parlement. A la mort d'Edouard I commença une série de désordres qui désolèrent l'Angleterre pendant tout le règne de son fils et successeur *Edouard II*. Ce faible prince se laissa gouverner par des favoris auxquels il donna

(1) Voici le tableau généalogique des deux compétiteurs au trône de France :



toute sa confiance et qui, par leur ambition et leurs actes arbitraires, irritèrent les barons et les mirent en hostilité ouverte avec le roi. *Pierre Gaveston*, chevalier français, natif de Gascogne, avait été élevé avec Edouard II, qui l'investit du comté de Cornwall et lui donna la main de sa nièce Marguerite de Glocestre. Les barons anglais mécontents se réunirent sous la conduite de Thomas, comte de (1308) Lancastre, cousin-germain du roi, et forcèrent celui-ci à exiler Gaveston. Mais Edouard le nomma gouverneur d'Irlande et le rappela bientôt après. Le parlement (1309) insista de nouveau pour l'éloignement de Gaveston, qui se retira en Flandre, d'où il revint encore dans la (1312) même année. Les barons assemblèrent alors des troupes, se saisirent de la personne du favori et le firent exécuter. Une expédition, entreprise en Ecosse, où *Robert I* était parvenu à consolider son trône, échoua et l'armée anglaise éprouva une défaite totale dans la bataille de *Bannockburn*. (1313) Deux chevaliers anglais, *Hugues Spenser* et son père remplacèrent bientôt Gaveston dans la faveur du roi, ce qui irrita encore une fois les barons contre lui. Le comte de Lancastre, qui s'était de nouveau mis à la tête des mécontents força le roi à éloigner les Spenser. Cependant ils furent (1321) bientôt rappelés, et Lancastre, qui avait conclu une alliance avec les Ecossais, fut vaincu dans une bataille. (1322) Ayant été fait prisonnier il fut condamné à mort par le parlement, et exécuté pour crime de haute trahison. Mais la reine Isabelle se déclara alors contre les Spenser et se rendit en France, d'où elle revint accompagnée de quelques troupes. Elle fit emprisonner et mettre à mort (1326) les Spenser et ayant fait déclarer son mari incapable de gouverner elle le contraignit à abdiquer. Peu de temps après il fut assassiné probablement par ordre de la reine, qui s'empara du pouvoir et gouverna au nom de son (1327) fils Edouard III, âgé de quinze ans. Elle conclut un traité de paix avec son frère Charles IV. Cependant la guerre ne tarda pas à éclater entre la France et l'Angleterre, lorsque Philippe de Valois eut remplacé sur le trône Charles IV.

§ II. DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE JUSQU'AU COMMENCEMENT DES CONQUÊTES DES ANGLAIS SOUS HENRI V.

1328—1415.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages cités au § précédent. *La Chronique* de Jean Froissart. Gaillard, *Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Edouard III*. Paris 1774. De Bervile, *Histoire de Bertrand du Guesclin*. Paris 1767. De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*.

Rois de France : Philippe VI 1328—1350 Jean, le Bon, 1350—1364. Charles V, le Sage, 1364—1380. Charles VI 1380—1422.

Rois d'Angleterre : Edouard III 1327—1369. Richard II 1369—1400. Henri IV 1399—1413. Henri V 1413—1422.

1. La guerre pour la succession au trône de France n'éclata pas immédiatement après la mort de Charles IV; car Edouard III était encore mineur, et la guerre en Ecosse occupait exclusivement la reine Isabelle, qui régnait au nom de son fils. Celle-ci se borna d'abord à publier une protestation dans laquelle elle revendiquait le droit d'Edouard sur le trône de France, et prétendait que la loi, qui en excluait les femmes, n'était pas applicable à leurs descendants mâles, surtout si ceux-ci étaient nés avant la mort du dernier souverain. Cependant *Philippe VI* monta sur le trône avec
(1328) l'assentiment des prélats et barons assemblés à Paris. Après avoir rétabli le comte Louis II, de Flandre, qui avait été expulsé de son comté par une insurrection des habitants de Bruges et de plusieurs autres villes, il força le roi d'Angleterre, par la menace de s'emparer de Guienne, à
(1329) venir recevoir de lui l'investiture de ce duché. Ce prince n'aurait peut-être plus songé à relever ses prétentions sur la couronne de France s'il n'y eut été poussé par *Robert* comte de Beaumont. Mécontent du refus de Philippe VI de soutenir les droits qu'il prétendait avoir sur le comté d'Artois, Robert se rendit d'abord à Bruxelles et de là en An-
(1334) gleterre, à la cour d'Edouard. L'appui que Philippe VI avait donné à David Bruce, privé du trône d'Ecosse par Edouard Baliol, qui y était monté avec le secours des Anglais, décida le roi d'Angleterre à commencer la guerre. Il trouva un allié inattendu dans Jacques d'Artevelde, noble
(1335) Gantois. Jacques d'Artevelde qui était devenu *doyen*

en chef des corps de métiers à Gand parvint à s'emparer du pouvoir dans toute la Flandre, après que le comte Louis II, qui s'était rendu odieux par son gouvernement sévère et arbitraire, en eut été expulsé. Edouard prit le titre (1337) de roi de France et attacha à ses intérêts presque tous les princes neêrlandais; l'empereur Louis IV le nomma vicaire impérial dans les pays du Bas-Rhin.

2. Les hostilités s'ouvrirent par le siége de Cambrai, entrepris par les Anglais, et par la bataille navale de (1339) l'Ecluse, dans laquelle la flotte française fut entière- (1340) ment anéantie; cette défaite fut suivie du siége de Tournai et d'une attaque de Saint-Omer qui n'eut pas de succès. Mais un armistice fut conclu par l'entremise de Jeanne de Valois et du pape, et cet armistice dura pendant deux ans. Les hostilités ne cessèrent pourtant pas entièrement et Edouard prit une part active à la guerre de succession dans le duché de Bretagne, où il soutint le comte Jean de Montfort, et, après la mort de celui-ci, sa veuve la courageuse Jeanne de Flandre, contre le comte Charles de Blois, qui avait épousé la nièce du dernier duc Jean III. Jeanne de Flandre parvint à conserver le duché de Bretagne à son fils Jean IV. La (1343) trève fut renouvelée par l'entremise du pape et conclue pour trois ans; mais la guerre éclata plus tôt dans la Bretagne, où le roi Philippe VI sévit contre les partisans de Jeanne de Flandre. Edouard déclara alors solennellement la guerre à la France et s'efforça d'attirer dans son intérêt le comte Louis de Flandre. Jacques d'Artevelde avait péri dans (1345) une émeute à Gand, et le comte Louis voulut reprendre le gouvernement du comté; mais ne voulant pas de l'alliance anglaise il ne réussit pas, et la Flandre resta fidèle à la cause d'Edouard. Les Anglais ouvrirent la guerre par la (1346) grande victoire de Crecy, suivie de la prise de Calais. Le roi Jean de Bohême, le comte Louis de Flandre et un grand nombre de seigneurs français avaient perdu la vie dans la bataille. Une armée anglaise, qui avait été envoyée dans la Guienne, s'emparait de l'Agénois et du Poitou, lorsque le pape parvint à amener un nouvel armistice, qui dura pendant six ans. Louis de Mâle, qui avait succédé à (1347) son père Louis II, dans le comté de Flandre, parvint à y rétablir sa domination et entra dans l'alliance anglaise.

3. Philippe VI, qui avait encore réuni aux domaines de la couronne le comté de Vienne ou le Dauphiné et la seigneu-

(1350) rie de Montpellier, mourut sans avoir pu parvenir à conclure une paix définitive avec l'Angleterre. La guerre recommença sous le règne de son fils, Jean-le-Bon, et devint funeste pour la France lorsque Charles II, le Mauvais, roi de Navarre, se fut mis en relations secrètes avec les Anglais. (1355) Sur le refus du roi de France de reconnaître le roi d'Angleterre comme souverain indépendant des territoires qu'il tenait, à titre de fiefs, de la couronne de France, Edouard, accompagné de son fils, connu sous le nom du *Prince Noir*, à cause de la couleur de son armure, attaqua les Français de deux côtés à la fois. Pendant qu'il envahissait lui-même la Normandie, son fils entra dans le Berry. Jean-le-Bon, qui avait fait arrêter et emprisonner le roi de Navarre, marcha vers Poitiers. Mais il perdit la grande bataille (1356) de *Maupertuis* et tomba entre les mains du prince Edouard, qui l'envoya comme prisonnier d'abord à Bordeaux et de là à Londres. Le dauphin Charles prit les rênes du gouvernement, avec le titre de gouverneur-général, et convoqua les états. Une trève fut faite avec les Anglais et assez mal observée de part et d'autre. Cependant le dauphin tomba sous la dépendance de Marcel, prévôt des marchands à Paris, et de Robert le Coq, évêque de Laon, qui s'étaient mis à la tête des états, et qui gouvernaient Paris. Charles de Navarre, qui avait été mis en liberté, s'allia avec eux. La noblesse, mécontente de la prépondérance des bourgeois, (1358) s'attacha au dauphin, qui parvint enfin à rétablir l'ordre à Paris, où Marcel fut tué dans une émeute. Une insurrection des paysans (Jacquerie) contre la noblesse désola en même temps l'Isle de France, la Picardie et le Soissonnais et des bandes de mercenaires, licenciés par suite de la trève avec les Anglais, parcoururent les provinces en (1360) exerçant les plus horribles brigandages. La *paix de Brétigny* rendit enfin à Jean-le-Bon la liberté, au prix de trois millions d'écus, comme rançon stipulée et de la cession de Calais, Poitou, Guienne et Ponthieux au roi d'Angleterre avec une pleine et entière souveraineté. Cette paix défavorable ne rendit pourtant pas la tranquillité intérieure à la France, que les bandes de mercenaires licenciés, appelés *Brabançons*, *Routiers* ou grandes compagnies, continuèrent à dévaster et où Charles de Navarre recommença une guerre (1361) pour s'emparer du duché de Bourgogne. Après la mort du duc Philippe du Rouvre, qui ne laissa pas d'hé-

ritiers, Jean-le-Bon investit du duché de Bourgogne le plus jeune de ses fils *Philippe-le-Hardi*, tige de cette (1363) puissante maison de Bourgogne, qui menaça au milieu du quinzième siècle à la fois l'empire allemand et la France. Charles de Navarre, d'abord vaincu et fait prisonnier par *Bertrand du Guesclin*, chevalier Breton, qui commandait un corps de troupes mercenaires, reçut Montpellier et se réconcilia avec le roi de France. Jean-le-Bon mourut à (1364) Londres, où il s'était rendu pour obtenir des modifications au traité de Bretigny et pour remplacer son fils, Louis d'Anjou, qui s'était enfui de l'Angleterre, où son père l'avait laissé comme ôtage de ce traité de paix.

4. *Charles V*, qui de bonne heure avait été appelé aux affaires pendant la captivité de son père, parvint à relever la France des malheurs dans lesquels l'avaient plongée les victoires des Anglais, les troubles intérieurs et les intrigues de Charles de Navarre. La plus grande prudence présida à tous ses actes et lui valut le surnom de *Sage;* sans talents militaires il ne commanda pas ses armées en personne, mais en les confiant à des généraux habiles, parmi lesquels se distingua surtout Bertrand du Guesclin, il rétablit la fortune de ses armes. La guerre de succession dans la Bretagne fut terminée par la bataille d'Aurai, dans laquelle périt Charles de Blois. *Jean V de Montfort* fut reconnu comme duc de Bretagne par le *traité de Guérande*. Une guerre en (1365) Castille fournit l'occasion d'éloigner de la France les *grandes compagnies :* Charles V les envoya en Espagne sous le commandement de Bertrand du Guesclin, qui fut (1366) nommé connétable du royaume de Castille, qu'il avait conquis pour Henri II de Trastamara. Rappelé quatre ans après il fut nommé connétable de France et marcha contre les Anglais, auxquels Charles V venait de déclarer la (1369) guerre. Le gouvernement arbitraire du *Prince Noir*, que son père avait nommé gouverneur et duc d'Aquitaine, avait provoqué un mécontentement général parmi la noblesse de ce pays. Celle-ci s'adressa au roi de France, qui cita le prince anglais devant son tribunal, comme son vassal, sans égard pour le traité de Bretigny, par lequel la souveraineté du roi d'Angleterre en Aquitaine avait été reconnue. Edouard reprit le titre de roi de France; mais le Prince Noir étant (1371) attaqué d'une maladie de langueur, dut s'embarquer pour l'Angleterre. Les victoires des Français se succédèrent dès-

lors rapidement. Pendant que le duc d'Anjou s'emparait d'une partie de la Guienne, Bertrand du Guesclin chassa le duc de Bretagne, qui avait conclu une alliance avec le roi d'Angleterre, et les flottes réunies des Français et des Castil-
(1372) lans anéantirent la flotte anglaise dans la *bataille de La Rochelle*. Par l'entremise du pape un armistice fut conclu à
(1375) Bruges et le Prince Noir, ainsi que son père Edouard III, moururent l'un après l'autre dans l'espace d'un
(1377) an. *Richard II*, fils du Prince Noir, et qui succéda à son grand-père Edouard III, n'avait que onze ans et une lutte pour la régence s'engagea parmi ses trois oncles. Charles V en profita et fit la conquête de presque toutes les pos-
(1380) sessions anglaises en France. Trois villes, Bordeaux, Bayonne et Calais furent presque les seuls restes des possessions que les Anglais conservèrent en France.

5. Bertrand du Guesclin, le vainqueur des Anglais, et le
(1380) roi Charles V moururent dans la même année, et Charles VI, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône de France. Une nouvelle période de malheurs commença alors pour la France, qui ne fut sauvée de sa ruine entière que par un secours surnaturel. Les minorités des rois de France et d'Angleterre amenèrent une suspension d'hostilités sans qu'un traité formel eût été conclu entre les deux états. Les quatre oncles de Charles VI, les ducs *Louis d'Anjou*, *Jean de Berry*, *Philippe-le-Hardi de Bourgogne* et *Louis de Bourbon* s'entendirent d'abord et confièrent la régence et la tutelle du jeune roi à Louis d'Anjou, comme l'aîné de la
(1381) famille. Le duc Jean V de Bretagne revint dans son duché et se réconcilia avec le roi de France. Mais Louis d'Anjou se rendit odieux par les exactions qu'il exerça dans le but de se procurer les moyens de faire valoir par les armes ses prétendus droits sur le trône de Naples. Lorsqu'il
(1382) partit les ducs de Bourgogne et de Berry partagèrent le pouvoir. Des révoltes avaient éclaté surtout à Rouen et à Paris et les ducs ne parvinrent qu'avec peine à rétablir la tranquillité. Le duc Philippe de Bourgogne était
(1369) en outre occupé par les affaires de la Flandre. Il avait épousé Marguerite, fille unique du comte Louis de Flandre, qui avait exaspéré contre lui les riches villes de ce pays par les sommes considérables qu'il exigeait d'elles,
(1378) pour couvrir les folles dépenses de sa cour. Une insurrection éclata à Gand. Un bourgeois *Jean Yoens*, se mit

à la tête de la confrérie d'armes des *Chaperons-Blancs* et sut effectuer une ligue dans laquelle entrèrent la plupart des villes de Flandre. Cependant il mourut peu de temps après, et le comte Louis, après avoir rétabli son autorité dans son duché, marcha contre Gand. Les habitants ayant choisi pour chef *Philippe d'Artevelde*, fils de Jacques, (1382) négocièrent d'abord; ne pouvant obtenir des conditions équitables, ils prirent les armes, vainquirent l'armée du comte sous les murs de Bruges et se rendirent maîtres de cette ville. Le comte Louis appela alors à son secours son gendre, Philippe de Bourgogne, et les Gantois furent défaits dans la bataille de Roosbeke, dans laquelle d'Artevelde périt. (1384) La guerre continua encore pendant deux ans jusqu'à la mort du comte Louis. Philippe-le-Hardi, héritier de la Flandre, finit par accorder la paix aux Gantois et dès-lors il devint (1385) le plus puissant des princes de France et commença à jouer un rôle important dans les troubles qui désolèrent ce pays.

6. Le gouvernement des ducs de Bourgogne et de Berry devint de plus en plus funeste à la France et les hostilités contre les Anglais, qui recommencèrent à diverses reprises, n'eurent aucun résultat. Le roi Charles VI, qui (1385) avait épousé *Isabelle*, fille du duc Etienne de Bavière, tâcha de se soustraire à l'influence de ses oncles. Ayant convoqué une grande assemblée de prélats et de barons à Rheims, il déclara son intention de prendre lui-même les rênes du gouvernement et nomma un nouveau (1388) conseil. Les princes quittèrent Paris et se retirèrent dans leurs états. Mais le roi s'occupa plus des fêtes et des plaisirs de sa cour que des affaires publiques qu'il abandonna à son conseil, dans lequel le connétable de Clisson eut une influence prépondérante. Bientôt les premiers symptômes de l'aliénation mentale du roi se montrèrent, et, pendant une expédition contre le duc de Bretagne, ennemi du (1392) connétable, il tomba en démence. Les ducs de Berry et de Bourgogne s'emparèrent d'abord du gouvernement, mais ce dernier trouva un puissant rival dans le frère du roi, Louis duc de Tourraine et d'Orléans, qui avait su acquérir les comtés de Périgord, Valois, Blois, Beaumont et Dreux. Des hostilités ouvertes furent plus d'une fois sur le point d'éclater et l'on en serait venu aux mains dans les rues de Paris, où les deux rivaux étaient entrés avec des troupes nom- (1401) breuses, si le duc de Berry ne se fût interposé comme mé-

(1400) diateur. Le meurtre de Richard II, roi d'Angleterre, qui avait épousé Isabelle, fille de Charles VI, et l'usurpation du trône anglais par Henri IV, duc de Lancastre, augmentèrent encore les dissensions parmi les princes français. Le duc d'Orléans prit le parti de sa nièce Isabelle, tandis que le duc de Bourgogne se rapprochait de Henri IV. La (1404) mort du duc Philippe de Bourgogne délivra enfin le duc d'Orléans de ce rival, et il s'empara du pouvoir en s'appuyant sur sa belle-sœur la reine Isabelle. Philippe-le-Hardi laissa trois fils, dont l'aîné, *Jean-sans-Peur*, lui succéda comme duc de Bourgogne et comte de Flandre, le second, *Antoine*, hérita par testament de la duchesse Jeanne, du duché de Brabant et du comté de Limbourg; le troisième, Philippe, devint comte de Névers et de Rethel.

7. Le gouvernement arbitraire du duc d'Orléans et de la reine, les rendit odieux au point que Jean-sans-Peur parvint sans peine à reprendre le pouvoir, que son père avait eu en France. Il se rendit à Paris et força le duc d'Orléans à (1405) partager le gouvernement avec lui. Cependant ce bon accord ne dura pas longtemps, et le duc de Bourgogne (1407) fit assassiner son rival dans les rues de Paris. Cet acte, auquel le peuple applaudit à cause de la haine qu'avait excité contre lui le duc d'Orléans, envenima encore davantage la haine des partis. Forcé de quitter la France pour marcher au secours de l'évêque Jean de Liége, qui avait été expulsé de ses états par les Liégeois, le duc de Bourgogne perdit son autorité à Paris, où la reine Isabelle se mit à la tête du (1408) parti d'Orléans. Mais il y retourna bientôt, gagna la reine et sut se maintenir au pouvoir. La guerre éclata lorsque le *jeune duc d'Orléans*, ayant rallié à lui les ducs de Berry et de Bourbon et les comtes d'Alençon, de Clermont (1411) et d'Armagnac, entreprit de venger le meurtre de son père. Les plus horribles cruautés furent commises par les troupes du duc de Bourgogne, ainsi que par les mercenaires que le comte d'Armagnac avait recrutés dans la Gascogne et que l'on désigna par le nom d'*Armagnacs*. Pendant que cette guerre désolait la France et affaiblissait ses forces intérieures, l'Angleterre se prépara à recommencer la lutte contre sa rivale.

8. De graves désordres avaient éclaté en Angleterre, après (1377) la mort d'Edouard III et pendant la minorité de son petit-fils Richard II. Ces désordres avaient leur principale

cause dans les doctrines hérétiques, qui furent prêchées alors par un professeur de théologie de l'université d'Oxford *Jean Wicleff* (Wythcliffe). *Wicleff* adoptait plusieurs (1372) hérésies des Catharres auxquelles il en ajoutait d'autres; il se déclarait contre la suprématie du pape, rejetait la transsubstantiation, le purgatoire, le sacrement de pénitence et la tradition, prenant l'Ecriture-Sainte comme seule règle de la foi. Wicleff trouva bientôt un grand nombre de partisans parce qu'il prêchait contre les dîmes ecclésiastiques, et prétendait que le clergé ne pouvait rien posséder. L'effervescence populaire, provoquée par ces doctrines, fut encore augmentée par de nouveaux impôts, votés par le parlement pour couvrir les frais de la guerre contre l'Ecosse et la France. Le duc de Lancastre, l'aîné des oncles du roi, exerça la plus grande influence sur celui-ci et excita la rivalité de ses deux frères, les ducs d'York et de Glocestre. La protection que le duc de Lancastre, ainsi que le parlement, accordèrent à Wicleff, dont les doctrines avaient été condamnées (1377) par le pape Grégoire IX, fit accroître le nombre de ses partisans. Une révolte de paysans éclata enfin dans le comté de Kent; un prêtre hérétique, *Jean Ball*, et un *couvreur* (Tyler) *Wat*, se mirent à la tête des rebelles, qui marchèrent contre Londres en commettant les plus atroces cruautés (1381) contre le clergé et la noblesse, dont ils pillèrent et brûlèrent les châteaux. Le roi fut d'abord forcé de leur accorder des priviléges; mais Wat, ayant été tué par le lord-maire de Londres, les paysans se dispersèrent. L'émeute fut (1382) supprimée par Richard, qui s'était mis lui-même à la tête de l'armée. Après ce fait d'armes le roi retomba sous l'influence de ses conseillers et favoris, et le parlement le força à confier le gouvernement à une commission de (1386) onze seigneurs, parmi lesquels se trouvait son oncle le duc de Glocestre. Cependant Richard finit par s'émanciper et prit lui-même les rênes du gouvernement. (1389)

9. La guerre avec la France avait été faite très-mollement des deux côtés et n'avait amené aucun résultat décisif. Plusieurs fois des trêves avaient été conclues et le mariage de Richard avec Isabelle, fille du roi Charles VI de (1396) France, ainsi que la cession de Brest et de Cherbourg aux Français firent espérer la conclusion d'une paix durable entre les deux états. Une révolte en Irlande, dont les principales familles s'étaient alliées avec les seigneurs anglais,

(1394) établis dans cette île, revolte ayant pour but de rendre celle-ci indépendante de la domination anglaise, fut reprimée par Richard, qui s'y était rendu en personne. Ce dernier se crut alors assez fort pour prendre des mesures énergiques contre son oncle le duc de Glocestre, qui ne (1397) cessait d'intriguer afin de s'emparer de nouveau du pouvoir. Le duc fut arrêté et condamné à l'exil par le parlement ; il fut envoyé à Calais, où il mourut peu de temps après. Henri de Herefort, fils aîné du duc de Lancastre, accusé d'avoir conspiré contre le roi, fut (1398) également exilé pour dix ans et se rendit en France. Mais à la mort de son père il réclama le duché de Lancastre, et, sur le refus de Richard, il aborda en Angleterre à la tête (1399) de quelques troupes. Le roi marcha contre lui; mais abandonné par la plupart des seigneurs, qu'il avait rendus mécontents par ses actes arbitraires, il fut fait prisonnier et déposé par le parlement, que Henri de Lancastre avait convoqué. Ce prince monta sur le trône comme le plus proche (1400) parent de Richard. Le roi détrôné mourut en prison.

10. *Henri IV*, avec lequel la famille de *Lancastre* monta sur le trône d'Angleterre, eut presque constamment à lutter contre les barons, qui se refusèrent à se soumettre à l'autorité royale. Grâce à sa bravoure et à ses talents militaires Henri IV triompha de tous ses ennemis, parmi lesquels se distinguèrent surtout les deux *Percy*, père et fils, *comtes de Northumberland*. Après avoir gagné la sanglante bataille de *Schrews-* (1403) *bury*, dans laquelle Henri Percy le fils périt, le roi se réconcilia avec le père et mit fin à la révolution des Gallois, qui avaient été soutenus par les Français. Pour gagner l'appui du parlement, Henri IV fut obligé d'augmenter les droits et les attributions de ce corps, qui intervint dès-lors dans toutes les affaires importantes du royaume, telles que la législation, la surveillance sur les finances, et obtint en outre le droit de pétition et celui de l'initiative pour présenter des projets de lois nouvelles. La tranquillité inté- (1408) rieure ne fut entièrement rétablie qu'après la mort du comte de Northumberland, qui, ayant repris les armes, périt dans une bataille qu'il livra aux troupes royales. La guerre contre l'Ecosse continua jusqu'à ce que le prince Jac- (1405) ques, fils et héritier du roi Robert III, fût tombé entre les mains des Anglais, pendant qu'il se rendait en France. Henri IV le fit élever à sa cour. Les hostilités contre la

France cessèrent presqu'entièrement, sans qu'un traité définitif eût été conclu. Henri IV mourut dans la force (1413) de l'âge et laissa le trône à son fils *Henri V*, qui s'était déjà distingué dans les guerres de son père, auquel pourtant il avait donné beaucoup de chagrin par le déréglement de ses mœurs. Le nouveau roi prit des mesures sages pour affermir son pouvoir : il publia une amnistie générale, se réconcilia pleinement avec les comtes de Northumberland et les autres barons, qui avaient pris part aux désordres sous le règne de son père et extermina les derniers restes des *Wicleffites* ou *Lollhardes*, qui n'avaient cessé de troubler l'ordre dans le royaume. Enfin il entreprit une guerre contre la (1415) France pour donner de l'occupation aux barons guerriers et pour les détourner des affaires intérieures du pays. Son entreprise fut couronnée d'un plein succès.

§ III. DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE JUSQU'A L'EXPULSION DES ANGLAIS DE CE PREMIER PAYS.

1415—1453.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages cités dans le § précédent. Le Brun de Charmette, *Histoire de Jeanne d'Arc*. Paris 1817, 4 vol. 8. Goerres, *Histoire de Jean d'Arc*, traduite en français. Bruxelles 1840.
Rois de France : Charles VI 1380—1422. Henri VI 1422—1461.
Rois d'Angleterre : Henri V 1413—1422. Henri VI 1422—1469.

1. La guerre que le roi d'Angleterre Henri V fit contre la France devint funeste pour ce pays à cause de la démence du roi Charles VI et de la rivalité entre les deux partis, qui se disputèrent le pouvoir pour l'exercer au nom de ce prince. Le meurtre du duc d'Orléans avait rendu presque impossible toute réconciliation entre le duc de Bourgogne d'une part et les autres princes du sang, qui s'étaient tous déclarés contre lui, de l'autre. Cependant une espèce de trève avait été faite, lorsque Henri V entra avec une flotte dans la Seine (1415) et prit la ville de Harfleur, pour obtenir, disait-il, l'exécution du traité de Bretigny. Marchant ensuite sur Calais, il fut attaqué par l'armée française près d'*Azincourt*, et remporta sur elle une brillante victoire, bien que les ennemis eussent des forces de beaucoup supérieures aux siennes. Les deux frères du duc de Bourgogne, Antoine, duc de Brabant, et Philippe, comte de Nevers, le comte d'Alençon, Albert, con-

nétable de France, périrent dans cette bataille, les ducs d'Orléans et de Bourbon et grand nombre de seigneurs furent faits prisonniers. Henri dut la victoire à l'habileté des archers, qui formaient la principale force de son armée. Le *comte d'Armagnac*, nommé connétable de France, s'empara alors seul du pouvoir, qu'il exerça avec beaucoup de tyrannie et se déclara ouvertement contre le (1417) duc de Bourgogne. *Charles*, qui était devenu dauphin après la mort de ses deux frères Louis et Jean, dépendait entièrement du connétable, qui fit exiler la reine Isabelle. Celle-ci appela à son secours le duc de Bourgogne et (1418) les hostilités recommencèrent, pendant que le roi d'Angleterre faisait la conquête de la Normandie et forçait le duc de Bretagne et les états de Flandre et d'Artois à observer la neutralité. Jean-sans-Peur se rendit enfin maître de Paris et y fit massacrer le connétable et trois mille de ses partisans; le dauphin fut sauvé par le prévôt Tannéguy du Chatel. Sans moyens pour combattre le puissant duc de Bourgogne, le dauphin négocia et l'invita à une entrevue à *Montéreau* pour confirmer le traité, qu'ils avaient conclu ensemble à *Melun*. Mais au moment où Jean-sans-Peur se trouva devant le dauphin (1419) il fut assassiné par quelques chevaliers de la suite du prince, qui voulaient ainsi venger l'assassinat du duc d'Orléans.

2. Cet acte décida le duc Philippe-le-Bon, fils de Jean-sans-Peur, à se jeter entre les bras des Anglais. Une entrevue eut lieu à Arras entre ce prince et le roi Henri V et une alliance étroite fut conclue entre eux et suivie d'un armistice dont (1420) on n'excluait que le dauphin. Paris se déclara pour le duc de Bourgogne, qui prêta hommage à Charles VI et négocia le traité de Troyes, dans lequel Henri V fut déclaré successeur au trône de France, après avoir épousé la princesse Catherine, fille de Charles. Le dauphin fut cité devant (1421) le parlement et condamné par celui-ci à la perte de tous ses droits de succession : tous les autres princes de la maison royale reconnurent le traité de Troyes. Le nord de la France fut conquis par Henri V, qui mourut au milieu (1422) de ses victoires, laissant un fils de neuf mois *Henri VI;* Charles VI le suivit dans la tombe quelques semaines après. Henri VI fut proclamé roi de France et d'Angleterre, et son oncle le duc de Bedford prit le gouvernement de la France et épousa une sœur du duc de Bourgogne. Le

dauphin Charles VII prit le titre de roi de France et fut reconnu comme tel dans les provinces au midi de la Loire, excepté en Guyenne, qui était au pouvoir des Anglais. Cependant Charles VII manquait d'énergie et de talents pour reconquérir son royaume que les victoires des Anglais réduisaient de plus en plus, et menait en outre une vie oisive à *Bourges*, tandis que ses troupes éprouvaient des défaites dans les batailles de *Cervant* et de *Vernueil*. Le duc de (1424) Bedford fut l'âme du parti anglais ; il parvint à réconcilier le duc de Glocestre, son frère et le duc de Bourgogne, qui se disputaient la succession dans les comtés de Hollande, Frise, Zélande et Hainaut et poursuivit avec la plus grande énergie la conquête de la France. Il envoya une armée contre la ville d'Orléans et passa la Loire avec une autre. Charles (1428) VII sans ressources songeait déjà à abandonner son royaume, lorsqu'il lui arriva un secours inattendu et surnaturel.

3. *Jeanne d'Arc*, fille pieuse d'un laboureur de Dom-Remi, prouva d'une manière irréfutable qu'elle avait une mission divine pour sauver la France et pour rétablir le trône du roi très-chrétien. Née dans une contrée, qui n'avait presque pas été atteinte par les maux de la guerre, dont la France était désolée à cette époque, elle se distingua dès sa jeunesse par une piété sincère. A l'âge de dix-sept ans une voix intérieure la poussa à quitter sa vallée paisible pour aller porter secours à son roi, et le conduire au sacre solennel à Rheims, véritable acte d'investiture du pouvoir royal. Après avoir surmonté toutes les difficultés, qui s'opposèrent d'abord à l'exécution de sa mission, elle parvint à pénétrer (1429) jusqu'à Charles VII, qui résidait à Chinon, et elle le reconnut au milieu des chevaliers de la cour auxquels il s'était mêlé pour mettre Jeanne à une première épreuve. Ayant subi un examen devant une commission de théologiens, nommée par le roi à cet effet, elle convainquit tout le monde de la vérité de ses assertions. Sur sa demande elle fut mise à la tête d'un corps de six mille hommes, qu'elle conduisit d'une manière miraculeuse jusqu'à Orléans dont les habitants allaient capituler avec les Anglais. Ceux-ci effrayés par tout ce qu'ils entendaient de l'héroïne et battus dans plusieurs sorties, levèrent le siége de la ville. Le comte de Suffolk, qui commandait l'armée anglaise, fut fait prisonnier et les Français remportèrent la victoire dans la bataille de Patay. Le duc de Bedford se réplia sur Paris et Jeanne d'Arc conduisit,

à travers un pays, qui était presqu'entièrement au pouvoir des Anglais, Charles VII à Rheims, où le sacre solennel eut lieu. L'armée de Charles VII s'accrut rapidement, de tous côtés les seigneurs et chevaliers affluèrent sous ses drapeaux, et se distinguèrent par leur bravoure ; un grand nombre de villes chassèrent les Anglais et ouvrirent leurs portes à leur souverain. La haine que les Anglais avaient excitée contre eux, par leur gouvernement arbitraire, favorisa Charles VII. La mission de Jeanne d'Arc était terminée, la France était sauvée. Mais le roi la retint malgré elle et l'envoya au secours (1430) de la ville de *Compiegne*. Trahie par les autres commandants de l'armée qui étaient jaloux de sa gloire elle tomba entre les mains des Anglais, qui la firent condamner comme hérétique par un tribunal, que présidait l'évêque de Beauvais, l'ennemi le plus acharné de Charles VII. Jeanne (1431) d'Arc monta sur le bûcher et acheva de confirmer par sa mort que sa mission surpassait en effet les choses purement humaines.

4. Jeanne d'Arc avait déjà travaillé à réconcilier le duc de Bourgogne avec Charles VII, mais sans y réussir. Cependant les négociations entre ces deux princes ne furent presque plus interrompues bien que la guerre continuât. Ce fut en vain que le duc de Bedford fit couronner solennellement Henri VI comme roi de France, le mécontentement du peuple à l'égard du gouvernement anglais s'accrut de jour en jour et des insurrections en faveur de Charles VII eurent lieu partout. Enfin le duc Philippe de Bourgogne, cédant aux instances du pape Eugène IV, ainsi qu'à celles de ses propres sujets, se rapprocha de Charles VII, et la paix (1435) d'Arras réconcilia le vassal puissant avec son suzerain (1). Le duc de Bedford était mort et le duc Richard d'York, qui le remplaça comme gouverneur de France, ne (1436) put sauver Paris, qui ouvrit ses portes à Charles VII. Dès-lors les Anglais furent réduits à se tenir sur la

(1) Charles VII punit d'exil les meurtriers du duc Jean de Bourgogne et céda au duc Philippe les comtés d'Auxerre et de Macon, ainsi que les pays de Peronne, Roye et Mondidier, et lui abandonna les revenus du comté d'Artois et la possession des villes de St.-Quentin, de Corbie, d'Amiens et d'Abbeville : il le reconnut enfin, sa vie durant, comme prince souverain de toutes les provinces, qui dépendaient de la couronne de France.

défensive, et la bravoure de Talbot put seule arrêter les progrès des armes françaises. Pendant qu'une révolte des habitants de Bruges, à laquelle les Gantois prirent d'abord part, retenait le duc de Bourgogne dans les Flandres et le forçait à abandonner le siége de Calais, Charles VII obtint des états-généraux un impôt foncier (*taille*) d'un million deux cent mille livres et réprima avec énergie une conspiration que plusieurs seigneurs avaient ourdie entre eux sous le nom de *Praguerie*, et à laquelle le dauphin Louis lui- (1440) même avait pris part. Après plusieurs négociations infructueuses, un armistice fut enfin conclu à Tours entre les Français et les Anglais; et le dauphin Louis conduisit (1444) les compagnies de troupes mercenaires contre les Suisses. Cette expédition n'eut pas de résultat, et Charles VII, pour mettre un terme aux maux qu'entrainait le système de troupes mercenaires, organisa une armée de troupes de ligne qui devaient rester toujours sur pieds : il porta à cet effet l'impôt foncier à un million huit cent mille livres et en fit un impôt perpétuel. Il contribua ainsi puissamment à consolider son pouvoir, en le basant sur l'armée et le nouveau système financier. La féodalité perdit de plus en plus de son importance et la noblesse ne put regagner ses prérogatives, qu'elle avait perdues pendant la longue guerre contre les Anglais. La transformation de la monarchie féodale en une monarchie absolue s'opéra ainsi d'une manière lente et graduelle et l'œuvre que Philippe-le-Bel avait commencée avec tant d'habileté allait être bientôt achevée par Louis XI, fils et successeur de Charles VII.

5. L'armistice conclu avec les Anglais avait été plusieurs fois prolongé; cependant les hostilités recommen- (1449) cèrent et la Normandie fut conquise par les Français, qui prirent Rouen, Caen et Cherbourg. La ville de Calais seule resta au pouvoir des Anglais et Charles VII ne l'attaqua point parce qu'au terme du traité d'Arras elle devait appartenir au duc de Bourgogne. De la Normandie l'armée française se rendit en Guyenne et en expulsa les Anglais. Du- (1451) nois prit Bayonne et Bordeaux, et Talbot, qui essaya de rétablir la domination anglaise dans cette province, périt en attaquant Chatillon. La guerre cessa sans qu'une (1453) paix formelle eût été conclue entre les deux parties; la guerre civile, qui éclata en Angleterre, empêcha Henri VI de songer à des conquêtes. L'ordre intérieur n'avait pas été

(1422) troublé après la mort du roi Henri V, grâce à l'énergie du duc de Bedford, qui avait été *protecteur* du royaume pendant la minorité du jeune roi. Le cardinal Henri, évêque de Winchester et le duc Thomas d'Exeter furent chargés de l'éducation de Henri VI. Cet arrangement mécontenta *Humphred*, duc de *Glocester*, frère du duc de Bedford : ce prince ambitieux et frivole se montra bientôt et ouvertement le rival de l'évêque de Winchester, et Bedford dut plus d'une fois intervenir pour réconcilier ces deux (1435) seigneurs. Lorsque Bedford mourut les intrigues commencèrent à agiter la cour de Henri VI, qui n'avait que treize ans et qui manquait de la fermeté nécessaire pour faire respecter son autorité. *Richard*, duc de *York*, remplaça Bedford comme gouverneur de la France, et prépara ainsi la grandeur de sa maison, qui allait bientôt disputer le trône à la maison régnante de Lancastre. La guerre contre l'Ecosse (1424) fut terminée : *Jacques I Stuart*, qui, après avoir recouvré sa liberté, était monté sur le trône de ce pays, conclut un armistice avec l'Angleterre et travailla à rétablir son autorité sur les seigneurs, qui étaient presque devenus indépendants. Mais il ne réussit pas entièrement et lorsqu'il recommença la guerre contre Henri VI, une conspiration fut (1437) tramée contre lui et il fut assassiné à l'instigation de son oncle le comte d'Athole. Les barons se saisirent du gouvernement au nom de *Jacques II*, fils de Jacques I, enfant de cinq ans, et conclurent un nouvel armistice avec l'An- (1438) gleterre. Pendant la trève qui interrompit la guerre avec la France, le cardinal de Winchester négocia le mariage (1444) de Henri VI avec Marguerite d'Anjou. Cette princesse aussi distinguée par son esprit que par ses intrigues, prit le plus grand ascendant sur son faible mari. Gagnée par le cardinal de Winchester elle décida le roi à faire accuser devant le parlement le duc de Glocester, qui fut jeté dans (1447) une prison où il mourut ; le cardinal le suivit six semaines après dans la tombe. Henri VI fut ainsi privé de son principal appui, et la perte de ses provinces françaises, ainsi que l'augmentation continuelle des impôts mécontentèrent le peuple et favorisèrent les projets de Richard d'York, qui éleva des prétentions à la couronne en s'appuyant sur les droits de sa mère, Anna Mortimer. La longue guerre pour le trône entre les deux maisons de *Lancastre* et d'*York*, connue sous le nom de *guerres des deux roses*, éclata alors et désola l'Angleterre pendant toute la seconde moitié du quinzième siècle.

CHAPITRE XIX.

HISTOIRE D'ORIENT JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS.

1300—1453.

§ I. DE L'EMPIRE GREC ET DES TURCS OTTOMANS JUSQU'AUX CONQUÊTES DES MONGOLS SOUS TIMOUR-LENK.

1300—1402.

AUTEURS A CONSULTER : Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. de Saint-Martin et Brosset. De Hammer, *Histoire des Osmanes*, traduite en français par Dochez. Paris 1840, t. I.

Empereurs grecs : Andronicus II 1282—1332, et Michel IX 1295—1320. Andronicus III 1328—1341. Jean IV 1341—1391. (*Jean V*, *Cantacuzène* 1341—1355.) Manuel II 1391—1425.

Sultans des Turcs Ottomans : Osman 1288—1326. Urkhan 1326—1359. Murad I 1359—1389. Bajazed I, Ilderim 1389—1402.

1. L'histoire de l'Orient pendant un siècle et demi ne présente que la lutte désespérée de l'empire grec travaillé par une dissolution intérieure, contre les attaques des Turcs Ottomans, et ensuite l'accroissement rapide de la puissance de ce dernier peuple, destiné à succéder à la domination des Grecs sur l'est de l'Europe. L'empereur *Andronicus II* hâta la décadence de son empire en supprimant la flotte, dont l'entretien couteux lui semblait inutile depuis que l'alliance avec les Venitiens avait mis à sa disposition les forces navales de cette puissante république. Mais les Venitiens s'occupant de leurs propres affaires ne vinrent que rarement au secours de leur allié, et les côtes grecques étaient exposées aux descentes continuelles des Turcs. La *compagnie* des *Catalans* ne pouvant lutter contre l'armée d'Andronicus II, s'avança dans la Grèce, où elle avait été appelée par (1309) Gauthier de Brienne, duc d'Athènes et de Béotie. Des dissensions ayant éclaté entre ces troupes mercenaires et Gauthier, ce dernier périt dans une bataille ; les Catalans se rendirent maîtres du duché d'Athènes et y fondèrent une principauté, qui devint bientôt dépendante des rois (1323)

de Sicile, de la dynastie arragonaise. Les intrigues, qui se tramaient sans cesse à la cour de Constantinople, amenèrent des troubles, qui désolèrent l'empire pendant les dernières années du règne d'Andronicus II. Lorsque *Michel IV*, avec (1320) lequel l'empereur avait partagé le trône, mourut, son fils *Andronicus III*, jeune homme ambitieux et de mœurs corrompues, força son grand-père à lui céder toute la Thrace, à l'exception de Constantinople et de Thessalonique et à le faire couronner empereur. Bientôt cependant des hostilités éclatèrent de nouveau ; Andronicus III se ren- (1328) dit maître de Constantinople et s'empara du pouvoir. Andronicus II se retira dans un couvent, où il mourut (1332) quatre ans plus tard.

2. Les Turcs Ottomans profitèrent de ces circonstances pour étendre leur domination dans l'Asie-mineure. *Osman* attaqua les châteaux et les villes grecques dans la Bithynie (1317) et la Phrygie, et força les autres chefs turcs à reconnaître son autorité. Enfin il mit le siége devant *Brusa*, capitale de la Bithinie ; ne pouvant la prendre d'assaut, il construisit deux châteaux fortifiés, à peu de distance de la ville. Les Grecs la défendirent pendant dix ans et elle fut (1327) prise par *Urkhan*, fils d'Osman, quelques semaines avant la mort de son père. Urkhan y fixa sa résidence et continua la guerre contre les Grecs. Après avoir vaincu l'empereur Andronicus III, qui s'était rendu lui-même (1330) en Asie, il prit *Nicée* et conclut un armistice avec l'empereur. Huit ans après, la ville de *Nicomédie* tomba (1338) au pouvoir des Turcs, qui eurent dès lors à combattre contre les autres peuples musulmans de l'Asie-mineure, ce qui arrêta pendant quelque temps leurs conquêtes dans les provinces grecques. Urkhan s'occupa alors d'organiser son empire, en réglant l'administration et en basant son autorité sur l'armée et sur le corps des *Jannissaires* (*Jeni-Tscheri*, troupes nouvelles), qui en formait le noyau. Ce corps se composait exclusivement d'enfants chrétiens ravis à leurs parents et élevés dans l'Islamisme : le nombre des Jannissaires s'élevait à mille, qui furent toujours recrutés de la même manière. Ces troupes, qui n'avaient plus ni patrie, ni familles s'attachèrent exclusivement à leurs maîtres et devinrent un des principaux appuis du pouvoir absolu des sultans turcs. Les guerres civiles dans l'empire Grec donnèrent à Urkhan l'occasion d'y intervenir et de

porter ses armes pour la première fois au-delà du Bosphore. L'empereur *Jean Cantacuzéne* lui donna la main de sa fille *Théodora*, mais il eut bientôt à déplorer cette (1346) alliance dangereuse.

3. *Andronicus III*, après qu'il eut détrôné son grand-père, combattit d'abord avec courage contre les Turcs en Asie-mineure, mais ayant éprouvé une défaite il (1329) retourna en Europe. Son état maladif l'engagea bientôt à abandonner le commandement de l'armée, ainsi que l'administration de l'empire à son ami *Jean Cantacuzéne*, qui appartenait à une famille riche et influente, et qui se distingua dans la suite par ses talents, comme homme d'état et comme général. Une expédition, entreprise contre les Bulgares, échoua et les Génois s'emparèrent de l'île de Lesbos. La principauté d'Epire et d'Acarnanie, qui était restée indépendante depuis la prise de Constantinople par les croisés, fut de nouveau réunie aux domaines royaux, et les Serviens conclurent une paix avec les Grecs. A sa mort *Andronicus III* (1341) nomma Jean Cantacuzéne tuteur de ses deux fils, dont l'aîné *Jean IV* n'avait que neuf ans. Mais les intrigues de l'impératrice mère, Anne de Savoie, et du patriarche Jean de Constantinople forcèrent le régent à prendre lui-même le titre d'empereur, tout en déclarant qu'il gouvernerait au nom du jeune empereur Jean IV. Une guerre civile éclata, qui se termina par la prise de Constantinople par Jean Cantacu- (1346) zéne, et le mariage de sa fille Hélène avec Jean IV. Une alliance étroite avec Urkhan, sultan des Turcs, auquel il donna la main de sa seconde fille Théodora, assura à Jean Cantacuzene la possession du trône, sans qu'il fût à même pourtant d'empêcher les Turcs de faire des conquêtes en Europe. Jean IV ne voulant plus partager le pou- (1353) voir avec son beau-père, rechercha l'alliance des Serviens et des Bulgares. Mais il fut vaincu dans une bataille par Cantacuzéne, qui avait été secouru par Soliman, fils d'Urkhan envoyé par son père. Cantacuzéne donna le diadème à son fils Matthieu et Jean IV se refugia à Thessalonique. De là il entreprit une expédition contre Constantinople, accompagné d'une flotte génoise, et Cantacuzéne abdiqua et se retira dans un couvent, où il s'occupa à écrire l'histoire de son (1355) temps. *Soliman*, qui n'était plus retenu par l'alliance avec Cantacuzéne, se rendit maître de la ville de *Calli-* (1356) *poli* et se fixa ainsi en Europe. Il mourut il est vrai quelques

(1360) années après, et son père *Urkhan* le suivit dans la tombe, mais les Turcs ne quittèrent plus le sol de l'Europe, où ils allaient bientôt fixer le siége de leur empire.

4. *Jean IV*, dont l'autorité ne s'étendait que sur la Thrace, la Macédoine, l'Epire et une partie de la Grèce, tourna ses regards vers l'Occident pour y chercher du secours contre la puissance toujours croissante des Turcs. Il renoua les négociations avec le Saint-Siége, relativement à la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise catholique, et envoya son fils Manuel à Rome. Mais le pape Innocent VI ne put engager aucune puissance de l'Occident à faire une expédition contre les infidèles; d'un autre côté les républiques de Gênes et de Venise, qui, à cause de leur commerce, étaient plus particulièrement intéressées au maintien de l'empire grec, se faisaient une guerre acharnée. Jean IV, abandonné à ses propres ressources, ne fut donc pas en état de lutter contre *Murad I*, second fils d'Urkhan, lorsque celui-ci eut passé l'Hellespont et eut commencé ses conquêtes en Europe. Après (1361) la prise de plusieurs villes de la Thrace, *Andrinople*, seconde ville de l'empire grec, tomba au pouvoir des Turcs, qui portèrent leurs armes jusqu'au Balcan au nord, et prirent Philippople. Murad fixa sa résidence à Démotique et força l'empereur à lui payer un tribut annuel. Une armée chrétienne, commandée par les souverains de Servie, de Bosnie et de Walachie et par le roi Louis I de Hongrie, fut anéantie dans la sanglante bataille qu'elle livra à Murad sur les bords (1364) de la *Marizza*. L'empereur grec se rendit alors auprès du roi de Hongrie et de là à Rome, où il rentra dans (1369) le sein de l'Eglise catholique; mais les efforts des papes Urbain V et Grégoire XI, pour lui ménager les secours des princes chrétiens, échouèrent. Murad transféra sa (1376) résidence de Démotique à Andrinople, imposa un tribut annuel aux Bulgares et aux Serviens et étendit sa domination sur une grande partie de la Macédoine. Tournant ensuite ses armes contre les princes musulmans de Koniah (1386) (*Iconium*) en Asie-mineure, il força le sultan *Alaeddin*, de la dynastie des Caramaniens, à reconnaître son autorité. Une insurrection des Serviens et des Bosniens, qui avaient anéanti une armée turque de vingt mille hommes, rappela Murad en Europe. Il vainquit les ennemis, qui avaient été renforcés par des Bulgares et des Hongrois, (1389) dans la sanglante bataille de *Kossova*, et mourut d'une blessure qu'il y avait reçue.

5. *Bajazed I*, qui succéda à son père Murad, profita des guerres civiles de l'empire grec pour placer les empereurs de Constantinople sous sa dépendance. *Andronicus*, fils aîné de l'empereur Jean IV, s'étant révolté contre son père, celui-ci l'avait déclaré indigne du trône, qu'il partagea dès lors avec son second fils *Manuel*. Andronicus s'échappa de la prison où il avait été tenu enfermé avec son fils (1387) Jean, et prit Constantinople avec le secours des Turcs. L'empereur Jean et son fils Manuel, jetés à leur tour en prison, n'en sortirent que trois ans après et se refugièrent chez Bajazed, qui les reconduisit à Constantinople : un tribut annuel et le devoir d'envoyer des troupes à (1390) l'armée turque furent le prix auquel Jean IV racheta le trône. Lorsqu'il mourut un an après, son fils *Manuel II* (1391) quitta le camp turc et se rendit à Constantinople, décidé à reprendre son indépendance. Bajazed, qui était occupé à faire la guerre aux Caramaniens, envoya une armée pour assiéger Constantinople ; et quand il eut réuni sous son sceptre le royaume de Koniah, il prit le titre de Sultan et (1395) marcha lui-même contre Manuel. Cependant les conquêtes rapides de Bajazed I, qui lui ont valu le surnom d'*Ilderim*, c'est-à-dire l'Eclair, éveillèrent enfin les princes chrétiens de l'Occident. Une croisade fut prêchée en France, en Belgique et en Allemagne, et une armée s'assembla sous la conduite du duc *Jean de Nevers*, fils de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et du comte palatin *Rupert II* : des chevaliers teutoniques et de Saint-Jean la renforcèrent. Les croisés se réunirent à l'armée hongroise, commandée par le roi Sigismond et attaquèrent les Turcs près de (1396) *Nicopolis*. Mais l'ardeur des chevaliers, qui se jetèrent dans le combat sans attendre l'infanterie hongroise, fit perdre aux chrétiens la bataille, dans laquelle soixante mille Turcs avaient péri. Bajazed fit massacrer dix mille prisonniers chrétiens et exigea des sommes énormes pour la rançon des chevaliers captifs. La Servie et la Bulgarie furent réunies à l'empire ottoman et des hordes turques portèrent la dévastation jusque dans la Styrie. Manuel dut permettre la construction d'une mosquée à Constantinople et y reçut un *kadi* turc, pour juger les habitants musulmans de sa capitale. Pendant qu'il se rendait en Occident pour chercher du secours, l'empire ottoman fut ébranlé jusque dans ses bases par le grand conquérant mongol *Timour-lenk* ou Tamerlan.

§ II. DES MONGOLS, ET DES EMPIRES OTTOMANS ET GRECS, JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS.

1402—1453.

AUTEURS A CONSULTER : Les auteurs cités au §. précédent et d'Ohsson, *Histoire des Mongols.*

Empereurs grecs : Manuel II † 1425. Jean VI 1425—1448. Constantin IX 1448—1453.

Sultans turcs. Bajazed † 1402. Soliman 1402—1410. Musa 1410—1413. Mohamed I 1413—1421. Murad II 1421—1451. Mohamed II 1451—1481.

Souverain des Mongols. Timourlenk (Tamerlan) 1370—1405.

1. Lorsqu'au milieu du treizième siècle, à la mort de (1259) Mangou, petit-fils de Témoutchin, l'empire mongol fut partagé entre les descendants du grand conquérant, quatre monarchies indépendantes se formèrent. La *monarchie tartaro-chinoise*, qui s'étendait sur toute la Chine et la Tartarie jusqu'aux frontières de la Perse. *Coubilai*, frère de Mangou, devint le fondateur de cette dynastie, qui prit en Chine le nom de *Yuen* et qui régna sur ces vastes provinces pendant un siècle (1259—1368). Une révolution, qui plaça sur le trône une dynastie indigène, celle de *Ming*, mit alors fin à la domination des Mongols en Chine, et un nouvel empire mongol se forma dans les steppes de la Haute-Asie, l'empire des Kalka-Mongols. 2° La *monarchie perse* sous la domination de la dynastie mongole, qui descendait de *Houlagou*, autre frère de Mangou, et qui avait fait la conquête de la Perse et du khalifat de Bagdad. L'autorité de ces souverains mongols s'étendait encore sur la Syrie, l'Arménie et le royaume turc d'Iconium en Asie-mineure. Cette monarchie dura également pendant un siècle (1259—1355) et, déchirée par des guerres civiles, elle devint enfin la proie de Timour. Les Mongols de la Perse embrassèrent l'Islamisme et toute la civilisation musulmane, ils combattirent presque sans cesse contre les Mamelouks, maîtres de l'Egypte et de la Syrie, les Turcs de l'Asie-mineure, et les souverains mongols de Kaptschak, leurs voisins au nord. 3° *L'empire de Kaptschak*, fondé par *Barkaï*, frère de Batou, qui avait fait la conquête des pays entre le Volga et la Vistule. Cet empire s'étendait depuis le mer Noire, le Cau-

case, la mer Caspienne et le lac Aral au sud, jusqu'à la mer Blanche au nord, et depuis les frontières de la Pologne jusqu'aux steppes de la Haute-Asie. Les princes russes étaient soumis à l'autorité des souverains mongols, qui résidaient à *Ssaraï* sur le Volga, et qui avaient embrassé l'Islamisme : des guerres contre la monarchie mongole en Perse et contre les princes russes les occupèrent jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque à laquelle les Russes secouèrent le joug mongol, ce qui amena la dissolution de l'empire de Kaptschak. 4° *L'empire de Tchagataï*, ainsi nommé de Tchagataï, second fils de Témoutchin, qui s'étendait sur la Boucharie, le Tourkestan, Chowaresm et les pays voisins. Il devint important par le grand conquérant qui en sortit dans la seconde moitié du quatorzième siècle.

2. *Timour*, appelé aussi *Timour-Lenk* (1), c'est-à-dire *Timour-le-Boiteux*, parce qu'une blessure reçue dans une bataille l'avait privé de l'usage d'un bras et d'une jambe, descendait de la même souche que le célèbre Témoutchin : son père Tharagaï était *Noyan* ou gouverneur de *Kesch*, province de l'empire de Tchagataï. Des guerres contre les dynasties mongoles de Perse et de Chine, ainsi que des révoltes des gouverneurs des provinces, avaient affaibli la puissance des souverains de Tchagataï et favorisaient les projets ambitieux de Timour. Sa bravoure et ses talents militaires le firent remarquer de bonne heure, et firent rechercher son appui par les divers compétiteurs pour la couronne. Profitant de ces guerres civiles, et, ainsi que l'assurent ses biographes, désireux de rendre la paix à sa patrie, Ti- (1370) mour se saisit du pouvoir et fut reconnu comme souverain de Tchagataï par les chefs des tribus mongoles et les gouverneurs des provinces, qui lui donnèrent le titre de *Saheb-Kerem*, seigneur du temps (2). Il laissa cependant le titre de *Khan* à un descendant de Témoutchin et ne prit pour lui-même que celui de *Vizir*. Après avoir affermi son autorité, Timour commença la série de ses conquêtes qu'il (1376) étendit depuis le Bosphore et le Nil jusqu'au Gange et les

(1) C'est de ce nom dont on a forgé plus tard le mot *Tamerlan*, par lequel on désigne ordinairement ce conquérant.

(2) Il porta encore les titres de *Dchihanghir*, conquérant du monde et *Gourgan*, le grand loup.

frontières de la Chine, et depuis les steppes de la Russie et de la Haute-Asie jusqu'à la mer Indienne, marquant partout sa marche par la destruction des villes les plus florissantes et l'extermination de populations entières. La Perse, que désolèrent des désordres intérieurs, attira d'abord le con-
(1384) quérant mongol, qui soumit par ses armes les princes de *Hérat*, de *Schiras* et de *Sedschestan* : de là il pénétra dans le *Farsistan*, prit *Ispahan* et y fit massacrer
(1387) soixante-dix mille hommes. Une révolte du gouverneur de *Chovaresm* fut punie par la destruction entière de la capitale de ce pays et par une expédition contre le khan de *Kaptschak*, qui avait donné un asile au rebelle, et qui fut vaincu dans une sanglante bataille sur les bords du
(1391) Volga. La conquête de la Perse fut achevée dans une seconde expédition, et Timour en confia le gouverne-
(1392) ment à un de ses fils. Continuant sa marche vers l'ouest le prince mongol soumit la Mésopotamie, l'Arménie et la Géorgie, et il s'avançait vers l'Asie-mineure lorsqu'il fut rappelé par l'invasion du khan de Kaptschak dans son empire.

3. *Tuktamisch*, khan de Kaptschak, était parvenu jus-
(1395) qu'aux bords du *Terek*, lorsqu'il fut attaqué et vaincu par Timour. Il périt lui-même dans la bataille et le vainqueur pénétra jusque vers Moscou, en dévastant horriblement tout le midi de la Russie. Ssaraï, l'ancienne résidence des khans de Kaptschak, et Astrakhan furent détruites de fond en comble et un parent de Tuktamisch fut mis sur le trône de cet empire comme vassal de Timour. Revenu à *Kesch* et de là à *Samarcand*, le conquérant mongol embellit ces deux villes par d'immenses constructions, les peupla d'habitants, qu'il y amena en grand nombre de ses expéditions, y transplanta des savants et des artistes, fonda une espèce d'université et y fixa le centre du commerce de l'Orient. Après ces paisibles occupations Timour reprit les armes et les porta dans les Indes : tous les efforts de ses prédécesseurs, les khans de Tchagataï, pour soumettre à leur sceptre le royaume de *Delhi*, avaient échoué, et plusieurs armées mongoles avaient été anéanties par les Indiens, qui défendaient leur indépendance avec autant de courage que de succès. Pour venger ces défaites et, comme il le disait lui-
(1398) même, pour détruire l'idolâtrie, Timour passa l'Indus et pénétra jusqu'au Gange, en dévastant le pays et

en massacrant les habitants. Il prit et pilla Délhi et retourna à Samarcand sans avoir achevé la conquête des provinces septentrionales de l'Inde. Des troubles, survenus à Bagdad, dont les habitants ne supportaient qu'avec peine le joug mongol, engagèrent Timour à marcher une troisième fois vers l'ouest. Après avoir sévi contre la population chrétienne de la Géorgie il pénétra dans l'Asie-mineure pour (1400) punir le sultan Bajazed, qui avait donné un asile à plusieurs princes turcs, chassés de leurs états par les Mongols. La ville de Sivas ne put résister à Timour qui fit enterrer vifs tous les habitants chrétiens et mettre à mort Ertoghrul, fils de Bajazed. Sans attendre celui-ci, qui venait au secours de son fils, il entra dans la Syrie pour venger sur Barkok, sultan des mamelouks, la captivité d'un chef mongol. Vainqueur dans deux batailles sous les murs d'Alep et de Damas, Timour pilla et brûla ces deux villes et s'avança (1401) vers Bagdad. Cet ancien siége de l'Islamisme fut totalement renversé et plus de cent mille hommes périrent. Après cet acte barbare le vainqueur revint sur ses pas et defit Bajazed dans la grande bataille d'*Ancyra*, dans la- (1402) quelle le nombre des combattants s'élevait à près d'un million; Bajazed fut fait prisonnier et mourut quelque temps après; l'empereur de Constantinople promit de payer un tribut au souverain mongol. La mort enleva enfin ce conquérant de l'Asie au moment où il était arrivé sur les frontières (1405) de la Chine pour ajouter ce vaste empire aux immenses conquêtes, qu'il avait déjà faites. Son empire fut divisé, et des guerres, qui éclatèrent entre ses descendants, leur firent perdre la plupart des provinces que ses armes avaient soumises.

4. Les conquêtes de Timour avaient sauvé l'empire grec et brisé la puissance des Turcs Ottomans. Les fils de Bajazed se disputèrent le trône, après la mort de leur père (1403) et il éclata une guerre civile qui dura dix ans, jusqu'à ce que *Mahomet I* rétablit l'unité de l'empire après la mort de ses deux frères et rivaux, *Soliman I* et *Musa*, qui avaient l'un après l'autre porté le titre de Sultan. Cepen- (1413) dant l'empereur de Constantinople, Manuel II n'avait pas profité de ces troubles pour arracher aux Turcs quelques-unes des anciennes provinces grecques. Au lieu de se préparer à soutenir la lutte inévitable avec ces ennemis dangereux, il affaiblit les forces de son empire, en s'associant au pouvoir

son fils aîné, Jean V, et en investissant trois autres fils du gouvernement des principales provinces. Toutefois les guerres entre les Grecs et les Turcs ne recommencèrent pas sous le règne de Mahomet I, qui combattit sans cesse en Asie-mineure, où il rétablit sa domination jusqu'au Taurus. Son (1421) fils Murad II eut d'abord à combattre contre un usurpateur, qui se donna pour son oncle Mustapha, frère aîné de Mahomet et qui fut secondé par l'empereur grec. Mais l'ayant vaincu, il attaqua Constantinople avec une armée (1422) de deux cent mille hommes. La défense héroïque des habitants sauva la ville et força les Turcs à lever le siége. L'empereur Manuel mourut pendant qu'il négociait la paix, (1425) que son fils *Jean V* obtint du sultan moyennant la cession de toutes les villes grecques sur les bords de la mer Noire, et le paiement d'un tribut annuel. Murad II rendit alors tributaires les Serviens et prit d'assaut la ville de Thes- (1430) salonique, dont les habitants avaient expulsé le fils de Manuel pour se soumettre aux Venitiens. Une guerre contre la Hongrie ne tarda pas à éclater lorsque le roi de Servie, *George*, se fut mis en relation avec l'empereur *Albert II*, qui avait succédé à Sigismond sur le trône de Hongrie. Pour punir la défection de George qu'il considérait (1439) comme son vassal, Murad devasta la Servie, fit crêver les yeux au fils aîné du souverain de Bosnie et imposa un tribut à ce prince. Albert, qui marchait au secours de son allié, mourut et son armée se dispersa.

5. La Hongrie eut été livrée aux Turcs sans l'habileté et la bravoure de *Jean Hunyad*, noble Hongrois, qu'Albert avait (1440) nommé gouverneur des provinces menacées. *Belgrad*, attaquée par Murad, fut défendue avec tant de courage, que les Turcs durent abandonner le siége, et Hunyad vainquit plusieurs armées turques, qui avaient pénétré en même (1441) temps dans la Hongrie. Ces succès eurent un grand retentissement dans tout l'Occident, où les progrès des Turcs avaient fait naître de craintes sérieuses. Une armée de croisés s'assembla sous la conduite du cardinal *Julien Césarini*, et se réunit aux Hongrois et aux Serviens. *Hunyad*, qui les (1443) commandait, passa le Danube et, ayant anéanti plusieurs corps d'armée turcs, il vainquit le Sultan dans une bataille décisive qu'il lui livra près de *Cunovitza* dans le Balkan. Murad négocia et Wladislav V, roi de Pologne, qui venait de monter sur le trône de Hongrie, lui accorda

une trève pour dix ans, qu'il rompit immédiate- (1444)
ment après lorsqu'il apprit que le sultan Murad II avait abdiqué en faveur de son fils Mahomet II. Se mettant lui-même à la tête d'une armée, *Wladislav*, accompagné de Hunyad, passa le Balkan et attaqua les Turcs, que commandait Murad II, près de *Varna*. Mais l'armée chrétienne éprouva une défaite entière et Wladislav, ainsi que le cardinal Julien périrent. L'empereur grec *Jean V* ne prit que peu de part à cette guerre contre les Turcs, qui le menacèrent sans cesse dans sa capitale. S'étant rendu d'abord en Hongrie et de là en Italie, il avait adhéré à la réunion de l'Eglise (1439)
grecque à l'Eglise catholique opérée par le *concile de Ferrare;* mais l'opposition qu'il rencontra de la part du clergé schismatique, l'empêcha d'exécuter le traité qu'il avait conclu avec le pape Eugène IV. Après la bataille de Varna il accepta le traité de paix, que lui offrit le sultan Murad II, qui avait à combattre un nouvel ennemi.

6. *George*, le cadet des fils de Jean *Castriota*, seigneur d'Emathie en Epire, avait été emmené comme ôtage par le sultan Murad, lorsque celui-ci étendit sa domination sur ces contrées. Elevé dans l'Islamisme il gagna par sa bravoure la faveur du sultan, qui lui donna le surnom de *Scanderbeg*, c'est-à-dire *prince Alexandre*, et l'investit du gouvernement d'une province. Pendant la guerre contre les Hon- (1443)
grois Scanderbeg quitta l'armée turque, qu'il avait accompagnée, s'empara de la forteresse de *Croia*, et appela aux armes les seigneurs d'Epire. Il abandonna l'Islamisme et se déclara contre les Turcs; les Epirotes le reconnurent pour leur chef et il conclut une alliance avec Jean Hunyad, qui était devenu régent de Hongrie après la mort de Wladislav V. Murad II, qui n'avait pu soumettre l'Epire, assembla une armée formidable et gagna, après un combat qui dura trois jours, une sanglante bataille sur le *champ de* (1448)
merle aux frontières de la Servie et de la Bulgarie. L'armée hongroise, qui n'avait pas attendu l'arrivée de Scanderbeg fut entièrement défaite. L'empereur Jean V mourut dans la même année et le sultan Murad le suivit dans la tombe trois ans après. *Mahomet II*, son fils, reconnut d'abord (1451)
Constantin IX, fils de Jean, comme empereur de Constantinople, moyennant un tribut considérable, et conclut une trève pour trois ans avec les Hongrois. Cependant le nouveau sultan, décidé à anéantir les derniers restes de l'empire grec,

déclara la guerre à Constantin, et marcha avec une armée
(1452) considérable, contre Constantinople. La ville fut
prise d'assaut après une défense de dix mois. Le dernier
empereur grec périt en combattant vaillamment sur les
(1453) murs de sa capitale. L'empire d'Orient, qui avait
survécu à celui d'Occident, à peu près mille ans, fut ainsi
détruit et Constantinople devint la capitale de l'empire
turque, qui était venu remplacer l'ancien khalifat arabe. Le
centre de l'Islamisme fut transféré de l'Asie en Europe.

7. Mahomet II fit encore la conquête de toutes les provin-
ces européennes de l'empire grec, et anéantit l'indépen-
(1459) dance et la nationalité grecques. Après avoir réduit
la *Servie* en province turque, il mit fin à la principauté
grecque du *Peloponnèse*, où Démétrius et Thomas, qui
appartenaient à la famille des Paléologues, avaient con-
tinué à régner, après la prise de Constantinople. Toute la
(1460) Grèce fut conquise, et Mahomet tourna ses armes
contre *Scanderbeg* le vaillant prince d'Epire, qui avait
(1458) remporté une victoire brillante sur les Turcs et
les avait forcés à conclure avec lui une trève. S'étant rendu
en Italie, où il conclut une alliance avec le roi de Naples,
Scanderbeg, sur la sollicitation du pape Pie II, recom-
(1463) mença la guerre contre les Turcs. Il les vainquit
dans plusieurs batailles et défendit l'Albanie avec autant de
(1465) courage que de succès, contre Mahomet II, qui
l'attaqua avec une armée de cent mille hommes. Mais le
héros épirote mourut l'année suivante et l'Epire devint une
province de l'empire turque. La *Bosnie* avait eu le même
(1463) sort trois ans plus tôt et l'île de *Négroponte* (Eubœ)
(1470) tomba également au pouvoir des Turcs. *L'empire
grec de Trébisonde* ne put échapper aux armes victorieuses
de Mahomet II. Cet empire avait été fondé par *Alexis le Com-*
(1204) *nène* à l'époque de la prise de Constantinople par les
croisés (1), et s'étendait d'abord sur les côtes septentrionales
de l'Asie-mineure depuis le Phasis jusqu'à Héraclée. Les
empereurs de Trébisonde tour-à-tour dépendants des Turcs
d'Iconium, des Mongols et des Turcs Ottomans, se maintin-
rent par des guerres heureuses contre les Georgiens et
d'autres voisins belliqueux, pendant plus de deux siècles

(1) Voyez pag. 368.

et demi. Des troubles intérieurs, des disputes pour le trône et des guerres entre les souverains et les puissantes familles de la noblesse agitèrent souvent ce petit empire, dont l'histoire offre beaucoup d'analogie avec celle de l'empire de Constantinople, dont il ne fut pour ainsi dire que la faible image. Le conquérant Mongol Timour rendit l'empire de (1402) Trébisonde tributaire. Après sa mort les empereurs reprirent leur indépendance et la défendirent contre les attaques des Turcs Ottomans. Lorsque Mahomet II eut pris Constantinople un grand nombre de Grecs cherchèrent un asile à Trébisonde et l'empereur *Calo-Jean* acheta d'abord la paix des (1456) Turcs, en leur payant un tribut annuel. Cependant *David*, frère de Calo-Jean, chercha l'alliance des princes chrétiens et musulmans du Caucase, de Sinope et des autres pays voisins pour s'opposer aux progrès des Turcs. Mais attaqué par Mahomet II, il dut rendre la ville et fut amené pri- (1462) sonnier à Constantinople. L'empire de Trébisonde fut réuni à l'empire ottoman. Ces conquêtes mirent les Turcs en état de tourner leurs armes vers l'Occident, qui eut pour principal boulevard deux nations vaillantes, les Hongrois et les Polonais. Ce furent ces derniers surtout, qui eurent bientôt la noble mission de défendre le christianisme attaqué au cœur par son puissant ennemi, l'Islamisme, que les armes des croisés chrétiens avaient cessé de combattre sur son propre territoire.

CHAPITRE XX.

DES ÉTATS SLAVES, DE LA PRUSSE, DE LA POLOGNE ET DE LA RUSSIE DEPUIS LES CONQUÊTES DES MONGOLS JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

1200—1500.

§ I. LA LIVONIE ET LA PRUSSE SOUS LA DOMINATION DE L'ORDRE TEUTONIQUE.

1201—1511.

AUTEURS A CONSULTER : Napiersky, *Index Corporis historico-diplomatici Livoniæ, Lethoniæ et Curoniæ*. Riga 1835, 2 vol. fol. *Essai critique sur l'histoire de la Livonie*. Dorpat 1817. 8. Voigt. *Histoire de Prusse*. Koenigsberg 1827-40. 6 vol. 8. (en allemand). Du même, *Histoire de Marienbourg*. Koenigsberg 1824. 8. (en allemand).

1. Les pays situés sur les côtes méridionales et orientales de la Baltique, étaient, dès une époque très-reculée, habités par des peuples qui appartenaient à la race sarmate ou slave, mais qui reconnaissaient l'autorité des peuples germaniques, des Vandales et surtout des Goths. Après la destruction du grand empire Gothique par les Huns, ceux-ci étendirent leur domination sur ces contrées. Lors de la chute de la monarchie d'Attila, les habitants des pays depuis les bouches de la Vistule jusqu'au golfe de Finlande recouvrèrent leur indépendance. Aucun lien politique n'unissait entre elles les peuplades slaves de la Prusse, de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie; elles vivaient indépendantes les unes des autres sous le gouvernement de chefs indigènes et de grands-prêtres. L'influence politique de ces derniers, qui s'appelaient *Grive*, et leur éloignement des peuples chrétiens furent les principales causes de la longue durée du paganisme dans ces contrées et de l'opposition que rencontrèrent les premiers missionnaires, saint Adalbert et saint Bruno, qui furent mis à mort par les Prussiens idolâtres à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle. On ne con-

naît de l'histoire primitive de ces peuplades slaves, que les guerres qu'elles firent à leurs voisins les Polonais et les Russes; ces guerres durèrent, avec quelques interruptions, pendant deux siècles et devinrent un nouvel obstacle à la propagation du christianisme dans ces contrées. Les *Prussiens* défendirent leur indépendance contre les ducs de Pologne, qui renouvelèrent sans cesse leurs tentatives pour les soumettre à leur sceptre, et pour terminer ainsi les incursions toujours renouvelées de ces ennemis dans leurs états. Au commencement du treizième siècle, *Christian*, moine (1209) du couvent d'*Oliva*, fit de nouveaux efforts pour convertir les Prussiens. Il parvint enfin à gagner au christianisme deux chefs de tribus, et, ayant été sacré évêque de Prusse, il fit, avec le secours d'une armée de croisés, la conquête du pays de *Culm*. Mais expulsé de nouveau par les païens, (1221) Christian s'adressa à *Conrad*, duc de Masovie, et frère du roi Lesco I de Pologne et il lui proposa d'appeler à leur secours les chevaliers de l'Ordre teutonique. Un traité con- (1226) clu avec le grand-maître Hermann de Salza, céda à l'ordre toutes les conquêtes que celui-ci ferait dans la Prusse.

2. *Hermann von Balk*, accompagné de vingt-huit chevaliers et soutenu par de nombreux croisés, com- (1228) mença la conquête de la Prusse, qui ne fut entièrement achevée qu'après une guerre de trente ans. L'établissement d'un grand nombre de colons allemands et la fondation de plusieurs villes et de nombreux châteaux, consolidèrent la domination de l'ordre en Prusse : elle s'étendit bientôt aussi sur la Livonie, l'Esthonie et la Courlande. Tombés sous la dépendance des princes polonais de Polotzk, les habitants de ces pays restèrent païens jusqu'à l'arrivée de (1186) *Mainhard*, chanoine de Sigeberg en Holstein, qui devint le premier évêque de Livonie. Cependant les efforts de celui-ci restèrent sans succès et lorsqu'il mourut, (1196) son successeur *Berthold* fut chassé par les païens. *Berthold* revint à la tête d'une armée de croisés, mais il périt dans la première bataille contre les Livoniens. *Albert de* (1198) *Bohéme*, qui lui succéda comme évêque de Livonie, fonda alors l'ordre des *Frères de la milice du Christ*, appelés communément les *Porte-glaives*, à cause d'un glaive, qu'ils avaient ajouté à la croix qui ornait leur manteau. La ville de *Riga* devint la résidence de l'évêque, et bientôt la (1201) capitale du pays, qui fut considérée comme un fief de l'em-

pire allemand. Trente-six ans plus tard, l'ordre des Porte-
(1237) glaives se réunit à l'Ordre teutonique et la Livonie, la Courlande et l'Esthonie formèrent dès lors une province de la Prusse. Après une croisade entreprise contre les Prussiens par le roi Ottocar II de Bohême et plusieurs autres
(1255) princes chrétiens, croisade pendant laquelle la ville de Kœnigsberg fut fondée, une insurrection eut lieu contre la domination de l'Ordre teutonique; la guerre dura vingt-trois ans (1260—1283) et diminua beaucoup l'ancienne population slave. Le pays fut de plus en plus peuplé par des Allemands qui apportèrent leur civilisation et leur langue. Au
(1309) commencement du quatorzième siècle, les grands-maîtres de l'Ordre teutonique établirent leur résidence à *Marienbourg*, château situé sur les bords de la Vistule. Une période de prospérité commença dès lors pour la Prusse et dura pendant un siècle entier. Le pays se couvrit de villes et de villages, grâce à la sollicitude des grands-maîtres pour l'agriculture, qui devint florissante pendant la paix profonde, dont jouissait le pays. Danzig, Elbing, Kœnigsberg et plusieurs autres villes devinrent riches et puissantes par leur commerce et firent partie de la ligue hanséatique. Une sage économie, présidant à l'administration du pays, mit l'Ordre en état de lutter avec succès contre ses puissants voisins, les rois de Pologne et les Lithuaniens païens et guerriers. La Prusse agrandit successivement ses possessions par l'acquisition paisible de la Samogitie, de la Pomerelle et d'une partie de la marche de Brandenbourg.

3. A dater du commencement du quinzième siècle, plusieurs causes se réunirent pour amener la décadence de cette puissance de l'Ordre teutonique en Prusse. Ce fut d'abord la réunion de la Lithuanie au royaume de Pologne par la con-
(1386) version et le mariage du prince lithuanien *Jagellon* avec la princesse polonaise Hedvige; dès lors l'Ordre ne put plus lutter contre ce puissant voisin, qui voulut étendre sa domination sur la Prusse : ce fut ensuite la puissance toujours croissante des villes et de la noblesse et les efforts de ces deux états pour participer à l'administration, en profitant souvent des embarras financiers de l'Ordre, suite des guerres continuelles pour augmenter leurs droits politiques : enfin ce fut le relâchement de la discipline parmi les chevaliers, dont les mœurs se corrompirent et qui commencèrent à faire peser un gouvernement dur et arbitraire sur le pays. La

défaite de *Tannenberg* fut suivie de la *paix de* (1410)
Thorn, par laquelle l'Ordre céda la Samogitie au roi de Pologne Wladislav II. La noblesse et les villes forcèrent le grand-maître à nommer un *conseil suprême*, (1412) chargé de l'administration, et à adjoindre aux chevaliers vingt membres choisis parmi la noblesse, et vingt-huit pris parmi les bourgeois. A la suite de nouvelles guerres contre la ligue hanséatique, et contre les rois de Danemark et d'Angleterre, la noblesse et les villes formè- (1440) rent la *confédération prussienne*, dans le but de maintenir leurs priviléges, qui s'étaient de plus en plus augmentés. Il s'établit de véritables états-provinciaux, qui intervinrent dans la législation et qui votèrent les impôts. Les grands-maîtres s'étant refusés à reconnaître ces priviléges, une guerre civile éclata et elle dura treize ans. (1454) La confédération prussienne choisit le roi de Pologne pour protecteur et dans la seconde paix de Thorn, l'Ordre dut céder tout le midi du pays au roi de Pologne et (1466) recevoir de lui le reste, à titre de fief. Cette guerre avait ruiné la Prusse, qui ne se releva plus de son abaissement. Cinquante ans après *Albert de Brandenbourg*, grand-maître de l'Ordre, embrassa le protestantisme, épousa une (1515) princesse danoise et fit déclarer la Prusse *un fief héréditaire de la couronne de Pologne*. L'Ordre teutonique se maintint encore pendant quelque temps dans la possession de la Livonie, qui fut plus tard réunie à la Pologne. (1561)

§ II. DE LA POLOGNE JUSQU'AU RÈGNE DE SIGISMOND I.

1240—1507.

AUTEURS A CONSULTER : De Salignac, *Histoire générale de Pologne.*

Rois de Pologne : Boleslav V † 1279. Lesco II 1279—1289. (*Prémysl* 1295—1296) Wladislav IV, Loktiek, 1289—1333. Casimir III, *le Grand*, 1333—1370. Louis I, *le Grand*, 1370—1382. (*Guerre pour le trône* 1382—1385.) Hedvige *épouse Jagellon* ou Wladislav V 1385—1434. Wladislav VI 1434—1444. (*Interrègne* 1444—1447.) Casimir IV 1447—1492. Jean I Albert 1492—1501. Alexandre 1501—1506. *Sigismond I.*

1. La *Pologne*, envahie et dévastée par les Mongols, ne se releva que lentement après la retraite de ces barbares et *Boleslav V*, qui revint de la Hongrie où il avait été (1243)

chercher un asile, ne put rétablir l'unité politique du pays. Les ducs de la *Grande-Pologne*, de *Masovie* et de *Silésie* se rendirent indépendants et en combattant sans cesse entre eux, ils disputèrent le trône aux successeurs de Boleslav V,
(1279) qui ne laissa pas d'enfants. *Lesco II*, petit-fils du duc Conrad de Masovie, ne put mettre fin à ces guerres civiles, et son demi-frère et successeur *Wladislav IV Loktiek*
(1289) eut d'abord à combattre contre trois rivaux, le duc *Henri de Breslau*, le duc *Prémysl de Grande-Pologne* et le roi de Bohême *Wenceslav II*. Il finit par triompher
(1306) après la mort de ces deux derniers princes et réunit la *Grande-Pologne* à son royaume; par cette réunion le royaume de Pologne fut fondé, et Wladislav IV se fit solennellement couronner roi à Cracovie, avec le consente-
(1320) ment du pape Jean XXII : les ducs de Masovie et de Silésie ne se soumirent pourtant que pour la forme et continuèrent à exercer la pleine souveraineté dans leurs états. Une guerre contre l'Ordre teutonique en Prusse empêcha Wladislav d'achever la conquête de la Lithuanie et le força
(1325) même à conclure une alliance avec le prince païen de ce pays, pour défendre son royaume contre ce puissant Ordre. Il laissa le trône à son fils *Casimir III*, dont le long
(1333) règne fait époque dans l'histoire de la Pologne, et qui mérita le surnom de *Grand* par sa sollicitude pour l'organisation intérieure et pour la prospérité du royaume. Il rétablit son autorité sur la *Masovie*, réunit la *Russie-rouge* à ses états, fit la conquête de la *Volhynie* et de la *Podolie*, provinces de la Lithuanie, et repoussa les attaques des Mongols de l'empire de Kaptschak. Moins heureux dans la guerre contre l'Ordre teutonique, guerre que son père avait com-
(1343) mencée, il dut conclure la *paix de Kalisch*, par laquelle il abandonna ses prétentions sur la Pomerelle et le pays de Culm. Il ne put empêcher non plus la séparation
(1355) définitive de la *Silésie* du royaume de Pologne, lorsque l'empereur Charles IV réunit ce pays aux vastes états de la maison de Luxembourg. Ces guerres laissèrent pourtant à Casimir III le temps de s'occuper des affaires
(1347) intérieures de son royaume. Il recueillit et publia le premier code de lois écrites, organisa un tribunal suprême à Cracovie et favorisa l'industrie et l'agriculture. La protection qu'il accorda aux cultivateurs en les dispensant de la juridiction des seigneurs, lui valut le surnom de *Roi des*

paysans. Cependant l'établissement d'un grand nombre de Juifs, qui surent bientôt accaparer exclusivement le commerce, et qui obtinrent de grands priviléges, arrêta le développement de l'industrie et exerça une influence fâcheuse sur l'agriculture, parce que les paysans furent appauvris par les spéculations usuraires des juifs. Ce fut là encore la principale cause, qui empêcha la formation d'une classe moyenne ou bourgeoise, ou, en d'autres termes, d'un *tiers-état*, qui eut pu balancer la trop grande puissance de la noblesse.

2. Casimir IV ne laissa que deux filles mineures, *Anne* et *Hedvige*, et nomma, avec le consentement de la noblesse, son neveu *Louis I*, roi de Hongrie, son successeur (1370) sur le trône. La descendance mâle de *Piaste* s'éteignit ainsi en Pologne. De graves désordres éclatèrent dans ce pays pendant les nombreuses absences de *Louis I*, qui résidait en Hongrie, et avait abandonné le gouvernement à sa mère Elisabeth, sœur de Casimir-le-Grand. Lorsqu'il mourut la noblesse polonaise refusa de reconnaître (1382) son gendre *Sigismond de Luxembourg*, qui avait épousé sa fille Marie; une guerre civile déchira le pays jusqu'à ce que l'on donnât la couronne à *Hedvige*, la plus jeune (1385) des filles de Casimir. En donnant sa main à *Jagellon* (Jagiel ou Jagal) prince de Lithuanie, Hedvige décida du sort de la Pologne qui parvint ainsi à un haut degré d'étendue et de puissance. *Jagellon* embrassa le christianisme et prit le nom de *Wladislav V*; il devint le fondateur d'une (1386) dynastie, qui porta son nom, et réunit à la Pologne des provinces qui étaient plus étendues que celles dont se composait ce royaume. Les Lithuaniens se convertirent au christianisme et *l'université de Cracovie*, fondée par (1400) Hedvige, contribua à civiliser le peuple. Wladislav V força les princes de *Moldavie* et de *Walachie* à reconnaître son autorité et remporta sur l'Ordre teutonique la brillante victoire de Tannenberg, que suivit la cession de la *Samogitie* au vainqueur. Pour assurer le trône à son fils, (1411) Wladislav accorda d'immenses priviléges à la noblesse de Pologne et affaiblit ainsi le pouvoir royal; il re- (1430) connut aux seigneurs le droit d'élire le souverain et, d'une monarchie héréditaire qu'elle avait été jusqu'alors, la Pologne devint une monarchie élective. La minorité de *Wladislav VI*, qui n'avait que dix ans à la mort de son (1434)

père, ajouta encore à l'influence de la noblesse, qui gouverna le royaume au nom du prince mineur. Après la mort d'*Albert II d'Autriche*, Wladislav VI monta sur le
(1440) trône de Hongrie et s'occupa presqu'exclusivement des affaires de ce pays, qui était menacé par le sultan *Murad II*. Se mettant lui-même à la tête d'une armée, il marcha contre les Turcs et périt dans la sanglante *bataille de*
(1444) *Varna* (1).

3. La noblesse offrit la couronne à *Casimir IV*, frère de Wladislav VI, et prince de Lithuanie; et celui-ci l'accepta
(1447) après une longue hésitation, à cause de la trop grande puissance des seigneurs. Il fut obligé de confirmer les priviléges de la noblesse et ne put rien faire sans la consulter dans les diètes générales, qui s'assemblèrent souvent. Ces assemblées fréquentes portèrent cependant bientôt la noblesse à y envoyer des *députés* (nuntii), choisis parmi elle et chargés de la représenter. Les prélats et tous les hauts fonctionnaires civils, ainsi que les conseillers du roi, qui tous sans exception appartenaient à la noblesse de premier ordre, continuèrent à siéger à côté des députés; ils occupèrent le rang supérieur à celui de ces derniers, et s'appelèrent *sénateurs*. La Pologne devint ainsi une monarchie aristocratique. *Casimir IV* anéantit la puissance de l'Ordre teutonique, en acceptant l'hommage des villes de la *confédération prussienne* et réunit à la Pologne une partie de la Prusse, en donnant l'autre à titre de fief au grand-maître de l'Ordre. Il prit alors une part active aux guerres, qui déchirèrent les deux royaumes voisins, la Bohême et la Hongrie, où des seigneurs puissants avaient été élevés au trône par la noblesse, qui ne voulait pas des prétentions de la maison de Habsbourg. Wladislav, fils
(1471) aîné de Casimir, monta sur le trône de Bohême et
(1490) de Hongrie par l'élection des grands seigneurs de ces deux royaumes. Mais, après la mort de son père, les Polonais jaloux de leur indépendance donnèrent la cou-
(1492) ronne à son frère *Jean Albert*, qui fut reconnu par Wladislav. Celui-ci ne fit pas non plus d'opposition, lorsque, après la mort de Jean Albert, ses deux frères *Alexandre* et *Sigismond*, lui succédèrent l'un après l'autre

(1) Voyez pag. 477.

sur le trône de Pologne. Ce pays forma ainsi, à la (1507) fin du moyen âge, un des royaumes les plus étendus et les plus puissants de l'est de l'Europe et exerça une influence prépondérante sur les affaires de tous les états voisins, la Russie, la Suède, la Hongrie et la Bohême. Son plus beau titre de gloire fut cependant la part que prirent les Polonais à la défense de la chrétienté contre les attaques des Turcs Ottomans, qui ne trouvèrent qu'une faible résistance dans les autres états chrétiens, divisés et affaiblis par l'hérésie d'une part, et par la rivalité des souverains, de l'autre. Un grand empire slave se forma encore à l'est de la Pologne, mais à peine soustrait au joug des Mongols et livré au schisme, il resta sans importance pour le développement de la civilisation européenne.

§ III. DE LA RUSSIE DEPUIS L'INVASION DES MONGOLS JUSQU'A LA MORT DE JVAN III, LE GRAND.

1224—1505.

AUTEURS A CONSULTER : Karamsin, *Histoire de Russie*. Ustralow, *Abrége de l'histoire de Russie*, traduit en allemand, Riga 1841.

Grands princes de Russie : Jaroslav II 1212—1246. Swatoslav III 1246—1248. Michail 1248. Andréï 1248—1252. Alexandre I Nevsky 1252—1263. Jaroslav III 1263—1272. Wasilii I 1272—1276. (Guerres civiles 1277—1328.) Jvan I, *grand-prince de Moscou*, 1328—1340. Siméon 1340—1353. Jvan II 1353-1359. Dimitrii III 1359—1362. Dimitrii IV 1362—1389. Wassilii I 1389—1425. Wassilii II 1425—1462. Jvan III, *le Grand*, 1462—1505.

1. La division politique de la Russie avait livré ce pays aux Mongols qui, peu d'années après la bataille donnée sur la Kalka, le soumirent à leur domination. Les khans (1224) des Mongols investirent dès lors les princes russes, qui devinrent tributaires d'eux et qui ne purent souvent obtenir cette investiture qu'en se soumettant à toutes les exigences de leurs maîtres barbares. Les dissensions continuelles entre les princes russes, dont plusieurs s'abaissèrent aux plus basses flatteries envers les khans mongols, pour obtenir d'eux le titre de *grand-prince*, et avec lui une espèce de suprématie sur les autres, augmentèrent encore les maux dont la Russie fut accablée pendant toute cette période. Déchiré par des guerres civiles, épuisé par le tribut dont les Mongols le

frappèrent et abandonné au schisme, ce pays ne commença à sortir de la barbarie dans laquelle il était plongé, que vers le commencement du seizième siècle. La Russie devint à la fin du treizième siècle une province de l'empire mongol de *Kaptschak*, les khans résidaient à Ssaraï sur les bords du Wolga. La *principauté de Kiev* lutta cependant avec plus de succès contre les Mongols, et une partie des contrées qu'elle embrassait fut délivrée de leur domination, grâce au secours que prêtèrent aux princes de Kiev les rois de Pologne et de Hongrie. Plus tard la Galicie fut réunie à la Pologne, et la Walachie ainsi que la Moldavie devinrent indépendantes. Les habitants de ces pays restèrent unis à l'Eglise catholique de-
(1246) puis que *Danilo*, prince de Kiev, eut abandonné le schisme et eut été sacré roi du midi de la Russie par un légat du pape Innocent IV.

2. *Jaroslav II*, prince de Wladimir, qui, l'un des premiers s'était soumis au khan des Mongols, reçut de lui le
(1243) titre de *grand-prince* de toute la Russie. Mais ni lui ni ses successeurs immédiats ne purent faire respecter leur autorité par les autres princes russes. *Alexandre I*
(1252) *Nevsky* combattit avec succès contre les Lithuaniens et l'Ordre teutonique, expulsa les Suédois de la Finlande et maintint son autorité sur la ville de Novgorod; mais il dut soumettre son peuple à un recensement général, ordonné par les Mongols pour régulariser le tribut. Après la mort de ses deux frères *Jaroslav III* et *Wasilii I*, qui lui succédèrent l'un après l'autre et qui portèrent tous les deux le titre de grands-ducs, des guerres éclatèrent entre les fils d'Alexandre I et livrèrent la Russie de nouveau aux dévastations des Mongols, qui intervinrent comme arbitres entre les princes rivaux. Ces guerres eurent pour résultat d'anéantir la puissance des princes de *Wladimir*, qui jusqu'alors avaient été à la tête des autres princes russes, et d'élever celle des souverains de *Moscou*, qui peu à peu parvinrent à étendre leur domination sur les princes leurs voisins et à devenir ainsi les fondateurs de l'empire russe. La principauté de Moscou, peu étendue dans le principe, acquit de l'importance, lorsqu'au commencement du quatorzième siècle, les princes moscovites s'efforcèrent de gagner la protection et l'amitié des khans mongols par de riches présents, par une basse flatterie et par une obéissance aveugle à leurs ordres. Ce fut par ces moyens que *Jurii II*, prince de Moscou,

sut obtenir du khan le titre de *Grand-prince* et la (1316) main de sa sœur. Avec le secours des Mongols il vainquit son rival le prince de Twer et de Wladimir et combattit avec succès contre les Suédois. Jurii II ayant péri par la main d'un rival, son frère *Ivan I* lui succéda.

3. « Aucun des princes russes ne sut si bien plier sous la volonté du khan Usbeck qu'*Ivan I*. Plusieurs fois il se rendit à la cour de son maître mongol, lui apportant de l'argent et lui présentant ses enfants, comme ses sujets les plus soumis; il combattit sans cesse contre Alexandre prince de Twer, qui avait encouru la disgrâce du khan. Profitant de la faveur d'Usbeck, dont il contentait toutes les exigeances, Ivan gouverna son pays avec une autorité absolue, s'appela *Grand-prince de toute la Russie*, soumit les autres princes en les menaçant de la colère du khan et envoya ses *Bojares* pour lever dans leurs pays le tribut, que les Mongols leur avaient imposé (1). » Ivan se servit encore d'un autre moyen pour affermir sa suprématie sur les autres princes russes. Il persuada au *Primat* de l'Eglise grecque en Russie, qui avait d'abord résidé à Kiew et qui de là avait transféré son siége à Wladimir, de venir s'établir à Moscou. L'asservissement de l'Eglise russe fut ainsi achevé et les primats devinrent des instruments dans la main des Grands-princes; sans jamais oser s'opposer aux actes tyranniques de ceux-ci, ils furent toujours prêts à appuyer leur ambition par les armes spirituelles, dont ils ne se servirent que sur les ordres de leurs souverains. Ivan I laissa à son fils *Siméon I* un pou- (1340) voir bien consolidé et celui-ci l'augmenta encore en suivant la même politique que son père à l'égard des khans mongols, qu'il sut endormir par des flatteries et une grande soumission. Les guerres civiles cessèrent en Russie et Siméon maintint les autres princes russes dans la dépendance. Il imposa un tribut élevé aux habitants de Novgorod et conclut un armistice avec Magnus, roi de Suède. La dissolution intérieure de l'empire mongol de Kaptschack commença au milieu du quatorzième siècle et les Russes essayèrent alors de se délivrer du joug de ces barbares; mais ils ne réussirent pas, à cause de la désunion qui régnait parmi leurs prin-

(1) Tel est le jugement, que porte sur Ivan I un auteur russe, Mr Ustraelow, *Aperçu de l'histoire de la Russie*, traduction allemande, pag. 52.

(1359) ces. Après la mort d'*Ivan II*, qui avait succédé à son père Siméon, comme *Grand-prince* de Russie, *Dimitrii III*, prince de Susdal, obtint d'abord du khan de Ssaraï, le titre de Grand-prince et se maintint contre *Dimitrii IV*, fils d'Ivan II. Cependant ce dernier, secouru par le khan de Kasan, vainquit son rival et se réconcilia (1362) avec lui.

4. Le refus de Dimitrii IV de payer le tribut annuel fut suivi d'une attaque de *Mamaï*, khan de la horde mongole établie sur le Don, mais les Mongols éprouvèrent une défaite (1380) complète, dans la bataille que Dimitrii leur livra sur *la plaine de Kulikov* dans la province de Tula. Cependant *Tuktamisch*, khan de Ssaraï, qui, après la mort de Mamaï, soumit de nouveau la horde du Don à son sceptre, força (1383) Dimitrii IV à lui payer l'ancien tribut. A peine son fils *Wasilii II* fut-il monté sur le trône de Moscou, que *Timour* attaqua l'empire de Kaptschak; après avoir vaincu le khan Tuktamisch sur les rives de la mer Caspienne, il (1395) pénétra en Russie, mettant tout à feu et à sang, et parvint jusqu'à une journée de Moscou. Rappelé pour d'autres conquêtes, Timour abandonna la continuation de la guerre à son général *Jedigeï*. Moscou assiégée par lui fut délivrée à l'aide d'une somme d'argent par laquelle Wasilii (1408) acheta la retraite des ennemis. Les guerres civiles entre les princes russes recommencèrent après la mort de (1425) Wasilii II et durèrent pendant tout le règne de son fils *Wasilii III*. Novgorod se rendit indépendant de l'autorité du Grand-prince, et Wladislav I, roi de Pologne, étendit sa domination sur plusieurs provinces russes, limitrophes de son royaume. L'événement le plus important qui s'accomplit en Russie vers le milieu du quinzième siècle fut l'entière séparation de l'Eglise russe du patriarche grec de Constantinople. L'empereur grec Jean V, le patriarche de Constantinople et un grand nombre d'évêques grecs se rendirent au *concile* (1439) *de Ferrare*, assemblé par le pape Eugène IV, et signèrent à *Florence*, où le concile avait été transféré, l'acte d'*union de l'Eglise grecque à l'Eglise catholique*. Le primat de Russie, *Isidore*, archevêque de Moscou, s'y était rendu aussi et avait signé cet acte. Revenu à Moscou il fut chassé par le Grand-prince *Wasilii III*, qui craignait de perdre ainsi la suprématie, que ses prédécesseurs s'étaient arrogée sur l'Eglise de leur empire. Bientôt après, le Grand-prince de Mos-

cou obtint du patriarche grec de Constantinople, que les évêques russes pussent procéder à l'installation de leur primat sans demander son autorisation. (1455)

5. *Ivan III*, *le Grand*, fils et successeur de Wasilii III, conquit enfin l'indépendance politique de la Russie. Profitant d'une guerre, qui avait éclaté entre les différentes hordes mongoles, il attaqua et soumit d'abord le khan (1469) mongol de Kasan auquel il imposa un tribut annuel. Il renversa ensuite l'empire de Kaptschak et anéantit toute la horde mongole qui était établie sur les rives du Volga. Ivan mit en même temps fin aux différents états russes, (1501) qui avaient jusqu'alors maintenu une certaine indépendance, et, après la prise de *Norgorod* et de *Pskof*, les deux villes les plus puissantes du nord de la Russie, il prit le titre d'*Autocrate* (Czar) *de tous les Russes*. La ville de (1489) Moscou fut embellie par beaucoup de constructions et s'éleva au-dessus des autres villes de l'empire. Cependant les traces de la longue domination des Mongols sur la Russie ne s'effacèrent que lentement, et la civilisation européenne n'y pénétra que dans le dix-septième siècle, où une nouvelle période commença pour cet empire avec le règne de *Pierre-le-Grand*.

CHAPITRE XXI.

DES ROYAUMES SCANDINAVES ET DU DANEMARK JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

1100—1500.

§ I. DU ROYAUME DE DANEMARK JUSQU'A L'UNION DE CALMAR.

1100—1397.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Suhm et Mallet. Dahlmann, *Histoire de Danemark*, t. I, Hambourg 1840. 8. (en allemand).

Rois de Danemark : Niels † 1134. Eric II 1134—1137. Éric III 1137—1147. Swen IV 1147—1157 (Canut III 1147—1151). Waldemar I, *le Grand*, 1157—1182. Canut IV 1182—1202. Waldemar II 1202—1241. Eric IV 1241—1252. Christophe I 1252—1259. Eric V 1259—1286. Eric VI 1286—1319. Christophe II 1319—1333. (Waldemar III 1326—1330.) *Interrègne* 1333—1340. Waldemar IV 1340—1375. Olav 1375—1387. *Marguerite.*

1. Le Danemark, converti au christianisme au commencement du onzième siècle, reçut une organisation hiérarchique vers la fin du même siècle sous les règnes de *Swen III* et de ses cinq fils, qui lui succédèrent l'un après l'autre sur le trône (1). *Harald III* mourut quatre ans après son père, et son frère *Saint Canut II* hérita de son royaume. Ce dernier orna le trône par ses vertus, et mérita bien de son pays par la construction d'un grand nombre d'églises. Il éleva les prélats au premier rang parmi les dignitaires de la nation et accorda au clergé le privilége de l'immunité. Un projet conçu par lui, de conquérir l'Angleterre échoua à la suite d'une révolte dans l'armée, qu'il avait assemblée ; le roi s'apprêtait à punir sévèrement les rebelles lorsqu'il fut (1086) mis à mort. Les Danois exclurent du trône *Charles*,

(1) Swen devint le fondateur de la *dynastie des Estrithides*, qui occupa le trône de Danemark pendant trois siècles et demi (1047—1387). Voyez les noms des premiers souverains de cette dynastie, pag. 261, note 2.

fils de Canut, qui devint plus tard comte de Flandre, et donnèrent la couronne à *Olav III*, frère du roi défunt. Une terrible famine, qui dura plusieurs années, désola le Danemark pendant le règne de ce prince. *Eric III*, son frère et successeur, envoya un corps de quinze (1095) cents hommes pour prendre part à la première croisade et entreprit lui-même un pélerinage à Jérusalem ; il mourut à l'île de Chypre avant de parvenir dans la Terre-Sainte. *Niels* (Nicolas), le plus jeune des fils de Swen III, (1103) et qui succéda à ses frères, eut d'abord à combattre contre son neveu Henri, souverain des Wendes et des Obotrites dans le Holstein et le Mecklenbourg. Une guerre (1131) civile éclata lorsque *Magnus*, fils aîné de Niels, eut tué son cousin Canut, qui était devenu roi des Obotrites à la mort de Henri ; cette guerre continua après la mort du (1134) roi. Le peuple élut le plus jeune de ses fils, *Eric II*, qui vainquit ses deux frères et se maintint sur le trône. Cependant, après la mort de ce prince la guerre pour le trône recommença de nouveau et désola le Danemark (1137) pendant vingt ans. Les rivaux, qui se disputaient le pouvoir, s'adressèrent à l'empereur Frédéric I Barberousse, et le Danemark tomba ainsi sous la dépendance de l'empire allemand.

2. *Waldemar I*, le Grand, rétablit enfin l'ordre intérieur et reçut l'investiture de son royaume des mains de (1157) l'empereur Frédéric I. Allié à son puissant voisin, Henri-le-Lion, duc de Saxe, il combattit les Slaves dans le Mecklenbourg et la Poméranie et travailla à la conversion de la population païenne de ce dernier pays. Il partagea le trône avec son fils *Canut IV*, qui lui succéda après sa mort et qui fut reconnu comme roi par la *noblesse da-* (1182) *noise* dont les prérogatives avaient été augmentées pendant les guerres civiles, aux dépens de la classe des petits propriétaires ; ces derniers formèrent dès lors une espèce de classe moyenne sous le nom de *paysans libres*. Canut IV soumit à son sceptre une partie de la Poméranie sur les côtes de la Baltique et prit le titre de *roi des Wendes*. Son frère *Waldemar II*, le Victorieux, continua ses (1202) conquêtes, imposa un tribut aux Prussiens et au duc de Pomerelle, conquit l'Esthonie, et fonda la ville de *Reval*. Mais il perdit la souveraineté sur le Holstein et le Mecklenbourg et les chevaliers de l'ordre des Porte-Glaive s'em-

parèrent de toute l'Esthonie. Il mourut après un règne de
(1241) trente-neuf ans, qu'il avait presque toujours passé sous les armes. La période de prospérité et de puissance du royaume de Danemark, qui avait commencé avec le règne de Waldemar I, et qui avait duré pendant près d'un siècle, finit à la mort de Waldemar II. Des guerres civiles commencèrent et plus d'un souverain parvint au trône par le meurtre de celui qui l'occupait avant lui. Des impôts arbitraires et onéreux imposés au peuple, et la rivalité des paysans libres et de la noblesse amenèrent une série de révoltes et de désordres. Le duché de Schlesvig, qui comprenait toute la partie méridionale du Jutland, devint un fief héréditaire
(1254) de la couronne de Danemark et resta à une branche collatérale de la famille régnante; les ducs de Schlesvig essayèrent parfois de s'emparer de la couronne de Danemark. Ces désordres intérieurs donnèrent lieu à la formation des *états du royaume*, qui se composaient du haut clergé, de la noblesse, des députés des villes et des paysans libres, et qui intervenaient dans le gouvernement. Les états parvinrent bientôt à consigner leurs droits dans une espèce de *charte*, sur laquelle les souverains furent forcés de prêter serment lors de leur avénement au trône. Le plus ancien document de ce genre est la charte, que les états firent jurer par le
(1320) roi *Christophe II*.

3. Les désordres du royaume de Danemark parvinrent à leur comble, lorsque les états, après avoir déposé
(1326) Christophe II, eurent donné la couronne à Waldemar duc de Schlesvig, âgé de douze ans. *Gerard*, comte de Holstein, oncle et tuteur du jeune roi, gouverna le royaume et se rendit odieux par la faveur qu'il accorda aux étrangers, surtout aux Allemands. Des révoltes éclatè-
(1330) rent partout et Waldemar fut enfin forcé de renoncer à la couronne. *Christophe* et son fils *Eric* reprirent le titre de rois, mais ils durent céder plus de la moitié du royaume au puissant comte de Holstein. Christophe mourut
(1332) peu de temps après et le Danemark fut divisé entre les comtes Gérard et Jean de Holstein, le duc Waldemar de Schlesvig et Magnus roi de Suède et de Norvège. Cependant *Waldemar IV*, fils de Christophe, et qui avait trouvé un asile et du secours chez l'empereur Louis IV, reconquit
(1340) le trône paternel et réunit de nouveau toutes les provinces danoises sous son sceptre. Les guerres contre les

seigneurs danois, qui, s'étant rendus indépendants durant les désordres intérieurs, avaient refusé d'obéir au roi, ainsi que contre les comtes de Holstein et de Mecklenbourg et le roi Magnus de Suède, durèrent presque sans interruption pendant le long règne de Waldemar IV. Lorsque la ligue hanséatique se fut réunie aux ennemis du Dane- (1368) mark, Waldemar fut vaincu et forcé de quitter le royaume, où il ne rentra que quatre ans après. La descendance mâle de la famille des Esthritides s'éteignit à la mort (1375) de ce prince, et les Danois reconnurent comme son successeur son petit-fils *Olav*, pour lequel gouverna sa mère *Marguerite*, fille cadette de Waldemar IV. Après la mort de son fils, cette princesse fut élue par les états du Dane- (1387) mark *régente et tutrice du royaume*, et dix ans plus tard, elle parvint à placer par l'*union de Calmar*, les trois (1397) royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège sous un même sceptre.

§ II. DE LA NORVÈGE JUSQU'A LA RÉUNION DE CE PAYS A LA SUÈDE.

1087—1319.

AUTEUR A CONSULTER : Torfæus, *Historia Norvegiæ*.

Rois de Norvège : Magnus III 1087—1103. *Ses trois fils règnent ensemble* : Eystein 1103—1122. Sigurd I 1103—1130. Olav IV 1103—1116. Magnus IV 1130—1135. (Harald IV 1130—1136.) *Guerre pour le trône* 1135—1162. Magnus VI 1162—1184. *Nouvelle guerre pour le trône* 1162—1240. Hakon V 1240—1262 et Hakon VI 1240—1257. Magnus VI 1262—1280. Eric II 1280—1299. Hakon VII 1299—1319.

1. Le roi *Olav III* avait donné à la Norvège une organisation politique complète et mérita bien de ce royaume par les mesures qu'il prit pour adoucir les mœurs encore barbares du peuple (1). Son fils *Magnus III* re- (1087) commença la guerre contre l'Angleterre; maître des Orcades et des Hébrides il aborda en Irlande, pour soumettre ce pays à son sceptre; mais il périt dans un combat que lui livrèrent les chefs irlandais. Ses trois fils *Eystein*, (1103)

(1) Voyez pag. 263

Sigurd I et *Olav IV* lui succédèrent et régnèrent d'abord ensemble. Sigurd entreprit une croisade dans la Terre-Sainte et aida Baudouin I, roi de Jérusalem, à prendre la ville de
(1110) Sidon (1). A son retour et, après la mort de ses deux frères, il donna des lois salutaires pour faire observer les préceptes de l'Evangile, et fit diviser le pays en diocèses.
(1130) Après sa mort une série de guerres pour le trône désola la Norvège pendant plus d'un siècle. Plus d'une fois le pays fut divisé en plusieurs états indépendants, mais les guerres entre les princes n'en continuèrent pas moins. L'intervention des souverains-pontifes, qui envoyèrent à diverses reprises des légats en Norvège, ne put y rétablir la paix
(1198) intérieure, et Innocent III frappa en vain le tyran *Swerrer*, qui avait usurpé le trône, de l'excommunication. Les troubles qui avaient amené la décadence morale et matérielle de la Norvège, ne cessèrent que vers le milieu du treizième siècle, lorsque *Hakon V* eut vaincu ses rivaux après une guerre de vingt-trois ans (1217—1340) et eut
(1240) partagé le trône avec son fils *Hakon VI*.

2. Hakon V et son fils essayèrent de relever la Norvège de l'état d'abaissement et de misère, dans lequel ce pays se trouvait à la suite des longues guerres qu'il avait supportées.
(1250) Ils conclurent une alliance avec la ligue hanséatique, à laquelle ils accordèrent d'importants priviléges commerciaux, et opérèrent la réunion définitive à la Norvège de
(1262) l'Islande et du Groenland. Après la mort de son fils aîné, le roi Hakon partagea le trône avec son second fils *Magnus VII*, qui lui succéda et porta le surnom de *Législateur* (Lagabaetter) à cause des nombreuses améliorations qu'il introduisit dans l'ancienne législation. Magnus VII ac-
(1273) corda aux états le droit d'élire le souverain, tout en restreignant le choix aux membres de la famille régnante : il accorda au clergé le privilége de l'immunité et lui garantit la liberté d'élection aux dignités ecclésiastiques. Les seigneurs laïcs, appelés *barons* et *chevaliers*, reçurent également des priviléges plus étendus et les *paysans libres* conservèrent le droit d'envoyer des députés à l'assemblée générale, qui prit le nom de *Storthing*. Les priviléges de la ligue hanséatique furent encore augmentés, et des com-

(1) Voyez pag. 320.

merçants allemands établirent des comptoirs dans les principales villes du pays, à Christiania, Bergen, Drontheim. Le roi Magnus céda la possession des Hébrides à Alexandre I, roi d'Ecosse, moyennant le payement d'une somme annuelle; ayant éprouvé une défaite en marchant contre les Finnois, qui avaient fait une invasion dans la Norvège, il (1280) laissa le trône à son fils *Eric II*, âgé de douze ans.

3. L'intervention d'Eric II dans les désordres qui désolèrent alors le royaume de Danemark, devint funeste pour la Norvège à cause de la part qu'y prit la ligue hanséatique. (1284) Ayant été vaincu par la flotte de la ligue, Eric dut encore ajouter de nouveaux priviléges à ceux dont elle jouissait déjà en Norvège et fut en outre forcé de devenir lui-même membre de la ligue. *Hakon VII*, qui succéda à son frère Eric, fut le dernier roi de l'ancienne dynastie, qui s'é- (1299) teignit dans la ligne mâle. Ingeburge, fille aînée de Hakon, épousa le prince suédois Eric; et son fils *Magnus*, qui n'avait que trois ans à la mort de son père et de son (1319) grand-père, fut reconnu par les états comme roi de Norvège. Mais le pays fut gouverné par un conseil composé de douze seigneurs jusqu'à la majorité du jeune roi, qui était aussi monté sur le trône de Suède. Dès lors la Norvège perdit son indépendance et resta presque toujours réunie soit à la Suède soit au Danemark.

§ III. DU ROYAUME DE SUÈDE JUSQU'A L'UNION DE CALMAR.

1129—1397.

AUTEUR A CONSULTER : Geyer, *Histoire de Suède*, traduite en allemand. Hambourg 1832. t. I.

Rois de Suède : Ingemund † 1129. *Guerre pour le trône* 1129—1133. Swerker I 1133—1155. St. Eric III 1150—1160. Charles I 1155—1168. Canut 1168—1195. Swerker II 1195—1210. Eric IV 1210—1216. Jean I 1216—1222. Eric V 1222—1250. (*La dynastie des Folkunger* 1250—1363.) Waldemar I 1250—1279. Magnus I 1279—1290. Birger 1290—1320. Magnus II, Smek, 1320—1363. Albert I de Mecklenbourg 1363—1389. *Marguerite*.

1. Lorsqu'à la mort d'*Ingemund II* la dynastie de Stenkil s'éteignit en Suède (1), la rivalité entre les Suédois (1129)

(1) Voyez pag. 265.

dans le nord et les Goths dans le midi amena une série de guerres pour le trône, que se disputèrent deux familles, *celle de Swerker*, qui fut soutenue par les Goths, et celle de *Saint Eric*, qui appartenait à la nation des Suédois.
(1133) *Swerker I*, élu par les Goths, quatre ans après la mort d'Ingemund II, maintint son autorité et travailla à l'extirpation du paganisme; il fut secouru par des moines, que saint Bernard envoya en Suède et qui y fondèrent les premiers couvents, ainsi que par le légat papal
(1152) Nicolas (plus tard pape sous le nom d'*Adrien IV*).
Les Suédois dans le nord donnèrent pourtant la couronne
(1150) à *Saint Eric III*, fils d'un riche paysan d'après les chroniques suédoises. Swerker n'essaya pas de rétablir par les armes son autorité sur les Suédois; il périt assas-
(1155) siné, et alors les Goths reconnurent son fils *Charles I* comme son successeur. *Saint Eric* dirigea son principal soin vers la conversion des Suédois, bâtit un grand nombre d'églises dont celle d'*Upsala*, sa résidence, fut la plus importante. Il abolit les sacrifices païens et entreprit la con-
(1156) version des Finnois, chez lesquels il s'était rendu lui-même avec l'évêque Henri d'Upsala. Eric périt dans une guerre contre le prince danois Magnus, qui s'empara d'a-
(1160) bord du trône des Suédois, mais Magnus fut vaincu et tué dans une bataille par *Charles I*, qui réunit le royaume
(1161) du nord à celui des Goths au midi. Canut, fils d'Eric, se réfugia en Norvège.

2. *Charles I* est le premier souverain, qui porte le titre de *roi des Suédois et des Goths*. L'organisation ecclésiastique
(1164) de la Suède fut achevée par l'élévation de l'évêque d'Upsala au rang d'archevêque et de primat du royaume; le clergé obtint le privilége de l'immunité et travailla activement à la civilisation du peuple. Charles I fut détrôné
(1168) par *Canut*, fils d'Eric, qui revint dans le pays et expulsa la veuve de Charles et son fils Swerker. La guerre civile dura pendant cinq ans, et lorsque Canut mourut, *Swer-*
(1195) *ker II*, fils de Charles, fut élevé au trône. Mais les fils de Canut prirent les armes, pour reconquérir le trône paternel, et trois d'entre eux ayant péri dans la guerre, le
(1210) quatrième, *Eric IV* vainquit Swerker II, qui fut tué dans une bataille, et il monta sur le trône. *Jean*, fils de
(1216) Swerker II, lui succéda par l'élection des grands et fut le dernier prince de la maison de Swerker; il mourut

dans un âge peu avancé et *Eric V*, fils posthume d'Eric IV et
âgé de six ans, fut reconnu comme roi de Suède. (1222)
Pendant cette longue lutte pour le trône entre deux dynasties,
la noblesse avait gagné beaucoup d'influence sur les affaires,
et plusieurs familles étaient parvenues à une grande puis-
sance. Les principales charges étaient devenues héréditaires
dans ces familles, et l'autorité du *duc* ou *Jarl de Suède*,
premier dignitaire du royaume, égalait presque celle du roi.
Ce fonctionnaire administrait le royaume pendant la minorité
du souverain ; le duc Canut, qui appartenait à la famille
des Folkunger, s'empara du pouvoir et expulsa le (1229)
jeune roi Eric V. Celui-ci, il est vrai, fut rétabli sur le trône
après la mort de Canut, mais les Folkunger main- (1234)
tinrent leur prépondérance et préparèrent ainsi leur avéne-
ment au pouvoir lorsque la dynastie de saint Eric s'éteignit
à la mort d'Eric V. *Birger*, qui appartenait à la (1250)
famille des Folkunger, avait épousé la sœur de ce prince
et avait pris part au gouvernement. Son fils aîné *Waldemar*
fut élu roi après la mort d'Eric V.

3. Birger, qui prit le gouvernement au nom de son fils
aîné, éleva deux autres de ses fils, Magnus et Eric, au rang
de ducs et leur donna des provinces considérables : il sema
ainsi la discorde dans sa propre famille et lorsqu'il (1266)
mourut une guerre civile éclata. Waldemar fut vaincu et
fait prisonnier par ses frères, et *Magnus I* s'empara (1275)
du pouvoir. Le nouveau roi eut d'abord à lutter contre des
intrigues par lesquelles on tenta de rétablir son frère sur le
trône : mais étant parvenu à les déjouer il régna paisible-
ment et améliora l'état intérieur de la Suède par de bonnes
lois, destinées à protéger les paysans contre les exactions
arbitraires des seigneurs. Avant sa mort il confia (1290)
la tutelle de ses enfants mineurs à *Torkel Knutson*, l'un
des seigneurs du pays qui fut nommé régent du royaume.
Celui-ci acheva la conquête de la Finnlande et fit faire
un nouveau recueil de lois. Mais à peine *Birger*, fils
aîné de Magnus, eut-il pris lui-même les rênes du (1302)
gouvernement, que ses frères Waldemar et Eric prirent les
armes contre lui ; la guerre fut terminée par un traité,
conclu à Helsingborg, traité par lequel la Suède (1310)
fut partagée entre les trois frères. Cependant, quelques
années après, le roi se saisit de la personne de ses frères
et les jeta dans une prison, où il les fit mourir de (1317)

faim; mais une révolte des habitants de Stockholm en faveur des princes l'ayant forcé à quitter la ville, son fils Magnus fut exécuté en place publique par les rebelles, et
(1319) Birger mourut en exil. On éleva alors au trône un enfant de trois ans, *Magnus II*, *Smek*, fils du duc Eric et qui avait déjà hérité de la couronne de Norvège. Le gouvernement tomba entre les mains des nobles, qui nommèrent régent l'un d'entre eux, *Mats Ketilmundson*. Cette influence de la noblesse se fit sentir pendant tout le règne de Magnus II, qui fit déclarer son fils aîné *Eric* son successeur au trône de Suède, et destina à son second fils,
(1343) *Hakon*, le trône de Norvège. Ses mœurs corrompues et une malheureuse expédition contre les Russes avaient rendu le roi Magnus odieux, et le mécontentement
(1349) général fut encore augmenté par une peste, qui enleva deux tiers de la population de la Norvège. Une guerre éclata entre Magnus et son fils *Hakon*, devenu roi de Nor-
(1350) vège, et les mécontents de Suède élevèrent au trône le prince *Eric*, auquel son père dut céder une partie du royaume. Mais Eric mourut et Magnus fut détrôné par son
(1363) neveu le duc *Albert de Mecklenbourg*.

4. La dynastie des Folkunger perdit ainsi le trône de Suède, car Hakon, qui vint au secours de son père,
(1365) fut défait dans la bataille d'Enkœping, et Magnus tomba entre les mains d'Albert. Les Suédois ne se soumirent qu'à regret à un prince étranger, qui les mécontenta encore par les priviléges qu'il accorda à ses alliés allemands et surtout à la ligue hanséatique, à l'appui de laquelle il avait dû principalement son avénement au trône. Des différends se manifestèrent bientôt entre la puissante noblesse et le roi et lorsque celui-ci réclama une partie des domaines, qui avaient passé entre les mains de celle-là, une ambassade partit pour le Danemark, et offrit la couronne à la reine
(1387) *Marguerite*, veuve de Hakon, et qui, après la mort de son fils *Olav*, était également montée sur le trône de Norvège. Albert perdit la bataille de Falkœping et fut
(1389) fait prisonnier par les rebelles, qui se soumirent à Marguerite. La guerre continua pourtant encore pendant six ans jusqu'à ce qu'Albert eût renoncé à la couronne de
(1395) Suède. Marguerite, qui n'avait pas d'enfants, fit alors couronner roi son neveu *Eric*, duc de Poméranie, et qui avait déjà été reconnu comme son successeur en Dane-

mark et en Suède. Le couronnement eut lieu à *Calmar*, en présence des principaux seigneurs des trois (1397) royaumes, qui conclurent entre eux la célèbre *Union de Calmar* par laquelle on décréta l'union perpétuelle des trois royaumes, de Suède, Norvège et Danemark sous un même sceptre, tout en laissent à chacun d'eux son administration particulière. Cet acte devint la source de guerres et de désordres et contribua plus tard à amener la défection religieuse de la Suède.

§ IV. DES ROYAUMES RÉUNIS JUSQU'A LEUR SÉPARATION ET L'INTRODUCTION DU PROTESTANTISME,

1397—1523.

AUTEURS A CONSULTER : Geyer, *Histoire de Suède.*

Rois scandinaves : Marguerite 1397—1412. Eric VII 1401—1439. Christophe III 1440—1448. Christian I 1448—1481. Charles VIII *en Suède* 1448—1457.) Jean I 1481—1513. Christian II 1513—1523. *Fin de l'Union de Calmar.*

1. L'Union de Calmar par laquelle les trois royaumes scandinaves furent réunis sous un même sceptre, fut loin de faire de ses habitants une seule nation ; l'ancienne rivalité entre le Danemark et la Norvège d'une part et entre la Suède de l'autre ne s'effaça point. Cette rivalité avait pour cause la différence de race, que l'élément gothique avait imprimé aux Suédois, et qui se manifesta dans leur langue, ainsi que dans leurs coutumes et leurs institutions politiques. Le lien qui unissait les deux peuples ne fut donc qu'un lien purement extérieur et par conséquent peu solide. Aussi la Suède a-t-elle formé pendant tout le temps que dura l'Union de Calmar, un royaume distinct, gouverné par des seigneurs indigènes, qui plus d'une fois aspirèrent même à la couronne et qui tinrent peu compte des souverains danois, qui n'exercèrent pas d'autorité véritable dans ce pays. — *Marguerite* continua d'abord à gouverner au nom de son neveu mineur, *Eric*, et conserva son influence, lorsque celui-ci eut pris lui-même les rênes du gouvernement. Elle (1401) parvint à maintenir la tranquillité par sa prudence, bien que la préférence qu'elle donnait aux danois eût déplu aux

(1412) Suédois et aux Norvégiens. Après sa mort, Eric s'engagea dans une guerre contre les ducs de Schlesvig et la ligue hanséatique, et augmenta les impôts, que des employés danois recouvrèrent en Suède avec la plus grande rigueur. Cependant Eric ne put se maintenir dans la possession du duché de Schlesvig, dont il avait fait la conquête et les vexations de ses employés amenèrent enfin une insur-
(1434) rection générale des Dalécarliens et des paysans des autres contrées de la Suède. *Engelbert*, un paysan, se mit à la tête des insurgés et décida la noblesse à faire cause commune avec eux. Eric fut d'abord déposé, mais après la mort d'Engelbert, il fut de nouveau reconnu par les
(1440) Suédois. Mais ayant été déposé par les Danois, qu'il avait voulu forcer à reconnaître pour son successeur son cousin *Boleslav* duc de Poméranie, les Suédois se ré-
(1441) voltèrent de nouveau et se soumirent à *Christophe*, neveu d'Eric, que les Danois avaient déjà élu comme roi. Les Norvégiens, qui étaient d'abord restés fidèles à Eric,
(1442) l'abandonnèrent aussi et prêtèrent hommage à Christophe. Eric mourut en Poméranie, où il avait été chercher un asile et où il vécut encore vingt ans.

2. *Christophe III* fixa sa résidence à Copenhague et n'envoya plus d'employés danois en Suède : mais il ne put gagner l'affection de *Charles Cnutson Bondé*, un des seigneurs suédois, et qui, après la mort d'Engelbert, s'était mis à la tête du peuple. Christophe, qui lui devait son trône, l'avait investi du gouvernement de la Finlande. Il y resta jusqu'à la
(1448) mort du roi Christophe, qui ne laissa pas d'enfants, et se fit alors élire à Stockholm où il s'était rendu : les Norvégiens le reconnurent également; tandis que les Danois, mécontents d'une élection à laquelle ils n'avaient pris aucune
(1449) part, donnèrent la couronne à *Christian I*, duc d'Oldenbourg. La guerre ne tarda pas à éclater entre *Charles III* et *Christian I*, lorsque ce dernier fut parvenu à
(1450) gagner pour lui les Norvégiens. Il pénétra alors dans l'intérieur de la Suède, d'où il fut d'abord repoussé. Charles VIII gouverna arbitrairement et eut à lutter contre un parti nombreux dans la noblesse et contre les prélats; ceux-ci appelèrent enfin le roi de Danemark et forcèrent Char-
(1457) les à chercher un asile à Danzig; l'*Union de Calmar* fut ainsi rétablie. Des révoltes se renouvelèrent pourtant bientôt en Suède, où Christian leva de nouveaux impôts pour se pro-

curer la somme d'argent nécessaire pour acheter le duché de Holstein. Charles VIII fut rappelé et monta une (1467) seconde fois sur le trône, qu'il garda jusqu'à sa mort. Depuis cette époque l'*Union* n'exista que de nom, la (1470) Suède ne rentra plus sous la domination des rois de Danemark et de Norvège, bien que ces princes portassent encore le titre de souverains des trois royaumes. La puissante famille seigneuriale des *Sture* se mit à la tête du peuple et gouverna le royaume de Suède pendant près d'un demi-siècle. *Sten Sture* et son cousin *Nils Sture* avaient déjà commandé l'armée de Charles VIII dans la guerre contre les Danois. Après la mort de ce prince *Sten Sture* fut nommé régent du royaume par les paysans de la Dalécarlie. La noblesse confirma (1471) ce choix, Christian attaqua Stockholm, mais il éprouva une défaite totale sous les murs de cette ville et ne fit plus d'essai de soumettre à son sceptre la Suède, que gouverna *Sten Sture*, qui servit les lettres et les sciences par la fondation de l'*université d'Upsala*. *Christian I*, qui s'était (1477) occupé d'améliorer l'état intérieur de son royaume et qui avait fondé l'*université de Copenhague* mourut ne (1481) laissant qu'un fils, appelé *Jean*.

3. Après de longues négociations et après avoir garanti à la noblesse suédoise ses priviléges, *Jean I* fut reconnu dans les trois royaumes et rétablit de nouveau l'*Union* (1483) *de Calmar*. Cependant Sten Sture continua à gouverner la Suède avec une autorité tout à fait indépendante, mais il rencontra une forte opposition de la part de la noblesse, qui était devenue toute-puissante. *Svante Sture*, fils de Nils, se mit enfin à la tête des mécontents et appela le roi Jean à Stockholm; Sten Sture, qui marcha contre la ville (1497) avec une troupe de paysans armés fut repoussé et se soumit enfin au roi, qui confia le gouvernement du royaume à quatre conseillers; Sten fut du nombre. La noblesse suédoise se déclara bientôt de nouveau contre le roi Jean et rendit à Sten Sture la charge de gouverneur du royaume. (1501) Les Norvégiens déposèrent également leur souverain et donnèrent du secours à Sten : mais la révolte fut (1502) étouffée par Christian, fils de Jean, qui fit mettre à mort un grand nombre de seigneurs. Une expédition entreprise contre Stockholm échoua, et lorsque Sten Sture mourut, son (1503) parent *Svante Sture*, fils de Nils, fut élu en sa place comme gouverneur de la Suède. La guerre contre le Danemark con-

tinua, bien qu'il y eût parmi la noblesse suédoise un parti, qui était favorable au roi Jean; à la tête de ce parti, auquel appartenaient la plupart des prélats, se trouva *Eric Trolle*. Svante Sture s'appuya surtout sur l'alliance qu'il avait contractée avec la ligue hanséatique et avec les Russes. Il mourut (1512) avant d'avoir terminé la guerre, et son fils *Sten Sture le jeune* lui succéda malgré l'opposition d'un parti parmi la noblesse, qui se déclara pour *Eric Trolle*. Le roi Jean mourut un an après, laissant le trône à son fils (1513) *Christian II*.

4. Les Danois et les Norvégiens se soumirent d'abord à *Christian II*, prince cruel et dépravé, qui avait déjà gouverné la Norvège du vivant de son père. Il négocia avec les Suédois et conclut un armistice avec *Sten Sture*, qui eut bientôt à combattre un adversaire implacable, *Gustav Trolle*, fils de son ancien rival Eric, et archevêque d'Upsala. Ne (1517) pouvant lutter seul contre son adversaire, ce prélat ambitieux s'adressa à Christian II et l'engagea à venir à son secours. Sten Sture convoqua alors une diète, qui prononça la destitution de Trolle et la confiscation de ses biens de famille : l'armée danoise, qui avait débarqué près de Stockholm, fut défaite. La destitution illégale de l'archevêque provoqua l'intervention du pape, qui mit la Suède en interdit et chargea le roi Christian II de l'exécution de cette (1520) sentence. Sten Sture périt dans une bataille, qu'il livra aux Danois, et Christian entra à Stockholm, après avoir garanti solennellement à tous ses ennemis leur vie et leurs biens. Mais violant sa parole et repoussant l'intercession de l'archevêque Gustav Trolle, le tyran fit mettre à mort plus de six cents personnes, appartenant aux premières familles du pays. Cet acte appelé le massacre de Stockholm amena sa perte : après son départ une insurrection éclata dans la Dalécarlie, où *Gustav Wasa*, issu d'une famille noble, se mit à la tête des mécontents. Après avoir expulsé les Danois, il fut d'abord nommé gouverneur, et peu de temps (1523) après élu roi de Suède. Pour anéantir la puissance des prélats et surtout de l'archevêque Gustav Trolle, qui avait soutenu la cause de Christian II, Gustav Wasa embrassa les doctrines de Luther et les introduisit en Suède, ternissant ainsi la gloire d'avoir délivré sa patrie d'une domination étrangère. *Christian II*, retourné en Danemark, y exerça les plus grandes violences et essaya d'y introduire

les doctrines protestantes pour s'emparer des biens de l'Eglise. La noblesse et le clergé se réunirent contre (1523) lui, le déposèrent et donnèrent la couronne à *Frédéric II*, duc de Holstein. Ce prince, qui avait d'abord juré de maintenir la religion catholique, embrassa pourtant bientôt les hérésies de Luther et les introduisit dans son royaume en gagnant la noblesse avec laquelle il partagea les biens ecclésiastiques. Les Norvègiens, qui conclurent *l'Union* (1532) *éternelle* avec le Danemark, avaient été privés sans le savoir de la foi orthodoxe par l'archevêque de Drontheim, partisan zélé de Christian II. Les habitants simples et pieux des montagnes de la Norvège et de la Suède étaient persuadés d'être catholiques orthodoxes encore longtemps après l'apostasie de leurs pasteurs spirituels (1). — Le quatrième grand royaume dans le nord de l'Europe, l'Angleterre, fut vers la même époque séparée de l'unité de l'Eglise catholique par un tyran effréné et cruel.

---

(1) Voyez Geyer, *Histoire de Suède*, t. II, pag. 218. « Le roi Gustav avait toujours nié d'avoir introduit en Suède de nouvelles doctrines religieuses. Encore sous le règne du roi Jean (1577—1592) la plupart du peuple se croyait catholique. »

CHAPITRE XXII.

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE ET DE L'ECOSSE JUSQU'AU RÈGNE DE HENRI VIII.

1447—1509.

§ I. COMMENCEMENT DE LA GUERRE DES DEUX ROSES JUSQU'A LA MORT DE HENRI VI.

1447—1471.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Lingard et de Rymer. De Rosemond, Histoire des guerres civiles d'Angleterre. Amsterdam 1690. *Rois d'Angleterre* : Henri VI 1422—1461, *détrôné par* Edouard IV 1461—1483. Henri VI *remonte sur le trône.* 1470—1471.

1. Les longues guerres, que les souverains d'Angleterre avaient faites en France pour se maintenir dans la possession du trône de ce pays, avaient eu une fâcheuse influence sur l'état intérieur de l'Angleterre : les impôts avaient été augmentés, les domaines de la couronne étaient en grande partie vendus et la dette publique s'était grossie. En outre la justice était mal administrée et la longue minorité du roi Henri VI avait agrandi la puissance des barons et surtout des membres de la famille royale, ainsi que de ceux qui tenaient à celle-ci par des liens de parenté. Une rivalité commença bientôt entre la famille de *York* qui prétendait avoir des droits sur le trône et celle de *Lancastre*, qui l'occupait depuis un demi-siècle, mais qui y était parvenue par l'usurpation de *Henri IV*, lequel avait détrôné Richard II (1). *Richard*, duc de York, fondait

(1) Voici le tableau généalogique des prétendants de ces deux familles :

EDOUARD III † 1377.

- *Edouard* le prince noir † 1376.
  - 2. RICHARD II † 1400.
- Lionel duc de Clarence.
  - Philippa ép. Edmund Mortimer.
    - Roger.
      - *Anne Mortimer.*
- *Jean* duc de *Lancastre.*
  - 3. HENRI IV † 1413.
    - 4. HENRI V † 1422.
      - 5. HENRI VI † 1471. ép. Marguerite d'Anjou.
        - Edouard † 1471.
  - Jean duc de Somerset.
    - Jean
      - Marguerite ép. Edmund Tudor.
        - 9. HENRI VII † 1509.
- *Edmund* duc de *York.*
  - Richard ép. *Anne Mortimer.*
    - *Richard* duc de York † 1460.
      - 6. EDOUARD IV † 1483
        - *Elisabeth.*
        - 7. EDOUARD V. † 1483.
      - 8. RICHARD III † 1485. Richard duc de York † 1483.

ses prétentions sur les droits, qu'avait au trône sa mère, *Anne Mortimer*, qui appartenait à une branche plus ancienne, que celle de Lancastre; pour les appuyer il se servit des ressources que lui offraient ses vastes propriétés, ainsi que sa liaison avec les familles les plus puissantes parmi la noblesse (1). Il parvint à faire accuser devant le parlement le *duc de Suffolk*, qui était le principal conseiller de Henri VI depuis la mort du cardinal de Winchester. Le duc fut condamné (1450) à l'exil comme coupable de haute trahison et tué pendant son passage en France. Richard favorisa alors une émeute des paysans, qui, sous le commandement de *Jean Cade*, s'emparèrent de Londres et y firent exécuter plusieurs des plus hauts employés. Mais les rebelles se dispersèrent bientôt après et Cade périt dans un combat que lui livrèrent les troupes royales.

2. Richard de York prit alors lui-même les armes et publia un manifeste, dans lequel il développa les (1452) droits qu'il avait au trône, en déclarant toutefois qu'il ne voulait les faire valoir qu'après la mort de Henri VI. Cependant le roi manquait d'énergie pour défendre son autorité contre un rival aussi actif et aussi habile que Richard et celui-ci parvint bientôt à s'emparer du pouvoir en prenant le titre de protecteur du royaume et à tenir ainsi le (1455) roi sous sa dépendance. Il donna les principales charges à ses amis, les comtes de Warwik et de Salisbury. Henri, il est vrai, sur les instances de la reine Marguerite reprit les rênes du gouvernement et essaya de réconcilier les (1456) ducs de York et de Somerset; mais ayant perdu la bataille de Northamton, il fut fait prisonnier par Richard, (1460) qui se fit assurer par le parlement la succession à la couronne après la mort de Henri. La reine Marguerite prit alors la défense des droits de son fils Edouard, prince de Galles, et ayant trouvé du secours en Ecosse, ainsi que parmi la noblesse du nord de l'Angleterre, elle gagna la bataille de *Wakefield*. Le duc Richard de York, qui avait été fait prisonnier fut mis à mort et peu après son second fils (1460) Edmund eut le même sort. Le roi Henri annula le décret du parlement par rapport à la succession, mais *Edouard*, fils aîné de Richard et devenu duc de York après la mort de

(1) Voyez pag. 466.

son père, se fit proclamer roi d'Angleterre et força Henri à
(1461) se réfugier en Ecosse.

3. *Edouard IV* commença son règne par une proscription générale de tous les partisans de la maison de Lancastre, proscription dans laquelle furent compris le roi Henri VI, la reine Marguerite et leur fils Edouard. Marguerite se rendit en France, où elle fut secourue par Louis XI, de sorte qu'elle
(1462) put aborder sur les côtes d'Angleterre et recommencer ainsi la guerre civile : ayant perdu une bataille elle chercha une seconde fois un asile en France, accompagnée de son fils. Henri VI, trahi par un de ses amis, tomba entre les mains de son rival et fut enfermé dans la tour de Londres.
(1465) Cependant une nouvelle révolte éclata bientôt après. Warwik et le frère du roi Edouard IV, le duc George de Clarence, s'unirent avec les rebelles, qui, vaincus d'abord, furent expulsés du royaume et se refugièrent en France, où ils s'allièrent avec Marguerite. Rentrant en Angleterre à la tête d'une armée anglo-française, ils forcèrent Edouard IV
(1471) à quitter le pays et rétablirent Henri VI sur le trône. Edouard IV trouva un puissant appui auprès de son beau-frère Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne : et, rappelé par ses partisans, avec lesquels il avait entretenu des intelligences secrètes, il s'empara de Londres, et défit ses ennemis dans deux batailles. Henri, Marguerite et le prince Edouard furent faits prisonniers ; le dernier fut mis à mort avec le consentement du roi ; Henri et Marguerite furent jetés dans la Tour, où le premier mourut probablement tué par
(1471) Richard de Glocester, frère du roi Edouard IV. Marguerite n'en sortit que cinq ans après sur les sollicitations du roi de France. La ligne mâle de la maison de Lancastre s'éteignit ainsi et la maison de York se trouva en possession paisible du trône.

§ II. SUITE DES GUERRES EN ANGLETERRE JUSQU'A LA MORT DE HENRI VII.

1471—1509.

Rois d'Angleterre : Edouard IV † 1483. Edouard V 1483. Richard II 1483—1485. Henri VIII, Tudor, 1485—1509.

1. Les guerres civiles, qui avaient déchiré l'Angleterre pendant vingt quatre ans ne cessèrent pas après l'extinction

d'une des familles rivales : les passions ne se calmèrent pas si vite et les partis ennemis cherchèrent alors d'autres drapeaux pour assouvir leur haine réciproque. Des dissensions ne tardèrent pas à éclater dans la famille régnante. Les deux frères du roi, le duc George de Clarence et le duc Richard de Glocester, se disputèrent la succession du comte de Warwik. Edouard ne prit d'abord aucune part à cette querelle et s'abandonna aux plaisirs de sa cour; mais, le duc de Clarence s'étant mis à rechercher la main de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, le roi dans la crainte que son frère ne devînt trop puissant, empêcha ce mariage. Clarence ne cacha pas son mécontentement et, accusé du crime de haute trahison devant la chambre des Lords, il (1478) fut mis à mort dans la Tour, où il avait été enfermé. Une guerre qui éclata entre Edouard IV et le roi Jacques III d'Ecosse, guerre qui avait été allumée par les intrigues de Louis XI, n'eut pas de suites et le roi d'Angleterre s'aperçut trop tard qu'il avait été trompé par le roi de France. Celui-ci avait d'abord sollicité la main de la princesse anglaise Elisabeth pour son fils le Dauphin Charles. Bientôt il rompit cette négociation et fiança son fils avec Marguerite d'Autriche. Edouard IV mourut avant d'avoir pu venger cet affront : il laissa deux fils en bas-âge, *Edouard V* et (1483) *Richard*, dont l'aîné lui succéda d'abord. *Richard*, *duc de Glocester*, frère d'Edouard IV, se fit alors nommer *protecteur* du jeune roi et fit mettre à mort tous ceux qu'il croyait lui être hostiles : il enferma ensuite Edouard et son frère dans la Tour et obtint du parlement un décret qui prononçait la nullité du second mariage d'Edouard IV et déclarait ses fils illégitimes. Après s'être préparé ainsi la voie au trône, il se fit proclamer roi et mit à mort ses deux neveux.

2. *Richard III*, qui était parvenu au trône par des crimes, s'y maintint par les plus grandes cruautés et arma contre lui ceux-là même qui avaient été ses partisans les plus zélés. Le comte de Bukingham et l'évêque d'Ely se mirent à la tête des mécontents et offrirent la couronne à *Henri Tudor*, duc de Richmond, qui par sa mère appartenait à la famille des Lancastre et qui s'était réfugié en France. Mais la rebellion fut étouffée, Bukingham tomba entre les mains du roi, qui le fit mettre à mort et Henri, qui avait essayé de (1483) débarquer en Angleterre, dut retourner en Bretagne. Il assembla autour de lui tous les exilés et les mécontents et

revint une seconde fois avec une flotte considérable. Richard
(1485) marcha contre lui, mais il périt dans la bataille de Bosworth et Richard fut proclamé roi d'Angleterre sur le champ de bataille. Il termina la longue guerre des deux roses en épousant la princesse Elisabeth de York, fille d'Edouard IV, le parlement assura à la famille de Tudor, la possession héréditaire de la couronne. Les partisans de la famille de York ne se soumirent cependant pas immédiatement, et des rebellions troublèrent les quinze premières années du règne de *Henri VII* jusqu'à ce qu'Edouard, comte de Warwik, fils du duc de Clarence et seul descendant mâle de la
(1499) famille de York, fût monté sur l'échafaud. Henri VII travailla activement à relever le pouvoir royal, qui avait été affaibli par les guerres civiles, et à diminuer la trop grande puissance des barons. En supprimant la loi sur l'inaliénabilité des biens patrimoniaux de la noblesse, Henri détruisit la base même de l'indépendance des familles nobles. Il consolida son trône au dehors par des alliances qu'il conclut avec le roi d'Ecosse Jacques IV, auquel il donna la main de sa fille Marguerite et avec Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne, dont la fille Catherine épousa *Henri VIII*, fils aîné
(1502) du roi d'Angleterre. Ce prince qui succéda à son père Henri VII bouleversa à la fois l'état politique et religieux de son royaume, en remplaçant la constitution féodale par une monarchie absolue et en y introduisant le protestantisme par sa propre apostasie de la religion catholique. Le moyen âge finit en Angleterre comme dans les autres pays du nord de l'Europe au commencement du seizième siècle. Un nouvel ordre de choses se prépara aussi dans le midi de l'Europe par l'établissement de la grande monarchie espagnole, qui embrassait sous le règne de Charles V une partie considérable du monde civilisé.

CHAPITRE XXIII.

DE L'ESPAGNE, DU PORTUGAL ET DU ROYAUME DES DEUX SICILES JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

1031—1500.

§ I. DE L'ESPAGNE JUSQU'A L'INVASION DES MOHADES. ORIGINE DU PORTUGAL.

1031—1162.

AUTEURS A CONSULTER : Les ouvrages de Cardonne, Condé, Rosseuw de St.-Hilaire. Aschbach, *Histoire de l'Espagne et du Portugal du temps des Moravides et des Mohades.* Frankfort 1833. (en allemand). Schmidt, *Histoire d'Arragon.* Leipzig 1828. (en allemand). Schaefer, *Histoire du Portugal*, Hambourg 1836. (en allemand).

Rois de Castille : Ferdinand I 1035—1063, *divise le royaume entre ses trois fils :* Sancho II 1063—1072, Garsias 1063—1073, Alphonse VI 1063—1109. Urraca 1109—1126. Alphonse VII 1126—1157. *Division de la Castille en deux royaumes, celui* de Castille et celui de Léon.

Rois d'Arragon : Ramiro I 1035—1063. Sancho I 1063—1094. Pédro I 1094—1105. Alphonse I, le Belliqueux, 1105—1134. Ramiro II, le Moine, 1134—1137. Raimon Berenger, comte de Catalogne, 1137—1162.

Rois de Navarre : Garsias III 1035—1054. Sancho VI 1054—1076. (*Réunion de la Navarre au royaume d'Arragon* 1076—1134.) Garsias IV 1134—1150. Sancho VI 1150—1194.

1. La chute du khalifat de Cordoue et l'établissement de plusieurs états musulmans indépendants sur les ruines de cet empire, marque le commencement d'une nouvelle période dans l'histoire de l'Espagne. Dès lors les Sarrasins ne purent plus aspirer à la domination dans ce pays, où plusieurs fois ils avaient été sur le point d'anéantir le christianisme, et la lutte entre eux et les royaumes chrétiens dans le nord de la presqu'île se décida bientôt en faveur de ces derniers, qui à leur tour disputèrent la suprématie à leurs redoutables ennemis. Depuis le milieu du onzième siècle la puissance des chrétiens alla toujours croissant, les provinces voisines des états musulmans devinrent l'une après l'autre la proie des vaillants rois d'Arragon, de Castille et de Por-

tugal et l'Espagne serait devenue un royaume chrétien vers la fin du même siècle sans l'intervention de deux dynasties musulmanes de l'Afrique, qui, venant au secours de leurs compatriotes, soumirent successivement l'Espagne à leur autorité. Les *Moravides* (Morabithes) d'abord, et les *Mohades* (*Movahédithes*) (1) ensuite, arrêtèrent les succès des chrétiens et contribuèrent le plus à maintenir la domination musulmane en Espagne jusqu'à la fin du quinzième siècle. Une autre cause de la longue durée de cette domination se trouve dans les guerres que se firent, presque sans interruption, les souverains des trois ou quatre états chrétiens de ces contrées, ainsi que dans la coutume établie dans la plupart d'entre eux de partager après la mort d'un prince, le trône entre les fils de celui-ci.

2. Les quatre fils de Sancho-le-Grand, roi de Navarre,
(1035) qui, après la mort de leur père, étaient devenus souverains des royaumes de *Castille*, d'*Arragon*, de *Navarre* et de *Sobrarbe*, ne restèrent pas longtemps en paix. *Ramiro*, roi d'Arragon, qui, après la mort de son frère *Gonzalo*, avait réuni le royaume de Sobrarbe sous son sceptre, s'allia avec *Garsias de Navarre* contre *Ferdinand de Castille*, qui par des guerres heureuses avait forcé les émirs arabes de Badajoz, de Tolède et de Sarragosse à reconnaître son autorité et à lui payer un tribut annuel. Les frères alliés enrôlèrent même des Sarazins dans leur armée et attaquèrent le royaume de Castille. Mais ils perdirent la bataille de Bur-
(1054) gos dans laquelle *Garsias* périt; *Sancho IV*, fils de ce prince, acheta la paix par la cession au vainqueur de toutes les provinces sur la rive droite de l'Ebre. Ferdinand, continuant la guerre contre les Sarrazins, imposa un tribut annuel à l'émir de Séville et prit la grande ville de *Coimbre* en Portugal. Par ses conquêtes il était devenu maître d'un
(1064) tiers de l'Espagne, lorsqu'il mourut divisant son royaume entre ses trois fils, *Sancho*, *Garsias* et *Alphonse*. Cette mesure funeste amena une guerre civile, qui dura dix
(1073) ans et qui finit par la victoire d'*Alphonse VI* sur ses deux frères, et par le rétablissement du royaume de Castille par ce prince. Sancho VI, roi de Navarre, ayant été
(1076) assassiné à l'instigation de son frère Raymond,

(1) Voyez pag. 223.

les Navarrais offrirent la couronne à Sancho I, fils de Ramiro et roi d'Arragon; celui-ci dut pourtant céder une partie du royaume de Navarre à Alphonse VI avec lequel il conclut une alliance. Cette union des souverains d'Arragon et de Castille et les guerres que se firent les émirs musulmans offrirent à *Alphonse VI* une bonne occasion de continuer les conquêtes de son père.

3. Toute unité politique avait cessé dans la partie musulmane de l'Espagne depuis la chute de la dynastie des Ommaïades. Les royaumes de Tolède Séville et de Sarragosse parvinrent bientôt à une espèce de suprématie sur les états voisins et les émirs de Tolède et de Séville ne tardèrent pas à se disputer la domination de l'Espagne. *Al Mamoun*, souverain de Tolède, après avoir soumis à son sceptre Cordoue et Murcie, conclut un traité avec Alphonse VI et prit Séville, mais il mourut peu de temps après. *Al Motamed*, (1076) émir de Séville, reprit alors sa résidence et gagna l'amitié du roi de Castille, auquel il promit son secours pour faire la conquête de *Tolède*. Cette ville tomba au pouvoir (1085) des chrétiens et Alphonse VI en fit la capitale de son royaume: toute la province de Tolède fut réunie à la Castille. Alphonse VI prit alors la résolutiou d'expulser les Sarrazins de l'Espagne, et, allié au roi Sancho I d'Arragon et au comte Raimon Berenger de Barcelone, il dévasta la province de Sarragosse et mit le siége devant cette ville, en exigeant en même temps un tribut très-élevé de l'émir de Séville (1). Le danger commun engagea les émirs musulmans de l'Espagne à chercher du secours auprès de *Joussouf ben Tachfin* de la dynastie des *Moravides*, souverain de Maroc et qui gouvernait les vastes provinces depuis la côte de Guinée jusqu'à la Méditerranée et l'ancienne Carthage (2). Joussouf aborda en Espagne avec une armée considérable, et renforcé par les troupes des émirs musulmans il marcha vers Badajoz: Alphonse leva alors le siége de Sarragosse et attaqua les ennemis près de *Salacca* (Sacralias). La bataille fut (1086) longue et sanglante, et les chrétiens éprouvèrent une défaite

(1) Ce fut dans ces guerres que se distingua surtout le chevalier *Rodrigo Diaz*, plus connu sous le nom de *Cid* (saïd, seigneur) que les Arabes lui donnèrent à cause de sa bravoure et qui devint le héros chrétien par excellence des poëtes espagnols du moyen âge.

(2) Voyez pag. 224.

entière. Le départ de Joussouf pour l'Afrique, où l'appela la nouvelle de la mort de son fils, et l'activité d'Alphonse sauvèrent les royaumes chrétiens d'une invasion. Joussouf
(1088) revint deux ans après, mais au lieu de combattre contre les chrétiens, il tourna ses armes contre les émirs musulmans, qu'il força enfin à le reconnaître pour souve-
(1094) rain. La domination des Moravides sur la partie musulmane de l'Espagne arrêta pour quelque temps les conquêtes des chrétiens.

4. Alphonse VI de Castille, qui, à l'exemple de son père Ferdinand, avait pris le titre d'empereur (1), travailla dans les dernières années de son règne à l'organisation intérieure de son royaume : il maintint la tranquillité et supprima presqu'entièrement les guerres particulières, confirma aux villes leurs institutions communales appelées *Fuéros*, et remplaça l'ancienne lithurgie gothique par la lithurgie romaine. Dans ses guerres il avait été plus d'une fois secouru par des chevaliers français, parmi lesquels se trouva le comte *Henri*, fils
(1080) cadet du duc Henri de Bourgogne. En récompense de ses services il obtint la main d'une des filles d'Alphonse VI et l'investiture du pays situé entre les embouchures du Douro
(1109) et du Minho. Après la mort d'Alphonse VI, ce pays devint un fief héréditaire dans la famille de Henri, qui fixa sa résidence à *Oporto* (Portus Cale), d'où le royaume reçut plus
(1112) tard le nom de *Portugal*. Henri et son fils *Alphonse I*, le Conquérant, durent d'abord reconnaître les rois de Castille pour suzerains. Mais ce dernier prince agrandit son royaume par des victoires qu'il remporta sur les Sarrazins
(1139) et prit le *titre de roi*, dont il obtint la confirmation par le pape Innocent II (2). Les *Cortez* ou états du nouveau royaume convoqués à Lamego votèrent une loi sur la succession au trône et sur les droits du souverain. L'arrivée d'une

---

(1) Le titre d'empereur (*imperator*) que se donnèrent plusieurs souverains de Castille n'avait pas la même signification que celui que les souverains d'Allemagne reçurent des papes. Aussi ce titre ne fut-il reconnu que par les princes d'Espagne, tandis que les autres princes chrétiens de l'Europe réclamèrent à diverses reprises contre cette usurpation d'un titre, qui n'appartenait de droit qu'au chef temporel de la chrétienté.

(2) Voici les noms des deux premiers souverains de Portugal : *Henri I*, de Bourgogne, 1109—1112. *Alphonse I*, le Conquérant, 1112—1185.

flotte de croisés, venant de la Flandre et du nord de l'Allemagne et commandée par Arnoul comte d'Arschot, mit Alphonse en état de prendre *Lisbonne* sur les Sarra- (1147)
zins et d'étendre sa domination jusqu'au pays d'Algarbie. Il laissa à son fils Sancho I un royaume puissant, (1185)
qui rivalisa dès lors avec les autres états chrétiens dans les guerres contre les Sarrazins. *Alphonse VI* de Castille, désirant maintenir l'unité des royaumes chrétiens en Espagne, donna la main de sa fille *Urraca à Alphonse I*, qui avait succédé à son frère *Pierre I* sur le trône d'*Arragon*. La Galice fut donnée à Alphonse, neveu du roi, comme fief de la couronne de Castille.

5. *Alphonse I* d'Arragon, surnommé le Belliqueux (*El Batallador*) réunit sous son sceptre toutes les provinces (1109)
chrétiennes de l'Espagne à l'exception du comté de Catalogne ou Barcelone. Il était roi d'Arragon et de Navarre, et, par son mariage avec Urraca il devint roi de Castille et suzerain de la Galice et du Portugal. L'autorité décroissante des souverains musulmans del a dynastie des *Moravides*, qui avaient à combat-
tre dans le nord de l'Afrique contre la puissance (1114)
naissante des *Mohades*, semblait assurer le triomphe des chrétiens. Mais l'ambition de la reine Urraca amena une guerre civile, qui se termina par le divorce d'Urraca et du roi Alphonse I, et par la séparation du royaume de Castille (1114)
de celui d'Arragon. Cependant de nouvelles dissensions éclatèrent alors entre Urraca et son fils du premier lit *Alphonse VII*, qui avait pris le titre de roi de *Galice* et qui aspirait au trône de Castille, sur lequel il monta enfin après la mort de sa mère. *Alphonse I d'Arragon* profita des guerres (1126)
d'Ali, fils de Joussouf, contre les Mohades en Afrique, pour mettre fin à la domination des Musulmans dans le nord de l'Espagne, il conquit la province de Sarragosse, et (1118)
choisit cette ville pour résidence. Appelé par les chrétiens de l'Andalousie, qui avaient pris les armes contre les Sarrazins, ce vaillant prince entreprit une expédition dans le midi de l'Espagne et porta ses armes victorieuses jusqu'à Grénade et au détroit de Gibraltar. N'ayant pu s'emparer de la (1125)
ville de Grénade, il fut forcé de retourner dans son royaume, où le rappela la mort de la reine Urraca. Une guerre commença entre Alphonse VII de Castille et Alphonse I d'Arragon et elle dura trois ans : mais ce dernier prince dut abandonner ses prétentions sur le trône de Castille. Alphonse I, qui avait

livré vingt-neuf batailles sans en perdre une seule, périt dans
(1134) celle de Fraga, forteresse musulmane, qu'il avait attaquée sans pouvoir la prendre; ne laissant pas de fils il partagea son royaume entre les trois ordres militaires, celui des chevaliers du Saint-Sépulcre, qu'il avait fondé lui-même, celui de saint Jean et celui du Temple.

6. Les seigneurs d'Arragon et de Navarre ne reconnurent pas cette disposition du roi mourant : ils procédèrent à une nouvelle élection, les Arragonais donnèrent la couronne à *Ramiro II*, frère d'Alphonse I et qui avait été moine, tandis que les Navarrais rétablirent l'indépendance de leur royaume en mettant sur le trône *Garsias IV*, un descendant de l'ancienne famille royale. *Ramiro II*, d'Arragon, qui
(1137) s'était marié après avoir été relevé de ses vœux, céda le trône au comte *Raimon Berenger IV* de Catalogne ou Barcelone, et le fiança avec sa fille Pétronille. Le comté de Catalogne fut ainsi réuni au royaume d'Arragon : mais des guerres avec le royaume de Navarre d'une part et de l'autre avec celui de Castille recommencèrent et facilitèrent à *Alphonse VII* de Castille le rétablissement de sa suprématie sur les autres royaumes chrétiens. Petit-fils d'Alphonse VI ce vaillant prince passa tout son règne dans des guerres contre les autres princes chrétiens et contre les Arabes. Après la mort d'Alphonse I d'Arragon et la division de son royaume, Alphonse VII prit le titre d'empereur et força
(1144) les souverains de Navarre et d'Arragon à conclure avec lui une alliance. Il commença alors la guerre contre les Sarrazins, qui n'étaient pas à même de lui résister à cause des révoltes qui désolèrent alors l'empire des *Moravides*. Dans une guerre, qui avait duré vingt-six ans, la domination de cette dynastie avait été anéantie en Afrique par *Abd-el-*
(1146) *Moumen*, qui devint le fondateur de la dynastie des *Mohades* (Mouhavédites) (1). Profitant de cette guerre, les émirs musulmans de l'Espagne prirent les armes pour se délivrer de l'autorité de leurs maîtres africains. Les gouverneurs moravides furent chassés de toutes les villes. Grâce à ces désordres, les princes chrétiens prirent les villes d'Al-
(1148) mérie, de Lisbonne et de Tortosa, et Alphonse VII réunit une grande partie de l'Andalousie à son royaume. Mais l'arrivée des *Mohades* en Espagne et la conquête, qu'ils

(1) Voyez pag. 224.

firent de toutes les provinces musulmanes, ainsi que la mort d'Alphonse VII mirent fin aux succès des chrétiens. (1157) Le royaume de *Castille* fut divisé en deux états indépendants, celui de *Castille* et celui de *Léon*, qui comprenait l'*Asturie* et la *Galice*. Cette division dura plus de soixante-dix ans, et recula pour longtemps encore l'expulsion entière des Sarrazins de l'Espagne.

§ II. DE L'ESPAGNE JUSQU'A LA FIN DE L'EMPIRE DES MOHADES ET LA MORT DE ST. FERDINAND III.

1162—1269.

Rois de Castille : Sancho III 1157—1158. Alphonse VIII 1158—1214. Henri I 1214—1417. *Rois de Léon* : Ferdinand II 1157—1188. Alphonse IX 1188—1230. S. Ferdinand III 1217—1252, *réunit de nouveau les deux royaumes l'an* 1230.

Rois d'Arragon : Alphonse II 1162—1196. Pedro II 1196—1213. Jacques I 1213—1276.

Rois de Navarre: Sancho VI † 1194. Sancho VII 1194—1234. Thibaut I, comte de Champagne, 1234—1253. Thibaut II 1253—1270. Henri I 1270—1274. Le royaume de Navarre est réuni à la France.

Rois de Portugal : Alphonse I † 1185. Sancho I 1185—1211. Alphonse II 1211—1223. Sancho II 1223—1245. Alphonse III 1245—1279.

1. Une triste période de guerres civiles et de désordres commença pour les royaumes chrétiens de l'Espagne après la mort d'Alphonse VII. Les Sarrazins seraient devenus de nouveau maîtres de la presqu'île, si d'un côté ils n'eussent trouvé une résistance valeureuse de la part des ordres militaires, qui devinrent presque les seuls défenseurs des états chrétiens et si d'ailleurs ils n'eussent pas eu eux-mêmes à réprimer des rébellions fréquentes, qui s'élevèrent alors dans les vastes provinces de l'empire des Mohades. L'arrivée (1131) des Templiers dans le royaume d'Arragon et les services éminents qu'ils rendirent en défendant ce pays contre les attaques des Sarrazins, contribuèrent à la fondation de plusieurs ordres militaires dans le royaume de Castille, en Galice et en Portugal, les plus célèbres furent l'ordre d'*Alcantara* (1156) et celui de *Calatrava* (1158) en Castille, l'ordre de *saint Jacques de Compostelle* (1161) en Galice et celui *des chevaliers d'Avis* (1161) en Portugal. L'organisation intérieure et la règle de ces ordres furent empruntées aux Tem-

pliers et modifiées d'après les besoins des pays. Les souverains chrétiens les favorisèrent en leur accordant de grands priviléges ; les chevaliers bâtirent un grand nombre de châteaux sur les points les plus menacés des royaumes chrétiens. La division du royaume de Castille eut des suites funestes pour les deux royaumes, qui se formèrent alors. Car lorsque (1158) *Sancho III de Castille* mourut, ne laissant qu'un fils de trois ans *Alphonse VIII*, des luttes intestines éclatèrent dans ce pays où les deux puissantes familles des *Lara* et des *Castro* se disputèrent le gouvernement et la tutelle du jeune prince : cette lutte dura pendant près de vingt ans, (1174) jusqu'à ce que le roi eût pris lui-même les rênes du gouvernement. Le roi *Ferdinand II de Léon*, qui avait d'abord essayé de priver son neveu du trône de Castille, dut abandonner ce projet pour combattre *Alphonse I* souverain de *Portugal*, qui avait profité de ces guerres, pour se rendre indépendant. Il y parvint enfin grâce à l'intervention du (1179) pape Alexandre III, qui lui donna le titre de roi et prit le nouveau royaume sous la suzeraineté du Saint-Siége. Alphonse I recommença alors avec une nouvelle ardeur la guerre contre les Sarrazins ; il leur arracha l'une après l'autre les villes qu'ils possédaient et les vainquit dans une sanglante bataille, qu'il leur livra près de *San-* (1184) *tarem*.

2. A peine *Alphonse VIII* eut-il rétabli son autorité sur la puissante noblesse de Castille, qu'il fut attaqué par toutes les forces réunies des Sarrazins. *Abd el Moumen*, qui avait fondé l'empire des Mohades en Afrique, et qui avait com- (1163) mencé la conquête de l'Espagne, était mort avant d'avoir pu l'achever. Son fils *Joussef* réunit sous son sceptre le pays de Valence et les îles Baléares, qui avaient été jus- (1172) qu'alors gouvernées par un émir indépendant, et étant ainsi devenu seul souverain de la partie musulmane de l'Espagne, il fit faire des courses dévastatrices dans la Castille et le Portugal. Mais ayant entrepris lui-même une expédition dans ce dernier pays il perdit la bataille de Santa- (1184) rem et mourut peu de temps après. *Jacoub Almansor*, son fils, eut d'abord à combattre des révoltes qui avaient éclaté en Afrique et sur les Baléares; ensuite il tourna ses armes contre la Castille, dont le roi, Alphonse VIII, lui avait envoyé un défi solennel. A la tête d'une nombreuse armée d'Africains et de Musulmans d'Espagne, il pénétra dans

la Castille et remporta une brillante victoire sur les Castillans près d'*Alarcos*. Alphonse VIII, qui n'avait (1195) pas été secouru par les autres souverains chrétiens, défendit avec succès sa résidence la ville de Tolède, contre une attaque des Sarrazins, qui dévastèrent cruellement les royaumes de Léon et de Portugal. Malgré ces malheurs, les princes chrétiens ne cessèrent de se faire la guerre et *Sancho VII de Navarre* entreprit un voyage à Maroc pour conclure un traité d'alliance avec Jacoub. Heureusement ce prince mourut et la décadence de la dynastie des Mohades com- (1199) mença sous le règne de son fils *Mahomet*.

3. *Alphonse II*, roi d'Arragon, avait été souvent obligé d'abandonner les affaires de l'Espagne pour s'occuper de celles du midi de la France; car depuis que son père Raimon Berenger était monté sur le trône d'Arragon, en réunissant à ce royaume le comté de *Barcelone* ou la Catalogne, les rois d'Arragon étaient devenus les suzerains des comtes de Beziers, de Carcassonne, de Cerdagne, de Narbonne et de plusieurs autres seigneurs français. Alphonse II, qui avait succédé à son père Raimon Berenger conclut plu- (1162) sieurs fois des alliances avec ses voisins les rois de Navarre et de Castille et combattit contre les Sarrazins; mais il ne put agrandir son royaume par des conquêtes, à cause de la jalousie des rois de Navarre et de Castille, jalousie, qui amena à diverses reprises des guerres ouvertes. Il laissa le trône à son fils *Pedro II*, qui forma une étroite al- (1196) liance avec Alphonse VIII de Castille, et les deux princes attaquèrent d'abord le royaume de *Léon*, où *Alphonse IX* avait succédé à son père Ferdinand II, et tournèrent en- (1188) suite leurs armes contre *Sancho VII* de *Navarre*, qui venait de conclure un traité d'amitié avec *Mahomet*, fils (1202) de Jacoub. La guerre cessa enfin grâce à l'intervention du pape Innocent III et à la suite de la nouvelle des armements du souverain mohade, qui avait rappelé tous les Musulmans de son empire à la guerre sainte contre les chrétiens de l'Espagne. Sur la demande d'Alphonse VIII de Castille, (1211) Innocent III fit prêcher une croisade et un grand nombre de croisés de tous les pays de l'Europe grossirent l'armée des rois de Castille, de Léon, d'Arragon et de Portugal. La plus grande partie des croisés, après avoir aidé à la prise de la ville de Calatrava, quitta il est vrai l'Espagne et s'en retourna au-delà des Pyrénées. Mais Sancho VII de Navarre vint ré-

parer cette perte et les Sarrazins furent vaincus dans une ba-
(1212) taille décisive que les alliés leur livrèrent près de *Navas de Tolosa*. Cette défaite anéantit la puissance des Mohades et rien ne put plus arrêter la décadence de leur empire que hâtèrent encore des guerres pour le trône, qui éclatèrent
(1213) après la mort de Mahomet.

4. Depuis la bataille de Tolosa les trois royaumes d'Arragon, de Castille et de Portugal s'agrandirent rapidement par des conquêtes faites dans le territoire musulman, tandis que *le royaume de Navarre*, ne pouvant plus rivaliser avec ses puissants voisins, se rapprochait de plus en plus de la France.
(1234) L'avénement au trône d'une dynastie française par le mariage de *Thibaut I*, comte de Champagne avec Blanche, sœur du roi Sancho VII, prépara la réunion de ce royaume à
(1274) la France, réunion qui fut opérée par Philippe-le-Bel, lequel épousa Jeanne, fille du roi *Henri*, petit-fils de Thibaut I. *Le royaume d'Arragon* aurait pu tirer un grand avantage de la victoire de Tolosa, si le roi *Pédro II* ne se fût jeté dans les guerres des Albigeois. Pour anéantir la trop grande puissance des seigneurs, qui essayèrent de restreindre de plus en plus le pouvoir royal, ce prince s'était rendu à
(1204) Rome et avait pris son royaume à titre de fief du pape Innocent III, en promettant de payer annuellement une somme d'argent au Saint-Siége. Son mariage avec Marie, héritière du comté de Montpellier, avait encore ajouté ce pays aux autres fiefs arragonais en France. Lorsque la guerre
(1209) contre les Albigeois éclata, Pédro II refusa d'abord de porter secours à son vassal, le vicomte de Béziers et de Carcassonne. Mais, irrité de ce que ce pays avait été donné à Simon de Montfort, sans que l'on eût demandé son consentement, le roi d'Arragon s'allia avec le comte Raimon de Toulouse et attaqua avec lui Simon de Montfort près de
(1213) *Muret :* il périt dans la bataille, et son fils *Jacques* tomba entre les mains du vainqueur. Des désordres éclatèrent dans le royaume d'Arragon, où Sancho et Ferdinand, les deux frères de Pédro, disputèrent le pouvoir à leur neveu, qui n'avait que sept ans. Celui-ci ne parvint à rétablir la
(1227) tranquillité que quatorze ans plus tard.

5. *Jacques I*, le Conquérant, mérita bien du royaume d'Arragon par ses victoires sur les Sarrazins, ainsi que par les changements qu'il introduisit dans la constitution et la
(1235) législation. La conquête des *îles Baléares*, d'où il

expulsa les Sarrazins, donna un nouvel essor au commerce des Catalans sur la Méditerranée et la réunion du *royaume musulman de Valence* à l'Arragon donna aux chré- (1253) tiens une des plus belles et des plus riches provinces de l'Espagne. Par un traité qu'il conclut avec Louis IX, roi de France Jacques I renonça à sa suzeraineté sur (1258) les comtés du midi de la France, et Louis IX abandonna toutes les prétentions, qu'il pouvait élever sur le comté de Barcelone. La constitution du royaume d'Arragon se développa et les *Cortèz* exercèrent une grande influence sur les affaires publiques : *les Cortèz* se divisaient en trois états : le clergé, la noblesse et les députés des villes ; la noblesse se composait des *barons* (ricos hombres) et des *chevaliers*. Un magistrat appelé *justicia* et choisi parmi ces derniers, fut chargé de juger les différends, qui s'éleveraient entre le roi et les états : plus tard ce magistrat dut veiller sur le maintien de la constitution et devint le véritable défenseur des droits des états contre les empiétements des souverains. Vers la fin de son règne Jacques I imposa un tribut annuel aux rois musulmans de Grénade, ainsi qu'à ceux de Tunis et de Tlemcen en Afrique. Il mourut laissant le trône (1275) à son fils *Pedro III*, qui prit une part active aux troubles qui éclatèrent dans le royaume de Naples et de Sicile.

6. La rivalité entre les royaumes de Castille et de Léon ne cessa pas après la bataille de Tolosa. Alphonse VIII de Castille mourut deux ans après, et son fils *Henri*, (1214) âgé de dix ans, se trouva sous la tutelle de sa sœur *Bérengaria*. Mais la noblesse de Castille força la régente (1215) à abandonner le gouvernement à Alvaro comte de Lara. Une guerre civile éclata et dura jusqu'à la mort du jeune roi. Bérengaria, qui aurait dû alors succéder au trône (1217) craignit la trop grande puissance de la famille de Lara et céda ses droits à son fils aîné *Ferdinand III* (1). Cependant Alphonse IX, roi de Léon, père de Ferdinand, mécontent d'un arrangement qui avait été pris sans son consentement, prétendit avoir plus de droit au trône de Castille et déclara

(1) Ferdinand était le fils de Bérengaria et du roi Alphonse IX de Léon : mais ce mariage avait été dissous à cause de la trop proche parenté des deux époux, et Ferdinand fut dès lors élevé à la cour de son père Alphonse IX.

(1218) la guerre à son fils. La paix fut rétablie grâce à l'intervention du pape Honorius III, et les deux souverains recommencèrent dès lors ensemble la guerre contre les Sarrazins. Les troubles, qui désolèrent l'empire des Mohades, facilitèrent aux chrétiens des conquêtes en Espagne. *Motawakkel*, qui descendait de l'ancienne famille régnante des émirs de Sarragosse, s'empara du pouvoir dans la province de Murcie et fit de là la conquête de toute l'Andalousie. *Almamoun*, roi de Maroc, conclut alors une alliance avec Alphonse IX de Léon et ce prince prit la ville de *Mérida*
(1230) après avoir remporté une victoire sur l'armée de Motawakkel; mais ce dernier se rendit maître de *Grénade* et bientôt il ne resta aux Mohades, de toutes leurs possessions en Espagne, que *Séville*. La réunion du royaume de
(1230) Léon sous le sceptre de Ferdinand III de Castille, qui succéda à son père Alphonse IX, mit ce prince en état de pousser avec plus de vigueur la guerre contre les Sarrazins. Il pénétra jusqu'à *Xérès de la Fontéra* (1233), prit *Cordoue*, autrefois le centre du khalifat (1236), s'empara du royaume de *Murcie* (1243) et anéantit la domination
(1248) des Mohades en Espagne en les expulsant de *Séville*. Déjà l'émir de Grénade payait un tribut au roi de Castille, qui étendit ainsi sa domination sur la moitié de l'Espagne. Ferdinand III en décrétant l'indivisibilité du royaume de Castille et en travaillant sans cesse à la propogation de la religion chrétienne dans les provinces qu'il venait d'arracher aux Musulmans, mérita la reconnaissance de la postérité et la canonisation, dont l'Eglise l'honora. Son fils *Alphonse X*,
(1152) le Savant, lui succéda paisiblement sur le trône.

7. *Sancho I*, qui était monté sur le trône de *Portugal*
(1185) après la mort de son père *Alphonse I*, fondateur de ce royaume, s'occupa activement de relever l'état intérieur du pays; il fonda plusieurs villes, y attira des colons et favorisa l'agriculture. Tout en prenant part aux guerres civiles des royaumes voisins de Léon et de Castille, il fit plusieurs conquêtes sur les Sarrazins. Mais en se permettant des empiétements sur les droits de l'Eglise, il fut excom-
(1211) munié par Innocent III et mourut en se réconciliant avec ce pontife. *Alphonse II*, son fils, surnommé *le Gros*, prince arbitraire et violent, expulsa de son siége l'archevêque Etienne de Braga qui s'était opposé à lui et mourut au moment où le pape Honorius III le menaçait de l'excom-

munication. *Sancho II* reprit la guerre contre les (1223) Sarrazins, que son père avait négligée et ajouta à son royaume plusieurs provinces dans le midi : il pénétra jusque dans le pays d'*Algarve*. Les violences qu'il se permit contre le clergé, en le privant du droit de l'immunité, dont celui-ci avait joui depuis les temps les plus anciens, décida les prélats et une partie des seigneurs à s'adresser au pape, suzerain du royaume de Portugal. *Innocent IV*, prononça alors la destitution de Sancho II et donna (1245) le trône à son frere *Alphonse III* : Sancho mourut trois ans après. Le nouveau roi acheva la conquête de l'*Algarve* et expulsa entièrement les Sarrazins du royaume de (1250) Portugal, qui acquit dès lors l'étendue qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

§ III. DES ROYAUMES DE CASTILLE ET D'ARRAGON JUSQU'A LEUR RÉUNION SOUS FERDINAND ET ISABELLE, ET JUSQU'A LA CONQUÊTE DE GRÉNADE.

1252—1492.

Rois de Castille : Alphonse X 1252—1285. Sancho IV 1285—1295. Ferdinand IV 1295—1312. Alphonse XI 1312—1350. Pédro, *le Cruel*, 1350—1369. Henri II 1369—1379. Jean I 1379—1390. Henri III 1390—1406. Jean II 1406—1454. Henri IV 1454—1474. Isabelle *épousa* Ferdinand d'Arragon (1469).

Rois d'Arragon, Pedro III 1276—1285. Alphonse III 1285—1291 Jacques II 1291—1327. Alphonse IV 1327—1336. Pédro IV 1336—1387.—Jean I 1387—1395. Martin 1395—1410. Ferdinand I 1410—1416. Alphonse V 1416—1458—Jean II 1458—1479. Ferdinand II, *le Catholique*, 1479—1516.

1. Deux siècles s'écoulèrent encore depuis la chute de la dynastie des Mohades et les conquêtes des rois Ferdinand III de Castille et Jacques I d'Arragon jusqu'à la déstruction entière de la domination musulmane en Espagne et la réunion de ce pays sous un seul sceptre. Pendant cette longue période l'histoire de l'Espagne se résume en celle des deux royaumes de Castille et d'Arragon. *Le royaume de Navarre*, affaibli de plus en plus et réduit à quelques provinces sur le versant méridional des Pyrénées, resta dépendant de la France, après même que le trône y eût été rétabli (1316)

sous la dynastie d'Evreux : l'histoire de ce royaume est donc intimément liée à celle de la France *Le royaume musulman de Grénade*, dépendant tour-à-tour des rois de Castille et d'Arragon, dut sa longue existence tant à la rivalité de ces princes, qu'au secours que lui prêtèrent les souverains de *Maroc*, de *Tlemcen* et de *Tunis*, états musulmans, qui avaient pris naissance dans le nord de l'Afrique, après la chute de l'empire des Mohades. Quant au *Portugal*, ce royaume prit un développement tout particulier ; par les expéditions et les découvertes maritimes et par le commerce étendu, qui en fut la suite, les Portugais parvinrent à un rang très-élevé parmi les autres nations de l'Europe : l'histoire du Portugal pendant cette période doit donc être traitée à part (1).

2. *La Castille* tant par l'étendue de ses provinces que par sa position géographique paraissait être destinée à exercer une espèce de suprématie sur toute l'Espagne d'autant plus que les rois d'Arragon se trouvèrent engagés dans les affaires du royaume des Deux-Siciles ; mais des guerres pour le trône et des troubles intérieurs, provoqués par les fréquentes minorités des souverains, consumèrent les forces du royaume de Castille et empêchèrent les princes de marcher sur les traces (1252) du grand Ferdinand III. *Alphonse X*, surnommé *le Sage*, son fils, qui se distingua par la protection qu'il accorda aux sciences, aux lettres et aux arts, et qui était lui-même poëte, historien et astronome, négligea les affaires de son royaume pour faire valoir ses droits sur la couronne (1256) d'Allemagne, que lui avaient destinée quelques princes de l'empire après la mort de Guillaume de Hollande (2), et provoqua une série de troubles en destinant le trône aux enfants de son fils aîné Ferdinand, qui avait épousé (1275) la princesse française Blanche et qui était mort avant son père. *Sancho IV*, frère de Ferdinand et second fils du roi s'opposa à cet arrangement et sut gagner les barons et les prélats. Il succéda à son père, qui mourut au milieu (1284) de ces désordres et défendit son trône avec autant de courage que de succès, contre Philippe-le-Bel de France et le roi d'Arragon, qui se constituèrent les défenseurs des *princes de la Cerda*, titres qu'avaient pris les fils de Ferdi-

(1) Voyez le § suivant.
(2) Voyez pag. 376.

nand, frère aîné du roi. Sancho IV repoussa aussi une attaque des Sarrazins de Maroc, que son frère Jean avait excités à une guerre contre la Castille. Ses victoires lui valurent le surnom de *Brave ;* il mourut après un (1295) règne de onze ans, laissant un fils mineur *Ferdinand IV*, sous la tutelle de sa mère Marie de Molina. Cette princesse courageuse et habile sauva la Castille du démembrement dont elle était menacée par les attaques des rois de Portugal et d'Arragon, les prétentions des princes de la Cerda et les intrigues de Jean, frère de Sancho IV et de Henri, oncle de ce prince. *Ferdinand IV* rétablit enfin son au- (1305) torité et entreprit, allié avec Jacques II d'Arragon, une expédition contre le royaume de Grénade, pendant (1312) laquelle il mourut.

3. *Alphonse XI*, fils de Ferdinand, n'avait que deux ans à la mort de son père et il s'eléva entre les princes pour le gouvernement une lutte qui dura jusqu'à ce que le jeune roi se fit déclarer majeur à quinze ans, et prit (1324) lui-même les rênes de l'état. Ayant conclu une alliance avec les rois d'Arragon et de Portugal, Alphonse déclara la guerre au souverain de Grénade, qui avait fait une (1330) invasion dans la Castille et prit plusieurs places fortes situées sur les frontières de son royaume. Cependant l'arrivée d'une nombreuse flotte, que le souverain de Maroc envoya au secours de son allié, le prince de Grénade, et qui anéantit dans une bataille navale la flotte Castillane, força (1340) les rois alliés à faire de nouveaux armements : ayant obtenu du secours des Génois, ils prirent la ville d'Algé- (1344) siras et forcèrent le prince de Maroc à un traité de paix. Pendant cette guerre, des marins espagnols découvrirent les îles des Canaries. Alphonse IX recommença bientôt la guerre contre les Sarrazins et mourut de la peste (1350) pendant qu'il assiégeait Gibraltar. Son fils *Pedro* souilla son règne par les plus horribles cruautés, qui lui valurent le surnom de *Cruel*. Après avoir fait tuer sa belle (1351) mère Eléonore que son père avait épousée en secondes nôces, il força son demi-frère *Henri de Trastamave*, ainsi que les autres fils d'Eléonore à chercher un asile en Portugal. Un grand nombre de seigneurs pour échapper aux violences du roi se réfugièrent en Arragon et celui-ci ne pouvant obtenir leur expulsion de ce royaume, lui declara la guerre. (1357) Un échec que sa flotte éprouva engagea Pédro à conclure

une alliance avec les Sarrazins de Grénade, et à faire mettre
(1360) à mort sa tante Eléonore et sa femme Blanche de
Bourbon. Le tyran fut enfin détrôné par *Henri II de Tras-*
tamare, qui avait obtenu le secours des rois d'Arragon et de
(1369) Navarre, et qui avait pris à sa solde les compagnies
de troupes mercénaires que commandait le célèbre *Ber-*
trand du Guesclin. Henri II, ainsi que son fils et successeur
(1379) *Jean I* travaillèrent à relever la Castille des maux
de ces longues guerres. Jean I éleva des prétentions sur le
(1383) trône de Portugal, dont il avait épousé l'héritière
la princesse Brités, mais il ne put les faire valoir contre Jean,
fils naturel du roi Pedro I.

4. De nouveaux désordres éclatèrent pendant la minorité
(1390) de *Henri III*, qui succéda à son père Jean I à l'âge
de onze ans : le roi se déclara bientôt majeur, mais il man-
quait d'énergie et son état maladif l'empêcha de recommen-
cer la guerre contre les Sarrazins de Grénade. Henri III
fixa sa résidence à Madrid et prit possession d'une partie
(1406) des îles des Canaries. Son fils *Jean II*, enfant de
deux ans, fut couronné roi, et son oncle Ferdinand partagea
l'administration avec la reine mère Catalina. L'ordre inté-
rieur fut d'abord maintenu et Ferdinand avait remporté plu-
(1416) sieurs victoires sur les Sarrazins, lorsque la mort
l'enleva subitement : Catalina mourut deux ans après et le
jeune roi tomba sous l'influence d'*Alvaro de Luna*, Arrago-
(1418) nais de naissance, qui avait su gagner l'affection
de Jean I. La noblesse de Castille mécontente des faveurs ac-
cordées à un étranger, prit les armes ayant à sa tête le
prince Henri, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, et
(1427) obligea le roi à exiler son favori. Cependant il le
rappela bientôt et repoussa une attaque des rois d'Arragon
et de Navarre. La guerre civile ne tarda pas à recommencer
et dura avec quelques interruptions pendant plus de vingt
ans jusqu'à ce que Luna, traduit devant un tribunal composé
(1453) de ses ennemis, fut condamné à mort et exé-
cuté publiquement. Le roi Jean II le suivit un an après dans
la tombe. *Henri IV*, qui avait pris part à la guerre contre
son père, ne put remédier aux désordres qui désolaient la
Castille depuis tant d'années, parce qu'il donnait toute sa
confiance au marquis de *Villéna*, qui le trahit en faisant
cause commune avec ceux que les violences et la vie dissolue
du roi avaient mécontentés. Ces derniers donnèrent la

couronne à Alphonse frère de Henri IV. Une (1463)
guerre civile éclata et continua jusqu'après la mort d'Al-
phonse; un acte par lequel Henri déclara sa (1468)
sœur *Isabelle* héritière du trône, au préjudice sa fille Jeanne,
y mit fin. Isabelle épousa Ferdinand, l'héritier de la cou-
ronne d'Arragon et fut reconnue comme reine de Castille,
malgré le testament de Henri IV, par lequel celui-ci (1474)
avait destiné la couronne à sa fille Jeanne. La réunion de
la Castille à l'Arragon eut lieu lorsque Ferdinand succéda
à son père Jean II sur le trône de ce dernier pays. (1479)

5. Les souverains d'*Arragon*, occupés d'agrandir leur royaume par l'acquisition de provinces étrangères, prirent moins de part aux affaires intérieures de l'Espagne, dont ils seraient peut-être parvenus à avoir la suprématie, s'ils eussent profité des divisions et des désordres qui désolèrent pendant toute cette période le royaume de Castille. A la mort du roi *Jacques I*, qui avait réuni à la Castille le (1276)
royaume de Valence et les îles Baléares, ces états furent divisés entre ses fils : *Pedro III*, l'aîné, monta sur le trône de Castille et le second, *Jacques*, devint roi de Majorque ou des Baléares et reçut les comtés de Roussillon, Cerdagne et Montpellier. Cependant Pedro III força son frère à prendre ces états de lui à titre de fief et accepta la couronne de Sicile que les habitants de cette île lui offrirent, après que, grâce aux *Vêpres siciliennes*, ils se furent délivrés de la domination de Charles I d'Anjou, roi de Naples (1). (1282)
Excommunié par le pape Martin IV, suzerain de Sicile et d'Arragon et attaqué par le roi de France Philippe III, que le pape avait chargé de l'exécution de la sentence, Pedro défendit son royaume contre les Français, et la Sicile contre le roi de Naples Charles I. Il mourut en (1285)
laissant la Castille à son fils aîné *Alphonse III* et la Sicile à son second fils *Jacques;* pendant que ce dernier se maintenait dans la possession de la Sicile, Alphonse expulsa les Français de l'Espagne, et conclut avec Philippe-le-Bel la paix de Tarrascone. Son frère *Jacques II* lui suc- (1291)
céda sur le trône de Castille et nomma d'abord son frère Frédéric gouverneur de la Sicile. Bientôt après il renonça à ses droits sur la Sicile et reçut du pape, en récom- (1295)

---

(1) Voyez pag. 409.

pense, l'investiture des îles de *Sardaigne* et de *Corse*. Mais
(1296) les Siciliens proclamèrent roi *Frédéric*, qui, aban-
donné par son frère Jacques, combattit avec succès contre
(1309) Charles II de Naples. Après une guerre, qu'il avait
entreprise comme allié du roi Ferdinand IV de Castille contre
l'émir de Grénade, Jacques II envoya son fils Alphonse avec
(1323) une flotte, pour faire la conquête de la *Sardaigne*.
Cette île, qui était presqu'entièrement soumise aux Pisans,
fut conquise après une guerre de trois ans. Le roi d'Arragon
fut moins heureux contre la Corse, qu'il ne put enlever aux
Génois.

6. Des insurrections, qui éclatèrent en Sardaigne après
(1327) la mort de Jacques II, impliquèrent son fils *Al-*
phonse IV dans une longue guerre maritime avec la riche
république de Gênes, qui avait prêté secours aux insurgés et
qui voulait ainsi détourner l'attaque dont la Corse était me-
(1336) nacée par le roi d'Arragon. Alphonse IV mourut
avant d'avoir terminé cette guerre et son fils *Pedro III* dut
s'allier avec les rois de Castille, de Navarre et de Portugal
contre l'émir Joussouf de Grénade. Mais il abandonna cette
(1344) guerre à ses alliés pour tourner ses armes contre
son cousin Jacques, roi de Majorque. Ce royaume, qui com-
prenait les îles Baléares, ainsi que les comtés de Rousillon
et de Cerdagne, fut incorporé au royaume d'Arragon. Les
insurrections en Sardaigne se succédèrent presque sans in-
(1347) terruption, et ce ne fut que par une alliance avec les
Vénitiens que Pedro IV put résister aux Génois. Pendant
qu'une guerre éclatait contre Pedro-le-Cruel de Castille,
(1356) guerre qui dura dix-huit ans, des désordres inté-
rieurs désolèrent le royaume d'Arragon, où les seigneurs
cherchèrent à étendre leurs priviléges. L'intervention du
Justicia, dont le pouvoir grandit de plus en plus, sauva
l'autorité royale et reprima les tentatives de la noblesse. Sous
(1387) le règne de *Jean I*, qui succéda à son père Pedro III,
la Sardaigne se rendit indépendante et le roi, qui avait mé-
contenté la noblesse en introduisant à sa cour les mœurs
françaises, ne fit aucune tentative pour rétablir son autorité
(1393) dans cette île. Son frère *Martin l'aîné*, qui avait
d'abord combattu pour le trône de Sicile, le céda à son fils
Martin-le-Jeune et vainquit le comte Mathieu de Foix, qui
avait épousé la fille aînée du roi Jean I et qui élevait des
prétentions sur le trône de Castille. Il secourut alors son fils,

qui rétablit sa domination en Sicile et qui de là fit la conquête de la Sardaigne. Mais il mourut peu de temps après, (1409) et son père Martin l'aîné le suivit bientôt dans la tombe. La descendance mâle de la famille des comtes de Bar- (1410) celone, qui avait régné sur l'Arragon pendant plus de deux siècles et demi s'éteignit avec lui.

7. *Ferdinand I*, second fils du roi Jean I de Castille et d'Eléonore, sœur de Martin l'aîné, fut reconnu roi d'Arragon. Les Siciliens se soumirent également à lui (1412) et cette île fut dès lors réunie au royaume d'Arragon : elle resta province arragonaise pendant plus de trois siècles. Ferdinand fit de vains efforts pour engager l'antipape *Bénoît XIII*, qui appartenait à la riche famille arragonaise *de Luna*, à se démettre de sa dignité usurpée (1). *Alphonse V*, fils de Ferdinand, entreprit une expédition contre (1416) la Corse, pour conquérir cette île sur les Génois, mais repoussé par ceux-ci, il accepta l'adoption que lui offrit *Jeanne II*, reine de Naples : cependant ce ne fut (1420) que vingt-trois ans plus tard qu'il parvint à se mettre en possession de ce royaume. Dès lors il prit part aux (1443) guerres qui désolaient à cette époque l'Italie : il intervint encore dans les troubles intérieurs, qui avaient éclatés en Castille sous le règne de Jean II et laissa le royaume de Naples à son fils naturel *Ferdinand I*, tandis que son (1458) frère *Jean II* lui succédait sur le trône d'Arragon. Ce prince, qui était déjà *roi de Navarre* par son mariage avec (1425) la princesse Blanche, eut à lutter contre les efforts que firent les Catalans pour se séparer du royaume d'Arragon. Barcelone défendit son indépendance pendant dix ans avec le secours des princes Réné et Jean d'Anjou, que les (1470) habitants avaient reconnus comme souverains. Louis XI, qui avait d'abord conclu une alliance avec le roi d'Arragon, s'empara des comtés de Roussillon et de Cerdagne et (1478) les conserva après la paix, qui termina la guerre entre la France et l'Arragon. *Eléonore* hérita du trône de Navarre après la mort de son père Jean II, et *Ferdinand-le-* (1479) *Catholique*, qui avait déjà épousé la princesse *Isabelle de Castille*, réunit ainsi les deux royaumes.

8. Le règne de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de

(1) Voyez pag. 445.

Castille vient clore le moyen âge pour l'Espagne, une ère nouvelle commença alors et la monarchie espagnole, fondée par la réunion de la Castille et de l'Arragon, parvint bientôt à occuper la première place parmi les puissances européennes.
(1492) La *conquête de Grénade* mit fin à la longue lutte entre les chrétiens et les Sarrazins en Espagne; *la découverte*
(1492) *de l'Amérique* par Christophe *Colomb* donna d'immenses ressources à la monarchie espagnole; elle contribua puissamment à y détruire la féodalité et à la remplacer par un gouvernement monarchique; ce changement s'opéra surtout par les talents des célèbres ministres *Mendoza* et *Ximenés*, qui possédaient toute la confiance de Ferdinand et d'Isabelle et qui travaillèrent avec succès à anéantir la trop grande puissance de la noblesse. Le petit-fils de Ferdinand et d'Isabelle, *Charles Quint* était destiné à opposer une digue aux hérésies, qui naquirent au seizième siècle et qui menacèrent de jeter le midi de l'Europe dans les mêmes troubles et les mêmes malheurs qu'elles avaient suscités dans le nord.

§ IV. HISTOIRE DU ROYAUME DE PORTUGAL JUSQU'AU RÈGNE D'EMMANUEL-LE-GRAND.

1279—1500.

AUTEURS A CONSULTER : Schæfer, *Histoire du Portugal*. Hamb. 1840. 2 vol. 8 (en allemand).

Rois de Portugal : Dénis, *le Juste*, 1279—1325. Alphonse IV 1325—1357. Pedro I 1357—1367. Ferdinand 1367—1383. Jean I 1383—1433. Duarte 1433—1438. Alphonse V 1438—1481. Jean II 1481—1495. Emmanuël, *le Grand*, 1495—1521.

1. Les conquêtes d'*Alphonse III* sur les Sarrazins, qu'il avait expulsés du midi du Portugal, avaient consolidé ce
(1279) royaume, et son fils *Dénis* put exclusivement s'occuper pendant son long règne d'améliorer l'état intérieur de son royaume : sa femme, sainte Elisabeth, fille du roi Alphonse d'Arragon, l'aida de ses conseils et apaisa par son intervention les discordes, qu'avaient provoquées d'abord
(1290) l'ambition d'Alphonse, frère du roi, qui aspirait au trône, et ensuite le caractère soupçonneux du fils aîné de Dénis, qui se crut négligé par son père. Dénis favorisa

particulièrement l'agriculture, ainsi que l'exploitation des riches mines de fer du pays; il augmenta sa flotte, créa plusieurs ports et encouragea le commerce par des (1308) dispositions législatives et par un traité de commerce qu'il conclut avec l'Angleterre. Les priviléges de la noblesse furent restreints, et l'ordre des Templiers, qui avait été supprimé par le pape Clément V, fut changé *en celui du Christ* (1). *Alphonse IV*, fils de Dénis, eut d'abord (1319) à combattre contre son demi-frère qui trouva du secours en Castille. Après la mort de celui-ci, il prit part à une (1340) guerre contre les Sarrazains. Sa cruauté contre la belle *Inés de Castro*, noble Castillane, que son fils aîné Pedro avait épousée secrètement et qu'il fit tuer à l'instigation (1355) des ennemis du prince, amena la révolte de celui-ci. La paix fut rétablie peu de temps avant la mort d'Alphonse (1357) et *Pédro I*, qui lui succéda, prit une terrible vengeance de ceux qui avaient contribué au meurtre d'Inés. Il maintint la tranquillité dans son royaume, améliora les finances et réorganisa l'administration du pays. Le commerce et l'industrie fleurirent sous le règne de ce prince, que les uns appelèrent *le Cruel*, les autres *le Juste*.

2. *Ferdinand* gaspilla le trésor que son père avait amassé et indisposa contre lui le peuple et la noblesse par (1367) ses mœurs dissolues. Les mécontents appelèrent le roi de Castille à leur secours, et Ferdinand, qui avait conclu une alliance avec le duc de Cambridge et avait reçu une flotte anglaise à Lisbonnne, fut obligé de donner la main de sa fille unique *Brités* à Jean I, roi de Castille. Mais (1383) les Portugais se refusèrent à reconnaître Brités après la mort de son père et donnèrent la couronne à *Jean I*, fils naturel de Pedro I : le roi de Castille, qui voulut faire valoir par les armes les droits de sa femme sur le trône de Portugal, fut vaincu et dut renoncer au plan de réunir ce (1385) royaume à la Castille. Jean I fit alors faire une première expédition en Afrique et la ville de *Ceuta*, prise (1415) sur les Sarrazins, devint la première possession africaine des Portugais. Le second fils du roi, *Henri*, surnommé le *Navigateur*, poursuivit ces conquêtes en Afrique avec la plus

(1) Il paraît qu'en Portugal et en Espagne les Templiers n'avaient pas participé à la corruption et aux hérésies, qui avaient infecté l'ordre dans d'autres pays et notamment en France.

grande activité. Il explora le littoral africain sur l'Océan at-
(1419) lantique et découvrit l'île de *Madère*, où il planta de
la canne à sucre qu'il fit venir de Sicile ainsi que des vignes.
Jean I fixa sa résidence à Lisbonne et laissa le trône à son fils
(1433) aîné *Duarte*. Encouragés par le pape Eugène IV,
qui fit prêcher une croisade contre les Sarrazins d'Afrique,
les deux frères du roi, Henri-le-Navigateur et saint Ferdinand,
envahirent le royaume de Fezz, mais ils ne purent prendre
la ville de Tanger. Pendant la minorité d'*Alphonse V*, qui
(1438) succéda à son père Duarte à l'âge de sept ans,
Henri-le-Navigateur envoya des flottes, qui doublèrent le
Cap-Bojador (1432) et le *Cap-Vert* (1445), parvinrent à
à l'embouchure du *Sénégal* (1447), découvrirent les *Azo-
res* (1448) et les *îles du Cap-Vert* (1449), et rapportèrent de
ces contrées de l'or, de l'ébène et des nègres. Alphonse V
(1471) lui-même prit *Tanger*, et il aurait peut-être mis
fin aux royaumes de Fezz et de Maroc, s'il n'eût eu à dé-
fendre son propre royaume contre une attaque de Ferdinand
et d'Isabelle.

3. Ces expéditions maritimes et ces conquêtes étrangères
servirent à affaiblir la puissance de la noblesse portugaise, et
(1481) *Jean II*, fils et successeur d'Alphonse V, essaya
de lui enlever l'exercice de la justice et de restreindre ses
possessions : il rencontra cependant une forte opposition,
qui l'engagea à recourir à des moyens violents : plusieurs
seigneurs furent exilés et leurs biens confisqués. Les dé-
couvertes furent néanmoins poursuivies avec la plus grande
énergie grâce à l'activité des deux médecins *Joseph* et *Rode-
ric* ainsi que de *Martin Béhaim*, issu d'une riche famille
patricienne de Nuremberg, qui séjournant longtemps en
Portugal, exécuta le premier *globe terrestre*. La côte de
(1481) *Guinée* fut explorée, et des voyageurs portugais
parvinrent dans les Indes orientales en traversant l'Egypte
(1486) et l'Ethiopie. *Bartholomée Diaz* poussa enfin jus-
qu'au Cap de Bonne-Espérance, que des tempêtes l'empê-
cherent de doubler. Ces expéditions furent favorisées par
Emmanuël-le-Grand, neveu d'Alphonse V, qui monta sur
(1494) le trône après la mort de Jean II. *Vasco de Gama*
doubla le premier le Cap de Bonne-Espérance et découvrit
(1498) ainsi *la nouvelle route des Indes orientales*. Cabral,
jeté par des vents contraires sur les *côtes du Brésil*, en prit
(1500) possession au nom de son souverain : le Florentin

Americo Vespucci, entré au service du Portugal, bâtit le premier fort dans ce pays. *François* et *Alphonse d'Albuquerque* établirent les premières colonies portugaises dans les Indes, et ce dernier nommé gouverneur des Indes, fonda la ville de *Goa*, centre de la domination portugaise (1510) dans ce pays. *Maguelhaens*, découvrit les *îles Molucques*, et étant entré au service de l'Espagne, il passa par le détroit au midi de l'Amérique, auquel il donna son nom et fit le premier *le tour du monde*. Ces conquêtes (1522) achevèrent l'établissement d'un gouvernement monarchique, qui remplaça dès lors l'ancienne constitution féodale du Portugal. Ce royaume prit alors une place importante parmi les autres états européens, qu'aucun lien politique ni religieux n'unissait plus ensemble.

CHAPITRE XXIV.

DE LA FRANCE ET DE LA BOURGOGNE DEPUIS LA FIN DES GUERRES AVEC L'ANGLETERRE JUSQU'AU RÈGNE DE FRANÇOIS I

1453—1515.

§ I. LES DUCS DE BOURGOGNE JUSQU'A CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

1363—1467.

AUTEURS A CONSULTER : De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, édit. de Reiffenberg. David, *Manuel d'histoire de Belgique*. Louv. 1840.

Ducs de Bourgogne : Philippe-le-Hardi 1363—1404. Jean-Sans-Peur 1404—1419. Philippe-le-Bon 1419—1467. Charles-le-Téméraire 1467—1477.

1. Un puissant état se forma à la fin du quatorzième et dans la première moitié du quinzième siècle, les princes qui le gouvernèrent n'étaient pas il est vrai souverains indépendants, car ils reconnaissaient pour une partie de leurs provinces les rois de France pour souverains, tandis que pour l'autre ils relevaient des empereurs allemands. Mais les relations avec ces deux royaumes voisins et rivaux leur donnèrent une certaine indépendance vis-à-vis de leurs suzerains, et l'affaiblissement de la France à la suite des longues guerres des Anglais, d'une part et de l'autre la décadence du pouvoir royal en Allemagne, qui marchait à grands pas vers sa dissolution politique, favorisèrent le plan conçu par les ducs de Bourgogne, *Philippe-le-Bon* et *Charles-le-Téméraire*, d'acquérir une souveraineté pleine et entière dans leurs états. Le caractère ambitieux et violent de ce dernier prince, qui abandonna la politique habile de son père pour emporter la couronne à la pointe de l'épée, et la prudence du roi Louis XI de France, qui opposa la ruse et la dissimulation à son fougueux adversaire, firent avorter ce plan. A la mort de Charles-le-Téméraire, qui ne laissa qu'une fille, Marie, les vastes possessions de la maison de Bourgogne furent de nouveau partagées et la plus grande partie en fut réunie, quelque temps après, à la monarchie espagnole.

2. *Philippe-le-Hardi*, tige de cette puissante maison de Bourgogne, et le cadet des fils de Jean-le-Bon roi de France, fut investi du duché de Bourgogne par son père, (1363) après l'extinction de la branche aînée des ducs de Bourgogne (1). Il épousa *Marguerite*, fille unique de Louis de Mâle et héritière présomptive des comtés de *Flan-* (1369) *dres*, d'*Artois*, de *Franche-Comté*, *Réthel*, *Nevers*, d'*An-vers* et de *Malines*. Après la mort de son beau- (1384) père, Philippe-le-Hardi entra en possession de ces pays et devint ainsi vassal de l'empereur allemand pour les seigneuries de Malines et d'Anvers. Mais les affaires de la France l'occupèrent presqu'exclusivement : toutefois il n'omit aucune occasion pour augmenter sa puissance (2), et épousa Marguerite, fille de Jeanne et héritière des duchés de *Brabant* et de *Limbourg*. Cependant la réunion de ces deux pays à ses autres possessions n'eut pas encore lieu, car Philippe-le-Hardi mourut avant la duchesse (1404) Jeanne, et son fils aîné *Jean-sans-Peur* lui succéda en Bourgogne, en Flandre, Artois et Franche-Comté, son second fils Antoine hérita des duchés de Limbourg et de Brabant, auquel Malines et Anvers furent de nouveau réunis, et le troisième, *Philippe*, devint comte de Nevers et de Réthel. *Jean-sans-Peur* suivit l'exemple de son père et prit une part active aux désordres qui désolèrent la France. Ayant fait assassiner son rival le duc d'Orléans, il lutta (1407) d'abord avec succès contre le parti qui lui était opposé à la cour de Charles VI. Mais il fut tué à son tour, (1419) et son fils *Philippe-le-Bon* embrassant le parti du roi Henri V d'Angleterre, aida ce prince à monter sur le trône de France.

3. *Philippe-le-Bon* resta l'allié fidèle des Anglais pendant quatorze ans et lorsqu'il se réconcilia enfin avec le roi Charles VII, il obtint, par le traité d'Arras, la souveraineté sur tous ceux de ces pays qui dépendaient de la (1435) couronne de France (3). D'autres acquisitions étaient déjà venues agrandir considérablement ses états. Jean III, comte de Namur, pour payer ses dettes ainsi que celles que son

---

(1) Voyez pag. 454—455.
(2) Voyez pag. 457.
(3) Voyez pag. 464.

(1421) frère et prédécesseur avait faites, vendit le *comté de Namur*, ainsi que tout ce qu'il possédait en Flandres et ailleurs, au comte Philippe, et après la mort de Jean III,
(1429) celui-ci en prit possession. Les duchés de *Brabant* et de *Limbourg* revinrent au même prince après la mort de
(1430) son cousin Philippe, qui avait succédé à son frère Jean IV. Par la réunion des comtés de *Hainaut*, de *Hollande*
(1433) et de *Zélande*, que lui céda sa cousine Jacquéline de Bavière, Philippe-le-Bon réunit sous sa domination toutes les provinces belges à l'exception du *Luxembourg* :
(1443) il obtint ce duché par cession faite par le duc Guillaume de Saxe, et confirmée par Elisabeth de Goerlits, veuve d'Antoine de Brabant, cousin de Philippe. Le duc de Bourgogne régna dès lors sur un pays étendu et riche par son industrie et son commerce, ainsi que par la fécondité de son sol. Philippe-le-Bon tout en domptant l'esprit rémuant des habitants des deux villes de Bruges et de Gand et en y maintenant son autorité par les armes, ne les priva pas de leurs libertés ni priviléges, une des sources principales de leurs richesses. Mais en donnant un asile au dauphin Louis, qui avait quitté la France pour ne pas se soumettre aux ordres de son père, il prépara sans le savoir la lutte entre la France et la Bourgogne, lutte qui entraîna la chute de ce dernier état. Car une inimitié implacable naquit entre le dauphin, qui prit part aux intrigues de la cour de Philippe-le-Bon et son fils le prince de Charolais, qui régna sous le nom de *Charles-le-Téméraire*. La rivalité se manifesta
(1461) encore du vivant de Philippe peu de temps après l'avénement au trône de France de Louis XI.

§ II. LA FRANCE SOUS LOUIS XI ET LA BOURGOGNE SOUS CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

1453—1483.

AUTEURS A CONSULTER : Philippe de Comines, *Chronique et Histoire.* Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne.*

Rois de France : Charles VII † 1461. Louis XI 1461—1483.

1. La féodalité avait été presqu'anéantie en France pendant les guerres contre les Anglais, et de tous ces puissants

ducs et comtes, qui, comme premiers vassaux de la couronne, avaient exercé dans leurs états un pouvoir presque royal, il n'en resta que trois, le roi de Navarre, et les ducs de Bourgogne et de Bretagne. Ces princes étaient devenus de véritables souverains dans leurs états, tandis que des autres grands fiefs de la couronne la plus grande partie avait été réunie aux domaines royaux et les tenanciers des autres avaient perdu leur pouvoir ayant été réduits au rang de la noblesse de second ordre. Le roi, qui disposait d'un revenu public provenant de l'impôt foncier, et d'une armée de troupes mercenaires, ne dépendait plus ni de la bonne volonté ni de la fidélité de ses vassaux. Cependant Charles VII n'eut pas assez d'énergie pour bien profiter de ces circonstances favorables : des intrigues, qui n'avaient jamais cessé de se tramer à sa cour, lui suscitèrent des difficultés vers la fin de son règne. Le dauphin Louis, qui était d'un caractère soupçonneux et perfide, et qui avait déjà pris part à une conspiration des seigneurs contre son père, quitta (1450) la cour et se retira dans le Dauphiné. Il y régna en souverain et épousa la princesse Charlotte de Savoie sans demander le consentement de son père. Quelque temps après il quitta le Dauphiné et se réfugia auprès du duc de (1456) Bourgogne, qui lui donna le château de Genappe pour résidence. Charles VII réunit le Dauphiné aux domaines de la couronne; il n'osa pas forcer par les armes le duc de Bourgogne, à lui livrer son fils et mourut avant de (1461) s'être réconcilié avec celui-ci

2. Le séjour de *Louis XI* en Bourgogne exerça une grande influence sur la politique de ce prince, dont le principal but était de détruire les derniers restes du système féodal et d'achever l'établissement d'une véritable monarchie en France. Il éloigna des affaires tous les conseillers de son père et donna leurs charges à ceux de ses amis et partisans, qui l'avaient suivi à Génappe et qui devinrent dès lors des instruments dociles entre les mains de l'habile monarque. Après avoir conclu des alliances avec les rois d'Arragon et de Castille, Louis XI s'attacha les princes du sang en leur donnant des comtés et des charges, les villes et les seigneurs du midi de la France par l'érection d'un parlement à Bordeaux et le rétablissement des libertés de Guienne. Alors il travailla à diminuer la puissance des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et obtint de ce dernier la cession (1463)

des villes sur la Somme, qui avaient été cédées à Philippe-le-Bon par le traité d'Arras. Le comte de Charolais, irrité par cet acte de son père, se mit alors à la tête des nombreux seigneurs que Louis XI avait mécontentés par son gouver-
(1464) nement arbitraire et qui avaient conclu une association secrète, appelée *ligue du bien public*, et dans laquelle entrèrent les ducs d'Anjou, d'Orléans, de Berry et de Bourbon. Le roi, qui avait assemblé des troupes, perdit
(1465) *la bataille de Montléry*, et le comte de Charolais, avec lequel Philippe-le-Bon avait partagé le pouvoir, marcha sur Paris et força Louis XI à conclure *la paix de Conflant*, par laquelle il accorda aux princes alliés toutes leurs demandes, rendit les villes sur la Somme, investit le duc de Berry de la Normandie, comme duché héréditaire, et promit de changer entièrement son gouvernement : une commission de trente-six membres, douze de chaque état, devait être chargée d'abolir tous les abus. Le comte de Charolais châtia alors les Liégeois, qui avaient pris les armes contre lui et détruisit Dinant, dont les habitants avaient fait cause com-
(1467) mune avec ceux de Liége. Philippe-le-Bon mourut peu de temps après et Charles-le-Téméraire lui succéda.

3. Louis XI était parvenu à dissoudre la ligue qui s'était formée contre lui, et travailla avec succès au rétablissement de son autorité. Il gagna le duc de Bourbon et un grand nombre de seigneurs et les sépara des ducs de Bourgogne, de Bretagne et de Berry ; il enleva à ce dernier la Normandie et força le duc de Bretagne à renoncer à son alliance avec Charles-le-Téméraire. Ce prince, qui avait d'abord eu à combattre des insurrections qui avaient éclaté à Gand et dans
(1468) plusieurs autres villes, dut encore une fois marcher contre Liége ; la ville fut prise d'assaut et détruite de fond en comble, à l'exception de quelques églises. Mais, au lieu d'employer sa puissance contre son formidable rival, il s'engagea dans une lutte désespérée avec *la Confédération Helvétique*, lutte dans laquelle il finit par succomber. La guerre entre les cantons suisses et la noblesse du midi de l'Allemagne, avait de nouveau recommencé et le duc Sigismund d'Autriche, qui se trouvait à la tête de la noblesse, vaincu par les Suisses, dut leur acheter la paix. Ne pouvant réunir l'argent qui lui était nécessaire et craignant de perdre toutes
(1469) ses possessions dans la Suisse, il se rendit auprès de Charles-le-Téméraire et lui engagea ces propriétés moyen-

nant une somme considérable. Le duc de Bourgogne chargea un seigneur suisse du gouvernement de ces contrées et conçut alors le projet de fonder un royaume indépendant, qui s'étendrait depuis les Alpes jusqu'à la mer du Nord. Déjà il possédait la Franche-Comté et, par un traité (1472) qu'il conclut avec le duc Arnoul de *Gueldre* et de *Zutphen*, il devint maître de ces pays. Il négocia alors avec l'empereur Frédéric IV, pour obtenir de lui le titre de roi de Bourgogne et lui offrit en même temps la main de sa fille unique Marie pour son fils, l'archiduc Maximilien. Une entrevue eut lieu entre Charles et Frédéric à Trèves, mais (1473) ce dernier quitta la ville secrètement, craignant de réunir une trop grande puissance entre les mains d'un prince aussi ambitieux et aussi violent que Charles.

4. Louis XI, qui n'avait laissé passer aucune occasion de nuire au duc de Bourgogne et qui avait augmenté par une lettre la défiance de l'empereur contre ce prince, était parvenu à consolider de plus en plus son trône. Menacé par une nouvelle ligue qu'avaient formée contre lui les ducs de Bourgogne, d'Anjou, de Bretagne, d'Alençon, de Nemours, de Savoie et de Lorraine, il avait conclu (1473) le traité de Senlis, pour perdre les ducs d'Alençon et de Nemours et pour gagner le duc René de Lorraine. Ce dernier était menacé par Charles-le-Téméraire, qui convoitait depuis longtemps la Lorraine, pays qui séparait la Franche-Comté et ses possessions suisses de ses autres états. Louis XI parvint à réconcilier le duc Sigismund d'Autriche avec les Suisses et à former une ligue contre le duc de Bourgogne, qui perdit tout ce qu'il possédait en Suisse, ainsi que la plus grande partie de la Franche-Comté. Il conclut une alliance avec le duc de Bretagne et Edouard IV d'Angleterre, qui débarqua avec une armée à Calais. Mais au lieu de réunir ces troupes à celles de ses alliés, Charles (1475) marcha contre la ville de Neuss pour se venger de l'empereur et pour porter secours à son parent Robert de Bavière, archevêque de Cologne, qui avait été déposé par le pape et qui voulait se maintenir par les armes contre Herrmann de Hesse, nommé à sa place et reconnu par le chapitre et l'empereur. Louis XI décida le roi d'Angleterre à abandonner la guerre, et Charles revint avec les débris de son armée de la ville de Neuss, qui avait soutenu un siége de onze mois. Rentré dans ses états, le duc de Bourgogne

tourna ses armes contre le duc de Lorraine et fit en trois
(1475) mois la conquête du pays. Il conclut alors une paix avec l'empereur Frédéric III et le roi de France, et marcha contre les Suisses. Vaincu dans deux batailles, à *Granson*
(1476) et à *Murten* (Morat), le vaillant duc de Bourgogne périt dans une troisième bataille qu'il livra devant Nancy aux forces réunies des Lorrains et des Suisses, qui
(1477) avaient aidé le duc René à reconquérir son duché.

5. La mort de Charles le-Téméraire eut les suites les plus importantes non-seulement pour les vastes provinces que ce prince avait réunies sous sa domination, mais encore pour la France et pour l'empire allemand : car la rivalité, qui commença à la suite de cet événement entre la maison de Habsbourg et les souverains de France, est un des faits dominants de toute l'histoire moderne. Louis XI ne tarda pas à profiter de la mort de son rival : il réunit le *duché de Bourgogne*, la *Picardie*, la *Franche-Comté*, appelée aussi le comté de Bourgogne, l'*Artois* et le *Charolais*, comme fiefs vacants, aux domaines de la couronne : élevant les mêmes prétentions sur le Hainaut et la Flandre, il attaqua ces pays et prit Tournai. *Marie de Bourgogne*, fille unique et héritière de Charles, refusa la main du fils de Louis, qui n'avait
(1477) que sept ans et épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric IV. Ce mariage jeta les fondements de la puissance de la maison de Habsbourg, qui paraissait destinée, au commencement du seizième siècle, à réunir tout l'Occident chrétien en une seule monarchie. Une guerre éclata entre Maximilien et Louis XI pour les provinces contestées, qui avaient autrefois été des fiefs de la couronne de
(1482) France : elle se termina par la paix d'Arras, par laquelle le duché de Bourgogne et la Picardie furent réunis à la France, et la Franche-Comté, l'Artois et le Charolais, designés comme dot de la princesse Marguerite, fille de Maximilien et qui fut fiancée au dauphin Charles. Marie était morte pendant la guerre, laissant, outre une fille, Marguerite, un fils *Philippe-le-Beau*, qui fut reconnu comme son héritier sous la tutelle de son père Maximilien. *Louis XI*,
(1481) qui par testament du comte René d'Anjou, avait encore réuni aux domaines de la couronne les comtés d'*Anjou*, de *Maine*, de *Provence* et de *Forcalquier*, et qui en outre avait hérité des prétentions de ce prince sur le trône de
(1483) Naples, mourut un an après la paix d'Arras, laissant un fils de treize ans, le dauphin Charles.

§ III. LA FRANCE JUSQU'A FRANÇOIS I.

1483—1515.

AUTEURS A CONSULTER : Philippe de Comines, *Mémoires* édit. de Godefroid. Varillas, Histoire de Charles VIII et de Louis XII.

Rois de France : Charles VIII 1483—1498. Louis XII 1498—1515. *François I.*

1. Louis XI, qui, par son gouvernement arbitraire et violent, par les intrigues et les ruses qu'il employa pour parvenir à son but, et enfin par son caractère perfide, s'était fait détester par toutes les classes de la population de son royaume, avait pourtant rendu d'immenses services à la France. Il avait consolidé la monarchie par l'anéantissement de ce qui restait encore de la féodalité, qui, après avoir perdu son caractère primitif, avait entièrement dégénéré; il avait empêché la dissolution politique de la France, en réunissant aux domaines les territoires dans lesquels les anciens vassaux de la couronne étaient parvenus à se rendre presque souverains, et, à sa mort, il ne resta que le seul *duc de Bretagne*, qui jouit encore d'une certaine indépendance dans son pays. En favorisant l'agriculture, en établissant la poste aux lettres et en maintenant la stricte observation des lois, Louis XI avait contribué à relever l'état intérieur de son royaume (1). Grâce à ces mesures la tranquillité intérieure ne fut pas troublée pendant la minorité et sous le règne du faible *Charles VIII*, pour lequel gouverna sa sœur *Anne*, princesse habile qui avait épousé Pierre de Beaujeu, prince de Bourbon. Elle prit le titre de Madame et convoqua à Tours une assemblée des (1484) états-généraux du royaume. Cette assemblée, qui se composait de deux cent quarante-six députés des trois ordres, du clergé, de la noblesse et des bourgeois, essaya vainement de limiter le pouvoir royal; elle fut dissoute après avoir pris quelques arrêts, qui restèrent sans effet.

2. Le duc d'Orléans, le plus proche parent du roi, mécontent de l'influence de la princesse Anne, réunit (1486)

(1) La *première imprimerie* fut établie à Paris par Ulric Gering de Constance en 1480.

les princes dans une ligue contre le roi ; mais l'armée des
(1488) princes fut vaincue et le duc d'Orléans fut fait pri-
sonnier. Charles VIII renvoya Marguerite, fille de Maximi-
(1491) lien, que son père lui avait fiancée, et épousa
Anne, héritière de *Bretagne*, qui avait déjà épousé par
procuration Maximilien d'Autriche. Ce prince, pour venger
ce double outrage, déclara la guerre à la France ; mais les
révoltes, qui éclatèrent dans les Pays-Bas, le forcèrent à
(1493) conclure la *paix de Senlis*, par laquelle le roi de
France lui rendit la Franche-Comté, l'Artois et le Charo-
lais, provinces qui avaient été destinées à former la dot de
la princesse Marguerite. Charles VIII, qui, par son mariage
avec Anne, prépara la réunion de ce dernier grand fief aux
domaines, voulut alors faire valoir ses prétentions, qu'il élevait sur le royaume Naples. Il se réconcilia avec le duc d'Orléans et lui confia le commandement d'une partie de son ar-
(1494) mée, avec laquelle il franchit les Alpes. Ayant été
couronné roi de Naples, Charles VIII quitta bientôt l'Italie,
(1498) où il ne put maintenir son autorité, et mourut sans
laisser d'enfants, ses trois fils et sa fille Anne étant morts
avant lui. Le duc Louis d'Orléans lui succéda comme son
plus proche parent sans que son droit de succession fût
contesté.

3. Pour s'assurer la possession de la Bretagne *Louis XII*
(1499) épousa la reine Anne, veuve de Charles VIII, et
publia une ordonnance, par laquelle il organisa définitivement l'ordre judiciaire. Louis XII, qui, outre ses prétentions sur le trône de Naples, en revendiquait encore sur le duché de Milan, s'occupa presqu'exclusivement des affaires de l'Italie, auxquelles il prit une part active en se montrant presque toujours le rival et l'ennemi de Maximilien d'Autriche, qui était monté sur le trône d'Allemagne et qui, après le mariage de son fils Philippe-le-Beau avec Jeanne, fille de Ferdinand-le-Catholique et d'Isabelle de Castille, menaçait la France de deux côtés à la fois. Heureusement pour la France, le roi confia le gouvernement au cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen et président du conseil d'état. Cet homme habile introduisit tant d'ordre dans les finances, que les impôts purent être diminués malgré les guerres continuelles en Italie, guerres dans lesquelles on employa souvent des troupes suisses, qui commencèrent dès lors à servir comme mercenaires dans les

armées de tous les souverains de l'Europe. Louis XII laissa le trône à son gendre *François I*, duc d'Angoulême, qui (1515) avait épousé sa fille aînée Claude, et qui devint le rival le plus formidable de son grand contemporain Charles V. La monarchie française se consolida de plus en plus et le sentiment national, qui devint commun à tous les habitants de la France, donna à ce pays cette unité d'action et de force, qui détermina la prépondérance dont il devait bientôt jouir. La France remplaça, dès le milieu du seizième siècle, l'empire romano-allemand, qui avait été jusqu'alors à la tête de la république catholique de l'Occident, et dont l'hérésie et la dissolution politique préparèrent la décadence.

UNIVE... CALIFO...

CHAPITRE XXV.

DE L'EMPIRE ALLEMAND, DE LA HONGRIE ET DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE JUSQU'A LA MORT DE MAXIMILIEN I.

1400—1519.

§ I. DE L'ALLEMAGNE ET DE LA HONGRIE JUSQU'A LA MORT DE L'EMPEREUR SIGISMOND.

1414—1437.

AUTEURS A CONSULTER : Aschbach, *Histoire de l'empereur Sigismond.* Hambourg 1839. (en allemand). Mailath, *Histoire des Magyares.* Vienne 1831. 5 vol. 8. (en allemand).

Empereur : Sigismond. 1410—1437.

1. L'Allemagne était en pleine dissolution politique lorsque Sigismond monta sur le trône. Les vastes états qu'il réunit alors sous son sceptre (car il était roi de Hongrie et markgrave de Brandenbourg), ainsi que son activité infatigable firent espérer qu'il rétablirait son autorité en Allemagne, dont les ducs, comtes, seigneurs et les villes libres étaient parvenus à une indépendance presqu'entière. Mais de graves affaires absorbèrent tout le temps de Sigismond, qui ne put presque pas s'occuper de l'Allemagne. Après avoir travaillé (1416) avec un heureux succès au rétablissement de l'unité de l'Eglise, qui avait été troublée par le schisme d'Occident (1), l'empereur dut diriger tous ses soins sur la Bohême où la *guerre des Hussites* venait d'éclater, et sur la Hongrie, qui, attaquée sans cesse par les Turcs, était encore bouleversée par les révoltes continuelles des seigneurs ambitieux. L'exécution de Jean Huss et de Jérôme de Prague (1417) et la condamnation de leurs doctrines hérétiques par le concile de Constance avaient exaspéré leurs nombreux partisans de la Bohême. Une révolte éclata à Prague, l'hôtel-(1419) de-ville fut assailli et pris par les mutins sous la con-

(1) Voyez pag. 445.

duite de *Jean Ziska* : le magistrat catholique fut jeté par la fenêtre. Wenceslav mourut pendant ces troubles et son frère et successeur, l'empereur Sigismond, se trouvait sur les frontières de la Hongrie où il combattait contre les Turcs. Les Hussites, commandés par le cruel Ziska et le fanatique Hussinetz, s'emparèrent de Prague où ils dévastèrent les églises et les couvents et, parcourant la Bohême, ils exercèrent les plus horribles cruautés contre les catholiques. Sigismond, qui avait assemblé une armée de croisés pour combattre les hérétiques, se fit couronner à Prague, mais il (1420) ne put s'y maintenir. Toute la Bohême tomba bientôt au pouvoir des Hussites, qui vainquirent toutes les armées envoyées contre eux, et qui firent des courses dévastatrices dans la Saxe et la Bavière.

2. Après la mort de *Ziska*, dont le nom seul faisait trembler ses ennemis, et qui, quoiqu'ayant perdu la vue, (1424) n'avait jamais été vaincu, la division se mit parmi les Hussites. Cependant sous la conduite *des deux Procop* ils combattirent encore pendant huit ans, avec le plus grand fanatisme, contre toutes les forces de l'empire. Le concile de Bâle leur accorda enfin la permission de communier sous (1433) les deux espèces, et la plupart des Hussites, qui prirent dès lors le nom de *Calixtins*, abandonnèrent leurs hérésies et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Les plus fanatiques d'entre eux, qui, sous le nom de Taborites, rejetèrent tout accommodement, furent vaincus dans plusieurs batailles et presqu'anéantis. Sigismond se rendit à Prague et (1434) fut reconnu comme roi de Bohême. Il réunit ainsi de nouveau les états de la maison de Luxembourg à l'exception d'une province, qu'il avait été obligé d'aliéner. Son amour pour les fêtes splendides, le peu d'ordre qui régnait dans ses finances et les voyages qu'il avait dû faire avant et pendant le concile de Constance, avaient obligé l'empereur à contracter un emprunt. Il s'était adressé au bourggrave de Nuremberg *Frédéric de Zollern* et avait obtenu de lui (1411) la somme de quatre cent mille marcs, en lui engageant la marche de Brandenbourg. Ne pouvant rembourser cette somme, Sigismond vendit ce pays à Frédéric et lui donna l'investiture comme markgrave de Brandenbourg. (1418) La *maison de Zollern* ou *Hohenzollern*, prit ainsi rang parmi les maisons princières de l'Allemagne, car le markgrave de Brandenbourg était un des sept électeurs de l'em-

pire. Plus tard cette maison réunit la Prusse à ces états et jeta ainsi les bases de sa puissance actuelle. Les affaires de la *Hongrie* et les invasions des Turcs dans ce pays obligèrent Sigismond à déployer toute son activité pour défendre ce royaume contre ces ennemis dangereux et pour y maintenir la tranquillité intérieure.

3. La nation des Magyares ou Hongrois, qui, pendant près de deux siècles, avait été la terreur de la république catholique de l'Occident, avait été réunie à celle-ci depuis sa conversion au christianisme, opérée en partie par le roi *saint*
(1000) *Etienne I* (1). Mais les guerres civiles, qui éclatèrent entre la partie chrétienne et la partie païenne de la nation et auxquelles les empereurs Henri III et Henri IV prirent part, mirent obstacle à la civilisation des Hongrois. Ces guerres
(1038) durèrent depuis la mort de saint Etienne I, jus-
(1087) qu'au règne de *saint Ladislav I*. Le paganisme fut entièrement détruit par ce dernier prince, qui, par de bonnes lois, travailla activement à la civilisation du peuple. Cependant la succession au trône n'étant pas bien déterminée, des guerres désolèrent la Hongrie après la mort de Ladislav, guerres dans lesquelles intervinrent les empereurs
(1097) grecs et les rois de Pologne. Les croisades, qui commencèrent alors, ne restèrent pas sans influence sur ce pays, que des armées de croisés traversèrent sans cesse; car bien que les excès qu'ils y commirent amenèrent souvent des hostilités ouvertes entre eux et les Hongrois, ceux-ci entrèrent pourtant dans des relations plus étroites avec les autres peuples de l'Occident. L'établissement dans les contrées entre le Danube et la Theiss d'une nombreuse horde
(1115) de *Cumanes*, peuplade asiatique, qui, au milieu du douzième siècle, envahirent la Russie, la Pologne, l'empire grec et la Hongrie, devint funeste à ce dernier royaume. Païens et barbares, les Cumanes contribuèrent à entretenir

---

(1) Voyez pag. 244. Voici la série des rois de Hongrie de la maison d'Arpad depuis *St. Etienne I*, qui mourut en 1038. *Guerre pour le trône* 1038—1077. St. Ladislav I 1077—1095. Coloman 1095—1114. Etienne II 1114—1131. Bela II 1131—1141. Geysa II 1141—1161. *Guerre pour le trône* 1161—1173. Bela III 1173—1196. Emeric 1196—1204. Ladislav III 1204—1205. André II 1205—1235. Bela IV 1235—1270. Etienne V 1270—1272. Ladislav IV 1272—1290. André III 1290—1301. La maison d'Arpad s'éteint.

les discordes intérieures, en donnant leur appui à tous les mécontents, ainsi qu'à ceux qui se disputaient la couronne. Une meilleure ère allait commencer pour la Hongrie sous le règne d'André II, qui entreprit une croisade et donna une nouvelle loi fondamentale, connue sous le (1222) nom *de Bulle d'or*, lorsque les Mongoles envahirent le pays et y laissèrent des traces profondes de destruction.

4. *Bela IV*, qui avait continué l'œuvre que son père André II avait commencée avec tant de succès, (1235) ne put résister aux Mongoles, qui, passant les Carpathes sous la conduite de Batou, changèrent en déserts (1241) une grande partie de la Hongrie (1). Bela IV, qui s'était réfugié en Autriche, revint après leur départ dans son royaume dévasté, qu'il repeupla en partie par des colons allemands et slaves. Le pays ne se releva pourtant que bien lentement de l'état déplorable dans lequel l'invasion des Mongols l'avait plongé. La vie dissolue de (1272) *Ladislav IV*, petit-fils de Bela, et la faveur que ce prince accorda aux Cumanes, auxquels appartenait sa mère, amenèrent de nouvelles guerres intérieures, qui continuèrent après sa mort. *André III*, dernier roi de l'an- (1290) cienne maison royale d'Arpad, eut en outre à combattre contre l'empereur Rodolphe I de Habsbourg, qui ayant déclaré la Hongrie fief vacant de la couronne d'Allemagne, en investit son fils *Albert I*, et Charles II d'Anjou, roi de Naples, qui avait épousé la sœur de Ladislav IV, et qui fit couronner son fils *Charles Martel*, roi de Hongrie. André III mourut sans laisser d'enfants; *Charles Ro-* (1301) *bert*, fils de Charles Martel, s'empara alors du trône, vainquit son rival *Ladislav V*, fils de Wenceslav II, roi de Bohême, qui avait été élu par une partie de seigneurs hongrois et fut couronné par un légat du pape Clément VI (2). (1309) Le nouveau roi diminua la trop grande puissance des seigneurs et établit des impôts réguliers, mais il ne put empêcher la séparation de la *Walachie*, pays qui avait appartenu

(1) Voyez pag. 401.

(2) Voici la série des rois de Hongrie depuis l'exstinction de la famille d'Arpad jusqu'à l'avénement de Sigismond au trône : Wenceslav III, appelé en Hongrie *Ladislav* V, 1301—1310. *Charles Robert* 1310—1342. *Louis I*, le-Grand 1342—1382. *Marie* 1382—1395, *épouse Sigismond*, qui lui succède sur le trône.

(1310) à la Hongrie et où un état indépendant se forma. *Louis I*, le-Grand, qui succéda à son père Charles Robert, (1342) introduisit en Hongrie la civilisation italienne et changea les mœurs encore rudes de la noblesse. Il reprit la Dalmatie sur les Vénitiens, força le souverain de Walachie à reconnaître son autorité et monta sur le trône de Pologne. Ses efforts pour réunir encore le royaume de Naples sous son sceptre échouèrent. Les Cumanes furent convertis au christianisme, et Louis fonda l'université de Fünfkirchen, où il appela un grand nombre de professeurs étrangers. La (1382) mort de ce grand prince arrêta le développement intellectuel et matériel des Hongrois, qui avait déjà fait des progrès rapides.

5. Louis I laissa deux filles, *Marie*, qui était fiancée au prince bohémien Sigismond et *Hedvige*. Les Hongrois reconnurent l'aînée pour reine et donnèrent à Sigismond le titre de tuteur du royaume, tandis que les Polonais élurent *Hedvige*, qui épousa plus tard le souverain de Lithuanie Jagellon (1). Un puissant parti dans la noblesee, à la tête duquel se trouvait la famille Horvathi, offrit la couronne à (1385) *Robert III*, roi de Naples, qui arriva en Hongrie, où il fut assassiné quelques mois après. Les mécontents se saisirent alors de la reine mère Elisabeth et de la reine Marie, (1387) mirent à mort la première et retinrent la seconde dans une étroite prison. *Sigismond* vint au secours de Marie et fut déclaré corégent de sa femme : il combattit dès lors (1396) contre les Turcs et livra à Bajazed I la sanglante *bataille de Nicopolis*, dans laquelle son armée fut taillée en (1395) pièces. La reine Marie étant morte, des révoltes éclatèrent contre Sigismond, qui ne parvint que dix ans après à la possession tranquille du trône de Hongrie. Les (1406) Turcs, attaqués par les Mongols, ne purent profiter de ces désordres et ils ne recommencèrent la guerre contre la Hongrie que dans les dernières années du règne de Sigismond. Murad II imposa un tribut annuel à l'empereur Jean V de Constantinople, et, ayant soumis la Servie à son autorité, il tourna ses armes contre la Hongrie, lorsque Sigismond mourut. Ce prince parvint à faire reconnaître son gendre *Albert II*, duc d'Autriche, comme son successeur

(1) Voyez pag. 485.

en Allemagne, en Hongrie et en Bohême et rendit ainsi la prépondérance à la *maison de Habsbourg*, ancienne rivale de celle *de Luxembourg*, qui s'éteignit alors dans sa descendance mâle.

§ II. DE L'ALLEMAGNE, DE LA BOHÊME, DE LA HONGRIE ET DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE JUSQU'A L'AVÉNEMENT AU TRÔNE DE MAXIMILIEN I.

1437—1493.

AUTEURS A CONSULTER : Chmel, *Histoire de l'empereur Frédéric IV et de son fils Maximilien I.* Hambourg 1840. tom. I. (en allemand). Mailath, *Histoire d'Autriche.* Hambourg 1834. tom. I. (en allemand).

Empereurs : Albert II 1438—1439. Frédéric IV 1440—1493.

1. La maison de *Habsbourg-Autriche* remonta sur le trône impérial dans la personne d'*Albert IV*, et (1438) l'occupa dès lors pendant près de quatre siècles. Albert proposa aux princes de l'empire l'abolition du droit de guerre des seigneurs, une nouvelle organisation judiciaire et la division de l'Allemagne en quatre cercles; mais l'attaque de la Servie par le sultan Murad II le força à marcher contre les Turcs; une maladie contagieuse, qui se répandit dans son armée, l'enleva subitement. Son fils, *Ladislav,* (1439) surnommé *le Posthume*, naquit quatre mois après sa mort. *Frédéric IV*, de Habsbourg, duc de Styrie, fut élu par les princes allemands : les Hongrois de leur côté donnèrent la couronne à Wladislav VI, roi de Pologne, qui prit le nom de *Ladislav V*, tandis que les Bohêmes nommaient une régence pour le temps de la minorité de Ladislav-le-Posthume : dans le duché d'Autriche, Frédéric IV fut reconnu comme régent et tuteur de ce jeune prince. La dissolution politique de l'Allemagne fit des progrès rapides sous le long règne de Frédéric IV, prince indolent et qui dirigea toute son attention sur l'agrandissement de sa maison. L'Allemagne, où l'autorité impériale était presqu'entièrement nulle, fut désolée par de nombreuses guerres, que se firent les princes, les villes et jusqu'aux simples chevaliers, qui vidèrent les armes à la main leurs querelles. Telle fut la guerre qui dura onze ans (1451—1462) pour le *palatinat*, où Frédéric-le-Victorieux, après s'être emparé

du pouvoir au préjudice de son neveu Philippe, enfant de trois ans, se maintint contre tous ses voisins, l'archevêque de Mayence, les comtes de Baden, de Wurtemberg et de Lutzelstein; telles furent encore la guerre de cinq ans (1458—1463) entre le duc Louis de Bavière et Albert de Brandenbourg, et la guerre de dix ans (1445—1455) entre les princes de Saxe pour la succession en Thuringe (1). L'empereur Frédéric IV, qui ne put rétablir la paix en Allemagne, était encore moins à même de faire respecter son autorité en Italie, où *François Sforza* s'était fait nom-
(1450) mer *duc de Milan :* l'empereur lui refusa l'investiture du duché et se contenta de lui donner un rival dans la personne du comte d'*Este* qu'il nomma duc de *Ferrare*, *Modène* et *Reggio*.

2. L'immense héritage de l'empereur Sigismond, qui, à la mort de ce prince, était échu à la maison de Habsbourg, faillit échapper au fils posthume d'Albert II, au jeune *Ladislav VI*, grâce au refus de l'empereur Frédéric IV, d'abandonner l'éducation de son pupille aux seigneurs hongrois. *Jean Hunyad*, qui avait sauvé la Hongrie en repoussant
(1445) les Turcs, fut nommé gouverneur du royaume après la mort de Ladislav V, tué dans la bataille de Varna (2), et réclama de l'empereur le jeune Ladislav-le-Posthume. Les seigneurs d'Autriche et de Bohême se joignirent à lui, mais ne pouvant vaincre la résistance de Frédéric, ils prirent les
(1452) armes, s'emparèrent de force de *Ladislav VI*, qui avait alors douze ans, et le firent couronner à Vienne, à Presbourg et à Prague. La nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs jeta alors l'épouvante parmi les
(1453) souverains et les peuples chrétiens de l'Europe. Le

---

(1) Ce fut à cette époque que la *cour véhmique* (le tribunal de *la Fême secrète*) parvint à exercer une grande influence en Allemagne, en intervenant dans ces guerres particulières et en jugeant avec la même sévérité et la même impartialité les princes les plus puissants et les simples chevaliers. Ce tribunal, qui avait son unique siége en Westphalie, a été pendant longtemps considéré comme un véritable fléau du moyen âge, et jugé avec la même injustice que le tribunal de l'inquisition. Un savant allemand a vengé la cour véhmique de ces accusations sans fondements. Voyez Wigand, *La cour véhmique de la Westphalie*. Hamm 1825. (en allemand).

(2) Voyez pag. 476—477.

pape Calixte III fit prêcher une croisade générale, mais il ne put obtenir que de vaines promesses de la plupart des souverains. L'empereur assembla des diètes en Allemagne, et pendant que l'on s'y disputait sur les moyens à prendre, Mahomet II envahit la Hongrie à la tête d'une ar- (1456) mée de cent soixante mille hommes et mit le siége devant Belgrad. Jean Hunyad, qui s'était jeté dans la ville menacée était sur le point de succomber lorsqu'une armée de quelques mille croisés, que le pape avait fait rassembler, vint à son secours, conduite par le capucin *Jean Capistran*. Le zèle ardent de cet homme extraordinaire qui ressemblait à Pierre l'Ermite et la bravoure de Hunyad sauvèrent l'Occident chrétien. Se mettant à la tête de leurs troupes, ils vainquirent les Turcs dans trois batailles sanglantes et les forcèrent à quitter la Hongrie. Capistran et Hunyad moururent dans la même année, et *Ladislav VI* les suivit bientôt (1457) dans la tombe. La mort de ce dernier amena la division de ses états; les Hongrois donnèrent la couronne à *Mathias*, surnommé *Corvinus*, fils de Jean Hunyad, tandis que *George Podiébrad* s'empara du pouvoir en Bohême, et parvint à se faire reconnaître en Moravie, en Silésie et dans la Lusace.

3. L'empereur Frédéric IV ne put faire valoir ses prétentions sur les deux royaumes de Bohême et de Hongrie; il donna l'investiture du premier de ces pays à George Podiébrad et conclut avec Mathias un traité qui lui assura la succession dans ce dernier en cas que ce prince viendrait à mourir sans laisser de fils. Il dut céder la moitié du duché d'Autriche à son frère Albert, et une révolte ayant éclaté à Vienne l'empereur fut assiégé dans son palais par les re- (1462) belles. George Podiébrad vint à son secours et l'aida à rétablir son autorité dans sa capitale. Cependant *George Podiébrad*, ayant travaillé à relever l'hérésie des Hussites, fut excommunié et une armée de croisés, rassemblée (1465) en Allemagne, marcha contre lui. Podiébrad la vainquit et envahit l'Autriche. Le pape Paul II chargea alors le roi de Hongrie, Mathias, de l'exécution de la sentence, et l'empereur lui donna l'investiture de la Bohême. La guerre entre Mathias et Podiébrad dura jusqu'à la mort de ce dernier, qui décida les Bohêmes à choisir pour son succes- (1471) seur *Wladislav*, fils du roi Casimir de Pologne. L'empereur qui craignait de voir Mathias devenir trop puissant, reconnut Wladislav et conclut un traité d'alliance avec lui. (1477)

Cet acte provoqua une déclaration de guerre de la part de
(1485) Mathias, qui prit Vienne et se rendit maître de la plus grande partie du duché d'Autriche ; l'empereur qui n'avait pas obtenu les secours qu'il sollicitait des princes de l'empire, fut forcé à une paix, dans laquelle il céda au roi de Hongrie tout ce que celui-ci avait conquis en Autriche.
(1490) Mathias mourut à Vienne sans laisser d'enfants légitimes, et les Hongrois donnèrent la couronne au roi *Wladislav II* de Bohême. Mais Maximilien reconquit le duché
(1491) d'Autriche, et attaquant la Hongrie il conclut la *paix de Presbourg*, par laquelle la succession en Hongrie lui fut assurée.

4. L'empereur trop occupé de ces guerres, qui le privèrent de son autorité en Autriche, ne fut pas à même ni d'arrêter le projet qu'avait conçu Charles-le-Téméraire de fonder un royaume indépendant sur les confins de l'Allemagne et de la France, ni d'empêcher l'entière séparation de la Confédération Helvétique de l'empire allemand. Le désir d'obtenir pour son fils Maximilien la main de Marie, fille unique et héritière du duc de Bourgogne, engagea d'abord l'empereur à accueillir favorablement la demande faite par ce prince d'élever ses états au rang de royaume et le décida
(1473) à se rendre à l'entrevue de Trèves. Mais le faste qu'étala Charles-le-Téméraire, et qui déplut à l'empereur, ainsi que les intrigues du roi de France, rompirent cette alliance et le mariage de Maximilien et de Marie de Bour-
(1477) gogne n'eut lieu qu'après la mort de Charles, qui avait commencé une guerre désespérée contre la *Confédération Helvétique*, guerre qui amena la perte des dernières possessions de la maison de Habsbourg en Suisse. Après la bataille de Sempach, suivie de celle de Naefels (1), les
(1389) ducs d'Autriche avaient conclu une paix avec les sept cantons dont se composait alors la Confédération Helvétique (2). Celle-ci s'étendit dès lors de plus en plus tantôt par des traités avec les villes ou des districts entiers, tantôt en donnant son appui à tous ceux qui voulaient s'affranchir de l'autorité seigneuriale des chevaliers, comtes, abbés ou évêques. Ainsi Bâle et Soleure étaient des alliées fidèles

(1) Voyez pag. 440.

(2) Ces sept cantons étaient les trois cantons forestiers *Schwytz*, *Uri* et *Unterwalden*, ensuite *Lucerne*, *Zurich*, *Bern* et *Glaris*.

de la Confédération et le canton d'Appenzell, qui (1411)
avait reconnu l'autorité de l'abbé de saint Gall, en devint membre, après une guerre de huit ans contre ce seigneur. Lorsque Frédéric, duc d'Autriche et de Habsbourg, qui s'était mis en opposition avec le concile de Constance, eut été mis au ban de l'empire par Sigismond, les Suisses (1415)
conquirent une grande partie des anciennes possessions de la maison de Habsbourg, qui perdit dès lors toute son influence dans ces contrées.

5. Cependant la Confédération n'avait pas d'organisation régulière, les droits et les devoirs réciproques des cantons fédérés n'étaient pas bien définis, et lorsque quelques-uns d'entre eux eurent acquis une puissance prépondérante, des guerres intérieures ne tardèrent pas à éclater. L'empereur Frédéric fit alors une tentative pour regagner ses possessions perdues, et accepta l'alliance que lui offrit (1442)
le canton de Zurich, qui était en guerre avec Schwitz et Glaris pour les pays appartenants à la succession du dernier comte de la famille de Toggenbourg, mort sans laisser d'héritiers. Après avoir vainement sollicité le secours des princes de l'empire, l'empereur s'adressa au roi de France et le pria de lui envoyer cinq mille hommes de ces troupes mercenaires, qui avaient servi dans la guerre contre les Anglais. Charles VII saisit volontiers cette occasion de se débarrasser de troupes dont il n'avait plus besoin et fit marcher le dauphin Louis avec une armée de quarante mille hommes contre les Suisses. Mais la bravoure héroïque avec laquelle seize cents Suisses combattirent au cimetière de *Saint-Jacques*, sous les murs de Bâle, en se dé- (1444)
fendant pendant dix heures contre cette armée, décida le Dauphin à retourner en France. Zurich se réconcilia avec les cantons confédérés, et *Schaffhouse* et *Saint-Gall* entrèrent dans la ligue. Les Suisses eurent encore une der- (1454)
nière fois à combattre pour leur indépendance, lorsque le duc Sigismund de Tyrol engagea ses possessions en Suisse au duc de Bourgogne Charles-le Téméraire. Les deux grandes victoires de *Granson* et de *Murten* affermirent (1476)
leur indépendance. *Fribourg*, *Bâle*, *Soleure* et les *Grisons* devinrent membres de la Confédération Helvétique, qui ne reconnut plus l'empereur pour souverain. *Frédéric IV*, qui, pendant les trois dernières années de sa vie, avait abandonné le gouvernement à son fils Maximilien, mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. (1493)

§ III. RÈGNE DE MAXIMILIEN. NAISSANCE DU PROTESTANTISME.

1493—1519.

1. Le règne de l'empereur Maximilien I est le véritable moment de la transition du moyen âge aux temps modernes. Les derniers restes de la féodalité disparurent du pays où cette forme gouvernementale s'était maintenue le plus longtemps, et le dernier lien, qui avait uni tous les peuples de l'Occident, en les rattachant à un centre commun, le lien religieux fut rompu. Le protestantisme, qui prit naissance en Allemagne, divisa l'Occident chrétien en deux grandes fractions, qui se considérèrent bientôt comme ennemies naturelles. De là ces terribles guerres de religion, qui désolèrent presque tous les pays et qui durèrent pendant
(1477) plus d'un siècle. — *Maximilien*, qui avait épousé Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, avait été
(1482) appelé bientôt après, lorsque cette princesse mourut, à prendre le gouvernement de vastes états au nom de son fils *Philippe*, surnommé le Beau. Il eut dès lors à lutter d'une part contre les intrigues de Louis XI, roi de France, et de l'autre contre l'esprit indépendant et turbulent
(1488) des habitants des deux villes de Gand et de Bruges. Lorsqu'il se rendit dans cette dernière ville, les habitants se saisirent de sa personne et le retinrent prisonnier pendant quatre mois. Il recouvra sa liberté par l'intervention du pape et de son père l'empereur Frédéric, mais une guerre contre
(1490) la ville de Gand éclata, guerre qui dura deux ans. Bientôt après Maximilien succéda à son père sur le trône d'Allemagne et il abandonna le gouvernement des Pays-Bas
(1493) à son fils Philippe, âgé de seize ans.

2. Le principal soin de Maximilien se dirigea sur l'état intérieur de l'Allemagne, où il s'efforça de remédier aux abus, qui s'étaient introduits grâce à l'inactivité de l'empereur Frédéric IV. Le droit de faire la guerre, qui jusqu'alors avait appartenu aux princes, seigneurs et villes de l'empire,
(1495) fut entièrement supprimé et une paix générale fut proclamée par une diète assemblée à Worms : on institua ensuite un *tribunal impérial suprême*, chargé de la juridiction sur tous les vassaux de la couronne, auxquels ap-
(1503) partenaient aussi les villes impériales. Le siége de

ce tribunal fut fixé plus tard à Ratisbonne. Un autre tribunal, appelé la *Cour aulique*, espèce de cour d'appel, (1502) ou tribunal de dernière instance, compléta cette nouvelle organisation de l'ordre judiciaire. Pour faciliter l'exécution des sentences rendues par ces tribunaux on divisa l'Allemagne en *dix cercles* (1); les états de chaque cercle choisirent un président et plusieurs conseillers, qui devaient veiller au maintien de la paix publique et à l'exécution des arrêtés des tribunaux suprêmes. On institua en outre un *gouvernement perpétuel*, sous la présidence du prince électeur de Saxe, destiné à remplacer les diètes générales annuelles, qui n'étaient presque plus fréquentées par les états de l'empire. Les guerres particulières cessèrent dès lors ou devinrent au moins beaucoup plus rares. Maximilien, qui ne put se rendre lui-même à Rome, prit, avec la permission du pape, le titre d'*empereur élu*, titre que tous ses successeurs portèrent, car Frédéric IV avait été le dernier prince, qui eut reçu le diadème impérial des mains mêmes du pape. Le couronnement de l'empereur, autrefois l'acte de délégation du pouvoir suprême temporel de la chrétienté, ne devint donc qu'une simple cérémonie. Une communication publique et régulière fut établie dans toute l'Allemagne par un système de *postes aux lettres*. L'armée fut réorganisée et se composa dès lors exclusivement de troupes mercenaires. Cependant Maximilien ne parvint pas à obtenir des états de l'empire des impôts réguliers, condition indispensable pour couvrir les dépenses que nécessitaient ces changements fondamentaux de son organisation intérieure. Les états se réservèrent le droit ou de voter des impôts, chaque fois que l'empereur aurait besoin d'argent, ou de ne les voter que pour un certain nombre d'années. Des embarras financiers résultèrent de cette disposition et paralysèrent souvent l'activité de Maximilien.

3. Plusieurs pays, qui autrefois avaient fait partie de l'Allemagne, s'en séparèrent entièrement : ainsi la *Bohême*, la *Moravie*, la *Silésie* et la *Lusace* avaient été soumises à la

---

(1) Voici quels étaient ces dix cercles : la Bavière, la Souabe, la Franconie, le cercle du Rhin, la Westphalie, le cercle de la Basse-Saxe, le cercle de la Haute-Saxe, le cercle des électorats du Rhin, l'Autriche et la Bourgogne.

domination de Wladislav II, roi de Pologne et de Hongrie. Plus tard ces pays furent réunis aux vastes états de la maison de Habsbourg et formèrent une monarchie séparée. La *Confédération Helvétique* refusa de reconnaître la juridiction du tribunal impérial et de la cour aulique : elle ne voulut pas non plus renouveler le traité d'alliance avec l'empereur Maximilien. Dans la guerre qui éclata, les Suisses défendirent avec succès leur indépendance et se séparèrent définitivement de l'empire. Maximilien était trop occupé des affaires de l'Italie pour pouvoir songer à soumettre les Suisses (1). Mais il réussit d'autant mieux à agrandir sa maison par des mariages. Philippe-le-Beau, son fils, épousa Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et héritière de la monarchie espagnole. Ferdinand, second fils de Philippe, fut fiancé avec Marie, sœur de Louis II, roi de Pologne, de Bohême et de Hongrie, et succéda dans les deux derniers royaumes à son beau-frère, tandis que son frère Charles devint roi d'Espagne et souverain des Pays-Bas. Ce fut ce dernier que Maximilien proposa comme son successeur aux princes électeurs de l'Allemagne ; mais la grande puissance de Charles V inspira d'abord à ceux-
(1519) ci quelques craintes et ils ne l'élurent qu'après la mort de son grand-père, et après lui avoir fait jurer de ne pas attenter à leurs droits. Déjà à cette époque un moine orgueilleux et fanatique, professeur à l'université de Wittenberg, avait commencé à attaquer plusieurs des dogmes de l'Eglise et avait appelé à son secours l'ambition des princes et les passions des masses. Le feu qu'il allumait embrasa bientôt la moitié de l'Occident.

---

(1) Voyez sur les guerres de Maximilien en Italie le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVI.

DE L'ITALIE JUSQU'AU PONTIFICAT DE LÉON X. FIN DU MOYEN AGE.

1264—1519.

§ I. DES ROYAUMES DE NAPLES ET DE SICILE JUSQU'A LEUR RÉUNION AVEC L'ARRAGON.

1264—1442.

AUTEURS A CONSULTER : Leo, *Histoire d'Italie*, traduite en français. Paris 1840. Muratori, *Annales d'Italie* (en italien).

Rois de Naples : Charles I d'Anjou 1264—1285. Charles II 1285—1309. Robert I 1309—1343. Jeanne I 1343—1382, *épousa* 1° André de Hongrie † 1345; 2° Louis de Tarente † 1362. (*Louis-le-Grand de Hongrie* 1348—1352.) Charles III de Duras 1380—1386. Ladislav 1386—1414. Jeanne II 1414—1435, *épousa* le comte Jacques de la Marche 1415—1416. (*Guerre pour le trône* 1435—1442.) Alphonse V d'Arragon et de Sicile.

Rois de Sicile : Pierre III d'Arragon 1282—1285. Jacques II d'Arragon 1285—1296. Frédéric II 1296—1337. Pierre II 1337—1342. Louis 1342—1355. Frédéric III 1355—1377. Marie 1377—1402, *épousa* Martin le jeune 1387—1409. Martin l'aîné 1409—1410. (*Guerre pour le trône* 1410—1412.) Ferdinand I d'Arragon 1412—1416. Alphonse V d'Arragon 1416—1458 (*monte sur le trône de Naples en* 1442).

1. L'avénement de *Charles d'Anjou* au trône de Naples et de Sicile, que les princes de la famille des (1264) Hohenstaufen avait perdu par leur rébellion contre les papes, leurs suzerains, devint la cause de la séparation de ces deux pays et des longues guerres que soutinrent les successeurs de Charles I pour rétablir leur domination en Sicile. *Pierre III* d'Arragon, auquel les Siciliens (1282) s'étaient soumis, son fils *Jacques II*, et le frère de celui-ci, *Frédéric II*, se défendirent avec succès, et un traité, (1302) conclu avec *Charles II*, assura à Frédéric le trône de la Sicile (1). Mais *Robert I*, qui avait succédé à son père Charles II,

(1) Voyez pag. 528.

recommença la guerre, qui dura avec quelques interruptions jusqu'à sa mort, sans pouvoir enlever la Sicile ni à Frédé-
(1337) ric II, ni à son fils et successeur Pierre II. La lutte entre les deux partis des Guelfes et des Gibellins, lutte à laquelle prirent part tous les princes et toutes les villes de l'Italie depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine, envenima encore davantage cette guerre; car comme les souverains de Naples de la famille d'Anjou avaient dû s'appuyer sur les Guelfes dans la guerre contre les Hohenstaufen, les rois de Sicile, à cause de leur parenté avec cette famille, se mirent à la tête des Gibellins (1). Après la mort de *Ro-*
(1343) *bert I*, qui ne laissa que deux filles, *Jeanne* et *Marie*, les plus grands désordres éclatèrent dans le royaume de Naples. *Jeanne I*, qui avait épousé le prince hongrois *André*, fut d'abord reconnue par les Napolitains : mais celle-ci
(1345) ayant fait assassiner son mari, *Charles de Duras* et *Louis de Tarente*, deux princes de la famille royale, prirent les
(1347) armes. Jeanne I donna sa main à Louis : Charles appela à son secours le roi de Hongrie *Louis-le-Grand*,
(1348) frère d'André, qui se fit couronner à Naples. Cependant Louis remonta sur le trône après le départ du roi
(1352) de Hongrie, auquel il promit une somme d'argent. Les guerres intestines ne cessèrent pourtant pas et empêchèrent Louis de renouveler ses prétentions sur la Sicile.

2. Les rois d'Arragon, pour maintenir leur domination sur la Sicile, avaient été obligés de donner de grands priviléges aux seigneurs : l'autorité du roi devint presque nulle dans les territoires qui appartenaient aux barons, soit comme biens allodiaux soit à titre de fiefs. Après la mort
(1342) de *Pierre II*, qui ne laissa qu'un fils, *Louis*, âgé de quatre ans, une rivalité éclata entre les riches familles seigneuriales, qui se disputèrent le pouvoir : ni *Louis*,
(1355) qui mourut à l'âge de dix-sept ans, ni son frère *Frédéric III*, surnommé le Simple, ne furent en état de rétablir leur autorité. Frédéric III parvint pourtant à ter-
(1372) miner la guerre contre le royaume de Naples et le Saint-Siége : la Sicile fut déclarée fief de la couronne de Naples et arrière-fief du Saint-Siége. *Marie*, fille unique de

(1) Pierre III d'Arragon avait épousé Constance, fille de Manfred, fils naturel de l'empereur Frédéric II.

Frédéric était encore mineure à la mort de son (1377)
père, et son grand-père Pierre IV d'Arragon éleva des prétentions sur le trône de Sicile en le cédant toutefois à son second fils *Martin l'aîné*. Celui-ci donna la main de Marie, qui avait été conduite en Espagne, à son fils *Martin le jeune*, qui conquit la Sicile, sans pouvoir soumettre les (1392)
barons. Lorsqu'il mourut sans laisser d'héritiers son père *Martin l'aîné*, qui était monté sur le trône d'Ar- (1409)
ragon, réunit la Sicile sous son sceptre; mais il suivit son fils un an après dans la tombe. Les désordres qui (1410)
désolèrent alors la Sicile engagèrent enfin les seigneurs à offrir la couronne à *Ferdinand I*, roi d'Arragon. (1412)
La Sicile devint une province du royaume d'Arragon et le demeura pendant plus de trois siècles. *Alphonse V*, (1416)
fils de Ferdinand, y ajouta encore le royume de Naples.

3. Après la mort de Louis de Tarente, *Jeanne I* gouverna seule à Naples, bien qu'elle se fût encore remariée (1362)
deux fois. Elle prit le parti de l'antipape Clément VII et fut excommuniée et déposée par le pape Urbain VI, qui investit *Charles III* de Duras de la couronne de Naples. (1380)
Jeanne adopta alors *Louis I*, *duc d'Anjou* et le déclara héritier du trône. Charles III s'empara du pouvoir et renferma Jeanne dans un château, où elle mourut un an après : Louis, qui attaqua Naples avec une armée française fut repoussé. Mais il laissa ses prétendus droits sur le royaume de Naples à son fils *Louis II* et une nouvelle lutte (1384)
pour le trône commença entre cette famille française et l'ancienne dynastie royale, lutte qui se prolongea jusqu'au commencement du seizième siècle. *Charles III* (1386)
mourut en Hongrie, où il avait été appelé par un parti formé parmi les seigneurs après la mort de Louis-le-Grand, et son fils *Ladislav* lui succéda sous la tutelle de sa mère Marguerite. Louis II d'Anjou arriva alors avec une (1390)
armée à Naples; mais Ladislav, qui avait reçu l'investiture du pape Boniface IX, l'expulsa bientôt après. Louis (1400)
s'empara alors de la Provence, qui appartenait au royaume de Naples. *Jeanne II*, sœur de Ladislav, fut proclamée reine de Naples. Après la mort de son frère, elle (1414)
épousa *Jacques* de Bourbon, comte de la Marche, et partagea le trône avec lui. Une révolte de seigneurs napolitains força Jacques à renoncer au titre de roi et à retourner (1419)
en France. Jeanne gouverna d'abord seule; mais ne pou-

vant défendre le royaume contre *Louis III d'Anjou*, qui avait été reconnu par le pape Martin et qui assiégea Naples (1420) avec une flotte génoise, elle adopta *Alphonse V*, roi d'Arragon et de Sicile et le fit couronner à Naples. Cependant après son départ Jeanne revoqua l'acte d'adoption (1424) et se déclara pour Louis d'Anjou, qui se rendit maître de Naples. Jeanne conserva le titre de reine et désigna avant sa mort *Réné*, frère de Louis III, qui était (1435) mort en France, pour son successeur. Une guerre civile éclata, et Alphonse V, appelé par un parti nombreux, (1442) qui s'était formé parmi les seigneurs napolitains, réunit Naples au royaume d'Arragon : le pape Eugène IV lui en donna l'investiture.

§ II. DE L'ITALIE SEPTENTRIONALE JUSQU'AU COMMENCEMENT DES GUERRES DES FRANÇAIS DANS CE PAYS.—GÊNES. VENISE. MILAN.

1330—1494.

AUTEURS A CONSULTER : Muratori *Annales*. Daru, *Histoire de Venise*.

1. Dans la seconde moitié du treizième et au commencement du quatorzième siècle, le nord de l'Italie était divisé en plusieurs républiques et principautés : de puissantes familles seigneuriales étaient parvenues au pouvoir dans la plupart de ces états, et les trois familles des *Della Scala*, à Vérone, des *Carrara* à Padoue et des *Visconti* à Milan se disputèrent la domination de la Lombardie (1). Cependant les *Visconti* triomphèrent bientôt de leurs rivaux et *Jean Galeaz II* parvint avec le secours de Venitiens à anéantir la puissance des *Carrara*, et obtint de l'empereur Wenceslav le titre de duc. (1395) Le *duché de Milan* embrassa la plus grande partie de la Lombardie, et l'autorité de Jean Galeaz s'étendit sur vingt-quatre grandes villes dont les principales étaient Crémone, Plaisance, Parme, Bologne, Bresse, Pise, Pavie, Alexandrie, Vérone, Vicenze et Verceil. L'autorité impériale fut ainsi tout à fait anéantie dans la Lombardie,

(1) Voyez pag. 433.

quoique les empereurs y nommassent encore toujours des gouverneurs ou *vicaires impériaux*. Jean Galeaz allait soumettre la république de Florence à son sceptre lorsqu'il mourut, ne laissant que trois fils mineurs. (1402) Les Venitiens, profitant des troubles qui éclatèrent alors, s'emparèrent de la marche de Vérone et prirent Bresse et Padoue; les papes réclamèrent Bologne, Pérouse et Assisi. *Philippe Marie*, second fils de Jean Galeaz, rétablit enfin l'ordre, après le meurtre de son frère aîné Jean (1412) Marie, résista à la puissante république de *Venise* et obtint la dignité de *seigneur* à *Gênes*.

2. La rivalité entre les deux républiques de Venise et de Gênes avait été une des causes de l'agrandissement de Milan. Le commerce et l'industrie étaient les deux principales sources de la prospérité des trois villes commerçantes de l'Italie, de Venise, de Gênes et de Pise, et les croisades avaient porté ces villes au comble de la puissance et de la richesse. Mais comme elles avaient toutes les trois les mêmes intérêts, une lutte ne tarda pas à s'élever entre elles. Les *Pisans* ayant fait la conquête des îles de Sardaigne, de Corse et d'Elbe, dominèrent toute la partie occidentale de la Méditerranée. Les *Génois*, jaloux de cette prédominance, leur disputèrent le commerce avec Constantinople. Une guerre éclata entre les deux républiques rivales, guerre qui dura plus d'un siècle et à laquelle les empereurs Frédéric I et Frédéric II prirent une part active. Pise succomba enfin, le roi Jacques II d'Arragon fit la conquête de la Sardaigne, dont le pape lui avait donné l'investiture, et les Génois s'em- (1297) parèrent des îles d'Elbe et de Corse. Dès lors la puissance de Pise alla en déclinant et cette ville finit par tomber sous la domination de Milan. La république de Gênes eut en même temps un autre combat à soutenir avec *Venise* pour la domination sur la partie orientale de la Méditerranée et le monopole du commerce dans l'empire grec de Constantinople. Les Venitiens ayant renversé avec le se- (1204) cours des croisés le trône des empereurs grecs, exclurent les Génois du commerce dans l'empire latin. Ceux-ci devinrent les alliés des empereurs grecs de Nicée; ils aidèrent puissamment l'empereur Michel VIII à reconquérir Constantinople sur les Latins, et en récompense ils reçurent (1261) de grands priviléges commerciaux et le monopole du commerce sur la mer Noire. Des discordes civiles et la lutte entre

la noblesse et le peuple amenèrent pourtant la décadence de la république de Gênes : on commença à confier la *seigneurie* de la ville à des princes étrangers, et Gênes perdit toute influence sur les affaires de l'Italie.

3. La *république de Venise* seule était sortie victorieuse de toutes les guerres et de tous les bouleversements intérieurs, et dans le quinzième siècle elle avait pris rang parmi les principales puissances de l'Europe. La prospérité et la
(513) richesse de cet état insulaire, dont la première origine remonte jusqu'au temps des invasions des barbares en Italie, datent de la fin du dixième siècle : Venise dominait
(997) alors sur la mer Adriatique et protégeait avec succès son commerce contre les pirates illyriens ou grecs. Un *Doge* (duc) était à la tête de la république, dans laquelle les familles, que le commerce avait enrichies, exercèrent une influence prépondérante et commencèrent à former une noblesse héréditaire. Vers la fin du onzième siècle les Venitiens étendirent leur domination sur l'*Italie* et la *Dalmatie*,
(1094) que leur céda l'empereur grec Alexis et sur les villes de Spalatro et de Zara qu'ils enlevèrent aux Hongrois. Les croisades qui commencèrent alors accrurent rapidement la prospérité et la puissance de Venise, dont les flottes transportèrent les armées des croisés dans la Terre-Sainte et qui obtint de grands priviléges commerciaux dans les ports de la Palestine et de la Syrie. Les empereurs grecs, qui avaient d'abord été secourus par les Venitiens dans la guerre contre Robert Guiscard et Roger dans le midi de l'Italie et
(1171) en Sicile, leur déclarèrent la guerre, et l'empereur Manuel fit saisir tous les vaisseaux venitiens et toutes leurs marchandises à Constantinople. Cet acte devint la principale cause de la prise de Constantinople et de l'établissement de
(1204) l'empire latin. Les Venitiens en tirèrent des avantages immenses (1) : mais la lutte avec la république rivale de Gênes commença en même temps. Venise perdit ses pri-
(1261) viléges dans l'empire grec, après la chute de l'empire latin. La constitution de la république devint de plus en plus aristocratique : le grand conseil qui se compo-
(1297) sait de quatre cent quatre-vingts membres fut supprimé et le pouvoir tomba entre les mains d'un certain nom-

---

(1) Voyez pag. 368—369.

bre de familles nobles, dont les noms furent inscrits dans *le livre d'Or*.

4. Des mouvements populaires agitèrent dès lors la république, et la noblesse, pour maintenir ses prérogatives, eut souvent recours à des mesures violentes et à des lois sévères. La perte des conquêtes des chrétiens en Orient et les progrès des Turcs enlevèrent aux Venitiens leurs avantages commerciaux dans ces contrées : ils tournèrent alors leur attention sur l'Italie, et l'état de la Lombardie leur offrit une bonne occasion d'y étendre leur domination. Le doge *François Dandolo* conclut une alliance avec Milan, Florence (1337) et plusieurs seigneurs lombards contre les *Della Scala*, seigneurs de Vérone et se rendit maître d'une partie de la marche Véronèse. La nécessité d'envoyer des flottes considérables en Orient pour protéger leur commerce contre les Turcs, et la guerre contre Louis-le-Grand de Hongrie, qui s'était emparé de la Dalmatie, occupèrent les Venitiens pendant le quatorzième siècle. Une guerre à mort éclata enfin entre Gênes et Venise, guerre qui avait pour cause (1379) la conquête de Chypre par les Gênois et l'occupation de Ténédos par les Venitiens. Après avoir anéanti la flotte venitienne, les Gênois attaquèrent Venise et prirent Chiozza. Mais ils perdirent une bataille meurtrière dans les Lagunes et la paix se rétablit. Les *Visconti* de Milan avaient (1381) été les alliés fidèles de Venise et les Venitiens aidèrent *Jean Galeaz II*, duc de Milan, à se rendre maître de la plus grande partie de la Lombardie. Les marches de (1395) Trévise et de Padoue tombèrent sous la domination de la république, qui répara bientôt les pertes qu'elle avait faites dans la guerre contre Gênes. La grande puissance des Visconti à Milan amena une ligue générale entre Ve- (1426) nise, Florence, les *Este* à Ferrare et Modène, les *Gonzague* à Mantoue et *Amédée duc de Savoie* contre Philippe-Marie duc de Milan ; une guerre éclata et dura avec quelques interruptions pendant quinze ans. *François Sforze*, commandant d'un corps de troupes mercenaires (*Condottière*) d'abord au service des Florentins, négocia la paix (1441) par laquelle il obtint la main de Blanche-Marie, fille unique de Philippe-Marie. Après la mort de ce prince, (1447) avec lequel s'éteignit la descendance mâle des Visconti, *Sforze* parvint à se faire nommer duc à Milan, où l'on avait d'abord rétabli la république. Attaqué par les (1450)

Venitiens et les Florentins, qui s'étaient alliés avec le roi de Naples et les princes de la Lombardie, il se maintint dans la
(1454) possession du duché de Milan et conclut la paix de Lodi.

5. La prise de Constantinople par les Turcs et les con-
(1453) quêtes de Mahomet II forcèrent les Venitiens à envoyer des flottes nombreuses au secours de leurs possessions en Grèce, sur les côtes de la Macédoine et sur les îles de l'Archipel. Pendant quelque temps, ils soutinrent presque
(1481) seuls le combat contre cet ennemi formidable de la chrétienté; la mort les en délivra enfin et leur permit de prendre de nouveau part aux affaires de l'Italie, où le roi Charles VIII de France avait commencé à faire des conquêtes. *François Sforze* de Milan venait de soumettre à sa
(1466) domination la république de Gênes lorsqu'il mourut : son fils *Galeaz Marie*, tyran efféminé et cruel, fut
(1476) assassiné par des conjurés, et *Jean Galeaz* son fils n'ayant que huit ans, *Louis-le-More*, frère de Galeaz
(1480) Marie, s'empara du pouvoir et obtint de l'empereur
(1494) Maximilien l'investiture du duché de Milan : il conclut une alliance avec la république de Venise et le pape, et fit mourir son neveu, qui avait épousé Isabelle, petite-fille du roi Ferdinand I de Naples. Craignant la vengeance de ce prince Louis-le-More engagea le roi Charles VIII de France à faire valoir ses prétentions sur le trône de Naples. Les guerres des Français en Italie commencèrent alors, et durèrent pendant un demi-siècle.

§ III. GUERRES EN ITALIE JUSQU'A LA MORT DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN.

1494—1519.

1. Lorsque le roi Alphonse V mourut, il laissa le trône
(1458) de Naples à son fils naturel *Ferdinand I*, qui obtint l'investiture du pape Pie II et repoussa une attaque de son oncle Jacques II, qui avait succédé à son frère Alphonse V dans le royaume d'Arragon. Quelques seigneurs
(1460) napolitains appelèrent alors *Jean d'Anjou*, fils de Réné, et lui offrirent la couronne. Mais Ferdinand vainquit son rival avec le secours du pape et de François Sforze, duc

de Milan : cependant il eut presque sans cesse à combattre contre des rébellions des grands. Il s'allia avec François Sforze et maria sa petite-fille Isabelle à Jean Galeaz, (1389) petit-fils de Sforze. Lorsque Louis-le-More priva ce prince du duché de Milan, Ferdinand se préparait à venir à son secours, mais il mourut laissant le trône à son fils (1494) *Alphonse II*, et celui-ci le céda à son frère *Ferdinand II*, qui en fut privé par le roi de France. Charles VIII (1495) basa ses prétentions à la couronne de Naples sur le testament de Charles de Maine, auquel Réné les avait léguées après la mort de son fils Jean et de ses petit-fils Jean et Nicolas : dans ce testament Charles de Maine avait institué (1481) le roi Louis XI, père de Charles VIII, son héritier universel. Appuyé par le pape Alexandre VI, le roi de France entra à Naples sans coup férir et se fit couronner. Ferdinand II se réfugia à Ischia. Cependant les Venitiens (1495) effectuèrent une ligue entre le pape, le duc de Milan, Ferdinand-le-Catholique et l'empereur Maximilien. Charles VIII quitta Naples, où Ferdinand II fut de nouveau reçu : son neveu *Frédéric* lui succéda après sa mort. (1496)

2. Charles VIII mourut peu de temps après son retour de l'Italie, et son successeur *Louis XII* reprit ses (1498) projets sur ce pays et éleva encore des prétentions sur le duché de Milan (1). A la suite de négociations secrètes avec les Venitiens et le pape, le roi de France conclut *le traité de Blois*, et une armée française envoyée au-delà (1499) des Alpes, prit Milan. Louis-le-More expulsa les Français de la ville, mais, abandonné par ses mercenaires (1500) suisses, il fut fait prisonnier et Milan tomba sous la domination française. Encouragé par ce succès Louis XII conclut un traité avec Ferdinand-le-Catholique et les deux princes firent la conquête du royaume de Naples. (1501) Frédéric fut amené en France et une guerre éclata entre les alliés, qui se termina par la cession du royaume de Naples à Ferdinand-le-Catholique, comme dot de Germaine de Foix, nièce de Louis, que Ferdinand épousa. (1505) L'empereur Maximilien donna au roi de France l'investiture du duché de Milan qu'il lui avait d'abord refusée et fiança son petit-fils Charles avec Claude, fille de Louis XII. La

(1) La grand'mère de Louis XII, *Valentine*, était la fille du duc *Jean Galeaz II* de Milan.

tranquillité de l'Italie fut de nouveau troublée par les projets du pape Jules II, qui travailla avec autant d'habileté que de succès au rétablissement de sa souveraineté sur les territoires qui appartenaient au Saint-Siége, mais qui avaient été conquis par les Venitiens, les ducs d'Este et d'au-
(1508) tres seigneurs. *La ligue de Cambrai*, conclue contre Venise, entre l'empereur, les rois de France, d'Arragon et de Hongrie, ainsi que le pape menaçait cette puissante république de sa ruine. Les alliés s'emparèrent de la plus grande partie du territoire venitien : mais les négociations que ceux-ci entamèrent avec le pape, l'empereur et Ferdinand-le-Catholique, et les progrès rapides des Français,
(1510) qui avaient pris Bergame et Bresse, rompirent l'alliance.

3. Les puissances italiennes comprirent bientôt le danger qui résulterait pour elles de la présence des Français dans la Lombardie : le pape se rapprocha donc des Venitiens, qui lui cédèrent Ravenne et conclut avec eux et avec
(1510) Ferdinand-le-Catholique, la *Sainte-Ligue*, à laquelle Henri VIII d'Angleterre accéda et qui avait pour but l'expulsion des étrangers du sol de l'Italie. Les Français, commandés par Gaston de Foix, furent d'abord heureux
(1512) et vainquirent les Venitiens à Bresse et à Ravenne : mais dix mille mercenaires suisses, qui entrèrent au service du pape, les forcèrent bientôt à quitter la Lombardie. Le duché de Milan fut rendu à Maximilien, fils aîné de Louis-le-More ; l'empereur lui donna l'investiture, et *Léon X* abandonna les projets de son prédécesseur Jules II. La
(1513) guerre continua pourtant. Louis XII reconquit le duché de Milan, d'où les Suisses l'expulsèrent une seconde fois. *François I*, successeur de Louis XII, prit Milan par
(1515) suite de la bataille de Marignano et donna une pension au duc Maximilien : il conclut une alliance avec les Suisses et songeait déjà à d'autres conquêtes, lorsqu'il
(1516) trouva un rival puissant dans Charles-Quint, qui avait succédé à son grand-père Ferdinand, sur les trônes d'Espagne, de Naples et de Sicile, qui était souverain des Pays-Bas et qui fut élu empereur après la mort de son grand-
(1519) père Maximilien.

§ IV. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES PRINCIPAUX FAITS QUI MARQUENT LA FIN DU MOYEN AGE ET LE COMMENCEMENT DES TEMPS MODERNES.

1. Trois faits donnent un caractère tout spécial à cette période de l'histoire de l'humanité que l'on désigne sous le nom d'histoire du moyen âge. D'abord le lien commun, à la fois religieux et politique qui unissait les peuples chrétiens de l'Occident de manière à en faire une seule grande république catholique ; ensuite le système féodal qui régit presque tous les états de cette république ; et enfin la lutte entre la société catholique de l'Occident et la société musulmane de l'Orient. L'unité de la république chrétienne, ébranlée vers la fin du treizième siècle, fut entièrement détruite au commencement du seizième, lorsque la moitié de l'Occident fut entraînée à l'apostasie du protestantisme. Le système féodal fut remplacé partout par de véritables monarchies et les guerres des Turcs contre l'Europe perdant leur caractère religieux, ne devinrent que de simples guerres de conquêtes. Le moyen âge se termine donc au commencement du seizième siècle. Parmi les principales causes qui contribuèrent à effectuer ces changements fondamentaux dans l'ordre social et politique, on peut surtout en remarquer trois : les *grandes inventions* de l'imprimerie et de la poudre à canon, *les découvertes* du nouveau monde et de la nouvelle route dans les Indes orientales et la *renaissance* de l'étude de la littérature classique de l'antiquité. Ces trois faits donnèrent en même temps une direction toute nouvelle à l'esprit humain tant dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre matériel.

2. L'usage de la *poudre à canon* (1) amena un bouleversement total dans l'art de faire la guerre et éloigna de plus en plus des armées les vassaux qui, accompagnés

(1) Il paraît ne plus être douteux que l'usage de la poudre à canon, connue des Chinois à une époque assez reculée, est venu en Europe par les Mongols et les Musulmans. Les Sarrazins d'Espagne s'en servirent déjà en 1331 lors du siége de la ville d'Alicante contre laquelle ils lancèrent des balles de fer. Les Français et les Anglais apprirent à la connaître des Espagnols.

de leur contingent, combattaient autrefois en personne sous le drapeau de leur suzerain. Ils commencèrent à racheter par une somme d'argent cette obligation, et l'armée féodale fut remplacée par des troupes mercenaires. Dès lors l'argent devint le seul moyen de faire la guerre, et des impôts réguliers ainsi qu'un bon système financier furent les nouvelles bases sur lesquelles s'appuya le pouvoir royal. Les armes à feu anéantirent l'indépendance de ces chevaliers hardis et guerriers, qui se trouvaient autrefois en sûreté derrière les murs crénelés de leurs châteaux : un seul canon suffisait pour détruire ces asiles réputés presqu'imprénables jusqu'alors. L'*imprimerie* provoqua des changements non moins grands dans le monde intellectuel (1). La facilité de multiplier les livres aida puissamment à répandre avec une grande rapidité les idées bonnes ou mauvaises, et ce moyen fut mis en pratique lorsqu'il s'agit de propager les nouvelles doctrines hérétiques et de provoquer les masses même au combat contre l'Eglise. L'imprimerie devint encore un grand véhicule des études et surtout de l'étude des œuvres classiques de l'antiquité païenne.

3. Les langues grecque et latine avaient toujours été cultivées dans les monastères et surtout dans les universités si florissantes d'Italie, de France, de Belgique et d'Allemagne : on y avait toujours lu et expliqué plusieurs des chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine. Cependant dans le quatorzième siècle trois savants et poëtes, le Dante, Pétrarque et Bocace tirèrent de l'oubli un grand nombre de manuscrits d'ouvrages grecs et latins et les proposèrent comme modèles à l'imitation de leurs contemporains. Lorsque les Turcs firent des conquêtes dans les provinces européennes de l'empire grec et surtout après la prise de Constantinople, un nombre considérable de savants grecs vinrent chercher un asile en Italie, à la cour des Médicis à Florence, ainsi qu'à celle d'Alphonse V de Naples. Le goût pour l'é-

(1) L'honneur de cette invention revient à *Jean Guttenberg*, qui appartenait à une famille noble de Mayence (né en 1401). Il perfectionna l'art de graver sur bois, qui était déjà connu dans le quatorzième siècle, en inventant des lettres mobiles d'abord de bois, plus tard de plomb, ainsi que des presses. *Jean Fust* et *Pierre Schœffer* perfectionnèrent cette invention et imprimèrent (en 1456) le premier livre, une bible latine, en trois volumes in-folio.

tude de la littérature ancienne se répandit de plus en plus. Mais en admirant les beautés du style des auteurs grecs et romains on commença bientôt à s'enthousiasmer pour toute cette antiquité païenne, que l'on plaça bien au-dessus de tout ce que le christianisme avait produit : ébloui par la forme on accorda trop de valeur au fond et les esprits se préparèrent ainsi à s'affranchir de l'autorité de l'Eglise en soumettant toutes les idées et toutes les doctrines au jugement de la raison individuelle. Cette soi-disant *renaissance des lettres* contribua pour sa part à la propagation rapide des doctrines hérétiques. La découverte du nouveau monde et de la nouvelle route vers les Indes orientales donna un élan prodigieux aux intérêts matériels ; la politique leur fut bientôt subordonnée et perdit tout autre but plus élevé et plus noble. L'enthousiasme religieux avait autrefois engagé les peuples chrétiens de l'Occident, à se jeter sur l'Orient ; l'intérêt commercial les poussa vers le nouveau monde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

PRÉFACE. I
INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis la destruction de la civilisation ancienne par les peuples germains jusqu'à la fondation de l'empire germano-chrétien par Charlemagne (476-814).

CHAPITRE I. DE L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ A L'ÉPOQUE DE LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

§ I. Réflexions générales. 9
§ II. Etat politique de l'empire romain. *ib.*
§ III. Constitution de l'Eglise. 13
§ IV. Institutions des peuples germains. 15

CHAPITRE II. GUERRES ET MIGRATIONS DES PEUPLES GERMAINS JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (113 av. — 476 ap. J.-C.).

§ I. Guerres des Germains et des Romains jusqu'à l'invasion des Huns en Europe (113 av. — 376 ap. J.-C.). 18
§ II. Guerres entre les Germains et les Romains jusqu'à l'expédition d'Attila (376—451). 22
§ III. Expédition d'Attila dans les Gaules et chute de l'empire d'Occident (451—476). 25
§ IV. Etat du monde à l'époque de la chute de l'empire d'Occident. 27

CHAPITRE III. DE L'ÉTABLISSEMENT DES ROYAUMES GERMAINS ET DE LA FIN DES MIGRATIONS (476—590).

§ I. Royaume des Francs fondé par Clovis (481—511). 30
§ II. Royaume des Visigoths en Gaule et en Espagne (476—511). 32
§ III. Royaume des Ostgoths en Italie (476—535). 34
§ IV. Royaume des Vandales en Afrique (429—534). 38
§ V. De l'empire Grec et du royaume Persan jusqu'à Justinien I (395—527). 40

§ VI. Justinien I (527—565). 44
§ VII. Royaume des Langobards en Italie (568—585). 49
§ VIII. Migrations des Slaves, des Bulgares et des Avares (365—626). 52
§ IX. Invasions des Saxons, des Angles et des Jutes dans la Grande-Bretagne (445—591). 55
§ X. Fin des migrations des peuples germains. 57

CHAPITRE IV. Naissance de la république chrétienne en Europe.

§ I. Pontificat de saint Grégoire-le-Grand (590—604). 58
§ II. Conversion et histoire des Anglo-Saxons jusqu'à la réunion de l'Heptarchie (596—800). 61
§ III. Histoire et conversion des Suèves et des Visigoths en Espagne jusqu'à Reccared-le-Catholique (526—601). 66
§ IV. Conversion et histoire des Langobards jusqu'au règne de Luitprand (575—713). 69
§ V. Les Francs sous le règne des rois mérovingiens jusqu'à Clotaire II (511—613). 71
§ VI. Constitutions des nouveaux royaumes germains. Naissance de la féodalité. 76

CHAPITRE V. De l'Orient et de la fondation de la société musulmane par Mahomet.

§ I. De l'empire Grec et de la monarchie Néopersane jusqu'au commencement des conquêtes des Arabes (565—632). 78
§ II. Les Arabes avant Mahomet. 82
§ III. Mahomet, auteur de l'Islamisme. 84
§ IV. Des principales doctrines de l'Islamisme. 86
§ V. Les premiers khalifs jusqu'à l'avénement de la dynastie des Ommaïades (632—661). 88

CHAPITRE VI. Histoire de l'Occident et de l'Orient jusqu'aux guerres entre les Francs et les Arabes (600—700).

§ I. Des maires du palais chez les Francs jusqu'à la mort du second Pépin (613—714). 92
§ II. Royaume des Visigoths jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Arabes (601—711). 97
§ III. De l'empire Grec jusqu'au commencement des troubles des Iconoclastes (632—717). 101
§ IV. Du khalifat et des conquêtes des Arabes sous les Ommaïades (661—720). 104

CHAPITRE VII. Histoire de l'Occident et de l'Orient jusqu'à l'avénement de Charlemagne au trône (714—768).

§ I. Des Francs jusqu'au couronnement du troisième Pépin (714—752). 107
§ II. De l'Italie jusqu'à la première expédition de Pépin dans ce pays (714—754). 113
§ III. Règne de Pépin. Fondation de l'indépendance temporelle du Saint-Siége (752—768). 115
§ IV. De l'empire Grec sous les empereurs Iconoclastes (717—803). 118
§ V. De l'empire Arabe jusqu'au règne de Haroun al Raschid (720—809). 120

CHAPITRE VIII. Fondation de l'empire germano-chrétien par Charlemagne (768—814).

§ I. Guerres de Charlemagne jusqu'à son couronnement à Rome (768—800). 123
§ II. Fondation de l'empire chrétien. Mort de Charlemagne (800—814). 133
§ III. Organisation intérieure de l'empire de Charlemagne. 137
§ IV. Histoire des lettres jusqu'à Charlemagne. Mérites de cet empereur pour leur rétablissement. 140

SECONDE PÉRIODE.

Depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'avénement de saint Grégoire VII au Pontificat (814—1073).

CHAPITRE IX. L'empire de Charlemagne jusqu'à sa dissolution entière a la mort de Charles-le-Gros (814—888).

§ I. Louis-le-Pieux et ses fils jusqu'au traité de Verdun (814—843). 147
§ II. Des Normands et des Sarrazins et de leurs invasions dans l'empire Carlovingien. 156
§ III. Empire Carlovingien jusqu'à sa dissolution définitive (843—888). 167

CHAPITRE X. Histoire de l'Occident jusqu'au rétablissement de l'empire par Othon-le-Grand (888—962).

§ I. Des Slaves et des Magyares. — La Moravie, la Bohême, la Pologne et la Hongrie. 177
§ II. Les derniers Carlovingiens en Allemagne (888—911). 185

§ III. Les derniers Carlovingiens en France (888—987). 189
§ IV. Les derniers Carlovingiens en Italie et dans les deux royaumes de Bourgogne (888—961). 194
§ V. L'Allemagne sous les premiers rois électifs jusqu'au rétablissement de l'empire par Othon-le-Grand (911—962). 199

CHAPITRE XI. Histoire de l'Orient jusqu'au commencement du schisme de l'Eglise grecque et jusqu'à l'avénement des Seldjoukes au pouvoir du khalifat (800—1055).

§ I. De l'empire Grec jusqu'à l'avénement de la maison des Comnènes au trône de Constantinople (802—1056). 206
§ II. Du khalifat de Bagdad depuis la mort de Haroun al Raschid jusqu'à l'avénement au pouvoir des Seldjoukes (809—1055). 212
§ III. Des dynasties musulmanes indépendantes du khalifat, établies en Asie et en Afrique. 217
§ IV. De l'Espagne jusqu'à la dissolution du khalifat de Cordoue et la chute de la dynastie des Ommaïades (822—1031). 225

CHAPITRE XII. Histoire de l'Occident depuis Othon-le-Grand jusqu'à l'avénement de saint Grégoire VII (962—1073).

§ I. De l'empire depuis Othon-le-Grand jusqu'au règne de Henri IV (962—1073). 235
§ II. De la France sous les premiers rois de la dynastie Capétienne jusqu'au règne de Philippe I (987—1073). 248
§ III. De l'Angleterre jusqu'à la conquête du pays par Guillaume de Normandie (802—1066). 252
§ IV. Des royaumes Scandinaves et du Danemark jusqu'au commencement du douzième siècle (880—1100). 259
§ V. De l'Italie méridionale et de la Sicile et de l'établissement des Normands dans ce pays jusqu'à Robert Guiscard (1016—1080). 266
§ VI. Histoire de Rome et du Saint-Siége jusqu'à l'avénement de Grégoire VII au trône pontifical (1000—1073). 268

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis St. Grégoire VII jusqu'à la mort de Boniface VIII (1073—1303).

CHAPITRE XIII. Histoire de l'Occident et de l'Orient jusqu'à la seconde croisade (1073—1147).

§ I. Pontificat de saint Grégoire VII (1073—1085). 275
§ II. Guerre des investitures en Allemagne jusqu'au concordat de Worms (1085—1122). 281
§ III. Histoire de l'Orient jusqu'au commencement des croisades (1057—1095). 285
§ IV. Des causes religieuses et politiques des croisades. Première croisade. Royaume de Jérusalem (1095—1100). 290
§ V. De la chevalerie. Des ordres militaires. Des Assassins. 296
§ VI. Histoire de France et d'Angleterre jusqu'à la seconde croisade (1066—1147). 300
§ VII. Naissance des communes et des bourgeoisies en France et en Belgique. 306
§ VIII. Histoire de l'empire depuis le concordat de Worms jusqu'à la seconde croisade (1122—1147). 310

CHAPITRE XIV. Histoire de l'Occident et de l'Orient depuis la seconde croisade jusqu'à l'avénement d'Innocent III au trône pontifical (1147—1198).

§ I. Naissance de nouveaux ordres monastiques. Histoire des lettres. Abailard. Arnold de Bresse. Saint Bernard. 314
§ II. Histoire du royaume de Jérusalem. Croisades de Conrad III et de Louis VII (1100—1149). 318
§ III. De la France et de l'Angleterre jusqu'à Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Les Albigeois (1140—1190). 324
§ IV. De l'empire jusqu'à la croisade de Frédéric Barberouse (1149—1190). 330
§ V. Du royaume de Jérusalem jusqu'à la mort de Saladin. Troisième croisade (1149—1193). 337
§ VI. De la France et de l'Angleterre jusqu'à la mort de Richard Cœur-de-Lion (1190—1199). 344
§ VII. De l'empire et de l'Italie jusqu'à la mort de l'empereur Henri VI (1190—1197). 346

CHAPITRE XV. Depuis le pontificat d'Innocent III jusqu'à la fin des croisades (1198—1270).

§ I. Pontificat d'Innocent III. De l'empire et du royaume de Naples et de Sicile (1198—1216). 349
§ II. De la France et de l'Angleterre jusqu'à la mort de Jean I (1198—1216). 353
§ III. Guerre des Albigeois. Fondation des ordres mendiants. 358
§ IV. De l'empire Grec jusqu'à la quatrième croisade. Fondation de l'empire Latin à Constantinople (1095—1204). 363

§ V. L'empire Allemand sous les derniers empereurs de la maison de Hohenstaufen (1216—1256). 370
§ VI. De l'Angleterre et de la France jusqu'à la mort de Saint-Louis (1216—1270). 377
§ VII. Les dernières croisades. De l'influence des croisades sur l'Europe (1204—1291). 383

CHAPITRE XVI. Histoire de l'Orient et de l'Occident depuis la fin des croisades jusqu'à la mort de Boniface VIII (1270—1303).

§ I. De l'empire Latin et de l'empire Grec jusqu'au commencement des conquêtes des Turcs Ottomans (1204—1300). 387
§ II. Histoire de la Pologne depuis Boleslav I jusqu'à l'invasion des Mongols (1025—1240). 392
§ III. Histoire de Russie depuis la fondation de l'empire jusqu'à la conquête du pays par les Mongols (862—1224). 395
§ IV. Histoire des Mongols depuis Témoutchin jusqu'à la dissolution du grand empire fondé par ce prince (1206—1294). 399
§ V. De l'empire et de la Bohême jusqu'à Rodolphe de Habsbourg. Les ligues hanséatique et rhénane (1256—1273). 403
§ VI. De l'Angleterre et de la France jusqu'à la mort de Boniface VIII (1270—1303). 408

QUATRIÈME PÉRIODE.

Depuis la mort de Boniface VIII jusqu'au Pontificat de Léon X (1303—1517).

CHAPITRE XVII. Histoire de l'empire Allemand depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'au concile de Constance (1273—1414).

§ I. De l'Allemagne jusqu'au règne de Henri VII (1273—1311). 419
§ II. De l'Italie jusqu'à la mort de Henri VII (1268—1313). 424
§ III. Origine de la Confédération Helvétique. 427
§ IV. De l'empire jusqu'au concile de Constance (1311—1414). 431
§ V. Histoire des papes depuis Boniface VIII jusqu'à Martin V. Concile de Constance. Hérésies de Wicleff et de Jean Huss (1308—1418). 441

CHAPITRE XVIII. De la France et de l'Angleterre jusqu'à la fin des guerres entre ces deux états (1303—1451).

§ I. Histoire de ces deux pays jusqu'à l'extinction de la branche aînée des Capétiens (1303—1328). 447
§ II. De l'Angleterre et de la France jusqu'au commencement des conquêtes des Anglais sous Henri V (1328—1415). 452

§ III. De la France et de l'Angleterre jusqu'à l'expulsion des Anglais de ce premier pays. Jeanne d'Arc (1415—1453). 461

CHAPITRE XIX. Histoire d'Orient jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1300—1453).

§ I. De l'empire Grec et des Turcs Ottomans jusqu'aux conquêtes des Mongols sous Timourlenk (1300—1402). 467
§ II. Des Mongols et des empires Grec et Ottoman jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1402—1453). 472

CHAPITRE XX. Des états Slaves : de la Prusse, de la Pologne et de la Russie depuis les conquêtes des Mongols jusqu'au seizième siècle (1200—1500).

§ I. La Livonie et la Prusse sous la domination de l'Ordre teutonique (1201—1511). 480
§ II. De la Pologne jusqu'au règne de Sigismond I (1240—1507). 483
§ III. De la Russie depuis l'invasion des Mongols jusqu'à la mort d'Ivan III, le-Grand (1224—1505). 487

CHAPITRE XXI. Des royaumes Scandinaves et du Danemark jusqu'au seizième siècle (1100—1500).

§ I. Du royaume de Danemark jusqu'à l'Union de Calmar (1100—1397). 492
§ II. De la Norvège jusqu'à la réunion de ce pays à la Suède (1087—1319). 495
§ III. Du royaume de Suède jusqu'à l'Union de Calmar (1129—1397). 497
§ IV. Des royaumes réunis jusqu'à leur séparation et l'introduction du protestantisme (1397—1523). 501

CHAPITRE XXII. Histoire de l'Angleterre jusqu'au règne de Henri VIII (1447—1509).

§ I. Commencement de la guerre des deux Roses jusqu'à la mort de Henri VI (1447—1471). 506
§ II. Suite des guerres en Angleterre jusqu'à la mort de Henri VII (1471—1509). 508

CHAPITRE XXIII. De l'Espagne et du Portugal jusqu'au seizième siècle (1031—1500).

§ I. De l'Espagne jusqu'à l'invasion des Mohades. Origine du Portugal (1031—1162). 511
§ II. De l'Espagne jusqu'à la fin de l'empire des Mohades et la mort de saint Ferdinand III (1162—1269). 517

§ III. Des royaumes de Castille et d'Arragon jusqu'à leur réunion sous Ferdinand et Isabelle, et jusqu'à la conquête de Grénade (1252—1492). 523
§ IV. Histoire du royaume de Portugal jusqu'au règne d'Emmanuël-le-Grand (1297—1500). 530

CHAPITRE XXIV. De la France et de la Bourgogne depuis la fin des guerres avec l'Angleterre jusqu'au règne de François I (1453—1515).

§ I. Les ducs de Bourgogne jusqu'à Charles-le-Téméraire (1363—1467). 534
§ II. La France sous Louis XI et la Bourgogne sous Charles-le-Téméraire (1453—1483). 536
§ III. La France jusqu'à François I (1483—1515). 541

CHAPITRE XXV. De l'empire allemand, de la Hongrie et de la Confédération Helvétique jusqu'à la mort de Maximilien I (1400—1519).

§ I. De l'Allemagne et de la Hongrie jusqu'à la mort de l'empereur Sigismond (1414—1437). 544
§ II. De l'Allemagne, de la Bohême, de la Hongrie et de la Confédération Helvétique jusqu'à l'avénement au trône de Maximilien I (1437—1493). 549
§ III. Règne de Maximilien. Naissance du Protestantisme (1493—1519). 554

CHAPITRE XXVI. De l'Italie jusqu'au pontificat de Léon X. Fin du Moyen Age (1264—1519).

§ I. Des royaumes de Naples et de Sicile jusqu'à leur réunion avec l'Arragon (1264—1442). 557
§ II. De l'Italie septentrionale jusqu'au commencement des guerres des Français dans ce pays. — Gênes. Venise. Milan (1330—1494). 560
§ III. Guerres en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Maximilien (1494—1519). 564
§ IV. Considérations générales sur les principaux faits, qui marquent la fin du Moyen Age et le commencement des temps modernes. 567

ERRATA.

Page 11,		ligne 36,	*quatuovirs*	lisez	*quatuorvirs.*
— 13,		— 1,	§ II	—	§ III.
— 15,		— 26,	§ III	—	§ IV.
— 25,		— 14,	§ II	—	§ III.
— 91,		— 9,	*Mohawijah*	—	*Moawijah.*
— 179,	note 1,	— 8,	*Nostivit*	—	*Hostivit.*
— 183,		— 39,	*pèrs*	—	*près.*
— 195,		— 14,	*sociale*	—	*politique.*
— 198,		— 22,	(933)	—	(936).
— 220,		— 33,	(930)	—	(830).
— 235,		— 22,	999—1083	—	999—1003.
— 280,		— 15,	*des hommes*	—	*des grands hommes.*
— 314,	ligne 9,	ajoutez : *l'abbé Ratisbonne, histoire de saint Bernard. Paris* 1840.			
— 318,	— 25,	§ 2		lisez	§ II.
— 330,	— 32,	*Angleterre*		—	*Allemagne.*
— 346,	— 34,	*Guillaume III*		—	*Guillaume II.*
— 371,	— 24,	(1215)		—	(1225).
— 387,	— 10,	*Heller Paris* 1837		—	*Dochez Paris* 1840.
— 394,	— 31,	*Herrmann* ajoutez *Balk.*			
— 396,	— 24,	*Swastoslav*		—	*Swatoslav.*
— 399,	— 9,	*Témoucthin*		—	*Témoutchin.*
— 402,	— 14,	*neveu*		—	*cousin.*
— 411,	— 21,	*Philippe-Auguste*		—	*Philippe-le-Bel.*
— ib.,	— 30,	*Philippe-Auguste*		—	*Philippe-le-Bel.*
— 412,	— 5,	*Philippe-Auguste*		—	*Philippe-le-Bel.*
— ib.,	— 13,	*Philippe-Auguste*		—	*Philippe-le-Bel.*
— 421,	— 27,	*Philippe-Auguste*		—	*Philippe-le-Bel.*
— 427,	— 18,	*gouverneur arragonais*		—	*roi.*
— 433,	— 27,	*Gibellines*		—	*Gibellins.*
— ib.,	— 35,	*Gibellines*		—	*Gibellins.*
— 444,	— 8,	*Birgitte*		—	*Brigitte.*
— 456,	— 42,	*nsurrection*		—	*insurrection.*
— 461,	— 21,	*Jean d'Arc*		—	*Jeanne d'Arc.*
— 476,	— 41,	*Wladislav V*		—	*Wladislav VI.*
— 487,	— 18,	*Ustralow*		—	*Ustraelow.*
— 511,	— 2,	rayez les mots, *des Deux-Siciles.*			

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

MANUEL d'Histoire du Moyen Age, depuis la chute de l'Empire romain d'Occident jusqu'à la mort de Charlemagne. 1837. 1 vol. 8. VIII. 468.

ANTHOLOGIE allemande ou Collection de Morceaux choisis en prose et en vers. 1840. 1 vol. 8. III. 406.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

OCT 5 1935

OCT 19 1935

7 Oct'58 LD

IN STACKS

SEP 23 1958

REC'D LD

OCT 9 1958

LD 21-100m-7,'33

YB 25090

D117
M6
Moeller
59507